

Histoires de la nuit

Mauvignier, Laurent

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

LAURENT MAUVIGNIER

HISTOIRES DE LA NUIT

roman



LES ÉDITIONS DE MINUIT

LAURENT MAUVIGNIER

HISTOIRES
DE LA NUIT



LES ÉDITIONS DE MINUIT

Occitanie Livre & Lecture a accompagné l'auteur de cet ouvrage par une bourse d'écriture (financement Région Occitanie, DRAC Occitanie).

L'auteur remercie particulièrement Eunice Charasse.

© 2020 by LES ÉDITIONS DE MINUIT pour l'édition papier

© 2020 by LES ÉDITIONS DE MINUIT pour la présente édition électronique

www.leseditionsdeminuit.fr

ISBN 9782707346322

*« Il y a pourtant des secrets à l'intérieur des secrets –
toujours. »*

D.F. WALLACE
Le Roi pâle

Elle le regarde par la fenêtre et ce qu'elle voit sur le parking, malgré la réverbération du soleil qui l'aveugle et l'empêche de le voir comme elle aimerait, lui, debout, adossé à ce vieux Kangoo qu'il faudra bien qu'il se décide à changer un de ces jours – comme si à l'observer elle allait pouvoir deviner ce qu'il pense, quand il se contente peut-être seulement d'attendre qu'elle sorte de cette gendarmerie où il vient de l'emmener pour la combien de fois déjà, deux ou trois en quinze jours, elle ne sait plus –, ce qu'elle voit, donc, alors qu'elle est un peu surélevée par rapport au parking qui semble légèrement incliné après le bosquet, debout près des chaises de la salle d'attente, entre une plante rachitique et un pilier de béton peint en jaune sur lequel elle pourrait lire des appels à témoins si elle prenait le temps de s'y intéresser, c'est, comme elle la domine légèrement, la surplombant et de ce fait l'observant déformée, un peu plus tassée qu'elle ne l'est réellement, la silhouette compacte mais grande, solide, de cet homme dont elle se dit maintenant qu'elle a sans doute depuis trop longtemps pris l'habitude de le voir comme s'il était encore un enfant – non pas son enfant à elle, elle n'en a pas et n'a jamais éprouvé le désir d'en avoir –, mais un de ces gosses dont on s'occupe occasionnellement, comme un filleul ou un de ces neveux dont on peut jouir égoïstement du plaisir qu'ils nous donnent, à profiter de leur enfance sans avoir à s'encombrer des tracasseries que celle-ci provoque, que leur éducation génère comme autant de dégâts collatéraux inévitables.

Sur le parking, l'homme a les bras croisés – des bras robustes dans le prolongement d'épaules trapues, un cou épais, un ventre proéminent et une touffe de cheveux châtain très raides qui lui donne toujours l'air mal coiffé ou négligé. Il s'est laissé pousser la barbe, pas une barbe trop épaisse non, mais ça ne lui va pas du tout, pense-t-elle, ça accentue encore son côté bourru, cette impression qu'il laisse inmanquablement à qui ne le connaît pas, en lui donnant aussi quelque chose de plus paysan – elle serait bien incapable de dire ce que c'est qu'un *air* paysan –, l'image d'un homme qui ne veut pas sortir de sa ferme et s'y tient littéralement *enfermé*, renfrogné comme un exilé ou un saint, ou, après tout, comme elle dans sa maison. Mais elle, ce n'est pas grave, elle a soixante-neuf ans et sa vie roule tranquillement vers sa fin tandis que la sienne, à lui qui n'en a que quarante-sept, a encore un long chemin à parcourir. Elle sait aussi que derrière l'air bourru qu'il se donne il est en réalité doux et attentionné, patient – parfois sans doute trop –, il a toujours été serviable avec elle

et avec les voisins en général, à la moindre occasion il rend service, oui, sans trop réfléchir, à qui le lui demande, même si c'est à elle qu'il rend volontiers le plus grand nombre de services, comme il le fait aujourd'hui en l'accompagnant en voiture à la gendarmerie et en l'attendant pour la raccompagner au hameau, histoire de lui éviter de faire à vélo quelque chose comme sept kilomètres à l'aller et autant au retour.

Bergogne, oui.

Quand il était gosse, elle disait déjà Bergogne. Ça s'était fait très simplement, presque naturellement : un jour, elle l'avait appelé par son nom pour le taquiner ; ça avait amusé l'enfant et ça l'avait amusée elle aussi, tout ça parce qu'il imitait souvent son père, avec cet air sérieux et impliqué que peuvent prendre les enfants en jouant à l'adulte responsable. Il avait été flatté, même s'il n'avait pas vraiment perçu la pointe d'ironie et de dureté qu'elle prenait en interpellant son père par son nom, car, souvent, ce n'était pas tant pour lui faire un compliment que pour lui balancer une remarque cinglante ou pour le traiter comme une maîtresse d'école rabrouant un gosse en l'appelant le plus sèchement possible. Bergogne père et elle s'engueulaient volontiers, par habitude, comme on le fait entre amis ou en bons camarades, mais de toute façon tout ça ne compte plus – trente ? quarante ans peut-être dilués dans la brume des années passées –, tout ça n'avait d'ailleurs jamais vraiment compté, parce qu'ils avaient toujours été suffisamment proches pour se dire leurs quatre vérités, presque comme ce vieux couple qu'ils n'avaient jamais formé et qu'ils avaient été, malgré tout, d'une certaine manière – histoire d'amour platonique et n'ayant peut-être pas trouvé d'espace pour se vivre, même en rêve, ni pour l'un ni pour l'autre –, malgré ce que les langues de vipères et les jaloux avaient pu insinuer.

C'était resté après la mort du père : Bergogne. Son nom pour parler au fils, à ce fils-là et pas aux deux autres. Depuis, si c'était sans la moindre ironie, juste par habitude, c'était toujours avec ce ton à la fois dur et avec une nuance de supériorité ou d'autorité dans la voix dont elle ne se rendait pas compte, quand elle l'appelait pour lui demander de lui rapporter deux ou trois trucs du Super U, s'il passait en ville, ou de l'y emmener s'il y allait – une *ville*, ça, ce bourg de trois mille habitants –, mais aussi avec cette douceur de l'enfance que lui percevait en creux,

Bergogne, tu m'emmènes,

comme si elle lui avait murmuré à l'oreille mon petit, mon chaton, mon garçon, mon trésor, dans un pli caché de la rudesse de son nom à lui ou dans celui de sa voix à elle, dans la façon qu'elle avait de le prononcer.

Autrefois, elle venait pour les vacances dans une vieille maison très chic au bord de la rivière, et tout le monde la regardait comme une grande dame, vaguement aristocrate et surtout vaguement folle – une artiste parisienne exubérante et barrée –, en se demandant bien ce qu'elle venait chercher comme repos ici, à La Bassée, réapparaissant même de plus en plus souvent, restant chaque fois de plus en plus longtemps, jusqu'à ce qu'un jour elle débarque définitivement, cette fois sans mari dans ses bagages – ce qu'elle avait fait de son banquier de mari on ne le saurait pas –, venue s'installer avec une partie de son argent à lui, ça, c'était sûr, même si personne ne savait pourquoi elle avait décidé de s'enterrer dans un bled pareil alors qu'elle aurait pu s'installer au soleil, au bord de la mer, dans des pays plus accueillants, plus doux, moins quelconques, non, ça, personne ne le saurait, se le demandant longtemps parce que, même s'ils aiment leur région, les gens ne sont pas cons au point de ne pas voir combien elle est banale et quelconque quand elle est comme ici, plate et pluvieuse, avec zéro touriste pour venir se frotter à l'ennui qui se dégage de ses sentiers, de ses rues, de ses murs détrempés – et sinon pourquoi auraient-ils tous rêvé un jour ou l'autre d'en foutre le camp ?

Elle avait dit que c'était ici et pas ailleurs qu'elle voulait vivre, vieillir, mourir – que les autres se gardent le soleil et la Toscane, la Méditerranée et Miami, merci bien. Elle, folle jusqu'au bout, avait préféré s'installer à La Bassée et n'avait même pas voulu acheter ni visiter aucune des trois belles maisons du centre-ville, qui avaient pourtant l'air de castelets plutôt pas mal imités, façon grand style, tourelles, poutres apparentes, colombages et pigeonniers, dépendances. Mais non, elle avait préféré vivre au milieu de nulle part, répétant que pour elle rien n'était mieux que ce nulle part, vous vous rendez compte, au milieu de nulle part, dans la cambrousse, un endroit dont personne ne parle jamais et où il n'y a rien à voir ni à faire mais qu'elle aimait, disait-elle, à tel point qu'elle avait fini par quitter sa vie d'avant, la vie parisienne et les galeries de peinture et toute la frénésie, l'hystérie, l'argent et les fêtes qu'on fantasmait autour de sa vie, pour venir se mettre à travailler vraiment, racontait-elle, se colleter enfin avec son art dans un endroit où on lui foutrait la paix. Elle était peintre, et que ce vieux Bergogne père, qui lui vendait des œufs, du lait, qui tuait le cochon et le vidait jusqu'à la dernière goutte de sang dans sa cour, qui passait sa vie les pieds dans des bottes en caoutchouc pleines de merde et du sang des animaux, crotté de terre en été et de boue les onze mois qui restaient de l'année, que lui, qui possédait le hameau, soit devenu son ami, ça avait surpris, et, aussi bizarre que ça paraissait à ceux qui voulaient y voir une histoire

de fesses pour la rendre seulement envisageable et compréhensible, non, ça n'avait jamais eu lieu, ni lui ni elle n'avaient manifesté la moindre attirance pour l'autre, pas la moindre ambiguïté amoureuse ou érotique, jusqu'à ce qu'un jour il lui vende l'une des maisons du hameau, faisant d'elle sa voisine, alimentant de nouveau les rumeurs et les supputations.

Pour autant, ce n'était pas par amitié ni par envie de l'avoir tous les jours à ses côtés qu'il lui avait vendu la maison mitoyenne ; il avait, après des années à l'avoir refusé, s'obstinant à nier l'évidence, juste fini par se résigner à vendre les deux maisons que ses derniers locataires avaient quittées pour aller se jeter dans la gueule du chômage de masse au fond des cités HLM d'une ville moyenne, le laissant devant cette évidence, cette idée ou plutôt ce constat qui lui tordait le ventre et le cerveau, à savoir que tous les jeunes partaient, les uns après les autres abandonnant les hameaux, les fermes, les maisons et les exploitations, une vraie hémorragie qui laissait, de son point de vue, tout le monde indifférent ; voilà, aucun ne resterait, il n'y avait de toute façon rien à foutre à La Bassée, c'est vrai, mais entre n'avoir rien à y foutre et n'en avoir rien à foutre il y avait une nuance que personne ne semblait voir, car personne ne voulait la voir. Bergogne père avait dû admettre que ses fils non plus ne resteraient pas, qu'ils n'habiteraient avec lui aucune des maisons du hameau pour garder la ferme comme il aurait aimé, ou cru jusqu'au bout qu'ils le feraient, comme lui, avant eux, l'avait fait, et comme son père encore avant lui.

Sa femme était morte depuis longtemps, le laissant seul avec trois garçons sur les bras ; Bergogne père avait espéré qu'à eux trois ses fils seraient plus forts pour agrandir et faire prospérer la ferme, mais il avait dû comprendre que seul Patrice resterait, les deux plus jeunes ayant vite choisi de le laisser, comme l'un des deux l'avait dit : dans sa bouse. Ils avaient tous les deux foutu le camp dès qu'ils avaient été en âge de partir, et, hélas, il n'y avait rien eu d'étonnant à ça, voilà longtemps que toute La Bassée était vouée à s'étioler, à partir en lambeaux, un monde – le sien – uniquement destiné à s'amenuiser, à se réduire, s'évanouir jusqu'à finalement s'effacer totalement du paysage – et ils peuvent appeler ça désertification s'ils veulent, ruminait-il, comme pour dire que c'est un mouvement naturel et qu'on ne pourra ni l'enrayer ni l'endiguer, mais la vérité c'est qu'ils veulent juste qu'on crève sans rien dire, qu'on reste la bave aux lèvres mais le doigt sur la couture du pantalon, bons petits soldats jusqu'au bout ; La Bassée va disparaître et c'est tout, elle ne sera pas le seul trou dont il ne restera qu'un nom – un fantôme sur une carte IGN –, sauf qu'en plus La Bassée a un nom tellement banal qu'il y en a quatre ou cinq qui ont le même, cette Bassée-là n'étant même pas celle du Nord,

coincée entre Arras, Béthune et Lille, qui est une vraie ville et pas un village comme ici, bref, tout ça va être aspiré, bouffé, digéré et chié par la vie moderne et ce n'est peut-être pas plus mal. Le père Bergogne écumait de rage, tout allait disparaître, non seulement les fermes et tous les hameaux avec, mais aussi les zones pavillonnaires des années soixante qui avaient poussé avant de se rabougrir et de se faner sans même avoir eu le temps d'éclore, avec l'usine de métallurgie qui, après de longues années d'agonie, avait fini comme tout le reste par fermer ses portes, comme avaient aussi fini en bateaux fantômes les HLM qui avaient surgi de terre, comme des pustules sur une peau malsaine, au moment où l'on croyait que La Bassée allait s'agrandir, avec ses usines flambant neuf aux noms sonnantes comme ceux d'un Terminator qui allaient en remonter à la concurrence, usines dont on ne savait pas encore qu'elles étaient pourries d'amiante et portaient en elles cette mort dégueulasse qui aura finalement tué tous ceux à qui elles avaient promis la belle vie.

Ainsi, les deux frères de Patrice avaient suivi les conseils que leur mère leur avait laissés avant de mourir, ils avaient foutu le camp comme un seul homme, l'un parti vendre des chaussures à côté de Besançon et l'autre, celui qui était sans doute le plus malin mais aussi le plus prétentieux des trois, parti travailler *dans la banque*, comme il disait avec ce qu'il faut de mépris pour bien faire sentir aux autres qu'il n'avait pas l'intention de vivre comme un plouc toute sa vie, devenu guichetier ou comptable au Crédit Agricole de Pétaouchnok – du moment que c'était loin d'ici il devait avoir le sentiment d'accomplir un destin –, vivant, travaillant sans doute non pas dans une ville mais dans le bord interminable de la banlieue d'une ville. Les trois frères ne s'entendaient pas et avaient fini de se brouiller à la mort de Bergogne père, comme s'ils arrivaient enfin à la conclusion haineuse de ce que, depuis leur enfance, ils avaient eu en partage : d'abord des jeux, puis de l'ennui et de l'indifférence, puis de l'agacement et, enfin, l'envie que chacun vole de ses propres ailes, si possible le plus éloigné des autres. Mais lui, qu'on l'appelle Pat ou Bergogne fils, par son prénom, Patrice, ou même simplement par son nom, Bergogne, avec son calme et sa lenteur habituelle, sa détermination paisible, rude, sans chichis, avait dit qu'il ne voulait pas vendre, qu'il gardait l'exploitation et qu'il resterait là jusqu'au bout, coûte que coûte, c'est-à-dire au centre géographique de leur histoire, suscitant ainsi leur réprobation, leur exaspération et leur colère, mais aussi leur incompréhension – très bien, tu te débrouilles pour nous filer notre part, avaient-ils exigé. Ce qu'il avait fait, s'endettant pour la nuit des temps et probablement très au-delà du raisonnable – mais il avait tenu bon, la ferme était restée à un Bergogne, comme son père l'avait voulu.

Du hameau, il reste ainsi aux Bergogne la maison qu'ils occupent, quelques champs, la dizaine de vaches, le lait que Patrice fournit à la laiterie qui fabrique du beurre et du fromage – pas de quoi vivre, mais assez pour ne pas mourir.

Elle, il se trouve qu'elle avait acheté la maison qui jouxtait la sienne, et qu'elle y vit depuis vingt-cinq ans. Patrice la connaît depuis au moins quarante ans, elle est un visage de son enfance, et c'est sans doute pour cette raison qu'il passe la voir tous les jours, qu'il s'est attaché à elle non pas comme à une mère qui aurait remplacé la sienne, partie trop tôt d'un cancer, mais simplement parce qu'elle est là, faisant partie de sa vie, ayant traversé son adolescence et sa vie d'adulte en devenant, au fil des années, non pas une confidente ou une simple présence rassurante sur laquelle s'appuyer, mais on pourrait dire sa meilleure amie, car, sans avoir besoin de rien lui demander, simplement en débarquant à n'importe quel moment de la journée, en acceptant le café et la gnôle qu'elle lui sert dans un verre pas plus grand qu'un dé à coudre ou directement dans la tasse à café, il sait qu'il peut lui faire confiance et qu'elle ne le jugera pas, qu'elle sera toujours là pour lui.

Elle pense à tout ça – ou plutôt ça lui traverse l'esprit, l'histoire de Bergogne, en le regardant, en observant les flaques d'eau sur le parking encore trempé de la pluie de la matinée, malgré la lumière qui brûle les yeux sur l'asphalte troué, cabossé, et dans les flaques les reflets des nuages blancs et gris-bleu, les éclats de soleil sur la carrosserie blanche du Kangoo, un blanc aveuglant quand le soleil perce les nuages gris acier ; Bergogne fait quelques pas en l'attendant, elle le regarde encore et elle s'en veut un peu de lui faire perdre son temps, il a autre chose à faire qu'à l'attendre, elle le sait, elle est un peu agacée par tout ce temps perdu à cause de connards qui ne savent pas quoi faire de leur vie ni comment gâcher celle des autres. Mais elle ne peut pas faire comme s'il ne se passait rien, cette fois c'est un peu différent, elle ne voudrait pas que ça devienne plus grave, et puis c'est lui qui lui a proposé de l'emmener – elle ne sait pas pourquoi depuis l'enfance il prend souvent les devants en répondant à des désirs qu'elle n'a pas encore eu le temps de formuler. Il a toujours été comme ça avec elle, non parce qu'il n'aurait pas osé la décevoir, ou parce qu'il aurait été trop impressionné par elle, dont l'allure avait toujours exprimé quelque chose d'assez différent de tout ce qu'il connaissait, et peut-être d'assez inquiétant aussi, de féroce peut-être, car avec ses cheveux longs qu'elle teint en orange depuis toujours, son maquillage et ses robes parfois trop colorées, ses lunettes en plastique épais avec le rebord couvert d'une rangée de brillants, elle aurait pu effrayer un enfant impressionnable dans une région où il n'a jamais été question

pour personne d'être trop visible. Or, si elle avait toujours été excentrique, lui n'avait jamais été ni apeuré ni inquiet, ça avait été tout le contraire, et il avait tout de suite éprouvé pour elle un respect, un amour qu'elle lui rendait bien ; et là, même dans un contre-jour qui ne le flatte pas – il a beaucoup grossi depuis qu'il est marié –, elle est prise d'un élan de tendresse pour lui et pour sa patience ; elle espère seulement qu'elle ne va pas attendre des heures, ou plutôt qu'elle ne va pas le faire attendre, lui, pendant des heures.

Mais non, non, elle sait que ça ne va pas durer. Au téléphone on lui a promis que ce ne serait pas long. Et d'ailleurs, ça y est, elle entend des pas, un mouvement derrière elle, une porte qui s'ouvre et grince, le tapotement des doigts sur un clavier, une sonnerie de téléphone, tout à coup le son de la gendarmerie monte en elle, pour elle, comme si enfin elle le percevait, y était, comme si en entendant le crissement d'une chaise de bureau sur le carrelage elle revenait dans le hall de la gendarmerie et qu'elle pouvait enfin sentir l'air un peu plus chaud du radiateur près de la plante verte, l'odeur de poussière qui s'en dégage et soudain la voix du gendarme qui l'appelle – elle se retourne et c'est le même échalas grisonnant qui est devant elle, celui de la dernière fois, qui lui avait donné son nom et son grade, qu'elle avait oubliés aussitôt sortie de la gendarmerie, pas même montée dans la voiture de Bergogne. Cette fois elle essaie de se remémorer au moins son nom et tant pis pour le grade, un nom à consonance polonaise ou russe, comme Jukievik ou Julievitch, mais ça ne lui revient pas tout de suite, ce n'est pas grave, elle vient d'entrer dans son bureau et le gendarme l'invite à s'asseoir.

Il a tendu son bras, la main grande ouverte lui désignant le siège de skaï noir qui n'est pas de première fraîcheur – elle remarque les déchirures comme des peaux mortes et très fines, ou plutôt comme des cendres de papier journal qui volent au-dessus du feu de la cheminée –, la main du gendarme, épaisse et longue, des poils bruns et blancs mêlés, une alliance en argent, et, pendant qu'elle sera en train de s'asseoir, alors qu'elle n'aura pas encore eu le temps de poser son dos contre le dossier ni ses fesses au fond du siège, le temps seulement d'esquisser le mouvement de s'asseoir sur le bord de la chaise, de poser son sac à main sur ses genoux et de commencer à l'ouvrir – les doigts cherchant la fermeture Éclair –, que le gendarme aura eu le temps de faire le tour de son bureau et de s'asseoir d'un mouvement ferme et résolu, en calant bien ses fesses tout au fond, et, sans plus s'en rendre compte parce qu'il fait ce mouvement des dizaines de fois par jour, mécaniquement, aura d'un coup sec des talons rapproché le siège du bureau en allongeant les deux bras symétriquement, d'un geste saisissant les deux extrémités du bureau pour se tracter vers lui, hop, presque rien, il ne se verra pas même le

faire et ce qu'il verra, en revanche, ce sera cette dame aux cheveux orange, dont il aura le temps de se rappeler que les deux précédentes fois il s'était fait la réflexion qu'elle avait dû être belle, le temps de remarquer comment ça lui saute aux yeux une nouvelle fois, elle avait dû être très belle, ce qui voulait dire que malgré l'âge elle l'était encore, dégageant une force, une élégance dont il s'était déjà fait la remarque les deux autres fois où elle était venue, oui, c'était rare de voir ça, une énergie pareille, quelque chose de si vif et d'intelligent dans le corps et dans les yeux. Maintenant, il regarde ces mains qui ont sorti une enveloppe de ce sac d'un rouge profond et presque noir, le temps de penser *couleur sang*, et voilà, le bras allongé vers lui au-dessus du bureau elle tend l'enveloppe et la lettre anonyme qu'elle vient de recevoir.

Les lettres anonymes, ils ont beau ironiser, oui, ou jouer la connivence en se disant que c'est malheureusement peut-être une spécialité française, il faudrait voir, toutes les histoires pendant la seconde guerre mondiale, une spécialité campagnarde au même titre que les rillettes et le foie gras dans certaines régions, une détestable tradition, assez pitoyable et heureusement souvent sans conséquence, mais qu'on ne peut pour autant pas prendre à la légère, explique le gendarme comme il l'avait expliqué la dernière fois, avec fatalisme et un peu de lassitude ou de consternation, car, répète-t-il, derrière les lettres anonymes il y a presque toujours des aigris et des jaloux, des envieux qui n'ont rien d'autre à faire que de ressasser leur bile et croient s'en décharger en insultant un ennemi plus ou moins fictif, en l'invectivant, en le menaçant, en crachant sur lui une haine recuite par l'intermédiaire d'une feuille de papier ; on n'y peut rien, et d'ailleurs, en lisant la lettre qu'elle lui a tendue, ou plutôt la survolant – il a pris ses lunettes de lecture et ne s'est pas même donné la peine de se les coller sur le nez, simplement en les tenant à une dizaine de centimètres de son visage –, pendant que de l'autre main il tient la feuille, bien que les plis de la lettre, en quatre, aient tendance à la refermer sur elle-même, comme si la lettre dévoilait à contrecœur son contenu, ces mots écrits sur un ordinateur dans une police de corps 16 tout ce qu'il y a de plus banale, genre Courier New en gras, le tout centré et imprimé sur un papier blanc ordinaire de 80 grammes, il jette un bref coup d'œil, un souffle prolongé, un léger haussement d'épaules, en marmonnant,

C'est sûr que ce n'est pas très agréable.

Mais déjà il a reposé ses lunettes et, d'un mouvement sec, comme on le fait avec un objet trop insignifiant, il laisse retomber la lettre sur son bureau – elle est restée sur le pli avant de s'incliner puis de se coucher sur l'un des côtés –, voilà, bon, on va la faire analyser, mais comme ça n'a rien donné pour les autres, je ne vois pas pourquoi

celle-ci nous donnerait plus de réponses. Les gens sont cinglés, mais quand il s'agit de faire dans les détails ils sont très forts, sûr qu'il n'y aura pas d'empreinte ni rien d'exploitable.

Il sourit en disant ça, accompagnant la fin de sa phrase par une moue dubitative ou fataliste, navrée aussi, et il se sent obligé de continuer à parler parce que la femme attend et qu'elle s'est penchée sur son siège, elle attend qu'il dise quelque chose, oui, il reprend,

En général, se défouler par écrit ça leur suffit, toute l'énergie qu'ils mettent à poster leur lettre ça les épuise suffisamment et ils en restent là.

Sauf que la lettre n'a pas été postée, dit-elle, on l'a glissée sous ma porte. Quelqu'un est venu jusque chez moi pour ça.

Le gendarme reste muet, il vient de trébucher sur ses certitudes ou sur les tentatives qu'il voulait mettre en place pour que la femme trouve ça moins grave, car après tout on ne se contente pas de l'insulter, de la traiter de folle, cette fois on la menace. Elle a noté comment le gendarme s'est tu, a vu passer un doute dans l'expression de son visage, pli de sa bouche, yeux, sourcils, bon, bon, bon, se contente-t-il de résumer, il y a combien d'habitations chez vous ?

Le hameau, c'est tout.

Oui, et vous êtes combien dans le hameau ?

Trois maisons. Bergogne avec sa femme et sa fille. L'autre maison est à vendre, et puis moi.

Elle se tait un moment et, avant qu'il puisse répondre, car elle sait qu'il faut qu'il réponde, qu'il lui doit une réponse, qu'il dise quelque chose de rassurant au nom de la gendarmerie, de l'État ou de tout ce qu'on voudra, il se redresse sur son siège et peut-être le fait-il pivoter, le temps d'un clignement d'œil il se ressaisit, mais avant qu'il parle, qu'il esquisse ce qu'il voudrait dire, c'est elle qui prend la parole,

Mais je peux très bien me défendre vous savez,

élevant presque la voix, répondant d'avance à ce que, à coup sûr, il ne manquera pas de dire si elle ne l'ouvre pas assez vite,

J'ai mon chien vous savez. J'ai mon chien.

Ce bleu, ce rouge, ce jaune orangé et ces coulures, ces taches vertes d'à-plats, de glacis, et ces formes brouillonnes, bouillonnantes, ces corps et ces visages qui surgissent d'un fond brun sombre et profond, d'un halo mauve et comme luminescent ou au contraire brossé, rêche, rocailleux, ténébreux, ces formes arrachées à l'obscurité par des éclats colorés ; des paysages et des corps, des corps qui sont des paysages, des paysages qui sont autre chose que des paysages mais des vies organiques, minérales, proliférant, envahissant l'espace, se répandant sur les toiles très grandes qu'elle peint – le plus souvent des formats carrés de deux mètres, parfois moins, parfois rectangulaires, mais alors verticaux et presque jamais horizontaux. Lorsqu'elle était jeune elle a beaucoup admiré Kirkeby et Pincemin, leurs peintures terriennes et colorées, mais c'était il y a si longtemps qu'elle a l'impression que cette jeune femme dont elle se souvient n'a jamais été elle.

À La Bassée, les noms des peintres contemporains ne disent rien à personne. Peut-être que la peinture qu'elle aime ou qu'elle a aimée ne dit rien à personne et qu'elle ne pourrait en parler avec personne, mais c'est tant mieux, parce qu'elle ne veut pas parler de ce qu'elle fait, elle n'aime pas parler de peinture ou d'art, c'est toujours très lassant et illusoire de parler d'art, toujours les mêmes considérations creuses et répétitives, interchangeables, des choses qu'un mauvais peintre ou qu'un bon pourrait dire également parce que tous les deux sont pareillement sincères et intelligents, même si un seul des deux a du talent, une force, une forme, une intelligence de la matière et des idées, une vision, car pour elle les artistes sont là pour avoir des visions, et c'est pourquoi elle avait réalisé une série de Cassandra qu'elle avait peintes comme si elles étaient la fragilité et la vérité égarées dans un monde où la brutalité et le mensonge sont la règle, pensant que les artistes disent la vérité ou ne disent rien, et qu'ils la disent tant qu'ils ne savent pas qu'ils la disent, alors que personne ne les croit, et *parce que* personne ne les croit. Ne pas parler mais peindre, ne pas user des forces précieuses à ergoter pour dire les mêmes banalités que les autres, mais peindre ce que la parole ne peut tenir comme promesse ; avoir la vision de ce qui n'est pas encore advenu, peindre la pomme en voyant le pommier en fleurs, l'oiseau à la place de l'œuf, se tourner vers l'avenir et l'accueillir pour son mystère et non pas pour faire celle qui sait avant les autres, mieux que les autres, surtout pas, pas comme elle l'avait fait trop longtemps, quand elle était jeune, à philosopher et à palabrer sur tout ce qui lui

tenait à cœur, à tartiner tout ce qu'elle faisait par plus de mots qu'il n'en fallait pour asphyxier dix générations d'artistes – alors non, plus un mot, ça suffit, depuis quarante ans elle rabote la langue pour ouvrir sa vision, s'ouvrir elle-même à sa vision, pour forcer son regard à s'approfondir, comme on cherche à voir dans la nuit, à se faire à l'obscurité. Elle a la chance d'avoir un art qui peut parler sans avoir à ouvrir sa gueule, alors elle ne se prive pas, elle a trouvé le bon endroit pour ça en achetant cette maison où rien n'était prêt à accueillir un atelier de peinture. Elle aurait pu choisir une maison plus adaptée, mais elle avait aimé celle-ci, le voisinage de Bergogne père la rassurait, l'éloignement du bourg aussi, et puis elle avait eu suffisamment d'argent pour casser les cloisons qui séparaient le salon de la salle à manger, transformer tout ça en une immense pièce en lissant les murs, installant des rails et des panneaux pour multiplier les surfaces où tendre les toiles et optimiser l'espace, monter des lampes spéciales, tout un système pour obtenir une lumière blanche et parfaite, naturelle, sans agressivité ni déformation des effets de couleur, pour ne pas connaître la mauvaise surprise de découvrir un jaune là où elle croyait avoir posé un blanc dès qu'elle sortirait une toile de son atelier. Elle se foutait pas mal de déglinguer sa salle à manger et son salon, de ratiboiser ce que Bergogne père avait fait de la maison pour les anciens locataires ; elle avait payé pour avoir le droit de détruire ces pièces conçues pour recevoir, donner des dîners et des fêtes ou avoir une vie de famille, pour cultiver des relations, tout ce qu'elle n'avait plus, dont elle ne voulait plus ou dont elle n'avait pas voulu, et elle avait payé cash pour ça : avoir une maison qui soit son atelier, car tout l'intérêt c'était que l'atelier soit dans la maison et pas à côté.

Ainsi, elle passe son temps dans l'atelier et peut revenir dans l'entrée et dans la cuisine en traversant un espace grand comme une table, à peine plus ; à l'étage, elle a installé sa chambre et a gardé une des deux chambres d'amis, car parfois de vieux compagnons de jeunesse passent encore, ceux qui ne l'ont pas oubliée, qui viennent voir sa peinture et prendre des nouvelles ou en donner, qui repartent avec des toiles et les vendent pour elle, même si elle ne vend plus grand-chose – on lui dit qu'elle n'est pas assez conciliante ou docile avec le marché, qu'elle devrait se montrer un peu plus souvent dans les foires, c'est-à-dire au moins une fois de temps en temps puisqu'elle ne le fait jamais, qu'elle ne répond pas aux sollicitations des galeristes qui ont pourtant aimé son travail, ni aux courriers de ses anciens acheteurs ou mécènes, qu'il est dommage qu'elle ne fasse pas d'efforts et qu'elle tourne le dos à tout le monde, dommage pour elle et sa peinture, mais surtout dommage pour son public, elle se doit à son public, elle qui en avait un a fini par le perdre par sa négligence, c'est

bien dommage – oui, sans doute, elle répond sans doute, mais bon, elle est bien et elle n’y pense pas, elle est certainement un peu rigide et prend sa peinture trop à cœur, c’est sûr. En réalité, c’est juste que pendant qu’elle peint elle oublie qu’il faudrait qu’elle joue à l’artiste qui vend très bien son travail – ce qu’elle pourrait faire, car elle sait ce qu’elle fait, ce qu’elle peint, même si elle se laisse déborder et surprendre par les tableaux qui naissent sous ses doigts, elle sait aussi que l’inspiration ne tombe sur le râble de personne et qu’il faut travailler, lire, voir, réfléchir, penser son travail, et, le travail intellectuel accompli, alors seulement savoir l’oublier, l’anéantir, savoir lâcher prise et laisser déborder de ce monde conceptuel et réfléchi quelque chose qui vient d’en dessous, ou d’à côté, qui fait que la peinture excède le programme qu’on lui a assigné, quand tout à coup le tableau est plus intelligent, plus vivant, plus cruel aussi, souvent, que celui ou celle qui l’a peint.

Elle sait ça, elle cherche le moment où c’est la peinture qui la voit, ce moment où la rencontre a lieu entre elle et ce qu’elle peint, entre ce qu’elle peint et elle, et, bien sûr, c’est une chose qu’elle ne partage pas. Elle préfère que, comme tous les jours à l’heure où il débarque pour déjeuner chez elle, Bergogne lui raconte ce qu’il fait aux champs, lui parle des veaux, du travail en cours ou de sa femme Marion et d’Ida – surtout d’Ida, avec qui elle passe beaucoup de temps, parce que tous les jours, en sortant de l’école, Ida vient goûter chez elle et passer du temps ici en attendant ses parents, qui rentrent souvent tard.

Aujourd’hui, Ida viendra vers dix-sept heures ; elle racontera ce qu’elle a fait à l’école, et elle, en retour, ne lui dira pas que son père l’avait emmenée le matin même à la gendarmerie, comme elle taira les mots du gendarme Filipkowski – non pas qu’elle se soit soudain souvenue de son nom, au gendarme Filipkowski, mais c’est simplement qu’elle l’avait lu sur le carton de bristol qu’il lui avait tendu à la fin de leur rendez-vous, carte sur laquelle elle avait pu lire son nom et sous lequel il avait ajouté, au stylo-bille, son numéro de portable, tout en répétant deux ou trois fois,

Vous m’appellez au moindre souci,

en insistant sur le fait qu’elle devrait l’appeler si elle recevait encore une lettre anonyme, surtout si celle-ci était glissée sous sa porte, oui, comme cette enveloppe kraft qu’elle avait trouvée la veille, tard dans la soirée, et dont elle avait parlé à Bergogne au matin non pas sur le mode de la peur, mais de l’agacement et de la colère de plus en plus mal contenue,

Ils commencent à m’emmerder, ces cons-là.

Le gendarme Filipkowski avait été clair en disant que, même imprécises, même dingues et peu crédibles, ça avait tout de même été

des menaces, on avait monté d'un cran, et pas seulement par les mots, mais aussi parce qu'on était venu, qu'on avait montré qu'on pouvait se risquer jusque chez elle. On parlait tout de même de brûler les sorcières aux cheveux orange, de nettoyer le monde des folles qui feraient mieux de rester chez elles – est-ce qu'on lui reprochait d'être parisienne, de ne pas être d'ici ? Elle qui y vivait depuis si longtemps ?

Elle avait plutôt dans l'idée qu'on lui reprochait d'avoir couché avec un ou deux hommes mariés – les choses avaient-elles été dites, sues, devinées ? ou bien avouées par les maris eux-mêmes ? –, maris avec qui elle avait dû sans doute faire l'amour quelques fois sans qu'il soit jamais question de faire d'eux des amants à temps complet et encore moins des maris – ça, c'est bon, elle avait donné –, mais peut-être qu'une femme voulait se venger ou que l'un des hommes lui en voulait d'avoir refusé de devenir sa maîtresse « officielle » ? Et le gendarme une fois encore avait voulu l'inciter à reconnaître qu'elle avait peut-être une idée de qui pourrait être à l'origine de ces courriers, de ces menaces, des insultes qui lui polluaient la tête, car les mots de ces dernières lettres l'empêchaient parfois de trouver le sommeil, mais elle avait répondu que non, elle ne savait pas et n'avait pas eu besoin de baisser les yeux ni de détourner le regard pour mentir au gendarme, elle avait pu le faire droit dans les yeux, qu'est-ce que vous voulez ? une vieille bonne femme comme moi, je n'en ai pas la moindre idée, je n'ai pas d'ennemis et je ne connais personne. Le gendarme avait eu l'air perplexe, il avait laissé traîner un court silence dubitatif, comme s'il avait compris qu'elle n'avait pas tout dit et n'avait pas l'intention de le faire, que quelque chose en elle résistait à l'idée de dresser une liste de coupables potentiels, de se faire délatrice, sachant que de toute façon on ne pourrait rien prouver contre personne.

Tout ça, bien sûr elle ne le raconterait pas à Ida quand celle-ci entrerait dans sa maison. La fillette poserait son cartable dans l'entrée, c'est-à-dire tout de suite dans la cuisine, et irait se laver les mains dans l'évier. Elle, comme elle l'avait fait avec Bergogne lorsqu'elle était sortie de la gendarmerie, n'aurait l'air de rien, afficherait un sourire discret, parlerait d'une voix légère,

Tout va bien ma chérie ?

avec le même ton que celui avec lequel elle avait accepté de raconter deux ou trois détails à Bergogne, pour le remercier de ce temps qu'il avait perdu à cause d'elle. Elle lui devait bien un résumé de ce qu'on lui avait dit, voilà, rien de spécial, les flics c'est comme les toubibs qui prennent des mines d'enterrement pour te dire des trucs graves, et après si tu te demandes ce que tu as entendu, tu comprends juste qu'ils n'en savent pas plus que toi. Elle avait raconté qu'ils vérifieraient les lettres pour être sûrs qu'elles provenaient de la même personne, et puis elle avait ajouté, mi-excédée mi-amusée par

l'hypothèse : comme si j'avais assez d'ennemis pour que ce soit un taré différent à chaque fois – je suis sûre que c'est plutôt une tarée, une femme, j'en suis sûre, la dernière fois que je suis allée au bal, j'ai passé beaucoup de temps avec, tu sais qui, non ?

Bergogne s'était contenté de sourire ; il avait son idée mais ne lui demanderait pas s'il avait raison. Pendant que le Kangoo roulait vers le hameau, elle avait continué de parler, puis on avait fini par se taire, et elle, seulement pour passer à autre chose – car tout ça ne vaut pas le temps qu'on passe à le raconter, hein, tu ne trouves pas ? –, avait dit, Bergogne, mon petit vieux, ta barbe est totalement ridicule et ça ne te va pas du tout. Tu as pris dix ans avec ça, tu vas me faire le plaisir de raser ça, hein ? Et si tu ne le fais pas pour moi, fais-le au moins pour ta femme, je te rappelle que demain c'est son anniversaire et que tu ne lui ferais que ce cadeau-là qu'elle te serait déjà reconnaissante jusqu'à la fin des temps.

Maintenant, elle est assise au milieu de son atelier et, dans le fatras de tous les tableaux – entre ceux qui sont accrochés aux murs, ceux qui sont juste posés, ceux qui sont entassés sur les marches de l'escalier qui monte aux chambres, ceux qui ne sont pas encore montés sur un châssis et traînent enroulés comme des calicots –, elle regarde celui qui est face à elle, en plein milieu de la pièce, et qui tient, agrafé contre le mur sur lequel elle aime travailler, et qui n'est pas encore enchâssé : le portrait de la femme rouge.

Elle sait qu'il est terminé, que c'est fini – il lui manque encore un peu de bleu près des yeux. Elle hésite à aller plus loin, se dit que, quoi qu'elle fasse, plus rien ne pourra fondamentalement modifier le tableau ni l'approfondir, que l'approfondir ce serait prendre le risque de le détruire ; la femme rouge est nue, son corps entièrement rouge – d'un rouge presque orangé, mais les ombres sont d'un rouge très pur, vibrant, vermillon, une ombre qui est une lumière colorée et non pas une nuance obscure de couleur, ce qui change tout, elle a eu beaucoup de mal à obtenir cet effet. La femme rouge transperce de sa fixité celui ou celle qui lève les yeux sur elle ; son portrait ressemble peut-être à celui de cette gamine qui est à l'origine de tout son désir de peinture, car, quand elle s'était mise à peindre, il y a déjà très longtemps, ça avait d'abord été pour se débarrasser d'une photo de David Seymour, qui l'avait obsédée longtemps, le portrait d'une petite polonaise qui dessine la maison de son enfance sur un tableau noir, dans un asile. L'enfant trace à la craie un cercle de feu, la destruction qui ravage le dessin ; on voit surtout la terreur dans les yeux de la fillette en noir – ce que capte le photographe. Elle avait vu cette image et la seule façon qu'elle avait eue de l'oublier, ou de pouvoir vivre avec, ça avait été d'en faire une peinture, qui avait été la première de ses toiles en

noir et blanc, une toile large, la fillette perdue dans la blancheur brillante de la toile – son regard fou et fixe. Maintenant, plus de quarante ans après, elle se dit que la femme rouge qu'elle vient de terminer a presque la même expression hallucinée – elle porte le feu d'une maison détruite, anéantie, son souffle comme miné par celui des bombes qui explosent sur la ville. Elle pense à ça devant la femme rouge, au milieu de son atelier, et elle n'entend pas son berger allemand qui dormait à côté d'elle il y a encore deux minutes. Elle attend que quelque chose réponde à ce qu'elle guette, un signe de vie, car il faut que la vie vienne de la peinture.

Maintenant son chien se lève parce qu'il a entendu que quelqu'un arrive, ou qui n'est pas encore arrivé, mais il sait que c'est l'heure, entre seize heures quarante-cinq et seize heures cinquante-cinq, selon les difficultés de la circulation. Au bout du chemin caillouteux qui conduit du hameau à la route mal goudronnée où on laisse les conteneurs à poubelles, route qui rejoint la départementale qu'on prend pour aller dans le bourg de La Bassée, le car scolaire va s'arrêter, sa porte s'ouvrir, et Ida, avec deux enfants des hameaux voisins, en sortira. À peine la porte se sera refermée dans son bruit de suspension hydraulique, que les trois enfants se sépareront ou ricaneront encore deux ou trois minutes, échangeront encore deux ou trois mots, puis ils partiront aussitôt l'un vers l'ouest, l'autre vers l'est, le troisième au nord ; Ida marchera et gardera les mains sur les bretelles de son cartable, sans s'intéresser à la route devant elle – elle connaît trop le moment où la route mal goudronnée, fatiguée, creusée par les successions d'hiver, d'été, de froid et de pluie, de chaleur et des roues des tracteurs, tourne sur la gauche en laissant la bande de goudron devenir un chemin de gravier blanc, aveuglant en été mais boueux le plus souvent, et presque roux alors, ou plutôt ocre, jaune, comme il est maintenant, chargé de la flotte qu'il a plu toute la nuit et ce matin encore, encombré de flaques marronnasses profondes et larges qu'elle doit contourner et qu'elle s'amuse parfois à enjamber, avec, au bout, le hameau et les toits des trois maisons, des granges et de l'étable, chez elle, les toits verdis par endroits à cause de la mousse et des végétaux qui ont envahi les murs et ont proliféré jusqu'en haut des toits ; il y a le hameau, comme un poing fermé au milieu des champs de maïs et des pâturages où les vaches passent leurs journées à brouter ; il y a aussi des arbres qui longent la rivière séparant la terre en deux départements ; de l'autre côté, une église en pierre blanche de tuffeau, et ici, de notre côté, les peupliers, comme une armée au garde-à-vous, en rang d'oignons, longeant et ombrant la rivière. Mais tout ça c'est déjà assez loin, à pied il faut du temps pour y accéder, et traverser aussi cette espèce de minuscule bois sauvage, comme un carré d'arbres parqués dans les champs, des arbres dont on

entend les feuilles et les branches bruisser dès que le vent vient de la bonne direction, apportant aussi le chant des oiseaux et où vivent les renards qui traînent un peu trop près parfois – on en a vu un dans la cour, très tôt un matin avant de partir à l'école.

Mais ce soir Ida s'intéresse seulement à la pointe de ses pieds : comment, de ses baskets jaunes, elle fait rouler la semelle sur les graviers et parfois les contourne, parfois au contraire les frappe, les projette, les envoie rouler au loin. Elle sait, Ida, alors qu'elle enjambe les flaques, qu'elle saute par-dessus les plus grandes en faisant rebondir son cartable sur son dos, que, en arrivant, à peine franchie la grande grille qui doit être ouverte de toute façon, sur la gauche, dans l'étable, il y aura son père qui s'occupera de ses vaches ou qui sera en train de trafiquer elle ne sait jamais quoi, dans le hangar ou dans la cour, toujours dans sa combinaison bleu pétrole ; il ne la verra pas et elle n'essaiera pas de le déranger. Non, tout de suite elle ira sur la droite, dans la première maison, face à la porte-fenêtre, derrière laquelle le berger allemand l'attendra, parce que Radjah fait ça tous les jours.

Elle ouvrira et prendra la tête du chien dans ses deux mains, lui caressera les oreilles pendant qu'il essaiera de la lécher, levant la gueule vers elle, gémissant de plaisir, et elle le flattera en lui répétant,

Alors mon chien, comment ça va mon chien ?

et elle avancera parce que la porte d'entrée donne directement dans la cuisine, où elle laissera tomber son cartable sans s'en rendre compte, toujours à la même place, à gauche de la porte. Elle ira se laver les mains dans l'évier, les essuiera, traversera la cuisine et ira tout de suite vers l'atelier ; elle ne posera pas de questions, même si pour elle-même elle se demandera quelle peinture va l'attendre aujourd'hui, est-ce que ce sera encore cette affreuse bonne femme rouge qui semble reluquer les gens en les menaçant d'on ne sait quoi et en montrant ses gros seins et les cuisses qui s'ouvrent, obscènes, sur ce sexe qui se dévoile sans pudeur et que la femme rouge laisse s'étaler avec indifférence, sans provocation ni rien, comme ça, juste son corps qu'Ida n'aime pas parce que la femme a l'air sévère et surtout de la provoquer, comme si elle avait quelque chose à lui reprocher – pourquoi tu peins cette bonne femme ? hein ? Moi j'aime bien les animaux et les paysages que tu fais et même les autres femmes, mais elle, là, elle me fait peur –, c'est ce qu'elle pourrait dire si elle osait, mais elle n'osera pas et ne dira rien.

Elles vont aller dans la cuisine, Tatïe va lui donner son goûter et boira son thé debout contre l'évier en inox, en écoutant ce qui s'est passé à l'école. Ensuite, après le goûter, elles pourront dessiner : Ida a promis de faire des dessins comme cadeaux pour l'anniversaire de sa mère, et Tatïe a promis de l'aider.

Ida espère que Tatie les aimera bien, ses dessins, car pour elle l'avis de Tatie compte presque autant que celui de sa mère.

Tu vas lui faire un cadeau, à maman ?

demande Ida alors que ses dents croquent les raisins secs et les amandes, les flocons d'avoine, mangeant comme tous les jours avec avidité ce que Tatïe lui prépare tout en prétendant, presque comme chaque après-midi, en faisant mine de bien repousser le bol de céréales, qu'elle n'a pas très faim, non, pas trop, alors qu'il suffit d'insister un peu ou au contraire de faire comme si on n'insistait pas du tout, de lui annoncer avec indifférence qu'on va lui retirer le bol de céréales pour qu'aussitôt elle s'y accroche et dise attends, je vais en prendre un peu, faisant déjà mine de picorer, comme à chaque fois, avant de finir par tout engloutir ; mais il est vrai qu'aujourd'hui c'est un jour à part, et si elle a faim elle n'a pas envie de perdre son temps à manger, non, elle est très pressée, cet après-midi Tatïe et elle vont faire des peintures pour l'anniversaire de sa mère, car demain – et ce n'est pas rien, c'est même un petit événement – Marion aura quarante ans.

Ida n'a encore rien préparé, repoussant depuis des semaines le moment où il faudra réaliser soi-même quelque chose à défaut d'avoir acheté un cadeau, comme son père le lui avait suggéré, ce qu'elle n'avait pas fait faute d'avoir eu une idée convaincante, se condamnant alors à devoir mettre la main à la pâte. Deux jours auparavant, Tatïe avait proposé de faire des dessins ou des peintures, et Ida avait répondu d'accord, oui, pourquoi pas, plutôt avec de la résignation que de l'excitation dans la voix. Mais, maintenant qu'elle a fait du chemin dans sa tête, l'idée l'excite comme si c'était elle qui l'avait eue. Tatïe avait promis qu'elle prêterait de la gouache ou de l'aquarelle, des feuilles de papier comme elle en utilise parfois, avec un grain spécial qui accroche la peinture, ou même un carton entoilé, ou même une toile sur un châssis de petit format – un carré ou un format paysage. Sauf qu'Ida avait bien réfléchi et avait décidé qu'elle ne se sentait pas capable de peindre sur une toile, non, finalement elle préfère se lancer dans des dessins comme elle les fait depuis qu'elle est toute petite, sur de modestes feuilles de format A4, comme celles sur lesquelles elle a toujours écrit, dessiné, colorié, peint, sauf ces quelques fois où, vers cinq ou six ans, elle s'était adonnée à de longues séances où Tatïe et elle avaient posé au sol une toile de plusieurs mètres carrés, plus grande qu'un drap, et blanche, un peu collante, dont elle se souvient très bien du *chloc* ! qu'elle entendait en retirant ses genoux nus de la toile, comme elle se rappelle combien elles avaient ri et s'étaient

toutes les deux vautrées dans les couleurs acryliques avec lesquelles elles avaient peint – à pleines mains, avec les pieds, s’y jetant à la fin le corps entier, s’y roulant avec l’impression de nager dans une eau marécageuse et gluante.

Maintenant, Ida préfère peindre des gouaches en ajoutant des mots qu’elle écrira aux feutres, chaque lettre avec une couleur différente. Elle a hâte de commencer, c’est pourquoi elle expédie très vite son goûter, se dépêche d’aller mettre le bol dans l’évier et de se passer les mains sous l’eau – vite et mal séchées avec le torchon trop humide accroché au placard sous l’évier, hop, voilà –, est-ce que Tatie aussi fera une peinture pour sa mère, elle se le demande, comme elle se demande parfois si celle-ci se formaliserait de l’entendre l’appeler comme le font ses parents, par son prénom, Christine, en se disant que sans doute Tatie ne serait pas contre, c’est presque sûr.

Simplement, Ida n’a jamais réussi à changer ou à imiter ses parents sur ce point-là, elle n’entend pas le prénom *Christine* dans sa bouche, comme si dans sa bouche il sonnait faux, qu’il ne pouvait pas s’adresser à sa Tatie mais forcément à quelqu’un d’autre, car ce prénom lui semble trop loin d’elles, de leur relation à elles, de ce qui se raconte entre elles, dans le secret de ce qu’elles éprouvent l’une pour l’autre. Il lui semble que Christine a l’air de préférer s’entendre appeler Tatie – en tout cas par elle –, donc tout va bien, d’ailleurs Ida pourrait l’appeler par tous les noms possibles qu’à la fin ça ne changerait rien à ce mystère qui veut que, dès qu’elle lui parle de sa mère, Tatie esquive ou fait même parfois semblant de ne pas l’avoir entendue. Ida n’ose pas lui demander si elle a une raison pour éviter de parler de Marion, si c’est juste une idée qu’elle se fait ou s’il y a quelque chose qui ne va pas entre elles, si ce que Tatie pense de maman fait qu’elle ne peut pas le dire, histoire de ne pas blesser Ida, comme si Tatie pensait Ida trop fragile pour entendre des vérités ou des pensées désagréables, peut-être cruelles, comme des pensées honteuses ou indignes, comme si ça aurait été possible que Tatie éprouve des pensées mauvaises envers qui que ce soit et en particulier envers l’un de ses parents, envers quelqu’un qu’elle aime, et même, comme s’il était possible – envisageable – qu’elle puisse penser quelque chose de mal de sa mère, car Ida ne voit pas ce qu’on pourrait dire de mal de sa mère.

Elle a toujours pressenti qu’elles s’épient, se taisent, s’arrangent pour que tout se passe bien même si, bon, on sent qu’elles font un peu semblant, mais Ida ne voit pas ce que Tatie Christine pourrait reprocher à Marion, et même si elle perçoit que quelque chose coince entre elles – mais quoi ? –, ça ne peut pas être grave, même si on pressent, dans cette paix qu’elles préservent l’une et l’autre, quelque chose de factice entre les deux femmes, peut-être l’effort ou la

simulation, quoi d'autre, une forme de réticence ou de retenue, même si vraiment Ida ne voit pas ce que Tatïe pourrait penser de maman qui soit si particulier qu'elle ne puisse pas le lui dire. Et pourtant, oui, Christine, soudain plus abrupte, plus sèche quand elle parle de Marion. Presque cassante. Ou alors, au contraire, elle se met à poser des questions, elle prend l'air de quelqu'un qui a un problème à résoudre et réfléchit à voix haute, elle aimerait savoir ce qui se dit à la maison et n'ose pas complètement le demander, elle voudrait satisfaire sa curiosité et la cacher en même temps, ne pas montrer qu'elle est intéressée par des choses qui ne la regardent pas, ne sont pas ses affaires, des choses intimes que se disent papa et maman, ou qu'ils ne se disent pas. Elle pose parfois de drôles de questions, presque en baissant la voix, comme en passant, l'air de rien, mais comme elle baisse la voix c'est comme si elle craignait d'être entendue – par qui ? –, comme si elle allait demander des choses étranges et peut-être interdites qu'il faudrait garder pour soi.

Pour l'instant, alors qu'elles installent les gouaches et les papiers sur la table de la cuisine, Ida insiste un peu, Tatïe, tu vas lui faire un cadeau, à maman ? Christine finit enfin par répondre, mais pas tout de suite, d'abord elle passe un coup d'éponge sur la table, puis de torchon, l'air tellement concentrée sur ce qu'elle fait ou sur la réponse à laquelle elle doit réfléchir, ça prend du temps, que pendant un long moment on n'entend que la pendule sur le mur de la cuisine, est-ce que c'est parce qu'elle ne sait pas quoi répondre, qu'elle n'en a pas envie, qu'elle préférerait parler d'autre chose ou ne pas parler du tout ? Ida ne sait pas, elle sent que Christine se retient et, au moment où elle va lui poser une nouvelle fois sa question, Christine se met à bégayer, se noyant dans des euh inconfortables pour elles deux, des hésitations qui ne lui ressemblent pas, elle n'a pas l'habitude d'avoir une parole hésitante, au contraire, et donc, se reprenant pour en finir avec cet embarras, elle se lance enfin, oui, un cadeau, bien sûr, il faudrait, je, et puis s'arrêtant en plein vol, comme surprise elle-même de ne pas avoir de réponse à donner, elle hoche la tête, hausse les épaules en signe d'impuissance ou d'abandon, tu as gagné, très bien, c'est vrai, je n'ai pas de cadeau.

Mais elle ne le dit pas, alors qu'Ida reprend déjà sa question, insiste, mais sans lourdeur, presque par jeu, comme si elle ne pouvait pas envisager que cette question puisse devenir embarrassante ou que la gêne dans laquelle elle met Christine puisse traduire, pas seulement l'ennui qu'il y aurait à ne pas avoir pensé à un cadeau, mais la vérité qui se révèle derrière cet oubli, l'inintérêt qu'il manifeste pour l'anniversaire de la mère de la petite, ou non seulement pour son anniversaire, mais, à travers lui, pour la mère d'Ida elle-même.

Tu vas lui faire un cadeau, à maman ?

Je ne sais pas. Il faudrait que je prenne le temps, je n'ai pas vraiment d'idée. Et, d'un mouvement un peu trop rapide, Christine va se resservir du thé. Ida la voit qui se détourne et va remplir sa tasse ; elle l'observe, de dos, penchée, et elle attend. Christine se retourne et dit oui, il faudrait, c'est vrai que je n'y ai pas pensé, pas pris le temps... Elle observe la fillette aux coudes écartés sur la table, bien posés sur la toile cirée aux vieux motifs de fleurs des champs lacérés par les coups de couteau et blanchis par les traînées d'éponge et de poudre à récurer, les mains relevées près du visage, le buste penché si près de la table et de la feuille sur laquelle elle va dessiner, ses bras chétifs et ses longs doigts fins, sa tête si fine, ses yeux très noirs et brillants, vifs, intelligents et presque querelleurs, et puis les cheveux avec ses papillons et ses cœurs qui retiennent les mèches les plus longues pour libérer le front et les yeux, son visage tourné vers Christine – son visage qui attend des réponses, qui a besoin de comprendre pourquoi ces hésitations et ces silences, ces tergiversations avant de répondre, alors que ce devrait être si simple, sa question est simple, il suffit d'y répondre, elle n'imagine pas que Christine puisse ne pas répondre qu'elle a bien entendu fait ce cadeau qu'Ida découvrira demain avec sa mère, pendant la soirée d'anniversaire ; elle ne comprend pas cette gêne et Christine le pressent dans le silence très court qui suit ; Ida s'énervait presque, moi, je lui offre bien un dessin, tu peux lui offrir une peinture, non ?

Christine se jette alors dans une explication qu'elle voudrait simple et claire et qu'elle embrouille sans vraiment s'en rendre compte, oui, tu as raison, mais je suis pas sûre qu'elle les aime beaucoup, mes peintures. Tu sais... tout le monde les aime pas. Il y en a qui les aiment pas, mais alors pas du tout... Souvent, les gens, ils te disent rien parce qu'ils veulent pas te blesser, ou parce qu'ils savent pas comment te le dire... ta mère, depuis le temps, mes peintures, je me dis, elle doit pas les aimer beaucoup... Et Christine ne dira pas à Ida combien ce silence des gens, tout prévenant qu'il se veut, est blessant, qu'il vous nie plus sûrement que si vous n'existiez pas, car à ces gens vous prenez le risque de donner quelque chose et ce don devrait les obliger, c'est comme ça qu'elle pense, Christine, elle qui a souffert autrefois de l'indifférence à ses vernissages où certains prétendus « amis » préféreraient lui parler de la qualité du champagne ou de sa nouvelle coupe de cheveux que de ses tableaux, oui, ceux-là qu'elle aurait tués, et aujourd'hui Christine ne peut pas expliquer à Ida que c'est l'une des raisons pour lesquelles elle avait fini par venir se cacher ici, dans ce hameau, il y a si longtemps, pour éviter les coups de canif des phrases blessantes et des sourires condescendants, des silences assassins.

Des fleurs, oui, jardin de fleurs à l'anglaise, fouillis de taches, de couleurs, d'où émerge pourtant une impression harmonieuse, comme si la confusion produisait non pas le désordre qu'on lui attache mais un ordre surprenant, différent de celui, plus convenu, banal, d'un ordonnancement volontariste ; au milieu des fleurs, le dessin d'une femme colorée elle aussi, des fleurs sans nom qui n'existent que sur le papier avec des pétales de gouache rehaussés au feutre, précisés par des traits qui confirment les contours et affirment ce portrait qui est censé ressembler à sa mère, mais qu'Ida a d'abord fait à l'image d'une fillette osseuse et exagérément étirée – longiligne à n'en plus finir –, comme si pour Ida sa mère n'était que la version allongée d'une enfant, comme si pour elle un corps d'adulte n'était pas autre chose qu'une enfance plus grande mais sans pilosité ni hanches ni seins ni rien de tout ça, qu'elle ne voit pas, à quoi elle semble ne prêter aucune attention, car c'est elle-même qu'elle dessine en se projetant dans une vie d'adulte qui serait comme une enfance exagérée. Au-dessus du visage de sa mère, elle a écrit les mots « bon anniversaire maman », en lettres capitales, avec une couleur différente pour chaque lettre, alternant couleurs chaudes et froides. Elle a pris soin de remplacer le O de « bon » par le dessin d'un cœur très rouge, avec l'intérieur rose et un cœur minuscule en son centre, jaune, puis jaune plus clair encore à l'intérieur, comme en fusion, irradiant, et pour le plaisir de continuer à dessiner, à colorier et à peindre avec sur son épaule le regard bienveillant de Tatïe, ses conseils, ses encouragements, parce qu'elle aime savoir Christine tout près d'elle, posant parfois sa main sur son épaule en fronçant les sourcils, réfléchissant avant de l'encourager à chercher telle piste ou telle autre – pourquoi tu ne ferais pas un chemin dans ton jardin de fleurs ? Et pourquoi tu ne donnerais pas ici quelques touches un peu plus chaudes, tu vois, là, elles sont bleues, vertes, tu ne crois pas qu'un peu de jaune et de rouge ça réveillerait tout ça ? –, Ida s'est lancée dans une autre peinture, avec un cœur qui prend toute la feuille et s'étale, grossit et semble près non seulement à déborder de la feuille mais à tout engloutir, un cœur *gros comme ça*, c'est ce qu'elle écrit dedans, en spirale,

Maman je t'aime mon cœur gros comme ça.

Celui-ci est moins coloré que l'autre mais elle l'aime beaucoup, elle aime l'idée des mots qui partent en spirale vers le cœur du cœur, sauf qu'elle a besoin de l'avis de son père, c'est sûr, est-ce que Patrice va le préférer à l'autre, le dessin avec le jardin de fleurs et maman dedans, au milieu, maman comme une reine en son jardin, bercée ou même étourdie par le parfum très lourd des fleurs, sachant que dans ce genre de jardin il n'y aura jamais d'abeilles ni de guêpes, pas de moustiques non plus, juste la beauté – une beauté qui ne fane pas, ne salit pas, ne pique pas, ne blesse pas, se contente d'étendre sur le monde ses

parfums, ses lumières, sa splendeur, n'attendant en échange rien d'autre que notre émerveillement –, maman dans sa robe et surtout avec ces boucles créoles qu'elle aime bien mettre quand elle va danser avec ses copines, certains vendredis soirs.

Ida se demande lequel des deux dessins Patrice va préférer. Il faudra bien qu'il choisisse ; elle a pensé qu'elle pouvait offrir les deux mais comme elle n'est pas sûre d'elle, car depuis toujours elle redoute de mal faire, elle a besoin de son père – presque de son autorisation pour valider ce qu'elle a fait. Elle traverse la cour, suivie par Radjah à qui elle demande,

Qu'est-ce que t'en penses mon chien ?

et comme il a l'air de ne pas s'y intéresser elle lui dit t'as raison, c'est pas intéressant, je sais pas dessiner comme Tatie, Tatie sait dessiner et peindre et inventer des images, elle invente très bien, elle regarde tellement bien qu'après ce n'est pas difficile pour elle de reproduire tout ce qu'elle a su voir, comme si ça lui passait de la tête aux doigts sans effort ; elle a de la chance, Tatie, de savoir faire ça. Il y a des gens qui savent, mais moi, se dit-elle au moment où elle entre dans l'étable, où elle est accueillie par la fraîcheur et par l'odeur terreuse, herbeuse, des vaches et du foin, par l'odeur de lait aussi et des bêtes elles-mêmes, des déjections et des mouches qu'elles attirent, avec les mugissements impressionnants, comme multipliés par le plafond et les murs de parpaings, moi, je ne sais pas.

Elle est toujours impressionnée en entrant ici. Elle sait que Patrice n'aime pas qu'elle y vienne, il a toujours beaucoup de travail avec les animaux ; c'est son territoire à lui, il n'y a que lui, que le vétérinaire, que les vaches qui ont le droit d'être ici. D'ailleurs, ce n'est pas un endroit pour parler, non, c'est un endroit où Patrice passe beaucoup de temps à traire les vaches et à s'occuper d'elles, à les cajoler, à prendre le temps de les soigner, et si Patrice ne veut pas qu'Ida y vienne, c'est que les vaches laitières seraient insuffisantes pour vivre, et qu'il doit vendre pour leur viande tous les veaux qui naissent dans l'année. Il ne veut pas qu'Ida les approche, il redoute qu'elle s'attache à eux et veuille qu'il renonce à les vendre ou qu'elle en soit trop malheureuse, qu'elle soit prête à lui en vouloir pour ça, le traitant de tous les noms, se faisant quelle idée de lui alors que lui-même doit reconnaître qu'il a du mal à les voir partir, ces veaux avec lesquels tous les ans il se lie d'une sorte de lien tendre, presque paternel. Il le sent mais il réprime en lui ce mouvement qui voudrait lui commander de ne pas envoyer les bêtes à l'abattoir, et il se reprend, son père le faisait en plus grand nombre encore, et les cochons y passaient eux aussi, alors pourquoi il y est autant réticent puisqu'il faut bien et qu'il ne pourrait pas tenir sans ça, d'autant que, quand il va à la chasse le

dimanche, il n'a pas tant de scrupule avec le gibier, les perdrix et les lièvres, les faisans et tout le reste. Mais c'est qu'il est sensible au fait que l'agriculture intensive a bousillé la vie de son père et celle des paysans de la région – avec d'autres qui ont plus ou moins son âge, et les quelques jeunes qui se lancent encore dans cette folie, il veut une agriculture à taille humaine, soucieuse des bêtes et des hommes. Il est fier de son atelier de fromages et de les vendre à un fromager qui ne lui discute pas trop le prix – les clients sont fidèles, assez nombreux, même si Patrice sait aussi que le moindre incident et ce serait la catastrophe ; il a emprunté pas mal d'argent alors il faut que tout roule, et, pour l'instant, même s'il n'a aucune marge de manœuvre et qu'il se fait parfois de grandes frayeurs, qu'il vit de longues périodes d'insomnies, on peut dire que ça roule à peu près, et que le sommeil, s'il l'a perdu, ce n'est pas que pour ça, ou pas d'abord pour ça. Les vraies raisons de ses insomnies, il les connaît. Il travaille comme un forcené pour réussir à lutter contre. Il passe du temps dans ses champs, ce qu'il fait ne ressemble pas à l'agriculture que son père pratiquait, c'est vrai, il a une femme et une fillette à nourrir et, quand il voit Ida courir vers lui, les yeux brillants de malice, si vivante, si joyeuse, il sait qu'il a raison de se méfier des pesticides, même s'il déteste les écolos qui le lui rendent bien – il sait que l'avenir de sa fille est la seule chose qui doit compter.

Papa, papa, dis-moi, dis-moi,

L'une après l'autre elle dévoile les images : le cœur immense et coloré comme un arc-en-ciel, avec sa déclaration déployée en colimaçon, et l'autre, le jardin de fleurs. Elle attend, trépigne,

Bon, lequel ? Lequel tu préfères ?

Patrice hésite – fait semblant d'hésiter, de faire durer le suspense – et il ne lui répond pas tout de suite, fait la moue, ah, lequel, c'est difficile, il ne sait pas, il hésite encore et fait toujours semblant de réfléchir, passe de l'un à l'autre puis enfin il dit,

Les deux, j'aime les deux !

Non, il faut choisir.

Je peux pas.

Faut choisir !

Je suis un gros ours, je peux pas.

Et avant qu'elle lui oppose quoi que ce soit, il avance d'un pas vers elle en poussant un grognement qui tonne comme elle ne l'en aurait jamais cru capable. Elle aime ces moments où il se jette sur elle, elle crie et rit en même temps, elle recule en courant, lâchant dans la cour son petit cri strident comme un vol d'hirondelles au-dessus de la cour du hameau, et puis elle part dans un grand rire qui vient jusque chez Christine.

En traversant la cour, Ida sent comment son cœur bat très fort,

comme si elle aussi vivait avec une bête sauvage en plein milieu de la poitrine.

Comme tous les lieux-dits, le hameau a son nom indiqué quand on arrive : un écriteau tout en longueur, des lettres blanches en italique sur un fond noir, comme un bandeau portant le deuil d'une histoire sinistre ou comme, peut-être, le générique d'un film qui n'a pas été tourné, avec son titre plus ou moins prometteur – un programme, une histoire, sauf que personne ne se souvient de l'avoir lu ou écrit ni d'avoir jamais rien su de son origine, comme si ça n'avait pas eu de début et que c'était là depuis toujours, L'écart des Trois Filles Seules, surnageant au-dessus du temps grâce à un panneau légèrement incliné au bord du fossé, le pied figé dans un bloc de ciment couvert de moisissure et retenu par une pierre que quelqu'un aura posée là un jour, pour retenir le panneau à cet endroit où la route goudronnée laisse la place au chemin caillouteux.

Personne ne s'y arrête, ne le lit, le panneau pourrait disparaître que personne ne s'en apercevrait. Quand elle s'était installée ici, Christine était allée à la mairie pour avoir des renseignements sur ce nom – elle a connu Rhonne, L'Hospital, Les Deux Pendus, Garde-deuil, La Pierre Blanche, Ronce Noire, Le Cheval Blanc –, des noms aux consonances étranges, poétiques le plus souvent, dans lesquels résonne l'âpreté de temps anciens qui remontent comme des odeurs d'égouts et des souvenirs de fosses communes, avec leurs sorcières brûlées et leurs guerres de religion, leurs légendes invérifiables et tenaces de personnages et d'histoires qui ont bien dû avoir leur temps de vérité pour qu'on finisse par en graver les noms quelque part dans le réel. Christine avait cherché, elle avait appris qu'un écart c'est un hameau – un lieu à l'écart –, qu'il y avait déjà des habitations ici depuis longtemps, bien avant les Bergogne et les trois maisons, mais elle n'avait rien appris sur les trois filles seules, personne ne savait qui elles avaient pu être ni ne semblait l'avoir jamais su, et Christine avait pensé qu'autrefois on avait dû peut-être regarder ces femmes comme il lui semblait parfois qu'on la regardait, avec suspicion et méfiance, se servant d'elle pour alimenter des ragots, comme on avait dû le faire à une époque autour de ces trois filles qui n'existaient plus que dans le nom du hameau qui leur servait de tombeau, de mémorial, comme si, à force de s'être enfoncées dans l'oubli, le recherchant peut-être, elles avaient trouvé refuge dans le nom qu'on avait bien voulu leur concéder.

Ida a laissé son père travailler et a traversé la grande cour carrée, de

cette terre battue et rebattue où il reste encore quelques touffes grises et rabougries d'une vieille pelouse qui n'avait pas résisté aux intempéries ni aux sabots des vaches, au poids des tracteurs, aux machines-outils, aux voitures et surtout au manque d'entretien, car ni Bergogne père – qui en avait pourtant eu l'idée et avait semé la pelouse avant de l'oublier et de s'en détourner complètement – ni Patrice ne s'y étaient intéressés, personne n'avait jamais eu le temps ni l'envie, pas plus les femmes de la maison qui travaillaient à la ferme, aux champs, ailleurs encore, à l'usine pour certaines ou chez les vieux à faire le ménage, que les jeunes – les deux frères de Patrice, qui auront été les derniers qu'on aura appelés *les jeunes*, avec ce soupçon d'ironie pour dénoncer en creux une inconséquence supposée ou réelle –, eux, donc, qui n'auraient pas songé à lever le petit doigt si l'idée de s'occuper de la pelouse leur avait seulement effleuré l'esprit, ce qui de toute façon n'était jamais arrivé. Et puis la cour était trop grande, la terre dure comme de la roche, tassée, foulée, comprimée, compactée par les gens et les animaux qui l'avaient piétinée depuis des générations.

La cour est entourée par des murs hauts d'un peu moins de deux mètres, plus bas que ceux d'une caserne ou d'une forteresse, comme dans tous les hameaux de la région, pour rejouer la souveraineté des châtelains ; les deux maisons – de Christine et de Bergogne – sont en enfilade sur la droite ; en remontant dans le sens inverse des aiguilles d'une montre, on trouve le hangar où Patrice gare sa voiture et le tracteur, où Marion gare elle aussi sa voiture, car elle en a forcément une, comme tous les gens à la campagne, tous, par définition coincés à plusieurs kilomètres de la ville où il faut bien se rendre de temps en temps et où elle va, elle, tous les jours. Tout le monde doit avoir sa voiture s'il veut circuler librement, ce à quoi chacun s'accorde sans se poser de questions, à part Christine, qui, se faisant véhiculer par d'autres ou prenant son vélo, à moins qu'elle se décide pour la marche, ce qu'elle fait le plus souvent, continue à montrer, même sans le vouloir, qu'elle est différente de ceux d'ici, irrécupérable citadine perdue chez les ruraux, et, bien qu'elle partage leur vie depuis si longtemps, c'est comme si elle voulait que chacun comprenne que décidément elle ne sera jamais totalement assimilable, comme elle ne l'avait pas été davantage autrefois au cœur de sa vie parisienne, toujours rétive à ce qui fait appartenance, comme si elle avait la prétention, par des signes aussi discrets et dérisoires que de ne pas savoir conduire, de pouvoir échapper à la mainmise d'une communauté et à la tutelle d'un groupe.

Après le hangar, toujours en remontant dans le sens inverse des aiguilles d'une montre, on trouve l'étable, à côté du hangar en tôle et en parpaings, puis sur le côté gauche de l'étable une grange qui sert de

dépotoir, dont le toit s'écroulera bientôt si l'on n'y fait rien et qui laisse envahir de rouille, car il pleut dessus abondamment tout l'hiver, des vieilles machines agricoles, un tracteur – un antique Babiole Multi Babi de 1954 dont on perçoit encore par endroits, craquelée, éclatée, la peinture bleu ciel, là où elle n'a pas été dévorée par la rouille –, une vieille faucheuse McCormick et une table de ping-pong, deux 103 Peugeot, un 41 Motobécane hors d'usage, puis, en revenant vers le portail et la maison de Christine, sur laquelle ouvre la cour, ce mur épais et fissuré sur toute sa longueur. Et donc, l'une à côté de l'autre, comme deux sœurs jumelles, les maisons de Christine et celle des Bergogne, celle de Christine cachant derrière son dos, plus indépendante, isolée, avec sa cour plus petite et mieux entretenue que celles des Bergogne – une vraie pelouse, des massifs de vivaces, un fouillis à l'anglaise, un chemin de gravier, des arbres fruitiers taillés, un puits seulement décoratif mais dont la pierre a été nettoyée et les ferronneries repeintes –, une autre maison, à vendre celle-ci, les anciens propriétaires venant juste de partir à la retraite dans une maison en bord de mer, quasiment en face du Fort Boyard – mieux qu'à la télé.

Sur la toile cirée orange de la table de la cuisine, chez elle, Ida va faire ses devoirs ; il est maintenant plus que temps, les minutes tournent, l'heure avance, la soirée ne va pas tarder. Ida a laissé ses deux peintures chez Christine et elle a pensé que finalement son père n'avait pas eu tort, elle n'avait aucune raison de choisir entre les deux, son amour pour sa mère est assez grand pour englober un cœur *gros comme ça* et un jardin fleuri et coloré en même temps. Ida doit faire ses devoirs, même si aujourd'hui elle n'y mettra pas l'attention ni le temps qu'il aurait fallu ; elle a fait les peintures pour l'anniversaire de sa mère, ça lui a pris du temps, il a fallu se planter, recommencer, gâcher trois feuilles de papier pour rien, nettoyer les pinces de Christine et puis la table, et enfin tout ranger avant de traverser la cour pour montrer à son père les deux peintures – ou dessins, elle dit indifféremment peinture ou dessin parce que, pour elle, la peinture n'est encore qu'une sorte de coloriage de formes d'abord dessinées –, et puis elle est revenue chez Christine déposer sur la table de la cuisine les feuilles complètement séchées, qui avaient commencé à gondoler.

Elle a repris son cartable et couru chez elle pour retrouver sa maison. Ida a couché son cartable sur la table de la cuisine. Elle l'a ouvert, les cahiers ont glissé, le carnet de liaison, deux ou trois bricoles – un double-décimètre, un taille-crayon qu'elle a remis au fond du cartable sans y prêter attention ; elle a pris le cahier dont elle avait besoin et dans la trousse son stylo-bille, elle s'est dit qu'elle n'y

passerait pas beaucoup de temps, elle ne pourrait pas tout faire, ou alors pas très bien, ce ne serait pas la première fois, personne ne vérifiera, mais, juste au moment de s'y mettre, comme si tout était fait pour que demain elle arrive à l'école sans avoir eu le temps de rien faire – tant pis –, de toute façon elle n'aime pas la conjugaison et encore moins les maths – ce moment, en quelque sorte béni, retardant une fois encore l'instant où elle allait devoir s'y mettre, ça a été la seconde où la sonnerie du téléphone a retenti dans le salon.

Maman, c'est toi ?

Ida sait déjà que sa mère va lui raconter qu'elle a plein de travail en retard au bureau et que oui, sans doute elle ne rentrera pas avant la nuit tombée – Ida l'imagine, comme à la maison, lorsque sa mère parle au téléphone, allant spontanément vers la table après avoir bloqué le portable contre l'oreille et avoir haussé son épaule gauche, qu'elle remonte le plus haut possible contre la tête penchée, sans même s'en rendre compte et commençant déjà à parler, son ton se métamorphosant, soudain enjoué, vivant, amusé ou simplement ragaillardisé comme s'il avait été fouetté par un bol d'air frais ou une bonne nouvelle, et sans plus se rendre compte Marion prend sur la table son paquet de cigarettes et son briquet, elle file dehors comme si elle s'enfuyait de cette maison où la vie de famille la tenait enfermée dans l'amour envahissant d'Ida et de Patrice, tous les deux trop pesants ou inquisiteurs pour elle, et maintenant Ida s'imagine, en lui parlant, en écoutant les mots de sa mère et à travers eux les souffles, les reprises, la succion de la cigarette, le moment où elle aspire et tire sur le filtre, la fumée s'échappant d'entre ses lèvres et montant se diluer dans le ciel – le mouvement du cou quand Marion lève la tête et semble souffler vers les nuages pour les repousser plus loin –, des choses qu'elle fait sans se rendre compte mais qu'Ida connaît par cœur, comme l'inflexion de sa voix lorsqu'elle appelle pour dire qu'elle devra rentrer plus tard à cause du travail, toujours mi-joyeuse mi-honteuse, ne demandant pas l'autorisation mais attendant qu'on l'excuse, sa voix enjouée comme à chaque fois, et, comme à chaque fois, comme aujourd'hui encore, Ida répond à sa mère sur le même ton enjoué et dynamique ; elle parle, reprend, raconte avec ce léger excès pour dire que oui, la journée était super, oui, ça va, et elle force cette tonalité de joie parce qu'elle sait que Marion veut entendre que tout va bien, toujours bien ; on plaisante, comme si le téléphone ne servait pas d'abord à Marion à annoncer qu'elle arrivera tard, comme si c'était la peine de le préciser, c'est si souvent, elle a beaucoup de travail à l'imprimerie, donc il faut bien, c'est comme ça, comme à chaque fois Ida sait que sa mère va lui dire, tu prends ton bain ma chérie si tu veux qu'on ait le temps de dîner ensemble, sinon il faudra que tu dînes toute seule, il y a du poulet dans le frigo, ou alors tu

demandes à Tatie mais tu sais te débrouiller toute seule, et si tu préfères tu prends ton bain.

Comme à chaque fois, Ida va parler de Tatie ; cette fois ce sera de cette affreuse bonne femme rouge qui la dénude avec ses yeux qui ont l'air d'avoir vu la fin du monde ou on ne sait pas quoi, dit-elle, s'efforçant de rire gentiment de Christine, car elle sait qu'avec sa mère elle peut se moquer gentiment de Tatie, en douce, comme pour se rapprocher l'une de l'autre, non pas pour critiquer ni dire du mal, ce n'est pas de la malveillance ni de la méchanceté, c'est juste pour rire, ce qu'Ida croit sans arrière-pensées. Elle parlera de la femme rouge et sa mère jouera la voix offusquée et le ton scandalisé – ça la fera beaucoup rire, d'entendre sa mère monter sur ses grands chevaux –, disant je ne veux pas que tu regardes des horreurs pareilles à ton âge, qu'est-ce que c'est que ces histoires, faisant rire la petite, se mettant à rire elle-même, sachant qu'elles ne croient ni l'une ni l'autre à sa colère mais s'amusent de ce mensonge. Ça durera quelques minutes, et comme à chaque fois Marion finira par dire qu'elle doit raccrocher, son chef l'espionne, ce qu'Ida sait bien sûr, si sa mère prend le temps de l'appeler c'est parce qu'elle est sortie de son bureau, qu'elle est devant l'entrée de l'imprimerie avec ses cigarettes dans une main et le téléphone dans l'autre, et elle imagine qu'en parlant Marion doit racler le gravier avec le haut de sa semelle, dessinant des arcs de cercle et baissant les yeux, jetant aussi de temps en temps un coup d'œil dans le couloir de l'entrée, sur les deux filles à l'accueil.

Marion ne dira pas à Ida qu'une fois raccroché le téléphone elle jettera sa cigarette – ce qu'il en reste, ce mégot trop court, fumé jusqu'au filtre qu'elle écrasera d'un coup aussi rageur que son sourire sera faux lorsqu'elle croisera son chef dans le couloir, à qui elle offrira – profite gros connard – un sourire rageur, elle sait bien qu'il la reluque – vas-y profite –, qu'elle n'aurait qu'à jeter un œil sur lui pour qu'il se sente autorisé à tromper sa femme à qui il jure fidélité tous les trois quatre matins, parce qu'il n'a juste pas les moyens ni l'occasion de la tromper. Elle sait qu'il la regarde avec un tel mépris, une telle suffisance, uniquement parce qu'il n'a aucune chance avec elle – elle connaît ça, la lassitude qui remonte de très loin –, il va lui dire avec le même ton faussement décontracté, alors, madame Bergogne, encore une pause cigarette ? ce à quoi elle répondra avec le même rictus accroché aux lèvres, non pas aguicheuse mais sarcastique, jouant la gourde qu'il aimerait voir en elle, oh, c'est tellement gentil de vous inquiéter pour ma santé, lui collant un doigt d'honneur dès qu'il aura le dos tourné – pauvre blaireau –, comme presque tous les jours.

Marion doit vite retrouver ses deux collègues ; elles ont pas mal de taf en retard et vont mettre les bouchées doubles, entre-temps elles vont déconner aussi, Lydie racontera, vous savez le gars qu'on a

rencontré au karaoké, l'autre jour ? Elle en profitera pour dire qu'elle le trouvait pas mal, mais bon, elle s'est aperçue – elle s'est vraiment retrouvée comme une conne, vraiment mal, oui, je vous jure, je me suis aperçue qu'il bosse dans la même boîte que mon mari. Elles riront un bon coup, se promettentront de retourner bientôt au karaoké ou d'aller danser un de ces vendredis soir. Lydie pourra se plaindre de ne pas pouvoir sortir toutes les semaines avec les copines, Nathalie envier la liberté de Marion,

Dis donc, comment tu fais ? Il est cool, ton homme. Il garde la petite, il te laisse filer et danser avec les copines, il a confiance en toi ou il s'en fout ?

Marion pourra répondre que ce n'est pas un mec qui décide pour elle, ni lui ni un autre, c'est tout, elle est assez grande pour décider toute seule. Alors oui, vendredi prochain, on sort toutes les trois ?

Et puis elle conclut,

C'est mon anniversaire demain, on pourrait quand même se payer une bouteille de champagne entre copines, non ?

Résiste,

Prouve que tu existes,

Et, pendant qu'elle se laisse porter par la chanson, c'est à peine si elle distingue le hameau dans la nuit tombante – le ciel virant d'un bleu pâle aux franges rosées à une profondeur d'un bleu nuit où le hameau fait comme une tache noire qui émerge de la platitude grise des champs ; elle ne voit de sa voiture aucune lumière trouant l'obscurité du hameau, rien, alors que chez Christine et chez les Bergogne on a déjà allumé depuis longtemps, mais Marion ne fait pas attention, sans doute elle ne regarde même pas, elle chante,

Va, bats-toi,

la radio à fond,

Refuse ce monde égoïste,

les basses,

Résiste,

la voiture vibre,

Résiste,

Marion aime la chanson de France Gall et en même temps Marion la chante

Résiste,

comme si ça parlait de vacances ou d'amour,

Résiste,

sans se demander si ce qui se dit la concerne ou pas, comme une bulle d'air pour profiter de ce moment où elle est seule dans sa voiture, un temps très court – le trajet entre l'imprimerie et la maison –, quelques kilomètres rien que pour elle, le temps de deux ou trois chansons, pas plus, et déjà elle quitte la départementale en tournant sur la minuscule route qui va vers chez elle. Sous les roues elle reconnaît les vibrations de la route défoncée, le goudron craquelé, les nids-de-poule, les fossés sur les côtés et les champs qui s'étalent, repoussent les maisons, les rues, les rangées d'arbres, et puis bientôt il n'y a plus d'habitations du tout, plus d'éclairage public avec sa suite de halos orange s'étalant sur la route comme des lampions sinistres, c'est fini, que ses phares pour éclairer cette route qu'elle connaît par cœur, avec la rivière sur la gauche qui court rejoindre le fleuve dans lequel elle va se jeter une trentaine de kilomètres plus loin, la rivière derrière la rangée tremblante de peupliers, donc, et bientôt le chemin et le panneau noir et blanc annonçant ses trois filles seules qui semblent défier un monde d'hommes et promettre que la solitude n'est

pas une punition mais une solution.

Comme tous les soirs, elle passe le portail métallique qui reste toujours ouvert, en roulant très lentement. Elle a ce bref coup d'œil chez Christine, parce qu'à l'entrée de sa maison on trouve une porte-fenêtre qui donne directement sur la cuisine et que, même si Christine semble ne jamais y être – sans doute toujours dans son atelier –, dans la cuisine une lumière blanche et froide, presque bleutée, est allumée, qu'on voit très nettement de l'extérieur ; la porte-fenêtre ouvre un espace lumineux dans lequel Marion ne voit pourtant, le plus souvent en contre-jour, que la silhouette du berger allemand, oreilles dressées, aux aguets, Radjah qui a dû entendre la voiture arriver de loin ou qui a pris l'habitude d'attendre, comme il fait l'après-midi lorsqu'il guette l'arrivée d'Ida. Peut-être qu'il est simplement habitué à ces heures auxquelles Marion rentre, passant devant chez sa voisine sans vraiment y prêter attention, elle se doute bien que Christine ne s'inquiète pas de sa voiture qui entre dans la cour, parce qu'elle en reconnaît le moteur, elle sait l'heure, et seul son chien semble trouver de l'intérêt à l'arrivée de Marion, parce qu'il est aussi là pour surveiller – il aboie une ou deux fois, des jappements paresseux, sans conviction, juste pour dire, pour signaler à sa maîtresse que quelqu'un arrive. Et peut-être que Christine, de l'atelier où elle peint, du fauteuil dans lequel, assise et au bord de l'endormissement, elle aime écouter de l'opéra – Puccini et Verdi – mais aussi de la musique contemporaine – Dutilleux, Dusapin –, elle feint de ne pas entendre son chien ou lui ordonne d'arrêter de japper et de trépigner comme il fait, griffant le carrelage, battant la queue contre une chaise, pour lui dire que c'est inutile de la déranger, vu l'heure, on sait qui arrive. Elle le dit suffisamment fort parce que le chien est dans une autre pièce, mais elle lui adresse sa demande avec une sorte de douceur et de patience dont elle ne ferait certainement pas preuve pour l'humain qui aurait eu l'idée de la déranger pour si peu.

Marion va entrer chez elle – chez eux –, dans l'entrée qui est tout de suite dans la salle à manger ; elle va poser sa veste au portemanteau et jeter son sac à main, qui tient à son épaule par la fine lanière de cuir, sur le canapé dans le salon, où elle jettera un œil à la télévision ; elle entendra les infos, déjà plus de vingt heures, vous n'avez pas mangé ? Tu n'as pas encore mangé mon chat ? Est-ce que tu as pris ton bain au moins ?

La voilà qui prend sa fille dans ses bras, Ida est venue au-devant d'elle en répétant que non, maman, mais on ne dit pas « mangé », on dit « dîné », on n'a pas dîné – Ida est pointilleuse et son père est très fier d'elle quand elle les reprend, Marion et lui, sur leurs erreurs et leurs approximations –, avec papa on veut qu'on dîne tous les trois, on

t'attendait. Patrice va sortir de la cuisine, tout est prêt, il l'embrasse sur les lèvres – enfin, pas vraiment sur les lèvres –, il fait semblant de ne pas remarquer que ce soir encore elle a légèrement détourné le visage, presque rien, il lui a seulement effleuré le coin des lèvres puis a glissé sur la joue, c'est déjà ça ; Patrice a préparé le repas, ce soir comme quasiment tous les soirs, et, pendant qu'il cuisine – vite dit : il réchauffe surtout des surgelés –, il ne se dit pas que sa femme fait tout pour rentrer tard, comme si elle voulait éviter ce moment de se retrouver tous les trois, non, il repousse cette pensée qui parfois essaie de forcer le barrage qu'il lui oppose, une fraction de seconde tous les soirs, et parfois plus d'une seconde, quelques-unes alors, où la pensée s'échappe et se répand dans son esprit, mais à chaque fois il rejette cette idée mauvaise et acide qui voudrait que Marion fasse tout pour rentrer le plus tard possible, non, ce n'est pas vrai, ou au moins en partie, car Bergogne sait qu'elle veut voir sa fille – sur ça il n'a pas de doute –, et puis de toute façon faire la cuisine ne le dérange pas, ce n'est pas une contrainte pour lui, qu'est-ce qu'il y a de difficile à ouvrir des boîtes et à les verser dans une casserole, à sortir une brandade de morue de son cellophane et de son plat en alu pour la mettre dans un plat qui passe au four ? En revanche, à la fin, c'est toujours Marion qui sert à table. Il n'aime pas servir et n'arrive pas à s'y résoudre, comme s'il pensait que c'était dégradant ou que ce n'était pas le rôle d'un homme, alors que c'est lui seul qui porte un tablier dans cette maison, de temps en temps, car lui seul répète les gestes de sa mère et de sa grand-mère, quand il fait rôtir des viandes, du gibier, parce qu'il avait vécu suffisamment seul pour être obligé de se mettre à cuisiner un minimum, et puis il aime manger, comme il aime inviter des copains et partager avec eux une bonne charolaise, un bon vin rouge, même s'il s'y connaît peu ; alors non, pas de problème avec la cuisine de tous les jours, même s'il y a cette impossibilité pour lui d'aller jusqu'à servir à table, qui reste quelque chose comme une réalité dont il ne s'étonne pas, dont Marion ne s'étonne pas non plus, prenant le relais comme si c'était elle qui avait préparé le repas et qu'elle accomplissait jusqu'au bout les gestes qui mènent de la gazinière au dessous-de-plat sur la table.

Tous les soirs, c'est à elle qu'il revient de faire comme si, pour sauver une espèce d'apparence dont elle se moque, dont il croit se moquer aussi, dont, en tout cas, ni l'un ni l'autre ne semblent avoir conscience qu'ils font tout pour en sauver les traits les plus évidents, comme s'il fallait qu'ils se fassent croire à eux-mêmes que le repas avait été préparé par Marion et non par Patrice, comme si leur vie reposait sur l'entretien de cette illusion dont ni l'un ni l'autre n'ont vraiment conscience. Marion prend les casseroles avec les légumes, les poêles chaudes, elle prend les plats dans le placard de la cuisine et y

fait glisser les légumes cuits et la viande – sachant qu'ils en mangent trop, là encore par habitude et paresse –, elle assaisonne, elle décore de persil, de piment d'Espelette, et puis pendant ce temps, à table, Patrice et Ida se goinfrent de pain, leurs mâchoires semblent danser ou s'acharner à mastiquer, déformées par la mie, par la faim qui les tenaille encore depuis déjà une bonne heure pendant laquelle ils n'ont cessé de se répéter on attend maman, grignotant, tapant dans les cornichons et les tranches de saucisson et les pâtés, comme tous les jours, ce jour-là comme un autre.

Il faut attendre que Marion vienne s'asseoir pour qu'on commence à se parler – des bouts de conversations qu'on ne finit pas vraiment, s'interrompant pour rien parce que, tiens, écoute – et on tend l'oreille deux minutes sur un sujet qui nous intéresse aux infos, laissant tomber ce qu'on avait commencé à dire et qu'on dira tout à l'heure ou demain ou encore un autre soir, car tous les soirs les mêmes conversations reviennent, se prolongent, s'étirant d'une journée à l'autre, d'une semaine à l'autre, comme s'il s'agissait d'une seule et unique conversation qui se répétait, se déplaçait, se transformait chaque soir, faite de mots identiques ou avec quelques variations, à la marge, sur un détail, une idée nouvelle, sur la journée qu'on a passée, oui, Marion raconte, bof, pas très intéressant aujourd'hui, à vrai dire je crois qu'on a fait une connerie avec les filles, c'est-à-dire qu'on a fait ce qu'un client avait demandé, des affiches, des marque-pages, sans lui demander s'il avait les droits pour les images.

Ma chérie, tu reveux de la viande ?

Ida ne répond pas et c'est comme si Marion avait parlé pour ne rien dire, elle ne voit pas que Patrice attend qu'elle continue, mais non, elle oublie, elle n'a peut-être pas vraiment entendu Patrice qui lui demande de continuer, car elle est déjà sur l'assiette vide de sa fille, sa fille a mangé vite,

Ma chérie, tu reveux de la viande ?

trop vite, elle doit être affamée. Alors que peut bien faire cette conversation à laquelle elle ne croit pas, même si c'est elle qui l'a lancée, comme si elle en avait déjà assez de cette histoire de connerie qu'elles auraient faite au boulot parce que, après tout, avec ses collègues elles ont épuisé le sujet après l'avoir retourné et malaxé dans tous les sens, mais elle a parlé comme ça, pour parler, et elle répète juste,

Ma chérie, tu reveux de la viande ?

car ce qui compte pour elle, c'est uniquement l'assiette vide de sa fille. Puis elle reprend, comme s'il n'y avait pas eu d'interruption : on ne lui a pas demandé s'il avait les droits, sauf qu'une agence de photos a porté plainte contre le type et qu'évidemment ce salaud se retourne contre nous.

Vous risquez quoi ?

Rien. À vrai dire, rien du tout. Mais demain on est convoquées toutes les trois pour une réunion avec le chef de projet et le patron.

Et puis il y aura encore le silence, comme si tout sujet était épuisé, mort-né, voué à l'échec, comme si rien de ce qu'on aurait pu dire ne pouvait s'élancer et nourrir une conversation, car, après la journée, avec la fatigue, tous les trois ont l'impression que les conversations sont vides et trahissent davantage un embarras qu'un désir de partager sa journée – alors on écoute les voix des journalistes qui viennent du salon, avec le son assez fort pour qu'on l'entende malgré la salle à manger qui sépare le salon de la cuisine. On n'a jamais vraiment eu l'idée de dîner dans la salle à manger autrement que pour les soirs de fête, comme on le fera demain, car l'ordinaire se passe dans la cuisine ; on écoute la télévision comme on le ferait de la radio, ce qui compte c'est ce qui est dit, on écoute ce qui se dit, on fait des commentaires, Patrice, oui, sur la politique, il râle, sur l'Europe, il râle, mais Marion ne le relance jamais parce qu'elle prétend ne rien y connaître en politique, ou alors qu'elle veut juste ne pas en entendre parler, et elle regarde sa fille manger, elle l'observe, semblant parfois l'ausculter pour voir si elle va bien, si tout va bien, comme si sa fille était en danger ou comme si c'était la seule chose au monde qui comptait pour elle, voir sa fille manger, et certainement pas entendre parler de politique, de rien d'autre, peut-être surtout si c'est par la bouche de Patrice. Et pourtant, tous les soirs, il y a un moment où il parle, où il va raconter ce qui s'est passé pour lui, à la ferme, un veau qui s'est cassé une patte, un problème à la fromagerie, plus rarement d'argent – il n'aime pas étaler ses difficultés ou les craintes qu'il ressent face à des investissements peut-être hasardeux, les taux des crédits, les échéances, mais tous les soirs pour lui il y a cette conviction qu'il faut qu'on se parle, on doit se parler, il le faut, il ne veut pas du silence de mort qui régnait dans son enfance autour de cette table, avec ses parents et ses frères.

Alors il parle, tout ce qui lui passe par la tête, et ce soir – tiens, j'ai accompagné Christine chez les gendarmes aujourd'hui, elle a encore reçu une lettre anonyme. Il sait que Marion et Ida vont réagir, tout en se rappelant qu'ils étaient convenus de ne pas évoquer cette histoire de lettres anonymes devant Ida, pour ne pas l'effrayer, est-ce que ce sont des choses qu'on peut dire devant une fillette ? Est-ce qu'on peut parler de ces menaces, de cette méchanceté, est-ce qu'on ne doit pas la préserver et lui faire croire le plus longtemps possible que le monde qui nous entoure n'est pas peuplé de fous furieux ni d'aigris, de jaloux, de mesquins ? Ou bien est-ce qu'au contraire on doit lui révéler déjà ce que, tôt ou tard, elle découvrira par elle-même ? Faut-il le lui dire, la préparer à faire face à ce monde-là ? On en a déjà parlé plusieurs

fois, on a beau faire, on ne sait pas mais on avait dit – Marion avait dit – non, on n'en parle pas à table.

C'est trop tard pour ce soir. Il enfreint ce qui avait été édicté comme une loi, il contourne une barrière, mais le plus important pour lui, à ce moment-là, c'est de ne pas laisser s'alourdir le silence autour des gestes du repas, de leurs pensées toutes retournées vers l'intérieur de la vie de chacun et résolument fermées aux autres, malgré les tendresses qu'on partage, qui viennent comme des éclats forer derrière le visage pour y surprendre un signe de connivence, une complicité sur une histoire qu'on aimerait entendre, comprendre, une idée, quelque chose, mais non, ça reste calfeutré et la seule chose en partage c'est la voix d'un journaliste télé ou d'un reportage sur n'importe quel sujet bidon, et Patrice s'acharne, comme dans toutes les familles au dîner, et il parle, il a emmené Christine chez les gendarmes, elle a reçu encore une lettre anonyme – ah bon ? –, il voit que Marion s'arrête une fraction de seconde, il ne sait pas si c'est pour lui dire de se taire, il ne tient pas parole et Ida, soudain,

Elle ne m'a rien dit Tatïe, pourquoi elle ne m'a rien dit ?

Parce que ce n'est pas important, répond Marion d'une voix qui se veut presque distraite, pour dédramatiser ce qu'elle pressent dans la question de sa fille, Ida qui fronce les sourcils,

Mais pourquoi les gens ils envoient des lettres comme ça ?

et c'est Patrice qui répond, Patrice qui sent qu'il n'aurait pas dû parler, que Marion le lui reprochera, ou plutôt, il sait qu'elle ne fera rien contre ce qu'il a dit, elle manifestera son mécontentement par une forme de colère froide, Marion ne dira rien, c'est sûr, il sait qu'après le repas il restera seul dans la cuisine, assis à la table, qu'il sentira s'abattre sur lui, dans tous ses membres, le poids d'une fatigue disproportionnée, son usure, se peut-il que l'âge lui tombe sur les bras avec une telle brutalité ? Il a quarante-sept ans et parfois il pense en avoir deux fois plus, il a l'impression que tout se recroqueville en lui, se racrapote, il boit un verre de vin et entendra à l'étage Marion et Ida, et, sans trop savoir pourquoi, quelque chose le blessera, il les entendra rire toutes les deux, quelque chose le renverra à un sentiment lointain, perdu dans les brumes de son enfance, la sensation d'être exclu, surnuméraire, peut-être déjà oublié ou inutile.

Dans le noir de la chambre, les étoiles phosphorescentes qui constellent le plafond brillent de leur éclat anisé et pâle ; Ida les scrute comme elle observerait la voûte céleste elle-même, elle entend les pas de sa mère qui descend l'escalier en bois, et le bois craque, chaque marche avec son craquement propre, plus ou moins prononcé, plus ou moins singulier, et c'est comme ça que tous les soirs à la même heure, quand sa mère la laisse attendre le sommeil, toute tremblante encore, émue de la lecture qu'elle lui a faite, Ida regarde le plafond et se plaît à rêver. Ida sait très bien lire et elle aime la lecture, mais tous les soirs maman raconte une histoire qu'elle va chercher dans le grand livre à la couverture jaune aux lettres bosselées et dorées, parodie de livre d'or comme ceux qui ouvrent les vieux films de Disney – un livre qui compile des contes venus du monde entier, des histoires et des personnages pour qui l'on tremble, le tout sous ce seul titre : *Les Histoires de la nuit*.

Ce soir, l'histoire, c'était celle d'un homme qui tue son voisin parce qu'il est jaloux de lui pour un lopin de terre que l'autre refuse de lui céder, mais le chien du voisin mort poursuit l'assassin partout et hurle si fort toutes les nuits que celui-ci est finalement obligé de se rendre au shérif et d'avouer son crime ; bien sûr, le chien retrouve l'endroit où l'autre a enterré le corps de son maître. L'histoire n'effraie pas Ida, qui au contraire est très émue par l'amour de ce chien, par sa fidélité à la mémoire de son maître, par son obstination à confondre l'assassin et à réclamer justice et réparation – une tombe chrétienne pour son maître plutôt que l'anonymat du lisier auquel son meurtrier l'avait condamné –, et Ida ne voit rien des images horribles qui nourrissent le texte, car tout est tourné sur ce chien et son dévouement, son amour pour son maître, chien dont, si Ida ne sait même pas s'il est d'une race particulière ou si c'est un bâtard, elle se dit qu'elle en voudrait bien un comme ça, qui la suivrait partout et serait prêt à tout pour elle, comme une sorte de petit frère ou d'ami secret.

Ida, les yeux collés au plafond, voit se confondre la voûte céleste avec le sommeil qui l'enrobe, dont elle s'enroule en se laissant bercer, emporter par cette somnolence qui descend sur elle comme elle se laisse porter et endormir par la voix de sa mère, alors que celle-ci lui raconte l'une des *Histoires de la nuit* – celles-ci sont parfois un peu effrayantes, c'est vrai, toutes ne sont pas à destination d'une fillette de son âge : il y en a pour les enfants mais aussi pour les adolescents, où les vampires et les sorcières font les nuits différentes de tout ce qu'Ida

connaît et que sa mère lui lit en riant, prenant un ton exagérément pénétré comme pour désamorcer tout risque de peur chez sa fille, en laissant éclater à ses oreilles l'ironie et l'in vraisemblance de l'histoire qu'elle raconte. Mais elle les lui lit quand même et Ida prétend que ce sont celles qu'elle préfère, alors qu'en réalité ces histoires s'immiscent secrètement dans ses rêves, qu'elles colorent ses nuits d'images et de sensations qui font que parfois, le matin, Ida se réveille tremblante et comme préoccupée par des présences ou des voix qui lui auraient susurré des histoires plus redoutables que celles dont sa mère lui a fait la lecture, avec cette voix qu'elle aime tellement entendre et qui est presque plus belle que l'histoire elle-même, comme si l'ensorcellement n'était pas dû aux mots de l'histoire ni à l'histoire elle-même, ou pas seulement, mais à l'énergie, au mouvement, à la vibration qui circulent dans l'espace intime du souffle qui la porte.

Voilà ce qu'elle aime, Ida, sans savoir le nommer. Comme elle aime le rituel si parfaitement huilé de voir sa mère refermer le livre et le reposer sur la table de chevet à côté d'elle, puis le moment où elle se penche sur sa fille – leurs visages si proches l'un de l'autre –, ce moment où mère et fille se chuchotent de tendres bêtises,

Je t'appelle si j'ai un problème.

Mais t'auras pas de problème.

Oui, mais s'il y a un dragon ?

Les dragons, tu leur casses les dents.

Ainsi, pendant qu'elle s'attarde sur la voûte céleste au plafond de sa chambre, Ida entend les pas de sa mère dans l'escalier, puis aussi, mais de plus loin, les voix et le son métallique de la télévision ; est-ce que Patrice est devant l'écran ou est-ce qu'il est encore dans la cuisine, finissant seul son repas, le prolongeant encore ou au contraire, l'ayant terminé, peut-être qu'il débarrasse la table, à moins qu'il attende – non, elle sait que non. Sans le voir, elle sait par cœur : Patrice est assis dans l'épais canapé de cuir bleu ou presque turquoise en face de la télé, dans le salon, et c'est le seul moment de la journée où il se donne le droit de ne rien faire, c'est-à-dire le seul moment pendant lequel il accepte d'abandonner son corps au relâchement, laissant flotter son esprit sur l'écran 16/9 aux couleurs saturées, trop vives, auxquelles il n'accorde pas tant que ça d'attention, car en réalité il ne reste pas souvent devant la télévision, à part parfois la nuit, quand le sommeil se refuse obstinément à lui et qu'il finit par renoncer à le chercher, mais c'est à peu près tout, car, dès qu'il s'installe devant un film avec Marion, il s'endort ou s'assoupit de telle manière qu'au bout d'un moment il se ressaisit mais ne comprend plus rien, insistant parfois pour rester auprès d'elle en essayant de ne pas s'endormir, pour être avec elle et se coucher en même temps, même si le plus

souvent ce n'est pas la peine, devant l'écran il tombe de sommeil, il ne capte rien, il a lâché les personnages, les situations, l'histoire, tout.

Ce soir, comme presque tous les soirs, il entend les pas dans l'escalier en somnolant devant des publicités, ou bien la météo, la télécommande à la main alors qu'il ne songe même pas à s'en servir pour changer de chaîne ou pour éteindre la télévision, ce qu'il pourrait faire car il sait ce qui va se passer, ce soir comme tous les soirs : Marion va descendre l'escalier et n'aura pas le geste qu'il attend, qu'il espère, alors qu'il sait, sans le moindre doute pourtant, qu'elle ne le lui donnera pas, comme si ça n'avait aucune importance pour elle, et c'est pourquoi il essaie de refouler cette légère douleur qu'il ressent, ce froissement, et puis c'est si court, un souffle, voilà, déjà fini, elle est passée à quelques mètres de lui et n'a pas eu ce mouvement de se retourner pour lui adresser la parole ou lui sourire. Ça le blesse un peu, une sensation froide qui lui traverse le corps, tapisse l'intérieur de la poitrine, mais il chasse cette sensation en se redressant et en laissant la télécommande glisser sur la table basse devant lui, et, comme on se jette à l'eau, souffle retenu, tout le corps requis pour ça, se soulever – il est vraiment gros maintenant, son souffle est trop court, il est surpris de voir comment avec l'âge son corps lui échappe aussi –, il comprend bien pourquoi elle ne se retourne pas sur lui, sur son corps trop lourd, sa chair gélatineuse presque rose et répugnante, sa chair obscène le dégoûte de lui-même, ce corps qu'il supporte avec mépris et consternation, et, alors qu'il approche de la cuisine, l'odeur de la fumée de cigarette envahit ses narines, parfumant tout le bas de la maison de la présence de Marion.

C'est la seule cigarette qu'elle s'autorise ici, en ouvrant la porte-fenêtre de la cuisine ; Ida est couchée, Marion se retrouve face à la table non débarrassée – les assiettes collantes de sauce avec les traces de pain, et puis les miettes, des taches, les verres sales, les fourchettes, couteaux, cuillères, les déchets, reliquats, pots de yaourts vides, de moutarde pas refermé, le bouchon du vin à côté de la bouteille, le tire-bouchon qui traîne, tout ça, il le sait, ça la fatigue car elle aussi travaille, elle aussi est fatiguée et bon dieu pourquoi, plutôt que de s'asseoir dans le canapé en attendant qu'elle raconte son histoire à sa fille, pourquoi, plutôt que de se vautrer devant la télé, il n'aidait pas sa femme, lui qui a tant de fois répété qu'il serait prêt à *tout* pour elle, pourquoi alors, sans aller jusqu'à *tout* faire pour elle, il ne se contenterait pas de se lever et d'aller ranger la table, de la nettoyer, de mettre les assiettes et les verres et les couverts dans le lave-vaisselle plutôt que d'attendre que ce soit elle qui s'y colle, pourquoi il ne demande même pas si elle a besoin d'aide, comme si elle aurait pu ne pas apprécier qu'il débarrasse la table de temps en temps, plutôt qu'à rester comme il le fait sans jamais s'interroger sur les raisons qui le

poussent à ne rien faire, comme si, parce que l'habitude avait été prise, on ne pouvait pas la remettre en question ou comme si, une fois encore, c'était histoire de faire allégeance à des survivances, des ombres, des rites, des coutumes traînant leurs vieux codes surannés et misogynes alors que lui, Patrice, est convaincu qu'il n'a rien à voir avec ça. Non, il ne se sent pas comme les vieux qu'il avait connus dans son enfance, ni même comme ses parents, comme sa mère elle-même, qui n'aurait jamais eu l'idée de travailler autre part qu'à la ferme de son mari ni de lui demander de débarrasser la table, de faire la vaisselle, quand elle aussi aurait pensé que c'était son travail à elle, que ce travail lui revenait parce qu'elle l'aurait jugé avilissant et dégradant pour un homme. Ça, non, Patrice n'y pense pas. Il s'assied tous les soirs, à l'heure du repas, dans la cuisine de son enfance, et, même entièrement refaite, on n'y peut rien, rien ne change dans le secret du temps, il ne suffit pas de rénover, retaper, cacher sous la peinture et la modernité, il y a toujours, qui affleurent, des relents d'une époque qu'on voudrait oublier. Il n'y pense pas, mais Bergogne fils imite Bergogne père, ou le prolonge en s'asseyant comme lui, en bout de table, comme il l'a vu faire toute sa vie.

Patrice avance maintenant jusqu'à la porte de la cuisine, où il sait qu'il trouvera sa femme en train de fumer, donc, mais peut-être aussi avec son casque sur les oreilles, car elle prétend que c'est pour ne pas le déranger devant la télévision qu'elle écoute de la musique au casque en faisant la vaisselle et en rangeant la cuisine ; mais lui ne la croit pas, il sait qu'en réalité c'est pour s'isoler de sa présence à lui, comme pour le prévenir qu'elle ne veut pas qu'il la dérange et pour trouver un moment dans lequel elle peut prolonger ce cher isolement qu'elle trouve dans sa voiture en rentrant du travail, et aussi dans le sommeil, comme elle le trouvera tout à l'heure. Il connaît tout ça par cœur, ce moment où il la voit de dos en train de balancer les assiettes dans le lave-vaisselle ou en lavant les plats à la main, sifflotant et chantant, n'ayant pas conscience sans doute qu'elle chantonne à voix presque haute dans la cuisine, et elle part dans sa tête en tirant sur sa clope, fermant presque les yeux, sourcils froncés, tout en sachant que Patrice est derrière elle, suffisamment loin cependant, pas dans la même pièce mais se tenant dans le cadre de la porte, et qu'il regarde ses cheveux dont la blondeur est rehaussée par des teintures une fois par mois chez le coiffeur, les boucles créoles, le pull léger qui laisse apparaître au ras du cou, comme une créature magique, le dessin d'un tatouage dont il ne voit ici que la partie émergée : des fils de fer barbelés découpés, comme une tresse d'épine, comme la couronne sur la figure ensanglantée du Christ. À chaque fois cette vision épouvante Patrice, comment elle, qui n'en parle jamais, a pu accepter qu'on lui inscrive une image pareille dans le dos, pourquoi ce tatouage, là où

tant d'autres en ont de si jolis et originaux, maoris, fleuris, artistiques, alors qu'on sent que le sien a été fait par quelqu'un qui ne savait pas très bien son métier, à une époque où les femmes, surtout, ne se faisaient pas tatouer.

Presque tous les soirs se répètent les mêmes gestes, les mêmes actions insignifiantes et lentes, mécaniques presque, effectuées les unes après les autres sans qu'on les interroge ni les mette en doute – pourquoi faut-il qu'il décide de se brosser les dents avant de se mettre en pyjama et non l'inverse ? Pourquoi, comme tous les soirs, il prend le temps de se mettre à l'ordinateur du bureau dans le salon après que Marion a fini de ranger la cuisine et qu'il l'a vue monter se coucher ? Il sait qu'elle va se préparer, s'installer dans le lit et lire une demi-heure ou un peu moins, tombant de fatigue, ne trouvant parfois pas la force d'éteindre la lampe de son côté et laissant son livre ouvert tombé, presque échoué sur elle, à la hauteur de sa poitrine, comme si le sommeil l'avait prise à l'improviste, qu'elle n'avait pas pu lutter contre l'endormissement comme lui ne peut pas lutter tous les soirs contre ce besoin qu'il a, toujours, de se relever et d'aller pointer tous ses mails, pas seulement parmi ceux qu'il a reçus depuis déjà un moment – le nombre considérable auquel il n'a pas pris le temps de répondre –, mais les nouveaux, ceux qui vont exiger de lui un rendez-vous pour lui vendre du matériel agricole ou lui rappeler qu'il doit de l'argent, qu'on doit penser à vacciner les bêtes, à renouveler l'assurance de ceci ou de cela, car chaque jour déverse dans sa boîte électronique autant de messages qu'il doit vérifier pour ne pas s'étouffer avec dans son sommeil, et tous les soirs le temps qu'il y consacre lui sert, au moment où il coupe l'ordinateur, à se retrouver seul dans la maison – dans le couloir, là-haut, il ouvre la porte d'Ida et la retrouve endormie très profondément, les bras grands ouverts, le buste penché à deux doigts de tomber du lit, les jambes en ciseaux hors de la couette ; il prend le temps qu'il faut pour rassembler ce corps dont chaque membre semble vouloir se séparer du reste en courant dans le sens opposé de son pendant, et, au moment où il approche de sa chambre, il entend déjà le souffle lourd, long, presque un ronflement, le signe que Marion s'est endormie – parfois il se dépêche, n'ouvre pas l'ordinateur, laisse tout en plan, les relances des banques, la caisse de retraite, la comptabilité, et il file dans sa chambre dans l'espoir qu'elle ne dormira pas encore.

Parfois il la trouve plongée dans un livre, le livre posé sur ses cuisses, l'air concentré dans un polar, tellement embarquée qu'elle ne le voit pas. Est-ce qu'elle l'entend, il ne sait pas, il est déjà tellement content qu'elle ne soit pas encore endormie. Mais ce soir, lorsqu'il entre dans la chambre, elle dort. Il sait qu'il a tardé à monter, il a perçu ce calme où la maison elle-même semble s'enfoncer dans

l'obscurité et le silence, lentement, lâchant doucement prise, alors que lui n'y parvient pas, soudain angoissé à l'idée d'un message auquel il doit absolument répondre pour rassurer un créancier, car, sans oser se l'avouer, il redoute de recevoir le message d'une banque qui pourrait ne plus lui accorder de délai, le message d'un huissier, une convocation, une mise en demeure, alors ce soir il a pris trop de temps, il le sait, il est monté et il a su tout de suite que femme et enfant dormaient, qu'elles étaient ensemble, même dans une chambre séparée, mais dans la même temporalité, dans le même monde partagé de leur vie à elles, l'excluant, le laissant seul sur le bord de sa route. Et alors il retrouve ce silence de la nuit, comme lorsqu'il était enfant et que sa mère devait le rassurer, lui dire que les morts ne se lèvent pas pour manger les enfants ni pour jouer avec eux, comme elle le lui avait expliqué un soir qu'il le craignait et le croyait. Cette douleur si souvent recommencée d'avoir la sensation d'être absent dans son regard à elle, quand toute cette beauté à laquelle il croyait – ou avait cru – qu'elle lui laissait l'accès, la possibilité de la contempler, de la toucher, le rejetait encore plus violemment dans sa solitude, simplement à cause d'un livre ouvert et qu'il vient de fermer et de poser sur la table de chevet.

Il la regarde dormir, elle porte juste un tee-shirt trop grand, gris, dans lequel son corps semble flotter, et pourtant ses seins apparaissent plus lourds que lorsqu'ils tiennent dans un soutien-gorge. Il les lorgne sans gêne, sans embarras, leur forme, les courbes, leur poids ; il aimerait les prendre dans ses mains, les soupeser, les caresser même si c'est seulement à travers le tissu, comme il reluke sans gêne non plus le décolleté trop plongeant et la peau dont quelques rides dessinent des lignes qu'il suit, et le cou, le visage de profil de sa femme, sa beauté qui s'ignore à l'heure où elle se repose, au moment où elle dort, lui laissant à lui seul le privilège non pas de la posséder mais de la contempler, s'étonnant encore de pouvoir jouir du privilège d'admirer cette femme et de la voir tourner autour de lui, vivre, rire, et dormir ; et tant pis s'il y a toujours cette blessure qui se réveille à cette heure-ci, dont il arrive à tromper la douleur par l'acharnement au travail, par tous les soucis qui l'accablent et dans lesquels il veut bien se noyer pour oublier que sa femme, avec son souffle, sa bouche – ses lèvres –, la forme de son nez, les rides au coin des yeux et cette odeur qui n'est qu'à elle et dont la chambre, les draps, la maison elle-même semblent être comme une émanation, ne le laisse plus souvent la toucher, lui qui crève de la honte que ça lui donne de la désirer, sachant que, une fois par mois peut-être, elle laisse son corps trapu, de gras et de muscles lourds, rose et pâle, livide comme celui d'un cadavre, d'une peau sèche, odorante, aigre, son corps qu'il regarde avec dégoût, avec honte, se satisfaire en elle, le

laissant s'ébattre comme il voit qu'elle le fait, en fermant les yeux et en retenant son souffle, il le sait – en attendant qu'il accomplisse sa besogne le plus vite possible, comme s'il fallait bien lui concéder au moins ça.

Le rasoir électrique vibre dans sa main et produit le son d'une nuée d'abeilles pendant qu'il se dit qu'elle a bien raison, Christine, ce paquet noir et gris de poils, comme des insectes grouillants sur ses joues et sur son menton, c'est moche et ça le vieillit – ou plutôt, ça trahit quelque chose de lui, de son malaise avec lui-même, avec son image, quand parfois il s'y intéresse et se décide à la prendre en compte, non parce qu'il s'en soucie vraiment mais parce qu'il sait que ça compte pour Marion et que, même si elle ne le lui dira jamais, dans tout ce qui la rebute chez lui, il doit y avoir en partie cette négligence, ce peu de souci qu'il accorde à son apparence, car souvent il surprend cet air désolé qu'elle peut poser sur lui lorsqu'ils sortent et sont contraints d'affronter la présence d'autres gens.

Il sait que Christine trouve que Marion le prend parfois de haut, et il connaît suffisamment Christine pour savoir ce qu'elle pense de sa femme, comment elle le pense, en quels termes – si elle osait seulement le dire avec les mots qu'elle a dans la tête et dont il se doute que ce ne sont pas des mots indulgents ou tendres, mais que Christine ne peut que garder par-devers elle tellement ils doivent claquer dans son esprit – pour qui elle se prend, Marion – la pétasse Marion – la prétentieuse Marion qui joue sa diva – la petite conne de Marion. Mais Christine n'a jamais rien dit, il sait qu'elle a compris qu'elle ne devait rien tenter, ou parce qu'elle connaît suffisamment les réactions que peut avoir un homme amoureux pour savoir qu'il ne lui en donnerait pas le droit, qu'il ne lui accorderait pas l'espace pour le faire, d'autant que Christine aussi peut être dédaigneuse et hautaine, alors sur quoi elle pourrait attaquer Marion ? Il se dit, quand il y pense – parfois des heures entières à ressasser son agacement contre des mots que Christine ne lui a pas dits mais dont il sait qu'elle les pense –, que décidément on voit la paille dans l'œil du voisin et dans le sien, rien, et pour un peu il en arriverait à penser que c'est de ses propres défauts que Christine voudrait accuser Marion, même si ce qu'il pense alors, surtout, en parlant de paille dans l'œil du voisin, c'est que c'est bien lui le pire dans tout ça, et non Christine, lui qui prétend aimer sa femme *plus que tout* et ne pense même pas à l'aider pour les plus simples des tâches ménagères, ou bien alors de temps en temps, parce qu'on n'a plus le choix et qu'il faut s'occuper de la maison en bricolant le dimanche – remplacer un joint dans la salle de bains ou se décider à réparer la machine à laver –, et ça d'autant plus que Marion a bien été obligée d'apprendre à se débrouiller, elle a vécu

suffisamment seule pour savoir changer une ampoule. Aujourd'hui, c'est elle qui fait presque toujours les courses en revenant du travail – le Super U est sur sa route, c'est vrai, mais pour autant il ne lui viendrait jamais à l'esprit de la décharger de ça par exemple le week-end, comme il a du mal à se rendre aux rendez-vous médicaux pour Ida et encore plus quand la prof veut voir les parents ; c'est toujours Marion qui s'y colle, mais il a souvent l'impression que, d'une manière indirecte et tacite, elle impose que, pour tout ce qui concerne leur fille, ce soit elle qui s'en occupe.

De temps en temps, en revanche, il essaie de faire attention à lui, de ne pas porter la même éternelle chemise à carreaux ultra-délavée, élimée, dont les couleurs ont presque disparu à force de lessives et de soleil. Il essaie de lui faire plaisir, il invite des gens, il fait des cadeaux – beaucoup – et il essaie, davantage dans l'espoir d'attirer son attention que de se plaire à lui-même, de faire des efforts sur son apparence, même s'il ne va pas assez souvent chez le coiffeur, qu'il a trop grossi, qu'il n'a pas renoncé à la chasse avec ses copains. Il avait laissé pousser cette barbe en se disant qu'elle aimerait bien ça, même si évidemment ça avait raté, c'était raté, sa barbe avait un air bordélique, pas totalement épaisse ou drue, faute d'aller chez le barbier comme tous les types branchés, et, en voyant les paquets agglutinés de poils noirs et blancs dans la vasque du lavabo, il se répète qu'il fait bien de s'en débarrasser ; ce soir, pour son anniversaire, Marion le redécouvrira comme elle l'avait connu. Elle sera sensible à ça, et puis de toute façon Christine avait raison, c'était ridicule, ça ne lui va pas, comme à chaque fois qu'il a voulu *faire le beau* ça ne lui va pas du tout, et il se sent comme il se sentait déjà, dans l'adolescence, quand il essayait de bien s'habiller et à la fin se sentait ridicule et apprêté, avec son unique pantalon à pinces et sa veste à épaulettes, sa cravate en cuir, son gel ultra-fort dans les cheveux pour sortir le samedi soir dans les bals, à la salle des fêtes, où des gars toujours plus débrouillards sortaient les filles qui venaient en bande, et autour desquelles on voyait tourner des garçons aux cheveux longs dans le cou et courts au-dessus et devant – une frange très haute : la coupe mulot –, ou des cheveux courts avec la queue-de-rat qui pendait dans le cou ; des types qui étaient ouvriers, maçons, apprentis, artisans, il y avait de tout, des garçons qui comme lui venaient de leur hameau, des fermes, mais aussi des lotissements et des HLM, de loin parfois, et qui repartaient le plus souvent la queue entre les jambes mais qui, pour l'espoir d'un rendez-vous, étaient prêts à supporter toute la soirée à la buvette, à vider des bouteilles de bière par packs entiers et à compter les casiers vides s'entassant à l'arrière du comptoir, et attendre d'être suffisamment soûls pour se lancer et tenter leur chance auprès d'une fille qu'ils connaissaient au moins

depuis l'école primaire.

Il avait vu et participé à ça, mais au fur et à mesure tous s'étaient mariés, les copains d'école, les gars qu'il connaissait de vue ; tous ceux de son âge s'étaient assagis et des gars plus jeunes que lui s'étaient à leur tour invités à la buvette de la salle des fêtes, avaient pris l'initiative de draguer les filles dès qu'ils avaient un coup dans le nez, pendant que lui n'en était toujours pas capable, se retrouvant seul comme les derniers minables sur lesquels on s'apitoyait de temps en temps, ces types un peu débiles comme le fils Mauduit qu'on voyait dans les champs avec ses chèvres depuis toujours et qu'on appelait forcément Ugolin, à cause de ses oreilles décollées, un gamin qui n'était pas allé à l'école et qui était devenu adulte comme par accident, ou comme Albert, qu'on appelait Einstein, un gars qui avait fini par rencontrer Dieu et vivait dans un hangar aménagé dans la ferme chez sa grand-mère, dont il avait tapissé les murs de posters qu'il avait trouvés dans les pages centrales d'une collection de *Playboy* récupérés on ne sait où. Patrice, pendant longtemps, avait continué à aller au bal, accroché à sa bière pendant qu'un orchestre jouait les tubes des années quatre-vingt dans des imitations approximatives, constatant un jour que c'était trop tard, que pour les gamins – les frères cadets de ceux avec qui il avait commencé – qui à leur tour venaient faire les coqs et draguer des gamines de quinze ans, il devait donner l'impression d'être lui aussi un attardé, que certains allaient traiter de paysan quand bien même ils travaillaient eux aussi en ferme ; mais ils le cataloguaient comme ces idiots du village avec qui on riait, de qui on riait en leur taxant leurs Gitanes Maïs ou leurs Gauloises, le tout en les flattant avec de grandes tapes dans le dos, des types qu'on aimait bien pour ça mais aussi parce qu'ils étaient pathétiques et que, auprès d'eux, tout le monde se sentait grandi – tous ces adolescents en manque d'assurance qui jouaient les hommes et rêvaient d'attraper les filles, de les emmener faire un tour dans leur Golf GTI ou dans des Renault 17 customisées.

Patrice avait fini lui aussi par ne plus aller au bal – lui qui n'y avait jamais dansé, qui avait failli se tuer dix ou vingt fois en rentrant, trop soûl pour ne pas confondre la route et le fossé en fonçant dans sa vieille Fiat Panda noire, après avoir laissé son 103 pourrir dans la grange avec une partie de son enfance et de son adolescence, lui qui avait failli se battre presque autant de fois et qui s'était fait poursuivre par un type qui voulait lui défoncer le crâne à coups de pioche – une pioche que le type gardait dans le coffre de sa 205 – parce qu'il avait surpris un regard soi-disant insistant de Patrice sur sa fiancée, et, surtout, lui qui au bal n'avait jamais fait que guigner des adolescentes qui cherchaient juste à traîner entre elles, à danser, à se marier et qui, comme par hasard, ne l'avaient jamais vu. Il faut dire qu'à force de se

voir refuser une danse, un verre, ou alors, si elles les acceptaient, de devoir les entendre lui raconter leur amour perdu pour un beau gosse parti pour une autre, sentant qu'il ne pourrait pas tirer profit de l'infortune de celle qui, pour se plaindre, n'avait pour autant jamais d'yeux pour lui, comme s'il n'était pas là, toujours invisible, toujours pétrifié de sentir comment les femmes ne le renvoyaient qu'à sa solitude, son échec, sa haine de lui, il avait fini par ne plus sortir du tout.

Depuis, il y avait eu deux femmes.

Une première, qui n'était pas restée très longtemps mais qu'il avait aimée – ou cru aimer – parce qu'elle lui avait appris que, contrairement à ce qu'il croyait, il pouvait être attirant, qu'on pouvait aussi trouver que sa carrure n'était pas celle d'un homme gros mais celle d'un homme fort, une sorte de Depardieu ou de Lino Ventura de village, qu'il avait des traits singuliers, oui, un visage peut-être renfrogné mais sur lequel on pouvait aussi lire l'expression d'une grande pudeur, de la timidité, ça pouvait plaire, et d'ailleurs ça avait plu à cette femme avec qui il avait été à l'école et qu'il avait retrouvée un jour derrière la caisse du supermarché ; et c'est lui qui s'était surpris à l'inviter à boire un verre.

Au bout de quelques mois elle était partie, racontant qu'elle avait besoin d'autre chose, et lui s'était dit les femmes partent pour ça, *autre chose*, il n'était pas idiot au point de ne pas savoir traduire et se dire : *pour un autre*. Et puis il avait rencontré, un peu par hasard, une femme qui avait pu lui donner confiance, lui apprendre qu'on pouvait trouver son visage non pas laid comme depuis l'adolescence il se le racontait, parce qu'il confondait la laideur et la rudesse. Cette femme pour lui dire qu'il avait l'air honnête, qu'on voyait ça chez lui – ce qu'il trouvait idiot –, cette femme qui n'était pas très belle, il le savait, mais comme lui non plus et comme personne ne l'était de toute façon sous nos latitudes, peu importe, les gens qui sont beaux ou qui apparaissent comme tels on les voit vivre à la télévision des drames psychologiques dans de grands appartements dont personne ici n'aura jamais les clés. Alors cette femme lui avait plu. Elle était restée plus longtemps avec lui, mais ils n'avaient pas eu d'enfant, l'un des deux ne pouvait pas en avoir, et, lorsqu'avait été évoquée l'hypothèse que ce puisse être lui, il avait refusé de se rendre à l'examen pour faire analyser son sperme – il avait fait une fois ce qu'il détestait chez lui, céder à sa colère, à cette violence qu'il passait son temps à cadénasser en lui comme il avait vu son père au contraire y céder souvent, son père qui avait donné à ses enfants, tous les jours, oui, autant qu'il le pouvait, sous les prétextes les plus divers, des *pains dans la gueule*, à coups du plat de la main, aux trois garçons mais surtout à lui, Patrice, parce qu'il était le plus vieux, des beignes féroces que couvraient à peine les cris de sa

mère qui suppliait son mari d'arrêter – Arrête ! Arrête ! Tu vas le tuer ! –, et c'est vrai que dans la famille on était comme ça depuis longtemps, tout le monde savait que le grand-père de Patrice avait été un homme violent, qu'il avait fini sa vie à l'asile quand toute son enfance Patrice avait cru que c'était dans une maison de retraite, mais non – Il a essayé de tuer ta grand-mère à coups de couteau, lui avait raconté sa mère, un jour qu'il lui demandait pourquoi chez eux il y avait toujours eu autant de violence, pourquoi les hommes étaient atteints de démente, le grand-père, le père, et lui, Patrice, qui avait craint d'être comme eux, d'avoir ça *dans le sang*, et qui se dégoûtait d'une violence qu'il sentait bouillonnante en lui, alors que pourtant elle éclatait rarement, en tout cas presque plus depuis qu'il était un homme, et plus jamais depuis qu'il avait rencontré Marion – pas comme il avait explosé de rage lorsque cette femme avec qui il aurait dû se marier avait insisté pour qu'il réalise un test pour savoir si c'était lui qui était stérile, elle qui s'était moquée, avait ri un peu, trouvant ridicule ces appréhensions de mâle, ces pudeurs d'un autre âge, et lui avait tapé du poing sur la table, littéralement, comme il avait vu son père le faire souvent, puis, se surprenant de sa colère, la laissant gonfler en lui, Patrice s'en était pris aux chaises, et pour un peu c'est elle qu'il aurait tabassée et fracassée contre un mur, celle dont il voulait qu'elle devienne la mère de ses enfants et dont il pensait que *c'était la bonne*, s'imaginant qu'on pouvait tout attendre d'elle et qu'elle encaisserait parce que toutes les femmes du hameau avaient toujours tout enduré, sans jamais quitter les maris ni même y penser, ignorant que tout avait changé, que le monde avait changé, lui qui se félicitait de ne pas être comme son père et qui, se surprenant à laisser remonter cette vieille furie idiote, sauvage, d'assassin qui traînait dans l'histoire de sa famille, avait dû pourtant se résigner à comprendre qu'il n'était pas à l'abri de cette violence qu'il détestait chez son père. Ainsi, le lendemain matin, la femme était partie, ne lui laissant pour explication que la terreur et le dégoût qu'elle avait éprouvés en le voyant *fou* de rage – on ne peut pas vivre avec un homme qui a le regard que tu as eu hier soir. Il lui avait donné raison : elle avait eu cette intelligence de ne pas supporter ce furieux que Patrice tenait enfermé dans sa tête.

Mais tout ça, aujourd'hui, c'est fini ; il recueille dans la paume de sa main tous les poils de sa barbe, les jette à la poubelle sous le lavabo, rince la vasque, se regarde – sa peau blanche est fatiguée, le sommeil persiste encore sous les yeux, dans la peau épaisse qui gonfle les paupières. Maintenant il retrouve son visage, la fossette sur le menton, les joues trop lourdes – bon, il se dit qu'aujourd'hui est une journée particulière, sa femme a quarante ans. En se levant, il l'a embrassée. Elle a entrouvert les yeux et a souri lorsqu'il lui a souhaité un bon

anniversaire. Elle a dû bredouiller quelque chose comme un merci qu'il a plus deviné qu'entendu, ça ne fait rien, tous les jours il se lève plus tôt qu'elle, il a l'habitude de la surprendre dans les brumes du sommeil.

Dans une heure, il aura déjà bu son café, enfilé sa combinaison de travail, visité ses vaches, alors que Marion n'en sera pas encore à préparer le petit déjeuner d'Ida, à se brosser les dents – et cette image à laquelle il pense souvent, qui lui revient des premiers jours de leur rencontre, la voyant de dos dans la salle de bains d'un hôtel, éclairée par la lumière d'un néon blanc au-dessus de la glace du lavabo, avec son soutien-gorge de dentelle noire, mais surtout, dans le dos, ce tatouage avec ce barbelé coupé à la hauteur du cou et plus bas une fleur géante, comme une rose dont les pétales sont encerclés par des ronces, transpercés par des épines métalliques et des gouttes comme des larmes ou du sang, comme si les pétales saignaient des larmes ou pleuraient du sang – une image violente dont il n'avait su comment Marion avait pu accepter de se la faire tatouer –, il s'était demandé si elle avait fait de la moto autrefois, si elle avait connu des bikers ou des rockers, et il avait essayé de raccrocher cette image à des images qu'il pouvait reconnaître, mais ce qui lui était resté en la voyant dans cette chambre d'hôtel, après leur première nuit, ça avait été qu'avant d'être une promesse d'amour, Marion était une inconnue, avec l'épaisseur d'une vie dont il ne savait rien. Il avait été surpris de ce tatouage parce qu'il ne coïncidait pas du tout avec l'image qu'elle lui avait donnée lorsqu'il l'avait vue en photo, lorsqu'ils s'étaient parlé, lors de ces premiers rendez-vous où elle était venue en lui laissant l'impression d'une femme très sérieuse et surtout très coquette – trop ? –, pas du tout une fille pour un homme comme lui. Une citadine, à coup sûr, qui aimait qu'on l'emmène au restaurant, au cinéma, peut-être même au théâtre, lui qui n'allait jamais ni au restaurant ni au cinéma et qui aurait rigolé qu'on lui propose d'aller voir un spectacle – pas le temps, pas sa vie, pas de fric à claquer pour si peu –, parce qu'il avait appris très tôt l'un des reproches qu'on faisait depuis toujours aux gens des villes, ce que disait sa mère avec son ton sévère, sans aménité ni concession : les gens, en ville, toujours le porte-monnaie à la main.

Il avait cru en rencontrant Marion que ce serait impossible entre eux, se demandant comment elle pouvait ne pas voir qu'ils n'avaient rien en commun, quand, au contraire, elle semblait heureuse de le trouver si différent, qu'elle avait même insisté en lui envoyant des images d'elle en expliquant, pleine d'espoir, qu'elle était en train de passer un diplôme et qu'elle pourrait travailler dans une imprimerie, alors que lui hésitait à lui parler de la ferme, de La Bassée, se demandant bien comment elle pouvait imaginer y trouver de l'intérêt,

oui, très bien, avait-il osé, voyons-nous. Ils s'étaient rencontrés et la première fois elle avait ri – un peu trop, comme si elle avait tenu à le trouver drôle, lui, sachant trop bien qu'il ne l'était pas – et il était resté éberlué qu'elle veuille le revoir, qu'il passe une, puis deux, puis trois, quatre, plusieurs soirées en ville, allant après le restaurant jusqu'à partager une soirée au bowling, puis une autre au karaoké, et puis cet écart qu'il avait trouvé entre cette fille dont le dos portait un tatouage qu'il avait fini sinon par oublier du moins par négliger, car les nuits d'amour, quand il la prenait dans ses bras, dans l'obscurité des premières chambres, avaient tout transformé, et la rose meurtrie, les épines métalliques, tout ça, donc, avait fini par s'évanouir avec la lumière. Dans l'obscurité n'étaient restés que la chaleur et la douceur de la peau de Marion, son abandon, ses boucles créoles sur la table de chevet ; cet écart qu'il pressentait, il avait fini par l'oublier totalement ou par décider de ne pas le voir, ne cherchant pas à comprendre, car le plus important et le plus extraordinaire c'était qu'une femme de cette beauté et de cette intelligence s'intéresse à lui, non pas seulement pour une nuit, mais qu'elle lui parle de projet de vie, de mariage – c'est elle qui avait avancé le mot, qui avait osé le prononcer alors qu'il brûlait les lèvres de Patrice depuis des mois. Elle devait avoir trente-deux ou trente-trois ans lorsqu'il l'avait rencontrée, et il se souvient encore de la tête de Christine, de sa méfiance, de son silence entêté, soupçonneux, Christine qui lui avait dit que c'était tout de même un drôle de truc, Internet – Oui, je sais, avait répondu Patrice, j'ai jamais été doué avec les filles, si c'est ce que tu veux dire.

Non, ce n'est pas ce que je dis.

Mais c'est la vérité. T'as l'air de croire que parce que je l'ai rencontrée sur un site – et il s'était débattu, expliquant, tu sais, les sites de rencontres, on peut rencontrer des vrais gens aussi. Moi, ailleurs, j'aurais jamais trouvé une femme comme elle. Pourquoi tu trouverais pas quelqu'un, hein, toi non plus ?

Elle avait haussé les épaules et exposé d'un bon rire sonore et gentiment condescendant,

Ah ! Moi ? Tu m'as vue ? Sacré Bergogne, va.

Bon, au lieu de papoter, tu ferais mieux de te dépêcher.

C'est vrai, Christine a raison, il doit installer la décoration dans le salon et préparer la table, aller en ville – pas tout à fait la porte à côté, à cause du risque d'embouteillage sur la rocade –, c'est Bergogne qui parle de rocade, pendant que, en incorrigible Parisienne, Christine parle du périph', comme si le nom allait changer quelque chose à la réalité de cette cinquantaine de kilomètres que Bergogne devrait parcourir pour chercher le cadeau de sa femme.

Ce matin, ils ont fait comme tous les jours : Patrice a travaillé aux champs, Marion a emmené Ida à l'école puis est allée à son travail, Christine s'est assise face à la toile qu'elle pensait avoir finie la veille et, dans l'atelier, elle s'est retrouvée avec cette femme nue et rouge trônant sur un fauteuil immense, comme une reine un peu plus grande qu'une femme de taille réelle, qui attend on ne sait quoi, comme une géante vieillissante dont l'âge l'emmène du côté de la vieillesse, mais avec douceur, lenteur, l'accompagnant dans sa plénitude sans la faire basculer encore dans la décrépitude, un âge de nuance qui n'est plus celui de la splendeur ou du triomphe du corps mais qui n'est pas encore celui de son effondrement, un âge humain fait de glissements, d'époques se chevauchant, se contaminant un peu comme les couches de peinture successives laissant voir leur présence par glacis, comme si l'âge laissait apparaître plusieurs époques d'une seule vie dans une seule image. Toute la matinée, Christine a tenté de déchiffrer cette femme en se demandant non pas pourquoi elle l'avait peinte, ni pourquoi ce corps avait été peint avec toutes ces nuances, ces variations de rouge, tout un nuancier qu'elle avait pris soin d'unifier en travaillant les superpositions, les ombres et les lumières, l'épaisseur ou la fluidité de la texture, comme si la peau était pure couleur et que la chair, comme dans les tableaux de Rubens qui l'avaient tant impressionnée à Anvers quand elle était jeune, dont elle avait gardé un souvenir entre fascination et écœurement, comme devant un dessert trop crémeux, s'était faite elle-même peinture, mais en cherchant à s'assurer que l'assise de la femme était juste, crédible, non pas réaliste mais dotée d'une densité réelle ; est-ce qu'on croyait que cette femme était assise sur le fauteuil dans lequel elle devait être assise, qu'on sentait le poids de son corps, de ses avant-bras sur les accoudoirs, est-ce qu'on imaginait la tension de son poids sur le fauteuil ou, au contraire, ce corps était-il sans réalité ni présence ?

Christine savait qu'elle aurait mieux fait d'arrêter de la regarder – à

force de fixer trop longtemps un tableau on finit par ne plus le voir. Elle aurait mieux fait d'aller marcher, de passer sa matinée ailleurs. Il fait beau, elle aurait pu aller se dégourdir les jambes, flâner dans la campagne sous le ciel bleu et presque doux, débordant déjà de l'hiver pour se frayer un chemin vers une saison plus clémente ; elle aurait pu marcher au bord de la rivière avec son chien, pour réfléchir, c'est-à-dire pour oublier de réfléchir et laisser vagabonder les idées et les pensées, laisser libre cours à la circulation de son esprit, sans quoi la pensée n'advient pas, se laisser aller comme elle le fait depuis des années avec son chien à marcher l'un à côté de l'autre, à rester là, des heures parfois, ou à traverser les bois, des chemins, avant de rentrer puis de se laisser de nouveau envahir par l'envie de peindre ou de lire, mais aussi d'écouter de la musique en buvant un thé. Et puis, aujourd'hui, elle a des gâteaux à faire. Qu'elle l'apprécie ou pas, ce soir c'est l'anniversaire de sa voisine, les choses ont été prévues, et elle a sa part à accomplir : Patrice dînera avec sa femme et sa fille, et elle débarquera vers vingt heures trente, avec deux ou trois gâteaux différents. Marion s'étonnera peut-être d'en trouver beaucoup trop pour eux quatre, peut-être qu'elle en rira, ignorant qu'à vingt et une heures ses deux collègues débarqueront.

Voilà. Une surprise supplémentaire. Patrice avait pensé à tout, s'était dit Christine lorsqu'il lui avait fait part de son idée, et ce n'était pas surprenant, il était aux petits soins pour sa femme depuis toujours, même si heureusement il s'était enfin assagi, lui qui pendant des années avait dilapidé tout l'argent qu'il n'avait pas en lui faisant des cadeaux dont elle n'avait pas besoin et dont elle n'avait d'ailleurs jamais fait la demande, reconnaissait Christine, parce que si elle reprochait beaucoup de choses à Marion elle ne lui faisait pas le reproche d'avoir été dépensière ou d'avoir exigé de son mari qu'il se ruine pour elle, ça non, au contraire, Christine l'avait même souvent entendue l'inciter à faire des économies, comme si Marion était effrayée à l'idée de le voir se mettre en danger financièrement pour elle, et il n'était pas rare que Christine se pose la question de savoir si Marion était seulement angoissée à l'idée de manquer – radine jusqu'à la plus banale pingrerie –, ou si elle était seulement inquiète et prévoyante, comme quelqu'un qui, pour avoir connu la pauvreté, se méfie d'elle comme d'une ennemie personnelle qu'il s'agit de maintenir à distance. Mais Bergogne avait été amoureux jusqu'au ridicule, souvent Christine n'avait pas pu s'empêcher de le trouver puéril, sentimental et servile, ou franchement niais quand elle était trop agacée par lui, elle qui n'aurait pas aimé qu'un homme se comporte comme ça avec elle, trop dépendant, trop affectueux, presque obséquieux, tellement à l'écoute qu'il semblait n'avoir pas de vie à lui, comme si celle-ci était entièrement polarisée par sa femme ;

Christine avait eu du mal à le supporter, même si bien sûr elle n'avait jamais osé lui en faire le reproche ou la remarque, pas plus à l'époque où il avait rencontré Marion qu'elle ne lui aurait fait de réflexion aujourd'hui, vers midi, lorsqu'il a franchi la porte pour déjeuner, frappant deux ou trois coups à la porte-fenêtre et entrant sans attendre de réponse – on l'entend décrotter ses bottes sur le paillason métallique au-dehors avant d'entrer –, il va se laver les mains sans rien dire ou un vague

Ça va, ce matin ?

à quoi elle répond par un non moins vague

Ça va, ça va, et toi ?

et à midi ils ont déjeuné comme tous les jours, mais cette fois Patrice n'a pas pris le temps d'un café ni de bavarder trop longtemps, il devait aller en ville,

C'est quoi le cadeau que tu lui fais déjà ?

Un ordinateur, mais un beau, le sien est trop vieux.

Oui... Plus de six mois ?

Non, quand même pas, a-t-il conclu en haussant les épaules, comme si lui-même ne savait pas qu'il avait souvent dépensé pour sa femme et sa fille l'argent avec lequel il aurait dû rembourser ses créanciers. Il sait très bien que c'est une connerie qu'il fait, mais tout de même, c'est une connerie qu'il mesure. Christine a ironisé parce qu'il a prétendu qu'il n'y connaissait pas grand-chose en ordinateurs, elle aimait encore le relancer sur le fait qu'il avait rencontré sa femme par Internet, le titillant là-dessus comme à chaque fois qu'ils en parlaient, à se demander si elle ne cherchait pas à revenir exprès sur le sujet, comme si elle espérait qu'on en reparlerait, parce que, pour mieux se défendre, il finirait par l'inciter à l'imiter.

Patrice a fait vite après le déjeuner – non, pas vite : avec des gestes précis et pourtant rapides, mais sans approximation ni précipitation.

Lui qui ne range jamais rien dans sa maison, qui est bordélique et maladroît dès qu'il y met les pieds, alors qu'il est pour son métier, avec les vaches, avec les fromages, d'une grande maîtrise dans ses gestes et d'un professionnalisme redoutable, comme s'il se dédoublait, que l'homme de la maison et l'homme de la ferme n'étaient pas le même, que l'un et l'autre auraient pu se regarder sans se reconnaître, ou que l'un aurait pu être consterné devant l'autre comme ce dernier, au contraire, aurait pu s'avouer admiratif et envieux de l'homme qui savait si parfaitement gérer sa ferme, s'occuper de ses bêtes, prendre du temps avec elles, leur parlant, respectant le lait qu'elles lui donnaient, comme s'il savait l'art de transformer le lait en or, sous forme de fromage ; et c'est cet homme-là, plutôt que l'autre, qui heureusement avait pris les choses en main en début d'après-midi,

sachant miraculeusement où il trouverait tout ce dont il avait besoin, cette boîte qui traînait dans le vieux buffet au fond du cagibi, qu'on prenait une fois l'an pour les décorations de Noël – une boîte en carton qui devait dater de l'emménagement de Marion, dans laquelle on trouvait en vrac des fanions de couleurs et des guirlandes électriques et de simples guirlandes à plis, des boules de Noël, des figurines, un bonhomme de Noël dans une boule de neige –, dans laquelle Bergogne savait qu'il trouverait, parmi les guirlandes, celle qui n'avait rien à voir avec Noël, une guirlande en lettres dorées qui pouvait étendre un *bon anniversaire* sur plusieurs mètres, qu'il lui suffirait d'accrocher dans le salon, peut-être au-dessus de la table ou un peu plus loin, mais suffisamment proche pour que Marion la voie dès qu'elle franchirait la porte de la salle à manger – la vraie porte d'entrée étant située du côté de la cuisine, sur la gauche, mais personne n'y passait jamais, on entrait par la porte-fenêtre qui ouvrait directement dans la salle à manger, pas comme chez Christine.

Ce qu'il avait voulu, c'est que Marion soit saisie en arrivant et qu'elle soit bluffée par la table dès qu'elle entrerait – il avait eu du mal à retrouver les nappes, avait surtout perdu un temps considérable à choisir entre elles – et qu'elle soit émerveillée par la décoration et les lumières tamisées, la banderole aux lettres capitales dorées lui souhaitant un bon anniversaire mais aussi, et surtout, la table mise, mais pas n'importe comment, avec ces fameuses petites assiettes dans les grandes qu'il tenait de son arrière-grand-mère et qu'on ne sortait jamais parce qu'elles étaient trop précieuses et fragiles pour qu'on prenne le risque de les exposer au moindre danger – de la porcelaine tellement fine qu'elle en devenait translucide sur les bords, un liseré d'or, des oiseaux-lyres et des paons peints à la main dont la peinture s'était en partie effacée au fil du temps –, et deux bougeoirs en bronze qu'il ressortait pour Noël et les fêtes comme deux talismans qui portaient bonheur à la famille depuis plusieurs générations, ou comme deux totems qui trônaient sur les tables des fêtes ; les bougies qu'il avait achetées en cachette de Marion quelques jours plus tôt chez le droguiste du centre-ville – bougies torsadées, colorées en mauve –, et puis des serviettes assorties à la nappe, en lin épais, avec des liserés orange et des motifs couleur moutarde, des verres à vin en cristal avec des dessins de feuilles de vigne et des arabesques gravées, des verres à eau épais et soufflés à la main – le verre traversé de bulles d'air –, de beaux objets artisanaux dont les imperfections signaient la qualité. Il n'avait pas eu le temps de se satisfaire du travail qu'il avait pu accomplir parce que, sans même regarder l'heure, il savait que celle-ci avançait, que l'après-midi s'ouvrait devant lui et qu'il faudrait faire ce qu'il y avait à faire – comme s'il était débordé, comme s'il avait pris du retard sur son programme, sauf qu'il savait bien que cette fébrilité

n'était pas due au temps qui lui restait, car du temps il en a, le temps au contraire s'ouvre devant lui, il n'est pas si tard, Bergogne a largement le temps, ce qu'il a à faire n'est pas non plus si terrible, prendre le Kangoo et aller en ville, se garer pas trop loin de chez Darty pour ne pas avoir à trimballer l'ordinateur à pied, c'est une machine dont il imagine qu'elle doit peser un âne mort, pas la peine de s'encombrer et de se traîner longtemps avec ça dans des rues qu'il imagine forcément gavées de monde et saturées de bruits ; de toute façon, il n'a jamais aimé se promener en ville ni faire les magasins, du lèche-vitrines, non, pas son truc, même s'il l'a fait plusieurs fois avec Marion – au début surtout, quand elle vivait encore en ville.

Il faudrait repartir et s'arrêter à la boulangerie, passer chez Picard aussi, parce qu'il avait décidé, après avoir consulté leur site et s'être ravisé plusieurs fois, hésitant avec un traiteur qu'il connaissait, qu'il irait chez Picard, où il achèterait des ris de veau accompagnés de morceaux de dinde grillés et de petites morilles, l'ensemble relevé par une sauce au porto, avec quoi il ferait du riz peut-être, et en entrée il y aurait du foie gras avec de la confiture d'oignons ou de la cerise noire ; il devait penser à prendre du champagne, quelques bouteilles, une pour l'entrée mais aussi deux ou trois pour le dessert, quand les collègues de Marion seraient arrivées – collègues à qui il devait renvoyer un message pour leur rappeler qu'on les attendait bien vers vingt et une heures, comme il était déjà convenu, car il avait craint qu'elles oublient ou qu'elles déboulent trop tôt. Voilà, une boule d'angoisse avait commencé à lui serrer l'estomac, même si, surtout, il n'osait pas encore s'avouer que ce n'était pas seulement pour toutes ces raisons très concrètes qu'il commençait à ressentir cette légère anxiété, mais pour une autre dont, par-devers lui, il préférait faire comme si elle n'existait pas, la rejetant comme si elle ne le titillait pas, comme si elle n'était rien dans sa décision d'aller en ville – quand bien même il saurait qu'en réalité c'était à cause d'elle qu'il s'était décidé à y aller, que c'était elle qui l'avait décidé à s'y rendre et non ce prétexte sur lequel il se tient arc-bouté pour monter dans sa voiture et partir en ville, le cadeau d'anniversaire de sa femme, comme il tente de se le faire croire, de s'accrocher à cette idée et de s'en convaincre avec obstination et mauvaise foi, alors qu'il sait très bien qu'il aurait pu se faire livrer cet ordinateur et qu'un traiteur aurait pu s'occuper du repas ; même s'il avait redouté qu'il y ait un problème avec la livraison, la probabilité faible mais existante avait suffi à le convaincre qu'il fallait aller en ville chercher le cadeau en main propre, ou plutôt, ça avait suffi pour lui donner l'alibi dont il avait besoin pour se dire qu'il allait en ville par nécessité. Et puis il y avait aussi la nécessité de passer chez Picard et d'acheter des surgelés, parce qu'il aurait été incapable de cuisiner assez bien pour un repas d'anniversaire, même si

là encore il savait qu'il aurait pu se contenter du rayon surgelés de Super U, ou même il aurait aussi bien pu demander à Christine de cuisiner, ce qu'elle aurait fait pour lui avec plaisir, il le sait, ou même d'aller voir un traiteur comme il avait hésité à le faire, dans le coin il connaît tout le monde, bouchers, charcutiers, restaurateurs, des gars avec qui il est allé à l'école ou des copains qu'il a rencontrés à la chasse ou ailleurs, au bistrot, dans les bals, oui, il y avait assez de gens à La Bassée ou dans le canton ou même d'un peu plus loin et qui auraient pu lui préparer un dîner d'anniversaire que Marion aurait adoré, sans être obligé de se taper plus de cinquante bornes pour ça. Mais bon, il avait écarté toutes les possibilités et s'était arrangé avec lui-même pour se créer la nécessité d'aller en ville. Et maintenant, la boule au ventre avait remonté, lui serrant bientôt la gorge, l'empêchant de respirer, lui bloquant parfois aussi l'esprit en le laissant comme stupéfait, apathique, devant vérifier plusieurs fois tout ce qu'il avait déjà fait et tout ce qu'il lui restait à faire, une liste qu'il refusait d'écrire sur un bout de papier mais qu'il écrivait noir sur blanc dans son cerveau.

Il a tout préparé dans le salon, il faut qu'il aille se changer, on ne va pas en ville habillé n'importe comment. Il faut faire un effort, même presque rien : une chemise et un pull camionneur, un jean propre, des fringues qu'il ne gardera pas ce soir, mais qui seront suffisantes pour cet après-midi. Car pour ce soir, après qu'Ida et lui auront tous les deux pris un bain ou une douche, ce sera vraiment autre chose : il faudra se changer pour accueillir Marion, s'habiller avec des habits qu'ils ne portent presque jamais.

Et maintenant, donc, il décide de partir ; bientôt il monte dans son Kangoo et sait qu'en passant devant la porte de chez Christine celle-ci lui fera un signe de la main, que Radjah viendra aboyer ou bien que, s'il est dehors, il tournera autour de la voiture pour lui faire la fête ; il franchira lentement la grille – ça y est, la voiture s'élance, Patrice accélère et bientôt va rejoindre la route au bout du chemin, dépasser le panneau et laisser derrière lui le hameau qui va devenir minuscule dans son rétroviseur, jusqu'à se perdre hors de sa vue, lui se demandant alors pourquoi son cœur se met soudain à battre si fort, pourquoi l'excitation de l'organisation de cette journée, le cadeau, le repas, les préparatifs, pourquoi tout ça ne fait pas que lui procurer de la joie et du plaisir, mais pourquoi il ressent une telle appréhension, une telle anxiété. Il a légèrement mal au crâne, se sent presque fiévreux maintenant. La bouche est si sèche qu'il se dit qu'il aurait dû prendre de l'eau avec lui. En roulant, avant que la voiture rejoigne la départementale, de sa main droite il tâte son blouson de cuir sur le siège passager ; il fouille, essaie de se frayer un passage, ça y est, les

doigts pénètrent du côté gauche intérieur du blouson, ils sentent le renflement, le portefeuille est bien là, un instant il a cru qu'il l'avait oublié, que dans la précipitation – il n'y a aucune précipitation –, dans le sentiment d'urgence, dans le tremblement intérieur de ce qui ressemble de plus en plus à de la panique, il aurait pu oublier de prendre sa carte bleue, mais non, tout va bien, il a son portefeuille, il sait ce qu'il va faire, il le sait, sa mauvaise conscience et cette question : combien il retirera d'argent ?

Alors qu'elle sait qu'elle devrait se mettre à ses gâteaux, c'est plus fort qu'elle, il faut qu'elle repousse encore le moment de s'y coller et, feignant de s'y promener par hasard, en passant, elle erre dans son atelier comme si c'était là qu'elle avait du travail et non dans sa cuisine, comme si c'était là qu'elle devait faire place nette pour préparer ce à quoi elle doit se consacrer cet après-midi.

Mais c'est comme à chaque fois, il suffit qu'elle se soit convaincue qu'un tableau est fini pour qu'elle découvre qu'il ne l'est pas, et tout ça presque par hasard, un coup d'œil qui révèle ce que l'acharnement lui avait caché, c'est arrivé des tonnes de fois qu'elle s'en aperçoive sans chercher, en revoyant certaines toiles qu'elle avait laissées là-haut, dans la chambre d'amis – les amis, aujourd'hui, n'étant pas forcément les gens qui viennent encore la voir de temps en temps, parce que ceux-là sont plutôt comme des vestiges d'amitiés anciennes –, comme si les *chambres d'amis* c'était à ses toiles seules que Christine les réservait, à elles seules qu'elle offrait un lieu pour se reposer de ce travail de naissance qu'elles avaient accompli sous ses doigts. Souvent, en les revoyant, il lui saute aux yeux que ces tableaux ne sont pas finis, et tout à coup c'est comme une accusation, un reproche – comment elle a pu laisser passer ça ? –, elle n'est pas allée les chercher assez loin, elle ne les a pas poussés assez loin dans leurs retranchements pour qu'une forme qui soit pleine, irréversible, apparaisse ; et comme à chaque fois qu'elle a décidé de laisser un tableau parce qu'elle croit qu'il tient maintenant tout seul, qu'elle ne voit pas ce qu'elle pourrait y ajouter sans le détruire, le dénaturer, elle se décide finalement à le revoir encore une fois, juste une dernière, mais toujours l'air de rien, comme si c'était par accident. Et elle reviendra encore et scrutera avec encore plus d'attention, refusant de penser que la fin a été touchée – comme on refuse de se trouver nez à nez avec ce qu'on aurait trop longtemps désiré, prenant conscience que ce qu'on a aimé c'est le trajet et non l'arrivée. Cette fois, voilà que lui saute aux yeux que cette bonne femme rouge ne se contente pas de la prendre de haut, surplombant la main qui l'a produite. Non. Ce qui frappe Christine, c'est que, comme d'habitude, il avait fallu qu'elle le peigne, ce tableau, qu'elle se mesure à lui, qu'elle l'ait devant elle pour comprendre ce qui n'allait pas dans la nature même de son projet – laissant soudain la réflexion faire place à l'accablement et à la dévastation, cette toile n'est pas seulement trop grande, la femme imposante, mais c'est sentencieux, explicite, comme si c'était elle qui

se retrouvait nue devant son tableau et rouge aussi, mais de honte, pas encore de colère – ça viendra plus tard, comme à chaque fois, quand, à force d'avoir ressassé, elle aura envie de bousiller ce qu'elle a fait en balançant des seaux de peinture sur la toile, et de la détruire pour de bon.

Mais pour l'instant il faudra qu'elle soit tranquille ; elle reviendra sur sa toile, mais pas avant demain.

Pour aujourd'hui, elle a autre chose à faire – ces gâteaux d'anniversaire qu'elle a promis à Patrice et à Ida, avec qui elle a choisi : une tarte aux pommes, un gâteau aux trois chocolats, et puis un autre encore, aux noix. Bon, elle oscille encore dans ses pensées, l'œil toujours rivé sur le regard de la femme rouge, qui lui semble si grandiloquente et lourdingue qu'elle serait prête à la détruire tout de suite et sans le moindre remords, mais la tête déjà tournée vers la cuisine et les ingrédients qu'il va falloir sortir, trouver – elle n'a pas besoin des recettes, elle les connaît depuis si longtemps –, mais elle doit vérifier qu'il ne lui manque rien, en cuisine comme en peinture il faut poser les outils sur la table, tout préparer d'abord, avec cette manie des listes qu'elle a toujours eue ; mais cette oscillation entre deux préoccupations pourrait durer encore longtemps et la surprendre, peut-être dans quelques minutes ou pourquoi pas dans une heure, dans la même position, les mains dans les poches de son pantalon, plantée en plein milieu de son atelier face à une toile avec laquelle elle fait semblant d'entretenir un dialogue quand il s'agit plutôt d'une guerre de tranchées, chacune d'un côté du fossé qui les sépare. Mais ça s'arrête, elle entend son chien qui s'agite dans la cuisine, ses ongles qui grattent la porte, le carrelage aussi. Il trépigne, Radjah s'impatiente, il veut sortir, et c'est elle que ça sort de ses réflexions qui n'en sont pas vraiment, plutôt une sorte d'état de rêverie – voilà comment je fous toutes mes journées en l'air et que je n'en vois aucune passer, a-t-elle le temps de se dire en se précipitant dans la cuisine.

Oui, mon chien, j'arrive !

Elle voit son chien devant la porte, les oreilles dressées, aux aguets, qui se relève, se dresse, aboie, et sans plus réfléchir elle va lui ouvrir la porte. Le chien la bouscule, il force le passage, jappe encore en traversant la cour à toute vitesse, en diagonale, comme s'il savait où il allait. Et il le sait, c'est sûr : directement vers l'étable. Christine s'en étonne, il ne va pas souvent dans une direction avec une telle détermination. D'habitude, Radjah va plutôt vers l'extérieur de la maison et du hameau, franchissant le portail qu'on laisse toujours ouvert, il court jusqu'au bout du chemin caillouteux, s'embarquant parfois dans les champs alentour mais jamais vraiment trop loin, revenant vite, ne s'éternisant pas dans la cour ni nulle part, il a passé

l'âge, sauf que cette fois il ne s'éternise pas – est-ce qu'il chasse, l'oreille dressée par la curiosité ou par une cible qu'il veut atteindre en prenant le temps de ne pas l'effrayer en arrivant trop vite sur elle ? –, Christine le voit qui ralentit en arrivant dans l'étable : il épie, reste à l'arrêt mais ce n'est pas un chien d'arrêt, ce qu'il fait, qu'il attend, observe, elle ne le voit pas. Il entre dans l'étable. Elle n'a pas le temps de se demander s'il va revenir tout de suite ou s'éterniser encore un peu là-bas, d'ailleurs elle n'y pense bientôt plus, elle oublie tout ça, son attention est détournée par la voiture qu'elle voit arriver du chemin et qui entre dans la cour – une auto qu'elle ne connaît pas entre et opère un tour complet pour se garer juste devant elle, prête à repartir. Elle a le temps de se dire que c'est étrange que Radjah ne revienne pas vers la voiture, il a dû entendre le moteur, lui qui d'habitude devient fou dès qu'une voiture se pointe ici, surtout une voiture qu'on ne connaît pas, comme celle-ci, voiture blanche genre Clio – pour ce qu'elle y connaît, Christine –, dont le conducteur ne coupe toujours pas le moteur alors qu'il s'est arrêté, comme si le type cherchait quelque chose sur son siège passager. Elle a à peine le temps de se demander quelle heure il peut être, de se dire qu'elle n'aime pas être dérangée, que le type coupe le moteur et sort de la voiture.

Elle est tout de suite méfiante, elle connaît ce genre d'hommes. Elle en a connu, jeunes ou moins jeunes. Lui, les yeux très clairs, brillants, cristallins, les cheveux bruns courts avec une tignasse épaisse – beauté d'acteurs – et de belles rides saillantes autour des yeux. Il a peut-être plus de quarante ans, elle ne saurait pas le dire, il lui sourit d'un sourire franc mais qu'elle n'arrive pas à trouver ni chaleureux ni sympathique, trop parfait, dents blanches et bien rangées, ce serait trop facile de dire *carnassier*, non, il n'a pas un sourire carnassier mais pourtant elle se prend les pieds dans le tapis de ce mot passe-partout, dont elle met du temps à se dépatouiller pour voir plus clairement, plus précisément la nature de ce sourire qui s'amuse – oui, c'est sûr, plus amusé, violemment amusé, pourrait-elle dire, que carnassier. Il regarde partout, l'homme, avec ses yeux très clairs, gris ou bleus, rieurs eux aussi, et marqués par les fameuses pattes d'oie, comme on les appelle, c'est sûr, cet homme rit souvent ou bien il passe du temps au soleil, ou bien quoi, elle n'en sait rien et d'ailleurs n'a pas envie de le savoir, elle a des gâteaux à faire et pas de temps à consacrer à un vendeur d'assurances, de contrats d'électricité ou de n'importe quoi dont elle n'a de toute façon pas besoin.

Il s'émerveille de la maison, de la cour, très ostensiblement, très jovial, beaucoup trop démonstratif quand il veut jouer l'admiration, l'étonnement, lâchant son

Bonjour,

avec désinvolture. Et pendant ce temps, elle essaie de deviner ce

qu'il va tenter de lui vendre, casseroles, assurances, panneaux solaires, un de ces types comme il en échoue jusque chez elle de temps en temps. Mais peut-être qu'il ne vient pas pour elle et qu'il espère voir Patrice ? Qu'il veut seulement refourguer des moissonneuses-batteuses à Patrice ou de l'engrais ou – va savoir ? –, mais non, il n'a pas avancé. Il a eu ce mouvement, après être resté sans bouger quelques secondes, peut-être hésitant sur la marche à suivre, incertain de comment il allait procéder, de reculer vers la voiture, de s'y adosser en feignant là encore une désinvolture exagérée, trop volontariste, malgré sa voix étonnamment douce, presque enfantine, tremblante, peu assurée. Et maintenant qu'il s'est adossé à sa voiture, sans avancer vers Christine ni même avoir tenté de l'approcher, de lui serrer la main, et après, donc, avoir mis ses mains derrière lui contre le haut de ses fesses, les paumes à plat contre la portière, les jambes droites et le nez en l'air, comme s'il avait bien le temps et que Christine l'avait elle aussi, que cette question dépendait uniquement de son bon vouloir à lui, il prend encore du temps avant de parler : les maisons autour de lui, la cour, le ciel, il hoche la tête, semble acquiescer à une conversation qu'il n'a qu'avec lui-même, puis enfin il fixe son œil très clair et séducteur sur Christine,

Bonjour,

C'est pourquoi ?

Je viens visiter la maison.

La maison ?

Il ne peut pas s'en sortir par un simple sourire comme il essaie pourtant de le faire, et vite il se sert de ses mains, les sort de derrière son dos, les lève au ciel comme pour s'excuser d'insister,

Oui, la maison, il y a bien une maison à vendre ? J'attends la personne de l'agence, continue-t-il. Il sent que sa réponse n'est pas satisfaisante, que lorsqu'elle a dit *la maison*, Christine a teinté sa question d'un reproche, d'une accusation, accentuant dans le ton son irritation, comme pour qu'il en soit bien sûr, mais aussi pour lui laisser la possibilité de s'en tirer en n'insistant pas, en se reprenant, en disant qu'il avait dû se tromper ou, au moins, qu'il ne voulait pas déranger, quelque chose comme ça, au lieu de quoi il s'engouffre dans des explications que ses gestes embrouillent – les mains tour à tour dans les poches de sa veste, dans celles de son pantalon, puis soudain de nouveau devant lui, comme dansant indépendamment de sa volonté mais voulant convaincre, virevoltantes.

Voilà, c'est l'agence du bourg qui m'envoie. J'ai eu une dame au téléphone, elle m'a donné rendez-vous ici, elle m'a dit qu'elle serait là, je dois être un peu en avance.

Mais alors Christine hausse les sourcils et commence à sourire à son tour, non pas que la situation l'amuse ou l'intrigue, mais c'est peut-

être qu'elle se dit que cette fois elle a trouvé le moyen d'abrégé cette comédie, elle va régler ça vite,

De quelle agence vous parlez ? Il n'y a pas d'agence, c'est moi qui ai les clés de la maison. C'est convenu comme ça avec les voisins, ils ont mis des annonces sur Internet et ils me préviennent si quelqu'un veut visiter. Vous avez vu l'annonce ? Vous êtes qui ?

Ah ? J'ai pourtant eu une dame au téléphone.

Il n'y a pas d'agence pour cette maison, vous avez dû vous tromper. Ici, il y a bien une maison à vendre, mais c'est pas par agence.

Ils ont peut-être changé d'avis ? Peut-être qu'ils l'ont confiée à une agence sans vous prévenir ?

Dans ce cas, il faudra revenir, je vous fais pas visiter si je suis pas sûre.

Oui, je comprends, je comprends... C'est vraiment joli comme coin. On est peinard ici, hein ? Personne pour vous déranger. Allez, bonne journée.

Oui, au revoir, dit-elle, laissant à l'homme le temps de lui faire un signe de la main qu'il doit penser élégant ou courtois, qui traduit plutôt son embarras, sa maladresse. Il remonte dans sa voiture et elle l'observe sans bouger, décidée à attendre de voir la voiture sortir, ce que celle-ci fait bientôt ; la voiture se dirige vers le portail, le conducteur jette un œil sur Christine et cette fois il ne sourit pas du tout – son visage n'a pas d'expression nette derrière la vitre de la voiture –, mais son regard est un peu trop insistant, comme s'il l'observait, réfléchissait à son sujet ou qu'il allait lui demander quelque chose, mais non. Et puis la voiture sort de la cour et reprend le chemin, bientôt elle disparaît, laissant Christine sur le seuil de sa maison, se tournant alors vers l'étable avec une drôle de sensation, une sensation désagréable qu'elle met quelques secondes à identifier : c'est juste qu'elle n'a pas cru un mot de ce que l'homme lui a dit. Même si pourtant elle a bien compris qu'il savait que la maison des voisins était à vendre, elle ne croit pas à son histoire de rendez-vous et d'agence, elle a l'impression qu'il est juste venu voir, la voir elle, de près. Cette impression désagréable s'installe en elle, s'y loge quelques minutes, et c'est seulement après un moment qu'elle prend conscience de ne pas avoir entendu son chien, non, Radjah n'est pas revenu alors qu'il y avait quelqu'un dans la cour, et ça, oui, ça la surprend, comme la surprend, maintenant, ce silence ; elle n'entend rien, et c'est un rien assourdissant, comme si le silence avait tout écrasé – et elle appelle son chien, une fois,

Radjah !

deux fois,

Radjah !

mais sa voix se perd dans la cour, avec son écho particulier quand

celle-ci est déserte, l'après-midi. Elle connaît bien ce silence, comme elle connaît aussi son chien ; il va revenir dans cinq minutes et c'est pourquoi, en rentrant chez elle, alors qu'elle sait qu'elle va retourner dans l'atelier quelques secondes, elle laisse la porte d'entrée entrouverte, Radjah pourra revenir dès qu'il voudra – et tant pis si l'air un peu froid du dehors pénètre dans la maison.

La ville s'étend et déjà Patrice reprend le contrôle de ses gestes, de ses émotions ; comme à chaque fois qu'il a le sentiment de devoir faire face à de l'hostilité, il se sent soudain paradoxalement ragaillardi, comme réveillé, redressé à l'intérieur de lui-même, non pas prêt à en découdre mais simplement prêt, réactif comme s'il pouvait agir sur tout, tout voir, entendre, ressentir, et c'est comme si son cerveau se remettait à fonctionner quand, face au brouillard dans lequel il avait l'impression de se perdre tout à l'heure, les idées se remettent en mouvement. Voilà, il contrôle tout, il lui suffit de se prendre en main, de garder la tête froide et de ne pas céder à des envies qui n'en sont même pas vraiment, plutôt des pulsions ou des fantasmes, à peine – ce n'est rien.

Il récapitule tout ce qu'il doit faire alors même qu'il découvre en cet après-midi une ville aux rues relativement fluides, calmes, les grandes artères ne sont pas saturées, elles sont presque désertes – pourtant ce ne sont pas les vacances –, il y a des gens près des grands magasins, c'est vrai, mais les trottoirs sont clairsemés, de grands espaces s'ouvrent à lui avec facilité, il respire librement et maintenant son esprit est serein ; les boulevards, les grands arbres sur le terre-plein central, ils ne sont pas encore feuillus mais bourgeonnent plus qu'à La Bassée, ici les arbres ont un peu d'avance parce que les températures en ville sont toujours plus élevées qu'à la campagne. Dans la lumière presque chaude de l'après-midi, la mairie apparaît avec sa façade meringuée, ses colonnes blanches, ses cariatides et ses drapeaux français et européen qui flottent – ou plutôt pendouillent parce qu'il n'y a pas vraiment de vent – au-dessus du grand escalier de pierre qui va se jeter dans les bassins juste devant. La rue Nationale, les brasseries et les terrasses, les chaises en osier, les marronniers sur la place et la rue piétonne qui va vers la gare, les tilleuls, les parterres de pelouse, il connaît ça très bien car il faut bien venir en ville de temps en temps, et puis il venait souvent à l'époque où il avait rencontré Marion, car c'était là qu'elle vivait. Tout a l'air tranquille, pas de quoi l'inquiéter, non, aucune raison, ce qui se déploie devant lui ce n'est pas l'agitation d'une ville surchargée de motifs – décorations – vitrines et néons – foules –, non, pas du tout, c'est une sorte de calme porté par les fontaines des grands bassins devant le tribunal qui fait pendant à l'hôtel de ville, les gens, les rues, les façades, le mouvement presque alanguie de la ville, rien de trépidant, tout ça il le regarde avec une certaine curiosité et un plaisir qui l'étonne lui-même, peut-être parce

qu'il fait doux et que, comme hier, à cause de la pluie qui est tombée ce matin, le soleil fait briller les pavés, comme si tout semblait avoir été lustré, lavé, nimbant la ville d'une lumière de printemps.

Dès qu'il entre dans le magasin, il comprend que ça devrait aller vite : à l'accueil, une dame se plaint qu'on lui a livré un écran pour son *home cinema* qui n'est pas celui qu'elle attendait, et, derrière le guichet, un jeune homme chétif avec son gilet du magasin et ses trois poils sous un menton acnéique lui répond, on va s'en occuper, répète-t-il, et il s'en occupe, il cherche dans son ordinateur, et pendant ce temps autour de Patrice les gens vont et viennent, les vendeurs, il s'étonne du calme – pas du tout la foule des grands jours –, et, à part quelques badauds qui viennent choisir des téléviseurs, c'est même franchement désert. Patrice se dit que c'est déjà ça, on est en semaine, il ne devrait pas attendre trop longtemps. Et en effet, il n'attend pas plus de dix minutes avant de repartir avec son colis, une boîte énorme qu'on lui tend avec une immense poche plastique qui s'avère trop petite, impossible, alors deux vendeurs lui confectionnent un système pour porter la boîte, des ficelles qui sont reliées à une poignée en plastique qui lui permet de porter l'ordinateur, finalement pas si lourd, ça va, merci, et il ressort du magasin en se disant qu'il n'a pas pensé à demander du papier cadeau, tant pis, il faudra qu'il pense à chercher dans la maison, oui, là où il a trouvé la guirlande il doit y en avoir, il se demande s'il y a autre chose que les chutes des papiers de Noël, utiles pour des cadeaux minuscules, mais sans doute qu'il faudra presque un rouleau pour ce paquet-ci ; s'il n'y en a pas il demandera à Christine, dans tout son fatras elle aura forcément de quoi faire – et lui, de penser à des choses aussi légères et simples, ça l'aide à respirer et à sentir son corps se détendre. Il se sent soulagé, quelque chose vient de se libérer en lui, c'est sûr, il a le cadeau de Marion et va pouvoir rentrer, il faut passer chez Picard mais le magasin est sur la route, il n'a plus qu'à monter dans sa voiture et quitter la ville.

Il installe la grande boîte de l'ordinateur sur le siège arrière du Kangoo – il aurait pu le ranger dans le coffre, mais non, il le pose sur le siège arrière et referme la porte latérale. Il va monter à l'avant, s'assied face au volant et, d'instinct, sans savoir pourquoi, il regarde dans le rétroviseur intérieur, incapable de bouger, se contentant de fixer l'ordinateur – la grande boîte et cette poignée qu'on a installée pour lui –, insistant, trop insistant, beaucoup trop, oui, ça dure trop longtemps, maintenant il faudrait qu'il prenne la clé de la voiture et qu'il démarre. Il devrait partir d'ici, il le sait, se le dit, se l'ordonne, mais sa main droite va chercher dans la poche intérieure de son blouson de cuir, oui, elle sent qu'il est là et donc elle le prend, voilà, le portefeuille est dans sa main droite, Patrice le pose dans la gauche, les doigts de la main droite fouillent et cherchent dans la fente latérale,

son cœur se met à palpiter de plus en plus fort, il n'a qu'un billet de vingt et deux de cinq, d'un mouvement sec il range le portefeuille dans sa poche intérieure, Patrice est traversé par un soupir si long, si profond qu'on dirait que c'est lui qui l'expulse de la voiture, tout à coup il ouvre la portière sans même jeter un œil dans le rétroviseur pour voir si quelqu'un pourrait le heurter ; mais par chance non, il n'y a personne sur la route, il n'a pas l'habitude de vérifier ça, dans sa campagne il n'y a jamais personne derrière les portières qu'on ouvre, au pire un chien, mais c'est tout, et maintenant Patrice se retrouve sur le trottoir avec la clé de sa voiture dans la main. Il ferme la voiture, il sait très bien ce qu'il fait mais a besoin de respirer fort pour simplement prendre du temps, du temps, oui, c'est pour prendre du temps qu'il s'arrête devant une banque ; il glisse sa carte dans le distributeur et on l'informe que cet automate distribue des billets de vingt, de dix, il ne fait pas attention à ça. Il retire cent euros, il sait que c'est beaucoup. Il prend l'argent, c'est du temps de gagné, du temps pour hésiter, du temps pour se torturer l'esprit, pour se laisser croire qu'il peut renoncer ou céder – il pourrait flâner, marcher dans les rues, aller boire un café en terrasse et laisser le monde passer devant lui, tous ces gens affairés qui vont et viennent, comme des éclats, des images, et puis s'effacent, retournent dans l'inconnu de leur vie à eux, sans lien avec la sienne ; oui, il va faire ça. Il se dit qu'il va faire ça. Il s'approche d'une brasserie, les gens à la terrasse, deux couples, un étudiant qui lit un livre dont les trois quarts des mots sont surlignés au Stabilo rose, les tables vides avec leur cendrier en métal, l'eau qui goutte des arbres sur les tables, les pavés mouillés qui glissent encore par endroits, et les traces de boue au bas du caniveau ; et puis, finalement, il ne s'arrête pas et marche encore, s'enfonçant dans la ville en se disant qu'il a bien le temps de prendre l'air – qu'est-ce que ça peut faire, il a le temps, encore un peu, il sait où il va et se raconte qu'il va ailleurs – ou même pas, il fait semblant de se mentir en se racontant que c'est juste pour réfléchir aux choses qu'il doit faire ou qu'il n'a pas encore faites ; son cœur bat de plus en plus fort et sa gorge est sèche, horriblement sèche, ses mains au contraire sont d'une moiteur qui sert à lui rappeler qu'il se ment d'abord à lui-même et que, de tout ce qu'il fait ici, c'est peut-être ça le plus lamentable, ce mensonge qu'il s'inflige quand il ferait mieux de s'avouer ce qu'il vient chercher dans l'après-midi lumineux et morne de cette ville ni grande ni petite ; tout ce qu'il fait, maintenant, c'est de gagner du temps sur lui-même pour prolonger son mensonge, son hypocrisie. Il a beau regarder sa montre ou prendre son portable, s'arrêter à un angle de rue pour voir s'il a des messages, il sait qu'il n'en a pas, mais s'arrêter c'est encore gagner du temps, quelques secondes avant de reprendre la marche ; il range le portable dans sa poche et finalement oui, il va

s'arrêter à la terrasse d'un café sur les grands boulevards – et assis, buvant un café trop amer qu'il prend le temps de boire lentement, réprimant son envie de le boire d'une seule gorgée, il regarde, qui s'ouvrent devant lui, les boulevards, avec les voitures près des trottoirs aménagés de chaque côté du terre-plein, les grandes masses des feuilles de marronniers qui ombrent l'allée de gravier – les feuillages qui ont déjà poussé ici –, l'alternance des feux verts et rouges, les voitures qui s'arrêtent, redémarrent, les piétons qui s'attroupent puis traversent et se dispersent.

Bientôt il va y aller. Il tremble, il a un peu froid. Il laisse de l'argent sur la table métallique rouge foncé, les pièces font un drôle de bruit contre le métal, il se lève, cherche dans le bar pour voir s'il aperçoit le serveur pour lui dire au revoir, mais non, il ne le voit pas. Il part, entre sur le boulevard, sous les arbres, les crissements du gravier, l'immense découragement qui le saisit, il marche, il serait prêt à se remettre à fumer tout de suite, ça lui rappelle quand il était jeune et comment il avait peur des femmes et combien il était attiré par elles, et des femmes, soudain il en voit, des Africaines très jeunes qui avancent par deux. Il ne veut pas les croiser, alors il quitte le terre-plein et traverse la rue, attend que quelques voitures soient passées, prend la première rue qui vient sans savoir où il va, il ne sait pas où elle le mène, peu importe, c'est une petite rue, il la prend sans y prêter attention, et comment les choses se passent il ne saura pas se le raconter, plus tard, dans la voiture, alors qu'il essaiera de refaire le parcours, tellement son cœur bat à lui péter les tempes, le sang, le sang qui bat trop fort dans ses veines, sa tête, il ne saura pas se raconter comment il marche tout à coup accompagné de cette jeune fille noire dont, pendant qu'ils marchent l'un à côté de l'autre, elle légèrement derrière lui, il ne cesse de se demander, *quel âge elle a, quel âge elle a ?*

Au lieu de ça, les mots glissent, et bien sûr, comme il les connaît d'avance, il n'entend pas vraiment qu'elle fait tout pour cinquante euros ; il est presque consterné du prix et pourtant il dit oui, il entend seulement sa propre voix qui fait croire – mais à qui ? à la fille ? à lui-même ? – qu'il s'intéresse à la jeune fille, et sa voix absurde et tremblante lui demande comment elle s'appelle – Precious –, lui voulant répondre que c'est joli alors que l'idée ne lui vient même pas que ce n'est peut-être pas vraiment son prénom – Tu viens d'où ? – Du Ghana, répond-elle, et maintenant elle l'entraîne dans une ruelle et il sent bien qu'elle est prudente, elle veille à ce qui se passe autour d'eux, dit qu'elle va marcher quelques mètres devant lui et lui ne pense même pas à la police, est-ce qu'il va sortir de l'état second qui lui fait perdre son simple bon sens, est-ce qu'il est seulement guidé par son désir en se disant qu'autrefois les hommes faisaient ce qu'il fait là

sans avoir honte ni éprouver le moindre doute ni la moindre culpabilité, alors que lui est rongé et se juge d'un œil sévère, quand la jeune femme l'emmène non pas dans une chambre comme il aurait cru qu'elle le ferait, parce que d'habitude c'est comme ça qu'elles font – plusieurs fois déjà il est venu ici, et plusieurs fois c'était dans des chambres plutôt sordides, qui puaien l'ammoniac et la pisse, l'eau de Cologne, le savon et l'eau croupie –, mais là c'est pire encore, il ne sait pas comment il se retrouve dans la semi-obscurité d'un local à poubelles, debout, le pantalon sur les chevilles, la queue dans la bouche d'une fille noire accroupie devant lui – et ces gestes qui l'ont glacé, surpris, quand, avant de prendre le préservatif, elle a sorti d'une trousse une lingette pour nettoyer ses mains délicatement, techniquement, comme un chirurgien qui va opérer, comme elle avait rangé avec la même délicatesse précautionneuse et étudiée, en les pliant avec lenteur et une douceur presque enfantine, scolaire, les deux billets de vingt et celui de dix. Il se retient à une poubelle et ne sait pas comment il bande, mais il bande, la fille lui tient la base de la queue et travaille à le sucer avec application. Il se dit que si elle tient la base de la bite ce n'est pas pour lui peloter les couilles ni pour le faire jouir plus vite, mais simplement pour retenir la capote qu'elle lui a enfilée ; il a le temps de penser à ça, le temps de tout voir, les poubelles, le tri sélectif, par chance les poubelles sont vides et l'odeur n'est pas trop forte, un relent douceâtre, il y a dans un coin des outils, un escabeau, des trucs pour le ménage, soudain il panique à l'idée que quelqu'un vienne, la fille se redresse et elle soulève sa robe et baisse son collant, sa culotte, elle se retourne pour qu'il la prenne par derrière, lui offre son cul et lui ne bande plus, ce n'est pas ce qu'il veut, est-ce qu'il veut ça, se voir faire, se voir baiser une fille qui n'est peut-être même pas majeure et dont il imagine une vie monstrueuse, épouvantable, l'argent qu'elle ne gardera sans doute pas pour elle et qu'elle donnera à une mafia quelconque, et il a beau se dire tout ça au fond de lui, quelque chose s'en fout, maintenant il s'en fout, il attrape les fesses de la fille et sa queue s'enfonce en elle, il s'anime, il sent sa queue qui redevient dure en elle et alors les pensées qui s'agitent maintenant ne la concernent plus du tout, il aimerait qu'elle soit nue, lui prendre les seins, il voudrait prendre des seins à pleines mains, les bouffer, lécher les aréoles, des images l'envahissent, et puis comme des décharges électriques tous ces soirs d'humiliation depuis des années, cette colère qui prend forme chaque soir au moment d'entrer dans sa chambre et que sa femme se refuse à lui – depuis combien de temps elle se refuse complètement à lui, des années maintenant, dès qu'ils se sont mariés tout s'est appauvri, il pourrait faire le décompte de l'appauvrissement qui s'est installé entre eux, ce qu'on ne fait plus, la crudité et la liberté des gestes, les odeurs des corps, bon dieu, les

corps qui deviennent si sages, la sagesse qui devient si triste, comment bientôt on écoute la fatigue, comment ils ont fait l'amour de moins en moins souvent, une fois par semaine, puis une fois tous les quinze jours, puis une fois par mois et maintenant de temps en temps il sait que Marion lui concède des caresses qu'elle ne prend pas au sérieux, dont elle ne veut pas, il le sent, comment ses cuisses se raidissent, comment il a plus de mal à la pénétrer qu'autrefois parce que son sexe ne mouille plus pour lui et comment sans même s'en apercevoir elle avance ses bras devant ses seins pour l'empêcher d'y plonger son visage, sa bouche, ses lèvres, ou de les prendre comme il aime le faire, il sait comment elle se rétracte, comment la fatigue prend plus de place que lui dans leur lit, des petites phrases encore, assassines – suis claquée, me lève tôt –, et ces pensées lui donnent une sorte d'élan morbide et amer contre lui-même, parce qu'il a honte de lui, il se dit que c'est lamentable de se laisser diriger par ses couilles, est-ce qu'on a besoin de ça pour vivre, est-ce qu'on a besoin de –

Et maintenant il soulève la robe et veut caresser ce dos et bientôt s'accroche aux épaules de la fille, il pense qu'il ne va pas jouir, il n'a pas envie de jouir et pourtant il est aussi fou de rage contre cette honte qu'il éprouve parce que oui, il est un homme et il veut baiser, ne pas vivre frustré de tout comme il a vécu son adolescence étouffée, mais qui était encore supportable parce qu'il se disait qu'elle ne durerait pas, qu'elle n'était qu'une étape avant de rencontrer celle qui le satisferait aussi de ce point de vue, mais ce n'est pas comme ça, et maintenant il en veut à Marion et aux femmes, il se sent en colère, pourquoi devrait-il avoir honte de ses pulsions, pourquoi devrait-il les cacher, il les domine toujours, il les domine presque toujours, pourquoi devrait-il se cacher et vivre dans la honte ? S'il est honteux c'est qu'il est déçu de ce à quoi Marion l'oblige quand elle se contente de lui tourner le dos, même s'il sait aussi qu'elle a bien le droit de lui tourner le dos, quel sale type obligerait sa femme, qui forcerait sa femme, est-ce qu'il y a pensé, non, bien sûr, mais il sait qu'elle, autrefois, enfin, il a compris – cru comprendre –, parce qu'elle ne s'exprime jamais très clairement sur ces choses, Marion, non, mais il sait qu'elle n'a pas toujours rencontré des hommes qui lui ont demandé son avis, mais lui, il l'aime, il aime sa femme, il en crève, il se dit que ce serait plus facile s'il ne l'aimait pas autant, il ne veut pas la blesser, les femmes ne nous appartiennent pas de toute façon et pourtant en ce moment il a payé pour qu'une femme soulève sa robe et écarte les cuisses, et cette colère étrange ne le quitte pas mais lui donne encore plus de force, de désir, elle le motive, l'aiguise, l'excite davantage encore car la colère le pousse à chaque coup de hanches, de reins, comme s'il se vengeait des femmes, de la distance de la sienne,

mais pas seulement, de sa jeunesse aussi, des photos de *Playboy* dans le hangar d'Albert, des ploucs comme lui qui n'ont jamais eu la chance de compter dans la loterie amoureuse des filles et des garçons de leur âge, et la haine, l'envie de jouir, la jouissance de la haine lui monte à la tête alors qu'il se dit que le monde entier le prend pour un con, lui qui pue la ferme et la boue, le caoutchouc des bottes, la haine soudain parce qu'il ne s'aime pas et qu'il ne s'est jamais aimé vraiment – et, d'aussi loin qu'il se souvienne, s'il aimait vivre dans le hameau, à la ferme, loin des autres, c'est parce que les animaux, eux, ne l'avaient jamais pris de haut.

Aimable, oui. Il faut bien qu'elle soit aimable, à sa façon, sans quoi elle aurait bien du mal à se lancer dans la pâtisserie, alors que la seule envie qu'elle éprouve vraiment c'est de revenir à sa peinture, de reprendre là où pourtant elle est passée déjà plusieurs fois ; mais c'est comme ça, elle le sait, le moment où elle approche de la fin d'un tableau est à la fois le pire et le plus excitant ; c'est le moment promis et refusé dans le même mouvement, proche et toujours repoussé à l'instant où elle croit l'atteindre. Toujours il faut reprendre, jusqu'à ce que ce soit fini, car il faut qu'à un moment, quand bien même on ne le sent pas venir, la fin impose de stopper la main au-dessus du tableau, la laissant à l'arrêt, comme stupéfaite, en retard sur la trajectoire que la toile a accomplie, la peinture coulant encore le long d'un pinceau dont les poils sont saturés de couleur, la main saisie par l'évidence qu'il ne faut plus rien ajouter.

Mais elle a promis à Ida et à Patrice qu'elle ferait des gâteaux, et elle va s'y mettre. Elle a beau se dire que ce n'est rien de grave, en réalité elle le vit comme un sacrifice et c'est même un sacrifice un peu trop douloureux pour l'effort réel qu'il représente, elle le sait, mais elle va faire ça pour Ida et pour Bergogne, car il est prévenant et gentil avec elle comme seul le serait le neveu ou le fils qu'elle n'a pas eu, ou l'ami idéal qu'elle n'a jamais connu que par lui, dont il fait office – neveu ou fils – comme Ida, si l'on peut dire, fait office de petite-fille idéale qu'elle chérit par-dessus tout et dont d'ailleurs, tout à l'heure, elle a regardé encore avec affection et bienveillance les deux peintures que la fillette avait réalisées pour sa mère – pour qui, en revanche, Christine ne ferait certainement pas l'effort qu'elle va faire maintenant, non, car en réalité elle ne pense jamais aux anniversaires de Marion, un oubli qui revient tous les ans comme un point sur un i pour bien signifier qu'elle n'y tient pas, ni à l'anniversaire ni à Marion, sans culpabiliser de rien, car elle n'ignore pas que la réciproque est vraie et que Marion ne se souvient pas plus de son anniversaire qu'elle du sien. Elles ont en commun de ne pas éprouver de sympathie particulière l'une pour l'autre, sans faire semblant entre elles, sans se donner la peine de jouer les hypocrites sous le prétexte qu'il faudrait faire plaisir à Ida et rassurer son père, ou respecter l'ordre pseudo-familial qui règne entre les Bergogne et leur voisine. Ce point les rassemble face à Ida et à Patrice, et depuis le premier jour où elles se sont rencontrées ça a été comme ça, elles le savent chacune pour elle-même, et aussi pour l'autre, chacune le voit dans l'œil de l'autre, dans

son impatience dès qu'elles sont dans la même pièce – non pas qu'elles ne s'aiment pas, même pas, c'est un peu moins que ça : elles partagent un hameau, d'une certaine manière Bergogne et Ida aussi elles les partagent, à vrai dire elles pourraient presque se sentir proches ou complices de se savoir si parfaitement d'accord dans la façon de se voir entre elles et elles pourraient presque fraterniser – sororiser ? – sur ce partage de leur indifférence l'une envers l'autre, sachant l'une et l'autre qu'il n'y a aucune raison de se formaliser pour l'oubli d'une date anniversaire, comme il n'y a aucune raison de se vexer pour un oubli de cadeau – elles ne se sont jamais fait de cadeaux –, et, sur ce terrain, elles sont si étroitement en résonance qu'on pourrait jurer qu'elles vont finir par se comprendre parfaitement, pour peu qu'elles fassent l'effort qu'espère encore Bergogne, ce à quoi il n'a pas complètement renoncé, de les voir s'entendre comme elles ont parfois le don de le faire autour d'un verre, quand l'une peut trouver chez l'autre un début de connivence, un air entendu dès qu'il s'agit de rire des défauts et des tics de Patrice, et de s'en amuser à ses dépens.

Donc, elle fera les gâteaux, ils feront leur repas d'anniversaire tous les trois, comme la famille ours du conte – un papa – une maman – un enfant. Puis Christine apportera les gâteaux encore tièdes, pas avant vingt heures trente, sans doute même un peu après pour ne pas marquer son empressement ni faire croire qu'elle attendait planquée derrière la porte. Ça, certainement pas ; elle arrivera tranquillement après qu'ils auront dîné, en espérant que les deux collègues de Marion auront la même idée qu'elle, d'arriver avec un quart d'heure de retard pour ne pas montrer qu'elles sont pressées de débouler, capables de ne pas être envahissantes – c'est à voir –, le temps aussi de rester avec les Bergogne et de les avoir pour elle toute seule, comme s'ils étaient à eux quatre une famille, même si Christine n'aime pas se raconter ce genre de mensonges, elle n'est pas de la famille, elle est juste une amie, c'est normal qu'elle les laisse dans leur intimité avant de débarquer, même si elle espère qu'ils auront une demi-heure tous les quatre, car elle aime beaucoup ces moments particuliers des fêtes, que ce soit Noël ou les anniversaires, cette tendresse qui circule dans la maison, un Bergogne doux comme un agneau et une Ida excitée comme une puce, et même Marion alors, câline comme une chatte – tout ce bestiaire auquel Christine les relie en se sentant au milieu d'eux comme un poisson dans l'eau.

Elle posera les gâteaux sur la table de la salle à manger et Marion lui proposera un verre de champagne pour l'accueillir ; Christine dira oui en lui souhaitant un bon anniversaire et en souriant devant la décoration et l'effort fourni par Patrice – un sourire partagé entre les deux femmes pour remarquer le travail de Bergogne,

Rien de tel qu'un feignant qui se met au boulot !

balancera Christine en levant son verre ou en posant les gâteaux, sous les applaudissements d'Ida. On en coupera deux en six parts, Marion voudra savoir qui sont les invités surprises, on posera des bougies sur le gâteau au chocolat mais sans couper encore celui-ci, qu'on coupera au dernier moment, sur lequel on posera deux bougies blanches entourées d'un liseré rouge sur une face, avec des points bleus et verts, l'une en forme de quatre et l'autre de zéro. Christine reconnaîtra les deux peintures que la fillette aura faites la veille et qu'elle sera venue prendre dans l'après-midi, l'ambiance de la fête, la table mise, toute l'attention portée par Bergogne. Elle prendra une part de gâteau et boira avec eux un verre de champagne, puis elle prétendra qu'elle doit se dépêcher et n'attendra pas les collègues de Marion, elle ne les aime pas trop, et si elle reste un peu ce sera uniquement pour ne pas montrer encore sa grossièreté, oui, peut-être qu'elle fera l'effort de les attendre pour leur dire bonjour, même si en réalité elle déteste entendre glousser – plus misogyne qu'un homme et critique avec les femmes que n'importe qui, prenant de haut la plupart d'entre elles en les jugeant dignes du mépris dans lequel les tiennent la plupart des hommes –, c'est comme ça, elle ne s'infligera pas les collègues de Marion, d'ailleurs elle imagine trop bien ce qu'elles font toutes les trois derrière leurs ordinateurs de bureau, jacassant sur les soirées karaoké qu'elles se font *entre filles* – ces soirées grotesques qu'elles s'accordent comme elles accordent à leurs gosses des soirées *pyjamas* –, et elle, Christine, n'éprouve que du dégoût pour tout ça, elle a toujours détesté les femelles hystériques qui ridiculisent les femmes et leur nuisent, non, elle ne leur dit pas merci, et, essayant de faire refluer ce dédain qu'elle éprouve envers elles pour qu'il ne se ressente pas trop, elle essaie aussi de modérer sa consternation et sa colère apitoyée contre ce pauvre Bergogne, qui laisse trop de liberté à sa femme, la laissant partir au moins une fois par semaine pour aller danser avec ses copines – quoi de plus ridicule que ces femmes de cinquante balais qui se racontent qu'elles ont toujours vingt ans ? –, mais ça lui fait mal pour Bergogne, la belle Marion qui va danser et chanter avec ses copines et sans doute se faire draguer par des bellâtres de dix à quinze ans de moins qu'elle, sans même parler du fait qu'elle doit aimer se faire draguer, que peut-être elle drague elle-même et qu'elle a, qui sait, des amants d'un soir – pauvre Bergogne, seulement un pigeon victime de son amour et de sa naïveté, peut-être de la peur de perdre sa femme.

Christine préfère ne pas y penser, dès qu'elles arriveront elle ira se remettre à sa peinture.

Pour l'instant, elle ignore les bruits, n'en est pas encore à les surprendre un peu partout autour d'elle, comme elle va le faire dans

quelques minutes.

Pour l'instant, elle ne prête aucune attention à ces froissements, ces souffles ou ces pas qu'elle commencera à percevoir seulement quand elle aura fini d'installer sur sa table de cuisine les ingrédients et les ustensiles dont elle va avoir besoin.

Pour l'instant, donc, elle ne fait pas attention aux bruits de l'extérieur, ni au fait que son chien n'est toujours pas revenu auprès d'elle. Elle se concentre sur ce qu'elle a à faire : casser les œufs, réserver les blancs, mixer les jaunes, le sucre, le sel, les cerneaux de noix, ajouter la farine et la levure en continuant à mixer – est-ce qu'elle pourrait entendre, à ce moment-là, ce qui se passe tout à côté de chez elle, alors qu'elle ne sait pas et n'aurait aucun moyen de savoir qu'au même moment une main d'homme a déjà tendu un morceau de viande à son chien, dans l'étable ? Comment elle pourrait le savoir sans aller y voir par elle-même, ce qu'elle ne fera pas, parce qu'elle n'y pense pas ? Elle pense aux gâteaux qu'elle doit faire et au tableau qui l'attend, c'est tout, pas à ce qui se passe juste à côté et dont elle ne peut rien savoir. Elle mixe encore, une pâte homogène gonfle, elle fait monter les blancs en neige et dans l'étable la main a déjà jeté le morceau de viande devant le chien depuis un moment. Le morceau en tombant sur la dalle de ciment a fait un bruit comme un *flop* mouillé, flasque, le chien s'est déjà jeté dessus, non pour le renifler ou pour douter de ce qu'on lui propose, mais pour planter ses crocs sans plus faire attention à la main de l'homme qui le lui a jeté ; le chien attiré, ou plutôt excité par le morceau de viande sanguinolent et sans voir que, dans la main que l'homme tient serrée si fort autour du manche d'un couteau, la lame brille comme celles des couteaux de combat, auquel le chien ne prête aucune attention, car ce qu'il voit et qu'il sent, qui lui prend le cerveau au point de le rendre sourd et aveugle à tout danger, c'est cette viande, l'odeur de viande qui lui rappelle peut-être les sous-bois et la chasse le dimanche matin avec Bergogne, l'odeur des gibiers et du sang des bêtes tout juste mortes ; la viande lui fait tellement tourner la tête qu'il ne fait attention à rien et qu'il ne voit pas l'homme en survêtement bleu, le couteau dans sa main, la main qui avance, et, au même moment, ou peut-être juste quelques minutes après, Christine incorpore délicatement avec une fourchette le blanc en neige à la pâte qui attend à côté d'elle, alors que, au moment où elle va verser la préparation dans le moule beurré et qu'elle aura mis celui-ci dans le four, le chien aura reçu un premier coup de couteau dans les côtes, qui lui aura arraché un couinement proche d'un cri – très aigu –, car l'homme en longeant le mur de l'étable aura pris le chien à revers et le chien n'aura rien vu venir, comme asphyxié par le goût de la viande, la gueule dans la viande ; pendant que Christine s'essuie les mains sur son tablier, comme elle le

fait si souvent avec la peinture sur sa blouse, le chien a eu le temps de pousser une sorte de cri plus aigu encore que le premier, perçant comme la lame qui vient de lui déchirer les côtes et que la main a déjà retirée d'un mouvement très rapide – sec – fébrile – pour le planter une nouvelle fois, ne laissant pas au berger allemand le temps de se remettre de sa surprise, d'essayer de riposter, de mordre, la gueule claque dans le vide, ça ne dure pas longtemps, d'ailleurs Christine n'a pas encore eu le temps de faire fondre au bain-marie le chocolat avec ces deux cuillères à soupe d'eau, non, la main a plongé dans la gorge du chien et Radjah a fini de s'effondrer sur la dalle de ciment, les forces l'ont abandonné, il a geint encore, lentement, de plus en plus doucement, comme des pleurs d'enfant, des plaintes, puis rien, quelques spasmes, l'étonnement, la surprise et la douleur, la gueule en sang recouverte de l'ivresse de la viande, et lui, une masse effondrée parce que les pattes ont flanché, le corps abattu sur le côté, la tête cognée contre le ciment.

Maintenant, l'homme a poussé le corps du chien un peu plus loin au fond de l'étable, comme s'il ne voulait pas le laisser dans un lieu trop ouvert, comme s'il fallait à la mort un endroit plus tamisé, plus discret, presque reposant, là où il y a un tas de foin sur le ciment. Il fait ça et essuie sur le poil du chien la lame de son couteau – d'un côté, puis de l'autre, comme ça, plusieurs fois, aller et retour, aller et retour, comme on aiguisé sa lame dans les boucheries d'un geste rapide et sûr, presque démonstratif, chorégraphié ; il le fait avec application puis replie le couteau qu'il range dans la poche de son pantalon de survêtement. Il regarde le corps du chien, dont la gueule ouverte laisse pendre la langue et montre des crocs couleur ivoire, jaunâtres, et, pendant ce temps, de l'autre côté du hameau, dans la diagonale, Christine ne pense plus à son tableau, elle ne pense pas davantage à Marion ou à Ida ni à Bergogne, non, elle se dit qu'elle pourrait écouter les sonates de Bach, cet enregistrement de Gastinel qu'elle aime énormément même si, à force de l'avoir écouté, elle en a éprouvé pendant quelques années une forme de lassitude, presque de dégoût, non pas à cause de l'interprétation de Gastinel, qui lui plaît beaucoup, mais seulement à cause de son abus de Gastinel ; comme une convalescente, elle peut se permettre, de temps en temps, sans succomber au désir qui pourrait vite revenir de l'écouter plusieurs fois de suite, en boucle, comme elle avait fait autrefois jusqu'à l'excès, non, d'y revenir en l'écoutant une fois, une fois seulement, et c'est ce à quoi elle pense maintenant.

Alors elle interrompt ce qu'elle fait et passe dans l'atelier pour mettre le CD, régler le volume, fort mais pas trop, suffisamment pour entendre de la cuisine, qui n'est pas loin, juste une séparation mais pas de porte – elle avait fait enlever quasiment toutes les portes depuis

bien longtemps, c'était trop compliqué avec les toiles et les châssis –, la musique, le violoncelle, et au moment où elle revient dans sa cuisine, qu'elle regarde sur sa table s'il ne lui manque rien pour commencer à s'occuper du second gâteau, un homme qui a fini de se frotter avec du foin le sang qu'il avait sur les mains, dans l'étable, est sorti de cette étable, conformément à un plan établi depuis déjà pas mal de temps, il est sorti par l'arrière, a longé le hameau par la droite, passant derrière le hangar en plongeant les pieds dans la terre boueuse du champ de maïs qui borde le hameau ; longeant le mur du hangar, il a continué contre la maison de Bergogne en marchant d'un pas vif, sans s'arrêter, conformément au plan prévu – longer le mur latéral, glisser derrière la maison de Bergogne, atterrir dans la cour de la maison à vendre, celle où tu ne risqueras pas d'être dérangé ni vu par personne, et puis tu reviens vers la maison de la voisine – celle qu'on appelle la voisine comme si c'était un nom, son nom, comme si elle n'était rien d'autre –, et, prolongeant le mouvement et sans se poser de questions, en longeant encore le mur de sa maison, puisqu'il sert de mur de séparation entre les maisons, tu avanceras jusque chez elle : il y a une porte à l'arrière, qui ouvre dans une petite pièce dans laquelle elle lave son linge. Voilà. Cette porte est toujours ouverte, à chaque fois on a vu qu'elle était ouverte – combien de fois on aurait pu entrer dans la maison et faire ce qu'on va faire maintenant ?

Mais non, c'est maintenant que ce doit être fait. Maintenant, tout est prêt. L'homme se faufile jusqu'à la porte, qu'il ouvre sans forcer ; il a à peine le temps de souffler parce qu'il a sali son survêtement – les bas de pantalon crottés, les baskets dégueulasses –, il entre, la musique, Bach, le violoncelle de Gastinel lui pénètre dans les oreilles comme un souffle d'air frais auquel il ne s'attendait pas. Dans sa cuisine, Christine se dit qu'il y a un courant d'air quelque part, elle a l'impression d'avoir entendu des pas, mais non, non, sans doute son chien vient de rentrer à la maison, qu'est-ce que ça pourrait bien être d'autre, il n'y a jamais eu de fantôme dans cette maison.

Sa maison, à laquelle Bergogne pense maintenant comme s'il ne l'avait pas vue depuis des siècles, qu'il en était privé comme on prive un détenu de tout ce qui fait sa vie. Dans la voiture, avant de démarrer, il se dit qu'il est parti depuis déjà trop longtemps, qu'il a passé trop de temps loin de chez lui. S'il voit de l'infidélité dans cette heure qu'il vient de passer ici, ce n'est pas tant pour un rapport sexuel tarifé que parce qu'il a déserté, à ses propres yeux, la place qui est la sienne, son travail, sa ferme, ses animaux qui ont besoin de lui et qu'il a choisi de laisser en plan en perdant un temps précieux à faire des conneries, comme un gamin ou un obsédé incapable de contrôler ses pulsions, se laissant dévorer par elles comme un chien en rut ou comme les bestiaux qu'il côtoie, oui, et ça n'a rien à voir avec l'amour, ce n'est même pas la frustration liée à sa femme, c'est juste un truc qu'il faut faire, qu'il doit faire, comme ses bêtes le font.

Il se rassure en se répétant qu'il ne faut pas se raconter trop d'histoires avec ça, donner tant d'importance à ce qui n'en a peut-être pas, après tout c'est presque rien, juste un truc d'hormones ; il le sait, comme la fille qu'il vient de payer sait qu'elle peut accepter de le faire parce qu'elle monnaye ce qui n'est pas elle, qu'à la fin elle ne donne rien qui dise quelque chose d'elle, même si ça lui coûte et qu'elle n'a pas forcément envie de se donner au premier venu ; il ne veut pas savoir si elle le fait par contrainte ou si elle a décidé d'en faire son travail, si elle pense que c'est un métier comme un autre ou si c'est un cauchemar dont elle fait tout pour sortir – les histoires de filles contraintes à la prostitution pour rembourser des dettes à des passeurs qui les ont privées de leurs papiers, des choses qu'on entend aux infos sur des Africaines à qui on a vendu le paradis et pour qui l'Europe est un enfer de plus. Il n'en sait rien pour cette fille, et à cet instant il feint de ne pas avoir à y penser, laissant son esprit recouvrir ces questions par un voile brumeux d'une fausse pudeur – qu'est-ce que la pudeur vient faire là-dedans, lui qui l'a si facilement mise de côté quand ça l'arrangeait ? –, et il ne veut pas penser à elle, il veut réduire cette fille à rien, ou plutôt ce n'est pas elle qu'il veut réduire à rien, mais les conditions de ce qu'elle vit, escamotant la question de savoir si en la payant il nourrit son enfer ou s'il l'aide à en sortir. Il veut évacuer ça, comme cette sensation intime et mortifiante de devoir se faire toujours plus discret, comme si exprimer un désir c'était toujours plus ou moins piétiner celui de son voisin. Ce qui l'agace, c'est le temps perdu, alors qu'il savait dès le départ qu'il allait céder, c'est de

se voir gaspiller du temps pour son plaisir à *lui*, ce qu'il a toujours détesté, pas seulement parce que ses vieux lui ont appris que la première chose à laquelle un homme doit travailler c'est à s'oublier, à s'ignorer ou à s'annuler, lui et ses problèmes, parce qu'il doit remplir la marmite des autres et que pour ça il doit seulement se faire machine et travailler, mais aussi parce que le travail est le seul moyen dont il dispose pour ne pas penser à se voir comme quelqu'un qui se surévalue à la moindre occasion et cède à chaque futilité qui s'offre à lui. Ses parents lui ont répété ça depuis toujours, comme les leurs le leur avaient répété et comme les leurs bien avant eux encore, comme si ces phrases-là étaient l'écho de temps immémoriaux, d'une parole des anciens qui avait pu venir jusqu'à lui en déambulant à travers les couloirs des siècles. Oui, on le lui a assez répété quand il était gosse : même s'il s'entaillait profondément en tombant sur des pierres ou s'il se blessait en se cognant la tête, même s'il se faisait parfois humilier à l'école à cause de vêtements trop moches ou vieillots, on n'emmerde pas le monde pour si peu.

Avant même de mettre la clé de contact, de démarrer la voiture, oui, même avant ça, c'est cette pensée qui l'écrase. La sensation de honte qui corrode la pensée d'avoir voulu satisfaire une jouissance dont il est le seul bénéficiaire. Avant même la honte ou le remords d'avoir chosifié une jeune femme dont il ne saura jamais rien. Et maintenant, il faut qu'il se dépêche et se ressaisisse, qu'il fasse comme s'il n'avait pas perdu ce temps à satisfaire ces instincts que lui-même ne voit finalement pas comme ceux d'une bête, car elles, au moins, ne tremblent pas en jouissant : elles le font et n'en font pas une histoire, ne paient pas, n'achètent pas la satisfaction et l'apaisement, ne profitent pas des malheurs du monde et de la vulnérabilité des femmes.

Et pourtant, malgré tout ça, ce qui arrive maintenant, dans sa voiture, c'est aussi la sensation de se détendre, de se reposer, et la vérité c'est que s'il revient de temps en temps sur les boulevards, s'il a besoin de venir – pas si souvent, il n'a pas à proprement parler d'habitudes ici –, la vérité c'est que, pendant quelques minutes, seul dans l'habitacle, il ressent une onde de paix à travers son corps, qui lui fait presque oublier ses muscles douloureux et ses tensions, oui, il vient parce qu'il en a besoin, parce qu'il faut plus que combler un besoin sexuel qui l'angoisse trop, il lui faut se débarrasser de son impatience et des pressions qu'il s'inflige, comme s'il était au bord de tomber ou d'exploser dans une colère qu'il ne pourrait plus maîtriser s'il ne cédait pas de temps en temps à une forme d'échappatoire – qu'il voit aussi comme un alibi ou un prétexte pour s'y laisser aller –, comme il voyait si souvent sombrer son père quand il cédait à ses

emportements – ses envies de meurtre dont les vieilles parlaient encore en évoquant son père mais aussi son grand-père et leurs coups de sang mémorables à l'un et à l'autre, *tel père tel fils* –, comme il a besoin d'aller à la chasse pour s'y retrouver seul dans la forêt, à marcher pendant des heures avant de finir par retrouver des gars comme lui, qu'il connaît depuis toujours mais avec qui il ne parle jamais de ces choses-là – comme s'il était seul à les vivre –, des gars qui accompagnaient eux aussi leurs pères quand ils étaient enfants, des heures durant, et qui avaient l'impression d'être adoubés par eux, ou qu'on leur confiait un secret dont eux seuls étaient dignes, il s'en souvient, les seuls moments où son père ne lui faisait pas peur et où il lui ouvrait un espace dont il pouvait être heureux et fier de le partager. Ce goût, il l'a pris de l'enfance, et il aime encore prendre ce temps à guetter, fureter, chasser le gibier, et même s'il n'aime pas tuer il aime la traque et les heures à chercher la proie, la chaleur de l'animal tout juste mort dont le corps palpite encore sous ses doigts, la douceur de ses plumes, de ses poils, ce temps où il ne pense à rien qu'à respirer et à éprouver l'air froid et humide de la campagne, ce temps qu'il partage avec le chien de Christine, tous les deux seuls, avant de retrouver les autres, avec qui Bergogne boira près des voitures du vin chaud dans les bouteilles Thermos, attendant avec amusement ou compassion celui qui reviendra bredouille. Ainsi, il se détend dans sa voiture, sa nuque contre le repose-tête, le crâne légèrement penché en arrière ; son souffle remonte de plus en plus loin en lui, une somnolence de plus en plus lourde s'empare de lui, ça dure quelques minutes. Il lutte, la repousse, ça va durer quelques minutes encore, il faut qu'il se redresse sur son siège – bon, ça suffit, maintenant il faut y aller. Et c'est à ce moment-là qu'il rallume le portable qu'il avait pris soin de couper. Le téléphone et les messages. Un texto de Nathalie, l'une des collègues de Marion : trois mots et un émoticône débile pour confirmer ce qu'elle avait déjà confirmé la semaine dernière, qu'elles seraient bien là toutes les deux, Nathalie et Lydie, qu'elles débarqueraient ce soir vers vingt et une heures, ce à quoi Patrice se sent obligé de répondre, en deux clics,

Merci, à ce soir.

Pourquoi il remercie cette fille qu'il connaît à peine et n'apprécie pas plus que ça, il ne sait pas. Mais de toute façon, il ne sait pas non plus comment il pourrait apprécier ces deux femmes avec qui Marion part si souvent, puisqu'il a souvent l'impression que sa femme préfère leur compagnie à la sienne ; s'il n'ose pas s'avouer qu'il éprouve de la jalousie envers elles, il s'avoue tout de même qu'il ne les aime pas tellement, il pense ou s' imagine qu'elles poussent Marion à lui cacher des choses qu'il n'a jamais eu à cœur de percer, même s'il aimerait, le matin, ou tard la nuit, quand elle rentre et qu'elle est soûle, forcer

Marion à lui raconter ce qu'elle a fait de sa soirée, l'obliger à dire qui elle a vu, qui elle a rencontré, si elle a beaucoup dansé et si elle s'est bien amusée – bien ? oui ? avec qui ? –, elle qui sent la clope et l'alcool et qui surtout reste vaseuse le samedi matin et, surtout, silencieuse. À chaque fois il se tait et doit faire cet effort considérable de ne rien demander, alors qu'elle ne fait même pas l'effort de lui concéder un détail de ces soirées dont il est exclu – et, ce qu'il redoute le plus, ce pourquoi il ne les aime pas, Nathalie et Lydie : que ses amies et collègues servent à Marion de paravent pour lui cacher des choses plus graves, peut-être un amant, il y pense souvent, il s'imagine qu'un jour elle partira pour un autre, ça lui est déjà arrivé avec une femme qui ne valait pas Marion, et alors, se laissant divaguer sur le terrain de la jalousie la plus féroce – l'ombre de quelqu'un entre elle et lui –, il se ronge le cerveau en se racontant qu'elle partira pour cet homme qui vit déjà entre eux, car depuis le début il se dit que Marion finira par s'envoler, c'est sûr, elle n'a rien à faire avec un type comme lui. Les deux filles, c'est comme si elles étaient là pour lui rappeler que son temps est compté, qu'il est une faveur ou une tolérance que Marion lui accorde – par quelle faiblesse ou bonté passagère ? –, et ne voit-il pas, en revenant de la chasse, alors qu'il pose sur la table de la cuisine ces bêtes mortes, son fusil encore fumant, sa gibecière avec l'odeur trop forte de cuir, le dégoût qu'il inspire non seulement à Ida mais aussi à Marion, qui le dévisage alors comme si elle ne le connaissait pas, se demandant quel homme il est ? C'est peut-être pour ça qu'il fait tout pour être agréable à sa femme, pour ça qu'il cède à tout, s'inquiétant sans même savoir de quoi, si ce n'est de découvrir qu'elle pourrait partir sur un coup de tête si jamais il lui avouait sa hantise de la voir aller danser et boire – sachant qu'au fond de lui, surtout, quelque chose renonce chaque jour davantage à essayer de lui plaire et se contente de plus en plus souvent, à défaut de plaire, de lui être agréable, et, à défaut de lui donner du plaisir, de lui faire plaisir.

C'est pour cette raison qu'il a invité Nathalie et Lydie à partager le gâteau d'anniversaire de Marion, se débrouillant pour récupérer leurs numéros de téléphone sans que Marion le sache. Au moins, ce SMS qu'il reçoit l'oblige à se désengluier de lui-même et de ses contradictions ; il doit se mettre en mouvement, allez, maintenant on décolle, bientôt le moteur et la vibration qu'il transmet dans toute la voiture lorsqu'elle se met en route va finir de le sortir de sa confusion. Patrice se concentre – clignotant – déboîter – s'insérer dans la file et attendre que le feu passe au vert, faire demi-tour un peu plus loin pour reprendre la route, comme si l'on pouvait en refaisant les choses en sens inverse remonter le temps et effacer sinon ce qu'on a pu faire mais au moins la mémoire qu'on en a, comme si on pouvait les effacer en reprenant simplement les mêmes gestes à l'envers, mais non, il faut

renoncer et garder ses idées tendues, traverser la ville, et, en revenant vers la nationale, s'arrêter chez Picard, dans la zone commerciale avant la rocade. C'est ce qu'il va faire, dans un temps qui va lui paraître considérable, interminable, pas seulement parce qu'il sera obligé de faire la queue à la caisse et que ce moment lui semblera si long qu'il hésitera à tout laisser en plan, sachant qu'il gagnerait quelques minutes qu'il reperdrait aussitôt, puisqu'il lui faudrait trouver une autre solution pour le repas – Super U ? le boucher ? –, mais aussi parce qu'il est incapable de se calmer dans la file d'attente, de prendre son mal en patience, comme il a fallu le prendre au moment d'errer dans les rayons, son panier dans les mains, pour trouver tout ce qu'il avait prévu. Au lieu de ça il avait été hésitant, se demandant si c'était une bonne idée, s'il ne ferait pas mieux de se laisser guider par le hasard et par l'envie du moment, avant finalement de revenir à son choix initial ; il avait passé suffisamment de temps à se poser la question en naviguant sur le site du magasin de surgelés, il ne va pas tout changer, tout risquer, au moins il sait qu'elle aime les morilles et les ris de veau – et soudain Marion est revenue dans son esprit, comme s'il reprenait pied dans la réalité.

Bon. Voilà. C'est fait. Il a attendu longtemps, mais enfin il est sorti du magasin. Il pose le sac de surgelés dans le coffre et se dit que dans une heure à peine il sera rentré. Il retrouvera Ida et on pourra se préparer, prendre un bain ou une douche, s'habiller comme il faut, finir les préparatifs et attendre que Marion arrive – même s'il sait bien qu'elle n'arrivera pas forcément avant dix-neuf heures ou peut-être plus tard, elle a parlé de cette fichue réunion avec son patron et le chef de projet, il sait que cette réunion sera encore un moment peu agréable à passer pour elle, peut-être même mouvementé, il redoute toujours qu'en dix secondes elle ruine tout ce qu'elle a mis si longtemps à construire, ce travail qu'elle a tant voulu et qu'elle aime tant. Mais elle est tellement impulsive, tellement rétive aussi à l'idée de domination, non, pas du genre à se laisser soumettre, Marion, elle déteste qu'on la prenne pour une débile qu'on va aliéner facilement, tout en elle résiste et provoque des coups de tonnerre qu'elle fait exploser au-dessus des têtes en décochant des phrases assassines, des sourires, des gestes, une attitude dont elle sait parfaitement doser les effets qu'ils produisent – leur acidité, leur violence, leur provocation mêlant désinvolture et colère, distance ironique et agression directe. Elle sait jouer avec tout ça, il le sait, elle fait parfois avec lui comme il l'a vue faire – souvent – avec Christine, quand celle-ci lui balance des piques sur sa façon de s'habiller ou de se tenir à table, et quand, pour lui répondre, Marion garde une cigarette à la bouche, façon boudeuse, sans rien décocher, pas un mot, juste consternée ou intriguée par la voix de Christine qui l'appelle madame Dietrich, avec tout ce qu'elle

peut de sarcasme dans la voix.

Patrice pense à ça, maintenant il roule sur l'autoroute. Trente kilomètres avant la sortie et la nationale qu'il faudra rejoindre bientôt ; ça y est, il quitte l'autoroute et prend la nationale, passe un premier bled puis le second, et, alors que le Kangoo reprend de la vitesse, il se dit qu'il ne faut pas s'inquiéter, ce n'est pas le premier anniversaire de Marion qu'on fête, et même si les quarante ans ont un caractère un peu particulier et qu'ils apportent une dimension symbolique peut-être, un sentiment plus solennel, ce n'est au fond rien de plus qu'un anniversaire, se dit Patrice en allumant la radio, lui qui ne l'écoute pour ainsi dire jamais, une connerie que diffuse Radio Nostalgie, ces chansons comme celles qu'on chantait dans les bals à l'époque où il y allait encore et qu'on chante peut-être toujours aujourd'hui, se demande-t-il, même s'il lui faut du temps pour se rendre compte qu'un autre bruit accompagne la radio et le bruit du moteur, un autre bruit, une autre vibration que celles qui secouent habituellement la voiture, à côté des basses de la radio et du châssis qui tremble, des roues sur la route cabossée – ou plutôt non, ce n'est pas la route qui est cabossée,

(un pneu)

il faut du temps avant de comprendre,

(un pneu)

ça vient des roues, il n'a rien senti, rien compris, mais maintenant il doit s'arrêter, merde, c'est un pneu, un pneu, putain, est-ce qu'il a ce qu'il faut pour le changer ? Oui, ça va, mais cette fois c'est sûr, il va finir par se mettre vraiment en retard.

Quelques secondes Christine croit entendre le souffle de son chien, les griffes de ses pattes sur le carrelage, ce halètement de joie sans aucune retenue des animaux, sans gêne ni fausse pudeur – mais non, elle comprend très vite qu'elle s'est trompée, comme elle comprend qu'elle n'écoute plus la musique de Bach que par intermittence, comme si elle était perturbée ou préoccupée par autre chose que la musique, ou que le temps qu'elle peut y consacrer cet après-midi – comme si elle n'avait pas l'habitude de cuisiner en écoutant de la musique – était altéré par des interactions qui brouillent sa concentration. Elle se demande pourquoi son chien n'est pas venu tout à l'heure vers l'homme et la voiture, résistant alors – au moment où elle se le demande – à la tentation qui la tient un moment avant qu'elle y renonce, de ressortir et de traverser la cour pour aller jusqu'à l'étable voir ce qui retenait Radjah, mais elle se reprend, rejetant cette tentation comme une idée puérile et sans importance, comme si cette idée n'était qu'un caprice et rien de plus, se répétant qu'il ne s'agit pas de peur mais plutôt de curiosité, d'étonnement, qu'est-ce qui peut bien avoir retenu suffisamment Radjah là-bas, lui qui normalement court comme un fou dès qu'un moteur arrive sur le chemin avant même le panneau des Trois Filles Seules ?

Alors, pétrissant la pâte, laissant les odeurs de chocolat fondu lui monter au nez elle se demande, n'ayant plus qu'une oreille distraite pour le violoncelle de Gastinel, pourquoi ce type adossé à sa voiture lui avait laissé une si mauvaise impression, comme si, pendant tout le temps qu'ils avaient parlé – est-ce qu'on peut appeler ça parler ? –, il s'était évertué à se foutre d'elle sans qu'elle le remarque tout de suite, mais en lui laissant l'épaisseur d'un papier à cigarettes dans les gestes, dans l'intonation de sa voix, dans son sourire, pour qu'elle perçoive le jeu et l'ironie qu'il y mettait, comme s'il voulait qu'elle sache combien il était malin et qu'ils jouaient à un jeu dont lui seul avait la maîtrise, comment il en savait forcément davantage qu'elle – elle, pressentant maintenant qu'elle n'aurait pas dû répondre comme elle l'avait fait, lui laissant trop d'espace, trop de liberté alors que sans doute il savait très bien qu'aucune agence ne s'occupait de la maison à vendre. Il a joué l'idiot pour me mener en bateau et pour voir jusqu'où il pouvait le faire, se dit-elle, revoyant alors la façon dont l'homme s'était adossé à cette voiture qui avait l'air d'un véhicule de location, pas une voiture personnelle, non, trop propre, et cet air désinvolte et sûr de lui qu'il avait eu, malgré des signes de trouble comme s'il voulait dissimuler sa

présence en la forçant par des sourires appuyés, des gestes de mains démonstratifs – ses mains virevoltantes qui semblaient incapables de s’assagir, ne s’arrêtant que lorsqu’il avait réussi à les maintenir derrière son dos, bloquées entre la voiture et lui, ou quand il les avait ramenées sous ses bras, les coinçant comme on met le journal pour ne plus y penser, les tenant en étau et faisant comme s’il n’était pas en train de cacher quelque chose.

Maintenant, elle se dit que c’est bizarre qu’un homme puisse exprimer à la fois la certitude de mener un jeu que lui seul a défini et en même temps l’incertitude, le doute et peut-être même l’inquiétude, comme s’il avait en réalité deux choses en tête et non pas une, suffisamment distinctes l’une de l’autre pour qu’il puisse éprouver conjointement la satisfaction du contrôle d’un côté et la crainte de l’autre, se dit Christine, abandonnant pour l’instant ses gâteaux, regardant la table de la cuisine, les plats, la farine qui a recouvert par endroits la toile cirée. Elle entend le violoncelle qui vient de la pièce d’à côté et qui semble lui adresser un message qu’elle a du mal à percevoir, comme si sa capacité de perception était brouillée par d’autres idées que celles qui devraient être les siennes, idées qui reviennent et tournent autour de cet homme et du malaise persistant qui lui est lié, de plus en plus persistant et collant comme la pâte du gâteau qu’elle suçote sur ses doigts pour la retirer – et plutôt que vers Bach et le violoncelle de Gastinel son attention revient vers l’homme, avec cet air agaçant de beau gosse, ses cheveux épais, ses yeux très clairs, bleus ou gris, mais perçants et surtout l’air redoutablement amusé quand ils furetaient partout, vers la maison de Christine, survolant la façade mais aussi le toit, et puis vers chez Bergogne, vers la cour, le hangar, ne se tournant jamais complètement pour ne pas perdre de vue Christine une seule seconde, la laissant toujours dans son champ de vision mais faisant le tour du hameau comme s’il lui appartenait déjà. Elle repense à ça et c’est très net, pas une seconde il ne l’a perdue de vue en lui parlant, jouant la désinvolture mais n’étant pas calme du tout, alors, sans savoir vraiment pour quelle raison, par quelle intuition elle le fait, mais elle s’essuie les mains sur son tablier et se dirige vers la porte d’entrée. Elle ne réfléchit pas, elle referme la porte sans se poser d’autres questions, d’un geste sûr, très décidé, mais qu’elle arrête pourtant en plein mouvement, hésitant ou vacillant, comme si elle changeait d’avis alors qu’elle est en train de verrouiller la porte. Oui, elle hésite, se reprend. Tout à coup, au contraire, elle ouvre la porte complètement et sort, le regard tourné vers l’étable – en face d’elle sur la droite –, regard qui oscille plus à droite encore, vers le hangar. Bergogne ne devrait pas tarder à rentrer et pourtant quelque chose, dans l’air, une appréhension, une attente, ce silence qu’elle ne comprend pas – d’habitude dans l’après-midi Bergogne

travaille ici ou jamais bien loin, d'habitude son chien se met à gueuler pour n'importe quoi et erre dans la cour à la recherche d'on ne sait quelle merveille, puis s'endort sur le palier pour se réchauffer au soleil s'il y en a qui vient chauffer la dalle de ciment.

Mais cette fois ce n'est pas comme ça. Enfin elle s'entend appeler son chien de sa voix rocailleuse – pas l'habitude de hausser le ton,

Radjah ?

écoutant le vide dans lequel résonne son interrogation, sa question qui s'étend au-dessus du hameau pendant quelques secondes qui lui paraissent très longues ; puis, le laissant glisser sur elle d'abord, elle ne supporte plus ce vide, et voulant l'empêcher de s'étendre, de proliférer, elle insiste et cette fois ce n'est plus sur le ton de la question,

Radjah ! Radjah !

de plus en plus fort,

Radjah !

de l'affirmation et presque de la colère,

Radjah !

insistant encore,

Qu'est-ce que tu fais ? Viens là !

mais sa voix se perd dans le vide, sa voix qui est montée trop haut en trahissant son anxiété ou cette forme de stupéfaction, ou de doute,

Ici !

quand elle reste immobile sur le palier de sa maison,

Mon chien !

n'osant pas traverser la cour pour aller voir ce que son chien peut faire du côté de l'étable, elle trouve curieux qu'il ne réagisse pas, n'entende pas sa voix, lui qui d'habitude y réagit si vite.

Mais elle ne veut pas traverser la cour, quelque chose la retient de le faire, d'aller au-devant de son chien – comme si, le faisant, elle allait entériner l'embarras et les questions qui commencent à monter en elle, cette légère zone de trouble devant le silence de la maison ; alors elle rentre et cette fois elle ferme la porte à clé derrière elle, comme elle ne le fait quasiment jamais. Le chien est parti faire le fou quelque part, ça peut lui arriver, ça lui est déjà arrivé – enfin, ça n'arrive plus depuis longtemps, c'était quand il était très jeune, mais ça, cette idée qui lui vient, elle veut la renvoyer loin en arrière dans son cerveau, la dissimuler dans un espace obscur et non révélé, non dit, pas question de se laisser déborder par ça, non, elle ne veut pas céder à ce sentiment qu'elle n'a jamais éprouvé dans sa maison. Jamais elle n'a eu peur ici. Alors elle fonce jusque devant la table de la cuisine et essaie, bon, on en est où, qu'est-ce qui me reste à faire, ah oui, la tarte, les pommes, finir le nappage du gâteau au chocolat. Ses mains essaient de prendre le contrôle sur ce qui se passe dans sa

cuisine, les laissant orchestrer le temps, le rythme, car c'est à elles de diriger les opérations, ces mains très sèches et desquamées à cause de la peinture et de l'essence de térébenthine – elle n'a jamais fait très attention et ses mains ne sont pas en bon état, un peu trop rouges, comme brûlées à certains endroits. Elle les plonge dans la farine, il faut qu'elle fasse une pâte, la malaxe, la roule, l'étale, il faut qu'elle fasse comment déjà – soudain elle ne se souvient pas des gestes qu'elle doit accomplir, elle qui les connaît pourtant si bien, voilà qu'elle les oublie, qu'ils lui échappent, qu'elle ne sait plus comment les appeler à elle, parce que c'est comme si son corps se mettait à lui dire que ce n'est pas important, et bientôt il s'abstient de tout mouvement, de tout geste, la retenant au bord de la table, debout mais comme figée parce qu'il lui semble, elle croit que, non, sans doute que non, et puis la musique, le violoncelle qui repart et s'élance comme s'il venait lui perforer les tympanes et que cette musique qu'elle aime tant ne venait plus à ses oreilles comme un vieux compagnon mais comme un grincement sinistre qu'elle ne reconnaît pas, et, pendant une fraction de seconde, elle a envie de s'élancer dans l'atelier et de couper sa vieille chaîne hi-fi, se ravisant aussitôt et se retenant sans trop savoir pourquoi ou parce qu'elle se dit que le silence risque d'être plus assourdissant encore que les *Suites* de Bach, plus dangereux pour elle, si elle cède à son envie d'aller éteindre il faudra qu'elle entende non plus la musique, mais ce que celle-ci recouvre, car oui, malgré tout, cette inquiétude qui monte, ce sentiment de – comment ? insécurité ? –, est-ce qu'il est possible que pour une fois elle puisse se dire qu'elle est inquiète, ici, chez elle, en plein après-midi, ou bien est-ce simplement que, de tous les bruits de la maison, parmi tous ces craquements qu'elle connaît par cœur, Christine en perçoit qu'elle n'a jamais entendus ? Elle sait que si elle va éteindre la musique, c'est qu'elle doit s'avouer cette impression confuse d'entendre *autre chose* ; des bruits, oui, des sons, des vibrations aussi qui ne sont pas les mouvements *intimes* de la maison. Si elle éteint la musique, elle s'imagine être aspirée par le silence qui va suivre et être obligée de se rassurer, comme si tout à coup elle devait entendre – mais quoi, elle n'en a aucune idée. Pourtant ça ne peut pas durer et rester encore dans cette zone indécise, elle a besoin de netteté alors elle se frotte les mains contre son tablier et laisse échapper un oh, merde, en guise de ras-le-bol, ou bien comme si elle avait oublié une casserole sur le feu, et vite elle se dirige non pas vers l'atelier ni vers la chaîne hi-fi, mais plus loin, dans le petit couloir qui mène à l'arrière de la maison, là où elle lave son linge et l'étend les jours de pluie.

Elle essaie de ne pas remarquer comment elle le fait avec une certaine rapidité ou nervosité, comme si elle prenait son temps alors qu'elle sent bien qu'elle va trop vite et qu'en elle l'agitation monte, qui

lui commande d'aller plus vite encore, et, en arrivant dans la pièce un peu sombre, elle regarde la porte au fond – la porte ouverte et non pas fermée comme elle l'est à l'accoutumée, même si ce n'est jamais à clé. Christine ne comprend pas pourquoi Radjah serait passé par là, de toute façon il n'y vient jamais. Pourquoi elle a pensé à ça, à moins que, oui, ce doit être ça, à moins que ce soit un animal, probablement un animal, belette, écureuil ou blaireau ou n'importe quel autre, plus sûrement un chat, oui, ce ne serait pas la première fois qu'un chat vient se vautrer dans sa pаниère à linge – sauf que les voisins ont déménagé et que la maison d'à côté est vide, à vendre, des murs laissés à eux-mêmes sans plus aucun voisin ni aucun de leurs trois chats, avec ce petit fou de Caramel qu'elle aimait bien et qui venait souvent chez elle et ne redoutait jamais Radjah ; c'est une image qui revient, mais elle sait bien qu'elle ne trouvera pas le chat dans la pаниère, comme il aimait parfois s'y vautrer ou comme avait fait une autre fois Bleue, cette magnifique chartreuse qui avait donné une portée de chatons dans les draps qui attendaient que Christine les lave – cette image de la chatte et de la masse grouillante et informe des chatons minuscules, aveugles, presque sans poils, gluants, dans l'épaisseur chiffonnée et humide des draps, l'image apparaît et disparaît aussi vite, presque dans le même mouvement, car, maintenant, elle entend dans l'escalier qui monte à l'étage un craquement, puis un autre, cette fois elle en est sûre, ce ne sont pas les bruits de sa maison, c'est autre chose.

Son premier réflexe, c'est de fermer la porte d'un geste si fort qu'un *clac* fait trembler le mur, ce mur qui n'offre qu'une cloison en Placoplatre et qu'un coup d'épaule suffirait à défoncer, même si Christine ne pense pas à ça. Elle a fermé la porte, c'est bien la première fois qu'elle ferme une porte à clé ici, avec une telle précipitation, une telle conscience de le faire pour se protéger, et d'ailleurs elle n'a pas le temps d'y penser, de penser à quoi que ce soit, cette fois elle peut dire qu'une vague de peur est en train de monter en elle, elle ne sait pas vraiment pourquoi, peut-être à cause de l'homme de tout à l'heure et du fait que son chien n'est pas revenu, l'inquiétude de ne pas avoir son chien avec elle, oui, soudain ça l'inquiète, pourquoi il n'est pas ici, et puis ce drôle de type, maintenant ces bruits et la porte ouverte, alors sans plus attendre elle se dirige vers son atelier et n'a pas un regard ni pour la grande femme rouge qui trône en plein milieu de la pièce, ni pour les autres peintures ; non, elle ne voit rien et coupe le son de la chaîne sans se soucier de ce moment qu'elle arrête – car si d'habitude elle prend soin de ne pas arrêter en plein milieu, comme si c'était une brutalité qu'elle ne pouvait pas imposer à des musiciens qui n'en sauraient pourtant jamais rien, elle préférerait suspendre son geste et rester devant sa chaîne une minute ou

deux à attendre que le morceau se termine pour couper le son –, cette fois elle le coupe sans faire attention.

Lorsque le violoncelle s'arrête, voilà déjà un bout de temps qu'en réalité elle ne l'écoute plus ou ne l'entend plus. Le vide qu'il laisse dans son sillage emplit l'espace de l'atelier, de la maison elle-même. Christine lève les yeux au plafond et s'aperçoit qu'elle retient sa respiration pour ne pas être gênée par son propre souffle, pour être certaine de percevoir tous les bruits qui viendront jusqu'à elle, se préparant déjà à entendre un craquement au-dessus de sa tête, dans les pièces du haut, des bruits qu'elle ne comprendra pas alors que non, non, c'est le silence qui s'impose et rien d'autre. Elle reste comme ça pendant une minute ou deux, sauf que ces deux minutes ne sont pas comme cent vingt secondes égrenées au-dessus de sa tête, mais plutôt comme le poids d'un silence d'une demi-heure, et c'est alors seulement qu'elle entend frapper à la porte d'entrée – le temps de sursauter, de se ressaisir, de se dire que tout va bien, de se souvenir pendant une fraction de seconde que Bergogne ne lui a toujours pas réparé cette sonnette qui ne fonctionne plus depuis peut-être un an ou même davantage, mais qu'est-ce que ça peut faire puisque personne ne vient la voir, ou si peu de monde, et maintenant elle surgit dans la cuisine et regarde à travers la porte qu'elle avait fait vitrer il y a longtemps, parce que ces vieilles maisons ont toutes le défaut d'être perpétuellement plongées dans l'obscurité.

L'image du gendarme lui passe par la tête, gendarme dont elle essaie de se rappeler le nom – Philowski ? Elle ne se le rappelle plus, et puis si, ça revient, Filipkowski, oui, c'est déjà en soi l'impression de reprendre la main, elle se dit que peut-être c'est lui qui vient pour vérifier si tout se passe bien, ou parce qu'il a des infos sur les lettres, d'ailleurs cette histoire de lettres commence à lui taper sur le système, elle commence à s'angoisser pour n'importe quoi alors qu'elle n'a en réalité aucune raison d'avoir peur. Elle va dans la cuisine avec cette idée que sans doute c'est lui qui vient, lui ou un autre, alors elle ralentit en approchant de la cuisine, dès qu'elle y sera elle pourra voir, par-dessus la table et de l'autre côté de la pièce, à travers le haut de la porte-fenêtre, la tête de celui ou celle qui vient et qui insiste, tapant successivement trois coups, s'arrêtant quelques secondes, puis recommençant trois coups assez forts, les mêmes, exactement, que les précédents ; puis encore cet arrêt de quelques secondes avant de recommencer, il recommence, elle sursaute dans le couloir quand les trois coups reprennent, puis s'agace, qui ça peut être, et en arrivant dans la cuisine elle reconnaît tout de suite l'homme de tout à l'heure, celui-là qui lui sourit comme il le faisait, de ce sourire qui se veut sympathique et chaleureux mais qui manque étrangement de sympathie et de chaleur. Elle a un moment d'arrêt, mais se reprend,

elle n'hésite pas, fonce vers lui et ouvre la porte, et, sans lui laisser le temps de moufter, le toise, le fixe en le clouant d'un œil agressif,

Qu'est-ce que vous voulez ?

Euh... Oui, pardon. Je ne veux pas vous déranger, mais je me demandais...

Je vous ai expliqué que je ne faisais pas visiter la maison si les propriétaires n'avaient pas confirmé le rendez-vous.

Oui oui, je sais, je sais. C'est pas ça. Je voulais juste savoir si, si ça vous dirait de parler. Si vous avez pas envie de parler un peu ?

Désolée, pour ça, c'est pas la bonne adresse.

Et déjà elle est en train de refermer la porte – lentement elle a saisi la poignée, a commencé à la repousser, mais lui, toujours onctueux, presque amusé, a mis son pied pour bloquer la porte, il avance un peu et puis soupire, haussant presque les épaules,

Oh, non, non, moi... Moi je n'ai pas envie de parler, non, non. Je n'ai rien à dire, moi. Mais mon petit frère, lui, je crois qu'il a bien envie de parler avec vous.

Elle a à peine le temps de comprendre, elle croit à une blague, elle hésite, puis se retourne : de l'intérieur de la maison, un jeune homme en survêtement bleu électrique, les cheveux blonds, décolorés, presque blancs. Ses baskets sont pleines de boue et d'herbe collée, l'un des lacets est dénoué, des taches de sang sur son pantalon. Il la regarde et lui sourit.

Il ne saurait pas dire comment il s'est retrouvé comme un con en bordure de route, un pneu crevé et la radio qui continue avec cette chanson de Bourvil – quand il était gamin, les seuls disques qu'il y avait chez eux c'était justement un trente-trois tours de Bourvil, un autre de Mireille Mathieu et quelques quarante-cinq tours, dont l'un de Sylvie Vartan que sa mère adorait et qui disait que l'amour brûle les yeux et part en fumée comme les cigarettes.

Maintenant, il entend la voix de Bourvil comme si c'était celle de son père, qui, derrière ou à travers celle de Bourvil, venait se foutre de sa gueule pour l'obliger à se regarder en face, profitant de la voix douce et fragile de l'acteur-chanteur pour l'égratigner de son innocence et de sa naïveté, et, par contraste, le renvoyer à ses turpitudes et à sa situation ridicule – pourquoi il est allé jusqu'à profiter de l'anniversaire de sa femme pour prétexter le besoin d'aller en ville, par quel opportunisme, quel tour de cynisme –, comme si à travers la voix faussement candide de Bourvil c'était une époque plus naïve que la nôtre, à défaut d'avoir été plus douce, qui le jugeait, le prenait de haut en évoquant la nostalgie d'un bal perdu et la tristesse de l'après-guerre. Bergogne, pas plus dur ni plus malin qu'un autre, est à deux doigts de se laisser attraper par la douceur mélancolique de la chanson, un homme pleure sur son amour perdu et fait écho à son histoire, sa vie à lui, comme dans la chanson, sur un tas de gravats. Bergogne se laisse dévorer par les souvenirs amers d'une époque où lui aussi aurait pu dire *c'était bien*, parce qu'il avait cru trouver en Marion l'apaisement et la plénitude, l'accomplissement de sa vie amoureuse, la promesse de la fin de cette solitude évoquée par la voix de Bourvil ; mais la solitude est revenue et celle de la chanson vient soudain lui rappeler la sienne – putain, ferme ta gueule Bergogne, ça suffit, arrête de chialer sur toi comme un gamin et prends-toi un bon coup de pied au cul, se dit Patrice quand il se penche sur l'autoradio et l'éteint d'un coup sec, retirant du même coup sa ceinture de sécurité car il sait que ce n'est pas le moment de se laisser couler dans sa mièvrerie, même si pourtant, sans trop savoir pourquoi, il reste cloué à son siège et regarde l'ordinateur dans le rétroviseur intérieur, scotché sur lui, comment il peut lui faire ça, comment il peut, c'est l'amour qu'il a pour elle qu'il salit en allant faire ses coups en douce – pourquoi on dit *en douce* alors qu'il n'y a là-dedans aucune douceur ? –, comment il peut se raconter qu'il aime sa femme et qu'elle est tout pour lui, que plus rien n'existerait sans elle ou qu'il n'est rien sans elle, après ce

qu'il vient de faire, comment il peut croire en cette valse de mots dont il se dit qu'ils sont les siens, qu'il les pense, car, ce qui est vrai, c'est qu'il vit son amour pour Marion avec une telle fièvre qu'il pense ne pas être digne de la chance qu'elle lui accorde en partageant sa vie, même si cette question revient toujours de savoir comment il est possible qu'une femme comme elle ait pu s'enticher d'un type comme lui, comme il se l'était demandé dès les premiers échanges qu'ils avaient eus sur Internet, parce qu'en voyant la photo qu'elle lui avait postée il avait d'abord cru à une blague ou à une forme de prostitution ou à quelque chose de ce genre. Puis, après le premier rendez-vous, après les premières nuits d'amour, après même qu'ils se sont mariés, cette question finissait toujours par refaire surface, et il sait qu'un jour il faudra bien qu'il ait le courage de lui avouer qu'il n'en peut plus de cette vie qu'ils mènent, des faux-semblants sur lesquels ils s'accordent pour se faire croire ensemble que tout va bien. Il faudra bien qu'il ait le courage de lui raconter que lorsqu'il va en ville il s'arrête sur les boulevards, qu'il passe du temps avec des – comment il le dira ? quel mot pour le dire ? Est-ce qu'il dira ce mot qu'il ne prononce jamais et qui est pour lui comme un mot trop prudent, ou qu'il fera comme les gens qui parlent de quelqu'un en disant qu'il est décédé pour dire qu'il est mort – pourquoi ils ne disent pas qu'il est mort, plutôt que d'essayer de planquer le cadavre dans ce mot embaumé, faussement pudique ? *décédé* ? Ce serait pareil dans sa bouche, ce mot de *prostituées*, aussi malvenu et hypocrite ; ou bien, est-ce qu'il faudra le dire dans ses mots à lui, je vais aux putes, tu vois, cet après-midi je suis allé voir les putes parce que j'ai besoin qu'une femme –

Il ferme les yeux. Des voitures passent sur la nationale. Le Kangoo est secoué par les mouvements de l'air à cause des voitures qui roulent parfois très vite, excédant largement la vitesse autorisée. S'il perd trop de temps, Ida sera à la maison avant lui et sera surprise de ne pas le trouver, alors qu'il lui avait promis d'être à la maison avant elle, et qu'il l'attendrait pour que tous les deux aient encore tout un tas de choses à faire ensemble : la décoration et le repas, mais aussi, et peut-être surtout se faire beaux, comme ils sont convenus de le faire depuis déjà plusieurs jours, complotant l'un et l'autre pour organiser la soirée en s'amusant du plaisir de cette complicité, en se racontant déjà la tête de Marion quand elle débarquerait du travail et qu'elle les trouverait dans leurs beaux habits, avec la table mise et la guirlande *bon anniversaire*, même s'ils l'avaient déjà installée l'an dernier – et sans doute aussi l'année d'avant –, peu importe, car le plus important c'est qu'elle découvre la fête qu'ils lui avaient préparée, comme s'ils ne pouvaient pas faire moins pour ses quarante ans, parce qu'elle serait surprise et déçue s'ils se contentaient d'un petit cadeau vite fait, pour

marquer le coup, même si là il n'y avait pas de risque, car ils s'étaient excités depuis des jours à imaginer la soirée.

Et maintenant, voilà qu'il risque de tout gâcher, de décevoir ou d'inquiéter Ida s'il perd encore du temps. C'est pourquoi il faut sortir de cette torpeur qui le tient figé. Patrice reste capté par le rétroviseur intérieur, l'œil toujours rivé sur le reflet du cadeau de Marion, puis enfin il jette un œil à l'extérieur. Il peut sortir de la voiture, fait le tour du Kangoo pour vérifier les quatre pneus – bon, merde, en se frottant les mains contre son pantalon il se dit qu'il doit se dépêcher, c'est l'arrière droit qui est crevé, il pourrait téléphoner à Christine pour dire qu'il sera en retard, mais il entend déjà la lourdeur de sa voix dans le téléphone en racontant qu'il doit changer un pneu – elle le verra bien, de toute façon –, il ferait mieux de s'y coller le plus vite possible, alors qu'il a déjà ouvert le coffre et cherché le cric – ah, oui, il faut la clé pour ouvrir le berceau qui retient la roue de secours au-dessous de la voiture. Il essaie de ne pas aller trop vite, de faire les choses dans l'ordre,

un : la voiture est garée dans un espace suffisamment plat et dégagé, il rouvre la portière, remonte, vérifie qu'il a bien serré le frein à main et passé la première,

deux : la clé pour ouvrir est dans la boîte à gants, d'accord, donc aller dans la boîte à gants et puis,

trois : sortir et positionner la clé dans le coffre, tourner, sentir, au-dessous, le berceau qui retient la roue de secours se dégager et prendre la roue,

quatre : la mettre à côté de la roue à changer,

cinq : et trouver le cric,

voilà, il pose le cric, s'énerve car il a oublié de mettre les feux de détresse.

Qu'est-ce qu'il oublie encore ? Ah, oui, vider le coffre et alléger la voiture au maximum, ce qu'il va faire, vidant le coffre des deux caisses d'outils qu'il y avait laissées ; sortir le cadeau de Marion et avant tout passer le gilet jaune – le baudrier fluo –, aller poser un triangle pour signaler sa présence quelques mètres plus haut. Ça le fatigue mais malgré tout il le fait, il a davantage peur des flics que de l'accident, ou bien, disons qu'il croit plus en la présence des flics qu'au risque d'accident – il ne voit vraiment pas qu'on vienne s'encastrier dans sa voiture en plein jour, alors que sa voiture n'empiète pas du tout sur la route. Il passe le gilet, déplie le triangle de sécurité qu'il va poser quelques mètres plus haut. Puis il fixe la douille antivol sur la clé, desserre les écrous de deux tours de clé – il tourne dans le sens inverse des aiguilles d'une montre. Ça demande de forcer un peu, il balance quelques coups de pied pour s'aider, ça aide, il place le cric en suivant l'encoche sur le bas de caisse, comme il faut, place la manivelle et

tourne, la voiture se lève : la roue tourne bientôt dans le vide.

Il la change et, plus il se dépêche, plus il sent que les choses le débordent, ne pas perdre son sang-froid, c'est trop idiot, ça n'avance à rien, ce n'est pas son genre, d'habitude il sait se raisonner, mais là, non, un vague flottement, un brouillard dans sa tête et pourtant il avance, il change la roue, remet les écrous, les serre. Il va ranger la roue et son pneu crevé dans le coffre, sans ménagement, comme s'il lui en voulait ; il faut maintenant baisser le cric avec la manivelle, exactement comme tout à l'heure mais dans l'autre sens, et c'est sans doute au moment où la voiture est presque rétablie sur le sol, les quatre roues touchant le sol, qu'il est pris d'un mouvement de colère contre lui-même, bon dieu de bordel faut-il qu'il se soit foutu tout seul dans la merde et qu'il fasse n'importe quoi, il pense à l'heure, un temps considérable, perdu, il devrait déjà être rentré et il est là, à quatre pattes sur un bord de route, alors que la circulation augmente parce que pas mal de gens ont quitté leur boulot et rentrent dans les villages alentour, comme tous les jours à la même heure, exactement ce qu'il voulait éviter, et c'est à ce moment-là que, sans qu'il s'en aperçoive mais parce qu'il ne se concentre pas assez sur ce qu'il est censé faire, il ne sait pas comment ça arrive, il lâche la manivelle, quel faux mouvement ou quelle négligence, non, ça il ne le saura pas, même lorsqu'il essaiera de s'expliquer ce qui s'est passé, en se le racontant comme s'il essayait de comprendre une aventure arrivée à quelqu'un d'autre, qu'il aurait entendue en se demandant à quel blaireau ça avait pu arriver, la manivelle qui lui reste dans la main gauche, sa main droite avec l'index et le majeur pris en étau, l'index cisailé au niveau de la phalange proximale, le sang explosant sur sa main, il ne peut pas retenir un cri quand il essaie de retirer son doigt et que celui-ci reste bloqué, le majeur miraculeusement intact, protégé par l'index qui a tout pris, la chair entaillée et noyée dans le sang, le mouvement de panique pour ouvrir le cric avec l'autre main, oui, heureusement la voiture n'a plus besoin du cric, les roues sont arrimées au sol et de ce côté-là tout va bien, tout sauf cette douleur si forte dans le doigt, il se redresse et secoue sa main en serrant les dents et soudain il est pris par une envie de cogner tout ce qui passe devant lui, il donne un coup de pied dans la carrosserie de ce putain de Kangoo recouvert de boue et de taches d'essence, de poussière, de pollen, et quelques secondes plus tard Bergogne s'entoure le doigt de papier toilette, il n'a pas de trousse à pharmacie dans sa boîte à gants, seulement du PQ à l'arrière. Le sang coule abondamment, ça lance dans toute la main, Bergogne est fou de rage – d'abord contre lui et contre sa maladresse, à quoi est-ce qu'il pense, putain de bordel de merde, à quoi, qu'est-ce qu'il avait encore dans la tête pour se laisser distraire comme un con, car maintenant il va falloir ranger et tout

remettre dans le coffre, les deux caisses à outils qui auraient dû rejoindre le hangar depuis au moins trois mois, le cadeau de Marion – il fait attention de ne pas le tacher, pourvu au moins qu'il n'y ait pas de sang. Ida doit arriver chez eux et l'attendre, c'est sûr, elle va l'attendre et c'est de ta faute, seulement ta faute, Bergogne, c'est à sa fille qu'il pense et non plus à Marion, c'est Ida qui est éclairée à la lumière de sa mauvaise conscience et de cette honte qu'il espère bien combattre en prenant la décision de remonter dans sa voiture, en se disant qu'il faut vite repartir.

Déjà il met le contact, son clignotant sur la gauche. Il veut redoubler de prudence – ça suffit les conneries – et il fait les choses presque avec lenteur, circonspection, répétant dans sa tête les gestes et les attitudes qui conviennent en même temps qu'il les accomplit. Il sait qu'il ne pourra pas tenir comme ça jusque chez lui : son doigt n'arrête pas de saigner, ça lance, ça brûle encore plus fort que tout à l'heure. Le sang coule trop fort, il dégouline partout sur le volant, il poisse, alors il s'arrête : clignotant, virage sur la droite, alors que la nationale fend en deux un village qui n'en est pas vraiment un, comme un fruit séparé par la route. Des maisons, une église romane dans un sale état – lugubre, grise et souillée par les milliers de camions et d'autos qui lui ont craché leur gaz d'échappement au nez –, une boulangerie, un tabac-presse qui est fermé et dont des vieilles affiches jaunies, presque effacées par le soleil, finissent de brûler sur place, et, par chance, l'enseigne lumineuse d'une pharmacie où alternent la croix verte et des informations sur la météo.

Bergogne approche et les portes vitrées s'ouvrent automatiquement sur son passage. Il entre, une bouffée de chaleur lui monte au visage, une odeur vaguement aromatique. La pharmacie n'est pas grande mais il y a deux guichets dont l'un est vide pendant qu'à l'autre une jeune femme s'occupe d'une cliente accrochée à son déambulateur, ça tague, comme ça tague aussi très fort dans la main de Patrice, le sang lance des coups comme les coups de jus qu'on se prenait gamin en s'amusant à fermer les mains sur les clôtures électriques des prés où brouaient des vaches indolentes et indifférentes, et c'est la même sensation particulière, ce flux régulier, rythmé, qui se diffusait de la main à tout le bras – il tient sa main levée, les doigts écartés, comme si en retenant la main relevée le doigt allait saigner moins, à moins que ce soit pour montrer qu'il a besoin d'aide sans avoir à le crier, qu'on vienne à lui sans qu'il ait à le demander. Ça marche plutôt bien, la jeune femme lève les yeux et déjà elle laisse tomber la vieille dame sans même s'excuser et s'adresse à Patrice,

Attendez, je vais appeler mon patron.

Patrice essaie de lui sourire mais n'y parvient pas vraiment, il n'a encore rien dit, pas un mot lorsque la jeune femme passe dans

l'arrière-boutique, toujours sans un mot pour la vieille dame qui tente de se retourner, jetant de trois quarts un œil reptilien à l'intrus qui vient de lui voler sa pharmacienne, supposant peut-être qu'elle le reconnaîtra – elle connaît tout le monde ici, mais cet homme-là ne lui dit décidément rien du tout. On entend la voix de la jeune femme qui est passée dans l'arrière-boutique en appelant le pharmacien, et, au moment où celui-ci débarque, la jeune femme lui a déjà raconté, un monsieur qui s'est blessé à la main. Le pharmacien entre, la jeune femme retourne à la vieille dame. Patrice s'approche du guichet où le pharmacien s'est installé, bientôt Patrice entend sa voix et s'étonne de ce qu'elle est tremblante et faible, vacillante, quand il explique qu'il s'est fait ça en changeant son pneu tout à l'heure et puis,

Tout va bien monsieur, on va faire ce qu'il faut, détendez-vous, tout va bien. On va désinfecter et je crois qu'avec des Steri-Strip ça devrait aller.

Patrice tend sa main au pharmacien, un type d'une cinquantaine d'années qui a l'air complètement myope parce que, derrière ses lunettes en fer-blanc, il le regarde avec une attention soutenue, les yeux presque fermés, comme s'il faisait un effort considérable, et puis il entreprend de nettoyer la main en sang, de désinfecter le doigt, il murmure, oui, vous ne vous êtes pas loupé. Et puis il pose des strips, il prend le temps qu'il faut, Patrice se dit qu'il va être décidément très en retard, il se demande quand il trouvera le temps de rentrer ses vaches et se sent tremblant de colère contre lui-même.

Toujours la même scène recommencée du lundi à la fin de la semaine, avec les quelques variations qui font la différence d'une saison à l'autre, la chaleur caniculaire d'un été précoce, le crépitement des gouttes d'eau sur le toit, l'odeur des sièges quand le soleil brûle à travers les vitres, la fraîcheur presque froide de la climatisation ou la chaleur trop sèche du chauffage en hiver, la pluie, le vent, plus rarement la neige ; et toujours, à l'arrêt, ces mêmes grincements des roues et le bruit si particulier de la porte qui s'ouvre et laisse les trois enfants sortir à la queue leu leu, après qu'ils ont dit au revoir à la conductrice du car, cette dame qui porte toujours le même cardigan bleu dont elle retrousse les manches en laissant voir ses avant-bras grassouilleux et – qui contrastent avec sa tête carrée et son cou trop fort – ses minuscules boucles d'oreilles rondes et colorées qui ressemblent à des Smarties.

Maintenant, comme tous les jours hors vacances scolaires, les trois enfants sortent du car, et cette fois ils sont bien heureux qu'il ne fasse pas aussi mauvais qu'avant-hier, avec cette pluie très froide qui avait battu la route avec une telle force que l'eau avait gonflé sur les côtés jusqu'à faire naître sur les bordures et dans les fossés des rigoles ou des mini-rivières. Les jours de pluie, c'est difficile de rentrer chez soi sans finir complètement trempés, au moins parce qu'il faut passer par des flaques énormes dans lesquelles on finit toujours par se salir les bas de pantalon, les chaussures et les chaussettes noires de boue, tout ça formant de bons prétextes aux parents qui en profitent toujours pour vous coller d'office dans la baignoire en répétant que *comme ça, ce sera fait*.

Mais aujourd'hui, c'est le soleil qui les accueille à leur sortie du car. De l'école primaire où il les prend jusqu'ici, il a déposé la grande majorité des enfants, les laissant sortir par groupes d'une dizaine d'abord, puis par quatre ou cinq, et, enfin, au fur et à mesure qu'on s'éloigne du centre-ville de La Bassée – la commune s'étire sur un territoire assez vaste, et, hors du bourg, les maisons sont de plus en plus isolées et rares, il y a bientôt de moins en moins de maisons neuves, de pavillons, puis presque plus, bientôt il n'y a plus que des champs de céréales, la rivière, des bois, puis des fermes et des hameaux perdus aux bouts de chemins de plus en plus éloignés du ramassage scolaire –, les derniers enfants sortant du car soit seuls, soit par deux, en général des frères et sœurs, plus rarement des voisins, mais ça arrive, comme maintenant, quand Ida va laisser Lucas et

Charline partir l'un vers la route qui remonte de l'autre côté de la ligne de chemin de fer, pas très loin de l'usine qui a fermé – au soulagement de presque tout le monde, car oui, il arrive qu'on soit soulagé de la fermeture d'une usine, comme celle-ci où on a fabriqué pendant plus de quarante ans des plaques ondulées en fibrociment pour les bâtiments agricoles et des raccords de tuyauteries, mais surtout des cancers, et, pour ceux qui n'en sont pas morts, des dépressions liées à la peur de l'amiante, de vivre avec cette saloperie en soi. Lucas passe devant le cadavre de l'usine comme devant un mausolée ou un charnier en attendant qu'on finisse de tout détruire et que le temps se charge de le faire oublier, pendant que Charline part juste en face d'elle avec son cartable à l'effigie de la Reine des Neiges sur les épaules, en opérant un demi-tour de quelques mètres avant de s'enfoncer vers les Brèchetières, et de se faire accueillir par les oies et les poules de ses parents.

Ida, elle, tout excitée à l'idée de la soirée qui s'annonce, n'en finit pas de s'arrêter sur la route pour crier,

Au revoir, Charline ! Au revoir, Lucas !

les obligeant

Au revoir, Ida !

l'un et l'autre à se retourner pour répondre en chœur, tandis qu'elle reprend déjà sa course, ne les écoutant plus, courant à l'opposé de leur route à eux. Oui, elle court, même si sa course ressemble davantage à la marche d'une petite forcenée trop heureuse de devoir préparer avec son père l'anniversaire de sa mère, se rappelant depuis ce matin tout le programme qu'elle et lui se sont donné, mais qu'elle s'est fixé d'abord pour elle-même : le bain, les cheveux, la robe, les bijoux, les paillettes qu'elle compte mettre sur ses joues. Et puis elle a prévu d'aider son père, et, même si elle sait qu'il aura déjà mis la table et fait un peu de décoration, s'ils sont convenus des choses à faire tous les deux, elle sait aussi qu'il aura besoin d'aide, c'est sûr, sans elle il ne pourra pas mener les choses à bien. C'est prévu comme ça, elle va ranger sa chambre comme jamais, non seulement ses livres et ses DVD, mais aussi à l'intérieur de son bureau et de ses placards. Elle compte faire ce qui ne se verra pas à l'œil nu, ce qui épatera plus encore sa mère que ne le ferait un rapide rangement ; ce sera comme un cadeau – non, ce sera un *vrai* cadeau, c'est sûr –, sa mère sera tellement contente qu'Ida pense bien qu'elle n'y regardera plus de si près au moins pendant les deux prochaines semaines, et Ida aime tellement ces soirées de fête, les anniversaires, et pas seulement le sien, mais aussi ceux de ses parents, et Noël bien sûr, pas uniquement pour les cadeaux – même si ça compte –, mais d'abord parce qu'il se passe quelque chose que les jours ordinaires ne lui donnent pas, et, même si elle ne sait pas comment nommer ce *quelque chose* qui

manque au quotidien, et qu'il lui semble pouvoir toucher du doigt les jours où l'on fête un événement plus ou moins important, elle sait que ça existe, que c'est présent entre eux, dans l'air qu'ils respirent, dans la maison elle-même, ce *quelque chose* qu'elle ne sait pas nommer et dont elle ignore ce qu'il change à ces moments-là ; mais il lui semble, confusément, dans la brume d'une perception d'enfant sur le monde des adultes, que, pendant ces moments de fête, quelque chose dans l'air se fait plus léger, dégageant le poids qui ankylose tout l'espace dans lequel ils vivent leur quotidien. Car l'heure n'a plus de prise sur eux, Marion ne passe pas son temps à jeter un coup d'œil à la pendule au-dessus du buffet dans la cuisine en espérant que personne ne la remarque, Patrice parle en souriant de tout et de n'importe quoi, des choses qu'on pourrait faire en vacances, comme si pour une fois ils pourraient partir tous les trois et non pas comme elle part en colonie de vacances les étés, toute seule, mais avec ses parents, qui pourraient cette fois trouver le temps qu'ils n'ont jamais – comment son père pourrait abandonner les bêtes, qui s'en occuperait si on partait ?

Ces soirs-là, on se raconte qu'on va passer deux jours chez Disney, qu'on va prendre un bateau pour aller en Corse ou sinon ce sera La Bourboule ; Patrice s'excite en buvant et en racontant des choses qui n'ont pas d'importance et les font pouffer tous les trois, il improvise des devinettes, des jeux de mots complètement nuls qui les font se marrer mais, surtout, Ida voit ses parents, ils rient ensemble, se parlent, elle les voit comme ils ne sont presque jamais d'habitude, à boire des verres ensemble, et, parfois, à la fin, ils mettent de la musique et dansent – tous les trois ensemble –, mais parfois eux deux seulement, ses parents se tenant enlacés et tournant sur place dans les bras l'un de l'autre, ce qu'Ida aime avec un bonheur qu'elle n'arrive pas à se formuler, dont elle sent l'effet si puissant qu'il a sur elle, tant elle se sent alors portée par une envie de rire qui déborde à la moindre occasion, une envie de se joindre à eux, toujours, tant cette joie lui donne un sentiment que rien ne peut les séparer – elle redoute de les entendre se dire qu'ils devraient se séparer, elle n'est pas idiote, elle voit bien ce qui se passe, l'impatience parfois entre eux, la colère qui n'éclate pas, et elle sait très bien que parfois Patrice et Marion ne se disputent pas uniquement parce qu'elle est là et qu'ils attendent qu'elle soit au lit, comme si de sa chambre elle n'entendait pas, alors, remontant de la cuisine, les voix tremblantes de colère, les engueulades et les reproches qui masquent d'autres reproches plus graves, le ton qui monte jusqu'à ce que Patrice se taise et disparaisse dans son bureau. Elle connaît tous les bruits de la maison par cœur ; elle sait très bien que ses parents croient qu'elle ne les entend pas, sans doute ils pensent que l'enfance est un monde hermétique à la vie des adultes, alors qu'elle en sait sur eux beaucoup plus qu'ils

n'imaginent et peut-être davantage qu'eux-mêmes, car elle n'est pas certaine que Patrice sache qu'elle a vu sa mère toute seule assise sur le rebord de la baignoire, les larmes aux yeux peut-être, qu'elle la surprend parfois partie dans des pensées qui ont l'air si sombres et lointaines qu'Ida doit faire des efforts considérables pour ramener sa mère à elle et lui faire perdre ce visage muré qu'elle ne lui connaît pas d'habitude.

Et quand elle revient, Marion s'illumine et dit oui ma chérie, pardon ma chérie, ça va, je rêvassais, mais Ida comprend comment les choses se logent comme des bêtes dans les planches qui pourrissent dans la grange, des insectes qui grignotent le bois sans qu'on s'en aperçoive. Parfois elle voit bien comment sa mère ne répond pas à Patrice, comment il semble parler tout seul et attendre des réponses qui ne viennent pas, et, souvent, elle voit comment lui regarde fixement sa femme. Si elle pouvait lire dans ses yeux, il se peut qu'elle lirait de la colère, de la haine, du ressentiment, de la tristesse, du remords, de la déception, de la solitude, de l'incompréhension pareille à celle qu'elle éprouve lorsqu'elle le voit fixant sa mère qui ne répond pas, ne l'entend sans doute même pas, et combien de fois alors c'est Ida qui doit dire,

Maman, papa te parle.

car elle sait qu'elle, sa mère va l'entendre,

Oui, pardon ma chérie.

et qu'ensuite Marion se tournera vers Patrice.

Ida sait que ce soir ce ne sera pas comme ça. Il n'y aura pas ces moments de flottement pendant lesquels ils restent tous les trois à table, évacuant tout ce qui les concerne pour parler du boulot et des faits divers qu'on a entendus à la télé, et puis de rien, surtout de rien. Mais ce soir Patrice sera entendu, et dès qu'elle rêvassera, sa mère le fera avec le sourire et ne se détournera pas. Ce soir on va mettre de la musique, il y aura les cadeaux pour Marion et les gâteaux et puis les copines de sa mère et sa chère Tatie Christine qui viendra elle aussi.

Ida marche de plus en plus vite en s'agrippant aux bretelles de son cartable Yo-kai Watch. Elle a hâte, elle avance si vite que la voici qui passe la grille du hameau et se précipite vers la maison de Christine – elle attend de voir Radjah, les oreilles dressées, de l'entendre aboyer et trépigner derrière la porte avant que Christine vienne ouvrir. Mais derrière la porte-fenêtre, il n'y a pas Radjah ni Christine, alors Ida se dépêche, elle approche et frappe à la porte, c'est plus une façon de dire qu'elle va entrer qu'une réelle façon de demander l'autorisation, car c'est comme si cette maison était autant la sienne que celle où elle vit avec ses parents. Si elle frappe, c'est aussi par habitude, même si presque à chaque fois qu'elle arrive elle peut être certaine d'être

accueillie par les aboiements de Radjah ou par sa façon de gratter à la porte et de s'agiter en manifestant son plaisir de la voir, et donc il lui arrive d'entrer sans frapper, le chien vient et lui fait la fête tous les jours à cette heure à laquelle, comme aujourd'hui, elle entre dans la maison de Christine – sauf que cette fois elle reste surprise de n'entendre ni Radjah ni Christine.

Elle est seule dans l'entrée et donc déjà dans la cuisine ; Ida ne comprend pas pourquoi ce silence, Christine ne doit pas être bien loin, c'est sûr, peut-être partie chercher un truc de cuisine chez eux, puisqu'Ida voit bien que sur la table traînent tous les ustensiles pour les gâteaux et qu'il y a une odeur de brûlé dans le four,

Tatie ?

elle regarde dans le four, oui, ça sent un peu le brûlé,

Tatie, ton gâteau ?

le gâteau en train de brûler,

Tatie !

et comme elle n'obtient pas de réponse elle coupe le four,

Tatie !

criant plus fort cette fois, mais Tatïe Christine ne répond pas. Ida hésite, faut-il laisser le gâteau dans le four ou le sortir ? Faut-il refermer la porte du four ou la laisser ouverte ? Elle ne sait pas et décide de ne rien faire du tout, de tout laisser en plan. Ida ressort de la cuisine en refermant la porte derrière elle, ce n'est pas grave, bon, il ne faut pas traîner, elle part en courant vers sa maison à elle, c'est à peine si elle remarque que dans la cour il n'y a pas le Kangoo de son père, mais une voiture blanche, genre Clio, qui est garée. Elle n'y fait pas attention, il y a souvent des gens qui viennent voir son père et restent là des heures, elle ne s'arrête pas pour si peu, d'ailleurs aujourd'hui elle n'a pas le temps, elle a d'autres préoccupations : elle fonce vers sa maison et tente d'ouvrir la porte d'entrée qui donne directement sur la salle à manger, mais la poignée résiste, c'est fermé. Ida n'insiste pas, ça arrive, parfois son père part dans la journée et il ferme à clé, puis souvent il oublie d'ouvrir quand il revient ; ce n'est pas grave, elle sait que la clé est toujours rangée sous un pot d'impatiens, qui en cette saison ressemblent plutôt à un tas de brindilles noires et gonflées d'eau qu'à de jolies fleurs d'un beau rouge pétant.

Sous le pot, une clé plate. Elle ouvre la porte, entre, voudrait jeter son cartable dans le salon sur la droite, sur le canapé, mais elle reste deux secondes interdite devant la guirlande *bon anniversaire* et devant les couverts, la nappe au liseré orangé, en se disant c'est chouette, c'est trop joli ce qu'il a fait, papa, et le cartable glisse de son dos, les bretelles écartées, comme ouvertes, quittent les épaules et longent le corps de la petite fille ; elle laisse s'échouer le cartable qui tombe à ses

pieds dans un grand bruit mou, et elle se contente de le repousser d'un coup de pied en le faisant glisser contre le mur, sans y prêter attention ; elle repense à la clé, oui, elle sait qu'elle se fera gronder si elle ne remet pas tout de suite la clé sous le pot de fleurs. Alors sans attendre elle retourne à la porte, prend la clé, la remet à sa place à l'extérieur puis revient à la maison et glisse dans la cuisine – elle a faim et l'idée ne lui vient pas de retourner chez Christine pour goûter, non, elle ne va pas attendre, dans le frigo elle prend un yaourt, elle a trop faim, il faut qu'elle mange tout de suite, pas la peine de retourner chez Christine pour l'instant. Et puis de toute façon elle a tellement de choses à faire, prendre son bain, se changer, se coiffer et se maquiller et ranger dans sa chambre, faire ses devoirs, comment elle va faire tout ça en si peu de temps, surtout que son père devrait être ici, où est-ce qu'il est ? Elle se dit que sa mère ne va pas revenir tard ce soir, ce n'est pas possible, même son chef sera d'accord pour qu'elle rentre chez elle, pour son anniversaire il n'osera tout de même pas la retenir trop longtemps, non, elle ne croit pas. Pour l'instant elle mange une compote de pommes, des biscuits, elle se dépêche et balance la petite cuillère dans l'évier, le pot de yaourt, de compote, le sachet de biscuits, en vrac, dans la poubelle ; elle se passe vite fait les mains sous l'eau, se penche pour boire une lampée au robinet – s'étirant, levant les pieds et s'appuyant un court instant sur les orteils, se laissant presque porter par le rebord de l'évier et basculer en se retenant avec son poignet sur le robinet qu'elle ouvre et referme dans le même mouvement.

Voilà, c'est fait. Elle s'essuie la bouche et tout de suite elle va vers la porte-fenêtre de la cuisine et regarde vers l'étable : il faut qu'elle voie son père. À cette heure il doit être là-bas. Sans réfléchir vraiment, elle ouvre la porte, et, dès qu'elle arrive dans la cour, ce n'est pas à son père qu'elle pense mais à Radjah, jetant un œil vers chez Christine puis à droite, à gauche, surprise de ce silence, elle s'étonne,

Radjah !

elle entend sa voix qui s'élève dans la cour et l'écho,

Radjah !

sa voix dont l'écho lui revient avec un timbre plus grave,

Radjah ! Mon chien, t'es où ?

Elle traverse la cour et arrive dans l'étable. À cette heure-ci, le plus souvent son père vient de rentrer les vaches ou s'occupe des fourrages ou tout un tas de choses dont elle ne sait pas toujours en quoi elles consistent, mais qui lui donnent l'impression de revenir si souvent que, même si elle ne sait pas à quoi les relier, elle comprend les gestes qu'il fait parce qu'elle en connaît la chorégraphie, et, alors que d'habitude elle n'ose pas entrer directement dans l'étable – elle sait

que son père n'aime pas ça –, elle hésite, se ravise, mais hier elle l'avait fait et ils avaient ri tous les deux au sujet des peintures, alors elle sait qu'elle peut le faire de la même façon aujourd'hui, que ce sera sans problème, il doit l'attendre vu qu'ils ont beaucoup de choses à faire. Elle se demande même comment il est possible qu'il soit encore dans l'étable et non pas à l'attendre chez eux, elle ne lui demandera pas, elle commence déjà à l'appeler, s'étonnant de ne pas entendre de bruit en entrant dans l'étable – l'obscurité relative, le silence, puis rien, elle demande,

Papa ?

sa voix faible et hésitante,

Papa, t'es là ?

comme si elle devait se reposer d'avoir haussé le ton dans la cour ; alors maintenant elle fait l'inverse et elle appelle doucement, suffisamment pour qu'on l'entende mais pas beaucoup plus. Et contrairement à hier et même à ce qu'elle aurait pu faire dix à vingt minutes avant, elle n'a pas sauté, n'a pas ri en laissant vibrer dans sa voix sa tonalité de jeu, d'amusement ou de provocation –

Papa, t'es là ?

Papa ?

Seulement quelque chose du doute qui s'installe quand elle n'obtient aucune réponse ; le début de l'agacement aussi lorsqu'elle se met à croire qu'il pourrait lui faire peur pour s'amuser, quelque chose d'aussi stupide et d'amusant que jouer à cache-cache alors qu'elle n'en a pas du tout envie, mais non, bien sûr que non, il ne ferait pas ça. Elle ne se demande pas pourquoi elle avance dans l'étable alors que de toute évidence son père n'y est pas, non, elle avance, c'est tout, dans la semi-obscurité et la fraîcheur, dans les odeurs des vaches. Elle décide de revenir en arrière, de sortir d'ici puisque son père n'y est pas, et pourquoi faut-il qu'elle prolonge son pas et qu'elle regarde là-bas, tout au fond, dans cette partie plus sombre et isolée où elle aperçoit sur le sol de ciment cette masse immobile – au départ elle ne sait pas ce que c'est, et puis au fur et à mesure elle la reconnaît, mais pourtant c'est en avançant de plus en plus lentement – presque comme si elle ne pouvait plus marcher – très lentement pourtant elle avance – elle est là, devant – et elle se penche, elle plie les genoux, tend le bras, la main, elle ne dit rien pour l'instant car l'étonnement, la stupéfaction l'empêchent de réfléchir,

Mon chien ?

Mon chien ?

Mon chien ?

Mon chien qu'est-ce qu'il y a ?

et sa main,
Mon chien,
et son corps en entier continuant à se pencher,
Mon chien,
Ida, les genoux fléchis, qui finit par toucher le chien et le temps de
comprendre que le chien

Radjah ?
ne respire pas,
Mon chien,
de lui prendre la gueule dans ses mains, de lui dire encore, comme
s'il allait

Mon chien
l'entendre, elle comprend que ses mains sont mouillées et sales, ou
plutôt elle ne le comprend pas, sa respiration se bloque, le besoin de
fuir et le besoin de courir mais elle ne crie pas, elle a juste besoin de
sortir, un besoin qui la dévaste, il faut sortir de l'étable, ses genoux lui
font mal sur le ciment, elle se relève, se redresse, recule en regardant
encore le chien, elle recule encore, très lentement, toujours face à lui,
craignant de se retourner, et pourtant il le faut, avoir son chien dans le
dos avec la frayeur qui la talonne, et dès qu'elle se retourne elle se
met à courir et traverse la cour en retenant le cri qui l'étouffe, la
sidération en elle, quand elle entre dans la maison elle se précipite
dans la cuisine et ouvre le robinet – sur la pointe des pieds, tendue,
tremblante, elle jette ses mains trempées de sang sous le jet très fort
d'eau froide, ça éclabousse, tant pis, elle lave le sang et l'eau gicle et
le sang coule de ses mains, sur ses avant-bras, maintenant elle laisse
échapper des petits cris effrayés ou dégoûtés par le sang qui s'échappe
par la bonde et dont il ne restera bientôt que quelques taches éparses
sur le mur au-dessus de l'évier. Elle baisse le jet mais laisse couler
l'eau, ses mains des minutes encore sous le robinet, elle ne comprend
pas et s'étonne, tremble de tout son corps, ses forces se sont échappées
d'elle et elle se sent comme si elle n'avait rien mangé, les jambes et les
bras sans forces. Elle s'essuie les mains et réussit enfin à se remettre à
réfléchir, elle doit faire comme quand elle veut demander à sa mère
quand celle-ci va rentrer, comme elle l'a fait hier, oui, il faut aller
dans le salon vers le téléphone, le prendre et appeler sa mère : elle
décroche, il n'y a pas de tonalité. Elle entend un froissement de cuir,
un mouvement, une présence dans la même pièce qu'elle : elle se
retourne, en se précipitant elle n'avait pas fait attention.

Dans le canapé, un homme est assis. Ses cheveux bruns sont épais,
ses yeux très clairs, son sourire un peu exagéré, Ida n'a pas le temps de
se dire qu'elle n'a jamais vu cet homme,

Bonjour, je m'appelle Christophe.
elle a juste la force d'entendre,

Dis-moi, je ne t'ai pas fait peur, j'espère ?

Quand enfin elles entendent le Kangoo de Patrice entrer dans la cour, elles doivent trouver qu'il est parti depuis vraiment trop longtemps et qu'il exagère ou que, après avoir commencé à s'inquiéter pour lui et avoir largement eu le temps de laisser cavalier dans leurs têtes des idées macabres, avec des images de tôle froissée et de corps déchiqueté, de fer encastré, d'urgences, d'hôpitaux, d'ambulances, de pompiers qui traversent la ville toutes sirènes hurlantes, cessant enfin d'entendre cette petite voix qui leur murmure que peut-être il lui est arrivé *quelque chose*, pour ne pas s'avouer le mot *accident*, et afin de le tenir hors de portée, ce mot, comme un animal menaçant qu'on tient à distance en évitant de se mettre à courir pour ne pas l'effrayer et lui montrer qu'on ne redoute pas une attaque, il se peut, donc, qu'après s'être dit tout ça, en entendant la voiture qui entre, elles finissent par être rassurées du retour de Bergogne, de ce que veut dire ce retour pour elles, mais aussi pour lui, à cause de cette peur de l'accident à laquelle Christine pense presque toujours dès que Bergogne s'en va, au moins quelques secondes à chaque fois, même si souvent c'est une fulgurante appréhension qui disparaît aussi vite qu'elle surgit.

De ça, bien sûr, Christine n'a rien dit à Ida, comme elle n'en dit d'ailleurs jamais rien à personne, et ses pensées s'évanouissent d'un coup parce qu'Ida et Christine ne seront bientôt plus seules ici, qu'il suffit d'entendre le bruit de ce moteur qu'elles connaissent si bien pour reprendre confiance en se disant que quelque chose va arriver, qu'on va enfin sortir de cette histoire qu'elles ne comprennent pas – ça ne va pas durer, ça ne peut pas, ces deux types, le plus jeune des deux avec ses cheveux décolorés trop blonds, presque blancs, qui joue avec son couteau et passe son temps à souffler sur la vitre pour y faire de la buée – attendant quoi ? – pendant que le plus âgé a pris un air au contraire exagérément attentionné qui ne lâche pas Ida du regard, s'étonnant, s'enthousiasmant devant sa taille, ce qu'elle est grande ! dit-il comme pour lui-même, comme si elle ne l'entendait pas parler d'elle à la troisième personne, ou qu'il parlait d'elle en son absence, oui, vraiment si grande, si belle, comme s'il était bluffé ou simplement qu'il s'accrochait à ça pour dire quelque chose et ne pas laisser le silence et l'embarras gagner entre eux, comme il l'avait fait tout à l'heure, en début d'après-midi, avec ses mains virevoltantes et ses paroles pour ne rien dire.

Et pendant que la voiture arrive, qu'elle entre dans la cour, qu'on l'entend qui avance comme elle le fait toutes les fois, lentement, avant

de se garer sous le hangar, oui, pendant ce temps le silence se fait soudain plus lourd ou bien s'immobilise, comme s'il se solidifiait entre eux tous ; on écoute, comme si tout le monde savait que bientôt, avec la présence de Patrice, tout allait basculer, Ida et Christine les premières en sont sûres, elles comptent sur lui sans douter une seconde de ce qui peut arriver, elles en sont si sûres qu'elles ne peuvent pas réprimer un mouvement de joie, Christine prend la main d'Ida et la lui serre si fort, tout sera bientôt terminé par la seule présence de Bergogne, et, même si elles ne se le disent pas, même si une seconde elles sont sans doute plus agitées, qu'Ida ne peut s'empêcher de dire,

Papa, c'est papa,

elles sont toutes les deux prises d'un mouvement qui leur fait un bien si grand qu'elles ont du mal à le contenir, et si elles ne veulent pas se montrer trop confiantes, elles ne peuvent pourtant pas réprimer ce mouvement de libération, presque de triomphe, même si elles n'ont pas besoin de se le dire, quelques regards suffisent, un échange très discret, une façon d'opiner du menton comme si on répondait à une question alors qu'elle n'a pas été posée, comme si on voulait affirmer sa confiance ou dire oui à une supposition alors que celle-ci n'a même pas été formulée ; elles partagent cette confiance en se disant que bientôt ce sera fini, Bergogne va débouler ici et ne fera qu'une bouchée de ces deux types qui ont eu l'air si bête quand Christine leur a crié de laisser partir la petite, que la petite ne leur avait rien fait, les deux types laissant continuer Christine mais sans lui répondre, vaguement choqués ou interloqués lorsqu'elle a évoqué leurs saletés de lettres anonymes, leur demandant ce qu'ils lui voulaient, ce qu'ils lui veulent, et ce qu'elle avait bien pu leur faire.

Pour l'instant, la seule chose que change vraiment l'arrivée de Bergogne, c'est que l'un des deux hommes, le plus âgé, celui qui a dit s'appeler Christophe et qui voulait visiter la maison à vendre, a dit qu'il allait devoir descendre pour, il a dit, *accueillir monsieur Bergogne*.

Il a dit ça : *accueillir monsieur Bergogne*.

Monsieur Bergogne, et Christine a pensé tu vas voir le poing dans la gueule qu'il va te coller, *monsieur Bergogne*, faisant mine de ne pas s'étonner que l'homme, en disant ça, lui ait d'abord avoué qu'il n'était pas ici par hasard, qu'il connaissait le nom des habitants du hameau ; et elle, malgré la colère, elle n'en est toujours pas revenue de ces mots qui se veulent si respectueux et polis mais qui sont quoi en vrai, se demande-t-elle, ces mots qui cachent à peine, sous leur vernis, l'ironie et le sarcasme, *monsieur Bergogne*,

Tu parles,

la moquerie qui affleure déjà,

Monsieur Bergogne,

Qu'est-ce que vous lui voulez à *monsieur* Bergogne ?

Et elle peut toujours demander, à ce moment-là, elle n'obtient pas de réponse. Christophe sort de la chambre d'amis à l'étage, où Christine et Ida sont retenues et où elles attendent toutes les deux, sans trop savoir quoi, assises sur l'un des côtés du lit, avec le jeune homme blond debout près d'elles qui joue avec son couteau et regarde par la fenêtre, encore et encore, curieux, peut-être inquiet, en leur répétant comme s'il voulait s'en convaincre que c'est super d'habiter ici, c'est trop chouette ici, vraiment super, laissant Christine et Ida attentives au pas de Christophe qui descend l'escalier – le bois qui craque, les pas rapides, et puis rien, il n'avance pas, à peine quelques mètres, elles écoutent mais entendent surtout qu'il reste dans la maison ; elles le comprennent parce qu'il n'y a bientôt plus un bruit, et, sans doute pas moins qu'elles, le jeune homme écoute ce qui se passe, aux aguets lui aussi – il est debout devant la fenêtre, occupant l'espace qui sépare le bord du sommier de la fenêtre, les retenant enfermées entre le mur et le lit. Elles n'osent pas bouger, pas encore, alors Ida est assise si près de Christine que celle-ci ne voit pas ce qu'elle pourrait faire d'autre que la tenir contre elle, l'enlaçant davantage pour la rassurer que pour la protéger, même si elle ne pense pas que le jeune homme soit capable de lui faire du mal, car depuis qu'elle l'observe, de profil, face à la fenêtre, elle voit bien qu'il n'a pas l'air méchant, pas réellement méchant au sens où il aurait l'air d'avoir *envie* de les effrayer ou de les blesser, et, au contraire, il a l'air de vouloir être doux avec elles deux, s'excusant presque du dérangement, même si pour l'instant on ne se parle plus et que lui baisse très vite les yeux – on pourrait presque avoir l'impression qu'il rougit, c'est ça, sans doute il rougit parce qu'elles soutiennent son regard, lui opposant une fixité pleine de colère et d'incompréhension. C'est comme si les questions qu'il voyait dans les prunelles des deux otages l'oppressaient tellement qu'il devait détourner les yeux pour ne pas avoir à les affronter – comme il est sans doute déjà difficile d'affronter le silence et de se retrouver seul avec cette gamine et cette femme dont il voit bien que l'une et l'autre ont remarqué les taches de sang sur son survêtement.

Bientôt, se disent Christine et Ida, tout va se dénouer. Comme si la présence de Patrice allait avoir cette force presque magique d'annihiler ce qu'elles viennent de vivre et qui les a laissées l'une et l'autre dans un mutisme incrédule, incapables d'exiger des deux hommes des explications, des comptes, pas capables non plus de les insulter ou de les menacer, Christine bafouillant des questions sur les lettres anonymes, cherchant d'abord à comprendre pourquoi ils lui en voulaient, comme si ce qui comptait pour elle c'était d'abord

d'éclaircir les raisons qui auraient justifié ou du moins expliqué pourquoi on avait décidé de lui envoyer des lettres anonymes, avant même d'avoir tué son chien et de la retenir, maintenant, avec la fillette des voisins, en otage – parce que c'est bien ce qui se passe, non ? –, sauf que les deux types sourient quand elle leur pose des questions, comme s'ils ne les comprenaient pas, qu'elles étaient posées dans une langue étrangère dont ils ne connaîtraient presque aucun mot, et leurs réponses – on va être tranquille et tout va bien se passer – lui paraissent aussi fausses que les dialogues d'un téléfilm ou d'une série américaine aux traductions convenues de paroles convenues, elle se doute au moment où elle pose ses questions que celles-ci sonnent tout aussi faux, oui, cet effondrement en s'entendant les poser ou plutôt les lancer comme une mauvaise comédienne s'écoutant balancer ses tirades en se sentant obligée de les gueuler pour compenser le fait de ne pas y croire, en accentuant ainsi leur nullité, criant leur banalité, des questions comme en posent les victimes dans les films de kidnapping, et la stupidité de se voir réduit à l'état de personnage alors que tout ce qui vous vient à l'esprit n'appartient qu'à un genre gonflé de conventions. Ainsi Christine s'entend prononcer ces phrases qui ne sont pas les siennes et n'appartiennent à personne, comme s'il n'y avait personne derrière ces mots qui ne seraient que la copie de mots dont on aurait perdu les originaux, des phrases défaites, vidées de leur substance à force d'avoir été répétées, jusqu'à devenir ces ombres de phrases que Christine a balancées en s'étonnant, à les prononcer, qu'elle puisse les trouver si inappropriées et si pauvres, si totalement dépourvues de vérité, de chair, et, en l'occurrence, tout simplement de pertinence,

Qui êtes-vous ? Qu'est-ce que vous voulez ? On n'a pas d'argent. N'approchez pas. Ne touchez pas à la petite. C'est vous qui m'envoyez les lettres ? C'est quoi ces lettres ? Qu'est-ce que vous me voulez ?

Maintenant on entend comme la réverbération sur les murs, dans les pièces, dans l'air même du hameau, du moteur du Kangoo qui entre et va se garer. Patrice n'a pas pensé à Radjah, pas pensé que, contrairement aux habitudes, le chien n'a pas gueulé et qu'il n'est pas venu au-devant de lui.

Bergogne est encore troublé par la blessure de son doigt, pendant tout le trajet le pansement l'a gêné presque autant que la blessure – ça lui rappelle le bras qu'il s'était cassé en jouant au foot dans un champ quand il était gosse et qui l'avait obligé à avoir un plâtre le jour de sa communion, les photos où il sourit dans son aube dont le blanc se confond avec celui du plâtre –, et puis il s'agace de ce temps perdu, il aimerait se dire que maintenant tout va bien se passer et sort de la voiture en empoignant les sacs de surgelés qu'il va déposer dans la

cuisine, non, ce n'est pas la peine de mettre les ris de veau au congélateur, il va les laisser décongeler tranquillement dans leur sac avant de les sortir pour les cuisiner. Il revient dans sa voiture pour prendre l'ordinateur en se rappelant qu'il faut emballer le cadeau – le papier cadeau à chercher quelque part, le scotch, un ruban ou un truc doré pour faire joli aussi, enfin, bon, tant pis s'il n'y en a plus –, il se laisse bousculer par ses pensées et, s'il n'est pas intrigué par l'absence du chien de sa voisine, il l'est tout de même un peu par la Clio dans la cour, se demandant qui peut bien venir voir Christine à cette heure-ci, car à force de se connaître on se croit un droit de regard sur tout, quelqu'un qui a débarqué – un représentant, un VRP, encore un con qui veut refourguer à Christine pour un euro un truc qui finalement lui en coûtera dix mille si elle l'écoute, mais le type est mal tombé, c'est sûr, elle n'a besoin de personne pour virer les types comme ça –, il ne s'arrête pas à ça, il a tellement de choses à faire, le papier, le scotch, tout ce qu'il faut, il va faire ça sur la table dans la cuisine. Il pose la boîte de l'ordinateur, vérifie qu'il n'y a pas le prix collé quelque part, une étiquette quelconque. Non. Il n'oubliera pas de donner le bon de garantie à Marion, même s'il ne sait déjà plus où il l'a rangé, ce n'est pas grave, on verra plus tard. Il commence le paquet et n'est pas foutu de mettre la main sur les ciseaux, il appelle Ida une fois, une deuxième, plus fort, puis il laisse tomber ; Ida doit prendre son goûter chez Christine, ce n'est pas grave. Il cherche encore dans les tiroirs du buffet de la cuisine, dans le meuble de la salle à manger, non, il grogne contre les objets qui ont l'art de disparaître dès qu'on les cherche et qu'on retrouvera alors qu'on n'en a plus besoin, voilà – merde, j'allais oublier de mettre le champagne au frais –, et il met le champagne au frais en se disant qu'il ouvre trop de chantiers en même temps, il va forcément oublier de faire un truc important, enfin il prend un couteau, et, en pliant suffisamment le papier pour le marquer, il arrive à le couper avec la lame du couteau, ça prend du temps, couper, scotcher un côté, rabattre un autre pan de papier, faire des plis, éviter les ratages, les angles trop épais ; il faut que ce soit lisse, bien plié, symétrique aussi.

Ça y est, le cadeau est fait. Bergogne est content, il ne s'en est pas trop mal tiré. C'est un beau cadeau, le paquet est énorme, il fait envie, Bergogne a même trouvé du bolduc doré avec lequel il fignole, peaufine, maintenant il faut se changer – prendre une douche avant tout.

Et ainsi, pendant longtemps, des minutes écrasantes, dans la maison de Christine, on attend sans comprendre tout ce temps qu'il met avant de débarquer et on se désespère de l'entendre, lui, d'entendre la marche de cet homme dont Christine et Ida connaissent parfaitement

le pas lourd sur la dalle de ciment le long des maisons ; on entendra, à l'instant où Bergogne s'arrêtera devant la maison, le silence, puis le frottement métallique contre le ciment lorsque les semelles frottent, déplaçant le paillason avec elles – tous les jours le même bruit métallique –, elles vont l'entendre et l'espèrent comme elles ne l'ont jamais espéré, même si, tout à coup, Christine se dit que peut-être il vaudrait mieux qu'il ne vienne pas, qu'il n'entre pas, qu'il faudrait crier pour lui dire de ne pas venir, c'est peut-être une sorte de piège pour l'attraper, lui ; elle est prise d'une inquiétude qui va jusqu'à la panique, mais dont elle essaie de ne rien montrer parce qu'elle ne veut pas qu'Ida comprenne ce à quoi elle pense, car elle redoute la réaction de la fillette, elle craint de lui communiquer sa peur – mais non, de toute façon ça ne changera rien, et, quand Patrice entre dans la maison en ayant, comme il le fait toujours, frappé deux coups avant d'entrer, elle s'est ressaisie en se disant que tout va bientôt se terminer, il faut que ça se termine, ces deux dingues vont devoir s'expliquer parce que terroriser une vieille folle et une petite fille est à la portée de n'importe quel connard venu, mais avec un homme comme Bergogne, ça, elle se dit, ce sera une autre affaire.

Mais pour l'instant Bergogne ne vient pas. Il prend un temps considérable sous sa douche, à cause de ce besoin un peu pathétique de laisser couler l'eau sur lui comme si elle pouvait le laver de sa honte – et pourtant il refuse de se dire qu'il a commis une faute, pourquoi pas un crime pendant qu'on y est, un péché, comme sa grand-mère aurait parlé d'un péché en fronçant les sourcils, un genou en terre avant de se signer en grinçant que décidément l'enfer est partout ; elle aurait demandé pardon au Très-Haut en disant que l'adultère est un péché, et lui, ce petit bondieusard presque zélé qui aimait le catéchisme du mercredi et la messe du dimanche, le visage du christ en bois sur sa croix d'olivier ou d'acajou, au-dessus des bancs dans l'église Saint-Pierre, lui qui trouve ce folklore si ridicule aujourd'hui, il lui reste quoi de ce qu'il croyait si fort et avec tant de crainte respectueuse lorsqu'il était enfant, à part ce goût amer qu'elle lui a laissé dans la bouche avant de se déliter, au fur et à mesure que sa croyance a fini de partir en lambeaux ?

Aujourd'hui, sous l'eau de la douche, il retrouve l'espoir naïf de se laver de lui-même, il repense à la fille, au local à poubelles, le visage de la fille, le piège de la culpabilité qui se referme et contre lequel il lutte – tu ne vas pas faire semblant de penser à elle, semblant d'avoir de la compassion pour elle ou pour sa vie, sa misère, tu ne vas pas faire ça, salaud, te faire croire que tu es un type bien et que tu penses à cette fille alors que tu t'en fous et que c'est juste un moyen pour te justifier à tes yeux, parce que tu veux te trouver un peu mieux que tu l'es, ta compassion de merde tu peux te la garder, elle s'en fout et elle

n'en a pas besoin, cette fille, ce qu'il lui faut c'est de l'argent, le tien ou celui d'un autre, oui, une vie meilleure mais pas ta compassion de merde.

Et c'est avec une infinie précaution et presque lenteur qu'il prend le temps de se sécher, de se brosser les dents, de se coiffer, de faire attention à ses sourcils qui partent dans tous les sens ; et puis à se couper quelques poils du nez ; un sérieux infini pour s'habiller avec son pantalon noir et une chemise blanche, même s'il hésite à la passer – il risque de la salir s'il la prend tout de suite –, comme il hésite aussi à passer une cravate, puis non, c'est trop, ce serait grotesque, une veste aussi ce serait ridicule. Est-ce qu'il doit porter un maillot de corps ? Il réfléchit, un débardeur, si on ne prend pas de veste, il s'imagine qu'on le voit au travers de la chemise. Alors il reste devant la penderie à chercher l'inspiration qui ne lui viendra sans doute jamais pour ce genre de choses. Il va bien falloir se jeter à l'eau, il ne va quand même pas aller chez Christine pour lui demander comment s'habiller, non ? Il décide d'essayer son pantalon et sa chemise pour voir s'il est mal à l'aise, s'il se sent engoncé dans cette chemise dont il voit bien qu'elle ne cachera sûrement pas son ventre qui déborde du pantalon – il a encore grossi depuis la dernière fois –, merde, c'est pas terrible, se dit-il. Mais est-ce qu'il faut laisser la chemise dans le pantalon ou la sortir pour jouer le type décontracté ? Après réflexion, il la laisse dans le pantalon, tant pis si ça serre un peu, ce n'est pas grave. Il se déshabille pour ne pas risquer de se salir – d'ailleurs il doit aussi penser à rentrer les vaches. Il s'habillera au dernier moment, et, pour l'instant, il va reprendre son jean un peu trop lâche, sa chemise à carreaux et son pull camionneur troué aux coudes. Il aura bien le temps de trouver tout à l'heure, et encore le temps de changer d'avis si ça ne va pas.

Le soir a commencé à descendre sur la cour, le ciel s'est teinté d'une zone bleutée et presque grise, frangée au loin par un halo rosé, très pâle, auquel Christine ne fait bientôt plus attention parce qu'elle reconnaît le pas de Patrice dans la cour.

Il frappe à la porte et, alors qu'il entre sans attendre qu'on lui réponde, elle a envie de lui crier de repartir et d'appeler les gendarmes ou elle ne sait pas quoi, elle n'a pas d'idée, que du vide en elle, de la colère et cette boule dans la gorge, ce cri qui voudrait sortir mais ne sort pas ; elle se tait, les yeux rivés sur le jeune homme qui n'a même pas l'air d'avoir entendu Patrice – ou alors c'est qu'il ne fait pas attention –, pourtant Ida s'agite et Christine est obligée de la retenir, de lui montrer, en mettant l'index sur sa bouche, qu'on va attendre, qu'il ne faut pas s'inquiéter et ne pas appeler ni crier pour ne pas affoler Patrice inutilement, elle ne sait pas comment il va réagir, est-ce qu'il pourrait réagir violemment, ce qu'Ida semble comprendre car elle se redresse et regarde en silence vers la porte.

Le jeune homme aux cheveux décolorés se retourne vers Ida et Christine ; sans rien dire il les empêche de sortir de là où elles sont, l'une et l'autre le comprennent et ne tentent rien, elles se doutent qu'en bas Patrice a dû être surpris de ne pas trouver Radjah, c'est sûr, il a dû s'étonner de trouver en vrac tous les ustensiles de cuisine et les ingrédients sur la table. Et, de fait, il reste un moment sans bouger, dans la cuisine, n'osant même pas appeler, seulement interloqué, puis finalement sa voix s'élève dans le silence de la maison,

Ida ?

mais sans forcer, presque avec la peur de déranger,

Christine ?

comme on le ferait pour réveiller quelqu'un,

Ida ? Christine ?

puis, avec peut-être plus d'assurance ou de détermination, comme si une pointe d'agacement venait forcer la note,

Ida ? Christine ? Il y a quelqu'un ?

mais la réponse ne vient pas, Christine à l'étage serre les mâchoires et n'ose pas répondre, Christine qui saisit très fort le bras d'Ida, leurs voix bloquées à toutes les deux, et l'autre, le jeune homme, avec ses cheveux brûlés par la teinture et ses yeux gris clair fixés sur elles qui ne savent pas comment faire et baissent leurs yeux devant lui, contrairement à tout à l'heure, simplement parce que la colère les a quittées ; et maintenant c'est comme si elles n'arrivaient plus à tenir

avec défi et provocation le regard de ce type qui pourtant n'est qu'un gamin – c'est un gamin, se répète Christine, quel âge il a, mais quel âge il a ? –, elle le dévisage avec stupeur et incrédulité et, à vrai dire, elle aurait sans doute du mal à l'admettre, mais quelque chose en lui l'intrigue suffisamment pour qu'elle pense, presque malgré elle – juste une seconde, sans pouvoir retenir cette idée incongrue – qu'elle pourrait, qu'elle aimerait faire son portrait, qu'il est le portrait de quelque chose d'autre que lui-même, même si elle ne sait pas de quoi. Elles attendent, Ida les yeux le plus souvent rivés sur les taches de sang qui marquent le haut du survêtement, et la lame du couteau, que le type s'amuse à sortir de la poche du pantalon – c'est quoi ? un Laguiole comme son père en a un, ou un Opinel ou quoi d'autre encore ? Elle le voit qui joue avec le couteau, chantonnant pour lui seul, avec la lame qu'il s'amuse à promener sur sa peau, sans appuyer, testant sa résistance et l'élasticité de sa peau peut-être, n'allant jamais jusqu'à risquer de se blesser et traçant des lignes sur ses mains, suivant des parcours imaginaires le long de ses doigts, sur les lignes de ses paumes, longeant lentement le tracé des veines comme si tout à coup il était seul et ne voyait plus personne autour de lui ; Ida l'épie, le scrute, mais lui c'est comme s'il était tout seul, dans le silence total, et il se tourne vers elles comme s'il devait vérifier qu'elles étaient encore là, qu'il les avait oubliées, car le plus souvent il observe par la fenêtre le ciel et la campagne, la cour du hameau.

Ida a le temps de bien voir ses cheveux courts sur la nuque, coupés à la tondeuse dans le haut du cou et sur les côtés, mais qui semblent bombés sur le haut du crâne, retombant dans une mèche assez dense et faisant comme une vague sur le devant, pas très longue ; de profil, le nez est légèrement tordu sur le haut, le menton déforme le visage car, avec la lèvre inférieure, il avance un peu trop par rapport à la lèvre supérieure, le menton peut-être légèrement en galoche, ou peut-être que c'est le bas de la mâchoire qui avance légèrement, comme s'il était décroché près des oreilles. Pourtant le visage est doux – est-ce que c'est parce qu'il est imberbe ou parce que sa peau est si blanche, presque rose ? On dirait celle d'un tout petit enfant, mais elle n'est pas si lisse, non, il a des poches sous les yeux et des points noirs aux ailes du nez, ses yeux ont l'air perdu comme il a l'air perdu, lui aussi, alors qu'il regarde encore par la fenêtre avant de réagir – ça y est, il se redresse –, il arrête de chanter ce chant bizarre qui avait l'air de répéter des

Boum,

explosions de

Boum,

dans sa bouche, dans sa tête, la nuque accompagnant la tête d'un léger mouvement,

Boum,

et il arrête, se tenant droit, comme s'il se réveillait devant Christine et Ida, leur ouvrant un large sourire qui laisse voir ses dents jaunes, irrégulières, et dont l'une semble cassée. Il approche d'elles, qui instinctivement reculent ; Christine veut serrer davantage Ida dans ses bras comme pour dire à l'autre qu'il ne doit pas approcher de la fillette, comme pour dire à Ida qu'elle va la protéger, qu'on ne lui fera pas de mal, mais Ida veut se libérer de l'étreinte de Christine et ne veut pas qu'on la touche, elle a entendu la voix de Christophe – une voix comme éteinte ou étouffée par l'espace de l'étage qui les sépare, sa voix qui vient de quelque part en bas et s'adresse forcément à son père, c'est ce qu'elle se dit, oui, il est là, elle a entendu quand il les avait appelées, Christine et elle, mais après il n'y a rien eu, et enfin il y a la voix très nette de l'autre, adressée à son père. Celui-ci va bientôt venir dans la chambre et ce sera fini, les deux hommes vont partir, c'est ce qu'elle se dit, se répète, même si pour l'instant elle n'entend pas son père mais seulement la voix de Christophe qui vient de l'escalier, peut-être de l'atelier,

C'est des drôles de gens, ces artistes, vous trouvez pas ?

cette voix qui joue l'étonnement et que Christine et Ida perçoivent en guettant surtout la réponse de Patrice, s'étonnant de ne pas l'entendre arriver – est-ce qu'il n'a pas répondu ou que sa réponse n'est pas montée jusqu'à elles, qu'elle s'est perdue dans l'escalier, trop faible pour parvenir à franchir la distance qui les sépare ?

Maintenant elles ne bougent pas, elles veulent entendre ce qui se passe en bas, oui, c'est dans l'atelier que ça doit se passer, quand Patrice n'a trouvé personne dans la cuisine et qu'il a vu tous les ingrédients et les ustensiles pour la pâtisserie ; sans doute il se sera dit qu'elles étaient juste à côté, que sans réfléchir il sera allé jeter un œil dans l'atelier, oui, presque par réflexe il est entré dans l'atelier où, bien sûr, il s'attendait à trouver Christine et Ida mais dans lequel il n'y avait que les peintures pour l'attendre – seulement la femme rouge qui lui dit qu'il est face à un mystère dont il ne trouvera jamais les réponses. Bergogne n'éprouve plus ni colère ni agacement, tout ce qui s'est passé cet après-midi s'éloigne dans la brume des souvenirs, il ne ressent presque plus rien dans sa main, il n'y pense plus, maintenant ça va aller. Il redoute pourtant un peu le silence qui l'accueille dans la maison de Christine – et qu'elle n'ait pas mis de musique, oui, ça l'étonne –, il prend le temps de s'arrêter sur le regard de la femme rouge en se disant que décidément ce qu'il voit ne lui plaît pas trop, ou plutôt ça le met mal à l'aise, une seconde il aurait presque pu croire qu'elle allait lui parler, mais non, c'est une voix d'homme qui vient de derrière lui, persiflant sur un ton mielleux, jouant l'étonnement ou l'intérêt complice,

C'est des drôles de gens, ces artistes, vous trouvez pas ?

D'en haut, Christine et Ida ne sont pas sûres de ce qu'il a pu répondre. Elles ont perçu sa voix comme venant de trop loin, trop assourdie, comme si elle n'avait pas pu monter jusqu'à elles, ne pouvant pas dépasser l'étonnement et l'effet de surprise dont Christophe sait, bien sûr, qu'il lui donne un avantage sur ce qui se joue – mais qu'est-ce qui se joue ? Est-ce qu'il se joue quelque chose, se demande déjà Christine quand elle essaie de percevoir ce que Patrice aurait pu répondre. Elles se sont serrées plus fort, Christine a senti monter des forces en elle, la colère et l'indignation, des forces qui arrivent par nappes et se superposent à l'affolement et à la stupéfaction, les effacent, les éloignent suffisamment pour que maintenant Christine puisse se relever et décide d'aller vers la porte, de faire face au jeune homme, parce qu'il est venu s'installer près de la porte. Il fait un signe de tête pour lui intimer l'ordre de ne pas bouger, le temps pour elle, face à lui, d'entendre à nouveau la voix de Christophe,

Les artistes, c'est des gens bizarres... Vous pensez pas ?

et cette fois la réponse monte nettement jusqu'à l'étage,

Vous êtes qui ? Où est Ida ? Où est Christine ? Qu'est-ce qui se passe ici ?

les deux voix déformées par la distance qui les sépare de l'étage, l'espace de l'atelier et celui dans lequel les deux hommes se tiennent l'un en face de l'autre, qui les sépare mais qui aussi les relie, puisque de là-haut on perçoit maintenant ce qui s'échange, au moment où l'un demande à l'autre qui il est, et que l'autre ricane, retournant la question en la laissant traîner,

Moi aussi je peux vous demander qui vous êtes, non ?

et ce n'est pas difficile pour elles alors d'imaginer la réaction de Patrice, elles le connaissent, on entend le souffle de son déplacement, de l'étage on perçoit presque comment il avance de toute sa force, de sa puissance – c'est un homme qui n'a pas seulement pour lui l'épaisseur d'un corps musclé sous la graisse, non, il a aussi l'épaisseur que dégage toute son énergie retenue, tout ce que sa douceur habituelle semble retenir de puissance inentamée –, et, bien qu'elle n'ait pas peur de lui parce qu'elle sait combien il l'aime, combien tout son être tend à la protéger, Ida sait aussi qu'il pourrait la briser d'un rien, et c'est ce à quoi elles pensent l'une et l'autre, non pas que Patrice pourrait être en danger, certainement pas, mais que c'est les deux autres, Christophe et le jeune type blond, qui pourraient regretter d'être venus. Pendant quelques secondes, elles sont intimidées par le silence qui suit la provocation de Christophe quand il a demandé,

Moi aussi je peux vous demander qui vous êtes, non ?

quelques secondes de silence, dont elles ne peuvent pas penser qu'il n'est fait de rien, non, elles imaginent au contraire ce silence rempli, saturé par le corps de Patrice qui bascule vers celui de l'autre, si mince en comparaison ; elles ont presque senti, entendu, perçu le pas de rage et peut-être même que Bergogne a levé la main et attrapé l'autre par le col, que l'autre a dû reculer, oui, presque effrayées pour lui avec ses provocations et sa voix moqueuse qui croit pouvoir tout se permettre. Et d'ailleurs c'est lui, Christophe, qu'elles entendent, mais cette fois sans ironie dans le ton, avec une urgence et presque un début de panique dans la voix, quelque chose qui se fissure, qui tremble, un doute qu'elles ne lui ont pas encore entendu et que le jeune homme blond perçoit lui aussi, parce que pour une fois il se retourne vers la porte de la chambre, en faisant un pas vers la porte car il veut entendre, il a bien compris que la voix de son frère avait perdu de son assurance, tous l'ont entendu,

OK, tout va bien ! tout va bien ! Elles vont bien, elles sont là-haut !

et déjà de là-haut ils entendent les pas dans l'escalier, les enjambées de Patrice et derrière lui la voix de Christophe qui continue,

Elles risquent rien, ça va bien je vous dis ! Elles sont avec mon frère.

mais cette fois le ton ironique est revenu, imprimant sa marque dans le grain de la phrase, comme si Christophe avait retrouvé assez d'espace autour de lui pour reprendre non pas l'ascendant, mais cette distance amusée avec laquelle il aime se donner de l'assurance, ou, à ses propres yeux, de la force, peut-être l'impression de contrôler ce qui se passe et d'agir sur les événements, de les diriger dans le sens qu'il veut, les maîtrisant comme le capitaine d'un navire qui croit qu'en gueulant sur les nuages il arrivera à détourner la tempête qui se pointe face à lui, alors qu'en réalité déjà plus personne ne fait attention à ce qu'il dit, car maintenant Patrice franchit les volées de marches en quelques pas, sa voix très forte,

Ida ? Christine ?

qui explose,

Ida ?

et lorsqu'il déboule dans la chambre, il est à peine arrêté par le jeune homme en survêtement, qui recule, marque un temps, recule encore vers la fenêtre, laissant passer Ida qui court vers son père et lâche tout son effroi dans un flot de mots qui ressemblent à des cris entrecoupés de sanglots ; son père la prend dans ses bras et recouvre son visage de ses grosses mains épaisses qui se font chaudes et douces pour elle, protectrices pour Ida qui laisse les larmes inonder son visage en hoquetant les mots qu'elle retient depuis tout à l'heure, depuis trop longtemps,

Ils ont tué Radjah, ils ont tué Radjah et ils ont dit qu'ils feraient du

mal à Tatie si je venais pas et,

Patrice, incrédule, penché sur elle, qui veut la consoler, la protéger, qui lui murmure que c'est fini alors qu'il ne comprend rien, que pour lui c'est comme si tout commençait au contraire, mais maintenant il est là, il répète mécaniquement que tout va s'arranger,

Ça va s'arranger,

et il jette un regard à Christine comme si elle allait lui répondre, lui expliquer, lui dire quoi, quand tout en lui demande mais qu'est-ce qui se passe ici, c'est qui ces types, c'est qui, est-ce qu'elle les connaît ? est-ce qu'elle sait ce qu'ils veulent ? qu'est-ce qu'ils veulent ces types, comme si une seconde c'était elle qu'il voulait accuser de leur présence, à ces deux types, c'est quoi cette histoire, la mort du chien, le couteau, quel couteau, la peur d'Ida reliant ces présences-là à celles des lettres anonymes, des menaces, comme si, dans un recoin invouable de son cerveau, il se répétait les proverbes qui veulent que, oui, pas de fumée sans feu, comme si elle avait cherché ce qui arrivait et qui arrivait *aussi* à sa fille. De ça, pendant une poignée de secondes, il lui en veut. Et cette idée s'insinue suffisamment longtemps en lui pour qu'il prenne conscience qu'il doit la repousser comme une odeur répugnante – c'est brutal, irraisonné, imparable –, mais sans le dire il reproche à Christine d'avoir sa part de responsabilité dans ce qui est en train d'arriver, et même si ça s'évanouit très vite ce n'est pas aussi rapidement qu'il le faudrait, mais ça l'est suffisamment pour qu'il ait le temps de se dire que c'est un raisonnement absurde, c'est con bien sûr, elle n'y est pour rien, rien du tout, c'est pour ça qu'elle ne répond pas alors qu'il la regarde encore, sollicitant toujours d'elle une explication qui ne viendra pas.

À la place : seulement l'étonnement et la stupeur qui se prolonge sur le visage de Christine.

Le temps, pour Patrice, de comprendre que l'expression de Christine vient de changer parce que l'autre est entré dans la chambre. Patrice se retourne,

Vous êtes qui ?

mais l'autre l'interrompt,

Si vous saviez comme nous on est contents d'être là.

parce qu'il ne l'entend même pas,

Hein, Bègue ?

ne le voit même pas,

Je m'appelle Christophe et lui c'est mon petit frère, c'est Bègue. On l'appelle Bègue. Bon. Oui. On est vraiment très contents d'être là, très. Elle est belle, votre petite. Vraiment belle. Une vraie beauté, toi, hein ? Tu sais ?

Patrice resserre ses mains sur sa fille, comme pour la protéger des mots de l'autre, comme si les mots qu'il utilisait pour parler d'elle

allaient blesser Ida ou lui porter atteinte, d'une façon ou d'une autre. Bergogne n'aime pas ça, et il sent à travers la chaleur de sa peau comment Ida non plus n'aime pas ça. Elle est agitée. C'est presque de la fièvre, ses minuscules épaules rondes et lisses, ses clavicules, ses os si fins, son corps si fragile, si vulnérable, Bergogne sent combien elle tremble et qu'elle ne veut pas le montrer – c'est une petite fille courageuse et il ne sait pas combien elle lutte, mais elle lutte de toutes ses forces contre les images qu'elle a vues, contre le dégoût et la colère aussi que les deux types lui inspirent ; elle essaie de ne pas pleurer alors qu'elle revoit l'image du chien et qu'elle ressent dans ses doigts l'odeur et la matière poisseuse mêlée aux poils et au foin, comment se sont imprimés dans la mémoire de ses mains le poids et la mollesse de sa tête, le cadavre pas encore rigidifié et les mains pleines de sang, collantes, qu'elle a lavées, l'eau qui vire au rose sale dans l'évier, un rose très pâle sur l'émail, les mains qui puent, l'odeur de poussière, de ciment, et les bras tendus sous le robinet, le sang, le filet d'eau et puis cet homme assis dans leur canapé qui lui sourit et demande si gentiment de venir avec lui chez Christine, car il ne faut pas laisser Tatïe toute seule, et elle qui se voit obéir sans résister ni rien tenter, prise de hoquets comme ça lui arrive parfois en attendant qu'un adulte,

C'est bon signe, tu grandis,

même si cette fois elle ne grandit pas et qu'elle est juste prise d'une crise de hoquet, l'homme lui disant qu'il faut boire un verre d'eau en se bouchant le nez, mais elle refusant, acceptant juste de rejoindre Christine sans penser une seconde à s'enfuir, ni que cet homme a peut-être tué son chien. Et c'est seulement en voyant le plus jeune des deux, dans la chambre du haut, chez Christine, avec elle, qu'elle comprend : des taches de sang sur son survêtement bleu électrique, et, dans ses mains, un couteau avec lequel il joue comme s'il faisait ça tout le temps, que le couteau passait son temps à virevolter de ses doigts à ses paumes, dansant des arabesques comme s'il était une sorte de magicien dont la magie serait envoûtante et prodigieuse – mais noire.

Parfois il faut que les comptes soient soldés, coûte que coûte, et tant pis, même s'il y a des jours où il vaudrait mieux ne rien solder du tout, se dit Marion, parce que quand ça part en vrille on peut faire ce qu'on veut, essayer de tout reprendre, de calmer le jeu, ou même de ne rien faire, d'attendre dans son coin que les nuages filent se déverser sur d'autres têtes, d'autres paysages, plus loin, eh bien non, ça ne sert à rien, anniversaire ou pas le réel ne se met pas sur pause le temps d'une journée, il faut régler ses comptes et tant pis, se dit Marion, si je perds mon boulot aujourd'hui.

La vérité, elle le sait, c'est que même si elle le voulait, elle serait incapable de se taire et d'attendre que l'orage passe. Non, elle ne pourra pas laisser dire, décidément ce n'est pas son genre. Elle ne laissera rien passer à cette réunion qu'après tout elle n'a pas sollicitée ; on a cherché à la lui imposer à ses collègues et à elle, même si elle sait que c'est d'abord pour la mortifier et la blesser *personnellement*, pour qu'elle avoue toutes les fautes que ses collègues et elle auront commises depuis qu'elle travaille ici, à cause d'elle, bien sûr, et de l'influence néfaste qu'elle a sur ses collègues et sur le moral de l'équipe ; oui, une réunion pour qu'elle reconnaisse enfin combien elle monte ses collègues contre sa direction et sème le désordre dans l'entreprise, et tant pis si cette réunion tombe le jour de ses quarante ans, à se demander même si ce connard de chef de projet n'est pas allé jusqu'à le faire exprès pour lui pourrir son anniversaire, comme pour lui annoncer une décennie de pluie de grenouilles, de tuiles, de miroirs brisés, en lui enjoignant de se soumettre si elle veut tempérer les ardeurs de dieux mauvais, contrairement à tout ce qu'elle avait fait depuis des années lorsque, dès les premiers jours, avec eux tous, elle avait affiché une liberté de ton qui les avait surpris et réjouis, une indépendance qui l'avait vite irrité, lui, le chef de projet, tout autant que troublé, une liberté joyeuse et inventive qui les avait bluffés et ragailardis, dans laquelle ils avaient puisé pour renouveler et régénérer non seulement leurs relations entre eux, mais pour chacun d'eux-mêmes, dans leur vie intérieure, dans leur vie tout court, toute cette vie intime qui n'attendait que ça et en avait été comme boostée, comme si son énergie communicative, sa force de vie avait réveillé celles des autres, comme si tout avait été électrisé par la présence de Marion, leur routine à tous projetée dans un monde nouveau et plus rapide – plus sexy et dangereux aussi –, mais également plus vivant, comme si Marion, en débarquant dans les bureaux de l'imprimerie,

avait apporté avec elle le frottement électrique d'une vie dont l'incandescence était vouée à se répandre, irradiant autour d'elle les êtres et les choses mêmes.

Depuis son arrivée, on avait travaillé mieux et plus vite, n'en déplaise au chef de projet qui – soit parce qu'il était envieux de l'enthousiasme qu'elle avait suscité chez le directeur et des faveurs qu'en conséquence celui-ci lui avait accordées, soit qu'il était jaloux des faveurs qu'inlassablement il sollicitait auprès d'elle et qui, celles-ci, n'avaient rien de professionnel, et que tout aussi inlassablement elle lui refusait – avait fini par lui rendre la vie difficile, jusqu'à ce qu'elle se laisse déborder par des colères qui avaient révélé chez elle un caractère plus tendu qu'on l'avait imaginé, plus fragile qu'on l'avait cru, plus instable. Qu'elle se laisse alors aller à des négligences, à commettre des erreurs, à se montrer imprécise ou qu'elle soit parfois même distraite, qu'elle semble soudain lointaine et peu impliquée, voire désinvestie, qu'elle doute d'elle-même, ça avait surpris tout le monde et dépité beaucoup, ce dont son chef avait su profiter afin de la décrédibiliser auprès du directeur, jusqu'à cette bavure qui n'en était pas une, dont il avait décidé qu'il tirerait le maximum, exigeant d'elle des excuses, des regrets, juste pour lui éviter un blâme. Cette histoire absurde des copyrights qu'on avait oublié d'exiger d'un client, avec les conséquences qui n'avaient pas traîné, les agences propriétaires des images qui se retournaient contre l'imprimeur, c'était une aubaine dont il se réjouissait déjà, dont il tirerait profit, mais il faut bien que ce blaireau jouisse un peu, s'était-elle dit, et c'est froidement, délibérément, sans même tenter d'y échapper, que Marion avait décidé de ne pas éviter le piège et même d'y plonger la tête la première, oui, au lieu de calmer le jeu elle avait décidé de s'y rendre et de jouer cartes sur table, d'accord mon pote, si c'est ce que tu veux, car elle aussi peut en balancer sur ce lâche qui avait toujours été trop sournois pour esquisser un geste explicite, n'osant rien de manière franche, aucune proposition directe, non, mais avançant d'une façon louvoyante, larvaire, avec des regards lourds de sous-entendus et de mots insidieux, traînant autour d'elle en attendant des réactions qu'il ne sollicitait qu'en se pointant face à elle, mais sans vraiment rien lui demander, ou alors en s'inclinant derrière son épaule pour voir ce sur quoi elle travaillait, comme s'il avait besoin de se pencher sur son épaule et de se coller tout contre elle, dans le dos, pour voir sur un écran de 27 pouces – à moins d'être complètement myope, ce qu'il n'était pas quand il reluquait les décolletés à l'autre bout du couloir –, lui qui avait estimé qu'il n'avait pas même à lui faire la cour, à faire semblant de la draguer, se contentant de lui infliger en la frôlant les effluves de son déodorant de supermarché le matin et de sa transpiration l'après-midi, allant jusqu'à lui imposer le parfum

mentholé qu'il devait se balancer en spray pour rafraîchir son haleine qui trahissait le foie malade – et le nez fleurissant déjà en patate n'allait pas démentir l'impression générale –, se penchant sur elle en lui parlant toujours sur le ton de la confiance, à voix très basse, comme pour se justifier d'approcher d'elle, de se pencher sur elle, de lui frôler la joue ou l'oreille, vous comprenez, ça reste entre nous.

Et maintenant, elle doit réactiver sa colère, Marion, ne pas se laisser gagner par la lassitude ou par la sensation que la partie est perdue d'avance.

Elle repense au chef de projet et au malaise qu'elle éprouvait quasiment depuis le début, déjà des années, et dont elle n'avait rien dit à personne et surtout pas à Patrice, car même si elle n'a aucune prise pour l'attaquer bille en tête – parce que non, il ne lui avait jamais fait de propositions, n'avait jamais eu de gestes déplacés ni n'avait jamais essayé de la coincer le soir dans les bureaux, alors que ça aurait été si facile, puisqu'elle y reste parfois très tard –, pourtant elle en est sûre, il a essayé plusieurs fois, profitant du hasard de la fin de journée, de la lumière vacillante de la soirée, en se contentant de la fixer avec ce rictus que les hommes s'imaginent puissamment viril alors qu'il trahit seulement leur concupiscence et leur vulgarité, les rendant aussi peu attirants qu'un fruit rabougri sur le rebord d'une fenêtre. Elle n'aurait rien trouvé à redire s'il avait essayé franchement de la draguer, s'il lui avait fait des avances sans cet air de conspirateur et de charognard – elle n'est pas prude et comprend qu'un type tente sa chance, après tout, comme tout le monde elle aime plaire, mais il y a les hommes qui vous désirent et ceux qui vous convoitent, ceux qui vous veulent et ceux qui vous prennent, ceux qui vous cherchent et ceux qui pensent que vous avez la chance de les avoir trouvés. Elle n'avait pas aimé cette façon qu'il avait eue dès le départ de lui tourner autour en décrivant des cercles de plus en plus rapprochés, avec ces sous-entendus mesquins, dont le premier était que si elle ne venait pas d'elle-même à lui, il pourrait le prendre mal, considérer qu'elle lui résistait aussi dans le travail, et ainsi elle sait très bien qu'il a décidé de lui faire payer sa façon de ne pas répondre à son empressement auprès d'elle, sa façon résolue de l'ignorer, de le repousser, gentiment au début, puis de plus en plus fermement, répondant à ses avances non pas par de la crainte ou des menaces, ni même par cette colère scandalisée qu'elle aurait pu avoir devant cette façon de faire, mais par une désinvolture qui le rendait encore plus fou, comme si non seulement il ne l'impressionnait pas – et de fait il ne l'impressionnait pas – mais pour lui signifier qu'elle le trouvait puéril, *inoffensif*, ce qui était pour lui le pire, le plus humiliant, cette façon qu'elle avait de tout inverser par l'innocence feinte d'un sourire, le remettant à sa place sans bouger le petit doigt, ce qui avait provoqué chez lui

exaspération du désir et désir de revanche, ce à quoi était censée répondre cette réunion, pour lui donner satisfaction et faire plier Marion, afin que, d'une façon ou d'une autre, enfin *elle se couche*.

Puisqu'il voulait sa peau.

Ainsi, il irait jusqu'à ce vaudeville qu'on imposait à Marion, qui exigerait d'elle de répondre à des accusations qui n'étaient que des prétextes, elle le savait, comme elle savait tout ce qu'elle avait donné à l'imprimerie, combien elle avait changé la vie de tout le monde ici, celles d'abord de Lydie et de Nathalie, puis de tout le bureau, et pas seulement comme elle l'avait fait avec Patrice, chez elle, mais avec tous les gens qu'elle avait rencontrés parce que, pour eux tous, elle était une citadine, une fille moderne, non pas qu'il n'y ait pas de filles modernes ici, mais pas comme ça, pas avec ce franc-parler et cette liberté, pas avec ce culot et ce souffle qu'elle avait apportés ; oui, Marion avait été cette bouffée d'étrangeté et de fantasmes, de rêves et de renouveau dans leur vie à tous. Maintenant, elle se disait que si, comme le voulaient son patron et le chef de projet, elle les laissait la rabaisser sans rien répondre, sans broncher, elle perdrait définitivement cette aura qu'elle avait acquise auprès d'eux tous en arrivant ici ; elle serait noyée dans la grisaille, effacée et négligeable. Elle qui avait été flattée de cette reconnaissance que la vie ne lui avait jamais offerte auparavant, une existence dans le regard des autres, elle savait qu'il valait mieux perdre son travail que cette lueur d'envie qu'elle suscitait chez eux.

Et donc, c'était sûr, elle leur dirait tout ce qu'elle avait sur le cœur et ne mâcherait pas ses mots – pour ça, elle a confiance en elle, elle sait s'y prendre –, et dès le matin elle avait espéré que la journée passerait sans agressivité ni tension, pour mieux assener des coups de hache dans le conformisme de la réunion, les prendre au dépourvu par sa violence à elle, capable de court-circuiter celle, feutrée, policée, qu'ils pensaient déployer contre elle, car elle savait qu'ils feraient tout pour qu'elle démissionne, sans se salir les mains en la renvoyant. Ils respecteraient les formes, le protocole, un semblant de politesse, de mines embarrassées, l'air de n'y être pour rien, contrits, de ne pas vouloir ce à quoi ils étaient contraints de se résoudre, par sa faute à elle. C'était le genre de conneries auxquelles elle avait pu penser une partie de l'après-midi, ça se passe sans encombre, tout va bien, pour l'instant ce n'est ni malveillant ni agressif, on sait juste qu'on attend une réunion où les trois collègues vont se faire charger par un patron et un chef de projet qui n'attendent que de leur faire la peau – elle sent une bouffée de colère en pensant que ce pauvre type va essayer de lui faire passer un mauvais quart d'heure uniquement pour éponger les quarts d'heure de frustration qu'il croit lui devoir, ce n'est rien, elle se dit depuis plusieurs jours qu'elle est prête à lui dire, devant leur

patron, face à face, que ce n'est pas parce qu'elle a refusé de lui lécher les couilles qu'il doit s'acharner sur elle, à démolir tout ce qu'elle propose, à dénigrer tout ce qu'elle dit, à lui mettre des bâtons dans les roues ; oui, ce n'est pas parce que je ne veux pas vous lécher les couilles, elle le dirait comme ça, un truc assez vulgaire pour les cueillir à froid, des mots comme des coups de hache – saignants, crasseux, sans chichis –, avec ce qu'il faut de brutalité pour anesthésier le répondant des adversaires les plus coriaces, du moment qu'ils soient pris au dépourvu, et, s'ils voulaient les pires lieux communs, elle pourrait leur en servir et mettre les pieds dans le plat, ou, moins chaste, plus direct, leur faire bouffer leur merde – ils ne le savent pas, n'avaient aucune chance d'en avoir la moindre idée, mais Marion vient d'un monde où les mots travaillent à se faire aussi laids et triviaux que la réalité dans laquelle ils nagent, ou plutôt pataugent ; elle n'a pas froid aux yeux, ça non, elle peut y aller car elle sait ce qu'elle a donné ici et ce qu'on lui a pris. On pouvait lui reconnaître qu'elle avait changé l'ambiance dans la boîte, tout le monde savait qu'avec Marion quelque chose s'était détendu et que sa présence avait insufflé un surplus d'énergie à toute l'entreprise, alors si on ne comprenait pas bien comment les choses avaient pu se détériorer à ce point-là – se détériorer et non pas, comme il aurait été normal que ça se passe, par l'usure du temps, par le pli des habitudes, que la fièvre qui avait monté avec l'arrivée de Marion finisse seulement par retomber –, si on ne comprenait pas ça, elle pourrait leur rappeler quelques vérités, attendre des deux filles qu'elles la soutiennent pour ce qu'elle leur avait apporté de fraîcheur et de liberté, et même le chef de projet devrait reconnaître que pendant des années il avait pu fantasmer sur elle et qu'au moins elle ne l'avait jamais empêché de penser à elle pendant qu'il baisait sa femme – et là, elle imaginait les cris scandalisés, la stupéfaction, *vous allez trop loin*, les airs outrés, les rengorgements, *mais comment vous osez*, le patron sans voix, estomaqué par son culot, *hé, ho, surveillez votre langage, Marion, hein*, par sa grossièreté, comment elle peut dire ça sans trembler, en visant droit dans les yeux le chef de projet qui serait sans doute blanc comme le linge avec lequel il pourrait se pendre de honte, et blanc comme les sales draps dans lesquels il resterait coincé.

Au moment d'entrer dans la salle de réunion, le patron est déjà assis sur le rebord d'une table et jette un œil par la fenêtre, dans le gris de la soirée qui vient, ou sur son smartphone, l'air peut-être un peu grave, les lèvres pincées, et l'autre, le chef de projet, livide et debout derrière un bureau, trépignant, s'agite au-dessus de piles de dossiers ouverts, des feuilles qui partent dans tous les sens, comme un procureur de cinoche qui va prendre toute la lumière alors qu'un petit avocat va lui faire passer l'envie de rire – tout l'enjeu du film :

comment le petit avocat minable va faire plier le procureur qui a soi-disant entre les mains un dossier accablant. Marion se dit que dans une heure ou deux ce sera fini, qu'elle rentrera chez elle et que, là-bas, son mari et sa fille l'attendent, qu'ils boiront du champagne pour fêter son licenciement ou son triomphe, à la limite peu importe, en écoutant de la musique, se disant qu'à cette heure-ci ils doivent être en train de décorer la maison, de préparer la salle à manger et de cuisiner, que sans doute ils ont l'impression de se déguiser en essayant de se faire beaux. Pour l'instant, elle se dit qu'elle a hâte de les rejoindre, comme elle imagine qu'eux aussi sont pressés de voir entrer sa voiture dans la cour du hameau.

Le hameau qui reste figé tout entier parce que Christine, Ida et Patrice savent maintenant tous les trois qu'il ne reste déjà plus rien de la soirée ni de cette joie dont tous les préparatifs auraient dû faire partie. C'est terminé, déjà réduit en cendres, même si Ida refuse d'y croire et qu'elle en est encore à penser qu'elle va se réveiller, que tout ça n'est peut-être qu'un produit de son imagination, même si bien sûr elle ne le théorise pas – ni son âge ni la situation ne lui en donnent les moyens –, mais elle ressent cette confusion qu'il y a à vivre dans la réalité comme une version altérée ou travestie de celle-ci, un peu comme si c'était la vie qui se mettait à imiter les séries et non l'inverse, ces séries qu'elle voit à la télé le samedi et le dimanche, dans lesquelles elle a déjà vu plusieurs fois des gens qui se font kidnapper, bien que son père lui dise qu'elle est trop petite pour regarder ça et qu'il pense qu'à son âge on ne peut pas faire la différence entre ce qui est faux et ce qui est vrai, jamais d'accord avec Marion quand il entame cette discussion, car alors Marion répond qu'il faut bien que les enfants apprennent que dans les livres les loups ne sont pas des loups mais des bonshommes cruels comme aucune bête n'aura jamais l'idée de l'être dans la vraie vie. Elle dit : La télé est inoffensive si on parle aux enfants de ce qu'ils voient, il faut leur expliquer le monde dans lequel ils vivent et dans lequel ils vivront, ils n'en auront pas d'autre.

Ce à quoi Patrice répond en fronçant les sourcils qu'il n'y a pas le feu, qu'on peut laisser quelques années de répit aux gosses, ne pas leur pourrir l'enfance, et, en haussant les épaules, il lui rappelle que c'est elle qui ne veut pas qu'on parle des lettres que reçoit Christine, ce en quoi il est d'accord avec elle, mais elle n'est pas cohérente, pourquoi vouloir la protéger de ça si c'est pour lui fourrer dans la tête tout un tas d'images macabres, non, pas obligé de farcir l'esprit d'Ida des dangers que nous courons, Marion, la vie est en perpétuel danger de mort et elle le saura bien assez tôt – Marion qui s'emporte alors et refuse d'en parler plus longtemps, comme si c'était pour dire qu'elle-même avait compris trop jeune ce qu'elle n'aurait pas dû comprendre, mais surtout qu'elle avait compris la violence de l'apprendre par elle-même, sans personne pour l'aider à nommer et à affronter la réalité, et, à chaque fois, elle finit par se taire, comme si personne ne la comprendrait jamais sur ce sujet.

Alors maintenant, oui, Ida s'étonne devant la réalité qui se déforme sous ses yeux, qui ressemble aux images des séries tout en ne s'y pliant

pas tout à fait, et dans un coin de sa tête elle se voit le lendemain, racontant à Charline et à Lucas, dans le car qui les amènera à l'école, que la soirée d'anniversaire de sa mère ne s'était pas du tout passée comme prévu, qu'il n'y avait pas eu de fête parce que tout le hameau avait été pris en otage par deux types bizarres, et puis, évoquant ça, elle en tirera une forme de fierté, oubliant l'angoisse, négligeant presque la mort de Radjah, puis peut-être que celle-ci lui reviendra en tête avec l'image de ce type aux cheveux presque blancs, et peut-être qu'à la fin elle se taira, saisie ou rattrapée par la réalité, comme si au-dessous de ses pieds un trou sans fond s'ouvrait, menaçant de l'engloutir, car maintenant il y a bien deux hommes qui sont méchants et ressemblent à des méchants et, si elle ne peut pas croire en leur méchanceté, c'est parce que celle-ci ressemble trop à l'image qu'elle s'en fait, ça ne peut pas être *aussi* vrai, il y a quelque chose en quoi elle ne veut pas se résigner à croire, comme si tout allait s'évaporer d'un coup, se dissoudre, comme si une voix – celle de Tatïe ? de Patrice ? – allait arriver jusqu'à elle et qu'elle allait enfin entendre les mots qu'elle connaît par cœur pour les avoir entendus des dizaines de fois,

Tu es partie dans la lune, ma chérie ?

même si cette voix ne vient pas, que quelque chose ne vient pas. Ce soir, c'est comme un mauvais rêve qui s'installe et, parce qu'il s'installe dans le temps et s'y prolonge, s'y prélassé, elle voit bien que ce n'est pas un rêve, pas un film, pas une histoire qu'elle aurait lue avec sa mère ; elle se dit que contrairement aux histoires que sa mère lui raconte, celle-ci ne finira pas forcément comme elle aimerait, comme il faudrait, et l'angoisse monte, par paliers, de plus en plus forte, se fait sensations à travers tout son corps, des fourmillements qui envahissent ses mains, le rythme cardiaque qui s'accélère, le souffle comme si elle avait couru – est-ce que c'est le sang qu'elle croit entendre dans ses oreilles, le flux, les pulsations qui tapent dans sa tête ? Elle commence à avoir mal à la tête et ses yeux se brouillent, quelque chose durcit dans son ventre, se bloque dans la poitrine. Elle s'est étonnée que celui qui s'appelle Christophe lui ait souri plusieurs fois, comme s'il était fier d'elle ou comme si tout ça n'était qu'une blague, quelle blague, pourquoi une blague, et, si elle n'avait pas vu la tête de son père et celle de Christine, leurs œillades passant de la stupéfaction à l'incrédulité, de l'incrédulité à la colère, leur inquiétude aussi, peut-être qu'elle aurait cru à un jeu que chacun allait arrêter de jouer bientôt, avant de se mettre à rire, Christophe répétant qu'ils étaient si heureux d'être là, son frère et lui, racontant son baratin en levant les mains devant lui, reprenant de l'assurance – son sourire de plus en plus large – les dents blanches bien rangées – et le regard passant des uns aux autres comme s'il avait en tête de n'oublier

personne, de s'adresser à chacun, même à son frère, celui-ci qui s'était reculé pour se rapprocher de Christine, se plaçant entre la fenêtre et elle.

À un moment, Patrice s'est redressé et a décidé d'attaquer par plus de questions qu'il ne l'avait fait jusque-là, laissant derrière lui la stupéfaction qui l'avait laissé silencieux, comme éteint, et a balancé une salve de questions, plutôt des menaces, des ordres qui fusaient – vous allez foutre le camp, qu'est-ce que vous foutez ici, qu'est-ce que vous voulez, vous voulez quoi, qu'est-ce que vous nous voulez – en s'adressant presque exclusivement à Christophe, qui l'a laissé terminer et a répondu sans s'énervier, sans montrer le moindre signe d'agacement ou d'impatience,

Bon, voilà ce qu'on va faire,

simplement en plaçant les mains devant lui, comme Ida a souvent vu sa maîtresse d'école le faire, lorsqu'elle veut obtenir le calme dans la classe, mimant quelque chose comme le pied sur la pédale de frein dans la voiture, les paumes qui semblent appuyer dans l'air, par des petits mouvements répétés et délicats,

On se calme, on se calme,

et, comme la maîtresse d'Ida,

Bon, voilà ce qu'on va faire,

avec une voix presque consolatrice, Christophe s'adressant d'abord à son frère,

Toi, tu vas rester là avec la dame,

se tournant vers Christine,

Vous n'avez qu'à lui montrer vos tableaux, il sera content.

et, alors que son frère hoche la tête pour répondre que oui, tout le monde s'est aperçu qu'il tient le couteau dans la direction de Christine, la pointe de la lame contre son côté droit. Christine s'est raidie, le souffle à la fois haletant et faible, comme retenu, suspendu pendant qu'elle se tient très droite et les yeux fixés sur Patrice, attendant de lui qu'il obéisse, qu'il ne tente rien, ou lui disant toute son incrédulité, n'en revenant pas de ce qui est en train d'arriver, comme si l'autre appuyait la pointe de la lame avec suffisamment de force pour montrer qu'il pourrait l'enfoncer d'un coup dans la chair avec la même indifférence que celle avec laquelle il soufflait tout à l'heure sur la vitre, sans rien voir de la cour, posant ses yeux sur le paysage mais glissant dessus comme si ce n'était pas ce qui s'imprimait dans sa rétine – voilà que la lame pivote pareillement sur sa pointe contre le tissu, s'enfonçant dans la peau, la blessant déjà, pour l'instant juste une goutte de sang, obligeant Christine à un mouvement de recul qu'elle opère sans même s'en rendre compte, comme on se dégage instinctivement d'une source de chaleur.

Bon, nous, on va aller préparer la petite fête et attendre gentiment, OK ?

La voix de Christophe continue, s'adressant cette fois à Patrice et à Ida, comme si Patrice et Ida allaient lui répondre que bien sûr ils étaient d'accord avec lui, qu'ils l'écouteront sans problème, alors qu'il doit bien voir qu'ils ne l'entendent peut-être même pas, là, serrés l'un contre l'autre, Patrice agrippant Ida par les épaules, ne sachant plus très bien s'il protège sa fille et la reconforte par ce geste ou si c'est lui qui y trouve un réconfort, une assurance dont il a besoin parce qu'il ne comprend plus ce qui leur arrive, comme Ida, au regard fixe, ne peut plus voir autre chose que la lame du couteau et le corps de Christine, cette façon qu'elle a de se tenir droite, son visage livide comme Ida ne lui a jamais vu cette pâleur qui va si bien avec la pâleur du jeune homme blond – Ida ne voit pas comment, avec l'autre main, la gauche, le jeune homme tire dans le dos de Christine pour la maintenir près de lui, l'empêchant de faire une tentative pour esquiver la pointe du couteau, non, c'est impossible, il pourrait ne rien faire et ne pas tirer sur son chemisier que de toute façon ça ne changerait rien, elle ne tenterait rien, elle n'en revient pas, elle reste interdite et fixe Patrice et Ida, soudain si fragiles au moment où l'autre

Si vous saviez comme on est contents d'être là !

tourne autour d'eux, s'agite et continue à sourire, à s'excuser presque du dérangement,

On veut embêter personne mais vous verrez, tout à l'heure vous verrez, dès qu'il sera là il vous expliquera qu'on ne pouvait pas faire autrement, pas vrai, Bègue ?

Oui, sûr.

Sûr aussi que Patrice refuse de partir. Hors de question de laisser Christine seule avec ce type. Hors de question, et pourtant, pendant quelques secondes où il croit qu'il peut refuser, résister, Patrice n'essaie pas de négocier et de parlementer, ni même de lutter pour que les deux types relâchent Christine. Non. Il n'essaie même pas de savoir de qui parle Christophe, alors que celui-ci continue à raconter qu'ils n'y sont pour rien, qu'ils n'ont fait, disons, qu'obéir à des consignes, qu'ils s'y sont pliés parce que c'est comme ça. Et Patrice, au lieu de poser des questions, d'essayer de profiter de cette porte entrouverte sur des réponses – qui, pourquoi, dans quel but ? –, n'a pas tenté d'en savoir plus quand Christophe avait raconté que cette personne, elle seule, expliquerait tout, parce qu'à lui et à son jeune frère, bien sûr, il n'appartenait pas de donner des explications, Christophe, cherchant son frère des yeux,

Hein, frère ?

et l'autre répondant avec la même complicité amusée et puérile, un

coup de menton, un hochement de tête, le même rire faussement gêné qui se répand dans la chambre et isole davantage Christine et Ida, Patrice qui ne sait pas quoi faire, comment faire, il ne demande rien sur cette personne qui doit arriver, pas même s'il s'agit d'un homme ou d'une femme, il veut juste que ça se termine, Christine terrorisée – la pointe s'est enfoncée un peu plus dans la chair et les yeux de Christine se sont mis à briller avec une lueur féroce, la colère concentrée dans le regard avec cette inquiétude aussi qui déborde et se confond dans la panique, ce que Patrice voit, quand elle le fixe et lui demande sans un mot d'obéir à l'autre, oui, faire ce qu'ils disent,

Fais ce qu'ils disent,

Christophe accompagnant sa pensée par un mouvement vers la porte, il se prépare à sortir mais, alors qu'Ida et Patrice ne bougent pas, il avance vers eux et, plein de courtoisie feinte, de douceur entendue,

Allons, allons,

alors que ni Patrice ni Ida ne sentent plus leurs jambes, leurs bras, incapables l'un comme l'autre de penser, de vouloir, se sentant pris au piège et n'en revenant pas de se sentir pris au piège – Patrice qui laisse monter en lui la même sensation physique, cette mollesse, cette aphasie particulière qu'il avait ressentie dans l'après-midi lorsque, sous les ombres mouvantes et le froissement des feuilles des arbres du boulevard Balzac, il avait suivi la jeune femme, lui avait répondu avec cette sensation de se laisser mener, de se laisser tomber dans l'inertie coupable de l'emprise, comme s'il ne pouvait pas résister ni simplement refuser et passer son chemin. Maintenant quelque chose revient de cette sensation – la bouche sèche, les mains moites et le cœur qui bat trop vite dans la poitrine quand dans le cerveau plus rien ne semble commander, ni même avoir la possibilité de s'échapper, de trouver une issue à une situation dans laquelle on se laisse engluier avec une sorte de jouissance molle –, oui, quelque chose d'agréable dans l'impossibilité à décider, à se battre, dans l'abandon à l'inertie.

C'est Ida la première qui comprend qu'il ne faut pas résister, aidée par Christine qui lui fait un signe de la tête pour lui dire que ça va aller, il faut y aller, elle s'en tirera bien toute seule. Ida prend alors la main de son père et d'un simple déplacement – elle pivote vers la porte – aide Patrice à sortir de sa léthargie ; il prend la main de sa fille, un mouvement lent et indécis, résigné, un regard un peu trop long et évasif, comme une demande d'autorisation à Christine qui lui répond d'une voix nette et presque cassante,

C'est bon, ça va aller, tout va bien.

Alors enfin il acquiesce, l'image le traverse de ses vaches qui vont passer la nuit dehors, il murmure quelque chose que personne n'entend, et enfin ils sortent.

Quand ils se sont retrouvés seuls dans la chambre du haut, Christine et Bègue ont sans doute très vite, l'un et l'autre, éprouvé le même sentiment d'incongruité, de gêne, comme s'il y avait une ombre d'obscénité qui s'était glissée entre eux, non pas un trouble qu'ils auraient ressenti l'un pour l'autre, mais l'idée encore souterraine de se retrouver ici, deux inconnus, un homme et une femme dans une chambre, près d'un lit, même si autour d'eux il n'y a que des tableaux tournés contre les murs et que le mur principal qui les sépare, c'est d'abord celui de leur différence d'âge.

Et puis ce silence ouaté de la pièce les enferme davantage, ce silence qu'ils ont pu nier ou rejeter, au moins le temps de s'en détourner en tendant l'oreille vers les pas des autres, pendant que ceux-là descendaient les marches et rejoignaient le rez-de-chaussée, puis encore un peu, pendant que les mêmes pas s'amenuisaient en quittant la maison – Christine reconnaissant le frottement du bas de la porte que Patrice avait changé quelques mois plus tôt, avec ce bruit si désagréable d'un crissement de paille de fer –, puis, avec l'effet proche d'un carillon, le frottement du paillason métallique, la bouffée d'air frais qui entre dans la maison et monte jusqu'à la chambre, la porte qui se referme et les vibrations remontant dans les murs, les bruits des pas encore, mais comme assourdis parce que venant du dehors, s'éloignant vers chez Bergogne en ne laissant bientôt dans leur sillage qu'un son presque imperceptible, auquel pourtant tous les deux s'accrochent, car ils savent qu'ils auraient entendu le moindre mot s'il y en avait eu un, que si un seul mot avait été prononcé il serait venu jusqu'à eux, remontant de la cour à la fenêtre et de la fenêtre à la chambre, et qu'autour de lui, alors, ils auraient pu broder quelque chose à dire ou que, même sans rien dire, il leur aurait suffi pour que l'espace devienne un peu plus habitable entre eux. Peut-être qu'ils ont espéré ou guetté ce mot qui n'est pas venu, cette phrase qui, même en racontant n'importe quoi, aurait servi de tampon pour adoucir la violence de ce silence qui les a maintenus muets dans la chambre, et aurait été comme une indication sur la note – le comportement, les mots à dire ou à taire, les gestes – à tenir ici, dans la chambre où, s'étant reculé d'un bon pas pour ne pas rester collé contre elle, comme si le vrai geste déplacé ce n'était pas sa main tenant un couteau contre elle, le jeune homme avait craint qu'elle interprète cette fausse proximité comme une avance ou un geste déplacé. Dès qu'elle avait senti qu'il avait relâché sa pression, sans rien dire, Christine s'était

immédiatement écartée, puis elle avait avancé vers la fenêtre et avait collé les deux paumes contre le verre, presque à hauteur de ses épaules, en penchant son front jusqu'à bien l'appuyer contre la vitre, se penchant sur la cour pour voir si elle apercevait les trois autres, sachant très bien que ce ne serait pas possible – elle connaît les bruits du hameau comme personne.

Elle se demande bien alors pourquoi elle le fait, si ce n'est que ça lui permet d'échapper un peu à la pression qui s'alourdit au fur et à mesure que disparaît la présence des trois autres, pression pas seulement due à l'ignorance de ce qui va se passer maintenant qu'ils ne sont plus ici et qu'elle y est encore, elle, seule avec ce jeune garçon dont l'odeur d'un mauvais parfum, acide et poivré, se confond avec la transpiration et autre chose, peut-être liée à l'excitation, l'adrénaline, elle ne sait pas, mais peut-être que ce qui la trouble aussi c'est le regard du jeune homme sur elle – sa fixité, comme s'il attendait quelque chose d'elle –, mais aussi et surtout la pression des questions qu'elle retient et va lâcher contre lui, car elle ne pourra pas les retenir longtemps, elle le sait, alors qu'elle veut les garder encore un peu par-devers elle, pour mieux les maîtriser et ne pas les dilapider, une salve de questions qui seront comme des armes pour taper au bon moment sur un adversaire qu'on sait plus fort que soi, des armes, oui, qu'il faudra utiliser au moment le plus juste parce qu'elles ne serviront qu'une fois et qu'elles doivent faire mieux qu'aider à comprendre ce que ces types veulent, ce qu'ils font ici, pourquoi leurs lettres anonymes et pourquoi cet acharnement contre elle, eux qui disent ne pas la connaître, qu'est-ce qu'ils lui veulent s'ils ne la connaissent pas ? Et de qui ont-ils parlé qui doit arriver, est-ce que c'est quelqu'un qu'elle connaît ? Celui pour qui ils travaillent et qui aurait des comptes à régler avec elle ? Et pourquoi être partis comme ça chez Bergogne – ils ont parlé de la fête, ils sont au courant de l'anniversaire et de la soirée prévue ? Et, à travers ces interrogations, le flot de questions pour comprendre, le flot plus grand encore des mots pour leur gueuler de foutre le camp – si c'est encore possible d'obtenir quelque chose d'eux –, ou les engager à parler, les faire parler, soutirer d'eux pourquoi ils sont là, ce qu'ils veulent, puisqu'il faut bien qu'ils veuillent quelque chose.

Et maintenant Christine vient de se retourner et se retrouve dos à la fenêtre. Le jeune homme avance vers la porte d'un pas rapide et se retourne en refermant son couteau ; il a presque l'air de marcher d'un pied sur l'autre, comme s'il dansait. Il a replié son couteau en le tenant bien serré dans son poing, puis il sourit – à son poing, à son couteau, elle ne sait pas –, ça dure suffisamment longtemps pour qu'elle remarque comment il le fait avec sérieux et comment il glisse sa main fermée sur le couteau dans la poche droite du pantalon de

survêtement, l'enfonçant si profondément qu'il déforme le haut de la jambe – on voit les phalanges et la forme des doigts qui épouse le tissu bleu électrique –, et, pendant qu'elle regarde ça, elle n'a pas encore remarqué qu'il l'observe, le temps que cesse l'aimantation qu'a produite l'image de la main dans la poche du survêt', à son tour elle lève les yeux vers lui et c'est comme si pour la première fois ils se regardaient : l'un en face de l'autre, sans parler.

Il se mordille la lèvre inférieure et dévoile ses dents abîmées, des lèvres très fines, très pâles, presque exsangues, mais qui vont bien avec ce teint qu'il a d'avoir une peau très laiteuse. Elle se dit qu'il est d'un type nordique, peut-être anglais ou belge ou allemand même, des Pays-Bas pourquoi pas, sa peau est très blanche, est-ce qu'elle est parsemée de taches de rousseur, ou peut-être pas, elle ne sait pas, comme elle n'est pas sûre, mais comme il lui semble que pourtant, oui, cette peau est en train de rosir pendant qu'elle la fixe, et c'est comme si son regard avait la puissance des loupes qu'on place entre le soleil et une matière qui ne demande qu'à s'enflammer – de l'herbe sèche, des brindilles, du papier journal –, comme si le feu était en train de prendre en lui, que l'échauffement des joues, du front, était le signal du début d'un embrasement plus grand, contre lequel le jeune homme ne sait pas encore comment réagir, s'il faut réagir, et, pendant un moment qui leur semble long à tous les deux, ils restent face à face sans bouger et sans rien dire, lui laissant seulement monter le rouge aux joues et ne trouvant que ce geste enfantin et résigné qui consiste à baisser les yeux et à légèrement incliner la tête comme pour reconnaître qu'il ne sait pas quoi dire, qu'il a honte, qu'il se sent merdeux avec ces taches de sang sur son pantalon de survêtement, son couteau dans sa poche ; d'ailleurs il sort sa main de sa poche et se frotte les deux mains l'une contre l'autre – le frottement rêche des paumes trop sèches, un soupir, mais cette fois il faut bien qu'il redresse la tête quand Christine,

C'est quoi ces lettres ?

...

Les lettres, ça vous amuse, avec ton frère ?

Les lettres ?

Oui les lettres.

Des lettres ? Quelles lettres ?

Pourquoi vous m'envoyez ces lettres ? qu'est-ce que ça veut dire ? qu'est-ce que je vous ai fait, hein ?

J'en sais rien de vos lettres, moi.

Ah, t'en sais rien.

On fait pas des trucs de dingue comme ça.

Ah bon ?

Non.

C'est pas des trucs de dingue de me garder ici ? Tu tues mon chien
et qu'est-ce qu'il t'a fait mon chien pour que tu le tues ?

Je voulais pas.

Tu voulais pas ?

Non.

Tu te fous de moi ?

Non je voulais pas.

C'est quand même toi qui l'as fait ?

...

Tu réponds rien ?

...

C'est pas toi ?

...

Tu oses me dire que c'est pas toi ?

...

Regarde-moi quand je te parle.

...

Regarde-moi.

...

C'est pas toi ?

Faut pas croire que j'aime pas les chiens... C'est que –

C'est que quoi ?

Rien, c'est que...

Pourquoi tu l'as tué ?

Je voulais pas.

Alors pourquoi tu l'as fait ?

L'aurait attaqué.

T'aimes ça, tuer les bêtes ? ça te plaît ?

Non.

Ça te plaît ?

Non je vous dis.

Alors pourquoi tu l'as fait ? t'avais peur de lui ?

Non.

C'est ton frère qui t'a demandé ?

Ça vous regarde pas.

C'est qui ton frère, qu'est-ce qu'il me veut ? Qu'est-ce que vous me
voulez à la fin ? J'ai pas d'argent, j'ai rien, j'ai aucun intérêt pour
vous, t'entends ?

...

Ça fait des mois que vous me faites chier avec ces lettres.

C'est pas nous les lettres.

C'est qui alors ?

J'en sais rien.

T'en sais rien... Tu penses que je vais croire ça ?

Qu'est-ce que ça peut me foutre vos lettres ? Mes frères, ils ont besoin de moi alors moi je suis là, c'est tout.

Ah oui, c'est tout... Tu trouves que c'est tout ?

Mes frères s'ils font un truc ils ont leurs raisons.

Et toi tu dis oui à tout, c'est ça ?

...

Tu dis rien ?

...

Moi c'est Christine. Et toi ?

...

Je te parle. Tu dois bien avoir un prénom ?

Bègue.

Quoi ?

Bègue.

Bègue ?

Oui. Bègue.

C'est pas un prénom, ça.

...

Ton vrai prénom, c'est quoi ?

Je voulais pas le tuer, le chien.

Alors pourquoi ?

C'était prévu.

Prévu ?

Prévu.

Qu'est-ce que ça veut dire « prévu », hein ?

Je voulais pas, j'te dis.

C'est ton frère qui a tout prévu ?

Bon. Faut qu'on se tait.

Qu'est-ce qu'il a prévu ?

Faut qu'on se tait j'ai dit.

Qu'est-ce qu'il veut, ton frère ?

J'ai dit tais-toi, faut qu'on se tait.

Qu'est-ce qu'il cherche ici ?

...

C'est qui ton frère, qu'est-ce qu'il me veut ?

La ferme, j'ai dit.

Je me tairai si je veux.

Putain ferme ta gueule j'ai dit,

et pour lui maintenant c'est comme si son corps entier s'embrasait, qu'il ne pouvait pas tenir sans propager ce feu qui le brûle, et tout de suite il court vers Christine et s'arrête si près d'elle qu'un instant elle vacille en arrière et risque de tomber. Elle reste suffoquée par la violence du geste, s'arrêtant juste à quelques centimètres d'elle – le temps pour elle de fixer le visage du jeune homme, et cette fois ce

n'est plus une peau rosie par la timidité ou la gêne mais une peau cramoisie par la colère qui la fixe les yeux grands ouverts, brillants et furieux, mais dont la rage est aussi fébrile qu'elle est indécise et tremblante ; drôle de colère de gosse qui tremble d'elle-même, qui s'impressionne elle-même aussi, comme si elle allait tout déborder et que le jeune homme en était lui-même stupéfait, non seulement surpris mais peut-être apeuré, comme si c'était quelqu'un qui le débordait de l'intérieur de lui. Le temps qu'elle le comprenne, Christine peut décider que c'est lui seul qui doit céder à la trouille, ici, même si c'est lui qui tient le couteau, même si c'est lui qui peut frapper. Ou alors non pas *même si* c'est lui, mais *parce que* c'est lui. Elle décide de ne pas avoir peur, ça s'impose à elle, cette certitude gagne son esprit, c'est à peine une idée, une évidence qui se dresse en elle et que tout son corps applique avant même qu'elle en ait vraiment conscience, car, avant qu'elle puisse se le formuler, elle qui avait vacillé légèrement en arrière s'est redressée, le corps s'est solidement planté, bien droit, le buste légèrement incliné vers l'avant, comme quelqu'un qui va sortir se prépare mentalement à affronter une bourrasque un jour de grand vent ; elle tient face à ce visage congestionné, ses yeux trop brillants, et un instant il ne reste que le souffle des corps et peut-être que Christine a murmuré un léger

oh,

ou même rien – c'est peut-être lui qui a cru qu'elle avait murmuré quelque chose –, bientôt son visage perd tout le sang qui y avait afflué puis redevient rose, puis blanc, puis pâle, presque livide, comme sa voix bientôt, blanche elle aussi,

Bon, on va pas rester là de toute façon. J'ai envie que tu me montres tes tableaux. Tu sais, moi, au centre, j'en faisais plein, des peintures. Des trucs, t'aurais vu, même qu'à la fin j'avais l'impression de plus penser qu'à ça.

Et si je refuse ?

Patrice laisse bourdonner cette question dans sa tête et n'ose pas laisser ses lèvres la répéter comme il a pu la balancer tout à l'heure, et cette fois il ne recommence pas, il ne veut pas entendre,

Si tu quoi ?

parce qu'il a bien vu ce que l'autre pourrait lâcher s'il avait décidé d'insister, comme si le type pouvait prendre encore cet air navré ou consterné devant l'obstination, la bêtise ou le déni de Patrice, en restant incrédule comme il l'avait été la première fois, quand Bergogne avait dit avec autant de menace dans la voix que de défi pour répondre à ce programme imposé,

Et si je refuse ?

ne s'attendant pas à voir Christophe prendre cet air navré,

Si tu quoi ?

l'air sincèrement surpris et presque consterné d'avoir à lui répondre,

Si tu quoi ?

avant de soupirer quelque chose pour le rabaisser, pour le mettre devant un choix qui n'en est pas un, reprenant lui aussi le motif mais le détournant, si tu refuses, ah oui, si tu, l'arrangeant à sa façon ironique et douceâtre, oui, si tu refuses, n'ayant pas à pousser plus loin, laissant traîner les points de suspension sans avoir à les poser, simplement en accompagnant d'un mouvement d'épaules fataliste, résigné, la fin de son bout de phrase, comme s'il ne voulait pas insister sur le fait que le refus aurait des conséquences, et qu'à partir du moment où Patrice le sait, il ne pourra s'en prendre qu'à lui-même. Ça, bien sûr, Christophe n'a pas eu besoin de le dire ; et c'est pour cette raison qu'il a laissé de côté ces airs de menace, se contentant de hausser les épaules, s'épargnant de répondre ou d'essayer d'expliquer – à quoi bon faire l'effort de le dire, pourquoi le dire ? –, si ça tourne mal avec ta voisine tu ne pourras t'en prendre qu'à toi-même, ce serait trop facile de se dédouaner en accusant les autres alors que chacun doit assumer sa part de responsabilité, t'es adulte, hein, faut savoir prendre son mal en patience et tout vient à qui sait attendre, mon pote.

Et tout ce que Christophe peut dire à Patrice, lorsqu'ils entrent dans la maison, sur un ton qu'il veut compatissant et bienveillant, il le dit sans jouer un jeu auquel lui-même ne croirait pas, comme s'il entendait siffler à ses oreilles cette question folle qui ronge la tête de Bergogne,

Et si je refuse ?

avec tout ce qui vient derrière elle, la tentation qui frémit dans l'air et qu'on sent dans la présence des corps, dans la façon dont Bergogne accumule en la retenant toute la brutalité de ses gestes – en ouvrant la porte, en se retournant vers Christophe, en s'approchant de lui très près, trop près, mais sans le dire, simplement parce qu'il ne sait pas comment réagir, bloqué sur l'image de Christine dans la chambre du haut, avec l'autre et son survêt' bleu électrique, le couteau – la lame – il serre le poing – la blessure à son doigt se réveille – il ne dit rien mais tout son corps le crie, si je te prends par le col et que j'écrase ta gueule de connard contre ce putain de mur, si j'éclate ton nez, que je pète ta gueule et te fais exploser le crâne –

Et si je refuse ?

Si je refuse ?

Si tu refuses, semble répondre calmement Christophe alors qu'il ne dit rien, souriant, l'air émerveillé devant la table mise, la guirlande dorée et son *bon anniversaire* qui semble danser au-dessus de leurs têtes dès qu'on ouvre la porte, balancée par un léger courant d'air, oui, si tu refuses, semble répondre Christophe, alors même qu'il se contente de hausser les sourcils pour montrer son admiration amusée – moqueuse ? –, si tu ne veux pas faire ce qu'on te demande encore, alors tu sais bien ce qui se passera ou, si tu ne le sais pas, c'est que tu prétends n'avoir aucune imagination de rien, à moins que le sort de ta voisine te semble plus négligeable ou anecdotique que celui de son chien ? ou qu'il t'indiffère au point que tu pourrais la laisser seule, sans rien tenter pour lui être secourable ? T'en reviens pas de ce qui se passe, c'est sûr, pour un gars comme toi, même une catastrophe ça peut pas t'arriver, ça peut pas, hein, pas ici, il se passe jamais rien ici, ça s'arrête devant ta porte, peut-être que c'est ce que tu penses encore, et tu peux rester les bras ballants, comme ça, à refuser de voir le spectacle, mais c'est pas pour autant que t'en fais pas partie.

Non seulement, bien sûr, Christophe n'a rien dit de tout ça, mais très vite, au contraire, il s'est appliqué à créer du mouvement, à répandre une ambiance faussement festive, joyeuse, jouant l'hôte perturbé par l'arrivée prématurée d'invités à qui on n'oserait pas demander de repasser dans une heure, ou à qui on s'aventurerait seulement, et encore timidement, l'air contrit, à proposer de s'installer tranquillement au fond du canapé dans le salon, devant une orangeade ou un verre d'eau gazeuse, en attendant que tout soit prêt. Christophe donne l'impression d'avoir toujours vécu ici, de connaître la maison mieux que Patrice et Ida, collés l'un à l'autre, soudés entre eux mais aussi au carrelage devant la table recouverte de la nappe au liseré

orangé, comme si Ida et Patrice venaient d'entrer chez quelqu'un d'autre et que, par un étrange et ridicule retournement, c'était eux qui débarquaient chez des gens dont ils ne connaissaient rien ; ou alors, plus probablement, tous les deux comme assommés par la vitesse de Christophe, avec cette façon désinvolte et virevoltante qu'il a de courir de la salle à manger à la cuisine, de chercher, de fouiller dans celle-ci – ouvrant et refermant réfrigérateur, placards, tiroirs, buffet, vaisselier – et revenant dans la salle à manger leur poser des questions,

T'as pensé à acheter du pain ? Oui, pardon, je te tutoie... ça te gêne pas ? Non, ça te gêne pas – faisant les questions et les réponses, parlant tout seul, ponctuant le tout de commentaires à un destinataire connu de lui seul, ou parfois, haussant alors la voix, à Patrice, pour le complimenter sur l'organisation, dis donc, ça a l'air bien ce que t'as pris, t'as un abonnement chez Picard ? c'est ça ?... c'est vrai qu'on n'a jamais le temps de cuisiner... jamais le temps de rien. Faudrait mais on le prend pas. Moi j'aime bien cuisiner mais je prends pas le temps. La bouffe pourtant c'est mon truc, ça, les viandes rouges, les plats en sauce, tout ça, c'est pas la mode diététique mais on s'en fout, on va pas à la plage, hein ? Notre mère, elle nous faisait de ces daubes, bœuf mode, blanquette, mon vieux, je te dis que ça... Mais c'est pour dire. Et la bibine aussi ; le rouge et la bière, surtout la bière, enfin, ça c'était plutôt le pater qui s'en chargeait, il a toujours bien aimé la bibine. Parlant de ça, je vois, t'as pris du champ', c'est cool, et du rouge. C'est quoi ? bordeaux, bourgogne ? J'y connais pas grand-chose en pinard. Toute façon on leur fera la fête, aux bouteilles. Dis donc, on se refuse rien, hein ? Tu la gâtes carrément, ta p'tite *wife*.

Quoi ?

T'as pas fait d'anglais ? Ta p'tite femme.

Quoi ?

s'est entendu répéter Patrice sortant enfin de cette torpeur qui lui paralyse encore la bouche – le fourmillement sur les lèvres et dans le bout des doigts aussi, l'élancement de la blessure qui a repris –, comme s'il allait enfin réussir à se réinstaller dans son corps, à l'habiter de nouveau, car enfin la colère monte en lui, comme les questions le reprennent, l'envahissent, et cette certitude aussi qu'il ne va pas se laisser mener par le – pourquoi à ce moment précis lui reviennent à l'esprit sa mère et cette expression qu'elle lui décochait si souvent quand il était jeune, lâchant devant ses tantes qui gloussaient, en l'écoutant parler, qu'il était un gentil garçon et que cette gentillesse serait son malheur, regardez-le, dès qu'il trouvera chaussure à son pied il se fera mener par le bout du nez ; ce que répétait sa mère, lavant la vaisselle ou étendant le linge ou servant dans des mazagrans

le café réchauffé dans une vieille casserole défoncée, indifférente à sa présence docile et transparente qui rougissait derrière sa peau brûlée d'acné, comme si une femme, à commencer par elle, aurait toujours raison de lui, se servant de sa gentillesse comme d'une chaîne pour se l'attacher, pour cadénasser toute tentative d'une rebuffade dont elle était certaine qu'il était bien incapable. Et peut-être que sa mère, si son esprit ou son aura diaphane de vieille morte erre encore dans cette maison pour y imposer des effluves un peu rances de tendresse maternelle, de cajoleries sucrées, peut-être, donc, qu'elle lui souffle à l'oreille de ne pas se laisser mener par le bout du nez chez lui et en tout cas pas devant sa gamine, effarée de devoir lui souffler qu'un homme doit défendre sa famille, sa maison, et qu'elle est bien déçue – quoique non surprise – de le voir subir le cabotinage de ce type qu'il pourrait briser d'un coup de poing s'il voulait s'en donner la peine, sauf que Bergogne, au lieu de celle de sa mère, qu'il laisse repartir loin dans un coin de son cerveau, entend maintenant la voix réelle et vibrante de sa fille,

Papa ?

et sa main minuscule et chaude,

Papa ? Papa ?

presque brûlante, moite aussi,

Ils vont rien faire à Tatie, hein, papa ?

qui s'accroche à la peau rugueuse de sa main, la voix de sa fille, pâlie et tremblotante comme il ne la lui connaît pas.

Comme si Ida devait faire un effort considérable pour arriver à parler à son père, à lui dire que soudain elle est désemparée à l'idée d'avoir laissé Tatie Christine seule avec le garçon au couteau. Elle s'agrippe à son père et les larmes coulent sans qu'elle se rende compte qu'elle pleure. Les larmes inondent ses joues et elle renifle ; elle tient fermement son père qui se met à genoux et essuie ses larmes avec ses gros doigts sombres, couleur de terre ou brûlés par le soleil, presque bruns. Elle voudrait parler mais elle a du mal, sa poitrine se soulève si fort, c'est comme le halètement d'un petit animal pris au piège, épuisé par la course. C'est bon, oui, ce réconfort, lorsque son père la prend dans ses bras et la serre très fort contre lui, comme s'il lui communiquait sa force et surtout son amour, sa capacité à tout affronter et à savoir comment tout allait se terminer, forcément bien, c'est sûr, parce qu'il est là et que maman va bientôt arriver. Les types finiront par partir, c'est sûr aussi, mais parfois l'image de Radjah la transperce et lui soulève le cœur, une bordée de larmes gonfle sa poitrine, elle doit lâcher un souffle très long, chargé de pleurs, elle le sait, son chien, sa tête encore molle et lourde dans ses mains et la gueule ouverte, la bave sur les babines rosées et les yeux déjà vitreux, comme rétrécis, le sang et l'odeur poisseuse qui revient et tout revient

dans un spasme de terreur et de haine, comme le visage souriant et la mèche trop blonde du jeune homme, son menton légèrement en galoche.

Mais déjà son père sèche ses larmes et se redresse en la prenant par la main,

Viens ma chérie.

et tous les deux passent dans le salon. Bergogne prend sa fille dans ses bras, lui caresse les cheveux et l'assied dans le canapé. Elle le regarde et tous les deux ont un coup d'œil vers la cuisine où ils entendent l'autre qui s'agite ; il coupe du pain, sifflote comme s'il était un ami, comme s'il était réellement heureux d'être ici. Est-ce que c'est possible qu'il soit *réellement* heureux ? semblent se demander père et fille, n'osant pas parler de lui, laissant seulement circuler les questions que posent leurs yeux, puis Patrice murmure que tout va s'arranger, ça va aller, il ne va rien se passer, tu vois, il n'a pas l'air dangereux, ce type.

Maman, je veux maman.

Elle va arriver dans pas longtemps. En attendant tu vas regarder des dessins animés, d'accord ?

À peine elle hoche la tête que déjà il s'est relevé, a saisi la télécommande, cherché un programme de dessins animés – qu'au moins Ida retrouve un univers qu'elle connaît et dans lequel elle peut se sentir rassurée en attendant sa mère.

Maintenant Patrice voit l'autre qui fouille dans les placards, et alors Bergogne fonce vers la cuisine, l'élan revient qui le pousse, le porte,

Qu'est-ce que vous nous voulez ? Vous cherchez quoi ?

Pour l'instant je cherche un plat qui va au four.

Ça va durer combien de temps ce cirque ? Qu'est-ce que vous voulez ? de l'argent ? vous voulez de l'argent ? C'est ça ? C'est vous qui harcelez Christine ? Je te préviens, on est allés chez les gendarmes et ils peuvent débarquer n'importe quand, ils ont dit qu'ils passeraient n'importe quand, elle est surveillée, vos conneries de lettres, c'est quoi vos lettres ?

Des lettres ? Quelles lettres ? De quoi tu parles ?

Les deux hommes ont beau croire qu'ils sont seuls l'un en face de l'autre, ils n'oublient pas qu'Ida les observe. Parce que du salon, on n'est séparé de la salle à manger que par une ouverture où autrefois on avait dû installer une porte-fenêtre, comme celles des pavillons dans les lotissements. Patrice avait retiré les portes qui séparaient salon et salle à manger, et du salon on voyait la table de la salle à manger, et, de l'autre côté, l'entrée vers la cuisine. Et c'est par là, du salon, qu'Ida, ne se laissant distraire que de temps en temps par un dessin animé à l'animation hachée et violente, bâclée, simpliste, un truc de garçons qui ne l'intéresserait pas vraiment en temps normal et

qui lui paraît incompréhensible maintenant, jette dans la cuisine un œil à la fois inquiet, furtif, mais très scrutateur aussi, et cherche à capter ce qu'elle pourrait comprendre. Elle attend le moment où son père va se lancer sur l'homme qui a retiré sa veste et se tient debout en chemise blanche. Bientôt elle baisse les yeux, elle s'aperçoit que Christophe l'a vue et lui lance un coup d'œil qui se veut complice – elle pense que c'est pour elle qu'il le dit, le prononçant d'une voix si forte qu'elle est certaine d'en être la destinataire, ah, tiens, écoutez, on va pouvoir passer à autre chose, vous entendez ?

il dit,

Une voiture,

il sourit,

C'est bien une voiture qu'on entend, ça ? non ?

Dans sa voiture, Marion peut bien mettre à fond le vieux tube de Nirvana sur lequel elle a dansé des nuits entières, il y a des années ; elle peut respirer et même rire comme elle veut, personne n'est là pour lui faire remarquer que si elle rit si fort ce soir, c'est peut-être uniquement parce que son rire lui sert à conjurer son angoisse, à l'éloigner, comme elle pourrait l'éloigner tout aussi bien en se mettant à pleurer, à crier pour lâcher prise et se défaire de cette tension qu'elle a accumulée et dont il lui semble impossible de se débarrasser.

Si elle est capable d'éclater de rire dans sa voiture, elle ne veut pas s'avouer que ce n'est pas dû à la joie ni au sentiment d'avoir triomphé de l'adversité, d'avoir réussi à retourner ce piège qui lui était tendu et d'avoir, par l'humour, la franchise, réussi à renverser une situation qui était pourtant mal engagée. Non, ce n'est pas cette joie qu'elle éprouve – et la fierté qui va avec –, et ce qui la fait vraiment rire ne concerne pas une victoire sur les autres ou sur une situation, mais sur elle-même. Si elle ne se le formule pas, la vérité c'est qu'elle rit d'avoir enjambé sa peur et d'avoir pu la tenir en bride et la faire plier. Elle a réussi à maîtriser cette frousse qu'elle avait plus redoutée qu'un danger réel, oui, car au moment d'entrer dans la salle de réunion il lui avait fallu d'abord dominer la peur qu'elle avait eue de succomber à sa peur, car elle avait craint avant tout de se laisser submerger par elle, de se laisser paralyser par elle, d'être empêchée par elle au point de ne pas savoir répondre quand on commencerait à la mettre sur la brèche – le gril –, à lui poser des questions sur ce regrettable incident qui nous met tous dans une situation délicate, vous ne trouvez pas, Marion, avec un procès à gérer que de toute façon nous allons perdre, au moins sur la forme, parce que nous savons bien qu'une erreur a été commise par nos services et que, comme a dit le directeur, nous la paierons tous car nous sommes tous dans le même bateau.

Au moment où, vers dix-sept heures, avec pour les accompagner le silence édifiant des filles de l'accueil qui n'en finiraient pas de s'envoyer des regards entendus dès que la porte serait refermée sur elles, Lydie, Nathalie et Marion étaient entrées dans la salle de réunion. Deux d'entre elles s'étaient dit qu'elles s'en tireraient au mieux en se prenant un gros savon et que ça suffirait comme ça, tandis que Marion, de son côté, avait décidé qu'elle refusait de se prendre un savon ou de se faire passer une soufflante ou qu'on lui souffle dans les bronches ou que simplement on l'engueule – appelez ça comme vous

voudrez, j'ai passé l'âge –, hors de question qu'on lui fasse la leçon, qu'on l'infantilise, la méprise, non, hors de question avait-elle répété à ses collègues, j'ai quarante ans aujourd'hui et merde il est hors de question qu'on me fasse la morale ou qu'on me parle sur ce ton du vieux prof déçu par ma nullité, comme si on était des petites choses imbéciles et incapables de se diriger elles-mêmes, d'assumer leurs fautes ou de prendre des responsabilités, et puis, si on a fait une connerie, c'est aussi que d'autres n'ont pas su ou voulu faire leur boulot, d'accord ?

Ses deux collègues avaient bien vu qu'elle ne céderait pas, et que, contrairement à elles, Marion n'avait pas l'intention d'encaisser sans que le chef de projet prenne sa part de responsabilité, qu'il reconnaisse sa part d'erreur, hors de question de servir de lampistes, de boucs émissaires ou de punching-balls ; et lorsque Marion avait senti que ses deux collègues étaient prêtes à flancher, elle leur avait répété, Lydie, Nathalie, quand même, non, mais vous êtes d'accord avec moi ? On est d'accord, non ? C'était à lui de vérifier, c'était pas à nous, merde, j'invente pas ça, non ? Et si Lydie et Nathalie avaient reconnu qu'elles étaient d'accord avec elle, qu'elles savaient qu'elle avait raison, elles n'avaient pas pu cacher qu'elles pensaient aussi que, même si c'était injuste et que tout ça n'était qu'un prétexte minable pour les emmerder, bon, tout ça, elles avaient fini par le dire, c'est un piège pour nous coincer – se cachant soudain d'un voile pudique cette vérité qu'elles connaissaient toutes les trois, à savoir que si le chef de projet voulait effectivement faire payer quelqu'un, ce n'était pas elles trois, mais Marion toute seule, bien sûr, aucune des trois n'osant le dire, craignant de fissurer ce mur derrière lequel elles avaient toujours pu défendre des positions communes ; mais Lydie et Nathalie auraient voulu qu'on laisse tomber, même avec la raison de son côté on peut finir par se retrouver avec tous les torts sur le dos, et ça ne sert à rien d'avoir raison si on se retrouve avec des blâmes, des pénalités, qu'on perd la prime de fin d'année avec laquelle on avait prévu de partir – non, on ne peut pas imaginer la tête des enfants si à la fin de l'année on doit renoncer à les emmener là où on leur avait promis qu'on partirait, sous prétexte qu'on n'a pas eu la prime, tout ça pour des raisons qui n'en valent peut-être pas la peine et pour lesquelles les gosses ne sont pour rien. L'ordre des choses, c'est l'ordre tout court : on n'y peut rien. Courber le dos ; attendre que ça passe. Alors ni l'une ni l'autre n'avait envie de payer pour Marion, même si elles savaient toutes les deux que Marion avait juste le tort d'assumer ce qu'elles préféraient ne pas regarder en face, Marion qui s'obstinait à ne pas comprendre qu'elles sont des employées, seulement des employées, qu'au-dessus d'elles il y a des chefs et des patrons, et que parfois, même si c'est injuste, ça tombe, oui, comme ça, parce qu'il faut qu'on

paie pour les autres et tant pis si c'est révoltant, aujourd'hui il faut se dire que ça pourrait être pire, bien pire, toutes les usines ont fermé et il ne reste que cette imprimerie, c'est le principal, on garde notre boulot et rien n'est plus important. C'est ce qu'elles auraient voulu faire entendre à Marion, parce qu'elles redoutaient qu'elle les entraîne dans une confrontation où elles avaient tout à perdre. Et c'est vrai que Marion les avait écoutées avec une sorte de dégoût qu'elle avait eu du mal à dissimuler, consternée de les entendre faire marche arrière. Elle les avait écoutées les yeux grands ouverts, très attentive et dubitative, car elle n'en revenait pas d'entendre que pour ne pas faire de vagues ses deux collègues étaient prêtes à porter la responsabilité d'une faute qui n'était pas la leur, ou pas totalement, ou seulement à la marge ; et si Marion voulait bien accepter d'avoir été sans doute négligente, reconnaissant qu'elle aurait dû vérifier que le chef de projet avait bien fait son travail, à savoir valider les photos, se renseigner sur les droits, oui, elle était sûre, en revanche, de ne pas avoir à payer pour des erreurs qui n'étaient pas les siennes.

En conséquence, elle était allée à la réunion aussi déterminée et calme qu'il était possible de l'être, résolue parce qu'elle savait qu'il n'y avait rien d'autre à faire, voilà trop longtemps que ça dure, se répétait-elle, mettant sur le même pied l'incident qui servait de prétexte à cette réunion et tout ce qui, depuis des mois, louvoyant, s'infiltrant dans les relations de travail, avait nourri suffisamment de ressentiments, de méfiance, de désirs de revanche pour justifier qu'enfin, comme on dit, on joue cartes sur table.

Au fond, alors qu'elle n'en était peut-être pas même consciente, ou si confusément que ça ne se traduisait que par un vague tremblement dans la voix, une légère altération de la respiration, un rétrécissement des pupilles, la nuque un peu raide, mais presque rien, elle n'avait redouté qu'une chose, la seule dont elle craignait qu'elle puisse entraver sa résolution, et la seule qui pouvait se dresser devant elle comme un obstacle infranchissable, qui pourrait la clouer sur place et la faire tout accepter sans pouvoir répliquer, sans espoir de se relever, c'était que la peur – une trouille vieille comme l'enfance ou comme la nuit des temps – s'immisce en elle avec une telle force qu'elle finisse par la pétrifier jusqu'à lui rendre la parole et le geste impossibles. Alors, au moment d'entrer dans la salle de réunion, quelques secondes elle s'était affolée à l'idée de manquer de cran, de ne pas avoir le courage de tenir face à la faiblesse de ses deux collègues – et pourtant elle les comprenait et ne les jugeait pas, leur réclamant sinon un appui ouvert, au moins le refus de se tourner contre elle dès qu'elle monterait au front, car Marion n'était pas tout à fait certaine qu'elles ne se retourneraient pas, en s'alliant à un adversaire commun, cédant à la menace de représailles, aux intimidations. Elle attendait d'elles au

moins un silence bienveillant, qui ne les engagerait pas davantage qu'il ne l'accuserait, elle. En arrivant, donc, pendant quelques secondes elle avait redouté de ne pas supporter le jugement déjà joué des deux hommes qui les attendaient : le directeur assis sur le rebord d'une table et se reconcentrant après avoir rêvassé trop longtemps par la fenêtre, l'air peut-être un peu grave ou lointain, les lèvres pincées, et l'autre, le chef de projet, livide et debout derrière un bureau, trépignant, laissant apparaître devant lui des dossiers, des feuilles volantes, le tout monté en pile de chaque côté de la table, avec lui au milieu, assis et gigotant sur une chaise en plastique dans son costume trop grand de procureur.

Quand elle refait le film dans la voiture qui la ramène chez elle, essayant déjà, en démarrant, de passer à autre chose, de quitter l'atmosphère oppressante et trop pleine d'esprit de sérieux de l'imprimerie, mettant la musique à fond et accompagnant, façon chanté en yaourt, à tue-tête, le *grunge* des années quatre-vingt-dix, puis roulant un peu trop vite parce qu'elle est pressée d'arriver mais aussi parce que, emportée par sa victoire par K.-O., elle se laisse aller à la joie du soulagement et même du contentement de soi, oui, elle ne se dit pas qu'elle a besoin de se libérer de cette angoisse qui lui pèse depuis deux jours, qu'elle refoule depuis qu'elle attend cette réunion, non, mais seulement qu'elle est heureuse de sa victoire sur le chef de projet. Elle a de quoi, elle le sait. Elle est contente et fière aussi de ce que Lydie et Nathalie, quand elles s'étaient retrouvées toutes les trois sur le parking devant l'imprimerie, après la réunion et sa conclusion éclatante, imprévue, d'abord surprises de ce que la nuit était presque totalement tombée, les réverbères projetant déjà leur sinistre lumière orangée sur le bitume et les gravillons devant l'entrée des bureaux, soulagées toutes les trois de pouvoir enfin passer à autre chose, l'avaient toutes les deux embrassées longuement, la remerciant comme si ce qu'elle avait dit c'était aussi ce que chacune des filles travaillant ici portait en étant incapable de l'exprimer. Elle avait ressenti leur gratitude, sincère, simple, et elle avait répondu avec un air provocateur et amusé, légèrement vantard,

Eh, les meufs, c'est pas l'autre connard qui va me gâcher mon anniversaire !

Puis elles avaient pris le temps d'une cigarette – c'est-à-dire Marion, parce que les deux autres ne fumaient plus depuis longtemps – et l'une ou l'autre de répéter,

J'en reviens pas de ce retournement – oui, ce retournement après avoir subi pendant une bonne demi-heure la présentation par le directeur de l'objet de la réunion, présentation monotone et fastidieuse d'une situation que tout le monde connaissait, chacun

devant ruminer son agacement pour ces précieuses minutes perdues, irrémédiablement gâchées à entendre ce que tous savaient déjà, mais sur un ton comme rampant, indécis, avec une incapacité à créer dans la façon de poser les faits le moindre rebondissement, la simple aspérité qui aurait pu créer un quelconque intérêt. Ça avait été plat et soporifique, et c'était peut-être l'intention : la voix, le ton, l'indolence ou la fatigue, la consternation que le directeur voulait mettre en évidence pour montrer que ce sujet était grave, pénible pour lui comme il ne manquerait pas de l'être dans les décisions que sa résolution impliquait. Puis il y avait eu encore un quart d'heure ou vingt minutes menées par le chef de projet, minutes cette fois débordantes d'informations, grouillantes d'attaques de plus en plus frontales, nominatives, et tournées presque exclusivement sur les trois collègues, puis enfin sur Marion, puis sur Marion exclusivement, le tout avec un ton exagérément mélodramatique, un vrai procès, ou plutôt une simulation, une reconstitution de procès avant que, sans leur laisser un temps de répit, le directeur et le chef de projet se lancent dans une série de questions plus pernicieuses les unes que les autres, avant que Marion n'y tienne plus, ne puisse plus,

Dites donc, une vraie commission d'enquête !

et, alors que les deux hommes étaient restés silencieux une seconde devant l'insolence de sa réflexion, attendant des excuses ou un mot de la part de Marion, interloqués par ce qu'elle s'était permis, celle-ci n'avait pas répondu et s'était mise à rire ; d'abord pour elle-même, un rire discret, presque fluet, retenu, ne demandant l'appui de personne, comme complice d'avec ce qu'elle ruminait dans son esprit sans l'avoir encore dit, attendant pour ça que quelqu'un l'incite à le faire – ce qui n'avait pas tardé. Le chef de projet, fou de rage et suffoquant de mépris ou de colère lui intimant l'ordre de dire ce qu'elle avait à dire, quand, à la surprise de tous, le directeur s'était mis à sourire à son tour, puis à rire – rien d'un rire tonitruant, non, certes, plutôt un rire comme un voile qui se déchire, légère brume qui, en se dissipant, change tout à coup l'ambiance et projette sur elle une lumière nouvelle, vive et chaleureuse, comme accompagnée d'un air accueillant. Ce mouvement avait surpris tout le monde, encourageant Marion à se lancer, mais sans la violence des mots auxquels elle s'attendait à avoir recours. Elle avait pu laisser venir la vérité de ce qu'elle pensait avec presque de la douceur, sans avoir besoin de l'appui de la colère ou de l'agressivité, expliquant sans le reprocher à personne que, décidément, tout dans cette réunion était ridicule et grotesque, moyenâgeux, prenant les uns et les autres à témoin ou à partie, franchement, vous nous voyez, là, c'est la Kommandantur ou quoi ? c'est le Soviet ici ? dans quel siècle on vit ? Franchement, c'est comme ça qu'on se parle entre gens qui travaillent dans la même boîte, pour les mêmes trucs, on aime tous

notre boulot ici, non ?

Et le chef de projet avait eu beau faire en relançant ses accusations, qu'elle retournait avec une telle facilité que lui-même en était renversé – non, je ne suis pas désinvestie, je suis seulement découragée qu'on ne me prenne pas au sérieux, qu'on fasse semblant de ne pas m'écouter si je propose une idée ou qu'on la néglige pour mieux me la resservir deux heures après en se l'appropriant, et non, non, je ne préfère pas m'occuper de ma petite famille, comme vous le dites avec ce mépris que vous avez pour les femmes, c'est ça, non ? – et l'autre, se débattant, mais qu'est-ce que c'est que ce procès d'intention, je n'ai rien contre les femmes –, ça non, vous les aimez tellement, vous voulez qu'on en parle, de votre amour des femmes ? Lydie et Nathalie s'étaient mises à rire, d'un rire gêné d'abord, et puis à approuver discrètement, puis avec conviction, force, pour finalement dire oui, c'est la vérité et cette fois c'est le directeur lui-même qui avait pris la parole pour se tourner vers son chef de projet, je vous avais dit que si j'entendais encore une fois – laissant l'autre livide, bredouillant, elles m'en veulent, c'est tout, elles veulent ma peau, et Marion relançant, ah non merci, non merci, on n'en veut pas, ni de la peau ni du reste. On veut juste travailler normalement et c'est tout.

Et maintenant, sur la route, déjà les maisons se font rares. Marion a laissé Lydie et Nathalie sur le parking devant l'entrée de l'imprimerie. Ce soir, elle se dépêche, elle passe du temps avec sa « petite famille », a-t-elle répété en soulignant l'expression par le geste de guillemets posés dans le ciel. Elle a dit au revoir à ses collègues avec une marque d'affection peut-être plus appuyée que d'habitude, fière d'un combat gagné et encore sous le coup de l'émotion, n'en revenant pas tout à fait, comme si aucune des trois n'était si sûre de ce qui venait de se passer. Comme tous les soirs, elle va devoir rouler tout droit avant de bifurquer à la patte d'oie marquée par cet affreux calvaire, avec son Christ argenté qui ressemble à un Surfer d'Argent raté. Tous les soirs, elle a son mot pour lui, sans jamais avoir cru en lui mais en lui racontant son humeur, des pensées qui n'en sont pas vraiment, comme ce soir, déboulant sans mettre son clignotant pour tourner à gauche et s'enfoncer dans la campagne. Elle a lâché un merci mon pote plein d'ironie et de joie, comme si la bénédiction d'un Christ en croix pouvait lui avoir été réellement accordée, à elle qui n'avait jamais mis les pieds dans une église.

Et maintenant, Nathalie et Lydie restent seules, se demandant bien comment elles vont organiser leur soirée avant d'aller chez Marion,

Tu as pris le cadeau ?

Oui, oui, je l'ai là.

Apéro chez Marcel et pizzeria en suivant ?

C'est tout ce qui me faut.

Au fait, il a confirmé ?

Cet après-midi. Je t'avais pas dit ? Il m'a laissé un texto.

Quelle heure ?

Vers neuf heures, neuf heures un quart. Pour le gâteau, quoi.

C'est bien une voiture qui arrive. Comme tous les soirs à la même heure, à cette heure-ci ou parfois bien plus tard, mais qu'Ida entend toujours, quelle que soit l'heure, même lorsque c'est du fond de son lit et qu'elle ne peut pas se lever parce qu'elle n'en a pas le droit, même si l'interdiction l'excite peut-être et que la démange l'envie de se jeter hors de sa couette et de courir pieds nus dans le couloir, de descendre quatre à quatre l'escalier et de traverser la salle à manger pour se jeter dans les bras de sa mère, et tant pis si son père crie en lui ordonnant de retourner se coucher, car, même si elle aime son père de toutes ses forces, l'amour qu'elle éprouve pour sa mère excède l'idée et la possibilité même de ses forces ; c'est une certitude inscrite en elle depuis toujours, un attachement à sa mère plus fort que celui qu'elle éprouve pour son père et pour personne, un attachement qui se déploie jusqu'à la déborder quand, de sa chambre, elle entend la voiture de Marion, les soirs où celle-ci rentre tard, même si ça n'arrive plus si souvent il lui semble, sauf évidemment les vendredis pendant lesquels elle retrouve ses collègues et copines pour aller dîner et danser.

Dans ce cas, c'est Ida qui va la retrouver tôt le lendemain matin, pour se pelotonner contre elle, et malgré son besoin de dormir – elle reste écrasée de sommeil, son haleine chargée d'alcool et de tabac –, Marion laisse sa fille se blottir dans ses bras, les lui ouvre presque sans s'en rendre compte, et Ida est heureuse d'en profiter, sans que ni l'une ni l'autre ne s'aperçoive ou ne s'étonne que Patrice est déjà parti depuis longtemps, lui qui ne reste jamais au lit le matin et part très tôt on ne sait où, dans les champs, voir ses bêtes, peut-être déjà au marché ou pourquoi pas à la chasse, selon le jour de la semaine et la saison, avec des gars qu'il connaît depuis toujours et qu'il voit encore de temps en temps.

Chaque soir, c'est avec la même sensation, la même émotion qui la déborde qu'Ida entend ce moteur qu'elle reconnaîtrait entre mille, à cause de ce temps si long, interminable pour elle, que sa mère prend parfois pour arriver jusqu'à la maison, comme si sa mère essayait de trouver le moyen de ne pas rentrer tout de suite, de se préserver une bulle pour elle seule encore quelques secondes, le temps de prolonger sa solitude en garant sa voiture, en coupant le moteur, en cherchant deux ou trois bricoles sur le siège à côté d'elle – son sac à main, son briquet, ses Winston *slim* qu'elle fume avec une boulimie qui lui donne l'air de réfléchir à des choses qui ne regardent personne –, Ida qui

trouve ici une raison supplémentaire de maudire ces cigarettes, elle qui aimerait tant que sa mère arrête de fumer et qui lui demande à chaque Noël ou pour son anniversaire, ce qui me ferait plaisir c'est que tu arrêtes de fumer, même si au fond elle ne sait pas si c'est vraiment pour sa mère qu'elle le souhaite ou si, plus égoïstement, c'est pour maîtriser les images qu'elle se fait de la mort de sa mère ou de son agonie, des images impitoyables comme elle les voit sur les paquets noirs des cigarettes, avec leurs annonces terrifiantes. Mais Ida sait bien que sa mère ne changera rien pour elle, parce que chaque soir, en rentrant, Marion a écrasé son dernier mégot très peu de temps auparavant, soit dans sa voiture, en arrivant dans la cour, soit juste avant d'entrer dans la maison, sur la terrasse, dans ce vieux pot en terre cuite qui ne sert plus à rien depuis que plus personne n'utilise des « poubelles de table ». Ida comprend qu'elle ne peut pas croire sa mère, et tous les soirs elle se résigne à ce que Marion ne peut simplement pas arrêter de fumer, même pour lui faire plaisir, car ce dont sa mère a le plus besoin c'est de rester seule un moment avant de les rejoindre, son père et elle, et que cette solitude, seule la cigarette lui en offre le prétexte.

Dans le téléviseur, des adolescents aux yeux très gros et très ronds, aux muscles exagérément saillants, aux cheveux bleus taillés dans des blocs de silex se lancent des cris, des coups de pied, de poing, ils bondissent en jetant des éclairs, le ciel s'embrase autour d'eux – eux, combattants figés dans des postures grimaçantes et à vrai dire ridicules –, c'est le paysage qui semble pris de vitesse, qui disparaît, s'évanouit, mais déjà Ida ne le voit plus, elle délaisse le manga et s'élance alors que son père lui dit de ne pas bouger, mais, peut-être parce qu'elle ne l'entend pas ou parce qu'elle ne peut pas l'entendre, elle traverse le salon et la salle à manger, elle veut se jeter dans les bras de sa mère et lui crier qu'elle a peur, oui, elle veut lui crier que ça dépasse en elle l'idée même de ce qu'elle croyait être la peur et laisser échapper ce cri qu'elle retient étouffé et,

Maman,

dans un souffle,

Maman maman maman,

raconter, oui, tout ce qu'elle a vu, qui s'est passé, les deux hommes, celui aux cheveux d'un jaune presque blanc, son couteau, il a tué Radjah – hurler à sa mère qu'elle a vu son chien dans l'étable et qu'il est mort, qu'elle a vu son chien mort et que c'est horrible la sensation de la mort sur ses doigts poisseux, avec l'odeur du sang, et l'autre, maintenant, qui est avec Tatïe, et tous les mots et les images qui menacent d'exploser dès qu'elle verra sa mère, Ida veut les retenir en elle, elle les sent si près de lui échapper qu'elle craint de ne pas

pouvoir les retenir et de ne pas les dire comme il faudrait. Mais c'est très court. Pourquoi elle n'a pas entendu. Pourquoi pas fait attention. Pourquoi pas fait attention comme elle l'aurait fait normalement. Pourquoi pas normalement, mais ça veut dire quoi normalement, rien normalement, fini normalement, c'est quoi *normalement* ?

Elle n'a pas entendu que la voiture qui arrive, ce n'est pas le moteur de celle de sa mère.

Ce n'est pas la même façon d'entrer dans la cour et d'arrêter la voiture.

Il faut qu'Ida soit face à la porte de la salle à manger pour comprendre, dans la cour, oui, une voiture bleue qui n'a rien à voir avec celle de sa mère – elle serait bien incapable de dire ce qui les différencie, de nommer une marque ou une autre, mais cette voiture n'est pas celle de sa mère, et ça la stoppe net. Elle reste face à la porte, le temps de sentir que la main de son père se pose sur son épaule, sans savoir si c'est pour la retenir dans son élan ou déjà la consoler de la déception de ce que la voiture qui arrive n'est pas celle qu'elle attend, à moins qu'il s'agisse de s'étonner avec elle, et, de fait, il serre son épaule sans même se rendre compte qu'il pourrait lui faire mal. Elle entend son père qui grince entre ses dents des mots qu'elle ne comprend pas tout de suite, parce que sa première impression c'est que c'est à elle qu'il les adresse, mais non, elle comprend que non, elle lui jette un regard mais lui n'y prête même pas attention,

Bordel mais c'est quoi ces mecs,

il fixe la voiture et continue, entre les dents,

C'est quoi ça, c'est quoi ?

c'est court, ce n'est pas même un instant qui leur appartient : Patrice et Ida se retrouvent seuls avec les cris métalliques et forcés du manga qui vient du salon.

Christophe vient de sortir par la porte de la cuisine, et bientôt ils le voient, oui, accompli dans son rôle d'hôte, sur la terrasse au pied de la cuisine, qui affiche sa satisfaction – une satisfaction qu'il accompagne de gestes démonstratifs et ravis – devant la voiture qui se gare pendant que, derrière la porte-fenêtre, Ida et son père assistent à la scène avec une hébétude qui les tétanise suffisamment longtemps pour que, sans réagir, ils voient l'autre qui débarque, la portière qui s'est ouverte – Ida saisissant alors la main de son père avec ses deux mains, entortillant ses doigts dans les gros doigts forts de Bergogne même si celui-ci vient pourtant de desserrer son étreinte sur son épaule. Lui aussi il découvre cet homme qui sort de la voiture et marche déjà vers la terrasse, accueilli par Christophe, qu'on entend dire qu'il est tellement content de le voir, tellement, acquiesçant quand l'autre lui pose des questions qu'on ne comprend pas, qu'on ne perçoit pas comme on perçoit en revanche,

Oui,
un mouvement de la tête,
Oui,
encore un autre et puis, à une question inaudible,
Oui, oui,
très nettement la voix de Christophe,
Comme sur des roulettes,

il dit : comme sur des roulettes, cette vieille expression que Patrice n'a pas entendue depuis l'enfance et qui le trouble suffisamment – comme s'il avait affaire à deux enfants revenus d'un autre temps – pour qu'il ne se dise même pas qu'il devrait profiter de ce moment pour téléphoner à la police ou pour prévenir Marion, lui dire de ne pas venir, oui, simplement pour lui dire de ne pas venir ou pour tenter – quoi ? tenter quoi ? un coup de force ? prendre un couteau, une arme ? Mais il est incapable de savoir quoi faire – le visage de Christine – la lame de couteau du jeune homme. Non. Ce n'est pas pour ça, même pas, c'est juste qu'il est comme hypnotisé et, de l'autre côté de la porte, les deux hommes se congratulent, des tapes dans le dos, l'inconnu que Christophe félicite pour sa tenue et l'autre qui,

Oui, faut bien ça.

Patrice enregistrant ce morceau de phrase qui roulera un bon moment dans sa tête, lui laissant un goût étrange, comme si on venait d'aiguiser son envie de comprendre. Et c'est peut-être pour savoir, simplement pour *savoir*, qu'il est incapable d'agir ou d'interrompre le cours des choses, ce mouvement auquel il ne parvient pas à se résoudre à croire, ça ressemble trop à quelque chose qu'il connaît, un événement marquant mais altéré par cet éloignement dans le temps qui le floute et lui retire la netteté et la précision des détails. Et c'est pourquoi tout lui semble faux et qu'il a autant de mal à se dire que quelques mètres seulement séparent sa maison et celle de Christine, et que quelques minutes, aussi, seulement, le tiennent éloigné de ce qu'il a vu chez elle – est-ce que le jeune homme et Christine sont encore figés dans cette attente dans laquelle ils les ont laissés ? ou, comme il est plus probable, est-ce qu'ils ont fini par sortir de la chambre ? Patrice sent monter l'affolement, l'inquiétude, comme si l'image de la main dansant avec le couteau près du corps de Christine devenait enfin réelle, enfin possible, qu'elle était enfin sortie de cette buée que provoque l'incrédulité et qui nimbe toute la scène, jusqu'à ce qu'enfin elle lui apparaisse dans sa violence et sa réalité : la lame du couteau, le regard pétrifié de Christine, sa propre incrédulité à lui et rien d'autre, pas même la terreur d'Ida qu'il ressentait pourtant dans la façon qu'elle avait de lui tenir la main, de le supplier de faire quelque chose pour que tout s'arrête, comme s'il avait pu prononcer des mots comme l'enfance croit qu'ils peuvent agir, nets et imparables,

magiques et puissants, efficaces comme des armes.

Et maintenant, à cet instant précis, Christophe et l'inconnu vont entrer dans la maison, en passant non par la porte d'entrée de la cuisine, mais directement par la porte-fenêtre de la salle à manger, exactement face à Patrice et Ida, qui ne savent plus très bien comment ils doivent se tenir, ni quel rôle ils jouent dans un jeu qui ne semble pas fait pour eux – ils sont là, impuissants comme des comédiens qui attendraient les consignes en poireautant dans les coulisses, aussi longtemps que le metteur en scène ne s'est pas décidé à les charger d'un geste, d'un texte, d'une posture à tenir, même silencieuse et immobile. Et maintenant, donc, que les deux hommes approchent vers la porte-fenêtre de la salle à manger, Patrice est pris d'une conscience si aiguë du danger que court Christine qu'il comprend seulement comme s'il se réveillait, comme si enfin il *voyait*, et, pendant un instant, la panique est si forte qu'il est prêt à ouvrir la porte en courant et à prendre un des types par la gorge, à le menacer jusqu'à ce que l'autre, d'une fenêtre ou de la porte de chez Christine, finisse par l'entendre et abandonner Christine. Mais quelque chose le retient, une seule : il sait, oui, peut-être à cause de la mort du chien – comme si celle-ci n'était qu'une menace, une façon de laisser à Bergogne le temps d'évaluer ce qu'une initiative pourrait coûter – qu'il ne peut pas prendre le risque de payer au prix fort, il ne prendra pas ce risque, intimement il le sait depuis le début, car ce qu'ils feraient – oui, de quoi ils sont capables – il n'en doute pas, sans savoir pourquoi il n'en doute pas, même une seconde, les types ont l'air crédibles même s'il se demande bien ce que ça veut dire, *crédibles*, assez fous ou assez motivés ou assez dangereux pour se risquer à tuer une femme dont ils ne savent rien et qu'ils ne connaissent probablement même pas. Ils sont là. Ils ont été capables de venir jusqu'ici. De tuer le chien – et une seconde, une seconde à peine, c'est de sa fille qu'il doute : est-ce qu'Ida a bien vu ? Est-ce que ce type a vraiment poignardé le chien ? Mais pourquoi douter de sa fille alors que les seuls ennemis sont là, devant lui, trois hommes dont il ne sait rien et qui menacent sa famille, est-ce que Patrice pourrait mettre en doute la parole de sa fille, ou, au moins, comment la réalité lui est apparue, peut-être déformée par son âge, par sa peur ? Est-ce qu'une enfant n'interprète pas ce qu'elle voit ? Peut-on être sûr de ce qu'elle voit, de ce qu'elle dit avoir vu, se demande-t-il alors que lui-même ne doute pas des taches de sang sur le survêtement du jeune homme, ni du couteau dans ses mains ? Oui, les deux hommes ont été capables de venir et de menacer, ils ont prévu ce qu'ils font, ça, c'est un fait ; alors Patrice se demande s'il peut prendre le risque d'agir, comme si eux, dans leur préparation, n'avaient pas cet avantage sur lui d'avoir anticipé sa réaction. Et, à cet instant où ce serait encore possible, est-ce qu'il

pourrait saisir une arme, alors qu'il sait très bien que, quand bien même il aurait sous la main un couteau ou son fusil – et qu'est-ce qui l'empêcherait d'aller dans le salon et de saisir, là où il est posé sur le mur, avec les cartouches à côté sur l'étagère, le fusil de chasse qu'il a hérité de son père et avec lequel il aime chasser le faisan ou le perdreau dans les bois avec Radjah le dimanche, ou, dans la cuisine, un de ces couteaux avec lesquels il prépare les viandes ? –, il serait de toute façon incapable de frapper qui que ce soit, et encore moins d'appuyer sur la détente du fusil en visant délibérément un homme.

Le temps d'y réfléchir, et c'est déjà trop tard ; il n'est plus question de rien, ni d'agir ni même d'avoir une idée, seulement de reculer d'un bon pas au moment où les deux hommes ouvrent la porte et entrent, l'inconnu en premier, suivi par Christophe

Vas-y, entre,
et sa voix rieuse,
on dirait qu'on t'attend.

Vous êtes qui ? Qu'est-ce que vous voulez ?

La question de Patrice fait naître un sourire plus doux encore sur le visage de l'inconnu – un drôle de visage, se dit Patrice. L'homme a peut-être une cinquantaine d'années, et, clairsemés sur le haut du crâne, il lui reste des cheveux châains que les mèches grisonnantes n'ont pas encore totalement remplacés. Son visage est si pâle que les yeux ressortent comme deux billes fiévreuses et malades, alors que l'homme est beau – ce que Patrice remarque tout de suite –, d'une beauté capricieuse, non pas mélange harmonieux et homogène de traits symétriques et profonds, expressifs, mais d'une beauté anguleuse et dure, déséquilibrée, un visage trop étroit mais beau, *affirmatif* – on y lit quelque chose de décidé, de catégorique, de presque péremptoire, mais aussi de positif et d'engageant –, que Patrice pourrait trouver charismatique et séduisant, presque apaisé, bienveillant, peut-être parce que l'homme est fatigué et que, sous les yeux, les cernes lui font des plis boursoufflés qui l'adoucissent, comme si la lassitude avait gommé les traits et, à travers eux, toute aptitude à l'agressivité, ne laissant apparaître qu'un visage doux et affable.

L'homme n'est pas grand, il est mince, concentré sur lui-même, sec, musclé et maigre, ou plutôt asséché, comme s'il s'était épuisé à faire de la musculation et à surveiller gramme à gramme sa nourriture, en s'interdisant toute forme de graisse ou de sucre. On peut voir aux muscles saillants dans le cou que le corps est vigoureux, mais Bergogne ne s'y attarde pas, ce qui le frappe maintenant c'est sa voix, cette voix qui le trouble parce qu'elle tremble d'une douceur qui s'éparpille dans l'espace comme une sorte de parfum volatile et fragile, la voix de quelqu'un dont la jeunesse aurait pris de plein fouet les traits marqués du visage, la réalité brutale du passage du temps.

Vous êtes qui ?

Bergogne n'obtient pas de réponse et sa question va creuser une place en lui dont on ne la délogera pas, ou seulement quand l'homme y aura répondu. Mais pour l'instant c'est à peine si l'homme l'a remarqué,

Oh, mais tu dois être...

il s'est penché sur Ida,

Ida ?

lui a souri,

Tu es Ida ? Je m'appelle Denis. Je suis le grand frère des deux

loustics... j'espère qu'ils ne t'ont pas fait peur ?

C'est après ce moment, enfin, qu'il a pu retrouver le regard de Patrice, qu'il a pu lui sourire sans arrière-pensée apparente, osant même ce geste impossible ou insensé dans l'esprit de Bergogne, de lui tendre la main, comme s'il voulait la lui serrer le plus amicalement possible, en attendant que, par réflexe, l'autre fasse de même et tende sa paume ouverte vers la sienne, imaginant – ou ne doutant pas – que Bergogne allait lui serrer la main comme le feraient deux inconnus avant de s'asseoir à la même table, pour négocier un contrat autour d'un verre. Est-ce qu'il a cru quelque chose d'aussi stupide ou est-ce que cette stupidité est feinte, qu'elle témoigne de son mépris pour Bergogne, ou va-t-il penser qu'en face de lui l'homme qui le dévisage avec hostilité et méfiance va s'adoucir simplement parce qu'on lui aura tendu la main, que Bergogne sera assez naïf pour se laisser endormir parce qu'un mec en costard, vaguement courtois, débarque comme si ce qu'on lui imposait, à lui et à sa famille, à leur voisine, depuis tout à l'heure, n'était qu'un petit désagrément de rien du tout ?

J'espère qu'ils ne vous ont pas trop fait peur ? Je m'appelle Denis, je suis leur frère.

Il se redresse complètement et fait face à Patrice. Il essaie de lui sourire, c'est-à-dire qu'il sourit mais échoue à donner l'inflexion qu'il faudrait pour prolonger son intention en l'accompagnant d'un coup d'œil plus insistant et joyeux, pour que le sourire devienne un lieu de conviction, de partage, sans quoi il reste bloqué à sa façade, à sa tentative. L'homme – Denis, donc – se reprenant en levant la main et en frappant l'index contre son front, lâchant ce bruit de bouche si inattendu, burlesque presque, un claquement de la langue contre le palais,

Ah ! J'ai oublié le principal, je reviens.

et sans rien ajouter il sort, se retournant à toute vitesse sans laisser à Ida et à son père le temps de réagir, de comprendre, car déjà il est hors de la maison et court vers sa voiture, quelques secondes pendant lesquelles Bergogne et sa fille, mais aussi Christophe, le regardent qui cherche dans le coffre de sa voiture – tous les trois muets mais pas tout à fait inertes, déjà Christophe a ouvert la porte et couru vers son frère pour lui demander s'il a besoin d'aide, et de la maison Bergogne et sa fille les entendent, avec leurs voix comme élargies par l'espace de la cour, de la nuit qui vient, leurs voix lointaines et tonitruantes, pour dire des choses qui résonnent d'une étrange banalité, oui, tu vas mettre le champagne au frais, répond Denis, comme l'entendent Ida et Patrice avant de voir Christophe resurgir avec une bouteille de champagne, face à eux, guilleret comme un gosse attendant la remise des jouets de Noël, trépignant intérieurement d'un bonheur dont lui seul sait combien il a hâte de le réaliser, pendant que Denis revient de

sa voiture et que d'un mouvement très vif, voilà, il se retrouve face à Patrice, avec deux paquets-cadeaux dans les mains – une boîte avec un ruban rose et un paquet que Bergogne connaît très bien, de ceux qu'avec Marion ils offrent à Ida dès qu'ils vont en ville lui faire un cadeau pour son anniversaire ou pour Noël, et le simple logo jaune, le papier bleu, oui, tout à coup ça suffit à rendre Patrice Bergogne fou de colère, d'une rage si forte qu'il manque de lever la main sur le type et se retient juste à temps, il le faut, il sait qu'il le faut, le temps d'une seconde à peine mais pas question de ne rien dire, de ne rien faire, non, il suit l'homme qui pose le paquet au ruban rose sur la table, parmi les assiettes et les couverts, Denis qui se penche ensuite sur Ida,

Tiens, c'est pour toi.

lui tendant l'autre paquet,

J'espère que tu ne l'as pas ?

doucement,

Je crois que pour une grande fille de ton âge,

murmurant,

Ça doit être très bien.

Et, pendant qu'Ida a devant elle cet homme qu'elle n'a jamais vu, dont elle perçoit comme une forme d'agression ce geste qu'il a de lui tendre un cadeau comme on tendrait un piège, vers elle qui n'en revient pas, ce geste qu'elle associe à l'amour qu'on a pour elle – deux bras se tendent vers les siens pour lui offrir un cadeau –, elle reste immobile, incapable de comprendre comment elle doit réagir, comment il faut recevoir ce qui se passe ni comment le lire, le déchiffrer, car elle sait ce qu'on lui dit depuis toujours sur la méfiance que doivent inspirer aux enfants les gens qu'ils ne connaissent pas, il ne faut jamais rien accepter des gens qu'on ne connaît pas, leurs cadeaux ne sont jamais gratuits ; mais pourtant, sans même s'en rendre compte, elle approche d'un pas, elle cède trop vite à la curiosité, l'homme se fait pressant et avance avec le paquet devant lui, il est maintenant presque à sa hauteur, son visage face au sien, elle sent son odeur et voit comment il attend quelque chose, dans les yeux de l'homme l'espoir brille, intense, fiévreux, comme le cadeau lui brûle peut-être les mains à force de le garder trop longtemps entre ses doigts, comme il lui brûle aussi le bout des doigts, à elle, de le saisir et de l'ouvrir, car jusqu'à aujourd'hui elle n'a jamais eu à refuser de cadeau de personne. Elle se demande, est-ce qu'on peut refuser un cadeau, est-ce que ce serait possible de refuser sous prétexte –

Vous êtes qui ? Qu'est-ce que vous nous voulez ?

Cette fois Patrice s'est dressé de toute sa force, de toute sa colère, et sa voix a porté si fort qu'Ida a presque eu la sensation que c'est elle que son père voulait atteindre, lui interdisant de toucher le paquet, lui intimant l'ordre de reculer ; et déjà elle a ce mouvement d'un très

léger repli, la sensation d'avoir commis une bêtise et, surtout, d'avoir été surprise en train de perpétrer une faute dont son père la punira, c'est sûr, elle le sait, comme elle sait que ce ne serait pas si grave si elle n'avait pas d'abord pour punition celle qu'elle s'inflige elle-même d'avoir déplu à son père, en le mettant en colère et en lui donnant l'impression de se laisser si facilement amadouer. Mais l'homme, celui qui a dit s'appeler Denis, ne semble pas troublé par la voix de Patrice, c'est même tout le contraire, et, imperturbable et calme,

C'est un jeu vidéo, tu n'aimes pas les jeux vidéo ?

de la même voix douce et tranquille, indifférent à Patrice, il tente d'apprivoiser Ida, comme on tenterait de soumettre un animal avec de la nourriture en redoutant, pour le bout de ses doigts, un coup de bec, une morsure ; mais en réalité ce n'est pas ça que Denis pourrait craindre, ce serait qu'Ida recule et refuse de prendre le cadeau, car il veut prouver quoi avec ce jeu, à part sa force, sa mainmise non pas seulement sur elle, bien sûr, mais sur la maison de Bergogne elle-même, sur tout ce qui touche à Bergogne ?

Ça dure quelques secondes qui s'étirent, se prolongent, quelques secondes pendant lesquelles Ida s'approche et commence, hésitante d'abord, puis de plus en plus attirée, tentée, résistant de moins en moins et bientôt plus du tout, elle commence à tendre les bras vers le cadeau – elle ne voit presque plus les doigts qui tiennent le paquet ni même le visage blême lui souriant d'un sourire qui cherche à lui donner confiance et courage, lui demande de le saisir, tiens, c'est pour toi, mais sans vouloir la brusquer, sans rien lui ordonner, sans l'obliger à faire vite, mais en insistant de telle manière qu'elle se sent oppressée et incapable de se décider, jetant de brefs coups d'œil à son père, attendant de lui qu'il acquiesce, qu'il lui donne l'autorisation qu'au fond elle espère, par un simple mouvement de tête, oui, ce serait si facile, mais ça ne vient pas, bien sûr que ça ne vient pas et, au contraire, elle le voit qui s'impatiente, ça va soudain très vite, trop vite, Patrice s'approche d'elle et bientôt les mains de son père saisissent le cadeau et l'arrachent des mains de l'homme qui semble un instant dépassé par la force de Patrice, comme si une seconde Denis et Ida avaient été immobilisés, statufiés, que le temps s'était arrêté pour eux et au contraire accéléré pour Patrice, lui permettant d'arracher le paquet d'entre les mains de l'homme sans que celui-ci ait le temps de réagir, restant une poignée de secondes les doigts refermés sur un cadeau qu'on vient de leur extirper, les mains tenant le vide face à Ida qui n'a pas eu le temps de réagir et reste comme arrachée à une hallucination, quand la voix de son père fait tout trembler en elle au moment où elle entend son prénom – Ida –, la voix de son père qui l'appelle – Ida –, lui ordonnant de ne pas bouger – Ida –, lui ordonnant de n'obéir qu'à lui – Ida –, de le regarder – Regarde-moi quand je te

parle – et elle, meurtrie, blessée, n'ose rien et laisse les larmes inonder ses joues bientôt cramoisies de honte et de trouble, la peur de son père, oui, de cette voix qu'elle redoute d'entendre, parfois, de sa chambre, car cette voix épaisse et rêche vibre à travers les murs de la maison quand il se fâche ; Patrice – son geste est si violent, si surprenant que pendant deux secondes il semble qu'il soit le seul à pouvoir bouger. Christophe passe de la cuisine à la salle à manger, il a dans les mains des bols dans lesquels il a entrepris de servir des cacahuètes et des pistaches, il ne comprend rien, un air idiot figé sur ses lèvres, et devant lui Patrice, le cadeau entre les mains, n'a besoin que de trois pas, trois enjambées pour sortir par la porte-fenêtre et lancer le cadeau qui se fracassera au loin, d'un mouvement dont la violence stupéfie Ida et les deux frères. Patrice retourne sur ses pas et maintenant il approche de Denis et le domine de toute sa force,

Vous voulez quoi, vous êtes qui ? vous croyez qu'on va rester à rien faire et que vous allez nous mener en bateau comme des cons –

Je comprends... Je comprends. Du calme.

Je me calme si je veux, je suis chez moi et personne me dit ce que je dois faire, alors tu fermes ta gueule et t'arrêtes de me prendre pour un con.

Et c'est Christophe, du seuil de la cuisine, qui reprend,

C'est pas très malin de faire pleurer la petite. Pas très fin, ça, hein, de faire pleurer la petite.

mais si Patrice ne le voit pas, ne l'entend pas, c'est à ce moment qu'il prend conscience d'avoir effrayé sa fille, et quelque chose se retourne en lui, un regret, la honte de sa brutalité, les yeux terrorisés d'Ida, les reproches qu'ils lui formulent peut-être. Ida a reculé, maintenant elle est au fond de la pièce, seule, elle laisse les larmes couler et réprime sa frayeur ou sa colère. Denis compatissant alors,

Dis donc Ida,

douceâtre,

Ce n'est pas très gentil ce qu'il a fait, non ?

puis il se retourne vers Patrice,

Tu ne trouves pas ?

et, lentement, l'air désolé et contrit, peiné,

Vous savez, je ne veux pas qu'il arrive quoi que ce soit à votre voisine, je veux qu'il n'arrive de mal à personne, on n'est pas là pour ça. Mais à quoi ça sert de faire pleurer la petite, hein ? Franchement, qu'est-ce que ça peut vous faire que je lui offre un cadeau ?

Patrice ne répond pas, ou plutôt la seule réponse dont il est capable c'est de se taire, de rejoindre sa fille au fond de la pièce, feignant de ne pas voir le mouvement de recul qu'elle esquisse lorsqu'il approche d'elle. Puis non, elle se laisse prendre dans les bras de son père, se laisse enserrer par lui – sa chaleur et sa force comme un refuge –, il a

raison, il a raison, il ne fallait pas accepter ce cadeau et c'est lui qui a raison, oui, il a mille fois raison, elle voudrait lui dire pardon, pardon papa, mais elle ne peut pas parce qu'elle lui en veut de ne pas savoir dire les choses autrement que par ses excès de colère, et maintenant qu'il la prend dans ses bras, qu'il la serre si fort contre lui, elle sait que, même si dans la pièce, à quelques mètres, il y a ce type en costume qui les observe, curieux à son tour ou amusé, oui, elle le voit en ouvrant les yeux, derrière le rideau de larmes, une silhouette qui se fond dans le clair-obscur de la salle à manger pendant que l'autre, Christophe, ne dit plus rien, qu'il pose les bols sur la table, oui, elle sait que tout va s'arranger.

On n'entend que la pendule dans la cuisine ; le téléviseur laisse échapper d'un volume sonore très faible les rires enregistrés d'un feuilleton américain.

Il fait bientôt nuit, le soir tombe sur le hameau. Ida se pelotonne fort contre son père – elle pense à sa mère, elle a tellement besoin de sa mère – mais pourquoi, pourquoi faut-il donc que Marion mette toujours aussi longtemps avant d'arriver chez eux ?

Et pendant que Marion arrive – elle roule sur la départementale et, à cette heure-ci, n’y croquera sans doute personne –, déjà la joie de cette victoire qu’elle vient de connaître et avec elle tout ce qui, il y a encore si peu de temps, lui semblait une source intarissable de satisfaction, cède la place à la joie plus forte encore, plus impatiente aussi, de rentrer chez elle.

Marion se sent libérée et elle chante comme une folle, *take your time, hurry up*, la musique à fond, elle aime tant les karaokés, et là, dans sa voiture, elle se fait son karaoké pour elle toute seule, sur les chansons qu’elle aime depuis toujours, en se disant pourtant qu’elle ne pourra pas tout raconter du pourquoi de sa joie à Patrice, car comment lui expliquer ce dont elle a toujours refusé de lui parler, amener sur le tapis l’histoire du chef de projet alors qu’elle n’avait jamais évoqué devant lui la forme de crainte et d’énervement que son chef suscitait en elle, qui allait jusqu’à la colère, parfois jusqu’à l’envie de vomir, qu’elle attribuait à toutes les causes qui n’en étaient pas – les règles, une indigestion, une gastro, un rendez-vous avec l’institut d’Ida –, se racontant que rien ne méritait qu’on en parle ou qu’on s’en plaigne, oui, c’était juste une appréhension, et, comme ses collègues avec leurs maris, proches, amis, famille, elle ne s’en était ouverte à personne, et certainement pas à Patrice, sans trop savoir pourquoi, par gêne, peut-être par honte d’en rajouter.

Marion ne dira rien sur ça : comme si le chef de projet avait au moins gagné l’intimité d’un secret avec elle.

De toute façon, maintenant, ce qui compte, c’est la joie à venir ; c’est de se sentir l’esprit libre, et pour ça elle voudrait chasser l’image du bureau et de l’imprimerie, garder le cap sur ce pourquoi elle a accéléré, et la voilà qui quitte la départementale ; très bientôt elle arrivera sur cette route étroite et défoncée par des nids-de-poule, des crevasses, une route aux bas-côtés effrangés, effrités, voilà, elle tourne à gauche dans le chemin caillouteux, avec ce froissement sous les roues qu’elle connaît par cœur et qu’elle n’entend plus à force d’habitude, mais aussi parce que le plus souvent elle laisse la musique à fond lorsqu’elle entre dans la cour. Elle passe devant le panneau qui annonce L’Écart des Trois Filles Seules, et elle éteint la musique, elle a ouvert sa vitre pour chasser l’odeur du tabac – cette fois-ci elle n’allumera pas de cigarette en sortant de sa voiture, au moment où, garée, elle prendra son sac. Non, cette fois elle fera vite, d’ailleurs son sac est prêt, à côté d’elle, pas de babioles ni de paquets de clopes à

ramasser, il suffira de remonter la vitre et de se précipiter chez elle pour que la fête commence.

Lorsqu'elle entre dans la cour, en roulant au pas, Marion s'étonne de la Clio blanche garée en face de chez Christine, et davantage encore de la voiture bleue arrêtée près de chez elle – une Seat –, presque face à la porte-fenêtre qui donne sur la salle à manger. Elle roule très lentement, a le temps de se poser des questions sur ces deux voitures, d'envisager que peut-être Patrice a invité des amis – mais quels amis ? Est-ce qu'elle connaît des gens qui ont des Seat bleues et des Clio blanches ? Ça ne lui dit rien, mais peut-être qu'elle se trompe. Est-ce qu'il aurait invité François et Sylvie – non, ils sont en Bretagne – ? Jacques et Fabrice ? les Gain ? les Thourot ? les Tertipis ? Dom, Flo, Charlotte et sa grande famille de voyageurs ? Non, ils sont trop loin. Elle se demande, elle cherche, elle fait le tour des amis qu'il pourrait avoir invités, sa curiosité est très excitée et bien sûr elle se demande et vraiment ne voit pas, depuis le temps qu'elle est ici elle ne connaît personne qui conduit ce genre de voitures, elle ne voit pas trop qui il aurait pu inviter, qui ils auraient pu apprécier suffisamment tous les deux pour penser que ça aurait été une bonne idée de les réunir autour d'eux.

Comme tous les soirs, Marion va avoir ce réflexe de tourner la tête vers la lumière de la maison, elle va jeter un œil dans le rectangle éclairé de la porte-fenêtre de la salle à manger ; elle verra aussi, mais moins nettement, sur la gauche, des carrés lumineux plus petits qui laisseront percevoir l'intérieur de la cuisine, et pareil, du salon, sur la droite. Mais ce soir, ce sera aussi pour essayer de voir qui peuvent être ces invités auxquels elle ne s'attendait pas, et, juste le temps d'un coup d'œil à travers la porte-fenêtre de la salle à manger et la vitre passager de sa voiture, elle aperçoit bien deux silhouettes d'hommes, mais ça va trop vite pour qu'elle les identifie, et puis cette lumière chaude et jaune qui ressemble à la chaleur d'un feu de cheminée irradie tout – surgissent seulement l'éclat de la table et la décoration – même de loin, même si vite –, déjà elle gare sa voiture dans le hangar et n'a plus pour l'éclairer la luminosité de la terrasse et celle de la porte-fenêtre, qui se diluent dans l'obscurité face à elle, mais l'image s'est inscrite dans ses yeux, deux silhouettes, le jaune orangé des lumières tamisées et la guirlande avec ce *bon anniversaire* doré que Patrice s'obstine à suspendre au-dessus de la table pour lui faire plaisir, à elle ou à Ida – ces rituels des fêtes entre eux qui les réunissent tous les trois –, et elle trouve touchant cet enfantillage, un geste de gosse caché au fond d'un homme si éloigné de l'enfance qu'elle ne peut s'empêcher d'en sourire.

Elle sort, cette fois sans perdre de temps avec aucun de ses retards

qu'elle accumule habituellement. Elle est très vite hors de sa voiture, la contourne, avance dans la cour, se laisse déjà aveugler par la lumière qui vient de la maison. Il faut qu'elle arrive sur la terrasse pour commencer à voir, tout au fond, Patrice réconfortant Ida – Ida pleure, elle le voit tout de suite. Elle ne voit même plus que ça. Patrice est en train d'essayer de la consoler, de sécher ses larmes, il lui parle, c'est sûr, Ida et Patrice ne semblent pas la voir, eux qui deux minutes avant se seraient précipités pour l'accueillir ils ne bougent pas, ne savent même pas vraiment qu'elle va entrer dans la salle à manger et, lorsqu'ils la voient, c'est d'abord qu'ils ont entendu la porte s'ouvrir et ressenti l'air du soir s'engouffrer, qu'ils ont entendu la voix de Marion se fracasser contre un mur invisible au moment où elle a voulu demander

Mais qu'est-ce qui se passe ?

et qu'elle n'a pas pu le dire, pas pu poser cette question, la cassant au milieu, restant soudain muette,

Qu'est-ce qui –

Patrice et Ida qui voient Marion debout à quelques mètres, de l'autre côté de la pièce, dos à la porte, figée, et les deux hommes qui la regardent, Christophe proche de l'encadrement de la porte de la cuisine et Denis, près de la table de la salle à manger. Et alors ce qui se passe arrive très vite – ou alors il faudrait dire que ça arrive en deux temps distincts qui cohabitent dans le même espace, à la même heure, mais qui ne s'épousent pas dans une seule temporalité et glissent l'un sur l'autre, ne se rencontrant pas, ou alors seulement chez Patrice qui voit d'un coup la fulgurance de la réaction de sa fille et l'inertie de sa femme, la rapidité avec laquelle Ida s'échappe de ses bras pour courir vers ceux de sa mère, comment elle traverse

Maman, maman,

la salle à manger en criant,

Maman, maman,

le temps de cette fraction de seconde où Patrice ne sait pas ce que sa fille va crier et redoutant presque que ce soit lui qu'elle accuse d'avoir jeté le cadeau qu'on lui offrait et non les trois hommes qui ont pris Christine en otage, qui l'ont menacée, ont tué le chien, les trois hommes qui imposent leur présence et veulent nous faire croire qu'ils sont heureux d'être ici, avec nous, comme s'il entendait déjà,

Maman, maman,

le corps figé de Marion, l'effondrement de Marion, la mort de Marion dans l'expression, les gestes, comme si tout s'arrêtait – et tout s'arrête pour elle une fraction de seconde, son visage fixé sur celui de Denis, de Christophe, le temps que la lanière de son sac glisse de son épaule et que le sac ne soit retenu que parce qu'elle garde son bras contre sa hanche, tout très vite, la vitesse d'Ida vers sa mère, Marion

qui reste figée en voyant les deux hommes et leur façon d'arriver vers elle, de se tenir devant elle, à quelques mètres seulement ; Patrice voit tout ça et c'est comme s'il comprenait tout, tout se refuse à lui mais il comprend, à travers le visage de Marion et l'effondrement si rapide qu'il y a lu – le sourire et la gaîté effacés comme du maquillage balayé par un coup de chiffon, laissant apparaître un visage gris et sans traits, sans aspérité ni vie, comme si le sang s'était retiré et avec lui toutes les années marquées dans les plis de la peau, laissant une page non vierge mais diaphane sur laquelle on ne pourra rien écrire, trop fragile, trop mince, c'est comme la mer se retirant loin avant de refluer lors d'un tsunami, la pâleur s'installe, et pourtant, par chance pour Marion – car c'est une chance pour elle – Ida l'agrippe, s'accroche à elle,

Maman,

Marion qui laisse tomber son sac à main à ses pieds, sans même s'en apercevoir, sans que personne ne s'en aperçoive ou ne s'y intéresse, ce qui compte c'est la voix blanche et brisée,

Maman, maman,

les larmes qui l'étouffent, Ida qui ne sait pas comment sécher ses larmes, si heureuse et soulagée de retrouver sa mère, comme si elle était certaine que maintenant tout allait s'arranger et qu'il suffirait que Marion parle pour que tout revienne à ce point où aucun des inconnus n'aura jamais franchi le seuil de la maison, n'y sera jamais venu, où Radjah continuera à aboyer dans la cour ou à gratter contre la porte de chez Christine, qui, elle, sera en train de se maudire de n'avoir pas commencé plus tôt ses gâteaux ; Ida peut de nouveau espérer quelque chose – quoi ? –, mais Marion la serre très fort, Patrice ne sait pas si c'est pour Ida ou pour elle-même, pour se cacher des hommes qui sont là et, attentifs et patients, ne disent rien, ne font rien, seulement debout, Christophe jetant parfois quelques coups d'œil à son grand frère Denis qui fixe la mère et la fille en esquissant une sorte de sourire hébété qui ne veut rien dire, ou alors si, qui veut dire, qui cherche à montrer qu'il veut dire, qu'il veut qu'on comprenne qu'il savoure ce moment, et combien il le savoure, même si on ne sait pas ce que c'est, là, grimaçant sur son visage, entre ses lèvres, ni de la joie ni du plaisir, pas plus de la curiosité ni de l'attendrissement, c'est aussi indéchiffrable que malsain, oui, ce pli de la lèvre qui trahit l'amertume et la violence – comment peut-on en être sûr, on ne peut pas, mais c'est là –, et Patrice comprend que Marion serre sa fille si fort parce qu'elle est aussi bouleversée qu'Ida, qui n'a pas encore dit autre chose que

Maman, maman,

qu'elle répète comme si c'était son souffle lui-même, qu'elle lâchait non pour le dire mais pour ne pas s'effondrer, car l'enfant sent que ce

qu'elle croyait être le bonheur de retrouver sa mère se transmue en une émotion qui risque de la noyer entièrement.

Maintenant, il semble que, pour Marion, ce qui reste à faire, c'est de consoler Ida et de l'étreindre, sachant que pour l'instant elle ne peut montrer que sa sidération et que ça, elle ne le veut à aucun prix ; elle reste muette comme si toute possibilité de parole avait été siphonnée en elle, qu'elle avait été soudain renvoyée très loin dans le silence – ce vieux silence intime de son enfance, comme lorsque, toute petite, elle préférait fermer les yeux et ne pas entendre les familles d'accueil qui se substituaient à l'absence de sa mère, dès que celle-ci disparaissait au bras d'un mari tout neuf pour qui elle se refaisait une vie dans laquelle sa fille n'avait pas de place, renvoyée alors au rang d'inexistant petit fantôme gris, insignifiant, comme une perforation dans la vie de sa mère ou comme un résidu empaqueté de rose, encombrant et joli déchet dont sa mère ne voulait plus entendre parler, cette petite ombre filiforme qu'on retrouvait plus tard chez des gens qui l'accueillaient, faisant ce qu'ils pouvaient, l'affublant parfois de frères et sœurs pendant quelques mois et parfois pendant un an ou deux, jamais plus, des enfants que la fillette ne songeait pas à aimer ni même à détester, mais dont elle chassait de sa mémoire, dès qu'ils voulaient y faire leur trou, la présence, les prénoms, ne gardant d'eux que le souvenir jaloux d'une poupée, d'une odeur, d'un jouet et puis rien d'autre, non, car très petite elle avait décidé de se taire et de n'avoir aucune mémoire des gens, de se souvenir seulement des moments partagés avec sa mère, comme ça, par bribes, quelques mois de ses quatre ans, une année de sept à huit ans, puis à onze, douze, treize ans, par à-coups, sa mère à chaque fois plus abîmée, décrépite ou au contraire comme lissée, rajeunie, blonde ou rousse, pleine aux as – et alors c'était la fête pendant quelques mois, des mots d'amour, des promesses de ne plus se quitter jamais, des tendresses, des cajoleries, des fugues dans des hôtels au bord de la mer avec vue sur la plage pour quelques jours ou quelques heures, l'argent claqué glissant des doigts qu'on imagine bagués de princesse ou de mafieux, ça durait ce que ça durait, jusqu'à ce que sa mère redevienne sombre et comme enlaidie, fatiguée, ternie par une étrange lassitude, une hébétude qui remontait, l'envahissait et, comme résignée, elle attendait prostrée qu'en elle le monstre resurgisse, que l'ombre la gagne entièrement, avec toujours cet air de reproche par lequel il se manifestait d'abord et que Marion avait appris à reconnaître, l'exaspération fulgurante de sa mère, une insulte qui cingle, un rire qui claque et tombe avec des mots

Toi, salope,

blesnants et humiliants et le même refrain,

Toujours à vouloir me pousser dans la tombe,

qui crache un fiel qu'elle ne peut plus retenir, l'alcool, les draps souillés imbibés de whisky, les cadenas défoncés à coups de marteau pour retrouver une vieille bouteille cachée derrière l'eau de Javel et la serpillière ; ça durait jusqu'à ce qu'un homme débarque et que tout finisse pire que la dernière fois, un homme voulant sauver maman, voulant aimer maman, voulant tout à coup caresser Marion qui savait ne pas parler à maman, se taire devant maman, qui ne dirait rien à maman pour la protéger, en pensant pardon, pardon, même si c'est trop, tout ça, bien sûr que c'est trop, même en le vivant elle pensait que c'était impossible de le vivre – elle sait depuis toujours comment on fait pour oublier ces choses-là, comment on les enterre en soi pour ne plus les subir, comment on se claquemure de l'intérieur et comment l'enfance invente des cachettes mieux verrouillées que les placards, et maintenant, ici, une vie d'adulte plus tard, alors que tout a changé et qu'elle-même ne se souvient plus très bien de cette enfance qu'elle a reniée comme on renie un parent honteux, elle choisit ce mutisme entêté qui la bâillonne autant qu'il la protège.

Pour l'instant, même si elle sait très bien où il est et ce qu'il fait, comment il est à l'affût du moindre de ses gestes, elle cherche Patrice ; elle voudrait savoir ce qu'il sait des hommes qui sont ici, est-ce qu'ils sont là depuis longtemps, est-ce qu'ils lui ont parlé ? Elle se décide, se lève, ou plutôt s'arrache au sol, comme si désormais tout ne serait qu'arrachement et non décision : se lever, caresser les cheveux de sa fille et lui passer la main dans le cou – est-ce qu'Ida sentira la moiteur de sa paume et cette odeur poisseuse, ferreuse aussi, de la peur ? –, l'emmener vers Patrice sans adresser un mot à ces deux hommes dont elle sent l'insistance sur le moindre de ses gestes, et cette ironie triomphante de Denis – est-ce que c'est un sourire triomphant ou bien, derrière, un rictus plus méchant et curieux, amusé et jouissant sans fausse pudeur de l'effet de stupeur qu'il lit sur le visage de Marion, dans les gestes de Marion, dans la réaction de Marion ?

Denis se tourne vers son frère, les deux hommes échangent un coup d'œil, Denis hoche la tête pour dire qu'il est impressionné, et, en retour, Christophe se contente de ce haussement d'épaules qui veut sans doute répondre que lui non plus ne comprend pas ces simagrées de vie de famille, et ils se mettent à rire, alors que maintenant Patrice et Marion sont reliés par la présence de leur fille, là, entre eux, Ida qui s'agrippe à ses parents qui ne se disent rien, se questionnant seulement en se tenant par ce regard dans lequel Marion lit déjà l'incompréhension de son mari et où lui doit lire la sienne, même si elle n'est pas de même nature, car l'un et l'autre savent que si pour lui la question est de savoir qui sont ces deux hommes, pour Marion il s'agit peut-être seulement de savoir ce qu'ils font là, comment ils y

sont arrivés. Et la voix de Denis,

Tu nous embrasses pas ?

relayée par celle de Christophe, plus légère, moins amère et plus provocatrice, à sa façon excitée et joviale,

T'es pas contente de nous voir ?

plonge chacun dans un mouvement qui s'anime, bientôt tout va s'animer, la télévision continuera à cracher ses hoquets de publicités et de dessins animés que personne ne songe à couper, jusqu'au moment où Denis se mettra en route avec une souplesse et une fluidité surprenantes, une sorte de mouvement reptilien chaloupé ou dansé, non pas efféminé ou précieux ni même excentrique, mais étrangement sournois, par les détours que prend le corps, avançant avec la fluidité du grand prédateur dessinant un arc de cercle autour de sa proie, louvoyant pour mieux déjouer les attentes, allant d'un côté puis repartant dans l'autre sens, en douceur, sans à-coups, avançant vers la porte-fenêtre de la salle à manger pour revenir vers la porte de la cuisine et contourner son frère, qui se contente de pivoter pour suivre le mouvement de Denis, reparti cette fois vers le fond de la pièce, prenant le temps de montrer combien il s'intéresse à la maison, au décor, au vaisselier et à ces assiettes de porcelaine avec leurs figures d'oiseaux-lyres peintes en vert-de-gris, aux rebords nacrés, au papier peint avec ses motifs jaune paille gaufrés en forme de cerise, et puis il s'arrête pour observer le carrelage fauve imitant les tomettes anciennes – Denis laisse échapper un soupir, s'arrête pour que tout le monde l'entende bien, le comprenne bien, et il reprend sa marche, la tête dodelinant, et lui traînant, glissant sur les objets sans jamais s'y arrêter, insistant sur les bibelots et la table à laquelle il ne cesse de revenir, attrapant une assiette et l'observant comme un orfèvre vérifierait la qualité d'un or, un joaillier celle d'un diamant, d'une pierre, tournant, retournant et reposant l'assiette en se mordillant la lèvre comme s'il se posait des questions sur sa valeur réelle, et puis, soudain, très brusque, se tournant vers Marion,

T'es pas contente de nous voir ?

mais n'attendant pas de réponse, car il sait qu'elle ne répondra pas, serrée contre sa fille et son mari, qui lui n'entend aucun des mots qui traversent la pièce, Patrice en qui tout semble répéter, dans la même exaspération, sa rage, son incrédulité, son incompréhension aussi, comme si c'était contre Marion qu'il voulait relâcher cette tension qui lui broie les trapèzes et l'étouffe, c'est qui, Marion, c'est qui ces types-là ? mais sans rien dire, sans un mot, et pourtant Marion ne peut éviter ce questionnement pointé sur elle, coincée qu'elle est entre son regard et celui de Denis – et celui de Christophe peut-être, mais comme l'écho lointain et moins intense de ce qui se joue –, prise dans le faisceau croisé des deux hommes. Pour l'instant, la seule chose

possible c'est, plissant ses lèvres, serrant ses mâchoires, de lancer toute sa détresse à son mari par un soupir, un haussement de sourcils presque imperceptible mais que lui reconnaîtra, un mouvement imprimant à son visage une marque d'impuissance, et dire sans un mot, par la fixité des yeux, la pupille dilatée, comment elle chavire, comment elle panique ; il entendra très bien qu'elle le supplie de ne rien demander et qu'elle le conjure, à sa façon muette et pressante, de garder toutes ses questions dont elle sait qu'elles le débordent, mais elle pourrait quoi, hein, dire quoi, bafouiller quoi, murmurer ou projeter comme des petits os crachés des syllabes disjointes,

Je sais pas ce qu'ils font là, je te jure que je sais pas.

mais elle ne dit rien, et c'est comme si Patrice avait entendu ce qu'elle ne peut même pas rendre audible pour elle-même.

Denis reprend sa marche lancinante et obséquieuse dans l'autre sens, se mettant maintenant à tourner autour de la table en ne s'intéressant plus ni à Marion ni à Ida. Il parle en détaillant les assiettes, les couverts ; il s'arrête pour saisir un couteau, faire comme s'il voulait en observer les détails, la ligne, puis il fait pareil avec les verres, comme s'il inspectait leur propreté et, avec une douceur presque éteinte, fatiguée,

Bon anniversaire, Marion. Je t'ai apporté un cadeau... une brouille. Je sais que tu les aimes.

Il prend la boîte avec le ruban rose et se tourne vers Marion en la lui tendant, mais sans attendre, il la repose. Comme personne ne parle, il faut bien que quelqu'un s'y mette et, du fond de la pièce, c'est Christophe qui réapparaît,

Tu veux pas qu'on te souhaite bon anniversaire ?

...

Eh, Denis ? Tu croyais ça, toi, qu'elle voudrait même pas qu'on lui souhaite son anniv' ?

Denis qui pour répondre se contente d'un mouvement laconique et vaguement déçu, ou qui joue la déception et la désillusion, qui pose les yeux sur la boîte de chocolats puis la reprend, tripotant doucement le nœud rose du paquet,

Elle aime peut-être plus les chocolats ?

Puis, venant de loin, éteinte, la voix de Marion,

Et l'autre ?... l'autre, il est où ? Où il est, l'autre ?

Avec Christine, dit Patrice.

Si on n'est pas prévoyants, tu vas nous demander de partir ou tu vas nous foutre dehors, je me trompe ? dit Denis.

Je veux pas que tu la laisses toute seule avec lui. Fais-les venir ici. Va les chercher.

T'entends, frerot ? Marion veut pas. Elle veut pas. Non, écoute-moi,

Marion, voilà ce qu'on va faire – et il parle doucement, sa voix de plus en plus lente, murmurée, comme aspirée par les bruits de la télévision. Il se penche vers Marion,

J'ai apporté une bouteille de champagne. T'aimes toujours ça, le champagne ? On va tous dîner là, ensemble. Et puis après, tu nous feras le plaisir de nous offrir un de ces petits chocolats avec un café, d'accord ? Tu vois Marion, pour commencer, c'est ça qu'on va faire – c'est ça.

Les couleurs, la nuit, quand elles sont exposées aux lumières artificielles, se noient dans un monde où elles perdent tout le relief et la puissance qu'elles accueillent naturellement à la lumière du jour.

Quelle phrase. En plus ça veut rien dire. Si ? Ouais ?... Tu fais bien de continuer la peinture et de pas te mettre à écrire – aurait-il aimé lui dire.

Il a fermé le carnet et l'a rejeté sur la table de travail sans faire attention. Ou alors seulement en montrant le dédain que les notes lui inspirent, sans même dire ce qu'il en pense, répétant seulement dans sa tête que cette femme devait être sacrément prétentieuse pour écrire des choses sur ce qu'elle faisait, comme si on pouvait faire et se regarder faire, dire et se regarder dire, comme un voyageur qui prendrait des notes sur sa façon de s'enfoncer dans la neige en grimpant l'Himalaya sans prendre le temps de jeter un coup d'œil à la montagne qui se dresse devant lui. Mais pour cette espèce de voyage immobile qu'est la peinture, dans une vieille baraque paumée au milieu de nulle part et où chaque fauteuil, chaque fringue, chaque pièce pue le chien et la poussière et est imprégné des odeurs de peinture et de produits chimiques, de térébenthine, quel intérêt ça peut avoir de prendre des notes sur ce qu'elle fait ? Est-ce que c'est comme un journal intime, un carnet de bord ? Est-ce qu'en le lisant on apprendrait des choses qu'on ne doit pas savoir sur sa vie, sur celle de ses voisins ?

À peine l'idée lui a effleuré l'esprit que ses doigts ont parcouru le carnet et n'ont trouvé sur les feuilles que la même écriture noire, rapide, mais aussi précise et ordonnée, rigoureuse, appliquée et fine, presque obsessionnelle à force de suivre des lignes imaginaires, de respecter des marges non marquées, et obsessionnelle aussi dans l'entêtement à ne parler que peinture, celle des maîtres qu'elle aurait voulu revoir, des nouveaux peintres qu'elle aurait voulu découvrir autrement que par Internet ou par les livres, des réflexions, des citations, comme celle-ci qu'on pouvait lire en première page : *La culture, c'est ce qu'on nous fait, l'art c'est ce que nous faisons.*

Lui, ça l'étonne, ce genre de phrases. Il ne comprend pas. Ce genre de citations. *Yves Klein*. Ne pas savoir qui c'est, ce nom. Ne pas comprendre le blesse, c'est comme une insulte qui lui est adressée, un mur qu'on met devant lui pour lui montrer son impuissance à l'escalader, pour le mettre face à sa nullité. Un instant il redresse la tête pour bien l'observer, est-ce que c'est cette bonne femme qui note

des trucs comme ça ? Où est-ce qu'elle trouve des phrases comme ça ? Il hausse les épaules en rejetant le carnet sur la planche qui sert de table – une vaste planche de contreplaqué posée sur des tréteaux, recouverte d'une tonne de feuilles volantes, de boîtes en fer-blanc bourrées de stylos, de feutres, d'autres de crayons de couleur, de fusains. Il se demande s'il aurait pu écrire des choses sur les peintures qu'il avait faites, il y a longtemps, mais c'est vrai qu'il n'avait jamais essayé, l'idée ne lui en était même pas venue ; non, la vérité, c'est qu'il n'avait jamais su noter quoi que ce soit et que, s'il aurait aimé pouvoir le faire, il n'en avait pas été capable, comme lorsqu'on lui demandait, au centre, de parler de ce qu'il peignait et des dessins qu'il faisait, et qu'il n'était capable que de baisser la tête pour ne montrer aux médecins, qui attendaient des mots, que son front lisse, et, au-dessus, un crâne rasé qui gardait comme dans une coque tous les secrets qui moisissaient ou, au contraire, bouillaient dans son cerveau, bien qu'une fois il avait pu dire que pour lui la peinture ce n'était pas un jeu mais quelque chose de très sérieux. Et maintenant, dans l'atelier de Christine, il voit bien qu'elle aussi ne prend pas ça pour un jeu, au moins il peut lui accorder que si elle fait des choses bizarres, des paysages et parfois des formes abstraites qui ont l'air de rochers, de coulures, de déchirures ou comme des entrelacs de coups de pinceaux, puis des feuilles d'arbres, des tiges et des fleurs – tout ça avec beaucoup de travail, sûr –, pour elle aussi ce n'est pas un jeu, même si, au lieu d'y voir un point qui pourrait les rapprocher, il y voit tout le contraire : l'affirmation de cette arrogance dans sa façon de se tenir droite, dans cette façon qu'elle avait de se taire et de le snober – comme lorsqu'ils étaient descendus de l'étage pour rejoindre l'atelier, elle, passant devant lui avec quel mépris, quel aplomb, le frôlant presque, laissant derrière elle ses effluves – car aussi débile que ça lui paraisse elle se parfume, oui, ici, dans un bled où de toute sa journée elle ne côtoie qu'une gamine, des vaches et un paysan, elle se parfume ! –, et tout ce qui aurait pu les rapprocher ne ferait que les éloigner, que l'enfermer, elle, dans une bulle de mépris et de suffisance, et lui dans une bulle de méfiance ou de défiance, de ressentiment et de vexation, pas encore de colère mais, comme à fleur de peau, déjà l'envie d'en découdre.

Dans l'atelier, elle avait allumé – des rampes de lampes dont la lumière blanche et naturelle gommait les ombres –, et il avait été mis dans l'embarras comme il l'aurait été devant un couple en train de faire l'amour, comme s'il était témoin d'une scène qu'il aurait dû ne pas voir, ou comme si c'était Christine elle-même qui s'était montrée nue devant lui, s'exhibant en le provoquant, tant ce flot de lumière était cru, lui montrant *tout*, comme si la femme le mettait au défi d'approcher de ses toiles et de les fixer, comme si elle savait qu'il

baisserrait les yeux devant ses tableaux, car sa peinture s'affirmait avec tant de force qu'il éprouverait cette affirmation et cette vitalité non pas comme un signe de la puissance de son expression, mais comme son écrasement à lui, comme si la peinture de Christine c'était la mise à mort de celui qui osait poser un œil sur elle.

C'est ainsi que, près de l'interrupteur, où elle l'observait, elle l'avait vu se diriger vers les tableaux puis se retourner vers elle, la fixant quelques secondes, laissant échapper un haussement d'épaules qu'elle n'avait pas compris – est-ce que sa peinture lui paraissait ridicule ? – et puis, faisant un écart, se diriger vers la table de travail et saisir le premier carnet sur la pile de ceux qu'elle n'avait pas encore rangés. Elle était restée à observer le jeune homme tripotant et feuilletant ses pages, les manipulant sans précaution excessive mais tout de même avec un semblant d'attention, avec sa tête si singulière, sa pâleur et sa beauté contrariée par les coups du sort, sa chevelure brûlée par la teinture, et Christine l'avait vu en se demandant à quoi il pouvait penser et sans même se dire qu'elle le laissait faire ce qu'elle n'aurait permis à personne, comme elle ne s'étonnait pas non plus de l'espace qui les séparait, la laissant si près de la cuisine qu'elle aurait pu tenter de s'enfuir, de prendre la clé de la maison à vendre pour aller s'y réfugier, ou encore s'échapper par les champs et rejoindre les bois ou la route. Mais non. Elle s'est contentée de le regarder, et, quand il a rejeté le dernier carnet sur la table, elle n'a rien dit, pas même qu'il n'avait pas à toucher ses affaires. Il a laissé traîner ses yeux sur le bureau, s'est arrêté sur deux feuilles qu'il a prises – rapidement, comme une source d'étonnement, de joie et de curiosité réunis –, et c'est seulement à ce moment-là qu'elle a marché vers lui, s'est approchée d'une marche rapide et presque agressive pour lui dire

Non, ça, tu touches pas.

Mais avant qu'elle ait parlé, il s'est déjà tourné vers elle et elle s'est immobilisée, Christine soudain tétanisée par la douceur de son visage, par sa tristesse – ou plutôt que tristesse, elle a vu le débordement d'une mélancolie et d'une infinie douceur, une sorte de tendresse ravagée, et ce mouvement des lèvres qui l'accompagne ; il est là, dans ses mains il tient les dessins qu'Ida avait faits pour l'anniversaire de sa mère, et il a l'air touché de les voir, comme si à ce moment précis elle pourrait lui dire, tu vois bien que c'est ridicule cette histoire. Mais Christine ne saisit pas ce moment. Il pose les deux dessins et cette fois il est bien décidé à affronter la peinture de Christine, à aller la voir de près et à y faire face. Mais ça, il ne peut pas le faire en silence, et c'est pourquoi il commence à parler à voix très haute, pour balancer les choses comme elles lui viennent, mais surtout en les laissant prendre tout l'espace, des mots s'élançant, s'entrechoquant pour que l'autre ne

puisse rien dire ni faire sous le tourbillon qu'il va lui assener, pour que lui aussi s'étourdisse de sa propre voix, histoire de ne pas subir la peinture de Christine, car les tableaux des autres sont menaçants, qui en savent toujours plus sur vous que vous sur eux.

Et c'est comme ça qu'il commence, les poings bien enfoncés dans les poches de son pantalon de survêtement, commençant déjà par dire que ça fait longtemps qu'il n'a pas touché de pinceau, parce que, dès qu'il était sorti du centre, où pourtant il était resté pas loin de deux ou même peut-être trois, quatre ans, il avait arrêté de peindre du jour au lendemain, il n'avait pas eu les sous pour acheter des peintures et des pinceaux, et même s'il les avait eus il n'aurait sans doute pas eu l'idée d'acheter du matériel, on n'achète pas ce genre de trucs chez nous. Il a commencé à dire ça en rigolant, ouvrant grand la bouche pour mieux s'en vouloir de l'avoir ouverte, comme plongeant alors ses mains longues et fines pour cacher ses dents et le rose de sa langue, la muqueuse de sa bouche, comme s'il s'en voulait non pas d'avoir ri mais d'avoir pu penser qu'il aurait pu continuer à peindre après ce qu'il appelle le centre – un hôpital ? –, et elle entend bien que pour lui ce centre, dans sa vie, c'est le lieu où il a fait beaucoup de peinture, toujours de la gouache et de l'acrylique sur des feuilles format raisin, et, s'il voulait plus grand, il fallait qu'il agrafe les feuilles entre elles, c'était la croix et la bannière pour récupérer une putain d'agrafeuse parce que les infirmières faisaient la gueule et que je les faisais toujours chier à l'heure d'une émission de télé ou dès qu'elles se barraient sur la terrasse pour fumer et s'asseoir, la joue scotchée contre leur putain de téléphone.

Il raconte tout ça en parlant trop fort, en l'assenant et en marchant vers les toiles de Christine, les approchant, et c'est comme s'il allait les renifler, les toucher : mais non, il n'ose pas. Comme il n'ose pas dire qu'il est impressionné par ce qu'il voit. Il aimerait lui demander pourquoi il n'a jamais su peindre, pourquoi la couleur lui a toujours refusé de s'éclaircir, pourquoi lorsqu'il la maniait elle finissait toujours par s'assombrir, se salir, se décomposer sous ses doigts, pourquoi elle devenait bouillie et terre, pourquoi seul le dessin, parfois, lui faisait la grâce de lui ouvrir un horizon. Et même s'il parle trop fort et qu'il s'interrompt pour glousser et qu'il se retourne parfois comme pour exiger d'elle plutôt des excuses que des explications, il continue à approcher des toiles, il frôle les murs où elles sont accrochées, parfois se penche ou se redresse pour mieux plonger dans un détail, se hisse sur la pointe des pieds, s'approche jusqu'à coller son nez sur un centimètre de peinture comme s'il voulait en pénétrer la matière, en comprendre la texture. Il observe et se tait quelques secondes, comme s'il oubliait que Christine était derrière son dos, à quelques mètres, qu'elle l'observait sans penser à tenter de s'échapper, plus occupée à

décrypter son comportement qu'à écouter ce qu'il débite, sans doute pour lui-même, se dit-elle, car non seulement elle ne comprend pas tout de ce qu'il dit – non pas qu'il bégaye réellement même si parfois, par blocs, des morceaux de phrases dérapent et tressautent puis reviennent à leur point de départ –, mais elle doit constater qu'il fait avec ses mots comme elle avec la peinture, disons des repentirs, des reprises, des superpositions qui brouillent la compréhension qu'elle peut en tirer, mais ça n'a aucune importance si elle ne comprend pas ses embardées, elle comprend qu'il ne s'adresse qu'à lui-même, et maintenant elle s'en fiche, c'est comme si elle était seulement une spectatrice qui voudrait quitter la salle mais n'ose pas, se demandant quand ça va s'arrêter, quand il va cesser, mais surtout à quel moment ses frères et lui vont décider de partir ; mais en attendant Bègue parle, ausculte presque les tableaux, avec un œil exigeant et curieux, et il continue à parler pour lui-même, sa voix parfois si basse que de toute façon Christine ne peut rien entendre – c'est moins fort que son cœur qui bat dans sa poitrine, moins fort que son envie de regarder l'heure sans qu'il la voie faire –, mais il lui indiffère d'être entendu où même d'engager une conversation, il ne s'intéresse pas à elle et ça tombe bien, elle préfère que toute son attention soit portée sur sa peinture plutôt que sur elle, et même si elle ne l'écoute pas vraiment, elle assiste à quelque chose qui la retient, dans lequel elle est en train de se laisser emmener et dans lequel elle va peut-être s'embourber, parce qu'elle y trouve *quelque chose* dont elle ne sait pas ce que c'est mais qui la trouble, ce jeune homme trop blond parlant tout seul et répétant, en y ajoutant des modulations déréglées, aux écarts trop grands, des variations qui sont comme des relances contraires, des négations, des déviations – son histoire presque créée lorsqu'il s'élance en ricanant, oh moi, je m'en rappelle bien de quand j'étais fou et la nuit où ils m'ont arrêté, quand les gendarmes ont débarqué – puis, chuchotée, ouais, les gendarmes et l'estafette dans la nuit, la gueule du bleu du gyrophare qui envoyait des signaux en morse dans l'espace – puis enfin presque balbutiée, j'étais sûr que c'était du morse envoyé dans l'espace, je m'en rappelle, moi je savais que les petits-gris allaient débarquer sur la Terre et je savais qu'on les appelait « petits-gris » parce que c'était la meilleure définition qu'en donnaient ceux qui les avaient vus, moi je savais où ils allaient atterrir et j'étais tout seul à le savoir... Tu peux pas imaginer comment c'est dur d'être le seul à savoir... mais elle était claire, très claire, la nuit, alors je suis allé les accueillir parce qu'il fallait bien que quelqu'un le fasse, dans une ferme que je connaissais et dont je me suis mis à vider la grange en pleine nuit, transbahutant les bûches jusque dans la cour où leur vaisseau allait se poser, et là j'ai foutu le feu à des stères de bois – un brasier gigantesque qui a fait trembler la nuit de son épaisse lumière

jaune et orangée et de son odeur d'huile brûlée de fond de gamelle – j'ai dansé comme j'ai pu, un vrai dingue, c'est vrai, j'étais complètement tapé et je me suis mis à poil parce que tout ce travail ça m'a fait transpirer et ahaner comme un vieux bourricot pelé, avec les mouches qui le font chier, et aussi pour ressentir la chaleur du feu parce que même si c'était l'été moi je pelais jusqu'au fond de mes os en attendant qu'ils arrivent. Sauf qu'à la place, c'est les gendarmes que le paysan avait appelés qui ont déboulé et m'ont foutu les menottes dans l'estafette, avec l'odeur de plastique des sièges, le froid des menottes et le fer qui casse l'os, avant que des gars viennent me prendre – l'odeur d'hosto et le blanc toujours repassé des blouses dans leur haleine – me souviens que le fils du paysan était à la fenêtre de sa chambre et me matait avec une gueule de fou quand moi je tambourinais à coups de pied contre les flics, ils en ont pris dans les couilles, les flics, m'ont pas eu comme ça – mes cris, mes gencives qui saignent et les dents qui se déchaussent et baignent dans un liquide dégueu, je m'en souviens aussi, on croit qu'on rêve en y repensant, mais non, les gendarmes et la nuit qui se rabattait comme une couverture trop rêche sur le brasier c'était vrai, tout vrai, horriblement vrai – comme la mort de ton clébard – vrai comme un coup de poing dans la gueule.

Soudain il se tait ; c'est comme si les tableaux le dévisageaient et qu'ils l'avaient eux aussi entendu et que, maintenant, ils se permettaient de le juger. Alors il se retourne ; il craint qu'elle se soit échappée. Mais non, Christine est là, pas loin du mur. T'es folle ? C'est ça ? C'est quoi ce qu'ils disent, tes visages, là ? Hein ? Les visages, je me dis que c'est le seul endroit où il y a des gens. Derrière les visages. Jamais dans les bras ni dans les ventres... rien... les corps, c'est que la viande des morts ; mais un visage, un visage c'est pas pareil, non ? Tu trouves pas ? c'est comme un corps qui cherche à échapper... Non ? Maintenant je vais bien tu vois. Je suis dehors. Mon frère, je veux dire Christophe,

Celui que je connais ?

L'autre, ouais, c'est Denis.

Il est encore temps d'arrêter.

D'arrêter quoi ?

Vos conneries, ce que vous faites ici.

C'en est pas, des conneries.

Ah bon ?

Non.

Pourquoi tu les écoutes, tes frères ?

...

Tu crois pas qu'ils se servent de toi ?

...

Pourquoi c'est eux qui sont là-bas, à faire la fête ?

Et toi, à quoi ça te sert, toute cette merde de peinture ?

Ça ?... à rien, je sais pas... C'est vrai... Je peux pas dire... On va aller dehors si tu veux, tous les deux. On va leur dit d'arrêter. Il faut que vous partiez et –

Puis le silence. Il ne répond rien. Christine sait ce qu'elle a devant elle, et qu'elle reconnaît sur ses traits, derrière ses traits, comme planqué derrière la banalité blonde : un jeune homme blessé, l'histoire qui se laisse deviner en laissant affleurer, par touches, comme par effraction, ce mélange de colère et de désarroi, de violence, d'errance, de soumission à ses frères.

Un moment elle voit tout ça sur le visage du jeune homme – mais en quelques secondes elle se demande s'il oserait vraiment la rattraper si elle tentait quelque chose. Oui, sans doute il n'hésiterait pas à bondir. Et il ne faut qu'une seconde de plus à Christine pour comprendre cette fascination qu'elle éprouve en le dévisageant, c'est-à-dire en commençant à défaire chacun de ses traits pour les enregistrer, car, dans le visage de ce jeune homme, ce qui l'attire de plus en plus, qui la trouble au point où elle n'arrive plus à le quitter des yeux, c'est – elle ne sait pas vraiment quel mot serait le bon, s'il pouvait y en avoir un seul qui les tiendrait tous, les dirait tous, pour tenir ce qu'elle ressent de fascination et d'intérêt pour ce visage – qu'elle a la conscience très nette que si elle veut le voir, ce visage, si elle veut presque déjà le peindre, c'est peut-être qu'il est celui de l'homme qui va la tuer.

Une fraction de seconde, elle ne voit que cette issue. Si les types ont un peu de jugeote, qu'est-ce qu'ils peuvent faire d'autre à la fin ? S'ils sont là pour quelque chose – l'argent ? quel argent ? il n'y a pas d'argent ici. Non. Tout à l'heure ils en auront fini – est-ce qu'ils épargneront Ida ? Est-ce qu'ils oseront toucher à Ida ? Elle se le dit avec de plus en plus de fermeté dans son esprit : ils vont nous tuer. Ils vont me tuer. Et pour chasser cette idée,

J'en ai marre d'entendre tes conneries.

tout en allant d'un mouvement très vif dans la cuisine, elle balance le premier truc qui lui passe par la tête,

J'en ai marre d'entendre tes conneries. Je vais manger.

mais il est déjà sur elle – le poing dressé qui jaillit, et menaçant, tout près de son visage, qui s'arrête, tout près de la frapper.

Elle. Le poing. La vitesse avec laquelle tout ça arrive. Elle ferme les yeux, n'en revient pas – lui non plus.

Et quand enfin elle ose les rouvrir – après combien de temps ? – elle voit son visage, derrière son visage, qu'il a aussi peur d'elle qu'elle est

effrayée par lui ; la peur, maintenant, est leur seul territoire commun.

Oui, il a toujours eu la trouille ; même petit, même pour rien. Il avait une carabine à plomb et on l'appelait le petit chasseur quand il tirait les poules et les rats, les chats et les chiens aussi, mais ça c'était seulement pour faire chier les voisins. Nous ça nous faisait bien marrer de les entendre appeler leurs bestioles à travers les lotissements et au croisement, sur le terrain jaune. C'est vrai qu'il avait toujours les jetons, le petit chasseur – peur de tout. Mais maintenant ça ne craint plus rien, a repris Christophe, il n'est pas dangereux, ferait pas de mal à une mouche... un chien, je dis pas. Mais c'est fini, le temps où il voyait des extraterrestres partout et toutes ces conneries – Denis, tu te rappelles la fois où il s'était rasé ? Pas seulement le crâne mais aussi les sourcils et les guiboles, les bras, les aisselles, partout il avait rasé ses poils et les avait foutus dans une enveloppe qu'il avait envoyée au directeur de son collègue – putain, la gueule qu'il avait dû tirer en voyant le truc, celui-là !

Mais en écoutant Christophe qui s'est mis à parler de leur benjamin, personne ne veut réagir, pas plus les Bergogne que Denis, qui n'a pas envie d'entendre Christophe se lancer encore là-dedans ; Denis se tait, se ferme, ça ne le fait pas rire comme ça amuse Christophe, c'est un sujet trop récurrent entre eux, l'histoire du petit frère, ce jour où leur vie de famille avait basculé et où ils avaient compris que ces *trucs bizarres* n'étaient pas seulement des *trucs bizarres*, et que ce serait à Denis de s'en occuper parce qu'il était l'aîné et qu'on l'avait toujours affublé d'une sorte d'obligation, comme dans chaque fratrie les rôles sont distribués dès le départ sans qu'on sache ni comment ni par qui, mais avec une telle évidence que tout le monde s'acquitte de ce qui lui collera aux basques toute sa vie, comme ça avait été le cas pour Denis, qui avait dû suppléer l'incurie des parents et s'occuper de tout parce que personne ne l'aurait fait, et certainement pas Christophe, au moins pendant les deux premières années, où c'était donc Denis qui avait supporté les parents hagards, ayant fui la réalité devant leur poste de télé, eux qui avaient tellement craint l'hôpital – comme si d'y foutre les pieds un jour allait les condamner à ne plus jamais en sortir –, pendant que Christophe haussait les épaules parce que Denis lui répétait, oui, le bégaiement c'est rien, être bègue c'est rien, faut voir ce qu'ils disent de lui à l'hôpital, putain, Christophe, pourquoi tu veux pas entendre, merde ?

Et, depuis que le diagnostic leur était tombé dessus, Christophe n'avait pas su vivre la maladie de son frère autrement que par une

incompréhension rageuse, comme si on leur avait dit qu'ils étaient eux-mêmes touchés dans leur chair, dans leur corps, qu'une partie d'eux-mêmes était malade et folle à lier, ce qui l'avait mis dans une colère si grande qu'il avait été longtemps incapable d'entendre le mot que Denis lui avait répété les yeux dans les yeux, implacable, articulant chaque syllabe comme si cet abruti de Christophe allait enfin l'entendre – Bègue est atteint d'une forme aiguë de –, et le mot qu'il refusait d'entendre se transformait entre eux pour devenir leur maladie commune, les gangrénant l'un et l'autre, Christophe, qui avait laissé la colère lui élever un paravent pour ne pas la voir, et qui avait laissé celle-ci défoncer tout sur son passage, la déversant sur tout ce qui bougeait avant que, fatigué de sa propre furie, il s'enferme dans un mutisme qui l'aurait empêché d'aller voir Bègue pendant les quatre ans de son internement s'il n'avait pas été contraint de se rendre à l'hôpital et de prendre le relais de Denis – Mais bon, on va pas passer la soirée à parler de Bègue, a fini par lâcher Christophe, laissant dans le sillage de ce qu'il n'a pas dit un poids étrange, comme était étrange, pour qui l'aurait connu entre le moment où Bègue était entré à l'hôpital et aujourd'hui, ce renversement qui s'était opéré, Christophe passant du taiseux colérique, obstiné dans le déni de la maladie de son frère, à ce bavard sarcastique qui s'amuse de tout et ramène tout à la même maladie,

Mais allez, ça suffit. Ça suffit avec ça.

Ensuite, après le silence qui a suivi, ça a été comme si les chaises, quand tous se sont assis autour de la table, avaient craqué comme des os ou des vertèbres sous la dent, et tout le monde a fini par s'asseoir : Patrice et Marion, Ida à côté de sa mère, côté salon. À droite de Patrice, avec l'entrée de la cuisine dans le dos, Christophe s'est presque naturellement improvisé en cuisinier et en serveur, tandis que Denis s'est installé avec la porte-fenêtre dans le dos, ne redoutant pas ce qui pourrait venir de l'extérieur mais résolu à avoir dans son champ de vision ces trois-là, qu'il voulait posséder entièrement, comme s'il était le seul spectateur pour qui avait été réunie et s'était mise ainsi à poser la famille Bergogne : le père sur la gauche, sa femme au centre et sa fille près d'elle, sur la droite.

Marion en face de lui, donc.

Marion qui ne dit pas un mot et reste si raide qu'on pourrait croire qu'elle est attachée à sa chaise – mais non, elle refuse juste de baisser la garde, comme si elle avait les moyens de tenir tête à Denis, là, juste en face d'elle, de l'autre côté de la table, avec, entre eux, trônant au-dessus comme dans un souffle d'ironie perverse et malfaisante, les lettres dorées qui lui souhaitent un bon anniversaire. Maintenant elle s'est assise, et Patrice aussi a fini par s'asseoir. Bientôt les trois

Bergogne sont installés, les uns contre les autres, leurs coudes se touchant presque, se frôlant, formant comme une chaîne fragile et n'échangeant pas un mot entre eux, même si Patrice semble au bord de parler, la lèvre vibrant parfois, la pomme d'Adam tressautant dans la gorge comme si un animal gros comme le poing s'y débattait, et puis il a cette façon de passer ses doigts sur la bouche, qui revient toutes les vingt secondes, de vouloir comme réveiller ses lèvres – oui, on pourrait croire qu'il va parler, mais il en est incapable, il ne peut rien faire d'autre que regarder sa femme parce qu'il voudrait l'entendre, entendre sa voix, comme s'il allait entendre celle d'une inconnue, car, dès qu'elle était entrée et qu'il avait dû accepter cette idée qui ne l'avait hélas pas tout à fait surpris – non pas qu'il s'y attendait vraiment ou qu'il ait jamais pensé qu'un tel moment arriverait un jour –, il avait compris que cette idée ne l'étonnait pas plus que ça, oui, sa femme connaissait les deux hommes, et sans doute le troisième aussi – ce qu'il n'avait pas tardé à vérifier –, et, même s'il était incapable de se dire pourquoi cette idée ne le surprenait pas, elle s'était imposée dès que Marion était entrée dans la maison, quand, trente secondes plus tôt, avant qu'elle arrive, alors qu'elle était déjà sortie de sa voiture et qu'elle allait accéder à la terrasse, il n'y aurait même pas encore pensé, s'imaginant toujours qu'on avait affaire à des cinglés, trois dingues, se souvenant que, depuis pas mal d'années, on racontait que les campagnes étaient les nouveaux terrains de chasse des voleurs et des dealers, qui y étaient plus en sécurité que dans les villes – des histoires de types ligotés, de règlements de compte, de mecs abattus en rase campagne qu'on retrouvait à moitié bouffés par les renards des semaines plus tard dans des sous-bois –, et dès qu'elle était entrée, alors que le visage de Marion s'était décomposé sous ses yeux et qu'il l'avait vu passer d'un état à l'autre avec une vitesse qui n'avait laissé place à aucun doute, comme si son visage avait été rattrapé par des fantômes ou soudain s'était souvenu que lui aussi en était un, Patrice avait laissé tomber l'idée de gangs réglant leur compte entre la moissonneuse-batteuse et le tracteur, et cette fois il avait pensé : oui, Marion connaît ces types-là.

Et de ça, maintenant, il sent monter en lui une sensation acide et désagréable, la vague impression d'une trahison, un mauvais sentiment contre sa femme ; quelques secondes, il éprouve contre elle de la colère, de l'indignation, la colère de lui en vouloir, même si celle-ci est tempérée par l'incertitude de ne pas savoir vraiment de quoi il lui en veut – peut-être simplement d'avoir eu une vie avant lui, qui aura été forcément mauvaise puisqu'il n'y était pas. Ou peut-être qu'il lui en veut de penser du mal d'elle, qu'il lui reproche d'avoir à penser du mal d'elle, comme si c'était à cause d'elle qu'il était obligé d'avoir de mauvaises pensées à son égard, oui, c'est elle qui l'oblige à

ça, et il serait prêt à lui crier qu'elle est la dernière des garces, non pas de le faire souffrir presque tous les soirs en lui tournant le dos, non, mais en ruinant toute l'histoire qu'il avait inventée sur elle, construite autour d'elle, tout ce qu'il avait envie de voir en elle, tout ce qu'il avait bâti, aimé, son amour, et il voit Ida qui observe tout, qui s'interroge sur comment il voit sa mère, et il se demande ce à quoi une enfant comme Ida peut penser – elle a toujours observé tout, comme elle l'observe maintenant et comme elle observe aussi les deux frères, avec leur contentement si flagrant –, Ida surtout frappée par cet air de joie qui déborde de Denis, comme si tout rayonnait en lui, même si ce rayonnement ne réchauffe personne, n'illumine aucune joie ni aucun visage à part le sien, même si ce n'est pas de la joie qui émane de lui, mais plutôt une sorte d'excitation et de triomphe mêlés, une expression qu'Ida n'a jamais rencontrée ; elle voit cet air de triomphe de Denis, ce rictus d'autosatisfaction, et, même si elle ne sait pas le nommer, il lui semble le reconnaître.

Mais ce n'est pas ça, quelque chose d'autre se passe, dans les mains qu'il agite lorsqu'il sert les uns et les autres de champagne, dans la façon qu'il a de parler avec une sorte d'assurance à laquelle elle ne croit pas vraiment, une fragilité qui fait que rien ne ressemble complètement à ce que ça devrait être, derrière l'assurance et le jeu, une façon un peu exagérée de se tenir droit, de soulever sa flûte de champagne et de s'adresser à Marion avec on ne sait quoi de forcé, qui sent l'effort et l'application, comme si lui-même ne croyait pas en ce qu'il faisait, comme s'il ne le faisait que pour concrétiser ce qu'il s'était promis de réaliser un jour, mais comme épuisé d'avance à l'idée de se mettre en conformité avec des images qu'il avait dû concevoir depuis tellement longtemps qu'elles semblaient emprunter à l'imaginaire de quelqu'un d'autre. Elle voit ça, Ida, mais dans son esprit ce ne sont pas des suites de pensées logiques et formulées – Ida est intelligente et très observatrice, mais elle n'est pas douée au point de perdre son enfance dans une obsession d'agencement de signes, dans leur interprétation, comme elle n'est pas encore capable de se noyer dans un dédale de connexions et, du fourmillement de détails qui s'agitent devant elle, elle n'est pas à même de tirer des conclusions ni d'établir des relations de cause à effet. Non, les choses sont là, imprégnant son ignorance, mais l'imprégnation est profonde et lui renvoie les sensations qu'elle éprouve en fixant cet homme au visage fatigué, comme si cette brillance dans les yeux c'était la lueur si caractéristique de la fièvre et qu'elle la reconnaissait comme elle reconnaît, derrière la voix enjouée et les gestes trop ostensiblement joyeux, grandiloquents même, la violence qui se dissimule ou le malaise qui cherche à se faire passer pour une simple expression de pudeur et de timidité. Mais ça, Ida ne le sait pas encore. Elle ne

comprend pas ce qu'elle perçoit chez l'homme qui, derrière son sourire, son verre levé devant les yeux comme pour les cacher, prononce très clairement, la voix n'oscillant qu'à peine,

Marion, je te souhaite un joyeux anniversaire.

grave, solennelle, attendant quoi à la fin, que tout le monde lui réponde merci ? bravo ? comme s'il n'y avait pas, dans la maison d'à côté, une femme qui est menacée par son cinglé de frère ? Car il est cinglé, son frère. C'est un cinglé, et ça, c'est Marion qui le pense ; non pas comme Christophe essayait de faire croire que Bègue était guéri d'un mal dont il avait eu autant de peine à se défaire que lui à en accepter le nom, mais cinglé d'une folie qu'on ne peut pas comprendre et qu'on doit seulement chercher à fuir. C'est pourquoi Marion attend que quelque chose arrive, se demandant si Christophe a vraiment cru ce qu'il disait lorsqu'il a prétendu que Bègue n'était un danger pour personne, est-ce qu'il est si inoffensif, lui, capable de tuer un chien à coups de couteau, de tenir la lame contre une femme qui pourrait être sa mère ? Comment Christophe peut imaginer qu'on prête la moindre valeur à ce qu'il dit, non, Bègue est cinglé et Marion en est encore à se demander si Christophe pensait vraiment que son frère ne ferait pas de connerie, ou, au contraire, est-ce qu'il s'amusait d'elle, de sa crédulité, est-ce que c'était pour la déstabiliser et l'inquiéter davantage encore, oui, un jeu pour qu'elle comprenne les risques et se les mette au fond du crâne, s'il lui prenait l'idée de ne pas obéir ?

Maman ? Maman ?

Et la voix d'Ida sort Marion de ses pensées,

Je peux avoir un jus de pomme ?

Oui ma chérie,

Marion commence à se lever,

Eh ! tu ne bouges pas, Marion, c'est ton anniversaire, dit Denis. C'est pas à toi de bouger. Tu fais rien, ce soir.

il lui faut le temps de reposer son verre et d'oublier la pression que Denis maintient sur elle, avec sa provocation, car, contrairement à sa fille, Marion ne voit rien qui vacille dans le regard de Denis, aucune fragilité ou doute dans ses intentions mais,

Christophe ? T'apportes un jus de pomme pour la petite !

au contraire, une assurance tout entière saturée de la dureté des prunelles sur leur cible, guettant ses réactions, ses tentatives d'en sortir.

Denis interpelle Patrice d'un coup d'œil, Marion n'a pas encore eu le temps de se rasseoir avant que Christophe, déjà, surgisse de la cuisine, le jus de pomme dans les mains qu'il tend vers la table, prenant le temps de faire le tour pour être le plus près possible de la petite – Ida qui recule sur sa chaise et ne quitte pas Christophe des yeux, regrettant de s'être fait remarquer et qui, pour cette raison, une fois

qu'elle aura été servie, prenant le verre des deux mains avec une sorte de crainte qu'on pourra lire sur le sourire qu'elle n'adressera à personne en particulier, ou plutôt seulement à sa mère, tout en disant un *merci* presque étouffé à Christophe, sans plus oser un coup d'œil qui aurait été non pas hypocrite et de pure forme, mais disons timoré, ou prudent, Ida, donc, suppliera sa mère d'un œil insistant pour savoir si elle doit dire merci, si elle le peut, s'il le faut ou si elle doit juste baisser la tête sur son jus de pomme et le boire, sans un mot pour personne.

Pendant un moment, il se repasse le film, il essaie de tout revoir, de visualiser un début, un milieu, une fin ; oui, voilà comment les choses sont arrivées : après qu'elle a dit qu'elle refusait d'entendre ses conneries, elle l'avait provoqué en quittant l'atelier et en annonçant qu'elle allait dîner, comme si elle était libre de ses faits et gestes – ce qu'il n'avait pas supporté –, et tant pis si ensuite il avait regretté son manque de sang-froid, car, même s'il s'était reproché ce poing levé sur elle, ça avait été sa faute à elle, elle n'avait pas à faire ce qu'elle avait fait, avec cette façon hautaine de passer devant lui, oui, cette façon qu'elle avait eue de s'adresser à lui, ce ton méprisant, voilà ce qu'il s'était répété, et s'il avait eu tort de lever la main sur elle il avait eu raison de la remettre à sa place, car c'était à lui seul de décider si elle pouvait bouger d'ici et passer d'une pièce à l'autre, à lui seul de décider – ce soir, c'est lui qui décide, personne d'autre –, non pas qu'il ait envie d'éprouver la force que ce pouvoir lui donne sur cette femme, à qui il ne veut aucun mal, mais il veut ressentir la réalité de cette toute-puissance, rien que par curiosité, comme si en se baladant dans une liberté trop grande il pouvait mesurer sa propre capacité à s'imposer, en se laissant traverser par l'idée que la voisine de Bergogne ne pourrait s'opposer à rien quoi qu'il décide, quoi qu'il veuille, même si à la fin il se surprenait à ne rien vouloir vraiment, à n'avoir aucune pulsion haineuse ou perverse à satisfaire, se sentant soudain vide et désarçonné de se retrouver avec, entre les mains, une force dont il n'avait peut-être rien à faire du tout.

Mais il n'avait pas supporté qu'elle tente d'échapper à son emprise, puisque celle-ci ne lui coûtait rien et qu'elle ne présentait aucun danger pour elle. Il n'avait pas imaginé qu'elle serait capable d'un geste aussi déraisonnable que de sortir en lui parlant avec un tel dédain, non, il n'avait pas soupçonné qu'elle oserait lui tenir tête aussi effrontément, car il était certain que la mort du chien avait démontré que ses frères et lui pouvaient se permettre tout et n'importe quoi, que rien ne pourrait les arrêter et qu'ils iraient au bout s'ils le devaient, quel qu'en soit le prix et les désaccords que ça leur avait coûtés, les tergiversations et les heures à discuter en s'écharpant sur des détails ou, parfois, sur des décisions plus importantes – de ça, il se souvient très bien, parce que les conversations sur le sort qu'on réservait au chien avaient été vives, lui renâclant d'autant plus que ce serait à lui, après l'avoir attiré à l'écart avec un morceau de viande, de planter la lame qui le tuerait, opposant à ses frères qu'il n'est pas si facile de tuer

une bête, un chien surtout, avec ce regard qu'ils ont et dans lequel on peut voir le reflet de la tristesse qu'on a à les tuer, ou l'expression de leur regret à eux d'être inutilement sacrifiés. Il ne voulait pas le faire et, même s'il avait pu s'y soustraire, si Christophe ou Denis avait décidé de s'en charger, il trouvait ça inutile – depuis quand on tue les chiens pour rien ?

Non, pas pour rien.

Denis avait tranché : on tuerait le chien comme l'avait suggéré Christophe, d'abord pour se débarrasser d'un risque – les chiens sont imprévisibles et représentent toujours un danger –, mais surtout pour impressionner Bergogne et sa voisine, pour l'obliger à s'en tenir à des gestes raisonnables.

Après ce long face-à-face qui avait suivi, elle n'osant plus bouger, muette, il s'était mis à s'agiter et à gueuler beaucoup, se mettant à rire bêtement, hochant la tête, tournoyant autour d'elle, rouge de honte et bafouillant qu'il n'avait pas voulu la frapper et que, bien sûr, bien sûr que oui, merde, évidemment qu'il ne voulait pas ce qui était arrivé mais qu'il était comme ça, impulsif, nerveux, du genre qui démarre vite. Et s'il avait eu encore plus honte en y repensant après, parce que son attitude n'était pas celle qu'il aurait dû avoir, il avait eu honte aussi du zèle qu'il avait déployé lorsqu'elle était revenue avec ses bières – oui, parce que Bègue, d'abord, avait été surpris en voyant Christine revenir de la cuisine avec les deux bouteilles. Il était resté muet un long moment, ne sachant ni quoi dire ni quoi faire devant elle et son geste incongru, comme s'il avait été incapable de savoir s'il devait ou non accepter la bouteille qu'elle lui tendait. Au bout d'un moment, il s'était mis à ricaner et avait lâché un énorme sourire de gosse, franc et sans arrière-pensée, en la voyant succomber si rapidement à un syndrome de Stockholm dont il ne pensait pas que ça puisse exister autrement que sous la forme d'un délire de scénariste ou de psy ou de journaliste, et, si elle-même avait compris ce à quoi il pensait pendant qu'elle lui tendait la bouteille, elle avait souri à son tour,

Bon, on va pas rester comme des cons à rien faire, non ?

et ensuite, buvant la bière, Bègue avait parlé – est-ce que ce n'est qu'un vieux souvenir qui traîne dans sa tête ou même une invention, l'histoire d'un autre ? –, évoquant l'époque lointaine où avec ses frères ils vivaient dans une zone pavillonnaire coincée entre la campagne et la ville, où ils avaient des tourterelles, s'élançant dans le récit de comment ils les sortaient de la cage – la chaleur des tourterelles dans les mains, leur cœur pas plus gros qu'une bille et qui palpitait si fort à travers ce corps si chaud qu'on aurait dit que le cœur allait exploser –, et de comment on les maintenait dans les mains, puis comment on les

caressait sur le crâne très doucement, très lentement, patiemment, avec une bienveillance qui allait jusqu'à la prière, la voix accompagnant le geste qui finissait par se libérer, la main se détendre, les doigts se desserrer, et la tourterelle restait sonnée et attendrie dans la main, puis, tout à fait docile, soumise, elle ne cherchait plus à s'enfuir, et, s'il lui prenait l'idée de s'envoler, c'était, après quelques tours en l'air, pour mieux venir se reposer sur l'épaule, le bras, la tête de celui des trois frères qui l'avait amadouée.

Mais je ne suis pas une tourterelle, certainement pas une colombe et encore moins un pigeon, avait souri Christine.

Oui, n'empêche que tu reviens avec une bière et que t'as pas cherché à t'enfuir.

Pour que tu me tabasses ? Je suis trop vieille pour ça.

Il avait esquissé un mouvement des sourcils, l'air de dire, mais non, mais non, et ça avait été tellement visible qu'elle avait répondu aussi simplement que s'il avait parlé : je connais mon âge, mes articulations me le répètent tous les jours. Je ne peux pas courir, ça n'empêche pas de boire une bière.

Il avait été surpris, se disant qu'elle essayait de l'endormir, pourtant il s'était laissé faire, il avait envie que les choses se passent bien – est-ce que c'était de se trouver coincé ici avec une vieille originale dans un bled perdu au milieu de nulle part qui lui plaisait ? Ou simplement parce qu'il n'avait jamais rencontré quelqu'un comme elle ? Est-ce qu'elle lui plaît parce qu'il a l'impression qu'elle est drôle, intéressante, attachante – ou, est-ce que ce serait ce mot, cette idée, cette sensation circulant entre les froissements d'air, de mouvements des corps : troublante ? Il s'était dit qu'elle aurait pu être sa mère ; il pensait que ça le rapprochait d'elle et il espérait aussi que ça la rapprocherait de lui ; c'est sans doute pour ça qu'il l'avait laissée l'étourdir d'un récit auquel il n'aurait pas pensé pouvoir s'intéresser, mais auquel il s'était presque malgré lui intéressé, le quotidien d'une femme seule qui peint et écoute de la musique en buvant de la tisane le soir, parfois une bière, de temps en temps, quand il fait trop chaud.

Elle s'est dirigée vers la vieille chaîne hi-fi, sur laquelle elle a mis un CD, celui qui joue *Le Miroir de Jésus* d'André Caplet, dont il aurait presque pu la remercier de lui épargner l'hypocrisie de faire comme s'il avait eu une chance de connaître ce que c'était. Elle est venue s'asseoir sur un tabouret à sa table de travail, et lui a repris le chemin des peintures, qu'il a décortiquées comme s'il ne les avait pas encore vues, cette fois en écoutant la musique et en tenant sa bière. C'était comme si la musique donnait à la peinture un sens nouveau, une profondeur singulière, un arrachement à la banalité et à la crudité qu'il avait eu l'impression d'y voir, ce n'était plus aussi fou, ou alors comme si la folie était habitée par quelque chose d'autre qu'elle-

même, ou qu'elle apparaisse émouvante et vibrante, neuve, régénérée, et Bègue a eu l'impression de voir les tableaux mais d'être tout autant regardé par eux, comme s'ils avaient quelque chose à lui apprendre, chose qui, loin de l'exclure, exigeait de lui son intelligence et sa capacité à s'émouvoir. Pour le reste, même après ça, donc, il n'aurait pas pu dire qu'il regrettait d'avoir levé la main sur elle, et s'il avait un regret c'était d'avoir laissé à la violence la possibilité de prendre le dessus alors que, pourtant depuis des années, on le blinde de médocs pour tout canaliser ou cadenasser en lui. Si Bègue avait été si près de la frapper, de céder à sa violence, c'est seulement que ses frères lui avaient confié une mission si importante que toute la réussite de cette soirée ne tenait qu'à lui, à sa capacité à tenir en respect une femme un peu folle et très solitaire, qui essaierait de résister en le provoquant, en l'attaquant à la manière sournoise d'une vieille acariâtre, et ça elle l'était, comme il l'avait imaginée quelques semaines plus tôt, avant de s'installer dans ce bled minuscule, à quelques kilomètres de La Bassée.

Car si on n'était pas venus s'installer directement ici, pour limiter le risque de se faire reconnaître, on avait choisi de s'installer juste à côté, pour observer les habitudes des uns et des autres, pour connaître leur façon de vivre. Les trois frères étaient déjà sur les lieux depuis bientôt deux semaines. Ils avaient loué une maison très modeste, en pleine campagne, petit cube grisâtre d'un étage coince entre la nationale et l'autoroute, à deux pas du bourg dans lequel cet après-midi Bergogne s'était arrêté dans une pharmacie. De là, on avait suivi Marion, on avait échafaudé des plans, construit des stratégies : on avait surtout attendu Denis, qui revenait plusieurs jours après s'être évaporé sans un mot, réapparaissant toujours plus sombre, sombre à l'excès, mélodramatique et taciturne, d'une humeur qu'il n'avait jamais montrée avant l'expérience de la prison. Et puis déterminé, ça aussi à l'excès, sans argument, sans autre conviction à faire valoir auprès de ses frères que le besoin qu'il avait d'eux pour régler les comptes qu'il avait à régler.

Point barre. C'est comme ça. Next.

C'est ce qu'il répétait quand l'un des deux autres essayait d'émettre des doutes, de poser des questions, c'est comme ça, point barre, et pas un n'avait réellement songé qu'il aurait pu dire non ; il entendait un *point barre* qui mettait un terme à toute velléité, même celle qui aurait consisté à essayer d'éviter de sombrer avec l'aîné dans son désir de vengeance, de représailles, *next*, encore, qui revenait pour clore l'affaire, comme si tous les trois étaient dans le même bateau et que celui-ci était destiné à couler, que c'était sans appel, qu'on n'avait rien à faire que de fermer les yeux et attendre. Donc, ils avaient attendu que le frère aîné décide de tout, de comment les choses se passeraient, et de quand elles se passeraient. Il avait loué la maison et ils y étaient

venus, avaient abandonné chez eux tout ce qu'ils auraient pu avoir à y faire – à peu près rien ou si peu que ça revient au même –, et ils avaient scrupuleusement suivi les idées de Denis, ces plans tour à tour ingénieux et alambiqués, sournois et retors, ou, au contraire, après avoir balancé ceux-là sans un regret, des plans qu'il griffonnait sur des feuilles volantes ou au dos d'enveloppes kraft, des plans simples et directs, brutaux et rapides, qui avaient au moins le mérite de ne pas s'éterniser.

Puis enfin Denis avait arrêté son idée sur la façon de procéder, et les choses n'avaient plus bougé.

Elles demandaient du temps, de la patience, de l'observation et de la mesure avant d'agir. Ce qu'on avait fait. Chacun avait suivi son rôle avec précision. Après avoir rôdé suffisamment, ils avaient compris que l'une des trois maisons du hameau était à vendre, et Christophe avait fait le tour des agences pour comprendre qu'aucune n'avait ce produit-là dans ses offres ; il avait trouvé la maison uniquement sur un site de vente entre particuliers. Christophe avait loué une voiture et avait acheté en ville, dans un magasin de déstockage, un costume pas trop mal à moins de quatre-vingts euros. C'est lui qui avait été chargé de comprendre le quotidien du hameau, qui avait repéré la vie des uns et des autres, les horaires de ramassage scolaire d'Ida, la présence du chien, l'étrange voisine aux cheveux orange que Bergogne emmenait parfois en ville dans son vieux Kangoo toujours recouvert de boue et de chiures d'oiseaux. Le soir, on discutait de comment on ferait, on prenait la voiture et l'on roulait, on approchait parfois du hameau des Trois Filles Seules pour mieux se rendre compte de ce qu'il faudrait faire le jour J. On garait la voiture au niveau de l'arrêt du car scolaire, on continuait à pied vers le hameau, en se taisant, la gueule brûlée par l'alcool, la moutarde et le piment des merguez, l'œil déjà ensommeillé ou brûlant d'avoir trop bu, rouge d'avoir trop clopé, l'haleine chargée à tous les coups, mais jamais avant deux ou trois heures du matin, car il était hors de question de prendre le moindre risque. Une fois, en pleine nuit, on était même entrés dans la cour pour tout repérer, ce qui avait été facile car les Bergogne ne fermaient jamais le portail, même si cette précaution aurait de toute façon été inutile, puisqu'il était facile d'escalader les murs d'enceinte. On avait trouvé la porte arrière par laquelle Bègue devrait entrer chez Christine, mais aussi on avait inspecté le hangar dans lequel Patrice et Marion garaient leurs voitures, mais aussi l'étable, comment y entrer sans passer par la cour, pour que Bègue puisse y attirer le chien – chien qui, cette nuit-là, avait bien aboyé un peu et gratté à la porte, mais, pour autant, si Christine l'avait entendu, ce qui n'était pas certain, personne ne s'était levé, aucune lumière dans les maisons ne s'était allumée.

Le reste du temps, les jours s'étiraient, on buvait du rouge, du café

Grand-Mère qu'aucun des trois n'aimait mais qu'on rachetait à chaque fois ; on faisait des barbecues dans la courette, même s'il faisait froid, parce que rien ne vaut la barbaque grillée au feu de bois avec des chips ; on matait la télé pendant des heures et on jouait au Uno, au rami, à la crapette sur la table de cuisine avec cette vieille toile cirée grisâtre qui avait dû ressembler à quelque chose – des figures répétitives de bateaux, de barques, de gondoles ? – il y a très longtemps ; on lisait le journal local, dans lequel on s'intéressait aux faits divers, à l'actualité des anniversaires dans les maisons de retraite, aux équipes de foot du canton ou du département ; on supportait l'odeur de renfermé de la maison, ou, à l'inverse, mais tout aussi écœurante, l'odeur de propre qui prenait à la gorge dans les chiottes, mélange de Javel et de désodorisant à la lavande, après le passage de cette bizarre femme de ménage qui venait tout récurer de la part du proprio sans qu'on ait rien demandé, et avec qui on aimait bavarder, mine de rien, sur les gens, les gendarmes ; on s'engueulait et on se réconciliait pour un rien, un tour de vaisselle ou de lavage de linge pas respecté par l'un ou l'autre ; Christophe et Bègue évoquaient des femmes qui n'existaient pas – mais jamais avec Denis –, faisant semblant de ne pas entendre leur frère aîné persiflant, leur marmonnant d'arrêter de se branler sur leurs fantasmes, ça les rendrait moins cons, disait-il comme pour lui-même, car à ce moment-là il baissait toujours d'un ton, et sa voix qui venait d'une autre pièce semblait ne pas chercher à traverser les murs. Les autres ne lui répondaient rien, pas même qu'on se demandait bien comment lui s'était soulagé de l'absence des femmes en prison, surtout pas ; on regardait des séries, on se taisait encore, on s'enfermait dans sa tête en se rêvant des rêves de lendemain avec des femmes blondes et des billets verts, histoire d'abattre le temps qui nous séparait du jour J pour lequel on supportait tout : l'anniversaire de Marion.

Bègue, pendant les trois semaines, avait été chargé de suivre Christine, parce qu'après tout c'est lui qui passerait du temps avec elle – ce qui avait été décidé vite et sans discussion, ça n'aurait pas pu être autrement, Bègue lui-même n'ayant pas évoqué – ni même pensé une seconde – que les choix qu'on faisait sans les discuter auraient justement pu l'être, que Christophe, par exemple, aurait pu prendre sa place et pourquoi pas lui la sienne. Mais c'était dans l'ordre des choses, chacun collé à son rôle dans la fratrie comme un uniforme à son soldat, ne remettant jamais en cause ce qui venait de Denis, car ce qu'il disait on n'avait pas besoin de le croire ou d'y adhérer, non, car, avant qu'il le dise, sans imaginer ni pourquoi ni comment, Christophe et Bègue savaient qu'il allait le dire.

On avait acheté à Bègue, pour presque rien, sur Leboncoin, un vieux Peugeot 103, monstre bleu datant du jurassique ou de l'époque des

premières radios libres, qui pétaradait plus qu'il n'avancait, mais qui roulait, malgré les piqûres de rouille, les freins défectueux, les pneus lisses, et qui suffisait pour les sept ou huit kilomètres qu'il devait faire deux à trois fois par semaine. Bègue se rendait sur les deux marchés de La Bassée où, sous le prétexte de trois ou quatre courses à faire, il devait suivre Christine pour prendre le temps de l'observer. Il l'avait épiée ainsi à plusieurs reprises, prenant garde de ne pas se mettre en avant, de rester suffisamment dans l'ombre pour n'être repéré de personne, sur le trottoir, multipliant les œillades en diagonale ou faisant semblant d'écouter son portable, d'y lire des messages avec l'air consciencieux, tout en observant la démarche de Christine qui ne pressentait rien – de ça il était sûr, et, pour tout dire, fier –, sa façon non seulement de s'habiller, de se coiffer, de se déplacer, mais aussi cette manière qu'elle avait d'inspecter les autres et la vie se faire autour d'elle, comme un spectacle dont elle ne semblait rien vouloir comprendre et qui avait même l'air, parfois, de l'irriter. Il en avait été sûr tout de suite, rien qu'à la regarder dans la foule des gens sur le marché du dimanche matin : elle n'était capable de se voir que par le prisme de ce qui la différenciait de ces campagnards auxquels elle ne ressemblait décidément en rien, ni par son extravagance qui tranchait sur la banalité des autres, de leur effacement programmé par des vêtements communs et des attitudes plus conformistes encore, ni par ce qu'elle achetait sur le marché et comment elle l'achetait, en fouillant, en soupesant les légumes avec une attention exagérée ou en exhibant sa perplexité, recherchant le meilleur et s'attardant plus qu'il le fallait devant un étal, comme si elle suspectait une embrouille, chipotant sur les prix et remettant en cause la qualité des produits, si ce n'est l'honnêteté du commerçant – une chieuse, oui, avait-il pensé, une vraie caricature de Parigote.

Il avait suivi ça trois semaines de suite, au marché du dimanche dans la rue du Commerce, et le jeudi sur la place de l'église Saint-Pierre, à côté de l'avenue François-Mitterrand. Il avait vu dans quels magasins elle s'arrêtait et, à force d'avoir préparé cette soirée et de s'être fait son portrait d'elle, il croyait presque la connaître, car dès qu'on avait arrêté la stratégie qu'on allait déployer toute la journée, avec tout le cinéma qu'on avait mis en place par excès de prudence, par nécessité réelle ou supposée – car était-il indispensable que Christophe débarque en voiture de location dans l'après-midi afin de détourner l'attention de Christine pendant que Bègue attirerait le chien dans l'étable ? Fallait-il se présenter comme un potentiel acheteur de la maison à vendre ? –, et qu'on avait décidé de s'y tenir, mais au bout de quelques jours sans plus vraiment savoir pourquoi, s'y agrippant seulement parce que Denis l'avait décidé ainsi et qu'ainsi tout était scellé, Bègue n'avait fait que penser à elle, que repenser aux

quelques fois où il l'avait suivie dans la rue les jours de marché, où il avait pris le temps de la suivre jusqu'à son vélo, qu'elle attachait sur la place de la mairie, mais, surtout, il avait replongé dans les quelques images qu'il avait trouvées d'elle sur Internet, car dès qu'il avait su quel serait son rôle il s'était attaché à connaître Christine, s'était attaché, si ce n'est à elle, du moins au personnage qu'il avait voulu voir en elle, qu'il s'était inventé, cherchant des éléments pour nourrir une imagination avide, non pas qu'il fantasmait sur elle ni qu'il la désirait de telle ou telle manière, mais simplement pour répondre à ce besoin de calmer l'anxiété que nourrissaient le parcours et l'image de cette femme et l'idée de passer autant de temps seul avec elle, une façon pour lui de donner des assurances à cette crainte qui avait grandi chaque jour qui les rapprochait de la date de l'anniversaire de Marion.

Il était allé voir et revoir sur Internet en tapant son nom : Christine De Haas. Il avait trouvé quelques vieilles photos sur lesquelles on ne la reconnaissait pas bien, une femme aux cheveux châains et à la peau très claire, quelqu'un de très maigre qui ne donnait pas l'impression d'être fragile mais nerveuse, agile, pétillante et sans doute redoutablement intelligente et libre – avec ce que ce mot contenait pour Bègue d'irrévérencieux, de scandaleusement sexuel et de hautain, malgré le col Claudine qu'elle portait sur des images où elle ne devait pas avoir plus de dix-sept ans –, et riche, ce qui signifiait inconsciente de tout ou plutôt inconséquente et frivole, futile et dépensière, ça oui, car sur les photos où on la voit jeune adulte, en robe de soirée, une coupe de champagne à la main, dans des dîners avec un banquier suisse dont les légendes des photos nous apprenaient qu'il avait été son époux et lui avait donné ce nom à consonance flamande qu'elle avait gardé après son divorce, comme s'il était inséparable de la prestation compensatoire que lui versait cet ancien mari dont elle n'avait par ailleurs plus aucune nouvelle, on voyait bien qu'elle était riche et surtout qu'elle possédait une facilité à se mouvoir dans la vie liée à comment l'argent trafique les corps et les postures, en les libérant de ce qui les entrave, une drôle de froideur affectée, de raideur ou de distance feinte qu'il avait remarquée sur les photos, comme il avait été sensible aussi, peut-être, à une forme de distinction qu'il avait relevée davantage encore dans la rue, dès qu'il s'était mis à la suivre. Et puis rien d'autre sur Internet. Ou presque rien. L'embryon d'une page Wikipédia qui se méfiait des sources d'infos qui s'avéraient peu dignes de confiance ; on n'y découvrait presque rien sur sa vie personnelle ou professionnelle, pas un mot sur là où elle avait appris la peinture ni sur comment le goût lui en était venu.

Bègue avait l'impression de la connaître, de savoir comment elle allait réagir avant même qu'elle s'en rende compte, même s'il avait été

surpris parce qu'elle avait réagi – bien avant lui –, lui passant devant en filant dans la cuisine, avant de revenir presque tout de suite après, deux bouteilles de bières fraîches dans les mains.

Concrètement, il se passe peu de choses : une table, une femme, trois hommes et une enfant qui boit un jus de pomme. La femme qui se rassied, l'homme qui a donné le jus de pomme à l'enfant et reste planté devant elle en lui souriant ou en souriant dans le vide, n'attendant pas qu'elle le remercie mais qui s'attarde sur sa tête délicieuse, penchée sur son verre – et les autres qui font pareil un instant, même si tout à coup quelque chose se réactive, bruyamment, parce que Patrice se lève, les quatre pieds de sa chaise raclant le carrelage, lui se déplaçant sans faire attention à personne mais attirant toute l'attention sur lui, parce que c'est son corps qui le réclame, cette masse qui paraît immense dans l'espace confiné de la salle à manger, le silence soudain brisé par ce geste de se lever de table, comme s'il venait de rompre un accord qui n'avait jamais été formulé mais pour lequel tout le monde avait obtempéré, comme si ce mouvement était suffisamment brutal pour que chacun comprenne combien Patrice est en colère – pour cette raison que ça a duré aussi longtemps, et pour ça aussi que ce qu'on a vu, quand Patrice s'est levé, c'est cette violence dans la retenue qu'il a essayé d'imposer à son mouvement, oui, dans le geste qu'il a voulu anodin d'un homme qui se lève de table pour aller chercher dans le salon, dans un meuble en bois blanc, un verre et une bouteille de whisky.

Il s'est servi un verre à la moitié, l'a vidé d'un trait, n'attendant rien des autres, seulement le bienfait de l'alcool qui brûle le palais et embrume le cerveau – est-ce que Patrice se dit qu'en se déplaçant il a changé des règles, qu'en se précipitant sur la bouteille de whisky il a déstabilisé des lois dont il n'avait pas conscience qu'elles s'étaient instaurées entre eux tous ? Non, il laisse juste agir la brûlure de l'alcool qui lui laisse le temps de ne penser qu'au plaisir presque douloureux qu'il y prend, puis il essaie de trouver un calme qui ne vient pas, ce n'est pas grave, il espère pouvoir se sentir de nouveau capable d'y voir plus clair, simplement comprendre ce qui se passe, s'il le peut, car depuis le début tout lui échappe, comme si le réel s'était mis à lui adresser ses signaux dans une langue étrangère et énigmatique, un langage inconnu de lui mais qui n'aurait pas eu de secret pour les autres. Bergogne a besoin de temps, de silence, mais c'est trop tard, le relatif silence de tout à l'heure vient de laisser place à un feu de questions de la part de Christophe et Denis, qui boivent, s'activent, se parlent, échangent des mots que personne d'autre n'entend ou ne comprend, puis ils se tournent vers Marion en lançant

des questions presque anodines au départ,

Ça va ?

de celles qu'on pose par habitude ou par politesse,

T'es bien, là ?

n'attendant pas forcément de réponse,

C'est bien ici, hein ?

questions auxquelles font suite des commentaires que les deux frères ne se font pas entre eux mais chacun pour lui-même, n'espérant pas être entendu par qui que ce soit, non, juste parce qu'ils laissent glisser ce qu'ils pensent,

Ouais, c'est sûr que t'as l'air bien ici,

phrases murmurées, à peine projetées, encore moins lancées vers Marion qui de toute façon fait comme si elle ne les percevait pas, qu'elle ne les recevait pas, et c'est peut-être pourquoi les questions s'adressent plus directement à elle, non pas posées par des voix qui iraient la chercher en haussant le ton, en l'interpellant, en la plaçant dans l'obligation d'y faire face, non, ce n'est pas ça, pour l'instant elles viennent et se répètent sur le même ton mais sont portées par des coups d'œil de plus en plus précis, ardents presque, inévitables, bientôt Marion sera obligée de détourner le visage, de baisser la tête, de fermer les yeux pour les éviter, et eux,

C'est pas humain de laisser les gens sans réponse,

comme suspendus dans le vide, l'un ou l'autre relançant là où son frère s'arrête, l'un faisant toujours écho à l'autre, comme si cette conversation ils faisaient mine de l'avoir pour la première fois,

Faut dire que t'es tellement bien ici, on peut pas penser à tout le monde, hein, loin des yeux...

Denis laisse faire Christophe, parfois même il sourit à Marion, comme s'ils n'étaient que tous les deux dans la salle à manger et que, ensemble, ils allaient apprécier et s'amuser des saillies de son frère, venant de la cuisine où on l'entend remuer les plats et commencer à les réchauffer sur la gazinière, Denis se laissant tout le temps, et puis, lançant d'une voix calme et posée, presque amusée aussi, appuyée par celle de Christophe qui vient faire écho à la sienne,

Tu sais que t'as pas été facile à trouver ?

Ah, ça, pas facile, non.

T'as toujours été comme ça, hein ? T'as vraiment cru qu'on t'oublierait ?

C'est vrai, Marion ?

Marion, non ?

Sérieux ?

Sérieux, Marion, t'as cru ça ?

Les deux frères font claquer leurs rires et se retournent sur Patrice,

qui cette fois n'a plus le moindre sentiment de colère contre sa femme mais, au contraire, se sent poussé par un élan d'amour envers elle – sa femme au visage blanc et dur, fermé, qui n'exprime rien que l'agacement et l'impatience, la colère aussi, peut-être, mais qui semble atteint, oui, comme si Marion s'effondrait à l'intérieur d'elle-même et que toute sa lutte maintenant c'était dans l'espoir de rester impassible, de faire bloc, de devenir bloc de silence.

Bergogne, ce qu'il voit, c'est cette lutte, cette douleur, et la force de sa femme, sa capacité de résistance. S'il ne sait pas ce qu'elle cache ni qui sont ces mecs qu'elle connaît, il sait qu'elle a besoin de lui, de son amour, il a envie d'aller vers elle, et cet élan qui monte en lui il veut le laisser s'épanouir, même si cet élan, c'est d'abord son besoin de répondre à des injonctions vieilles comme la vie de son père, de son grand-père, d'ancêtres aux noms perdus depuis longtemps dans les brumes du passé, comme s'il répondait présent à l'informulé qui tient les générations entre elles ; et cet élan qui ne concerne que lui le guide, maintenant, avec l'échauffement du verre de whisky, avec la blessure de son doigt qui lance à travers le pansement, vers la table – en réalité l'élan d'amour est dilué dans un élan plus grand que lui, une poussée que Bergogne aurait eue pour défendre n'importe qui du moment que celui-ci est dans la nécessité d'être aidé, un élan qu'on lui a enfoncé dans le crâne jusqu'à ce qu'il devienne sa propre pensée, et c'est tellement impensé en lui qu'il se dresse devant les deux frères sans même se rendre compte que la posture qu'il prend est grotesque – un brave type, balourd et naïf, qui ne serait jamais monté sur un ring, mimant tout à coup le jeu de jambes hardi d'un boxeur en bombant le torse.

Mais elle n'a pas besoin de lui pour se défendre. Marion sait se débrouiller et il n'est pas impossible qu'elle voie d'un mauvais œil son envie de s'interposer, de faire comme il le fait en se pointant devant eux et en les forçant, par la présence de son corps, à se lever, à se battre, à en découdre. Mais pour l'instant eux ne l'envisagent même pas, ou alors ils ne croient pas qu'il veuille vraiment s'interposer. Ils sont entièrement dans ce qu'ils font et disent, l'un s'agitant de la cuisine à la salle à manger, et l'autre, assis, le buste penché en avant, reposant doucement son verre de champagne maintenant que ce dernier est vide, répétant encore, avec dans la voix non pas un filet amer de reproches mais une sorte de tristesse et d'écœurement, de fatalisme navré,

Comment c'est possible, ça ? Ce que t'as fait ?

le tout dans un souffle s'épuisant avant même de former vraiment une suite de questions, plutôt quelque chose s'effritant, se délitant, poreux,

Comment c'est possible... ça... ce...

Et alors que Bergogne, si près d'eux, leur semble invisible, c'est la voix d'Ida qui les attire – attire du moins Denis, puisque Christophe est maintenant la main posée sur la porte du frigo et qu'il s'attarde sur les magnets.

Qu'est-ce qu'il lui prend, à Ida ? Est-ce qu'elle a vu ce à quoi son père se prépare ? Est-ce qu'elle a deviné ce qu'il veut faire et que c'est seulement pour l'interrompre et casser la dynamique désastreuse dans laquelle il veut se lancer qu'elle demande à sa mère si elle peut sortir de table pour aller voir un film ? Ida répète sa question, elle saisit le bras de sa mère et commence à serrer entre ses doigts le tissu, elle tire, elle pince,

Maman,

elle insiste,

Maman, je peux regarder un film ?

et comme Marion ne répond toujours pas, Patrice s'étonne de la présence de sa fille, de ce que sa mère ne l'entende pas, et c'est comme si toute son agressivité venait de retomber, de l'abandonner ; il veut juste que Marion entende sa fille et lui réponde, avec dans la voix ce qu'il faut de reproche pour qu'elle comprenne que sa fille lui parle, qu'elle doit lui répondre, oui, et Marion réagit soudain, le temps pour elle de prendre conscience que Patrice est si près d'eux qu'elle est presque surprise de ne pas avoir compris qu'il était déjà revenu du salon et qu'il désigne sa fille, pour que la voix d'Ida lui arrive enfin au cerveau. Mais c'est Denis qui prend la parole et s'adresse à Ida :

On t'a fait peur, c'est ça ?

Et plutôt que de répondre, plutôt que s'adresser à l'homme dont elle ne retient pas le prénom, Ida rougit, Ida déglutit, Ida réitère sa question à sa mère qui met un peu de temps à réagir, comme si la voix de sa fille ne venait pas vraiment jusqu'à elle, ou alors comme étouffée, lointaine. Mais ça ne dure pas. Elle voit comment Denis observe, décrypte – cette image insupportable pour Marion qui se retourne vers sa fille et lui saisit, des deux mains, chacun de ses bras, si menus que les doigts les encerclent complètement, et sa voix se fait ferme, comme si sa voix aussi la saisissait par les bras, mais pour lui intimer un ordre, alors qu'elle se contente de répondre, oui, bien sûr mon chat, bien sûr, tu mangeras tout à l'heure. Mais la fermeté dans sa voix, c'est à Denis qu'elle est adressée. La petite quitte la table, faisant tout ce qu'elle peut pour ignorer l'homme dont elle sent pourtant les yeux qui la suivent tout le temps qu'il lui faut pour quitter la salle à manger, franchir l'entrée du salon et faire les quelques pas qui la séparent du téléviseur et du lecteur de DVD, pressentant derrière son dos comme l'énergie négative des adultes, comme un seul et même monstre à plusieurs têtes, revenu du

souterrain royaume de la nuit.

Lorsqu'elle aura le casque sur les oreilles, bien sûr elle maintiendra le son le plus bas possible – un filet fixant la limite qui isole, dans la salle à manger, la réalité d'à côté. Et, bien qu'un simple mouvement latéral lui permette de voir dans l'encadrement de l'ancienne double porte-fenêtre – qu'elle n'a jamais connue, mais dont elle voit encore le chambranle et des traces au sol –, Ida voit très bien sa mère et son père et, face à eux, l'homme au cadeau et l'autre qui a fini par revenir de la cuisine, oui, avec une autre bouteille à la main, qui a déboulé et vient s'installer à la droite de son frère, c'est-à-dire en face de la place qu'elle occupait quelques minutes auparavant. Son père a fini par se rasseoir, c'est quelque chose qui la rassure, le connaissant elle avait redouté que sa violence déborde. On lui a servi du champagne, il s'attarde sur la flûte et le liquide jaune paille, les bulles qui montent en ligne droite le long du verre et éclatent au contact de l'air, comme si ce spectacle le fascinait au point de l'abstraire de tout le reste.

Pendant quelques minutes encore, Ida joue l'indifférence et l'intérêt pour l'écran, bien que ce qui la retient et l'oblige à écouter, à guetter tout mouvement trop vif, ce soit la peur. Ida perçoit les sons, les voix – elle peut savoir si quelque chose bifurque, même si pour l'instant non seulement rien ne dévie, mais le silence de ses parents s'installe, pendant que les deux hommes parlent, leurs voix presque douces et calmes, Christophe et Denis s'exprimant sans hausser le ton, laissant juste échapper de temps en temps un ricanement plus fort qu'un autre, une façon d'exagérer l'étonnement, l'incrédulité, mais c'est tout. C'est suffisant à Ida pour se dire que ça va aller ; ses muscles se détendent, son corps s'affaisse légèrement dans le canapé, son souffle ralentit et s'approfondit, ses yeux se concentrent et fixent le téléviseur. Elle se laisse hypnotiser et porter par l'image. Elle entend encore ce qui se dit dans la pièce à côté, mais tout finit par se dissoudre dans une langue étrange et comme homogène, sans accroc, lointaine aussi, balançant des sonorités particulières, des tonalités qui finissent de se confondre et s'éloigner d'elle, ne disant rien d'autre que leur musicalité – musique de fond qu'elle n'entendra bientôt plus, ne percevant que de loin sa ligne mélodique, et d'abord les deux voix qu'elle rejette loin de son espace à elle, dans l'espace clos d'un univers d'adultes avec lequel, cette fois, elle ne veut rien avoir à faire.

Mais si elle refuse de s'y intéresser, son père, lui, fait le chemin inverse.

Lui qui était prêt à en découdre pour qu'on en finisse, et parce qu'il ne supportait pas les voix des deux inconnus, ni, à travers elles, le ton familial que les deux frères étaient fiers d'afficher envers Marion, l'arrogance qu'ils y mettaient voulant – il en avait été sûr tout de suite – s'adresser à lui pour le rabaisser et lui signifier qu'il n'était rien

dans la vie de Marion, maintenant c'est lui qui se tait : il écoute. Et même, à sa façon de relever les yeux sur eux, avec la lenteur précise qu'il a de passer de l'un à l'autre comme pour les photographier intérieurement et mémoriser d'eux chaque pli, chaque mouvement de leurs traits – comme s'il voulait tirer un autre portrait que celui qu'ils prétendaient imposer d'eux –, maintenant donc, le regard buté, les sourcils froncés, il semble les observer avec non plus de la colère mais de la stupéfaction, pas encore vraiment de l'intérêt, pas tout à fait encore cette curiosité médiocre, malsaine, mêlée au sentiment étrange de dégoût face à son propre voyeurisme, comme si, à les entendre, il avait l'impression d'être en train de fouiller dans les affaires de sa femme, de vérifier dans son agenda la réalité de soi-disant rendez-vous, ou de lire ses mails et ses SMS en cachette d'elle. Non, ce n'est pas encore ça. Pourtant, il ne peut pas s'empêcher de tendre l'oreille quand Denis interpelle Marion,

Alors, il paraît que tu travailles ? T'as un vrai travail, toi ? T'as fait des études il paraît ? Dans quoi déjà, ah oui, attends, merde, je sais plus, c'est pas infirmerie le mot c'est

Imprimerie.

Merci, frangin. Imprimerie. C'est ça, imprimerie. Qu'est-ce que tu fais là-dedans ?

Ça doit gagner pas mal, ça ?

reprend Christophe, comme pour relancer Denis et non parce qu'il attend une réponse de Marion, car il sait que Marion n'a pas l'intention de lui répondre, Marion l'a toujours pris pour un con, il n'y a pas de raison pour que ça change, elle le prend pour un con et ça lui brûle de lui dire, là, tout de suite,

Tu peux me répondre quand je te parle. Moi je sais ce que tu fais dans ta putain d'imprimerie, je me suis renseigné. Je suis peut-être con mais je me suis renseigné.

Mais au lieu de ça Christophe se contente de lui adresser un large sourire qui trahit toute la haine qu'il lui voue, tout ce ressentiment et cette aigreur ramassés en lui comme un petit tas de cendre, son vieux fond de haine qu'il tient précieusement enfermé dans un coin de sa tête pour le moment où, enfin, il pourra lui envoyer à la gueule tout ce qu'il ne lui a pas dit ni fait avant, sachant qu'il n'aurait jamais osé ni pu, mais peu importe. Ce qui compte, c'est qu'elle sait lire dans ses yeux, dans le pli de ses lèvres, qu'elle comprend sans les entendre les mots infestés qu'il retient par-devers lui et qui brillent dans son regard transparent et vide, trop clair, presque gris.

Ses yeux, ce ne sont pas vraiment eux que Patrice voit. Mais dans leur intensité il capte bien le ressentiment que Christophe éprouve envers Marion. Il y lit le nombre des années inscrit, la durée, le temps qui sépare ce moment d'un autre, gravé dans une histoire dont il ne

sait rien, dont il redoute presque qu'elle revienne jusqu'à eux ce soir, alors que dans le même mouvement il sait maintenant que tout en lui l'incite à laisser s'ouvrir les portes du passé pour y glisser un œil et y découvrir une Marion dont il n'est pas sûr qu'elle est la même que celle qu'il aime. Et ce qui devrait le retenir finit par avoir raison de lui ; les deux hommes ne sont plus seulement des intrus ou des ennemis, pas même des rivaux qui viendraient se vanter d'avoir eu une vie plus intime que la sienne en compagnie de sa femme, non, mais des témoins qu'il veut écouter, comme si c'était lui qui les interrogeait et pas eux qui venaient déverser leur flot de ressentiments et de rancœurs. Il inverse les rôles et, pendant un moment, on pourrait presque voir flotter sur son visage une pointe d'excitation, un sourire à peine esquissé sur les lèvres mais pourtant bien présent, aussi net que l'avidité de sa curiosité, même s'il sait n'avoir rien de bon à en attendre. Mais l'intérêt le prend à la gorge, que trahit sa façon de tenir son verre de champagne et de le vider presque trop vite, sa façon nerveuse et saccadée d'approcher de la table, d'y poser ses coudes et d'avancer vers les deux autres sans défendre sa femme, alors qu'il voit bien qu'elle lui lance des appels de noyée, perdue soudain, effrayée de ce que les deux autres commencent à raconter,

Oui, ma petite Marion, un vrai métier ?

et comme il commence à la fixer avec un air qui veut savoir, qui demande, qui exige presque de savoir, c'est elle qui rougit et baisse les yeux, le temps pour elle d'entendre de nouveau la voix de Denis,

Si je comprends bien,

dans un murmure presque cajoleur et complice,

C'est fini les petits extras sur les aires d'autoroute ?

Denis qui se met à sourire, presque à rire – mais pas un rire ouvert, plutôt un rire adressé au souvenir d'un moment dont il s'étonne encore, et qu'il cache presque timidement derrière son poing refermé devant sa bouche. Puis il laisse planer l'écho des mots, quelque chose de creux que ses phrases font résonner dans l'espace. Ses phrases, il les sent qui tournoient autour d'eux, au-dessus des têtes, de la table, puis qui redescendent lentement vers Marion, une fumée corrosive et opaque qui retombe en nappe épaisse, comme la poussière après qu'une déflagration l'a projetée en l'air ; il sent que le silence qui dure juste après n'est pas un effet de son imagination mais bien de ses mots à lui, de cette douceur sucrée qu'ils laissent flotter dans l'air, au contraire de ce ton bienveillant ou conciliant qu'ils affichent trop ostensiblement et auquel personne ne croit, dont l'effet n'est pas la bienveillance réciproque ou la conciliation, mais d'électriser les gestes – pourtant si réduits, si quelconques, Patrice qui prend une pistache et jette la coquille sans voir qu'elle tombe à côté du bol et que Marion se précipite pour la saisir du bout des doigts, avant de la

jeter dans le bol, comme si tout dépendait de ce geste que, sans doute, tous remarquent sans voir qu'il lui sert à dissimuler qu'elle n'arrive pas à tourner les yeux vers ceux de son mari qui ne la quittent pas et attendent quelque chose. Mais cette fixité, elle ne peut toujours pas la supporter, comme si les yeux de Patrice étaient trop inquisiteurs pour qu'elle assume ce face-à-face – comme si elle était incapable de s'attendre à y trouver autre chose qu'une confrontation ou même, déjà, une condamnation, une sorte d'accusation qu'elle redoute de ne pas pouvoir supporter à ce moment-là, s'imaginant ne pas en être capable alors qu'elle voudrait trouver ses yeux, oui, de tout cœur, elle voudrait trouver en lui une réponse à son angoisse, de la compréhension, de l'amour, elle est sûre qu'il comprendrait, qu'il verrait qu'elle veut s'excuser parce que c'est déjà comme si tout le monde était d'accord pour dire que ce qui se passe ce soir est en partie de sa faute et, alors qu'elle voudrait s'excuser à cause de cette soirée, maintenant elle voudrait que Patrice l'excuse pour tout ce qu'elle lui fait subir depuis des années et dont elle sait qu'il l'encaisse presque sans rien dire, s'énervant parfois parce qu'il a trop bu ou parce que sa patience est à bout ; elle sait, aussi clairement qu'elle sait n'avoir jamais voulu le savoir tout à fait, que c'est à cause de ce qu'elle ne lui donne pas, et pas seulement le sexe, mais aussi tout ce qu'elle lui refuse de tendresse et de temps. Il serait étonné – si elle avait la force d'un face-à-face – de ce qu'il verrait, comme il verrait, alors, qu'elle lui demande pardon pour toutes ces années à jouer l'apparence du couple plutôt que le couple, et il serait si surpris aussi de comprendre qu'elle est prête à lui raconter ce que pendant toutes ces années elle s'était entêtée à lui taire pour le décourager de rien demander ; tout ce qu'il voudra lui demander sur elle, sur eux, sur tout ce qu'elle s'était juré de ne raconter à personne et pas davantage, dans le secret de sa mémoire, à elle-même, cette fois elle est prête à le lui dire, comme elle serait prête à se précipiter chez sa voisine pour lui demander pardon – Christine, ça n'a rien à voir avec toi ce qui se passe, tout ça c'est moi, c'est moi et ce n'est que moi, toi qui te méfies depuis le premier jour où je suis arrivée ici, ce soir tu sauras que tu avais raison quand tu prenais Patrice pour un pigeon que j'allais plumer et dont je profitais comme une pute, j'étais pas une pute mais j'étais quand même une salope qui a profité de lui, c'est vrai, tu le sentais, tu voulais le protéger et tu avais raison, oui, pendant une seconde elle a envie de courir chez Christine et de revenir sur tout ce qui n'a jamais été dit entre elles, mais dont l'une et l'autre ont toujours su quoi penser.

Marion sent la pression de Patrice sur elle, son attente qui l'écrase, cette accusation dans les yeux de son mari – ça, elle le sent bien, c'est présent comme une onde de froid sur sa peau, les yeux rivés sur elle et dont elle sent qu'ils ne cillent pas, perturbés par rien, tenus dans cette

exigence qu'il pointe comme un doigt accusateur ; elle comprend ce qu'il ressent, sa colère et cette gêne qui les sépare, mais elle voudrait qu'il voie la sienne aussi, l'effet de surprise qui l'entrave encore, dont elle ne se remet qu'à peine et qui la tient les yeux bloqués sur la table, les joues trop roses, comme si elle était intimidée alors qu'elle ne l'est pas, elle est juste sur la défensive, elle voudrait qu'il puisse comprendre, qu'il détourne son visage pour dire qu'il renonce à savoir, qu'il ne veut rien savoir – comme s'il était capable de lui pardonner et de tout ignorer –, oui, c'est ce qu'elle aimerait, qu'elle espère, qu'elle ressent comme un désir déjà déçu parce qu'il continue à la fixer sans bouger. Et lui, il reste planté sur sa chaise en l'inspectant et en écoutant la voix de Denis. Elle sait – comme lui le sait –, que ce qu'il va entendre c'est tout ce qu'elle n'a jamais voulu lui dire, mais aussi que ce n'est pas ce qu'elle lui aurait dit, ou comment elle le lui aurait dit ; s'il va l'écouter aussi complaisamment, c'est peut-être pour la punir de toutes ces années où elle n'avait pas su ou pas voulu lui parler. Si elle pouvait tout lui raconter maintenant, si seulement elle le pouvait, oui, elle qui n'a pas voulu lui dire pendant si longtemps de quoi sa vie avait été faite, maintenant, c'est sûr qu'elle se précipiterait pour le lui raconter et pour s'en défaire aussi, pour s'en alléger peut-être, lui faisant don d'une histoire dont elle n'a pas voulu, oui, elle voudrait tout lui dire, pourvu que ce soit avec ses mots à elle.

Elle se dit que si elle ne le regarde pas en face maintenant, il pensera exactement ce que les autres voudront qu'il pense. Il le pensera avec leurs mots à eux, avec la cruauté et l'ironie amère, moqueuse, sans indulgence, qu'ils y mettront, non pas uniquement pour la blesser elle, pour en finir avec elle, mais aussi pour détruire tout ce qu'elle aurait pu construire avec son mari – elle sait qu'elle doit le regarder pour les tenir en échec, ou au moins à distance, comme elle sait que Patrice l'attend, cette demande qu'elle pourrait lui lancer sans un mot, de ne pas croire ce qu'ils disent mais de croire ce qu'il voit dans ses yeux à elle, dans la promesse silencieuse qu'elle lui ferait de lui raconter tout, s'il faut tout dire, mais elle n'ose pas, elle ne peut pas, elle sent comment il la fixe, son mari, tout ce qui pèse de questions, non plus comme tout à l'heure, lorsqu'il voulait juste qu'elle lui explique qui étaient ces deux salauds, alors qu'ils étaient encore capables de s'inquiéter des deux frères ensemble et non pas comme maintenant, lui la dardant comme si elle était déjà condamnée avant même que les autres aient raconté ce qu'elle a tout fait pour oublier. Mais maintenant ils sont ici. Maintenant Patrice demande autre chose. Maintenant il veut savoir. Et pendant ce temps,

Je sais pas si tu te souviens du petit Barzac ?

Denis s'élance,

Tu sais, celui qu'avait cette gueule un peu bizarre, avec sa bouche en cul-de-poule ?... Je l'ai croisé au marché, il y a quoi... j'sais plus, peu importe. Tu vois comment c'est étrange la vie, non ? Tu sais pas d'où il venait ? Non ? Tu sais pas ? Pas une petite idée ? Non... Lui qu'avait jamais foutu les pieds à plus de dix bornes des Grivaux, la seule fois où il est parti de son bled, eh bien... c'est pour venir ici. T'entends ça ? Il est venu en vacances ici, ce con. À plus de cinq cents bornes de chez lui. Comme je te dis. C'est drôle, ça, non ? Il se barre une fois dans sa vie, et c'est pour venir dans ce trou... C'est dingue, ça, tu trouves pas ? Ça te plaît ? Et Denis débite son histoire la voix toujours très douce, n'exprimant que son étonnement à cause d'un hasard comme seule la réalité est capable d'en inventer – Un cousin qui lui devait du fric ou un truc, je sais plus ; enfin une connerie. Et c'est à peine s'il hausse les épaules, passe sa main dans ses cheveux, avale deux ou trois Chipsters et laisse sa main devant sa bouche pendant qu'il les mâche, il sourit encore à l'évocation du type qui a retrouvé Marion – Tu crois que c'est quoi, ça ? Du hasard, de la chance ? Et de la chance pour qui, si c'en est une ? hein ? Et puis attends, ça s'arrête pas là, l'histoire. Parce qu'il suffit pas qu'il débarque ici. Il aurait pu passer à côté de toi dix fois avant de te voir, ou même pas, simplement pas te croiser du tout... Il faut pas seulement qu'il débarque dans ce trou, ça suffit pas qu'il arrive jusqu'ici, non, il faut des circonstances, des occasions, et en l'occurrence il faut qu'il aille un vendredi soir – pas un samedi, non, comme ça aurait été le plus probable, mais un vendredi, ça, ça m'a frappé – à une quinzaine de bornes d'ici, dans une boîte qu'était même pas dans le bled mais plus loin, un bled encore plus naze, une discothèque de pécores, avec son cousin qui veut se lever une nana qui... enfin, une boîte qui doit s'appeler un truc genre le Maximum ou une connerie comme ça, avec leur boule à facettes et leur stroboscope à la con, comme quand nous on y allait... et sur qui il est tombé ? Tu devines ? Qui faisait encore sa belle avec des copines... ben toi, Marion, toi. Il a mis des heures avant de se dire que c'était possible. Il t'a matée toute la soirée, comme il m'a dit, une vraie hallucination, une revenante, c'est une revenante qu'il a dit, elle a pas bougé, tu te ressemblais tellement qu'il a même pensé que ça pouvait pas être toi. Et pourtant si, c'est la même, la même, qu'il a dit. Le tatouage dans le cou, sur la nuque, t'as pas peur de le montrer, hein, celui-là... Il fait toujours son p'tit effet je suis sûr, même si maintenant tout le monde en a, y en avait pas beaucoup au moment où t'as fait le tien, des filles pour faire ça... Eh, Marion ? Toujours le gin pamp' au bar et les petits rails de coke aux chiottes ? ça te tient en forme, ça, je suis sûr, hein ? ça t'aide à supporter le quotidien ? Non ? Non... je plaisante, je déconne. Te vexes pas, je sais que t'en es plus là, toi... Pas vrai ? Hein,

Christophe ?

L'autre acquiesce, mais Denis n'a pas un coup d'œil pour lui. Il se détourne de Marion et laisse vagabonder ses yeux au plafond, quelques secondes, comme un fumeur qui s'attarderait sur les volutes de sa cigarette montant se répandre dans des nappes de plus en plus vastes, puis il laisse glisser ses yeux sur les murs, ne s'arrêtant sur rien, traînant lentement, ne s'intéressant à personne et se moquant de savoir si son frère a l'intention de lui répondre ou pas, ou ce qu'il en pense, si seulement il en pense quelque chose – Ce petit pouilleux de Barzac, j'aurais jamais cru qu'il aurait été si malin... parce que, plutôt qu'aller te faire chier, il a été draguer une de tes copines, juste le temps de savoir c'était quoi ton prénom, pour être sûr. Moi il m'a raconté ça mais c'est tout, il a rien fait de plus. Et cette fois Denis prend un air consterné pour raconter, s'adressant soudain aussi à Patrice – ce petit merdeux de Barzac, de le voir se dandiner comme un coq, là, j'en étais malade... je savais pas si je devais l'embrasser ou lui coller ma main dans la gueule pour lui arracher son petit sourire de fiotte... sûr qu'il était fier de lui... il savait bien que ça me ferait plaisir, il aurait pu monnayer mais non, trop con, je suis sûr qu'il y a même pas pensé tellement il était content de venir faire le kéké... Sur le moment on a bien ri... Et bu. Pas du champagne comme ce soir, non, de la vieille bibine à deux balles, mais qui m'a fait plaisir... la première bonne nouvelle depuis quand ? Tu sais ? Dis, Marion, tu sais depuis combien de temps c'était ma première bonne nouvelle ?

Il pourrait se taire, ne pas raconter la suite, qui n'intéresse finalement que lui : comment ils ont fait pour venir, ses frères et lui, comment à force d'efforts, grâce au cousin de Barzac, ils ont attendu patiemment que Marion revienne un de ces soirs en boîte, le vendredi parce qu'il y a un karaoké et qu'elle y est venue avec ses copines. Ah oui, elles vont au karaoké, a fait remarquer le cousin, on les connaît ces gonzesses-là, c'est pas des gamines, on les repère tout de suite. Avec elles on se fout un peu de la gueule de leurs maris qui pouponnent, elles dragouillent, mais en vrai c'est des allumeuses, elles font rien, elles rient, elles boivent, elles se dandinent en chantant sur les conneries des années quatre-vingt et c'est tout. Et c'est au tour de Christophe de raconter comment ils ont fait pour retrouver sa trace. Il dit : Une fois, j'y suis allé dans la boîte, un vendredi. Je suis rentré bredouille. La deuxième fois aussi. Mais pas la troisième. T'étais là, avec tes copines. Je suis resté dans mon coin, toi, tu m'as pas vu, mais tes copines, elles, elles m'ont remarqué – enfin, y en a une, la rousse. Elle est pas mal d'ailleurs, la rousse... Je me suis barré parce que j'avais pas envie que tu me remarques... Mais j'ai attendu sur le parking, jusqu'à deux heures du mat', et je t'ai suivie... Putain, Marion, quand t'es bourrée, c'est vraiment n'importe nawak, comment

tu conduis.

D'habitude, à cette heure-ci, je viens boire une tisane dans mon vieux fauteuil. Tu vois, là. Il est tout défoncé mais je le traîne avec moi depuis mon premier tableau vendu – un des premiers cadeaux que je me suis faits –, je fume deux ou trois cigarettes, jamais plus, que j'écrase toujours dans ce petit bol, là-bas, par terre. Comme le fauteuil est tourné vers la toile qui est au milieu de la pièce, je prends le temps, je l'épluche, je la détaille. Ça te plaît ? T'as pas l'air de savoir ? C'est pas grave. Toi, tu crois que j'ai juste peint une bonne femme à poil, mais au début, ce portrait, s'il est rouge, c'est parce qu'elle portait une robe que j'avais dans la tête, un truc auquel j'ai pensé, enfin, pas à elle, la femme, non, elle n'existait pas. Au début il n'y avait pas de femme, juste une robe. Ça fait plusieurs mois, un matin je me suis réveillée avec une image de robe rouge sur un cintre, qui tenait dans le vide. J'ai commencé à dessiner la robe, et très vite j'ai eu la forme que je croyais avoir vue en rêve. Après j'ai peint des rouges pour trouver le bon, mais je n'y arrivais pas, pas du tout, alors je me suis dit, il faut que je mette la robe à une femme, et je suis allée chercher sur Internet. J'ai découpé des photos, j'ai mélangé des portraits. Je pensais que la robe apparaîtrait en la montrant portée. J'ai mis une bonne femme dans la robe, mais au début elle était debout, comme un mannequin de La Redoute, tu vois ? C'était ridicule. Je l'ai assise, je ne savais pas pourquoi, il fallait qu'elle soit assise... ça t'intéresse, ce que je te raconte ?

Cette fois Christine avait compris que oui, ça l'intéressait. Ça avait même eu l'air de le fasciner peut-être un peu, car il était resté sans dire un mot, la bouche entrouverte, hochant la tête comme pour dire qu'il venait de comprendre que ce qu'on voit ne vient pas comme ça, pensant que c'est pour cette raison qu'il ne serait jamais artiste – par impatience, par besoin de ne pas tâtonner et de se confier à des certitudes –, et il lui avait dit, ouais, c'est dingue ça, c'est comme si, comme si, je sais pas, elle avait des plis dans la peau, pas comme des rides, non, c'est juste que...

Oui, plus je peignais la robe, plus elle entrait dans sa chair. Plus elle disparaissait dans les plis de sa peau, plus elle devenait elle. Mais de toute façon, à chaque fois, on peint un tableau pour connaître le tableau qu'on veut peindre, on peut pas le savoir avant, moi je ne peux pas... Je voulais pas de femme nue, et finalement, c'est elle qui me reste sur les bras, alors que sa robe, je la verrai jamais.

Il avait continué à observer les tableaux pendant qu'elle parlait, et il avait été frappé de voir comment toute la peinture était transformée par son contact avec la musique ; comme si la musique entraînait dans la chair de la peinture pour la révéler, comme si l'atelier lui-même était transformé, rejetant tout le reste, le passé et les quelques heures précédentes. Et c'est pourquoi soudain il se lance, qu'il ressent qu'il faut qu'il se lance, il veut dire comment lui n'écoute pas de musique, qu'il ne connaît pas la musique, qu'il n'a jamais vraiment su que ce genre de musique existait. Il aime bien la musique, la musique ou ce qu'on dit être la musique, mais il ne comprend rien et sa voix va trop vite pour sa pensée, elle trébuche, tombe dans le vide d'une pensée qui ne vient pas ou alors c'est l'inverse, la pensée la précède, elle est en roue libre et rien, dans sa bouche, sur la langue, ne peut la retenir ni la donner à entendre, il entend sa voix qui se rompt, répète, relance, s'essouffle – il voudrait parler de la musique et de comment il aurait pu aimer ça, il sent qu'il aurait pu si sa vie avait été différente, mais, remarque, il s'en fout, il ne se plaint pas de sa vie, ça aurait pu être pire, il a connu des gars, au centre – eux, ils doivent y être encore, ils en sortiront jamais, ou alors les pieds devant. C'est comme ça, next, point barre.

Et il n'entend pas que c'est seulement lorsqu'il prononce les mots qui ne sont pas les siens mais ceux de son frère aîné qu'il arrive à sortir de son ornière, uniquement,

Next, point barre,

quand il prend les mots de Denis et peut-être même son intonation, qu'il arrive à parler.

Mais s'il prend les mots de Denis, c'est pourtant de Christophe qu'il est maintenant le plus proche, car personne ne le connaît mieux que Christophe. Pas même Denis, qui croit les connaître l'un et l'autre mieux que tout le monde, mais qui se trompe sur cette question parce que, pendant les dix dernières années qui se sont dressées entre eux comme un mur ou un immense taillis de ronces, Denis n'était pas là pour les guider dans leur vie, les comprendre et les soutenir, les aider ou les engueuler. Pendant dix ans son rôle de grand frère protecteur et autoritaire est resté en jachère, et, si ni Bègue ni Christophe n'avaient cherché à s'émanciper d'une tutelle dont ils étaient les premiers à se réjouir, ils avaient acquis une connaissance et une proximité entre eux que personne n'aurait pu soupçonner, pas même Denis – surtout pas Denis –, car en son absence Christophe était devenu l'aîné de Bègue, aîné qu'il avait à la fois toujours été dans la vie puisqu'il était le deuxième de la fratrie, mais qu'il n'avait jamais eu l'occasion d'être véritablement en actes – homme du milieu qui n'avait jamais acquis la certitude d'être plus qu'une pièce de transmission qui permettait aux deux autres d'exister par-dessus lui. Mais ça, c'était avant. Il était

devenu l'aîné par substitution, mais aîné quand même, plus abordable et plus proche, un frère, oui, là où Denis avait tout de l'autorité et de l'inflexibilité d'un père à l'ancienne, qu'on n'ose pas contredire et à qui on ose encore moins se confier et demander de l'affection, de la compréhension, sans même parler d'amour. Et c'est parce qu'ils s'étaient retrouvés presque seuls, avec la sensation d'être seuls, à la fois abandonnés par Denis et libérés de lui, qu'ils avaient pu s'apercevoir qu'ils ne se connaissaient pas, ne s'étaient jamais vraiment donné l'occasion de se rencontrer.

C'était arrivé, Bègue avait découvert un frère plus aimant que Denis, et Christophe, le charisme en moins, avait l'autorité qu'il fallait à Bègue pour qu'il se sente en confiance. Denis le savait, il n'avait pas montré de signe de jalousie, peut-être n'en avait-il pas éprouvé, n'en éprouvait-il pas du tout depuis sa sortie de prison, pas plus que l'impression d'avoir été laissé à l'écart, comme s'il était indifférent au fait que d'autres liens s'étaient tissés entre ses frères, une nouvelle fraternité sur le dos de son absence, une complicité qu'il n'avait pas voulu voir ou qui ne l'intéressait pas, ou qui peut-être même le soulageait d'un poids dont il n'avait jamais voulu la charge.

Denis, de toute façon, n'avait pas le temps de s'intéresser aux états d'âme de ses frères, et même s'il se sentait des devoirs envers eux, le Denis d'aujourd'hui se sent d'abord des devoirs envers lui-même, et il est bien sûr que ses frères n'y trouveront rien à redire.

Pendant ces dix années durant lesquelles Denis était resté derrière les barreaux, Christophe avait le plus souvent passé son temps avec son frère cadet chez leurs parents, jusque tard le soir, délaissant le lotissement, son pavillon, sa femme et leurs deux fillettes, préférant rester dans la cuisine de l'appartement des parents à parler avec son frère de Denis et du tort qu'il avait subi, de l'enfance, des parents qui nous avaient décidément bien fait chier quand on était gosses, le tout en s'envoyant des petits verres de prune ou de poire mais aussi de vin – beaucoup – et de la bière, par fûts de cinq litres qu'on torchait en à peine deux jours, laissant derrière le téléviseur ou dans leur chambre les parents qui attendaient que la soirée se termine, faisant semblant de ne pas entendre les éclats de rire qui venaient de la cuisine, les répliques interminables des deux frères qui ne savaient même plus de quoi on parlait mais se resservaient, s'interdisant seulement de dire qu'on attendait le retour de l'aîné, qu'on était prisonniers de son absence, collés à elle comme des insectes de nuit se fracassant et se brûlant à une ampoule. On ouvrait les fenêtres à cause de la fumée des clopes, et, si on savourait la liberté qu'on avait d'être deux, découvrant la joie d'une parole libérée de la surveillance des parents mais aussi de celle, pas moins étouffante, de l'aîné, on ne se rendait pas compte qu'au fond on ne parlait que de lui, l'aîné, qui

contaminait tout.

Les longs soirs, chez leurs parents, alors que Denis était en prison et que Bègue ne semblait pas reprendre pied dans la vie, comme si l'hôpital l'avait définitivement rendu incapable de se débrouiller seul, flottant comme une épave au milieu d'un grand nulle part qui semblait l'effrayer, Christophe lui faisait miroiter les nuits d'amour qu'ils connaîtraient bientôt, car nul doute que dans pas longtemps, dès que les trois frères pourraient se retrouver, on rencontrerait des filles, que parmi elles il y en aurait une qui s'occuperait de Bègue, une gentille, bien faite, pas idiote parce qu'il fallait pour lui une fille dégourdie mais aussi pas idiote, et c'était avec ces fantasmes-là comme avec les autres, le premier d'entre eux étant le retour de Denis, qu'on avait inventé et dessiné dans les brumes de l'alcool des soirées entières. Christophe promettait beaucoup, et il faut dire qu'il avait pris les choses en main depuis l'incarcération de Denis, car il avait bien fallu que Christophe s'occupe du *dernier* – comme Denis, le premier, l'avait fait –, d'abord en se rendant à l'hôpital où il n'avait jamais voulu mettre les pieds auparavant, puis en acceptant de passer du temps avec lui. De tout ce qu'il avait fait pendant dix ans à la place de Denis, mais avec son accord, c'était bien sûr la décision de réinstaller le *dernier*, à sa sortie de l'hôpital, chez leurs parents, qui avait été la plus spectaculaire.

Christophe avait exigé d'eux qu'ils acceptent son retour, quand bien même ils ne voulaient pas, pour rien au monde, répétant en tremblant que pour eux, minuscules retraités confits dans des fauteuils en similicuir à l'improbable couleur crème, incapables de flotter ailleurs qu'autour de leur téléviseur – pour elle – ou de la fenêtre de la cuisine à surveiller derrière le voilage en pseudo-dentelle qui passait dans la rue – pour lui –, que pour eux donc, il était hors de question de voir l'autre cinglé revenir à la maison – qui n'était plus une maison depuis déjà longtemps, car après la condamnation de Denis on avait dû lâcher la location de cette maison qui de toute façon était devenue beaucoup trop grande pour eux deux, les parents avaient dû fuir les voisins, les anciens amis qui les évitaient dans la rue, fuir la honte et l'opprobre des laissés-pour-compte. Ils s'étaient retrouvés en banlieue sans trop savoir comment, une vraie banlieue cette fois, dans une barre HLM du nom de B2.

Hors de question, avaient-ils gueulé, puis, hors de question, avaient-ils soufflé, puis ils avaient cédé, gardant coincé dans la gorge ce que le *dernier* avait fait à sa mère, répétait le père, de moins en moins fort, avec de moins en moins de conviction au fur et à mesure qu'il avait vu Christophe, intransigeant, lui imposer la présence de Bègue, celui-là qui avait brisé le cœur de sa mère la nuit où on l'avait retrouvé dans une ferme à quinze bornes du lotissement, à poil en train de foutre le

feu à du bois de chauffage, non, ce fils qui avait détruit sa mère, quand on pensait qu'une fois il avait balancé ses papiers, sa carte d'identité, carte Vitale, UGC, bancaire et tout le reste dans la boîte aux lettres de la poste, et ça sans aucune raison à part d'être complètement fou, et sa méchanceté, oui, car dès l'enfance il avait été méchant, un enfant jamais attendrissant ni touchant, les menaçant comme un chien qui va les mordre, ce que c'est un gosse pareil, combien de fois, parce que les deux grands étaient partis – ils étaient tous les deux presque du même âge et lui beaucoup plus jeune –, ses parents, en se retrouvant seuls avec lui dans la maison, avaient été terrorisés par ce jeune homme qui était devenu grand et brutal, le *dernier*, celui qu'ils avaient toujours appelé le *dernier*, ses parents ne comprenant pas qu'avec un tel surnom ils s'étaient préparés très tôt à un drôle de retour de bâton, qui avait eu lieu, les gosses ayant grandi trop vite, le père et la mère vieillir encore plus vite ; le père avait été foudroyé par la rapidité de son délabrement, dès qu'il avait été à la retraite, se racrapotant à une vitesse exemplaire – les muscles fondants pour ne laisser bientôt visible sous la peau qu'une ossature faite d'angles et de saillies, de brisures, un homme au corps fatigué et s'effaçant qu'il devrait pourtant traîner encore des années, mais dont il avait senti que bientôt il ne lui serait d'aucun secours face à ses fils, surtout quand, après l'hôpital, il avait fallu récupérer le cinglé de Bègue – ce *dernier* des trois qu'il aimait décidément le moins – parce que Christophe l'avait exigé, lui qui se prenait pour un chef maintenant que Denis, le seul fils intelligent qu'ils avaient eu et dont ils avaient espéré qu'il s'en sorte mieux que les autres et qu'eux-mêmes dans la vie, avait plongé pour une histoire dont il n'avait été qu'une victime, enfermé pour presque dix ans parce qu'une femme vient toujours causer le malheur des hommes qui auraient dû s'en sortir.

Pour autant, inutile de noircir le tableau, les trois frères n'avaient pas eu une enfance malheureuse. Ça avait même été tout le contraire, une vie simple où les parents ne vous interdisent pas de sortir au grand air ni ne vous obligent à faire trop de devoirs. On les laissait tranquilles, de toute façon les parents avaient toujours eu autre chose à penser qu'à s'occuper d'eux, ce qu'il avait fallu raconter plusieurs fois à des directeurs d'école interloqués devant l'indifférence de leur réaction lorsqu'on avait été obligé de les changer d'école pour des comportements, comme disait l'administration, inappropriés. Leur vie d'enfants avait été faite de jeux et de grand air, des heures à vélo avec les cousins puis, plus tard, pendant l'adolescence, à scooter, puis à moto même si on n'avait pas le permis, et très vite les soirées, vers à peine quatorze ans, les premières bières, les premières vraies embrouilles un peu sérieuses, deal, magouilles, recel. Plus tôt dans l'enfance, du flou de la mémoire, pouvaient aussi émerger des images

paisibles de Père Noël qu'on attendait jusque tard, tout frémissant d'impatience sous les draps, des sauts sur le lit en habit d'Indien et de Zorro, les blagues des parents aux gens qui venaient prendre l'apéritif et avec qui ils oubliaient les gosses qui, dès lors, foutaient le bordel dans leur chambre dans l'indifférence générale et heureuse d'une famille qui savait négliger ses problèmes et les remettre à leur place.

Une clope – il lui faut une clope, et ce n'est pas même une réflexion qu'elle se fait ni même un sursaut qui la pousse hors de table, à la recherche du sac qu'elle a laissé tomber à ses pieds dans l'entrée et auquel personne n'a touché, comme s'il était invisible ou qu'il se confondait avec le décor, mais encore une façon pour elle de s'enfuir, de gagner quelques secondes sans montrer qu'elle s'enfuit ; simplement elle s'évade, le temps de se lever et d'aller jusqu'à son sac, de se pencher vers lui et de l'ouvrir pour y prendre son paquet de cigarettes et de chercher son briquet, forcément introuvable – le briquet qui s'est glissé entre deux trucs mais bon dieu qu'est-ce que je fous dans mon sac pour ne jamais rien y trouver ?

Mais il est vrai que ce sac est trop petit et profond, qu'il n'a pas de poche intérieure et toujours, qui traînent au fond, les clés de chez elle et celles de son bureau, trois clés USB dont on se demande bien ce qu'elles font là, comme deux paquets de mouchoirs qu'elle n'a jamais ouverts et qui l'accompagnent depuis des mois, un agenda qu'elle n'ouvre quasiment jamais, un chargeur de téléphone dont elle se sert deux à trois fois par jour – comme si elle ne pouvait pas en laisser un au bureau –, un poudrier qui lui sourit des profondeurs du sac par les yeux mutins d'Audrey Hepburn, des stylos Bic dont la couleur des capuchons ne correspond pas à celle de l'encre, une ordonnance à renouveler pour sa pilule et un anxiolytique, des bouts de papiers avec des numéros de téléphone griffonnés dont elle ne sait plus de qui ils sont les coordonnées, un paquet de bonbons au miel, et, enfin, elle remet la main sur le briquet, le tire du sac qu'elle va poser sur le canapé dans le salon à côté de sa fille, effarouchée par l'arrivée de sa mère qui la sort une seconde de l'espace clos de son film ; puis vite Marion se détourne, prend une cigarette et la colle entre ses lèvres, l'allume et serre le paquet dans sa main comme si elle allait l'écraser, le temps de revenir dans la salle à manger, sans même avoir l'idée d'aller fumer dehors comme elle le ferait en temps normal ; et ni Ida ni Patrice n'ont l'idée de lui en faire le reproche, ni même de s'en étonner, elle allume sa cigarette et aspire la fumée en fermant les yeux, la poitrine se gonfle, on entend sa respiration profonde, ça dure très peu de temps car Marion n'est pas restée sans bouger, non, au contraire, tout de suite elle est revenue vers la table, et, après avoir posé le paquet et le briquet à côté d'elle, comme si elle avait besoin de ses recharges, qu'elle allait se prendre une cigarette à peine elle aurait fini celle qui se consume entre ses lèvres, oui, elle s'est assise,

ramenant sa chaise le plus près possible de la table, se tenant bien enfoncée contre le dossier, bras replié, tenant le coude dans la paume de sa main droite pendant que les doigts de la main gauche semblent s'accrocher à la cigarette qu'elle va fumer, comme pour dire aux deux autres – et peut-être aussi à Patrice – qu'elle restera campée là, qu'elle ne fuira pas, qu'elle n'esquivera rien, qu'elle sera capable de les affronter jusqu'au bout et que bien sûr elle ne leur fera pas le cadeau de montrer qu'elle pourrait trembler devant eux, ou devant ce qu'ils ont à dire, ni même devant la façon dont ils vont le dire, car ce qu'elle sait bien, aussi, c'est comment ils vont le raconter en le distillant avec délectation et lenteur, non pas froidement mais sans doute avec cynisme, pour mieux mesurer l'effet que chaque mot pourra produire sur elle, claquant comme une révélation ou un coup de couteau, ou, plus simplement, une insulte.

Et maintenant qu'elle est assise et fume sans faire attention à sa cigarette, dédaignant la cendre qui finit par tomber devant elle, Christophe lui en pique une sans même lui demander l'autorisation,

Allez, vas-y, envoie-moi chier, Marion,

puis il prend son briquet, allume la cigarette et,

Dis-moi que tu ne m'as pas autorisé à te piquer une clope,

il se contente de fixer Marion, lâchant soudain qu'elle ne le croirait pas mais que pourtant c'est vrai, oui, c'est vrai, on a été content de savoir que tu t'en sortais bien... T'as toujours été plus maline que la moyenne. En même temps, ça a étonné personne, t'as toujours joué perso, pas vrai ? Elle est pas perso ? C'est à Patrice qu'il a posé la question, un Bergogne piqué au vif parce qu'il connaît trop bien la réponse, question qui n'en est pas une et à laquelle il ne s'attendait pas, une affirmation amusée et insidieuse qui n'attend pas de réponse ; Christophe n'attend rien, c'est sûr, d'ailleurs déjà il se détourne de Patrice – T'étais comme ça avec les filles. Tu sais qu'elles ont pas aimé comment tu les as plantées, toutes, hein, tes vieilles frangines... Elles savaient bien que tu pensais qu'à ta gueule, mais quand même, de leur tourner le dos après tout ce que vous avez vécu... à la vie à la mort, non ? c'est pas toi qui répétais ça à tout bout de champ ?

Marion ne bronche pas. Elle écrase sa cigarette et ne veut pas répondre ; elle sent la présence de Bergogne et c'est peut-être la seule chose à laquelle elle s'accroche, la seule qui la blesse vraiment : comment il doit entendre ce que l'autre balance. Elle rumine tout un tas de mots qu'elle fait grossir, qu'elle va lancer, sale connard, vas-y, tu peux continuer pauvre crevure de merde tu ne m'impressionnes pas et je n'ai pas honte, non, j'ai vécu ce que j'ai vécu – ça lui brûle les lèvres de le dire, ça tourne un moment dans sa bouche, sur sa langue, ça siffle entre ses dents et tout à coup ça sort aussi nettement et puissamment qu'elle se l'était formulé. Elle le dit en fixant Christophe,

les yeux brillants – de quoi ? de larmes, de colère ? –, en détachant les mots, les syllabes, avec une précision et une lenteur qui la surprend elle-même, vas-y, mais vas-y, tu peux y aller, tu peux continuer comme tu veux, j'ai vécu ce que j'ai vécu et j'ai pas honte de ça. Mais elle ne le traite ni de connard ni d'aucun nom, elle n'a pas besoin de l'insulter, sa voix porte le mépris qu'elle éprouve envers lui, pas besoin de se salir à en ajouter, non, elle porte les coups avec une voix non pas froide mais blanche, directe, sans fioriture – vas-y mon vieux, te gêne pas, vas-y, t'as l'air de tout savoir, raconte ce que c'est de faire la pute, si c'est ça dont tu parles, oui, et être enceinte à quatorze ans, aussi, si tu sais, vas-y, raconte-le, tu peux aussi raconter... Et lui, avec son sourire aux lèvres, jubilant – triomphant vaguement de choquer qui ici ? Bergogne ? –, il l'écoute et s'amuse de la voir devancer tout ce qu'il allait raconter, quand elle lui lâche qu'il peut aussi balancer comment avec ses copines elle avait vidé la maison d'une bourgeoise dans laquelle l'une d'elles travaillait, comment elles y avaient foutu le feu pour dissimuler qu'elles y avaient piqué les fringues, les bijoux, les objets précieux qu'elles avaient revendus,

Vas-y mon vieux, te gêne pas,

et raconter comment elle avait fait chanter des pères de famille en leur faisant croire qu'elle attendait un bébé qu'ils allaient devoir reconnaître, car elle aimait le pouvoir que ça lui donnait sur eux, elle savourait la vengeance sur le pouvoir des hommes, la rébellion violente et féroce qui jubilait face à leur gueule défaite de bourgeois vautrés dans leurs certitudes et leur confort, ça non, aucun regret de ça, elle pourrait le dire sans rougir et elle se sent capable de le répéter devant sa fille et devant Bergogne, sans honte mais sans fierté particulière non plus, c'était sa jeunesse, sa colère, sa rage, elle n'a pas honte de la colère et de la rage qui lui ont sauvé la vie ; et elle,

Vas-y, traite-moi de pute devant mon mari,

pensant,

pauvre connard, tu crois que je suis une pute parce que toi tu ne m'as jamais baisée, c'est ça la vérité ; tous les types que j'ai volés et trompés eux au moins ils l'ont fait, ils m'ont baisée autant de fois que toi tu en as rêvé, et certains si bien que j'aurais pu rester avec eux et croire qu'ils étaient des hommes pour moi, oui, parmi eux il y en avait qui auraient mérité qu'on les aime et qu'on ne les trahisse pas comme j'ai fait – la violence, alors, de ce temps ancien qu'elle refoule si profondément que, cette fois, elle n'en éprouve ni le dégoût ni l'effroi, contrairement à ce qui se passe depuis des années, lorsque ce monde mort lui saute à la gueule au détour d'une nuit, ça arrive, oui, que ça revienne, la laissant alors aussi seule et terrorisée qu'une gosse confondant l'imagination et la réalité, en les malaxant et en les triturant pour en faire naître une catégorie nouvelle et alourdie de la

cruauté des deux mondes.

Et puis il y a la voix de Bergogne qui vient vers elle,
Marion, je m'en fous de tout ça. Je m'en fous.

Elle se tourne vers lui, ils sont l'un à côté de l'autre mais tournés l'un vers l'autre, l'un en face de l'autre. Elle comprend qu'elle n'a jamais vu le visage de son mari d'aussi près, ni ses yeux avec une telle netteté, une telle vérité. Elle n'en revient pas de les trouver clairs et si doux, avec cette confiance qu'ils lui témoignent et ce peu d'agressivité ou si pleins de – c'est quoi, de l'amour encore ? Elle ne sait pas. Mais ce dont elle est certaine c'est que Patrice n'éprouve à son égard pas de pitié ni aucun sentiment méprisant, il est incapable de mépris ou de condescendance et, à ce moment, elle pense qu'il y a en lui quelque chose de précieux et de rare comme – oui, une idée aussi sottise peut-être que celle qui prête de la pureté aux enfants, comme si leur prétendue innocence n'était pas une invention d'adultes fatigués de leurs propres turpitudes. Mais elle ne voit pas de turpitudes ou de duplicité dans le regard de Bergogne ; tout juste si elle perçoit la brutalité de la colère et de l'incompréhension, et pas trente secondes elle n' imagine ce qui se passe en lui, parfois, quand il se perd dans la mélasse de ses désirs et qu'il est incapable de maîtriser ses pulsions, qu'il se laisse déborder par le ressentiment et presque la haine qu'il lui voue, à force de solitude. Ça, elle ne s'en rend pas compte, pas à ce point, comme lui non plus ne se rend pas compte de ce par quoi sa femme est passée avant de le rencontrer, de quoi elle a besoin de se défaire et de se reposer. Tant pis s'il ne comprend pas plus sa femme aujourd'hui qu'il n'aurait compris la jeune fille qu'elle avait été sans aucun doute, oui, il le sent au fond de lui, tout le lui raconte depuis qu'il la connaît, de son silence à cette façon qu'elle a toujours eue d'éluder les explications ou les récits de sa jeunesse, de son enfance, de ses parents ou de ses amis, des lieux de l'enfance, des études qu'elle avait pu faire.

Dans les premiers temps, qui étaient encore ces temps où ils ne se voyaient pas à La Bassée mais en ville, à une cinquantaine de kilomètres d'ici, dans des restaurants où personne ne les connaissait, où l'un et l'autre se risquaient à une rencontre à laquelle aucun d'eux ne croyait vraiment, lui n'osant rêver d'elle de l'amour, ou même de l'attirance, elle n'osant espérer refaire sa vie avec un homme qui lui offrirait de se débarrasser de son nom, en lui garantissant un endroit où se reposer de sa vie – sans même se rendre compte que, comme sa mère, elle revendiquait son indépendance et que dans le même mouvement elle tombait sous la protection d'un homme qu'elle mépriserait pour cette défense qu'il prétendait lui offrir –, dans les premiers temps, donc, elle éludait toute question, toute intrusion dans le récit de sa vie, et c'était à peine si, une fois, après qu'elle l'avait

emmené danser, qu'ils avaient bu trop de vin et d'armagnac, elle avait ri en évoquant sa mère et sa manie de planquer les bouteilles d'alcool dans les placards sous l'évier, de son désespoir et de sa fin tragique et surtout tragiquement prévisible – les veines ouvertes dans la baignoire remplie d'eau mousseuse d'une chambre d'hôtel qu'elle n'avait pas de quoi payer.

Et il entend maintenant comment elle répond à Christophe, avec sa détermination scandalisée, ce ton qui n'appartient qu'à elle quand elle prend de haut celui à qui elle s'adresse, oui, ça, Bergogne connaît ce ton,

Vas-y, tu peux continuer, je n'ai pas peur, je n'ai pas honte, j'ai vécu ce que j'ai vécu.

avec cette façon qu'elle a de se tourner vers Bergogne comme si elle ne supportait plus qu'il la dévisage et qu'elle avait l'impression qu'il lui ordonnait de s'expliquer sur sa vie,

J'ai vécu ce que j'ai vécu,

les mêmes mots qui se fissurent et tremblent d'une douleur ou plutôt d'une fragilité vibrante, un vacillement qui ne demande ni pardon ni rien mais simplement qu'on prenne acte,

J'ai vécu ce que j'ai vécu,

suggérant que rien de tout ça ne vaut qu'on s'y arrête – qui peut se dire qu'il est ce qu'il a fait, qu'il est à jamais ce qu'il a fait ? –, elle ne veut pas le pardon, elle veut laisser mourir la partie de sa vie dont elle ne sent rien vivre en elle, dont elle sait que rien ne survit en elle, pas d'images, pas d'écho, rien que l'obstination dont elle se souvient et qui est marquée en elle, oui, s'enfuir, s'arracher au néant de ce qu'était sa vie, et sa voix tremble à tel point que pour la première fois depuis des siècles, sans que ni l'un ni l'autre ne sachent comment ça se produit, Marion et Patrice Bergogne voient leurs mains se chercher sur la table, leurs doigts se mêler, lui s'étonnant tellement qu'il se sent emporté par un ébranlement plus fort que tout, faisant chavirer jusqu'à la colère et la haine contre les trois types, laissant vaciller l'inquiétude pour Christine dans un oubli possible, comme si tout ça s'évanouissait, s'éparpillait dans les profondeurs de possibilités abstraites, comme si quelque part Christine n'avait jamais été qu'un rêve, une illusion, comme s'il n'y avait que ce foudroiement au cœur de la nuit – Marion a juste le temps de remarquer le pansement au doigt de Patrice, elle fronce les sourcils, peut-être laisse-t-elle échapper un mot, pose-t-elle un œil interrogatif sur Patrice, mais celui-ci se contente de retirer sa main, et puis la voix de Denis, douce, sirupeuse,

Bon, on va peut-être manger quelque chose, non ?

se tournant vers Christophe,

Tu penses aux deux autres, tu vas leur apporter un truc, je sais pas s'ils auront pensé à dîner, nos artistes.

Et c'est la voix de Christophe, en même temps qu'il se lève et part dans la cuisine pour aller chercher le repas, qui prend le relais – tu t'appelles bien Patrice hein, c'est ça ? Dis donc, c'est pas marrant l'agriculture en ce moment, avec les suicides et tout, paraît qu'il y a plein de gars qui se sont suicidés, comme des mouches, ça tombe, il paraît, t'en connais, toi, des suicides ? Et toi, des fois, t'aurais pas l'intention de ? Denis hausse les épaules,

Tu parles, c'est un solide. Tu vois Marion épouser un gars qui soit pas solide ? Tu crois que notre Marion va se marier avec le premier couillon venu ? Non, Marion a fait le bon choix, c'est sûr... Hein ? On peut... Je veux dire, enfin, il a bien fallu que vous vous rencontriez, même si... vous êtes tellement différents. Patrice, le prends pas mal, mais t'es pas exactement... Tu permets que je te tutoie, on se tutoie... enfin, tu vois... t'es pas trop son genre, à Marion.

Et la voix continue à répandre son onde viciée et la main de Bergogne tremble, s'agite, Bergogne qui laisse ses doigts courir sur la table jusqu'à son couteau – un couteau à la lame effilée et longue, parfaite pour la viande, c'est sûr, dont il attrape le manche et sur lequel sa main se referme. Denis baisse les yeux et le voit faire, Marion le voit faire ; elle pose alors sa main sur la sienne – un geste protecteur et doux, comme si elle voulait, de sa main pourtant tellement plus petite que celle de son mari, la lui prendre, la protéger –, il desserre l'étreinte et laisse le couteau lui échapper des doigts, et, sous le pansement, la douleur se remet à lui lancer, c'est lui qui n'ose plus regarder Marion : sa main sur la sienne est un réconfort si grand qu'il voudrait que l'univers entier se résume à cette image et à cette sensation.

Mais ni l'image ni le réconfort ni l'univers ne dureront plus que le temps qu'il faut à une bulle de champagne pour monter à la surface d'une flûte de cristal et éclater à la rencontre de l'air – et Denis ne laisse pas le silence s'installer, bientôt c'est lui qui doit hausser le ton pour être sûr qu'on va l'entendre, car, de la cuisine où il est parti, Christophe gueule à Marion – qui ne lui répondra pas – pour savoir si elle a un plat ou un Tupperware pour apporter à manger dans la maison d'à côté, et les gonds, le grincement des portes des placards, les portes qui claquent en se fermant, les ustensiles que Christophe déplace dans un vacarme qui couvre la voix de Denis obligent celui-ci à parler si fort qu'au bout de quelques secondes il renonce et choisit de se taire, lui qui avait amorcé sa phrase et doit la retenir, et qui, quand l'autre a terminé, peut enfin s'adresser à Bergogne, car maintenant c'est à lui qu'il veut parler, non pas pour lui expliquer le pourquoi de leur présence mais,

Oui, je te comprends, tu vois des gars débouler chez toi,
d'un air compatissant,

Je me doute, t'es pas content, c'est normal,

pour lui dire combien il est désolé et presque contrarié par tout ce qui se passe,

Qu'est-ce que tu veux, c'est pas la porte à côté d'où on vient, on pouvait pas se permettre de passer comme ça sans être sûrs d'être bien reçus...

Alors il se tourne vers Marion, lui lançant un œil qui se veut à la fois complice et désolé de passer par tout ce qui arrive, oui, bien obligé, comme si tout ça ils avaient dû s'y résoudre par sa faute à elle, contraints par Marion, et, en se détournant cette fois complètement de Patrice, il continue en attaquant Marion plus fermement que tout à l'heure, délaissant toute expression compassée pour qu'éclate dans sa voix quelque chose d'un reproche,

C'est comme ça, tu vois.

mais sans l'onctuosité ou la douceur qu'il avait aimé affecter jusque-là,

Dix ans, Marion, ça suffit pas pour oublier les anniversaires et les dates qui comptent.

se montrant inflexible,

Il y a des dates qui comptent dans la vie,

presque cassant,

Tu sais ça ?

Et pendant qu'il laisse ses questions dans le vide, il se sert un verre de champagne comme si d'avoir parlé l'avait épuisé ou dégoûté de lui-même, l'obligeant au silence, pendant que Christophe réapparaît pour qu'il n'y ait pas de répit, comme l'un des binômes surgirait dans un numéro que des duettistes se seraient acharnés à mettre au point de longs mois, pour que sa vitesse, ses effets soient synchrones et comme chorégraphiés, l'un prenant toujours le relais au moment où l'autre se tait. Il porte une casserole dans laquelle il a mis des ris de veau et des champignons, bon, j'ai pas trouvé mieux, se plaint-il, comme s'il voulait s'excuser, même si pourtant personne ne fait attention à lui, à peine perturbés par l'odeur qui aurait pu réveiller la faim des uns et des autres, si seulement ils avaient eu conscience d'avoir faim. Mais non, et Christophe, piquant une cacahuète tout en restant debout, comme s'il allait sortir dans la seconde, à Patrice,

Tu sais, c'est pas la porte à côté d'où on vient.

sa voix étouffée et dépassée par celle de Marion qui ne le laisse pas finir, Marion haussant le ton pour lui jeter à la gueule des mots qu'elle non plus n'a pas vus venir, surprise de la puissance avec laquelle elle les lui balance, vous vous croyez où, vous faites quoi ici, tous les trois, à traîner tout le temps tous les trois, comme des gosses, là, vous avez pas passé l'âge de traîner tout le temps ensemble, vous voulez quoi à la fin, vous aurez rien, rien – Marion qui n'a pas entendu sa voix se hisser d'un cran, sa colère qui éclate dans des accents presque aigus, déchirés, comme si cette fois la sidération était bien derrière elle et qu'il n'était plus question de se laisser mener, non, rien à faire, ça suffit, Patrice la regarde et la colère lui revient à lui aussi, dans les mains, à son visage, il se sent la force et le droit de parler en leur nom à eux deux, de dire, quand il penserait *je*, un *on* qui les réunit et les dresse dans la même colère, vous allez foutre le camp d'ici et nous foutre la paix, maintenant vous allez nous foutre la paix et dégager d'ici vous n'avez rien à –

Mais Christophe a posé lentement la casserole sur la table et hausse les épaules, comme s'il ne comprenait pas les mots qu'on lui disait, comme s'il était interloqué de ce qu'il entendait, ou blessé, déçu peut-être par le ton avec lequel femme et mari leur ont parlé. Mais, pour autant, il n'a pas l'air de se poser de questions. Il continue, et, imperturbable et théâtral, il prend sa veste derrière le dossier de la chaise, se contente de sourire à Marion et à Patrice – Je prends ma veste, faut pas que je m'enrhume. Tu sais, Marion, continue-t-il alors qu'il reprend la casserole, on sait bien que tu ne nous as pas demandé de venir, on le sait, ça. Mais nous... c'est comme ça, on n'aime pas ça, les manières comme ça, les façons de... comment t'es partie, tu vois. Quand t'as eu des problèmes, nous... enfin, je veux dire, Denis, il est venu, il t'a aidée, combien de fois il t'a aidée ? Tu peux pas dire le

contraire. Tu dis le contraire ? Et, se tournant vers Patrice,

Quand tu repenseras à ce soir, dis-toi que c'est pas forcément nous les salauds, les apparences, pour ce que ça vaut...

Il reste comme ça quelques secondes, attendant peut-être un mot, mais ni Marion ni Patrice ne disent rien, le laissant croire qu'il vient d'avoir le mot de la fin, celui qui assènerait une vérité qui leur resterait à eux tous sur les bras, sauf qu'il n'a pas prévu que le silence qu'il a voulu long et sépulcral ne durerait pas assez longtemps pour produire l'effet voulu, car, du salon, jaillit la voix d'Ida qui appelle sa mère, comme les enfants appellent lorsqu'ils ont n'importe quel besoin à satisfaire ou problème à résoudre, d'une voix forte et autoritaire qui ne s'embarrasse ni de politesse ni de mesure, presque un cri,

Maman !

laissant tout le monde figé une poignée de secondes, suffisamment longues pour qu'Ida ait la sensation de ne pas avoir été entendue,

Maman ! mon film marche pas !

mais au lieu de répondre à sa fille, Marion ne lâche pas Christophe et Denis, elle reprend une cigarette, jette nerveusement son briquet et les trois hommes la dévisagent comme s'ils ne croyaient pas qu'elle n'avait pas entendu sa fille, mais pourtant elle semble ne pas l'avoir entendue, elle reste tendue vers les deux hommes qu'elle agresse cette fois plus frontalement – qu'est-ce que vous espérez, vous attendez quoi ? depuis quand vous m'espionnez ? depuis quand vous nous surveillez ?

Marion, y a ta fille qui t'appelle.

C'est Christophe qui le dit.

Et Patrice qui se lève – laisse, dit-il, j'y vais.

Il se lève, sans que Marion le remarque vraiment. Maintenant, c'est seulement sa colère qui la tient droite, et, pendant que Bergogne se dirige vers le salon et qu'il arrive près de sa fille, il entend derrière lui les questions de Marion, toujours les mêmes qui reviennent, qui attaquent et exigent de savoir à quel moment ils ont su qu'elle était ici, depuis combien de temps on la suit, à quel moment on a décidé de ce jour et de cette façon de débarquer, depuis quand l'idée, la programmation de ce commando ; Bergogne ne s'étonne même pas de ce qu'elle ne demande ni pourquoi on la traque ni ce qu'on lui reproche – comme si, bien sûr, elle le savait – mais seulement les modalités, comment on a fait plutôt que pourquoi on l'a fait, comme il ne se surprend pas de ne plus s'y intéresser du tout, certain tout à coup de ne pas vouloir en connaître davantage, lui qui il y a encore quelques minutes avait senti s'ouvrir en lui un désir de tout savoir, comme si, parce que c'était à portée de main, il devait remplir le vide qu'il avait tant de fois imaginé, inventé, comblé dans la folie amoureuse qui pendant des années l'avait torturé à force de ne pas

savoir, non pas ce qu'avait vécu Marion, mais qui elle était, et qui tenait forcément dans les replis de ce qu'elle lui cachait.

Et maintenant, il s'en fout. Le présent compte plus qu'un passé qui n'existe pas davantage qu'une escarille, dans un œil, n'altère la réalité : c'est la vision qui change, l'œil qui brûle, qui s'emplit de larmes, mais c'est tout, le monde, lui, n'a pas changé. Marion est comme elle est, le passé n'y change rien – oui, les types pourraient disparaître que maintenant il pourrait se tenir à cette décision de ne rien demander à sa femme, et reprendre la vie et son ignorance avec la même foi aveugle et amoureuse, là, tout de suite – car lui aussi avait son poids d'histoires à taire. Alors ces questions le taraudent soudain bien moins que sa blessure au doigt, elles sont plus lointaines encore et s'agitent seulement en arrière-plan, comme le ressac des vagues affouille la roche des falaises, inlassablement, mais dans l'indifférence du quotidien, travaillant à son usure ; Bergogne fait comme si ce bourdonnement persistant n'existait pas dans ses pensées, il se concentre sur Ida, qu'il trouve dans le salon, non pas assise sur le canapé mais accroupie devant le téléviseur et le lecteur de DVD qu'elle a ouvert, refermé et relancé – il a le temps de voir qu'elle a laissé le casque sur le canapé et qu'on voit encore la forme de son corps dans les plis du cuir. Il s'accroupit à côté d'elle et prend la télécommande. Ils ne disent rien d'abord, puis, bon, ça ne marche pas, qu'est-ce qu'il a ce DVD, il est sale ? Et sans réfléchir il souffle sur le DVD, le nettoie avec son mouchoir – Bergogne garde encore au fond de la poche de son pantalon de larges mouchoirs en tissu comme son père avant lui, et il n'a pas l'idée que les carrés de tissus au fond des poches sont des nids à microbes, il s'en moque, son sens pratique lui dit qu'il a raison et il en a la preuve, le voilà qui essuie le DVD, le remet dans le lecteur qu'il relance, mais ça ne marche toujours pas, le lecteur n'arrive plus à lire le film,

Papa, c'est qui ?

Bergogne fait semblant de ne pas avoir entendu. Il tourne et retourne le DVD comme pour essayer de trouver une rayure ou n'importe quoi qui lui permettrait de savoir pourquoi la lecture s'est arrêtée en plein milieu du film, mais en réalité, sans même qu'il le sache vraiment, il s'obstine à vérifier le DVD dans les deux sens pour ne pas entendre la voix de sa fille qui insiste, pourtant sans parler fort car elle ne veut pas être entendue par ceux d'à côté,

Papa, c'est qui ?

et, comme il ne répond pas et qu'il se met à fouiller dans les boîtiers de DVD pour retrouver celui du film, elle se tait quelques secondes, ne l'aide pas, seulement surprise de voir qu'il fait comme s'il n'avait pas entendu et ne voulait pas lui répondre, ce qui l'inquiète beaucoup, la met peut-être aussi en colère,

Papa ?

pendant que lui, pour seule réponse, sort un autre DVD de la vidéothèque d'Ida, au-dessous du lecteur, tournant et retournant le boîtier comme si la seule solution c'était de mettre un autre film, voilà, *La Belle et la Bête*, c'est bien, celui-là.

Non, il est en noir et blanc.

Tu l'aimes pas ? Je croyais que tu l'aimais ? C'est un cadeau de Tatie Christine.

Il me fait peur.

Et pourtant Bergogne n'écoute pas sa fille, il met le DVD dans le lecteur et s'apprête à le lancer,

Papa, c'est qui ?

Personne.

Pourquoi maman elle les connaît ?

C'est personne.

Je veux pas qu'ils fassent de mal à Tatie.

Ils lui en feront pas.

Alors pourquoi ils en veulent à maman ?

Ils en veulent pas à maman. Regarde ton film.

Je veux pas celui-là.

C'est ça ou rien, Ida.

Pourquoi tu me grondes ?

Je te gronde pas.

Ils veulent du mal à maman ?

Non. Ils feront de mal à personne.

et alors qu'il a lancé le film et que dans le casque le générique grésille faiblement, mais peut-être aussi pour lui-même, pour y trouver un réconfort dont il a lui aussi besoin, autant qu'elle, il serre très fort sa fille dans ses bras, si fort qu'il sent ses épaules à elle se replier contre son torse. Il ne sait pas pourquoi il le lui dit, mais c'est plus fort que lui, des mots murmurés dans le creux de son oreille de petite fille qui ne s'y attendait pas – lui qui ne dit jamais rien le voilà qui tente de la rassurer ; lui qui ne dit jamais rien le voilà qui tente de lui expliquer qu'il va la protéger ; lui qui ne dit jamais rien le voilà qui tente de lui expliquer que sa mère ne craint rien, qu'ils ne craignent rien, que les hommes vont partir, que Christine va les rejoindre. Il la serre fort dans ses bras pour lui dire que papa sera toujours là, qu'on sera toujours ensemble, qu'il l'aime – oui, ce mot qui tremble dans sa bouche –, mais il ne sait même pas s'il lui dit ces mots d'amour si doux et si rares chez lui, si rassurants, pour que sa fille les entende comme des mots d'amour et de confiance ou si, en les disant, il espère seulement qu'elle n'entendra pas comment le ton a monté dans la pièce d'à côté, car Bergogne parle à sa fille pour se cacher qu'il aimerait entendre et refuse d'entendre ce qui se passe dans la salle à

manger, qu'il aimerait comprendre et que tout en lui refuse de comprendre, et, par-dessus sa propre voix, il laisse fuser les mots, les phrases de Denis et de Marion qui répond pied à pied et ne laisse rien passer des éclats de phrases qui claquent et brûlent l'air dans la maison, passant d'une pièce à l'autre, qu'est-ce que tu peux bien vouloir maintenant, qu'est-ce que tu veux, qu'est-ce que tu veux, et les mots pleuvent dont Bergogne voudrait protéger sa fille, comme s'il voulait les mettre, elle et lui, à l'abri des bombes qu'on balance au-dessus de leur tête avec l'envie de les frapper, eux, avec des mots qui pourtant ne les concernent pas, tranchent dans l'incognito de leur vie qui ne demande qu'à se dérouler loin de ce déchaînement dont ils ne comprennent pas le sens ni la violence, Denis crachant sa haine et sa rancœur sans se soucier de donner de lui un spectacle impudique ou dérangeant, envoyant crépiter, de plus en plus fort, en rafales, sa voix montant pour révéler des inflexions méprisantes et comme saturées de son assurance – Marion, dix ans derrière les murs, dix ans sans personne pour me dire où t'étais, ça t'intéresse pas de savoir ce que j'ai vécu là-bas, comment ça se passe là-bas, non, bien sûr que non, tu t'en fous de ce que c'est, comme les autres, tu t'en fous, tout le monde s'en fout si ça peut te rassurer, t'es pas la seule, t'en as entendu parler de l'état des prisons et même si tu pensais à moi de temps en temps je suis sûr que ça te faisait marrer de savoir qu'il y a des rats dans les taules, des puces, des morbacs, des saloperies qui te bouffent le corps toute la journée, Marion, tu crois que j'ai pas pensé à ton anniversaire et à toi, tu croyais vraiment que j'allais laisser tomber – et Bergogne desserre enfin l'étreinte, il caresse les cheveux de sa fille, lui dit d'aller s'asseoir devant son film et que tout à l'heure ces types vont partir, c'est sûr, ça va aller, ils viennent dire des choses mais après ils vont partir, et, en le disant, il sent son cœur qui bat très fort dans sa poitrine, jusqu'à avoir la sensation que ses jambes vont flancher, qu'il va finir par tomber et que son souffle va s'arrêter net.

Il est au bord de la suffocation et pourtant il répète à sa fille que tout va bien – suffoqué, peut-être, de voir qu'elle a l'air de le croire, qu'elle s'installe dans le canapé – et suffoqué aussi de ce que, en se tournant, il jette un œil sur le mur d'en face, à l'angle de l'autre porte, celle qui rejoint la terrasse par le salon, suffoqué un moment très court – oui, il s'arrête et devient livide – l'idée est là tout de suite –, contre le mur, sur ses patères, les cartouches et la gibecière qui doivent être dans le meuble juste au-dessous, et il voit le fusil de chasse sur le mur, avec sa bandoulière de cuir qui décrit un arc de cercle du canon à la crosse – le temps qu'il passe à le graisser, à l'entretenir les dimanches après-midi au retour de la chasse –, et il faut entendre la voix de Marion qui se met à gueuler à côté pour le

sortir de cette torpeur effrayée de ce qu'il pense devoir faire, de ce qu'il se dit qu'il va faire, ne voyant pas d'autre solution, mais non, il ne faut pas, pour l'instant Marion se retient de crier mais c'est pourtant comme un cri qui perce sous sa voix, et c'est pour ça qu'il retourne dans la salle à manger, elle insulte Denis en lui disant que c'était bien son genre, ça, d'attendre le jour de son anniversaire pour débouler et venir la ruiner encore, la ruiner toujours – combien de temps ça durera, combien de temps tu vas venir comme ça ?

Et, lorsqu'il revient dans la salle à manger, Patrice voit combien cette fois Marion est folle de colère. Elle ne le voit même pas, elle fixe Denis, le dévisage. Mais Denis, lui, prend le temps de le voir ; Denis se tourne vers lui, confiant, calme, qui laisse Marion seule avec sa colère. Et il y a Christophe, debout près de la table avec sa casserole dans les mains, qui attend on ne sait quoi et se dit sans doute qu'il n'est plus temps de s'attarder sur le spectacle d'une salve entre Marion et Denis, comme si tout l'intérêt qu'il y trouvait venait de cesser et qu'il était sûr de ne plus le retrouver. Il se décide donc enfin à aller dans la maison d'à côté, donner aux deux autres cette foutue tambouille qui refroidit dans sa casserole, ouvrant soudain la porte-fenêtre et laissant entrer une grande bouffée d'air froid du dehors, qui les saisit peut-être, mais fait du bien à tout le monde.

Dans la maison d'à côté, Christophe est surpris d'être accueilli par de la musique. Une ambiance qui n'a rien à voir avec celle de chez Marion, c'est sûr. La musique sonne comme un truc plus ou moins classique, disons qu'au départ ça résonne à son oreille comme du classique, mais il entend bien qu'il y a quelque chose de différent, non pas de heurté ni de désagréable, mais c'est comme si la mélodie se mettait à partir sur une route totalement imprévisible.

Avant d'entrer, il a frappé à la porte, non pas comme il l'avait fait dans l'après-midi, mais avec une légère hésitation, comme s'il était intimidé ou peu sûr de son geste, comme s'il craignait de déranger ou qu'il éprouvait une sorte de répugnance à s'imposer, ce que son geste suivant dément aussitôt, car sans attendre qu'on lui réponde il ouvre et entre dans la maison. Il pose la casserole sur la table de la cuisine, parmi tous les ustensiles et les ingrédients des gâteaux, et, alors qu'il entend la musique, il ne sait pas si c'est elle qu'il écoute et qui le tient droit comme un i au milieu de la cuisine, ou s'il attend pour guetter les voix de son frère et de la voisine, plus probablement celle de son frère, car il se demande comment celui-ci arrive à tenir l'autre sous sa dépendance, à moins qu'il guette juste dans l'espoir de surprendre des propos qui ne lui sont pas adressés, comme s'il soupçonnait cette femme et son frère d'avoir des conversations dont il n'aurait pas la moindre idée, ou bien peut-être qu'il ne sait pas s'il attend vraiment quelque chose et qu'il reste là par hébétude, fatigue, par besoin d'être seul, de se laisser quelques secondes sans rien faire.

Mais la musique va guider ses pas, elle vient de l'atelier, comme cette lumière blanche qui éclaire jusque dans la cuisine.

Christophe avance et il est surpris de trouver son frère et la voisine des Bergogne si tranquilles, échangeant comme deux vieux amis, elle, assise sur un tabouret à côté d'un bureau recouvert de cahiers et de crayons, et son frère, debout devant les tableaux, avec une bouteille de bière déjà presque vide à la main. Elle aussi boit une bière, mais elle n'en a pas bu la moitié – il reconnaît la bouteille en verre marron d'une marque ambrée qu'il aime bien. Il est surpris comme eux le sont de le voir arriver, il sent qu'il vient de les interrompre, il ne sait pas trop quoi dire alors il dit juste qu'il apporte un peu de ris de veau, pas beaucoup, les quantités n'avaient pas été prévues pour autant de monde, mais bon, c'est pour dire,

J'ai laissé une casserole sur la table de la cuisine, faudra sans doute la réchauffer un peu.

et puis il reste là sans rien ajouter ni bouger, planté là, et c'est Bègue qui prend le relais,

Oui, super,

avant de se taire à son tour car il est incapable de prolonger.

Après un temps encore trop long, comme si Christophe était soudain presque intimidé ou surpris sans trop savoir de quoi, il avance vers les peintures, jette un œil sur les tables avec les carnets et les feuilles de dessins, observe par terre les pots de peinture acrylique, des produits qu'il ne connaît pas, des essences, des vernis, des flacons, des sacs de pigments purs. Il le fait vite, et vite il esquisse un sourire,

On s'inquiétait pour vous, on se disait, tous les deux tout seuls, là-bas, sans rien à becqueter... Mais vous, tranquilles à ce que je vois, la petite bière à la main, la petite musique classique en fond, c'est cool, la vie, hein ?

Il va jusqu'à la chaîne hi-fi, trouve le CD et lit la pochette et retourne le boîtier comme pour y déchiffrer une explication qu'il n'aurait pas trouvée la première fois ; il marmonne, Caplet, je connais pas, et puis,

C'est ça qu'on entend ?

Oui.

Bègue... tu veux bien... je voudrais te parler, dans la cuisine, deux mots. Vous permettez ?

Il sourit à Christine, s'approche de son frère et le saisit par le bras en l'entraînant d'un mouvement rapide et fort, qui surprend le plus jeune des deux. Ce n'est pas qu'il résiste, mais il a un très léger mouvement de recul, un regard presque interrogatif vers Christine, qui n'en revient pas – est-ce qu'ils vont la laisser seule, est-ce qu'ils sont cinglés au point de prendre ce risque de la laisser, pourquoi pas, téléphoner ? Elle pourrait, non ? Même si elle ne sait pas comment tirer profit de ce temps si court, car elle sait très bien, comme eux le savent, que cette prise de risque n'en est pas tout à fait une, comme elle sait ce qu'elle peut ou ne peut pas tenter, ignorant pourtant encore que, dans quelques secondes, elle va chercher dans le bordel de son bureau, entre les carnets, parmi les crayons et les boîtes en fer-blanc ; et déjà elle avance vers la table, n'hésite pas, ou peut-être même qu'elle fait semblant d'hésiter, jetant un coup d'œil vers la cuisine, puis non, vite elle saisit le cutter, le gardant dans sa main quelques secondes trop longues, infinies, elle le serre très fort dans sa paume puis le glisse dans la poche de son pantalon – son cutter bleu dont la lame rouillée tranche encore suffisamment pour blesser qui s'attaquerait à elle.

Elle reste un moment sans bouger, presque glacée par ce qu'elle vient d'oser ; puis se décide à les rejoindre dans la cuisine, parce qu'elle n'aime pas les savoir là, se demandant de quoi ils peuvent

parler, ne comprenant pas de quoi Christophe parle, lui qui raconte juste, en murmurant pour qu'elle ne l'entende pas, comment Marion et son mari font des gueules de dix mètres de long – lui il est comme un con, comprend rien, et elle, si tu la voyais, elle se boufferait les couilles si elle en avait, parce qu'elle aurait jamais cru qu'on soit capables de faire ça, c'est sûr, on croyait qu'elle allait se mettre à chialer et à demander pardon mais non, tu la connais, elle nous a toujours pris pour des cons, moi c'est sûr, elle m'a toujours pris pour un con, mais Denis aussi elle l'a bien pris pour un con, elle nous croyait pas assez malins pour lui mettre le grappin dessus. Bègue pourrait demander des détails sur la réaction de Marion, c'est sûr qu'il aurait aimé assister à ce moment où elle avait franchi la porte et s'était retrouvée nez à nez avec Christophe et Denis, oui, surtout Denis bien sûr, comment elle avait réagi en voyant Denis, ça, il aurait bien aimé le savoir, et ils ont ri tous les deux, Christophe et lui, Bègue, qui a pris la voix de leur mère pour dire ah oui j'aurais bien aimé être une petite souris pour voir la tête qu'elle a pu faire. Est-ce qu'elle avait parlé tout de suite ? est-ce qu'elle a attendu que Denis prenne la parole ? est-ce que c'est lui, en premier, qui a dit bonjour ? est-ce qu'il a pu lui dire bonjour ? ou bien alors,

Comme on se retrouve,

ou encore,

Comment tu vas Marion ?

ou même,

Tu t'attendais pas à me voir ?

Ce qu'elle a répondu. Est-ce qu'elle est restée le bec cloué, comme on dit, elle, crucifiée à sa porte, avec son manteau encore sur le dos, scotchée devant l'image de la table mise, de la jolie nappe, des cadeaux et des deux hommes que pas un instant elle ne se serait attendue à voir ce soir ? Il aurait bien aimé voir, entendre par lui-même si elle avait été capable de répondre tout de suite, de ne pas se laisser déborder par la surprise. Est-ce qu'elle s'était mise en colère lorsqu'elle avait compris qu'on retenait la voisine ? ou quoi, elle avait fait quoi ? s'était payé le luxe de le prendre de haut ?

Il pose toutes les questions qui se bousculent dans sa tête, il parle vite et n'entend pas les réponses. Il pense à des questions, les pose, sachant que son frère ne lui répondra pas forcément, mais il y revient, il veut savoir comment Marion a réagi et surtout comment lui, Denis, a surmonté ce moment qu'il attend depuis si longtemps – ah oui, attendre ça depuis aussi longtemps et ne pas craquer quand enfin ça arrive, est-ce qu'il a craqué, s'est mis en colère ou au contraire est-ce qu'il a réussi à garder ce calme et ce sourire haineux et patient qu'on lui connaît quand il est vraiment énervé, hein, dis ?

Parce qu'après toutes ces années pendant lesquelles il avait dû

construire tout un tas de possibilités de retrouvailles, toutes plus folles les unes que les autres, presque délirantes, futiles, agaçantes, et pourtant toujours lui apportant comme une sorte de réconfort ou même de compensation au fait que, dans la réalité, il savait qu'il n'avait presque aucune chance de lui remettre la main dessus, pendant des années Denis avait laissé son esprit divaguer pour combler cette attente irréalisable, la réalisant en délires, imaginant un tas d'occasions plus ou moins crédibles ou tout autant improbables ; mais, qu'importe, de sa prison, le jour où on lui avait dit qu'elle avait tout plaqué, Denis avait bien dû imaginer que Marion ferait tout pour qu'il ne la retrouve jamais, qu'elle serait foutue de se marier histoire de se planquer derrière un nom tout neuf, pour faire oublier celui sous lequel il la connaissait et qu'il ne manquerait pas de traquer dans les annuaires qui lui tomberaient sous la main, sachant que ce serait illusoire de chercher car, si elle ne quittait pas la France, elle s'arrangerait toujours pour trouver un lieu sûr, se mettre en lieu sûr, un coin tellement à l'écart que personne ne songerait à l'y retrouver. Sauf que, avec le hasard, un peu de chance, on ne sait jamais. Et ce bon vieux hasard lui avait souri, avait répondu présent. Ce bon vieux coup du sort qui lui avait offert, à lui, Denis, sur un plateau, de retrouver Marion – et plateau c'était bien le mot, ou plutôt qu'un plateau c'était une piste de danse, ces pistes de karaoké qu'elle avait toujours aimées et qu'il lui avait interdit de fréquenter quelques mois après leur rencontre, car il en avait eu marre de la voir se dandiner comme une pétasse devant tous les gars qui venaient se frotter à elle comme si lui n'existait pas.

Il aura donc fallu que ce soit grâce à un lieu comme ça que finalement il la retrouve, ironie du sort, coup du sort, bon dieu de hasard qui fait si bien les choses après les avoir si bien défaites.

Mais Christophe doit se taire : Christine vient d'entrer dans la cuisine.

Elle les observe, muette, inquisitrice. Un vague coup d'œil sur la casserole, comme si elle y balançait tout son mépris pour eux, comme si celui-ci, que marquait le pli de ses lèvres mêlé à l'odeur des ris de veau et des champignons, de la sauce, la menaçait de vomir. Comme si tout ce que Bègue avait cru ressentir comme apaisement entre eux, toute l'accalmie dont il pensait qu'elle allait s'installer entre eux, venait de disparaître d'un coup, car Christine débarque maintenant avec la dureté qu'elle avait montrée tout l'après-midi, la même méfiance hautaine avec laquelle elle s'était adressée à eux ; elle a repris sa voix cassante, ou plutôt c'est cette voix sans faille qui la reprend et ne laisse rien filtrer si ce n'est, peut-être, dans une ligne de basse souterraine, l'exaspération teintée de colère froide :

Ça va durer encore longtemps ?
Le temps qu'il faudra, dit Christophe.
Qu'est-ce que vous lui voulez à Marion ?

...

Qu'est-ce que vous lui voulez ?

Il y a... à manger. Après vous irez vous coucher. Demain, vous vous réveillerez et ce sera comme si vous aviez juste fait un rêve. Vous oublierez nos gueules, même celle de Bègue. Vous oublierez tout, et ça ira très bien.

Réponds-moi. Qu'est-ce que vous lui voulez à Marion ? Qu'est-ce qu'elle vous a fait ?

Elle t'intéresse tant que ça, ta voisine ?

Pas de réponse. Pourtant, Christine, à cet instant, laisse sa colère tourner autour de Marion, comme si pour Christine revenait cette idée que ce n'était pas vraiment les trois frères les plus coupables de leur présence, mais d'abord Marion ; comme si Christine avait envie de trouver aux trois hommes des circonstances atténuantes, parce qu'elle imaginait dans un coin de sa tête qu'on ne se lance pas dans une aventure pareille – la séquestration d'un hameau, sans même parler de la mort du chien – sans avoir de raisons forcément un peu *valables* pour le faire, non pas juridiquement ou moralement bien sûr, car rien ne pourrait justifier la menace, la terreur, rien, aux yeux de personne, mais peut-être qu'on pourrait les entendre, ces raisons, pas loin de penser qu'il n'y a pas de fumée sans feu et pas loin d'essayer de les comprendre, ces raisons, ou d'imaginer comprendre pourquoi ces trois types avaient décidé de débarquer ici un soir, avec leur air bizarre, oscillant entre fébrilité et conviction, maladresse et détermination, se montrant à la fois violents et fragiles, se conduisant à la fois de manière erratique et improbable tout en suivant à la lettre un plan tracé par le frère aîné avec une méthode, une stratégie, un but ; oui, malgré tout, on peut tenter de se mettre à leur place, autant qu'il serait possible – est-ce que ce serait possible de se mettre à leur place ? est-ce que Christine pourrait essayer quelques minutes de les comprendre, de suivre le cheminement de leur pensée, non pas pour les excuser mais pour rendre supportable le mystère de leur présence, ou de la violence de cette présence, comme s'il s'agissait de désamorcer l'angoisse dans laquelle la maintient l'incompréhension de devoir subir une histoire dont elle sent de plus en plus qu'elle n'est qu'un élément accessoire, s'étonnant d'autant plus de l'absurdité de sa situation, laissant parfois la panique la déborder, se demandant juste si ces hommes-là iront jusqu'à la tuer, pour une histoire qui n'est même pas la sienne.

Et c'est parce que c'est comme si elle avait l'impression qu'on lisait à travers ses pensées que Christine ferme les yeux. Mais ce n'est qu'un

clignement, elle ne ferme pas vraiment les yeux, ou plutôt elle ne tient pas les paupières fermées suffisamment longtemps. Elle les rouvre tout de suite, une réaction à l'afflux de lumière qui entre soudain dans la cuisine – déjà les frères ne s'intéressent plus à elle, ils ont détourné les yeux vers la porte-fenêtre, tous les trois ont été saisis quand la lumière très blanche, venant de l'extérieur, les a éclairés et comme mis à nu, balayant la maison de ses faisceaux ; ils ont éprouvé l'impression d'un flash – mais ce n'est pas si aveuglant : juste des phares de voiture.

Deux voitures qui entrent dans la cour.

Les deux frères ont compris mieux que Christine ce qui arrive, c'est sûr, car à elle il faut une fraction de seconde supplémentaire. Mais il faut aussi un peu de temps aux frères pour qu'ils aient les moyens de réagir en oubliant Christine et son mépris, la rejetant à l'arrière-plan de leurs préoccupations, on l'efface, on l'oublie, la seule chose qui les réquisitionne et dans laquelle ils sont entièrement c'est que la cuisine a été irradiée par des lumières envahissant l'espace, Christophe et Bègue, Bègue,

Putain merde, c'est quoi, c'est quoi ça ?

accompagnant ce cri qui s'est presque étouffé dans sa gorge, un double mouvement, d'abord courir vers la porte pour aller voir de quoi il s'agit, et, en même temps, jeter sa main dans la poche de son survêtement pour ressortir le couteau – ce qu'il fait, le couteau est sorti mais Bègue a le poing fermé dessus, comme s'il se retenait, il se retourne vers son frère et surtout vers Christine,

C'est qui ça ?

l'accusant,

C'est qui bordel ?

la pointant du nez mais ne brandissant pas encore ni le poing ni le couteau,

Putain c'est qui ?

s'énervant mais n'ayant plus la force de revenir vers les deux autres, encore moins vers Christine contre qui il se met à gueuler, elle sait quelque chose, c'est sûr, et pour lui c'est comme si elle les avait trahis en ne les prévenant pas que quelqu'un devait venir, faisant abstraction de ce qu'elle ne peut pas les trahir parce qu'elle n'a jamais été de leur côté, jamais été leur complice. Christophe a saisi l'avant-bras de son frère, le serre très fort,

Tu te calmes, tu te calmes,

continuant,

Tu te calmes et tu ranges ça, OK ?

C'est qui ?

Bègue face à son frère,

C'est qui ?

insistant, comme s'il se sentait trahi aussi par son frère – comme si celui-ci savait forcément mieux que lui qui pouvait débouler alors qu'on n'attendait personne – mais est-ce qu'on n'attendait personne ? est-ce qu'on était si sûr que personne ne viendrait ? pourquoi on s'était raconté que personne ne viendrait et qu'ils resteraient ce soir en famille, pourquoi on avait pris pour une évidence qu'il n'y aurait pas d'invités ? qu'est-ce qu'on en sait ? pourquoi, en en parlant comme on l'avait fait des heures et des heures autour d'une table, Denis et Christophe, le plus souvent seuls pour évoquer ces questions-là, avaient écarté si vite la possibilité que des invités se joignent à la fête – pourquoi ? Tu veux savoir pourquoi ? Mais parce qu'on est un soir de semaine et que le lendemain les gens vont bosser, que la gamine a école, et que ça ne peut pas durer toute la nuit, voilà pourquoi. C'est ça que voudrait gueuler Christophe, pour que Bègue comprenne bien qu'on n'a trahi personne et qu'on avait des raisons de croire que personne ne viendrait les déranger, oui, des raisons sérieuses, mais qu'évidemment on ne pouvait être sûrs de rien, comment voulais-tu qu'on soit sûrs que personne n'allait se radiner à cette heure-ci, comment tu veux ?

Très vite Christophe reprend le contrôle. Sa voix se durcit quand il commence à donner des ordres à son frère.

Je vais voir qui c'est, je vais les accueillir, toi tu fais gaffe.

Et, se tournant vers Christine,

C'est qui ?

Christine ne répond pas.

Si vous savez, dites-le.

Christine qui toise Christophe avant de détourner la tête, de s'approcher de la table et de saisir la queue de la casserole,

C'est qui ?

elle prend la casserole et la hisse jusqu'à son visage, se penche un peu sur elle, la hume et va la poser sur la gazinière ; Christine fait comme s'ils n'étaient pas là et bientôt les deux frères entendent les portières qui claquent. Christophe a les mains très humides et se les frotte, paumes à plat, les doigts écartés sur les pans de sa veste, il est mal à l'aise devant Christine, bon, j'y vais, tu,

Oui, répond Bègue.

Alors Christophe sort de la maison, jetant un dernier coup d'œil à Christine qui ne prend pas la peine de faire semblant de le remarquer. Non, elle n'y fait pas attention, s'y refuse, elle fixe la casserole sur le feu – la flamme bleutée qui éclaire les bras de Christine et leur donne une drôle de teinte froide et indéfinissable –, mais aussitôt elle doit se tourner vers la porte, le froid s'engouffre, une bouffée d'air humide qui vient jusqu'à elle et envahit toute la cuisine, la flammèche bleue qui danse plus vivement sous la casserole, comme excitée par l'entrée

de l'air qui part vers l'atelier et monte au fond du couloir dans les pièces du haut. Christine le sait, d'instinct elle va fermer la porte qui est grande ouverte. C'est à ce moment seulement qu'elle comprend qu'elle est toute seule : Bègue est sorti derrière son frère. Elle se dit que c'est le moment pour elle, le seul qu'elle aura, peut-être, de courir vers le téléphone, de le saisir et d'appeler les gendarmes. Cette fois elle a la certitude que quelque chose va arriver si elle ne fait rien, comment ça pourrait ne pas, cette idée la bouleverse, la porte ouverte, de dehors la voix de Christophe qui hurle à Bègue,

Va ! Rentre putain !

Bègue va rentrer mais c'est plus fort que lui, il faut qu'il sache, qu'il voie qui sont les gens qui arrivent. Il a le temps de voir que ce sont deux femmes, chacune dans sa voiture. Toutes les deux pour l'instant ne sont que des silhouettes dans la nuit mais, à la voix de son frère et à sa précipitation, il est traversé par l'idée que les deux femmes sont attirantes, il entend ces inflexions de séducteur qu'il connaît par cœur chez son frère, qui court presque vers les deux femmes, roucoulant déjà, presque, lâchant un bonsoir,

Bonsoir,

fielleux et racoleur,

Je suis Christophe,

et Bègue ne peut pas rester sur le seuil de la porte et ne peut pas en voir plus,

Un vieil ami de Marion,

il sait qu'il faut rentrer et déjà il revient sur ses pas,

On attendait que vous.

mais il faut qu'il jette un dernier coup d'œil sur son frère, qu'il le voie marchant vers les deux femmes en leur tendant la main. Bègue entend les deux filles se présenter et il aperçoit l'oeillade assassine que lui jette son frère, pas un mot,

(Rentre ! rentre bon dieu !)

et Bègue enfin rentre chez Christine qui n'est pas dans la cuisine, et c'est comme si ça lui sautait à la gorge – elle est où ? elle est où putain de merde et il n'entend pas la musique, n'entend rien, ses oreilles bourdonnent et il n'entend pas un bruit, à peine le sifflement de la flamme sous la casserole et le ris de veau qui commence à glouglouter sur le feu, il entend à peine ça et se dit qu'il a déconné, c'est ça qu'il redoute le plus, davantage que la fuite de la femme, oui, d'avoir été négligent, d'avoir laissé à ses frères l'occasion de lui rappeler qu'on ne peut pas lui faire confiance et que décidément il n'est digne d'aucun respect, de rien, et il redoute tant ça qu'il se met à courir et

Oh ! oh !

se retenant encore de demander vous êtes où ? vous êtes où ? et il court à travers la cuisine en gueulant

Oh !

pour rejoindre l'atelier qui s'ouvre devant lui, vide, absolument vide et baigné de sa lumière trop blanche, atroce, lui jetant à la gueule les couleurs et les formes des tableaux, le visage de la femme rouge qui semble le toiser et le rejeter avec mépris – mais non, il entend à côté, c'est à quelques mètres, il n'est pas si con, très nettement, un souffle dans une des pièces attenantes, il le sait, là, il y a une salle de bains et il voit que la porte est fermée, est-ce qu'elle est fermée à clé, oui, non, il approche, tourne la poignée, la femme est à l'intérieur, il le sent, ce n'est pas compliqué,

Oh !

elle n'a pas eu le temps d'aller bien loin et il dit,

Faut ouvrir la porte tout de suite, faut ouvrir la porte et revenir tout de suite... Je veux pas te faire de mal, je veux pas, faut ouvrir, faut ouvrir !

Il écoute à la porte, l'oreille plaquée contre le panneau de bois, il entend la voix tremblante et mouillée de larmes de la femme – est-ce que c'est possible qu'elle pleure ? elle ? et surtout,

Allô,

sa voix répétant le même

Allô...

comme si de l'autre côté personne n'avait encore décroché. Maintenant la colère monte en lui dès qu'il pense mais putain la salope qu'est-ce qu'elle me fait ? putain de bordel de merde elle appelle pas les flics, elle appelle pas les flics, dis, elle appelle pas les bâtards putain de merde et il commence à gueuler à travers la porte et à frapper sur la porte, du plat de la main, mais bon dieu, bon dieu tu veux quoi ? tu veux quoi ? qu'ils butent tout le monde comme des merdes c'est ça que tu veux ? tu crois qu'ils feront quoi si t'appelles les flics hein putain tu crois qu'ils feront quoi ?

Des bras vivants, tenant des chandeliers qui sortent des murs ; la course au ralenti de la jeune femme dans le couloir, les bras s'éloignant de son corps comme si elle s'échappait en courant d'un film plus vieux encore que celui dans lequel elle est enfermée pour toujours ; oui, comme un petit chaperon rouge égaré elle traverse le couloir sous l'éclairage des chandeliers d'où surgit la flamme vacillante qui la guidera ; des bras puissants suivent le trajet de sa course lente et comme empêchée, prise dans le coton engluant et moelleux du ralenti, paralysée par son propre étonnement à traverser éveillée un rêve qui n'en est pas un ; et tous ces bras qui portent ces chandeliers sont comme des doigts qui la désignent autant qu'ils lui montrent le chemin ; et puis, plus loin, dans un couloir dont le plafond trop haut la renvoie à sa taille d'enfant face à des murailles et à des secrets immenses, immémoriaux, les grands voiles à la blancheur presque phosphorescente et fantomatique dansant au vent de la nuit, des fenêtres ouvertes, et elle, habillée si banalement – grise, effacée –, dont la modestie fera surgir la beauté et l'humilité comme un joyau qui surpasse toutes les merveilles qu'elle trouvera ici, elle, maintenant, avance en flottant au-dessus du sol comme en une lévitation discrète et douce, portée par un souffle calme et venu d'on ne sait où, avançant à quelques centimètres du sol et ne s'en étonnant pas, comme si elle était irrésistiblement portée au-dessus d'elle-même et de la matérialité de son corps par une force mystérieuse ou un songe éveillé – et ce serait parce que c'est un rêve que, devant la porte de bois noir, la voix profonde d'homme lui murmure dans un souffle d'air doux : *la Belle, je suis la porte de votre chambre* –, tout ça dans l'épaisseur d'un noir d'encre qui a dévoré l'écran et dont parfois les gris voluptueux, les blancs amples et purs surgissent par enchantement, comme surgissent à leur tour les chants qui accompagnent le film – et c'est vrai, ce mystère, son rythme, la profondeur de son noir et blanc, Ida ne voulait pas les voir.

Mais ce soir, ce film, elle n'en a pas peur. Au contraire, il est comme un refuge, et Ida pense que son père a eu raison de le lui imposer, car c'est Christine qui le lui avait offert et, de fait, maintenant c'est à sa Tatie que pense Ida, comme si celle-ci lui demandait de faire comme la Belle du film, d'éprouver sa peur jusqu'au bout, car elles vont devoir traverser la nuit et un monde qu'elles ignorent. Ida sent que ce qui l'effraie ce soir exerce un attrait dont elle ne sait pas comment elle pourrait le nommer, ni même s'il a un nom, si la curiosité qu'elle

éprouve est normale ou si elle ne devrait pas lui trouver un air suspect, douteux, peut-être même indécent, plutôt que cet attrait sournois qui l'oblige à détourner les yeux vers la salle à manger, ce qu'elle fait sans réfléchir, par pure inquiétude ou vigilance, par simple nervosité aussi : elle se contente de jeter un œil de temps en temps, elle n'a pas mis le son trop fort dans ses oreilles car elle veut pouvoir être prête, aux aguets, comme elle imagine les animaux dans les bois quand son père part à la chasse avec le chien de Christine, le dimanche matin – ce soir, elle sait la tristesse teintée de ce dégoût qu'elle a toujours ressenti quand son père posait les faisans ou les lièvres encore chauds sur la desserte de l'évier dans la cuisine –, comme si dans sa poitrine elle entendait battre le cœur d'un lièvre traqué par le fusil de chasse, comme si elle percevait le bruit des bottes en caoutchouc écrasant les branches mortes et les feuilles, dans un crépitement glacé, le flair humide et très chaud, excité par le sang, de Radjah.

Mais la vérité surtout, la seule vérité maintenant, c'est qu'elle n'aime pas les hommes qui sont là, c'est qu'elle les redoute, qu'elle sait devoir les craindre. Elle en est si sûre qu'elle doit vérifier de temps en temps s'ils sont toujours là, elle veut voir, elle doit voir ce qu'ils font à ses parents et voir aussi comment ces deux-là leur résistent, car elle s'étonne que tout ça dure trop longtemps. Elle avait pensé que, lorsque ses parents seraient réunis, tous les deux trouveraient une solution où les mots – imparables, définitifs comme des armes – contraindraient les deux hommes à partir, et l'autre, chez Christine, à dégager avec eux, sans rien dire, comme s'ils n'étaient jamais venus. Mais Ida n'a plus l'âge de croire que ses parents pourraient tout arranger simplement par le fait de le vouloir, elle a l'âge de savoir que, comme tous les adultes et comme les enfants eux-mêmes, les parents n'ont qu'un pouvoir restreint sur la réalité. Oui, elle sait que les événements, les parents comme les autres les subissent et que leur toute-puissance est un leurre auquel elle ne fait plus que semblant de croire, par habitude, peut-être aussi par paresse. Elle sait que ses parents sont aussi impuissants qu'elle à cette heure-ci, mais elle veut croire en quelque chose, comme si son père seul ou sa mère seule ne pouvaient rien mais qu'ensemble, qu'avec leurs forces réunies, ils pourraient, ils pourront, pourquoi pas, contraindre la réalité, faire disparaître les trois hommes par la simple magie de leur réunion, même si au fond elle sait que non, car après que Christophe était sorti elle s'était demandé comment celui qui voulait lui faire des cadeaux pouvait rester seul aussi longtemps sans qu'on sache s'il était dangereux – peut-être armé mais peut-être aussi bien pas –, par quel jeu de forces il pouvait rester seul face à Marion et à Patrice, qui auraient eu largement de quoi l'immobiliser et d'inverser les rôles. Mais non, la

partie n'est pas égale. Même seul face à eux trois, Denis est plus fort qu'eux, qui n'oseront jamais lui faire de mal ; c'est pourquoi les autres sont les plus forts, on sait qu'eux n'hésiteront pas, tout le monde le sait, les Bergogne, Christine, et surtout les trois hommes, qui peuvent s'amuser avec cette réalité et l'étirer dans tous les sens, comme une pâte molle à laquelle ils peuvent s'amuser à donner la forme qu'ils veulent.

Ida pourrait penser longtemps à ça mais

Coucou la compagnie !

elle sursaute, comme si on la sortait soudain d'une forme de rêverie, de somnolence, une voix qui éclate – une voix nouvelle, de femme –, cette voix sans tremblement et si sûre d'elle, cette voix haute, amusée, transformant tout sur son passage par sa bonne humeur claironnante,

Coucou la compagnie !

comme si rien ne s'était passé jusqu'à maintenant, une voix laissant sur le carreau celles de Patrice et de Marion qui, bien sûr, n'ont rien osé quand elle leur a claqué aux oreilles – Ida les a juste vus se lever et s'échanger un regard paniqué et consterné, effaré, à peine Ida a vu sa mère se frotter la bouche avec la main et secouer la tête comme si ce n'était pas possible, attendant de Patrice la réponse à une question qu'elle aurait oublié de lui poser,

Qu'est-ce qu'elles font là ? Pourquoi elles sont là ? Tu les as –

cette voix écrasant tout sur son passage,

Coucou la compagnie, c'est les collègues !

Ida, alors, retirant le casque de ses oreilles, se désintéressant complètement du film pour se pencher et mieux voir, du canapé, les deux femmes entrant comme des bourrasques qui laissent Marion et Patrice une seconde hagards, eux qui n'ont pas le temps de réagir ni de savoir ce qu'ils doivent faire, et qui assistent les bras ballants à la façon rapide et presque désinvolte, si déconcertante, dont les deux frères se sont déjà transformés pour accueillir une situation à laquelle ils ne s'attendaient pas, mais à quoi ils semblent tout de suite capables de faire face, avec une facilité aussi naturelle qu'un tour de passe-passe, un jeu, hop, changement de masque, de cavalière, ce qu'ils font si vite et avec une telle fluidité que Marion et Patrice les considèrent avec sidération et fascination – oui, un moment c'est comme avec une sorte d'admiration muette pour cette audace sans scrupule, toute cette fourberie joueuse et joyeuse, cette simulation si vite arrangée en plaisanterie, en joie déguisée, Christophe reprenant,

Vite ! Entrez vite ! il fait un de ces froids quand même dans votre pays !

se frottant les mains pour souligner ses phrases ridicules et stupides que personne n'écoute vraiment, mais dont le but pour lui n'est pas de

faire qu'elles soient entendues, il sait bien que ces phrases sont débiles, mais par elles il peut secouer cette couche de stupeur que n'arrivent pas à dissimuler Marion et son mari et tout de suite

Bonsoir, je m'appelle Denis, je vous le dis parce que c'est pas Marion qui fera les présentations – hein, Marion ? Ça se voit pas mais c'est une grande timide, notre Marion.

l'autre reprend, qu'Ida ne veut pas entendre, comme elle ne veut pas entendre ce que Lydie et Nathalie vont répondre, car elle les connaît un peu, les collègues de maman, Marion en parle souvent, tous les soirs ou presque. Comme Ida parle de ses amies il faut que maman parle du travail et des deux filles – elle dit *les deux filles*, mais ce sont des femmes et non pas des *filles*, car pour Ida les filles ce sont des enfants ou des adolescentes, mais elles, ce sont deux femmes, et même deux femmes plus âgées que maman – elles ont environ cinquante ou cinquante-cinq ans –, et pour Ida c'est comme si elles avaient déjà atteint la rive du grand âge ou qu'elles allaient y aborder dans pas longtemps, peu importe, Ida voit bien que Nathalie et Lydie font beaucoup plus vieilles que sa mère et qu'elles ont aussi quelque chose de plus banal dans leur façon d'être, comme toutes les mères de ses copines, qui lui semblent souvent banales ou plutôt ordinaires, plutôt petites, pas très jolies mais pas moches non plus, toutes un peu habillées pareil, pas mal, mais pas bien non plus, alors que c'est sûr, ici, entre une excentrique aux cheveux orange et sa mère, elle a une autre idée des femmes, une sacrée idée des femmes, car elle sait qu'on voit tout de suite sa mère quand elle arrive quelque part, ou plutôt, on voit tout de suite comment l'air se transforme et s'électrise dès qu'elle débarque – ce dont Ida se souvient avec une sorte de fierté qu'elle avait eu du mal à maîtriser et à retenir devant tout le monde, lors d'une fête de l'école, lorsqu'elle avait vu non pas sa mère qui entrait dans la salle où on répétait le spectacle de fin d'année, mais les hommes, les pères de ses copains et de ses copines, des hommes mariés dont elle connaissait les femmes, des hommes qui connaissaient son père pour la plupart, qui étaient dans la salle et s'étaient levés sans s'en apercevoir, en fixant, béats, concupiscent, admiratifs et respectueux, dans le cadre de la porte, sa mère qui venait d'entrer.

C'est quelque chose qu'elle sait, c'est si singulier, presque violent dans l'attention des gens – est-ce qu'elle est si belle que ça, sa mère ?

Oui, elle en est sûre, mais d'une beauté bizarre qu'elle ne reconnaît pas seulement pour le sentiment de ravissement qu'elle éprouve en face d'elle, pas seulement pour l'envie qu'elle a de lui ressembler ou parce qu'elle se dit qu'elle ne sera jamais aussi belle, mais par ce qu'elle ressent dans ce qui se passe lorsque les autres posent les yeux sur sa mère – ce temps d'arrêt qu'ils ont toujours, la première fois

qu'ils la découvrent, et qui se renouvelle à chaque fois, comme si toutes les fois sa beauté vous explosait au visage comme si vous n'aviez aucune chance de vous y habituer. Et c'est peut-être pour ça que ses deux collègues ont besoin de faire beaucoup de bruit et de forcer le jeu en débarquant chez Marion, pour tenir la route face à elle, pour donner le change, car c'est un fait aussi qu'on ne les voit pas forcément lorsqu'elles entrent quelque part, pas seulement parce qu'elles sont plus vieilles ou plus banales, c'est qu'elles s'habillent moins bien, pense Ida ; et c'est sans doute pour cette raison qu'elles forcent le trait quand elles sont ensemble, *les deux filles*, et si Ida juge parfois sévèrement sa mère c'est parce qu'elles jouent les fofolles toutes les trois, Ida leur reprochant d'abord à elles, les deux filles, de lui imposer la transformation de l'image qu'elle se fait de sa mère, d'en faire une sorte d'adolescente attardée qui se met à glousser comme elles le font toutes les trois, avec des airs de connivence qui les laissent, Patrice et elle, lorsqu'elles viennent voir Marion à la maison, complètement sur le bas-côté, comme s'ils ne connaissaient pas cette Marion qui rit avec ses copines – des voix qui parlent un peu trop fort, des rires qui éclatent un peu trop haut, des façons d'approcher Ida avec un trop-plein d'emphase, de déclarations d'amour, d'émerveillement sur tout et n'importe quoi, comme déjà elles s'apprêtent à le faire, comme déjà elles le font, maintenant, n'importe laquelle des deux,

Wouah, cette belle table, dis donc !

reprise par l'autre,

C'est pas un anniversaire qu'il t'a préparé, c'est un mariage !

avant de partir dans un grand éclat sonore qui pousse Ida à éteindre le téléviseur et vite à rejoindre la salle à manger, car cette fois elle a une idée, ou peut-être que c'est à peine une idée – plutôt une impulsion –, une poussée qui surgit d'elle ne sait pas où, à laquelle elle se laisse complètement aller en prenant fort sa respiration, oui, elle y va, elle sait ce qu'elle va faire, courir et traverser la salle à manger en fonçant tête baissée, n'évitant pas seulement les gens et les mots mais profitant de ce désordre dans lequel on est pour courir vers les deux femmes qui arrivent, en se disant que, si elle se dépêche, elle pourra obliger l'une des deux à entendre ce qu'elle va crier, car elle va crier, il le faut, se jeter sur celle qui sera la plus proche de la porte et qui ne sera peut-être pas encore entrée dans la maison, ou qui aura peut-être encore la poignée dans la main, la porte pas refermée derrière elle, pour lui dire de ne pas la fermer, de repartir, de remonter dans sa voiture, pour lui hurler qu'il ne faut pas venir ici car les hommes ici ne sont pas des amis, ils ont pris Tatïe, ils ont tué Radjah, on reste sans rien faire parce qu'on est terrorisés par eux et eux ils rient de nous, du temps qu'ils mettent à nous faire enrager parce qu'on a peur

d'eux, de ce qu'ils veulent, on ne sait pas ce qu'ils veulent ni pourquoi ils ont décidé de rester comme ça pendant toute la soirée et puis après, après ils feront quoi de nous, on ne sait pas ce qu'ils feront de nous – non, elle n'a pas même le temps de se dire que de toute façon aucune des deux femmes ne la croirait si elle tentait de réaliser son idée, elle comprend qu'elle n'aura pas le temps, et pas seulement parce que tout lui fait obstacle, ses parents eux-mêmes, effrayés de la voir surgir comme elle le fait et voulant presque la retenir,

Ida,

sa mère qui vient vers elle,

Ida,

sa mère tournée vers elle, la voix de sa mère qui dit,

Ida,

qui répète avec cette onctuosité mêlée d'angoisse qui lui supplie de ne pas bouger, de ne rien tenter,

Ida mon chat,

(Ida mon chat n'entend rien, Ida mon chat ne veut rien entendre)

Ida mon chat viens me voir,

et Ida voudrait fermer les yeux et foncer et crier,

Ida mon chat,

n'écoutant pas sa mère qui balbutie et veut la retenir,

Ida mon chat,

Ida balayant l'hypothèse de voir sa mère l'empêcher de faire ce qu'il faut faire, de voir sa mère tricher, mentir, faire comme si, et son père aussi, tous les deux, c'est pour protéger Tatïe, ou alors pourquoi ils protègent ces deux types qui ont l'air de trouver ça si drôle et qui s'agitent, s'excitent ? Ida tient pour une idée ridicule, à laquelle personne ne pourrait croire, que ces deux types-là pourraient être des amis de sa mère – est-ce que ce serait possible de le croire, même pour Lydie et Nathalie, qui ne prennent pas le temps de les écouter tant elles sont occupées l'une et l'autre à jouer leur rôle de filles *super-sympas-et-toujours-prêtes*, guillerettes, fofolles, la colère qui monte, Ida qui serre les poings, tout ce bruit, cette agitation, trop tard, la porte est fermée et les deux femmes sont là, bientôt tous ensemble, les uns autour des autres et Ida, seule, comme si personne ne l'avait vue, comme si elle n'était pas là, comme si –

Ida ? ça va ?

une seconde elle fixe la porte et se dit qu'elle pourrait marcher ainsi en ligne droite et traverser la salle à manger sans que personne ne la voie, et elle assiste à sa défaite, elle voit comment Denis et Christophe tournent autour des deux femmes et s'empressent de les accueillir,

Oui, votre manteau, merci, on va mettre ça quelque part,

et les deux autres qui sourient et rient maintenant, se ruant sur leur

copine qui ne voit plus sa fille, Marion qui se détourne d'Ida, Patrice qui se détourne d'Ida, et tous les deux ont l'air si apeuré, si agité qu'Ida ne les reconnaît pas, un instant elle se dit qu'elle voit quelque chose qu'elle n'a jamais vu, comment ça s'appelle, ce qu'elle voit, leur raideur, les lèvres qui forcent pour dessiner un sourire grimaçant, les nuques raides, les corps tellement figés qu'ils avancent l'un et l'autre comme par à-coups, sans souplesse, elle est seule à voir ça, à reconnaître cette étrange posture des corps et des âmes – le regard qui ment, la fausseté rigide d'une voix qui éclate comme de la céramique brisée qu'on balaie sur le carrelage, et bientôt, comme des trombes de bonne humeur excessive, les deux femmes se jettent sur son étonnement à elle – Ida qui ne bouge plus, s'arrête presque de respirer en sachant que tout déjà se fossilise et qu'elle ne pourra rien dire alors qu'elle voit que même son père semble jouer le jeu de ne rien dire, lui qui maintenant se laisse embrasser par Nathalie et Lydie,

Merci c'est sympa,

et ne répond que par un sourire de poisson mort qu'Ida déteste voir sur son visage, son père s'y accrochant dès qu'on lui répète sur le même ton,

C'est sympa, la surprise !

en se contentant d'un sourire qui ne ressemble pas à un sourire, ou en tout cas pas au sien, non, pas exactement, plutôt un sourire mort, il n'entend même pas la voix de Denis qui lui demande plusieurs fois où sont les verres, les flûtes pour le champagne,

Un service c'est au moins six verres, me dis pas que Marion en a déjà flingué deux ? Si ?

et Lydie,

On voit que vous la connaissez.

Nathalie qui rebondit en souriant à Denis,

Tête en l'air, notre Marion.

Ida attend, est-ce qu'ils vont se taire, ses parents, ou est-ce qu'ils attendent un moment avant de dire aux filles de ne pas rester, que finalement on ne peut pas les voir, non, ils ne le font pas, ne le feront pas, Christophe est même parti chercher des chaises dans la cuisine, personne ne lui dit rien, Marion et Patrice ne disent rien. L'autre installe les deux chaises autour de la table et eux, comme les autres, pour l'instant, restent debout en plein milieu de la salle à manger ; ils sont là, c'est tout, ne disant rien mais se balançant des coups d'œil comme s'ils attendaient de l'autre une réponse, un mot – et Ida n'en peut plus parce que Nathalie se penche déjà sur elle,

Mon petit oiseau comment ça va ma belle ?

et bien sûr elle ne remarque pas le raidissement de la fillette ni comment celle-ci entame un mouvement en arrière,

T'as encore poussé depuis la dernière fois, dis donc !

comment elle tente de se tourner vers sa mère pour lui demander d'agir,

Qu'est-ce que t'as mon petit oiseau t'es toute pâle ?

Ida au regard fixe, buté sur la poignée de la porte, là-bas à l'autre bout du monde, n'entendant même pas la voix de Lydie – est-ce que c'est Lydie qui lui parle ou est-ce que c'est Nathalie maintenant ?

T'es sûre que ça va ma belle ?

Ida au regard fixe qui entend la voix comme perchée loin dans un arbre,

T'as l'air tout bizarre ma chérie,

Marion, t'as vu ta fille, elle est toute pâle ?

Ida au regard fixe qui trouve la force

Oui oui ça va,

de sourire et dire,

Je vais me coucher je suis fatiguée,

comprenant combien elle est seule, la poignée de la porte trop loin, tout maintenant est trop loin, les adultes, les deux femmes l'ont embrassée, il y en a une qui sent la vanille et l'autre ses lèvres sont grasses comme la peau d'un confit de canard et blêmes comme du fromage blanc ; Ida au regard fixe qui laisse monter dans sa tête les sensations trop fortes et les voix qui montent,

Maman je vais –

pendant que tous s'inquiètent d'elle, l'auscultent, Ida se cabrant suffisamment pour reculer et s'écarter des cajoleries des deux femmes,

T'es toute pâle ma chérie,

T'as la fièvre ma chérie ?

T'es malade qu'est-ce qui t'arrive t'es toute –

Et Bergogne, aussi pâle qu'elle, qui voudrait prendre sa fille et l'emmener loin, car oui elle a vu le diable et foutez-lui la paix, mais le réel se brise comme un miroir éclaté en combien de morceaux qui restent collés sur la même surface plane, des milliers de fois, les mêmes reflets concassés, brouillés – et des voix qui viennent,

Marion ?

Marion qui embrasse sa fille et la laisse partir vers l'escalier, et tout le monde s'inquiète d'elle, s'étonne pour elle, courant en baissant la tête, les yeux fixant un point obscur quelque part entre ses pieds ou juste devant elle mais que personne n'a le temps de voir, de saisir, Bergogne voudrait l'attraper au vol et lui dire que tout va bien, ça va aller, tout va s'arranger, mais il n'ose pas un mouvement vers elle car il voit d'abord combien elle veut dégager d'ici et c'est ce qu'elle fait, sans se retourner, sans écouter la voix de sa mère qui explique déjà aux autres,

Elle est fatiguée,

et l'une des femmes,
Faut être en forme pour l'école,
Oui l'école,

et mâchoires serrées Ida fonce vers l'escalier, un instant on s'étonne sans rien dire – un flottement de quelques secondes et des

Bonne nuit ma beauté,

pendant qu'Ida monte l'escalier et laisse derrière elle les voix des femmes. Bergogne suit des yeux Ida au regard fixe montant l'escalier de bois qui doit craquer sous les pas de sa fille, mais qu'il n'entend pas cette fois-ci parce qu'Ida monte plus vite que d'habitude, presque en courant. Elle disparaît et, quand il ne la voit plus, Bergogne retrouve la salle à manger et les uns et les autres qui ont repris – sauf Denis qui lui sourit d'un sourire discret et presque confiant, presque amical, comme s'il voulait lui dire que dans une autre vie tous les deux auraient pu être amis ou même qu'ils pourraient l'être, oui, pourquoi pas, ou que tous les deux finalement n'étaient pas si différents ou que l'un et l'autre pourraient se comprendre, oui, très bien, sur certains sujets, malgré les apparences et les silences, parce qu'il y avait entre eux comme cette gémellité que leur imposait cette femme qui les séparait et les reliait en même temps. Mais ce n'est pas comme si Denis avait l'air de remercier Bergogne pour cette complicité passive, contrainte plus qu'involontaire, non, et puis ça ne dure pas si longtemps ; c'est juste souligné par la voix de Christophe, qui insiste auprès de Nathalie et de Lydie pour savoir quel est donc cet exploit qu'a réalisé Marion et que l'une des deux a déjà évoqué, on peut savoir, on aimerait, et pendant qu'il insiste,

Alors, encore des secrets Marion ?

il sert des flûtes, des cacahuètes,

Non merci on a dîné,

Merci non c'est gentil,

On est là pour la voir souffler les bougies,

Et pour le petit cadeau aussi,

Ah oui, vous avez un petit cadeau ?

On le donne maintenant ?

Après avoir dit son exploit, hein,

reprend Christophe en riant tout en levant sa flûte

(bon dieu je vais être pété)

et il ne peut pas s'empêcher de sourire à Nathalie et à Lydie, les femmes racontant comment on avait été convoqué par le grand patron *himself* et le chef de projet, et elles racontent, l'une ajoutant des détails, l'autre des nuances, combien cette réunion était un piège tendu par le chef de projet parce que vous voyez dans cette boîte c'est comme partout il y a que des nanas pour faire le boulot et comme par hasard la direction n'est tenue que par des mecs allez savoir. Chacune

y va de son commentaire – pendant ce temps personne ne s'aperçoit de rien mais Christophe et Denis ont tiré les chaises pour les inviter à s'asseoir autour de la table, ce que docilement elles font, sans se rendre compte, continuant à parler, à raconter, s'interrompant seulement pour lever la flûte de champagne et humecter leurs lèvres, très légèrement d'abord, puis avalant une gorgée de bulles fines qui pétillent dans leur bouche, éclatant sous le palais, sur la langue,

Bon anniversaire ma grande !

Bon anniversaire !

Oui bon anniversaire,

Nathalie et Lydie qui lèvent leur verre et Denis et Christophe qui lèvent le leur, chacun y mettant tout l'entrain dont ils savent qu'il fera défaut à Marion et à Patrice, eux deux rechignant à lever le leur, leur verre qui pèse une tonne de haine et de colère, comme cette difficulté à sourire, à dire

Merci,

d'une voix écrasée et presque blanche dans la gorge de Marion, qu'elles prendront pour une marque de timidité – une timidité brusque qu'elles ne connaissent pas à Marion et dont chacune s'étonnera pour elle-même, ne comprenant pas encore que derrière la pâleur de sa voix il y a l'indécision de savoir comment elle doit réagir. Et c'est seulement quand tout sera fini que les collègues de Marion comprendront ce que cette timidité voulait dire, comment, au moment où les deux frères ont levé leurs verres, Marion et Patrice ont été tous les deux presque incapables de les imiter, jouant faux, et elles, se disant soudain que le couple n'avait finalement pas envie de les voir, se racontant qu'elles étaient sans doute de trop, que l'autre les avait invitées mais que maintenant il regrettait, qu'il constatait que cette idée ne faisait pas plaisir à sa femme, Marion qui n'était pas heureuse de les voir, peut-être parce qu'elle les avait assez vues aujourd'hui. Cette pensée les avait refroidies, les avait vexées même, elles s'étaient demandé si elles ne partiraient pas tout de suite après leur verre, oubliant presque qu'elles avaient un cadeau pour leur amie, Nathalie le gardant dans son sac, blessées l'une et l'autre et s'interrogeant par des coups d'œil,

Un accueil pareil,

mais n'osant pas s'en ouvrir à Marion, car c'était d'abord une sensation d'étonnement ou plutôt d'incrédulité devant cette façon que Marion et son mari avaient eue de détourner les yeux dès qu'on les regardait en face, de s'effacer, de laisser les deux hommes prendre toute la place, ah oui, bon anniversaire Marion, quarante ans mais c'est comme si le temps glissait sur toi, non ? Vous ne trouvez pas qu'on dirait que Marion ne vieillit pas ?

Et maintenant, les deux femmes, plutôt que de se laisser gagner par

la gêne, se lancent à corps perdu dans la description de cet après-midi où Marion avait tellement brillé, où en étions-nous, ah oui, un piège tendu par le chef de projet parce qu'il voulait nous faire payer une connerie que lui avait faite, mais que nous aurions dû vérifier avant de nous précipiter et de faire comme s'il avait validé,

On vous passe les détails,

et passant les détails elles continuent l'une et l'autre, leurs voix se chevauchant parfois, l'une laissant l'autre prendre toute la place et puis la coupant d'un seul coup, une octave au-dessus,

Il faut dire que,

On oublie de vous dire que,

s'étalant sans même voir que Marion les écoute et qu'elle se tait, se tasse, s'efface de plus en plus au fur et à mesure que les deux autres la considèrent avec les yeux brillants d'admiration et d'alcool ; elles ont bu un peu dans la pizzeria où elles ont dîné, et émane d'elles un mélange d'odeurs, reliquat de feu de bois, de cendre, de pâte à pizza mais aussi de bière, des légers relents qui se mêlent à l'air ambiant trop lourd et poisseux à cause de la chaleur du chauffage, mais aussi des corps, comme brûlants de fièvre – est-ce que c'est de la fièvre qui brûle dans les yeux de Marion ? –, Patrice l'observant non plus à la dérobée, comme il venait de le faire pendant que les deux femmes s'étaient mises à parler de ce fameux exploit dont elles ne se remettaient toujours pas, laissant éclater leur stupéfaction et leur admiration devant eux tous, ignorant la gêne dans laquelle elles plaçaient celle qui était l'objet de tout ce qu'elles racontaient, comme si elles parlaient de quelqu'un qui n'était pas là, comme si Marion leur collègue était encore au bureau, qu'elle y était toujours, qu'elle n'avait pas d'autre vie que celle dans laquelle toutes les deux la tenaient enfermée sous la cloche de leur quotidien, leur appartenant comme l'objet qu'elles avaient décidé d'aimer, d'admirer indépendamment de son bon vouloir, comme une poupée qu'elles auraient décidé de vêtir et de dévêtir à leur convenance sans se soucier de son désir à elle, indifférentes à sa timidité, et étalant sans complexe et pour leur seul plaisir, devant les proches ou devant ceux qu'elles pensent être les proches de Marion, toute l'admiration et l'affection sans faille qu'elles éprouvent à son égard.

Elle a ouvert la porte ; oui, elle avait pleuré. Elle est livide, un instant il ne la reconnaît presque pas. Elle tient le téléphone dans la main. Il le lui prend sans un mot, elle ne résiste pas. Il sent la chaleur tremblante de ses doigts – sa main dans la sienne, chaude et soumise, tremblante comme une tourterelle. Il prend le combiné et le jette dans le lavabo – le combiné sans fil semble faire du toboggan dans la vasque, puis s'immobilise. Bègue le regarde, mais pas elle. Elle, à voix très basse, tremblante, consciente de son échec,

Ils ont pas répondu,

comme s'il pouvait comprendre sa déception et son désarroi. Mais il n'est pas sûr que c'est à lui qu'elle parle, peut-être que comme tous les gens qui vivent seuls elle s'adresse d'abord à elle-même. Puis enfin elle le voit, oui, fou de rage peut-être, mais surtout effrayé et désorienté qu'on lui reproche de ne pas avoir réussi à accomplir la tâche qu'on lui avait confiée, ou peut-être qu'il est simplement déçu par sa tentative naïve et si pauvre de le doubler, mais peu importe, maintenant il faut faire comme si de rien n'était, comme si tout ce qui s'était produit n'était pas arrivé, qu'on avait pu l'effacer comme un détail ou comme s'il avait suffi de refermer la porte de la salle de bains, avec le combiné du téléphone échoué dans le lavabo, et de la laisser filer, elle, contrite, livide, revenant en trébuchant à moitié, se retenant au mur comme en pleine mer, en haute mer, le cœur et l'estomac au bord des lèvres, fragile et trop vieille, mais petit à petit revenant, se reprenant en répétant, ce n'est rien, ce n'est rien du tout, il n'y avait personne, personne n'a répondu alors c'est rien, ils sont déjà couchés parce qu'il ne se passe jamais rien ici, les flics se couchent comme les poules ou restent devant leur télé et n'entendent pas le téléphone.

Comme si ça avait suffi, donc, pour que tout s'évanouisse, pour que rien n'ait jamais eu lieu, à part elle revenant vers la cuisine en titubant comme si elle avait trop bu ou que la maison tanguait, et lui, derrière, sans un mot, qui la suit avant que chacun prenne une place pour faire comme si c'était sa place attitrée – Christine devant la casserole sur le feu, essayant de se concentrer, de se recentrer – débarrasser la table, mettre les couverts –, quand l'autre s'était assis comme s'il n'avait qu'à poser son cul sur une chaise en attendant qu'on le serve, lui qui depuis toujours n'avait connu que la bouffe de sa mère, les pizzas surgelées, les quiches lorraines et, pendant quatre ans, le plateau de l'hôpital avec les barquettes de coquillettes, le fromage pasteurisé livide sous sa

cellophane et les légumes bouillis, comme délavés ou passés à l'eau de Javel.

Et maintenant : la farine, les restes des œufs, le rouleau pour la pâte, les ustensiles, l'odeur de chocolat, l'insistance du cramé qui vient du four, une odeur encore chaude et sucrée de gâteau. Pour Christine, tout ça, c'est comme les reliquats d'un monde disparu depuis des siècles que soudain elle prendrait le temps de déterrer ; une vision difficile à supporter – comme on apprendrait la mort de quelqu'un qui vient de partir de chez soi et dont on retrouverait sur la table le verre qu'il a laissé avant de s'en aller.

Alors sans plus réfléchir elle bazarde tout ça dans l'évier, sans se laisser le temps d'y penser, les noix, les coquilles d'œufs dans la poubelle sous l'évier, et son mouvement de colère, ces gestes brutaux se prennent comme un coup de poing en plein bide l'odeur de plastique du sac poubelle et les restes de nourriture plus ou moins avariée ; elle fait une grimace de dégoût, jette tout et referme la porte du placard, passe une éponge humide sur la toile cirée, sans rien dire, avec des gestes amples, nerveux, excédés peut-être. Puis elle lance l'éponge poisseuse et mal rincée dans l'évier et va prendre deux assiettes, des couverts qu'elle saisit par poignée sans se soucier de savoir s'il y a seulement un couteau et une fourchette par personne, on dirait qu'il y en a trois fois trop, peu importe, deux verres ballon qui retombent sur leur pied par on ne sait quel miracle, car c'est sans souci de les poser devant les assiettes empilées devant lui que Christine les installe – Bègue met les couverts qu'elle a balancés en plein milieu de la table, le couteau d'un côté, la fourchette de l'autre, mécanique, rapide –, et elle, tremblante et blême aussi, prend la casserole sur la gazinière et en vide la moitié dans son assiette à lui, mais pour elle-même hésite, s'arrêtant au-dessus de son assiette quelques secondes trop longues, incertaines, puis elle se décide, deux cuillères, trois fois rien qui refroidira sans qu'elle y touche, alors que Bègue, bientôt, avec cette avidité enfantine qu'elle reconnaît parfois chez Ida, cette façon goulue de s'empiffrer comme les adultes n'osent pas le faire, se jettera sur la nourriture,

Mais c'est quoi, ça, s'il y a pas de riz dans le ris de veau ?

Le ris de veau c'est un abat qu'on trouve chez les veaux ou les agneaux mais qui disparaît dès qu'ils deviennent adultes – sa voix à elle, comme un cheveu collé au fond de la gorge, emberlificoté entre la langue et le palais, écœurant, devant un Bègue méfiant comme un tout petit enfant et qui observe dans son assiette la forme des ris de veau et des morilles, l'aspect luisant et onctueux de la sauce, puis plante sa fourchette sans hésiter, arrache des portions trop grosses, des monticules qu'il engloutit et dont les morceaux font gonfler ses joues, en attendant la lente et laborieuse mastication des aliments, ne se

rendant même pas compte de l'impudeur qu'il y met, continuant à parler, le nez plongé dans la vieille assiette creuse,

C'était qui les deux filles ?

et c'est à peu près le seul moment – quand il pose cette question – où il s'adresse à Christine, droite, fixée sur lui et écoeurée par ce jeune homme courbé sur son assiette, un petit vieux trop voûté sur sa chaise, qui engloutit comme un chien possédé par sa déglutition ; ça la répugne, elle qui n'a pas touché à son assiette et s'accroche juste à une bière, ignorant le verre qu'elle a posé devant elle, oui,

Et maintenant ?

elle boit comme pour noyer les mots qui lui reviennent, les coudes posés sur la table, les mains devant son visage ; elle laisse ses doigts jouer entre eux, les doigts glissent entre ceux de la main d'en face, elle ne se voit pas, mais lui voit ça de temps en temps, toujours au moment où il demande,

C'était qui les deux filles ?

et elle, qui a répondu la première fois, ne répond plus à cette question, elle se contente de le voir se goinfrer et de l'oublier dès qu'il est en train de mastiquer la nourriture qui lui paraît si laide à ce moment précis – marron, flasque, morbide –, la nourriture dont l'odeur a quelque chose de repoussant pour Christine qui se contente de scruter devant elle l'autre ferraillant avec sa fourchette – mais depuis combien de temps il n'a pas mangé ? – et se débattant aussi dans d'autres batailles,

Elles sont comment les deux filles ?

les mains pleines de taches, les doigts rouges, les ongles longs, comme s'il ne savait pas quoi en faire. Il se bat avec la fourchette dans une main et un bout de pain dans l'autre, et il mâche en respirant trop fort, il n'avale pas la nourriture et s'obstine à la réduire en miettes – il souffle comme un gros homme fatigué qui aurait couru trop longtemps, repu, au bord de l'explosion ou de la crise cardiaque, rougeaud et dégoulinant de sueur, qui monterait chez lui dans une tour de dix étages un soir où l'ascenseur est en panne –, et c'est à peine si Christine accepte d'entendre quand il lui dit que tout ça c'est de la faute de Marion, parce que Denis avait tout fait pour elle, faut pas oublier qui c'est, Marion, une gamine comme elle, oui, une *gamine*, bon dieu oui, c'est de sa faute si Denis... c'est quand même elle qui a donné rendez-vous au type le soir dans une usine fermée, derrière le parking, et le genièvre, le whisky, qui tenait la boutanche et qui versait, à ton avis ? qui ? personne n'a voulu accepter cette idée mais la vérité c'est que c'est comme si c'était elle, à coups de barre à mine,

Quoi ?

elle demande encore,

Quoi, c'est quoi cette histoire ?

mais l'autre oublie même qu'il est en train de la raconter,

C'est qui les deux filles ?

et il mâche, finit de mâcher, se sert de nouveau dans la casserole, sans même demander il plonge son morceau de pain dans la casserole et balance le bout de pain gonflé de sauce et de morilles dans sa bouche,

Putain ce que j'avais faim, t'as rien mangé, pourquoi t'as rien mangé ?

soudain conscient de la présence de Christine, de son air distant et de cette façon de se tenir les coudes sur la table et les mains comme en prière, les doigts serrés les uns entre les autres, ceux de la main gauche comme couissant dans les interstices qui séparent les doigts de l'autre main, lentement, doucement, comme s'il n'était pas là ; il trouve ce geste d'une douceur presque coupable, sensuelle, et cette idée le dérange, le trouble, l'attire aussi, il lève les yeux sur les doigts de Christine et les regarde bien, puis baisse les yeux, retient son souffle, soupire sans savoir pourquoi, la voix de sa mère qui lui susurre au creux de l'oreille,

Cœur qui soupire n'a pas ce qu'il désire,

avant qu'il reprenne,

Tu la connais pas Marion, personne la connaît et si vous la connaissiez, vous seriez peut-être contents de nous voir arriver, parce que si vous saviez, elle en a fait des trucs, si tu veux, mais, dis, t'as pas une autre bière ?

Oui, elle a une autre bière. Elle ne se lève pas pour lui en donner une mais se contente de désigner le frigo ; il se lève et pendant qu'il fait ça, il ne dit rien de plus. C'est toujours ça de pris pour Christine qui comprend qu'elle ne veut pas en savoir davantage – elle qui pendant des années avait tout fait pour deviner qui était la femme de Bergogne, maintenant elle ne veut rien savoir, maintenant elle veut que l'ombre reste dans l'ombre, que la nuit appartienne à la nuit, elle trouve monstrueux d'apprendre ce que Marion a mis tant d'application à dissimuler, ou, plutôt, à faire disparaître. Christine comprend et se demande comment elle n'avait pas pu y penser plus tôt, comment elle avait pu se laisser aveugler à ce point par sa méfiance – une forme de jalousie, oui, sans doute elle s'était conduite envers Marion comme si elle avait des droits sur la vie sentimentale de Patrice, comme une mère surprotectrice d'un homme qui n'était même pas son fils, pas même un neveu. Et ça lui saute aux yeux, oui, comment elle avait tellement imaginé de vies possibles à Marion qu'elle comprend seulement maintenant qu'elle ne veut en connaître aucune, la réalité d'aucune, car personne n'y a droit si Marion l'a décidé comme ça.

C'est tellement simple qu'elle comprend que ce serait non seulement trahir Marion d'écouter ce que dit le jeune homme, mais que ce serait

détruire ce sur quoi sa voisine avait essayé de bâtir une vie dans laquelle elle pouvait s'arracher à une forme de mort, non par dissimulation donc, mais par recouvrement, saturation, ce que Christine fait tous les jours dans son travail, oui, on peut recouvrir sa vie pour la faire apparaître, superposer des couches de réalités, de vies différentes pour qu'à la fin une seule soit visible, nourrie des précédentes et les excédant toutes ; elle n'avait jamais pu imaginer que ce soit vrai ailleurs qu'en peinture, elle qui l'avait fait sur chaque toile qu'elle avait peinte, recouvrir et faire jouer la transparence, recouvrir jusqu'à ce qu'une forme apparaisse qui n'a rien à voir avec celles qui, du dessous, ont rendu possible celle qui apparaît par superpositions, glacis, enregistrant des strates et faisant mémoire de couches qui ne se laissent pas dissoudre tout à fait et remontent, vibrent en s'effaçant, en nourrissant l'image nouvelle de l'épaisseur de leur matière, et, à la fin, s'inclinent devant elle, lui laissant toute la place, dans la splendeur de son apparition.

Et maintenant ?

cette fois les mots dépassent la frontière de ses lèvres,

Et maintenant ?

cette fois elle veut qu'on en finisse, elle se lève,

Et maintenant ? Maintenant quoi maintenant ? Qu'est-ce que tu veux maintenant, ça veut dire quoi *maintenant* ?

et lui reste devant son assiette vide, avec les traces de pain qui font dans la sauce comme de larges coups de brosse. Il s'essuie les doigts avec un torchon qu'il va prendre non pas en se levant, mais en faisant glisser sa chaise dans un bruit qui sent l'effort et le frottement des pieds contre le carrelage, pivotant d'un quart et déplaçant tout son poids pour faire basculer la chaise et la pencher suffisamment – retenue sur deux pieds –, il tend la main sous l'évier, ne dit rien, s'essuie les deux mains dans ce carré de tissu trop humide qui pue le rance, à moins que ce soit l'odeur du chien, il ne sait pas et pourtant,

Et maintenant quoi maintenant ? Tu veux que je te dise quoi maintenant ?

Combien de temps ça va durer.

Qu'est-ce que tu veux que j'en sache, moi, tu crois que ça dépend de moi, c'est ça ?

La chaise retombe sur ses quatre pieds, Bègue est surpris une fraction de seconde, se tait et puis,

Ça dépend de Marion.

Je te parle pas de Marion.

Et maintenant Christine est debout contre le chambranle de la porte. Bègue doit se contorsionner pour la voir ; il se tourne, veut se lever, mais il est trop près de se tordre et doit faire un effort, et puis il

s'élance en disant moi j'étais à l'hosto, j'étais pas là quand c'est arrivé mais c'est pareil, je le savais, on la connaît depuis tellement longtemps Marion, tout le monde la connaissait, mes frères étaient à l'école avec elle et je peux te dire que même avant de savoir qui c'était je savais qu'avec ses copines elle en faisait des conneries, des paris, des défis, elles ont fini chez les flics elles avaient pas quinze ans, peut-être treize, oui, ça doit être douze treize ans les premières fois, tu crois que j'invente, va faire un tour sur Internet, t'as qu'à demander si ça a pas été dit au procès, tout ça, tout le monde l'a dit, même dans les journaux ils l'ont écrit, l'avocat il l'a répété, avec ses grands mots qui flottaient dans sa robe noire – il raconte qu'il imagine tout ça, la robe noire et l'avocat, parce qu'il n'y était pas, mais il raconte comment de toute façon la juge ou la procureure c'était des femmes, alors forcément elles ont tout mis sur le dos de Denis, même si lui a dû expliquer pendant des heures que c'était pour Marion qu'il avait fait ce qu'il avait fait, mais peut-être pas assez clairement que c'est elle qui lui avait demandé de le faire, et d'ailleurs, est-ce qu'il l'a dit, au moins pour se défendre ou pour faire semblant de se défendre un peu, va savoir, est-ce qu'il a été encore assez fou d'elle et aveuglé par elle et dépendant d'elle pour la défendre contre l'évidence et contre lui-même, alors qu'il était déjà sûr de moisir derrière les barreaux au moins des années ?

Bègue ne sait que ce qu'on lui a dit, il se souvient du dégoût dans la voix de Christophe qui était venu à l'hôpital lui raconter – ce qu'il ne dit pas à Christine, c'est comment c'était la première fois que Christophe l'y avait retrouvé, la première d'une longue série où l'un et l'autre allaient apprendre à se connaître non pas comme deux individus partageant presque la même histoire, mais comme deux frères qui ne se seraient jamais rencontrés se retrouvent dans un face-à-face en s'étonnant de leur ressemblance. Il n'avait été que l'instrument d'une femme mais on l'avait condamné plein pot, comme si c'était lui qui en avait été l'instigateur, le commanditaire – est-ce qu'on pourrait croire qu'un mec se mettrait à en fracasser un autre à coups de barre à mine derrière une usine abandonnée, sur un parking, en pleine nuit, en rase campagne, pour une histoire de shit ou de recel ou de quoi ? comme l'avait accusé la juge ou la procureure, uniquement pour ne pas voir que c'est Marion qui avait balancé ce rencard avec le type dans ce putain de carré de bitume froid et humide, entre les parkings et le béton des usines désaffectées, et qui l'avait dit à Denis, à toute vitesse, en lui tendant la vodka, le whisky ou le genièvre, oui, puisque Denis s'était donné du courage en buvant – mais est-ce qu'on croit que c'est pas elle qui lui a foutu la barre à mine dans les mains, en le faisant boire, en le guidant sur la route ? Et Bègue balance tout ça avec une sorte de rancœur théâtrale,

trop précipitée, comme une fable apprise par cœur depuis si longtemps que plus personne, à force de l'avoir entendue et répétée, de l'avoir dite et redite en des circonstances si lointaines et si différentes à chaque fois, ne se pose même plus la question de savoir d'où il tient tous ces détails d'un parking où se reflètent dans les nids-de-poule des branches d'arbres morts qui dansent dans le vent de novembre, la pluie triste, la bruine, le crachin mortifère s'infiltrant à travers les vêtements, oui, tout le monde l'a tellement répétée et entendue cette histoire qu'elle aussi, comme la bruine, comme le crachin collant et mortifère, elle s'est infiltrée dans la mémoire de tous à tel point qu'il n'y a pas d'autres récits possibles que celui par lequel Bègue et ses frères ont tenu jusqu'à aujourd'hui – t'entends, maintenant c'est l'heure de régler les comptes avec Marion –

Arrête avec Marion.

Ça t'intéresse pas ta voisine ?

Ça me regarde pas.

Qu'est-ce qui te regarde ?

Mes tableaux. Il y a que mes tableaux qui me regardent. Et d'ailleurs je vais retourner les voir et me remettre à travailler. J'en ai marre de perdre mon temps avec toi, ça suffit maintenant.

Et lui sans doute il se vexe, sans doute il est atterré de la voir en colère contre lui et le dominant presque physiquement, parce qu'il est resté assis et qu'elle, debout contre la porte, occupe et sature tout l'espace, qu'il est obligé de la voir par en dessous, et de la voir ainsi, même si c'est presque rien, même si c'est si peu, ça suffit pour lui rendre ce moment inconfortable, c'est pourquoi il prend sa bouteille de bière et la vide en quelques gorgées, comme ça, il voudrait dire, tout le monde aime bien savoir des ragots sur les autres, les petits secrets, et là, ils sont pas petits les secrets de ta voisine, non. Il voudrait le dire mais ne le dit pas ; il se lève parce que soudain l'encadrement de la porte est vide, Christine ne l'a pas attendu, elle est retournée à sa peinture.

Elle entend derrière elle que Bègue vient d'entrer dans l'atelier – il s'arrête assez loin d'elle et sans doute il l'observe. Elle ne se retourne pas. Elle vient de prendre sa blouse de travail, une vieille blouse blanche qu'elle se traîne depuis des siècles, trop étroite pour la femme qu'elle est devenue, et qui garde la mémoire de celle, si mince, qui tenait presque en flottant à l'intérieur – cette jeune femme qui peignait avec plus de fougue et parfois de bêtise, aussi, croyant qu'il suffisait d'être sincère pour être douée, d'être honnête dans sa démarche et obstinée dans ses résolutions pour que l'art vienne à elle. Elle n'a pas besoin de se retourner pour savoir que, derrière elle, le jeune homme la lorgne passant sa blouse, et elle ne sait pas ou ne mesure pas l'effet que produisent certains gestes de femme sur un

homme, après avoir enroulé ses cheveux dans une forme de spirale qu'elle retient de sa main gauche avant de la fixer par le crayon qu'elle a pris sur sa table de travail. Elle ne se voit pas faire, elle fait ce geste-là tous les soirs et ne perçoit pas que, derrière elle, Bègue est impressionné – la force de l'apparition de la nuque, quelques mèches de cheveux courts, du même orange brûlant que les autres, un orange impossible, quelques cheveux blancs et gris aussi. Elle n'entend pas le silence et le souffle du jeune homme, mais en revanche elle perçoit très nettement qu'il fait les cent pas, et très vite il commence, ou plutôt reprend,

De toute façon tu ne veux pas entendre parler de Marion mais il faut bien que tu saches, tu voulais comprendre, t'as pas arrêté de demander pourquoi on est là, ce qu'on veut, si tu veux savoir faut bien que tu comprennes et –

et il s'interrompt, troublé peut-être parce qu'elle ne semble même plus prêter attention à lui, comme si non seulement elle s'était absentée mais avait trouvé un moyen de se dérober à lui ; elle s'est approchée du tableau de la femme rouge et elle travaille dessus. Il ne s'approchera pas vite, pas frontalement. Il fera encore quelques pas à droite à gauche, survolant la table de travail, remarquant peut-être qu'elle a retourné les dessins d'Ida, ou ne le remarquant pas, ne remarquant que l'effluve de son parfum qui viendra le troubler davantage, juste au moment où elle reprendra ce qu'elle avait déjà commencé plus tôt, revenant à la charge,

Et toi, pauvre vieux, tu ne préférerais pas être à côté plutôt que de te taper la vieille cinglée ?

Quoi ?

Tu m'as entendue,

tout ça sans se retourner, sans même lever la voix, presque avec douceur ou compassion, est-ce que c'est une forme de compassion, ce ton tremblant d'un léger voile de... quoi ? tristesse ? émotion ? résignation, amertume ? Elle prend directement dans le tube quelques gouttes d'un bleu très mat, myosotis, un bleu qu'il ne connaît pas, avec ce geste dont la lenteur excessive est peut-être seulement là pour supporter de parler sans se retourner,

Parce que tu crois que les deux filles, le champagne et toi, là, ici...

et cette fois elle n'entend pas comment il avance vers elle ; ce qu'elle entend, c'est seulement le bourdonnement de sa propre voix qui résonne dans sa gorge, elle a l'impression de parler avec des bouchons d'oreilles, de vivre en sourdine, de n'entendre sa voix que comme elle l'entendrait si elle venait d'une autre pièce. Elle est étonnée qu'il ne lui réponde pas, qu'il ne gueule pas comme il l'a fait tout à l'heure, est-ce que c'est ce qu'elle cherche, à le mettre en colère, est-ce que c'est ce qu'elle veut, le rendre fou de rage pour voir

jusqu'où il ira, comme si elle ne le savait pas, comme si, jouant avec le feu, sachant que c'est le feu, elle pensait qu'elle pourrait maîtriser la flamme et le danger de l'embrasement, est-ce qu'il allait s'embraser et partir en vrille comme une torche emportant tout dans la maison, dans un brasier dont il ne resterait dans quelques heures que des cendres, ou est-ce qu'il n'était qu'une flammèche dérisoire qu'un simple souffle allait éteindre ?

Christine continue, imperturbable et lente,

Tu crois pas qu'ils se foutent de toi, tes frères ?

et lui qui ne répond pas, qui s'immobilise derrière elle et contemple fixement la nuque, incapable de savoir s'il a envie de la mordre ou de la frapper, de l'embrasser ou de la lécher, de lui jeter sur le crâne n'importe quel objet qui pourrait lui fendre la tête ou la réduire en bouillie, ou de jeter un cri, de s'enfuir ou de lui gueuler qu'elle n'est qu'une salope qui ne connaît pas ses frères et qu'elle n'a pas le droit de parler d'eux, de les juger, de dire ce qu'elle dit, car ses frères l'aiment et s'il n'est pas avec eux c'est qu'il faut bien quelqu'un de confiance pour

(Cœur qui soupire n'a pas ce qu'il désire, mon petit chéri)

faire ce qu'ils veulent, et bien sûr il y a les deux filles et les verres de champagne et bien sûr il aimerait faire la fête avec eux, bien sûr pourquoi il ne fait pas la fête avec eux, pourquoi toujours il a ressenti chez eux cette façon de l'écarter, de le laisser de côté, de le prendre comme souffre-douleur aussi, de vagues souvenirs où les deux autres aimaient rire de lui comme tant de gens ont ri de lui – l'écho des rires sur sa vie, sur sa façon ridicule de se tenir tous les jours, et elle, maintenant, qui lui parle en ne se donnant même pas la peine de le regarder, tripatouillant ses pinceaux et le méprisant avec ce ton léger et coupant comme le verre,

Tu le vois donc pas que tes frères se servent de toi ?

...

Tu vois donc rien mon pauvre vieux ?

...

Tu vois pas qu'ils sont avec les deux filles et que toi,

Pourquoi tu me provoques ?

et elle qui ne répond pas, fait comme si elle était absorbée par autre chose, ne l'entendait pas,

C'est vrai qu'elles sont pas mal, les deux filles.

Toi non plus t'es pas mal.

Quoi ?

Le temps de comprendre – la voix dans la nuque – le souffle avec cette odeur de ris de veau et de bière et peut-être aussi la transpiration, la peur, la colère et quoi d'autre, Christine qui se retourne et n'a pas le temps de reculer, déjà il est sur elle – elle ne le

reconnaît pas, c'est comme une ombre trop grande qui cache la lumière, un contre-jour qui est juste devant elle et qu'elle n'a pas eu le temps de voir venir, d'entendre, mais elle était trop loin, n'entendait rien – elle sursaute, retient un cri puis la colère,

Pour qui tu te prends pauvre petit con ?

et ce geste qu'elle a sans même s'en rendre compte, ses doigts qui passent la barrière de la blouse parce que celle-ci n'est pas fermée, les doigts qui n'hésitent pas, plongent et reviennent avec le cutter et la lame rouillée qui jaillit – une seconde, peut-être deux, le temps pour que Bègue sourie comme un enfant incrédule puis que tout bascule – dans sa nuit mentale,

Cœur qui soupire

la voix de sa mère qui surgit,

n'a pas ce qu'il désire.

Vous en êtes encore à l'apéro ?

C'était pas neuf heures qu'on avait dit ?

On n'avait pas dit à partir de neuf heures ?

Patrice est assis très en retrait de la table, de sorte qu'elles le voient presque entièrement, les jambes écartées, le ventre bombé, un bras tendu, la main fermée en poing sur la nappe, l'autre ouverte sur sa cuisse, main dont il frotte la paume contre son pantalon comme s'il était démangé par on ne sait quoi – prurit ou impatience –, mais c'est surtout la nuque tendue, le visage fixe qui dissimule à peine la colère qu'il retient, oui, c'est d'abord ça qu'elles voient, et, quand elles comprennent qu'il ne leur répondra pas et se contentera de les dévisager comme s'il allait bientôt leur cracher de déguerpier ou de la fermer, elles sont surprises, un peu choquées et incrédules. Alors elles insistent, répétant leur question car elles ont besoin de s'entendre dire qu'elles ne sont pas arrivées trop tôt, elles ont besoin

C'est pas ça qu'on avait dit ?

d'une confirmation qui ne coûterait rien à Patrice, vu que maintenant il est plus de vingt et une heures trente. Mais il a l'air de considérer ce qu'elles disent avec mépris ou indifférence, ce qu'elles ne comprennent pas, non, alors elles ne laissent pas tomber,

C'était pas neuf heures qu'on avait dit ?

et c'est lui qui enfin lâche,

C'est bon, ça va, ça va,

comme si leur insistance était plus agaçante que leur envie de ne pas avoir commis de gaffe en arrivant trop tôt.

Elles sont surprises de sa réaction, mais elles s'étonnent aussi qu'il ait pris le temps de dresser une table, et toute cette déco, tout le temps que ça a dû lui prendre, pas l'après-midi mais tout de même – ça a bien dû lui prendre un certain temps ? –, il a voulu faire les choses bien, elles le voient, alors pourquoi tout gâcher par cette négligence vestimentaire et cette hostilité si ouvertement affichée, comme si c'était plus fort que lui et qu'il trouvait du plaisir à tout saboter du travail qu'il avait accompli, comme s'il n'avait pas conscience que les femmes aussi pouvaient espérer un petit effort de la part de leurs hommes, que Marion comme une autre pouvait être sensible à la table mise, aux préparatifs, mais qu'elle aurait pu l'être d'abord aux soins qu'il se serait apportés à lui-même ? À quoi bon faire les choses bien si c'est pour se négliger, sans prendre le temps de s'habiller comme il pourrait le faire pour une cérémonie ? On ne lui demande pas de se

décorer comme un arbre de Noël, mais c'est tout de même une petite cérémonie, oui, après tout, c'en est une, c'est lui qui a tout fait pour que ça en soit une, en préparant la déco et le repas, en prenant l'initiative de les appeler ; et voilà qu'il n'avait même pas fait l'effort de s'accouttrer autrement qu'avec un habit de tous les jours, un jean un peu trop lâche, aux genoux verdâtres à cause du foin de ses bêtes, et ce pull camionneur troué aux coudes, dont les bouts de laine font de minuscules franges en forme de tortillons – oui, même si au moins il s'est rasé, est-ce qu'il n'aurait pas pu faire un effort, alors qu'il a pris le temps de tout préparer ?

Mais tout ça va bientôt s'évaporer ; ni Nathalie ni Lydie n'y penseront plus dans quelques minutes, trop occupées à détailler la réaction de Marion quand elles lui auront offert leur cadeau.

Elle te plaît ?

Oui... Oui, oui, elle est super. Elle est...

Marion prend la montre et la tourne, la retourne, c'est une montre très classique – boîtier en acier inoxydable, trois aiguilles, de forme ronde, au cadran blanc, de la marque Pulsar. Une montre qu'elle pourrait trouver jolie si elle prenait la peine de la voir, plutôt que de rester là à l'observer sans la laisser s'imprimer sur sa rétine – une montre qu'elle aurait sans doute aimé qu'on lui offre, dans d'autres circonstances, et qu'elle aurait pu admirer dans la vitrine du bijoutier en prenant le temps de se dire qu'elle aurait envie d'une montre comme celle-ci, se reprenant aussitôt, à quoi bon une montre, puisqu'on a l'heure sur son téléphone et qu'on traîne celui-ci comme une excroissance de son cerveau dans son sac à main ? Mais elle n'a pas eu le temps de se dire que la montre lui plaît, pas eu le temps de convoquer des idées qui n'ont plus aucun sens – le temps que les deux filles lui offrent le boîtier, qu'elle déchire le paquet-cadeau en faisant bien gaffe de ne pas faire remarquer comment elle étouffe, comment elle voudrait échapper à l'attention des deux frères qui se sont approchés, curieux, amusés de son embarras et de ses tentatives dérisoires pour ne rien en montrer – eux qui se délectent de la voir jouer le jeu, *leur jeu*, celui qu'ils ont préparé avec tant de conviction et de patience qu'ils en savourent tous les effets sur elle, la moindre hésitation, le moindre faux pas. Car tout est douloureux dans la réaction de Marion ; tout est une joie pour eux, qui aiment voir comment elle essaie de se tenir au-dessus du vide qu'ils ont ouvert sous ses pieds, guettant le moment où elle va tomber, commettre une erreur – est-ce qu'elle va tomber, ou, au contraire, sera-t-elle capable de ne pas commettre une seule maladresse, de ne pas flancher ? Est-ce qu'elle va tenir et prendre le temps de s'occuper de ses deux collègues jusqu'à ce qu'elles partent, de prendre le champagne avec elles sans

éveiller leurs soupçons ? Est-ce que Marion se dominera, se contrôlera, qu'elle simulera avec ses collègues aussi bien qu'elle obéira et se résignera à ce qu'on lui demande de faire, est-ce qu'elle aura la force de se soumettre à ce qu'ils lui imposeront jusqu'à la fin de la soirée ?

Oui, t'es sûre ?

T'es sûre parce que –

Oui oui, elle est...

Elle te plaît ?

Oui super... elle est super. Elle est vraiment... vraiment oui...

T'as l'air de –

Non non vraiment, c'est vraiment, je te dis, elle est belle, elle est...

Pour l'instant, on est autour de la table ; on boit du champagne en s'attardant sur les mains de Marion, comment elle soupèse la montre, la fait passer d'une main à l'autre,

Ben vas-y, essaie-la,

comme si elle avait déjà décidé qu'elle ne la passerait pas au poignet,

Ben vas-y,

comme si elle voulait à tout prix prendre le temps avant de devoir jouer les embrassades et les remerciements, car elle ne se voit pas affronter ses copines les yeux dans les yeux en

Merci c'est vraiment –

imaginant la scène et l'hypocrisie dans laquelle celle-ci la jettera quand il faudra

C'est super –

Ben vas-y, qu'est-ce que t'attends ?

jouer l'émotion pour une montre alors qu'elle ne la voit même pas entre ses doigts, qu'elle n'arrive pas à l'imprimer dans son cerveau, alors qu'elle se réfugie en observant chaque détail, tous les reflets sur le verre, sur les aiguilles elles-mêmes, cette sensation de froid sur sa peau, et, pourtant, il va bien falloir remercier et faire comme si toute l'émotion qu'elle ressent maintenant ne venait que de ça, un cadeau qu'on lui fait, comme si tout ce tremblement en elle et ses joues qui s'enflamment, l'envie de pleurer qui monte et cette incapacité à redresser le visage vers ses amies, comme si tout ça ce n'était que l'émotion due à un cadeau qu'elle n'a même pas l'idée de trouver beau.

Dans quelques secondes, elle n'aura pas le choix, mais elle veut retarder ce moment, et, si elle relève les yeux, c'est uniquement pour chercher Patrice, pour qu'elle et lui se disent sans un mot leur résignation et la compréhension de ce qu'ils doivent faire, elle sait ce qu'elle doit faire, ce que Denis et Christophe savent aussi très bien, ce qu'elle se résignera à faire – cette façon d'obtempérer et de gagner du temps alors qu'elle ne sait pas ce que ça veut dire –, du temps *gagné*

sur quoi et pour en faire quoi, quoi faire, en attendant quoi, malgré cette tentation qu'elle a de dire à ses amies qu'elles feraient mieux de rentrer, en prétextant, pourquoi pas, qu'elle veut aller se coucher parce qu'elle ne se sent pas bien, qu'elle n'en peut plus, oui, toutes les émotions à cause du chef de projet, vous comprenez, elle voudrait qu'on la laisse tranquille ou qu'on remette à demain, ou quoi d'autre comme solution pour que tout s'arrête, que les deux autres – non pas ses collègues, mais les deux hommes – disparaissent et retournent loin dans un passé qui est mort depuis plus de dix ans, ce dont elle ne dira rien, elle ne dit rien encore, personne n'y croirait, et l'idée même ne résiste pas au coup d'œil qu'elle adresse à Patrice, le temps pour elle de retenir, encore une seconde, le moment d'affronter ses deux amies en leur serinant

Merci, merci, oui, elle est super...

cette phrase idiote et simple que le ton démentira, un remerciement banal, cette phrase-ci ou une autre qui s'étouffe dans sa gorge, se termine, exténuée, à bout de course,

Merci les filles c'est super...

Ben vas-y, essaie-la !

et elle en est encore là, combien de temps après avoir ouvert le paquet que Nathalie lui avait tendu d'une manière un peu solennelle, pendant que Lydie en rajoutait avec une note de légèreté trop appuyée, sans doute avec la volonté de cacher son embarras, de masquer l'appréhension que Nathalie et elle éprouvaient face à la réaction de Marion devant ce cadeau dont elles n'étaient pas sûres,

Si elle ne te plaît pas tu peux la changer,

l'une et l'autre se mettant presque trop vite à vouloir la rassurer,

On n'était pas sûres de la couleur mais on s'est dit,

Non non c'est bien,

elles veulent savoir ce qu'ils en pensent, Christophe, Denis,

Elle est très jolie, très bien,

et c'est à peine si elles demandent à Patrice,

Ben vas-y, essaie,

Essaie-la,

Qu'est-ce que t'attends ?

On avait pensé couleur doré-rose,

Le bracelet, la maille milanaise ils appellent ça,

Essaie-la, qu'est-ce que t'attends ?

Marion entend et ne regarde personne, elle murmure,

Mais non, non, elle est très bien, elle est très bien je vous dis...

et n'arrive pas à détacher les yeux de cette montre qui continue à danser entre ses doigts comme un animal, un être autonome, vivant et froid, lointain, indifférent ou peut-être même hostile.

Marion commence à passer le bracelet à son poignet. Elle cherche

l'attache, la trouve, le fermoir, jette un coup d'œil à l'heure, n'en finit pas de fixer les aiguilles, l'heure monotone qui ne tourne pas, à part sur la plus fine des aiguilles, qui semble tourner dans le vide et tourner si vite qu'elle fait comme du surplace. Marion n'en finit pas de faire danser son poignet devant elle et puis soupire – un soupir excessif, elle retire la montre d'un geste trop vif – où sont mes, oui, elle cherche ses cigarettes – les voici –, prend le paquet et retire une clope.

Les filles savent que dans quelques minutes elles demanderont d'où ils viennent, qui ils sont, si c'est Patrice qui les a invités sans prévenir Marion ou si c'est Marion qui les a invités, en se demandant bien – si c'est le cas et qu'ils sont à ce point importants qu'elle les invite à son anniversaire – pourquoi elle n'avait jamais trouvé le temps de leur parler d'eux, même par une simple allusion. C'est dommage. D'autant plus que Denis et Christophe, eux, au moins, sont bien habillés.

Nathalie et Lydie se disent que ces deux-là ont pris la peine de prendre une chemise blanche – et repassée –, une veste, de faire comme pour une grande occasion. D'ailleurs, quarante ans ce n'est pas rien, le mitan de la vie ce n'est pas n'importe quoi. Les deux filles, si elles n'osent pas encore demander, se disent que Christophe et Denis viennent de loin pour cette soirée, que c'est peut-être pour ça qu'on n'a jamais parlé d'eux. Peut-être qu'ils attendent cette soirée depuis longtemps, qu'ils ont pris des RTT pour venir quelques jours ici ? Mais qu'est-ce qu'ils font comme travail, sont-ils plutôt des manuels ou des intellectuels, des fonctionnaires ou des artisans, des citadins ou des ruraux, on ne le sait pas, alors on cherche dans les détails qui pourraient dévoiler des informations sur eux, leur façon de parler, de se tenir ; on se demande bien d'où ils viennent ces deux-là, même si l'on se dit qu'on ne les imagine pas venant d'un lieu très proche d'ici, car dans ce cas on les connaîtrait déjà, on les aurait déjà vus, c'est sûr, il y aurait bien eu une autre occasion pour les rencontrer, on aurait déjà parlé d'eux, c'est encore plus sûr. Il faut donc qu'ils viennent de loin et qu'ils ne se soient pas vus depuis longtemps avec Marion, peut-être des frères, elles cherchent – elles croient trouver – des points communs, des airs de famille, des faux airs, pas vraiment des ressemblances mais une intonation commune, un accent – celui du Nord peut-être ? non, de l'Est ? –, une façon de se tenir ? de sourire, même si pourtant Marion n'a jamais parlé de sa famille. Mais elle a l'air si émue, Marion, si troublée – d'un trouble étrange il est vrai, car elle n'est pas *émue* comme on l'est par un trop-plein d'émotions quand celles-ci sont heureuses, mais *émue* comme on serait bouleversé par un coup inattendu, un flux d'émotions qui remontent d'on ne sait où, un tremblement qui la traverserait et dont elle aurait du mal à contenir la

puissance – est-ce que la joie de retrouver, disons, peut-être des frères, aurait été gâchée par Bergogne, parce qu'il aurait dit qu'il n'aimait pas les voir, ou peut-être qu'il n'a pas pu s'empêcher de lui balancer une saloperie devant la joie qu'elle aurait pu éprouver à l'idée de retrouver des témoins d'une vie d'avant lui, comme s'il pouvait jalouser ses deux frères ou des cousins ou – non, on ne sait pas, on ne sait rien –, pas même si ces deux-là peuvent être des frères car, après tout, jamais elle n'a parlé de sa famille ni d'une fratrie ou de ses parents, à part son père, dont on sait qu'elle ne l'a pas connu ou qu'elle l'avait peut-être entrevu une fois ou deux, ou bien qu'elle savait juste qui il était, mais qu'il avait refusé de la reconnaître à sa naissance.

Elles demanderont s'ils sont une forme de cadeau, de surprise, peut-être pour en savoir plus sur eux, ou pour alimenter la conversation, montrer qu'on s'intéresse aux autres, qu'on cherche à les connaître et qu'on ne reste pas replié sur son quant-à-soi. Elles leur poseront un tas de questions qu'en réalité elles se posent déjà, chacune par-devers elle, mais se doutant bien que l'autre se pose les mêmes, et toutes les deux savent aussi qu'elles attendront que la soirée soit bien avancée pour les poser, histoire de ne pas se montrer trop intrusives ni curieuses ; elles attendront après qu'ils auront tous dîné et que la voisine aura débarqué avec les gâteaux. En attendant, on racontera des blagues, Christophe et Denis n'ont pas l'air d'être timides, drôles même, avec eux on ne parlera pas de politique, à part peut-être pour balancer quelques vacheries sur tout ce monde d'en haut qui n'a jamais foutu les mains dans le cambouis, mais sans dire ce qu'on en pense vraiment, de ce monde, non, pas ce soir, ce soir ce sera juste pour le plaisir de torpiller nos édiles et puis on parlera sans doute de travail, encore,

Vous travaillez dans quoi ?

ou du dernier fait divers entendu à la télé, ou de la dernière info un peu croustillante, on aura bientôt devant les yeux cette brillance de l'ivresse qui illumine toute chose et la rend palpitante le temps d'une soirée, un coup dans le nez qui rendra toute discussion sérieuse dérisoire ou dérisoirement plombante. Lydie et Nathalie feront attention de ne pas trop boire, histoire de ne pas dire trop de conneries, même si elles aiment en raconter et ne se priveront pas de balancer, ça non, on est là pour s'amuser, mais on fera attention parce qu'il faudra rentrer et que, même si *titine* connaît la route – elles ont toujours appelé leur voiture *titine* –, il y a souvent un képi en embuscade, et déjà l'appréhension à l'idée de reprendre le boulot le lendemain avec la gueule de bois. Elles feront attention et elles le savent, mais elles savent aussi que des résolutions qu'on prend avant de débarquer dans une fête, le plus souvent la plupart s'effritent au fur et à mesure qu'on va boire et rire – elles le savent bien, c'est aussi à ça

qu'on reconnaît une bonne soirée, à sa façon de les inviter à enfreindre les limites qu'elles s'étaient elles-mêmes fixées.

Christophe et Denis perçoivent tous ces mouvements qui montent et s'installent chez les deux collègues de Marion ; ils sentent ces montagnes russes et ces doutes qui vont, viennent, refluent, disparaissent puis resurgissent, et les deux frères aiment ce mélange de futilité – de la légèreté due aux bulles de champagne à l'effet de surprise qu'ils ont su si bien faire fructifier dans le hameau –, comme ils aiment se dire que décidément Les Trois filles Seules n'ont jamais aussi bien mérité leur nom : la voisine, la femme et l'enfant, à qui il faudrait ajouter le mari, c'est sûr, et les deux copines. Et que c'est jouissif, dans l'esprit de Christophe et surtout dans celui de Denis, ce mélange de fête et de terreur suspendues, oh oui, qu'il les récompense, déjà, de tout ce temps passé à attendre cette soirée ; qu'il est jouissif aussi de voir ce moment, avec tout ce qu'il y a derrière de préparations, les heures à y réfléchir, à se le passer dans la tête – et qu'il les récompense, oui, quand il leur montre le long travail de l'inscription de la terreur sur le visage de Marion, dans les gestes de Marion, dans la voix de Marion, car ils ne doutent pas une seconde qu'elle se souvienne de quoi ils sont capables, puisqu'elle a été jusqu'à se marier avec un type comme lui, là, ce type qui reste bloqué face à ce verre auquel il n'est même plus capable de toucher.

D'ailleurs, au moment où les filles offrent sa montre à Marion, personne ne s'étonne que Bergogne ne lui ait encore rien offert – ce cadeau oublié juste à côté, dans la cuisine, qu'il avait pourtant pris du temps à emballer. Mais, pour lui comme pour elle, ça n'existe plus. Tout ça s'est effondré, sauf que lui, contrairement à Marion recevant la montre de ses amies, n'est pas obligé de faire semblant de continuer la parodie. Pour Marion c'est autre chose qui se joue, une montre et le cadran redoutable et les aiguilles qui filent, tricotent, détricotent, régulières et sans état d'âme, ce qui se passe, c'est-à-dire pour elle, ce soir, comme si toute sa vie tenait dans cet instant précis en se baladant entre ses doigts – un anniversaire – quarante ans – et soudain la montre lui brûle les doigts et elle, plutôt que de l'essayer comme on le lui demande encore parce que la première fois on n'a pas bien vu – ou bien est-ce à cause de cette insistance à exiger d'elle qu'elle la passe à son poignet ? –, elle ne peut pas le refaire, pas garder la montre au poignet, non, elle l'a retirée aussitôt et elle a eu un mouvement de rejet presque imperceptible, quelque chose d'impulsif qui refuse, elle lâche la montre – une vague de mélancolie qui l'inonde, un élan vers Patrice –, ça la submerge, elle sent monter aux yeux des larmes qu'elle ne sait pas retenir – ou qu'elle retient malgré tout, trouvant la force de ne pas les laisser quitter le bord de sa paupière, les retenant de rouler sur la joue ; elle ne peut rien face à lui, tout à coup elle voit sa beauté

à lui – c'est de sa beauté, parce qu'il l'ignore, parce qu'il ne la sait pas, c'est de ça qu'elle lui en veut le plus souvent, d'être beau sans le savoir, elle qui n'est pas si jolie que les hommes le croient, qui confondent sexy et belle, elle qui est tellement fatiguée de ça ; elle s'en veut parce qu'il est là et qu'elle n'a jamais été capable de le rendre heureux, incapable de ça, même si au début elle avait cru que ce mariage pourrait être réussi, même sans sa conviction à elle, parce qu'il y croyait tant pour deux qu'elle s'était raconté qu'il lui suffirait d'y croire à moitié.

Maintenant elle sait que non, et cette réalité-là, au moins, elle est prête à la regarder en face.

Il y a une garantie, je crois que c'est deux ans.

Faut que tu renvoies le papier ou que tu le fasses sur leur site.

Ils font chier avec Internet.

Tout passe par Internet, même une montre il faut –

Oui, c'est comme ça.

Vous avez du réseau ici ?

Pourquoi on n'aurait pas de réseau ? c'est pas la brousse ici.

Et ça repart tout de suite. Les filles qui répondent à Denis et Christophe, Christophe qui les poursuit de son sourire, qui se penche sans même se rendre compte qu'il le fait, vers Nathalie – la plus jolie des deux, c'est vrai – la rousse –, oui, ça repart tout de suite, pourquoi le silence est si court, pourquoi, sinon parce que derrière le silence il y a l'évidence d'un vide si vertigineux qu'on répugne à s'y précipiter, comme on redoute de parler à voix non pas basse, mais normale, alors on hausse le ton, on parle de plus en plus fort, mais c'est vrai que ce n'est pas seulement dû à cette peur du silence qui monte, comme si c'était de plus en plus insupportable et dangereux, qu'est-ce qu'on entendrait si seulement tous se taisaient, qu'est-ce qui se passerait si on fermait les yeux et qu'on attende, mais c'est impossible, Marion s'est levée pour embrasser ses copines et elle les prend dans les bras et les remercie, les filles sont presque inquiètes, tremblantes de rire pour cacher qu'elles sont mal à l'aise et peut-être tremblantes elles aussi d'une sorte de stupeur qui s'insinue, de ne pas reconnaître Marion dans la façon trop pressante qu'elle a de les étreindre, avec une densité qu'on ne lui connaît pas – qu'est-ce que c'est que cette gravité ? Denis se contentant de sourire avant de lâcher,

On est ravis que vous nous ayez rejoints, hein, pas vrai les Bergogne ?

et ça, il le dit à voix haute, au bord d'un rire dont il n'essaie même pas de retenir le sarcasme ou la méchanceté, mais qu'il retient suffisamment pour ne pas le laisser exploser. C'est quelques secondes, à peine quelques minutes pendant lesquelles Christophe est reparti

dans la cuisine. De là-bas il ne perd pas une miette de ce qui se passe dans la salle à manger, il hausse la voix pour se faire remarquer,

C'est prêt !

comme si les autres n'attendaient que ça, suspendus à ses lèvres et qu'ils ne l'avaient pas entendu, comme s'il voulait que même en marge dans la maison on pense qu'il occupe toute la place, revenant de la cuisine vers la salle à manger en ayant tout prévu, comme si ce qui va se passer il l'avait aussi prémédité, minuté, préparé, mitonné comme les ris de veau.

Sauf que lui, maintenant, il reste figé dans l'encadrement de la porte de la cuisine, saisi, incapable d'avancer, son plat de porcelaine dans les mains et un torchon pour ne pas se brûler – il reste muet, comme embrumé dans les odeurs de ris de veau et de morilles, quand quelque chose se fige sur ses lèvres, les yeux rivés à la terrasse devant l'entrée de la salle à manger –, est-ce qu'il comprend et qu'il laisse échapper, face à ce qu'il voit derrière la porte, dans la nuit, surgissant comme une tache livide et maigre qui se précipite, un mot, un souffle ? Christophe n'a pas le temps de paniquer, de réfléchir, pas plus le temps d'interrompre les filles

Bon, nous, on ne va pas remanger,

et le vin rouge qui coule déjà dans leurs verres, Denis occupé à les servir et ne se rendant pas compte, ni Marion, ni Patrice, absents à eux-mêmes, trop lointains tous les deux, non pas cachés ou partis mais seulement absents de tout et ne voulant rien ; il leur faut peut-être une fraction de seconde de plus que les autres avant de comprendre ce que Christophe a vu de la porte de la cuisine et qui vient de dehors : la porte s'ouvre, et vient débouler dans la salle à manger, la gueule en sang, les mains en sang, en criant ou en laissant échapper comme un cri – ce cri qui revient haletant et ces mots empêchés dans sa bouche – sons, syllabes, suspensions, répétitions, articulations comme passant par-dessus bord, laissant toute la maison de Bergogne comme pétrifiée – comme un éblouissement trop grand – une explosion – non – rien n'explose ni ne se fracasse, c'est seulement la porte qui s'ouvre, le froid qui entre – un coup de vent peut-être plus glacial qu'un autre – Bègue, la présence de Bègue comme une fulgurance – les visages qui se tournent vers lui – s'immobilisent – mais pas seulement les visages – les corps – le temps – l'espace lui-même qui se referme et se resserre comme une minuscule enclave appelée à disparaître, bientôt engloutie par ce corps stupide qui tend le bras pour montrer la main en sang,

Elle m'a,

Elle m'a,

et les larmes dans la voix de Bègue, la colère et surtout les larmes d'une frayeur plus grande que lui qui – les autres ne le savent pas

encore – ne les voit pas, ou si peu, parce qu’il est ailleurs dans ses pensées, parce qu’il n’y a pas que ses mots et sa voix qui trébuchent, pas que ce qu’il voudrait crier et dire à ses frères pour expliquer pourquoi il doit débouler comme il le fait, n’ayant plus le choix, ne pouvant pas faire autrement que de tout foutre en l’air, oui, il a tout fait bien pourtant, il en est sûr, mais est-ce qu’il pouvait se douter qu’elle essaierait de le planter avec un cutter de merde et est-ce qu’il avait eu le choix, ressentant la brûlure de la lame, soudain ne se contrôlant plus autant qu’il aurait fallu, et fermant le poing, oui, c’est vrai qu’il a cogné fort, mais ils auraient fait pareil, c’est sûr, il a cogné comme il n’a jamais tapé de sa vie, criant,

Salope, salope, pourquoi tu fais ça, pourquoi tu –

il a senti le crâne se fracasser, craquer, il a senti la femme s’effondrer et sa tête qui cogne contre le carrelage, il l’a ressentie dans tous ses membres, le sang sur la main droite qui a tout dégueulassé, ça pisse le sang très vite, le poing qui tape et résonne dans tout le corps – son corps à lui, car de celui de la femme qui gît par terre il n’a plus conscience depuis longtemps,

Elle m’a,

Elle m’a,

et il avance devant lui sa main couverte de sang, pour prendre tout le monde à témoin et déjà se justifier – un gosse qui gueule parce qu’on vient de le prendre sur le fait, comme si ce fait n’était rien, rien du tout, comme si en gueulant plus fort on finirait par le plaindre, lui, de ce que la vieille folle de voisine l’avait obligé à la tabasser à mort.

Morte avant de l'être – car pendant quelques minutes c'est une morte qu'il a entendue lui parler dans l'atelier de Christine –, cette masse, les cheveux défaits, étalée sur le carrelage, et le sang qui coule, oui, le sang se mêlant aux cheveux et soudain tout s'est arrêté en lui – sa voix ou toutes ses voix qui se chevauchaient pour réclamer qu'elle arrête de le provoquer comme elle l'avait fait, comme si toutes les phrases qu'elle avait prononcées, les accusations qu'elle avait portées, il les garderait en lui, toutes, convaincu que les phrases blessantes sont celles dont on ne guérit pas, qu'un rien ravive et fait éclater, car ce que disaient les mots de Christine c'était la vérité nue, celle qu'il aurait tout fait pour ne jamais entendre, et c'est pourquoi il avait fallu encaisser jusqu'à ce qu'elle arrête

Tu ne comprends pas ?

de l'humilier en

Qu'ils se moquent de toi ?

attaquant ses frères,

Ils s'amusent et toi tu restes là ?

et quand il a vu le sang dans les cheveux, tout ce sang qui s'étale, fleurit sur le sol, et elle qui ne bouge plus, son corps qui avait lâché, les bras et les jambes qui ne résistent plus, mous et tout à fait inoffensifs, elle ne gueulant plus, ne poussant plus ces petits cris ulcérés de bête qu'on égorge – le cri des lapins qu'il avait vus une fois à la télé –, alors la colère et l'aveuglement ont cessé, Bègue a vu la femme dans son sang, sur le carrelage, avec les lumières trop crues qui déshabillaient la mort et lui montraient ce qu'il avait fait, comme elles le montreraient aux tableaux, tout à l'heure, après qu'il sera parti, lui cette fois tout à fait conscient d'avoir les mains poisseuses de sang – le sien à lui, le sien à elle – conscient de tout – comme s'il était revenu après s'être absenté trop longtemps au cœur de cette folie dans laquelle il avait pu se lover combien de temps – des secondes, des minutes à tabasser une femme parce qu'il avait cru

Pour qui tu te prends pauvre petit con ?

pouvoir l'embrasser ou lui caresser le cou ? la bouche ? et cédant à sa rage parce qu'elle,

Pour qui tu te prends pauvre petit con ?

jetant la brûlure de la lame dans un geste si dérisoire – pas si faible, non, c'est un geste déterminé et très motivé, très direct, et s'il ne réussit pas, ce geste, à planter la lame comme il faudrait, c'est que celle-ci est rouillée, émoussée, qu'elle ne coupe rien que des feuilles de

papier mais qu'elle n'est pas capable de se planter dans la chair, à peine de l'érafler, de l'entailler, ce qu'elle fait pourtant, estafilade longue et superficielle, cette brûlure, le temps de s'en étonner, de pousser un cri ou de le retenir, de serrer la mâchoire, de saisir la main de la femme et de la tordre, d'appuyer, d'écraser sa paume, ses os, ses doigts dans sa main à lui en laissant échapper du fond de son ventre, sifflant par la bouche, lentement, comme un murmure sale et profond – salope – salope – salope pourquoi tu fais ça – pourquoi tu fais ça et peut-être que s'il n'avait pas vu la terreur dans ses yeux il n'aurait pas frappé.

Ça n'a pas duré si longtemps ; elle est tombée vite, n'a pas résisté longtemps. Et puis sa voix à lui a changé ; ce ton guttural et profond s'est transformé en une suite de cris presque aigus que lui-même n'entendait pas, il a gueulé tout le temps qu'il frappait comme s'il frappait avec sa voix – et puis, lorsqu'elle a été à terre, qu'il a enfin compris qu'elle ne bougeait plus et que du sang débordait de la chevelure sur le carrelage, la première pensée ça a été celle où se mêlaient à l'étonnante jouissance de se libérer du devoir de bien faire, la certitude de la déception de ses frères – la colère de Denis – le mépris de Denis. Pendant une minute, il reste devant la femme par terre, et, suffoquant, il a envie de se pencher sur elle, de la retourner pour avoir son visage en face et de vérifier si le massacre est complet – avec cette voix qui veut lui répéter qu'elle n'est pas morte, qu'elle ne peut pas, il ne faut pas, juste évanouie, blessée, oui, il faut qu'il l'aide. Mais il se penche vers elle et ne peut pas tendre les bras. Il plie les jambes, il approche, il avance son bras, tend sa main, il veut mais il hésite tellement, il ne peut pas la retourner, la toucher, la prendre pour la retourner et l'aider et il se contente d'un geste idiot – avec l'index, doucement, lentement, oui, se contente, comme avec la peur de se brûler, de se faire mordre, de la caresser presque, c'est-à-dire la caressant au-dessus des cheveux, à quelques millimètres, puis hésitant encore, il l'a touchée, a caressé les cheveux et s'est levé d'un bond, comme surpris de son propre geste, lui demandant à elle de se relever – de dire que ça allait – que ça irait – mais la vérité c'est qu'il voyait bien qu'elle ne bougerait plus, et l'odeur du sang a tout envahi, ses yeux, sa tête ; un moment l'idée lui a traversé l'esprit de mettre le feu dans l'atelier, de sortir en courant pour laisser la maison brûler, mais par-dessus son épaule il a été rattrapé par l'oeillade moqueuse du gars avec qui il était à l'école, derrière sa fenêtre, le bois qui brûle dans la cour de la ferme et la chaleur du feu qui l'oblige à se mettre à poil et à laisser sur sa peau briller la couleur du feu, une nuit d'été – la fureur du brasier et les flammes qui montent vers les étoiles d'un ciel d'été pour guider les extraterrestres jusqu'à lui, étouffant la sirène des flics – le bleu de la sirène – les ambulanciers aussi – le blanc.

Il a pleuré tellement que finalement il a pu reprendre un peu de force. Et sans doute il a murmuré que tout ça devait s'arrêter, qu'elle avait raison et qu'il allait prévenir ses frères de tout laisser en plan et de partir, qu'on était resté trop longtemps et que maintenant ça devait se terminer, maintenant il était fatigué d'une fatigue si grande, tellement désolé – ses larmes baignant ses joues rouges de honte – ses mains de sang – qu'est-ce qu'il fout là, il se demande ce qu'il fait ici, pourquoi il est ici, c'est bien ça qu'il aimerait comprendre, maintenant, le temps de se rappeler qu'elle l'a blessé et qu'il a fait valdinguer le cutter très loin mais qu'il continue à saigner – il faut qu'il s'occupe de ça –, et dans la salle de bains il se passe la main sous l'eau froide, dans la vasque où il avait balancé le téléphone ; il a ce réflexe étrange de préserver le combiné en le retirant du lavabo avant d'ouvrir le robinet, en le posant sur le rebord, comme si c'était important de ne rien casser, comme s'il n'était pas capable de voir l'absurdité de sa précaution ; mais c'était il y a si longtemps qu'il croit que c'était un autre jour, dans une autre vie, avec une autre personne et peut-être même dans une autre histoire – est-ce que c'est son histoire à lui ? Il laisse couler l'eau froide sur sa blessure – une entaille qui est longue mais pas profonde – entre le pouce et l'index. Il cherche de quoi se soigner et enroule sa main dans une serviette ; ça le soulage, il faudrait de quoi se désinfecter, mais il ne trouve pas, ni ça ni pansements, alors il laisse tomber ; ça saigne de nouveau et il ne se rend même pas compte qu'il vient de passer sa main sur son visage, qu'il s'est foutu du sang partout. Et déjà il voit la réaction consternée de ses frères et leur colère, et c'est peut-être pour ça qu'il a couru si vite, se racontant qu'il va arriver alors qu'ils seront en train de boire des verres et peut-être d'embrasser les deux filles, et qu'est-ce qu'ils auront fait de Marion et de son mari, de la gamine – oui, la gamine – il pense à la gamine –, mais c'est à cause de la peintre, il l'aimait bien, la peintre, qu'est-ce qu'il lui a pris de l'attaquer ? il n'a pas voulu ce qui s'est passé et il n'y est pour rien, ce n'est pas sa faute à lui car il aurait suffi qu'il l'enferme dans sa chambre en attendant que tout ça se termine, et peut-être même qu'à la fin elle lui aurait pardonné pour le chien, mais elle a préféré faire la maligne et elle a préféré le trahir et lui

Elle m'a,

Elle m'a,

et on le voit qui traverse l'atelier et la cuisine et ouvre la porte en courant et en laissant échapper des râles entre pleurs et cris ; on le voit qui longe la maison, aborde la terrasse des voisins et il a à peine le temps de courir qu'il arrive sur la terrasse, la porte-fenêtre. Il voit la salle à manger éclairée et la table, la déco, les lumières, ça scintille, ça brille, les filles de dos qui ne le voient pas encore et lui qui aperçoit

Denis leur servant du vin, Bergogne assis un peu plus loin qui ne s'intéresse à rien, Marion figée comme un plâtre, il court et attrape la poignée de la porte – le sang qui colle – le froid de la poignée – Christophe dans l'encadrement qui vient de la cuisine – Christophe à l'arrêt avec son plat entre les mains – son frère Christophe qui le mate sans bouger et la mâchoire qui lui tombe sur les grolles comme s'il n'avait jamais rien vu, et le voilà qui entre, Bègue, dans la maison de Bergogne, mais c'est pas de sa faute à lui putain pas de ma faute à moi si elle m'a,

Alors ce qui se passe va très vite, et c'est comme si seulement un très long ralenti pouvait le rendre visible.

D'abord le froid qui s'engouffre et la voix de Bègue, cassée, crissant.

Mais peut-être qu'avant de le voir, lui, avant la main qui avance et veut montrer sa blessure en tremblant, avant même sa voix – peut-être qu'avant même de l'entendre ou de comprendre qu'ils l'entendent, avant de le voir avançant vers eux le visage en sang et la main tendue pour accuser Christine et pour se défendre déjà, avant ça, donc, c'est vers Christophe que tous se tournent, y compris ceux comme Denis, Marion et Patrice, qui pourraient voir Bègue et n'arrivent pas à le repérer – son image qu'ils n'arrivent pas à enregistrer comme ils refusent encore d'entendre sa voix et ses mots bafouillés, ses pleurs cafouillant dans sa voix parce que tout ça est malgré tout trop timoré, trop refermé sur lui-même et non projeté vers eux, contrairement à ce que fait Christophe, car c'est vers Christophe qu'ils se tournent, vers lui qui est plus rapide que les autres dans sa réaction, encore plus présent dans sa réponse que Bègue avec sa façon de débouler, Christophe qui ne reste pas planté comme il l'a été quelques secondes – le temps de comprendre ce qu'il avait vu derrière la porte-fenêtre et que l'image de son frère débarquant s'imprime en lui et lui ordonne d'agir –, avec cette façon qu'il a eue de courir vers la table et de laisser tomber trop tôt – en le lâchant au-dessus de la table, bien avant de toucher la nappe – le plat en porcelaine qui ne se fracasse pas au contact de la table mais va comme explosant d'un bruit si net, si tranchant, que tous les yeux sont accrochés à ce vieux plat d'un blanc laiteux, ce plat si peu profond que chacun a pu assister au spectacle des morilles, des ris de veau et de la sauce se répandant autour du plat, coulant d'abord parce que le plat a penché, a failli tout renverser d'un côté, une partie de la sauce d'abord ruisselant au milieu de la table, formant un paquet brûlant et compact sur la nappe, giclant ensuite quand le plat a claqué contre la table, des éclaboussures comme des points s'étalant en une constellation folle et imprécise, dans un cercle plus vaste qui s'étend, a sans doute taché des vêtements, peut-être le mur, le sol – ce dont personne ne s'aperçoit car

ce que tout le monde voit c'est comment le plat, dans sa chute, a entraîné une flûte presque remplie de champagne qui se renverse – le champagne crépitant sur la nappe, mousseux, blanc irisé, avant d'être épongé par le tissu et d'y laisser une forme longiligne, comme une ombre exagérément étirée, puis cette couleur jaune paille qui assombrit l'éclat de la nappe – bruit du verre qui se brise –, un triangle de verre, très net, à la place du contact entre le verre et la table, mais ce n'est rien, un bruit mat que personne n'entend car déjà c'est la voix de Christophe qui prend tout l'espace,

Putain Bègue !

la voix de Christophe alors qu'il ne s'est encore passé que quelques secondes, si peu entre le moment où Christophe a vu son frère arriver sur la terrasse et celui où il est entré, quelques secondes où ce qui fige les autres c'est de voir Christophe bondir, balançant le plat comme s'il venait de se brûler et hurler,

Putain Bègue !

comme si cette fois on ne jouait plus rien, qu'il n'y avait plus rien à jouer et que tout était fini, que Christophe avait pourtant déjà un coup d'avance en sonnant la fin du jeu, libérant les autres du même coup, eux qui d'abord ne le comprennent pas, s'étonnent, s'offusqueraient presque et pour un peu lui reprocheraient de trahir quelque chose qu'on avait mis en place ensemble, oui, ça s'est fait ensemble, ce silence commun, tous d'accord sur ce qui les retient ensemble – le même jeu d'un bout à l'autre de la menace – le couteau – Christine – et voilà qu'on est débarrassé des faux-semblants dans lesquels on tenait engoncé comme dans des vêtements étriqués.

C'est d'abord ça qui les surprend, qui fait que tout le monde sort de cette étrange léthargie dans laquelle, sans même vraiment s'en rendre compte, on s'était laissé glisser, y compris Nathalie et Lydie qui sont les premières à bondir de leur chaise – qu'est-ce qu'il lui prend de lâcher le plat comme ça, et puis, quelques secondes plus tard – ce type, c'est qui ce type ? putain mais il saigne – les taches de sauce – sa voix, la voix de Christophe et son ton si brutal quand il se jette au-devant de son frère – le temps pour les autres de le voir – de comprendre cette présence – d'abord la voix – ensuite la main –

Putain Bègue !

et alors tous se lèvent,

Qu'est-ce que tu fous là ?

tous debout presque dans le même mouvement – les crissements des chaises contre le carrelage – la chaise de Bergogne qui tombe sur le côté, rebondit, des cris aussi – des voix comprenant qu'il est trop tard, que quelque chose arrive qui les a déjà absorbés, débordés, Lydie qui a crié si fort, Nathalie qui se colle contre elle, les filles qui ne comprennent pas – ce type qui déboule avec sa main en sang, hurlant

et montrant sa main en répétant non pas comme on répète parce qu'on veut le redire mais parce que sa voix s'affole

Elle m'a,

Elle m'a,

et ne sait pas retenir ce hoquet de mots, lui avec la gueule dont il ne sait même pas qu'il vient de la tacher de son propre sang, qui cherche une phrase et tend sa main pour la montrer à tous les autres, sa main,

Regardez,

Lydie et Nathalie reculent comme elles peuvent,

Merde mais c'est qui, Marion ? c'est quoi ?

C'est du sang putain c'est du sang ?

Il est blessé ?

C'est quoi ce sang c'est quoi ?

Qu'est-ce qui vous arrive vous êtes qui ?

C'est quoi ça, c'est quoi ?

Elles n'en reviennent pas, ne comprennent pas, il faudra combien de temps encore avant que l'une d'elles trouve la force d'exiger de Marion qu'elle lui réponde, pour l'instant elles voient bien qu'on ne les envisage même pas, qu'on ne les entend pas,

Marion mais bordel qu'est-ce que c'est ?

Qu'est-ce qui se passe ici ?

Putain mais qu'est-ce qui va pas ici ?

Marion ne peut pas répondre – Marion a couru vers Bègue, relevant la tête, prête à le frapper, elle, si petite à côté de lui, elle commence à le gifler, des mains comme des nuées qui s'abattent sur ses joues, des baffes rapides qu'elle répète de plus en plus fort, de plus en plus et ses yeux à lui papillotent en réponse aux coups qu'elle lui donne,

Qu'est-ce que tu lui as fait ? Qu'est-ce que tu lui as fait ?

menaçante, n'entendant pas les voix des deux filles retranchées à quelques mètres maintenant, reculant encore, se collant contre le mur, se tenant l'une l'autre,

Marion mais qu'est-ce qui se passe ici ?

Marion n'écoutant pas pendant que Bègue,

Elle m'a,

Elle m'a, c'est elle qui m'a,

Bon dieu mais qu'est-ce qui se passe ici ?

C'est qui ce type ?

Pourquoi il saigne ?

Espèce de connard qu'est-ce que t'as fait ?

et lui comme un forcené,

Elle m'a,

un forcené,

Pas eu le choix,

Christophe tout près de lui,

Putain Bègue,

Christophe qui s'interpose mais pourtant laisse encore Marion le gifler – elle dont il sait qu'elle pourrait sans problème coller un poing dans la gueule de Bègue –, il s'étonne de la voir se contenter de lui lancer des dizaines de gifles, comme une rebuffade d'enfant, mais c'est tout, il la laisse faire, la laisse s'épuiser, laisse Bègue se cacher le visage avec ses mains,

Je voulais pas, je –

Christophe qui passe à côté de lui et lui balance une gifle insultante derrière la tête, du bout des doigts, une claque à laquelle Bègue ne s'attendait pas. Soudain il se tait. Une seconde, il passe sa main sur sa bouche en fermant les yeux. Une ou deux secondes. Deux secondes peut-être, Marion qui avance encore,

Qu'est-ce que tu lui as fait ? Tu vas répondre,

cette fois Christophe la retient,

Laisse tomber, toi.

et à peine Christophe avance vers Marion – un mouvement comme une menace, une façon de se dresser non pas pour protéger Bègue mais basculant vers Marion,

Ta gueule, toi.

Cette fois c'est Marion qui le dit, se dresse face à Christophe, plus rien ne la retient, cette fois c'est fini, ils ne peuvent plus les retenir et cette colère que Marion et Patrice ont dû refouler, maintenant elle sait qu'ils vont pouvoir la laisser exploser et qu'il suffit pour elle de se mettre à gueuler et de ne plus supporter leur présence ici et de lâcher tout ce qu'ils retiennent depuis trop longtemps,

Ta gueule, connard,

tout ce qui lui vient à la bouche – des insultes qu'elle jette non pas en criant mais en les débitant rageusement, sauf qu'en face Christophe n'a pas l'intention de se laisser faire et qu'il devient menaçant – elle le reconnaît enfin, comme ce jour où il avait profité de l'absence de Denis pour l'approcher d'un peu trop près, et qu'elle l'avait rejeté avec une telle suffisance, un tel dédain, qu'il avait conçu pour elle autant de haine qu'une attirance plus grande encore, mais ça s'était arrêté là, leur petit secret, oui, un secret enfoui dans d'autres secrets, celui qui liait Marion à Christophe, le baiser qu'il lui avait arraché avant qu'elle l'envoie valdinguer en lui demandant ce que Denis penserait si jamais elle avait l'idée de le lui raconter. C'est tout ça,

Toi non plus t'as pas changé,

qu'elle entend, une déclaration de rancœur et de haine, ça suffit pour que Christophe ait ce mouvement vers elle, ce mouvement qui suffit pour que Patrice réagisse enfin, maintenant il n'y a plus d'entrave, ils sont là, tous, est-ce que c'est seulement une pensée en Bergogne, non, Bergogne n'a aucune idée à ce moment-là, tout en lui

s'électrise et c'est juste comme une forme de libération, une sorte de colère émancipatrice que Bergogne accueille en lui, il se voit agir sans rien avoir prémédité, et, au lieu de faire comme il en avait vaguement eu l'idée tout à l'heure, de courir vers le salon pour saisir le fusil de chasse, une poignée de cartouches, non, il se contente de saisir un de ces couteaux à viande aux manches en argent sterling avec le dessin d'un ruban et d'un nœud, le poinçon à tête de Minerve, avec cette vieille histoire entendue combien de fois dans son enfance, les Allemands en quarante remerciant ses grands-parents pour leur hospitalité, allant jusqu'à leur offrir de partager leur repas à leur propre table, alors qu'à quelques kilomètres les mêmes avaient ordonné qu'on brûle cent habitants dans l'église du village – oui, les couverts en ont vu, cette permanence de la violence qui s'invite à la table des familles et des nations en jouant la comédie de la courtoisie –, et maintenant Bergogne a à peine saisi le manche et esquissé le geste de menacer que,

Pose ça tout de suite.

la pointe du pistolet sur lui – d'où il est apparu, d'où il est venu –, Bergogne n'a pas eu le temps de le voir, Denis gardant peut-être suffisamment de contrôle sur lui-même, calculant son geste, prenant dans l'une des poches de sa veste un pistolet qui paraît si petit dans sa main qu'on a du mal à croire qu'il peut être une arme dangereuse – un Browning ? un Colt ? un Walther ? –, une masse compacte et soudain pas encore le silence, mais comme un état précédant le silence, un mouvement d'attente qui prépare l'attente, et Denis, son bras tendu et le pistolet au bout – le froid métallique et noir qui s'invite parmi eux –, Denis qui parle lentement, nettement,

Bègue, tu vas prendre les couteaux et tu les balances dehors.

Pour Patrice, tout s'arrête à la réalité de ce bras tendu, très raide, le désignant lui ou sa main – le couteau qu'elle tient. Son geste arrêté, suspendu dans un début de mouvement qui commençait avec détermination et force, un geste convaincant, car la main s'était fermée sur le manche avec l'intention d'attaquer. Mais Patrice n'a pas une seconde d'hésitation sur le fait que Denis tirera s'il le faut. Le temps de se dire qu'il ne pensait pas que l'un des types aurait une arme, déjà ses doigts desserrent leur étreinte autour du couteau, presque imperceptiblement le laissent glisser – mais il a la force encore de le retenir pour ne pas laisser tomber le couteau sur la table, soit qu'une résistance orgueilleuse lui ordonne de ne pas abdiquer trop vite en lâchant le couteau, soit que, sans s'en rendre compte, Bergogne n'arrive pas à bouger davantage les doigts, incapable de réagir face à cet étonnement – pas trente secondes il n'avait imaginé des hommes armés – parce que le jeune homme en survêtement avait son couteau

dans les mains, il avait pu se raconter qu'on en resterait à cette forme d'amateurisme, qu'on ne basculerait pas dans ce qui est en train d'arriver – le pistolet tendu vers lui, le canon le fixant quelques secondes. Il n'avait pas eu conscience d'un autre danger que celui que courait Christine, et encore, comme soutenu par un incurable optimisme il s'était raconté que tout ça finirait avec le départ des trois hommes et l'étrange fatigue de l'apaisement, les larmes de soulagement, des retrouvailles avec Christine ; il avait pensé au lendemain, lorsqu'il irait voir les flics, ou à leur prochaine engueulade avec Marion parce que celle-ci le conjurerait de ne pas aller les voir, de laisser tout tomber, de tout oublier, et puis à ces heures de silence qui viendraient lorsque Marion s'enfermerait dans son refus d'expliquer qui étaient les trois types et ce qu'ils lui voulaient, de quoi ils voulaient se venger, quel compte ils avaient à régler avec elle, car il imaginait qu'à la fin de la nuit rien ne serait résolu mais que les types finiraient par partir comme ils étaient venus, ne laissant de leur passage que de la vaisselle cassée et un très mauvais souvenir, une défiance qui referait surface au moindre colporteur débarquant dans la cour, et puis l'odeur, le sang, le chien, et, aussi, le tiraillement entre la volonté d'exiger des explications à Marion et le devoir qu'on se faisait de respecter son droit au silence.

Mais Bergogne comprend que ce ne sera pas tout. Que la détermination des trois hommes est plus forte que la sienne. Il a bien le temps de se dire, en voyant le pistolet au bout du bras de Denis, qu'il est stupide de s'étonner et stupide aussi d'avoir cru qu'il suffisait de rester docile et d'attendre qu'ils finissent par relâcher Christine. Parce qu'il comprend maintenant qu'ils ne lâcheront personne ; à cet instant, Bergogne se dit que les trois hommes sont venus pour les tuer et qu'ils n'auront même pas la certitude de savoir pourquoi on les tue. À cet instant, il se dit qu'il va mourir, que Marion va mourir – mais il pense qu'Ida doit s'échapper, qu'elle doit s'évader –, et, même si ce n'est pas une pensée qu'il a le temps de se formuler aussi nettement, il y a cette vieille image de ce récit, la voix de ses parents, de sa grand-mère évoquant les Allemands enfermant les gens du village d'à côté et mettant le feu à l'église, et cette phrase qu'il avait entendue évoquant deux ou trois enfants tout petits qui avaient réussi à s'enfuir par un trou – mais où ? quel espace ? il ne l'avait jamais su et avait eu du mal à l'imaginer – dans un des murs de l'église, cette image qui le traverse et lui fait comprendre qu'Ida doit s'enfuir. Il se doute qu'elle ne dort pas, il le sait, comme il sait qu'elle doit s'enfuir, il n'a pas de doute sur ce qu'il y a dix secondes encore il croyait impossible – l'idée du massacre – l'imminence de la mort – l'envie de vomir tout à coup – de dire à Marion qu'il ne lui reproche rien – qu'il ne vaut pas grand-chose et qu'elle a bien raison de ne pas l'aimer –, Marion et lui, tous les deux

un instant ensemble dans la même clairvoyance, tous les deux sont convaincus qu'ils vont finir ici, maintenant, que tout va s'arrêter pour eux, et peut-être que, pendant un instant ils se regardent en pensant à l'urgence de faire partir Ida, le temps d'un vis-à-vis où tous les autres disparaissent, ils se disent qu'ils sont condamnés ; c'est peut-être cette idée qu'ils partagent à travers l'incrédulité qui passe tour à tour dans leurs yeux, et aussi cette commune terreur pour Ida, cette lueur qui les réunit, qui les anime l'un et l'autre, où l'amour se rejoint par le prénom de leur fille, par ce besoin qu'ils ont soudain l'un et l'autre de la protéger, mais comment faire pour être sûrs qu'elle va s'en sortir, comment faire pour qu'elle puisse s'enfuir ?

Allez, on va gentiment s'asseoir.

Et Denis prend un ton presque sournois à le dire, affichant une sorte de sourire étrange, comme si cet imprévu n'était pas pour lui déplaire, comme s'il avait même peut-être envisagé que ce serait ce qui arriverait, que cet imprévu n'en était pas vraiment un pour lui – comment savoir ? –, comment de toute façon il aurait pu compter sur Bègue, si fragile, si instable, prétendument guéri alors que ses parents pourraient témoigner encore de sa violence et de son imprévisibilité, comme si c'était ça qui plaisait à Denis, de le voir débouler avec les yeux exorbités, gonflés de larmes qui coulent sur des joues qu'il a ensanglantées avec sa main qui pisse encore le sang. Toute cette frayeur si surprenante n'est pas pour lui déplaire, elle participe d'un sens de la mise en scène qu'il ne dédaigne pas. Denis a son temps, ce soir, pour ce qu'il veut faire ; toutes les surprises tant qu'elles viennent de lui, tant qu'elles le servent et nourrissent le récit qu'il s'est fait de la soirée, de la nuit, la longue et interminable descente au fond d'un enfer dont il ne sait pas lui-même jusqu'où il ira, s'amusant juste à évaluer sa profondeur.

Allez, on s'assoit.

Marion n'ose plus rien – elle passe de l'un à l'autre des trois frères, des mains ensanglantées de Bègue au visage de Denis, à peine en revanche si elle daigne s'arrêter sur Christophe, elle n'a aucune envie de s'attarder sur lui, non, elle scrute alternativement Bègue et Denis, puis Patrice, puis les deux filles et elle,

Je suis désolée,
juste

Je suis désolée,

avec la voix qui n'arrive pas à porter à l'autre bout de la pièce ; mais les deux filles de toute façon n'ont pas l'intention d'en demander plus, maintenant elles attendent, figées, haletantes, sans comprendre ce qui se passe ni pourquoi elles sont prises dans cette histoire – la violence du revirement les ayant plus brutalisées encore que l'arrivée de Bègue, par l'arme de Denis –, Denis qui tourne sur lui-même, le

corps fixe, le bras toujours très droit, pivotant et répétant un ordre adressé à tout le monde,

J'ai dit : maintenant on s'assoit.

Et puis, du fond de la pièce, très lentement elles reviennent vers la table, sans oser rien dire ni demander, si blanches qu'on se dit qu'elles vont s'évanouir. Mais non, elles ne s'évanouissent pas. Elles marchent, se reprennent, viennent s'asseoir, mais pas une seconde elles ne réussissent à quitter l'arme des yeux, l'arme pas toujours figée sur elles, non, au contraire, le bras la déplace, il vise une fois Patrice, une fois Marion, puis revient sur Patrice et enfin sur elles, sa mobilité lente et fluide d'aller-retour, attendant que tout le monde ait bien compris,

J'ai dit – Marion – on vient s'asseoir.

C'est très lent, presque mécanique, Marion vient s'asseoir mais pas une seconde elle ne quitte Denis des yeux – elle lui tient tête, elle cède mais ne lâche pas ; à table elle se tient droite et se met à sourire en se tournant vers Christophe et, d'un geste très démonstratif, ample, soulève le bras droit, claque très fort deux doigts comme on appelle, avec un geste condescendant, le garçon dans un restaurant,

Clac,

ce claquement de doigts adressé à Christophe qu'elle ne se soucie même pas de regarder,

On pourrait peut-être boire du vin, au moins ?

Denis sourit, oui, il la reconnaît bien là,

Certainement,

un mouvement de tête adressé à Christophe qui prend la bouteille et sert Marion, les filles, et Patrice aussi – le bruit du vin qui coule dans les verres, leur immobilité et leurs silences pesants autour du glougloutement que fait le vin en descendant de la bouteille, oui, ce pourrait être drôle, Denis ne dit rien pour l'instant puis,

Bègue, tu vas prendre les couteaux et tu les balances dehors. Tout de suite.

Mais en voyant s'approcher Bègue de la table, Denis a un mouvement de dégoût ; il prend une serviette et la lui jette en lui disant de s'essuyer les mains et le visage, t'as du sang partout, c'est dégueulasse. Bègue attrape la serviette, s'essuie les mains et le visage si gauchement que le sang ne fait que s'étaler, ça te fait une gueule de Peau-Rouge, dit Denis en souriant. Allez, allez, magne, Bègue, tu vas prendre les couteaux et tu les balances dehors.

Tout de suite.

Denis remarque comment son frère se rue sur la table pour prendre les couteaux qui s'y trouvent, on le voit faire dans le même silence poisseux, seule Marion s'accroche à son verre de vin et se met à boire, lentement, des petites gorgées qu'elle boit en lorgnant ce qui se passe, puis, à Bègue :

T'as toujours été qu'un taré. T'es qu'un taré. Tu m'entends ?

Et sa voix monte quand elle interpelle Denis,

C'est lequel qui m'a dit qu'il avait changé ? Qu'on pouvait lui faire confiance ? Pauvre taré, va... Te faire confiance ? Personne ne change, t'entends – taré.

Bègue alors se redresse, les couteaux formant comme un tas bruyant et presque informe entre ses mains, il hausse les épaules et finit de prendre le couteau de Patrice – celui-ci le laisse glisser de sa main pour éviter que l'autre lui touche les doigts, Bègue se dépêche, les yeux baissés, cachant si mal son envie d'exploser contre Marion et sa voix fielleuse, amère, et peut-être aussi son silence de timidité puérile face aux deux femmes – il n'ose relâcher personne et ses mouvements sont brusques, il passe devant Denis,

Qu'est-ce que j'en fais ?

Dehors.

Christophe lui ouvre la porte, Bègue va sortir, fait quelques pas, il balance les couteaux comme s'il avait dans les mains des objets brûlants et s'essuie les mains contre les cuisses – son survêtement bleu qui ne se voit plus dans la nuit et qui le protège si mal du froid pendant qu'une secousse, un spasme, comme une décharge, lui traverse tout le corps.

Et pas plus que de désir il ne voit de reflets de lune sur les lames des couteaux ; il ne voit que l'éblouissement de sa déception car il n'a pas su ni pu jouer le rôle qu'on lui avait assigné, le croyant capable alors qu'une fois encore il a démontré qu'il ne l'était pas, qu'il n'était pas digne de cette trop grande confiance qu'on lui avait témoignée, comme s'il avait déjà montré qu'il aurait pu en être digne, non, et les idées s'embrouillent dans sa tête car il se demande en même temps comment on pourrait lui reprocher quoi que ce soit, à lui qui était occupé pendant que les deux autres buvaient du champagne et qu'ils avaient la compagnie des deux filles seulement pour eux – les mots qui reviennent encore de la voisine, ce besoin qu'elle avait eu de sortir ce cutter à la con et lui, bon, ne plus penser à ça, ne plus penser du tout, il veut ne plus penser et ne fait que penser à son désir de ne plus penser, de ne pas laisser les images et les voix des autres le harceler,

T'as toujours été qu'un taré. T'es qu'un taré.

celle de Marion d'abord,

Tu m'entends ?

et les voix lointaines ou proches, récentes ou non, celles des autres, de sa mère, comme une petite musique sirupeuse accrochée au fond de son cerveau et qui revient en boucle,

(Cœur qui soupire n'a pas ce qu'il désire)

la voisine qui vient trancher dedans et la sienne aussi, à lui, qu'il entend comme si elle était celle d'un autre, et Marion toujours,

Pauvre taré.

les voix sous son crâne,

Bègue, tu vas prendre les couteaux et tu les balances dehors. Tout de suite.

T'as toujours été qu'un taré. T'es qu'un taré.

Tu m'entends ?

T'as toujours été

Cœur qui soupire

Un taré.

N'a pas ce qu'il désire.

Tu m'entends ?

Pour qui tu te prends pauvre petit con ?

(Mais c'était qui les deux filles ?)

Tu oses me dire que c'est pas toi ?

C'est toi.

Pourquoi tu l'as tué ?

(Mais c'était qui les deux filles ?)

Maintenant ?

Et maintenant quoi ?

(Mais c'était qui les deux filles ?)

Et maintenant quoi maintenant ?

Maintenant c'est le souffle de son frère qui passe en courant à côté de lui, sans s'arrêter – une silhouette, un bruissement, des pas qui vont jusqu'à la Clio devant chez Christine, oui,

(Mais c'était qui les deux filles ?)

les voix qui s'éternisent encore en lui, quelques secondes encore, comme un bourdonnement qui frappe dans sa tête et que perturbe à peine le passage de Christophe tout près de lui ; Christophe court vers sa voiture et Bègue le voit s'y engouffrer – il ne comprend pas pourquoi Christophe a ouvert la portière côté chauffeur quand, visiblement, il va chercher du côté passager ; Bègue se précipite, il faut qu'il parle à son frère, qu'il lui dise combien il est désolé et surtout qu'il ne voulait pas ce qui est arrivé, il est le premier à être en colère contre lui-même, ce n'est pas la peine de l'engueuler ou de lui faire la gueule, non, pas besoin de lui faire la gueule, il se fera pardonner, il se le promet, il le promet, il ne sait pas comment mais il fera tout ce qu'on lui demandera pour ça. Il voudrait tant qu'on le croie, il faut qu'on sache qu'elle ne l'a pas aidé, la voisine, vraiment il n'a rien pu faire pour éviter – mais ça suffit.

Il approche de son frère qui déjà ressort, il comprend que Christophe est allé chercher son pistolet dans la boîte à gants – qu'est-ce que tu fous là, Bègue ?

Pourquoi tu prends ça ?

C'est tes conneries ça.

Christophe claque la portière et d'un geste pousse son frère qui veut l'empêcher de passer, ou plutôt le retenir,

C'est pas ma –

Ta gueule.

L'odeur qui vient de l'étable, des vaches, du purin, de la terre qui les entoure, de l'humidité des pierres de la ferme, du salpêtre, de la rivière qui coule en contrebas et le froid térébrant de la nuit qui descend en eux ; Christophe gueule parce qu'on ne peut pas laisser Denis trop longtemps, faut qu'on y aille. Christophe qui avance vite pour revenir vers la maison – la lumière dessine sur la terrasse un rectangle déformé d'une teinte jaunâtre, comme une image à travers le cadre de la porte-fenêtre, plutôt photo que film, car personne ne semble bouger à l'intérieur de la salle à manger. Mais ça ne dure pas,

Attends, attends,

Bègue veut retenir son frère, Bègue qui s'agrippe à son frère et ne

s'en rend pas vraiment compte,

Elle m'a, c'est elle,

Ta gueule, tu fais chier, Bègue, tu fais – et Christophe saisit son frère à la gorge et plante ses ongles dans sa peau, gueulant en serrant, maintenant ça suffit tes conneries, ça va pas durer toute la vie tes conneries, t'entends, ça va durer combien de temps encore tes conneries ? Tu vas me faire chier combien de temps encore ? Et il pousse son frère si violemment que l'autre vacille, surpris par la brutalité du geste, et recule, quelques pas, il essaie de libérer son cou des doigts et des ongles de son frère tout en essayant de ne pas tomber à la renverse, en moulinant, les bras écartés pour contrebalancer son corps qui bascule et recule encore et enfin tombe, en arrière, dans un bruit de sac de ciment qui explose. Christophe ne fait pas attention à lui, il part vers la maison – puis ralentit, s'arrête. Il reprend son souffle. Respire, reprend son souffle. Il hésite, se ravise. Puis revient vers Bègue,

Lève-toi, putain,

Bègue pleure, allongé de tout son long dans la terre.

Putain, bordel, lève-toi, je te dis.

Bègue marmonnant qu'il ne voulait pas, ils l'ont toujours pris pour une merde, un moins que rien juste bon à leur servir de larbin pour tous les trucs qu'ils ne veulent pas faire. Et son corps tremble et les frissons le font hoqueter, suffoquer, comme s'il était à deux doigts de s'étrangler ; il parle et la salive reflue dans sa gorge, les souffles empêchés, saccadés, il parle quand même, alors qu'il faudrait reprendre le temps d'avaloir de l'air – et Christophe se penche vers lui, c'est plus fort que lui, il faut qu'il l'aide à se relever, toute la colère qu'il avait contre son frère s'évanouit, se dissipe, un vent mauvais chassé par un air gonflé de tristesse et de patience,

C'est bon, Bègue. Allez, ça suffit... Qu'est-ce que tu racontes, arrête de chialer, t'es pas une gonzesse, merde.

Et il se penche et l'autre s'accroche à lui, les deux frères remontent ainsi, Bègue qui pleure avec un tel désespoir qu'il ne voit plus rien devant lui, s'accrochant à son frère, les deux mains s'agrippant à ses bras, ne les lâchant plus, le visage tout près de la poitrine de son frère, se blottissant sans même se rendre compte qu'il parle et que le souffle revient, que les mots reviennent, droit dans sa bouche, traversant l'air de la nuit à une vitesse qu'il ne connaît pas et que son frère ne lui connaît pas non plus. Et c'est pourquoi, sans doute, Christophe est incapable de rien dire, de rien faire, lui qui, il y a encore quelques secondes, crevait d'impatience à l'idée de retrouver Denis dans la salle à manger chez Bergogne – Denis seul face aux autres, le pistolet pointé sur eux, mais un pistolet seulement –, Christophe sait que ça ne peut pas durer, mais tout de suite il n'a plus aucune idée de pourquoi ils

sont là, pourquoi Denis les a entraînés dans cette histoire – et l'autre pute de Marion qui lui avait déjà causé tant de tort finirait de lui en causer encore, à Denis, mais aussi à eux, à Bègue et à lui, cette salope dont il avait toujours su que son frère aurait dû se méfier,

Tu plaisantes, non ?

elle qui couchait pour un rien et que tout le monde avait vue faire la pute,

Tu plaisantes ?

elle qui s'était foutue de sa gueule quand il avait osé prétendre y avoir droit autant que les autres, et qui l'avait menacé, morveuse de vingt-cinq ans,

Tu plaisantes, non ?

et l'humiliation avait été si forte qu'il la ressent comme le fantôme d'un membre qu'on lui aurait amputé il y a longtemps et qui lui ferait mal les soirs où l'air est trop humide, comme ce soir, comme il reconnaît aussi son humiliation dans les larmes de ce petit frère qu'il aime comme s'il avait été son père, comme il n'a jamais réussi à devenir père avec ses propres enfants, nul avec ses gosses, quand la seule paternité qu'il ressent vraiment en lui c'est celle dont il se sent comme dépositaire, père de ce frère qu'il n'a jamais arrêté d'appeler mon *petit* frère, même si celui-ci n'a rien de petit, mais que sa fragilité écrase tellement qu'on le croit encore du côté de l'enfance. Christophe a mal d'entendre son frère qui répète avec la même voix fiévreuse, c'est vous, c'est vous qui me foutez la gueule sous l'eau à chaque fois, dès que j'essaie de m'en sortir vous appuyez, pour rire, pour vous marrer, et vous me laissez tout ce que vous voulez pas faire, pourquoi le chien c'est moi qui l'ai fait alors que je voulais pas, c'est toi qui voulais, c'est toi putain – et Bègue fermant les poings qui se mettent à frapper sur la poitrine de son frère, putain pourquoi c'est moi qui dois me saloper à faire les trucs que je veux pas pendant que vous faites les rois, hein ? la belle vie toujours pour vous qui buvez du champagne et rigolez avec les filles – j'ai bien vu quand je suis arrivé, fallait pas vous déranger, j'arrive et pendant ce temps-là les filles vous allez les garder pour vous –

Allez, ça suffit, Bègue. Ça suffit. Arrête de dire des conneries. Allez, frerot, t'inquiète pas, c'est bon, c'est bon, ça va, c'est rien, on s'amuse. Il le prend dans ses bras, on s'amuse, on va s'amuser, je te dis. Il le serre et ça dure longtemps entre eux, cette étreinte, l'envie de pleurer qui monte.

Je te jure, on va faire la fête, allez, c'est bon, arrête de chialer. Viens, c'est pas ta faute et le chien non plus t'as rien à te reprocher.

Et les filles ?

Les filles ? T'inquiète pas. On va s'en occuper, des filles.

La chaleur de la maison. Cette bouffée dès qu'ils entrent, qui les surprend quelques secondes, le temps de s'y habituer ; un temps court comme celui qu'il faut pour que les yeux s'accoutument à la lumière trop forte, leurs nez aux odeurs si différentes de celles, organiques, puissantes et froides, du dehors, chassées par les relents qui empestent – pas seulement l'odeur des clopes que Marion fume quasiment les unes après les autres, ni les effluves de la chaleur des corps, avec la peur qui décuple cette exsudation acide qui corrompt les haleines et le parfum des femmes –, mais aussi le chauffage, le fumet de la sauce des ris de veau qui reste à refroidir, ce mélange nauséux de fin de soirée quand celle-ci devrait n'en être qu'à son début. Mais ce qui tranche avec le froid vif du dehors, c'est aussi, au moment où les deux frères entrent dans la maison, la rapidité avec laquelle Christophe pointe son arme avec les gestes démonstratifs du type qui peut tirer à tout moment, cherchant à montrer qu'il pourrait rire en même temps, faisant tout de suite le malin, comme s'il était indifférent à cette fébrilité qui palpite dans son œil grand ouvert – est-ce que cette rougeur sur ses joues est seulement due à l'effet du froid extérieur ? ou est-ce qu'il n'est pas autant à l'aise qu'il le prétend et qu'il se sent, à peine arrivé, dans la nécessité de se montrer bavard, joueur, interpellant les uns et les autres – je suis trop con des fois, j'avais oublié mon joujou dans la voiture, c'est bête ça, non ? Bon, mais ça va, vous ? on vous a pas trop manqué, Bègue et moi ?

Les Bergogne, les filles, comme incrédules et frappés de mutisme, autant que Bègue, face à elles, planté là, le dos scotché à la porte-fenêtre, observant Christophe qui veut encore faire comme si on pouvait jouer, parce qu'il a un flingue, qu'il le pointe vers un autre, ou plutôt *une autre*, plutôt *une*, oui, parce que maintenant c'est une évidence qui l'amuse, trois hommes d'un côté et trois femmes de l'autre, avec Bergogne perdu du côté des femmes, mais qui aurait davantage eu sa place dans l'étable, avec les vaches et la carcasse du clébard. Cette pensée traverse l'esprit de Christophe, qu'est-ce qu'il fout là, le paysan ? il vise Bergogne et voudrait lui poser la question, comme s'il pouvait dire, vous ne trouvez pas que c'est marrant cette situation, trois hommes et trois femmes et puis, au milieu, ce pauvre pécore pour compter les points. Mais il se retient de le dire, il y a plus urgent, il faut s'occuper de Bègue, qu'il s'amuse aussi, le frangin.

Eh, Marion, tu veux bien servir un verre de vin à Bègue ?

Y a pas de la bière plutôt ?

Marion, t'as entendu, il préfère la bière. T'as de la bière ?

Marion qui ne répond pas, le visage fermé, les mâchoires serrées fort, tenant bon les yeux sur Denis ; Marion se tournant une seconde vers Christophe et Bègue – le temps de les foudroyer, oui, d'un coup d'œil assassin et bref qui jetterait des éclairs s'il en avait le pouvoir,

mais le regard ne foudroie rien. Denis se tourne vers Marion, lui sourit avec une sorte de tristesse désabusée, puis s'assied, et, toujours avec l'apparence d'une douceur calculée et laborieuse, trop millimétrée, presque obséquieuse, s'adresse à Marion comme s'il murmurait à ses oreilles ou qu'il s'adressait à elle après l'amour, dans l'intimité d'une chambre, d'un lit,

Allez, Marion, on va parler maintenant, hein ? On a des choses à se dire je crois ? Marion ?

Marion ?

Christophe a trouvé des bières dans le frigo ; il revient avec une bouteille de Leffe et, merde, évidemment, pas de décapsuleur, allez, à l'ancienne, Marion, ton briquet ?

Marion ne répond pas, elle ne l'entend même pas, le laisse prendre son briquet devant elle – il s'en sert pour ouvrir la bouteille, le bruit de la capsule qui tombe sur la table, Bègue prend la bière que son frère lui tend, le remercie d'un hochement de tête. Il boit, l'autre lui sourit l'air de dire, allez, c'est oublié, c'est fini, on va s'amuser maintenant, hein ? Mais il ne parle pas parce que c'est Denis,

Alors, Marion, t'as rien à dire ?

Elle ne répond rien. Le silence. Et puis Christophe approche de Denis. Il se penche, met sa main devant sa bouche et l'oreille de son frère pour que personne n'entende : Denis l'écoute avec sérieux. Quelques phrases et soudain le visage de Denis qui s'ouvre,

Paraît que tu veux danser, Bègue ?

oui, ce sourire qui vient se dessiner sur ses lèvres, et Bègue qui ne répond pas, se contente, très embarrassé, de replonger dans sa bière,

Tu crois que tu mérites ?

Denis hésite, ou plutôt fait semblant d'hésiter,

Allez, oui ! C'est une fête après tout ! Hein Marion ? Bègue a besoin de s'amuser, il a bien mérité, c'est vrai, il a déconné mais il a besoin de se détendre et après tout c'est la fête !

Alors Denis se lève,

Comment on fait, ça marche comment la musique, ici ?

il demande à Marion, à Patrice, tous restent stupéfaits ; Denis voit l'ordinateur – un portable posé sur une commode, des enceintes, oui, ils sont modernes ici, dis donc. Denis commence à rire, il est trop cool ton mari, Marion, il a même sa petite *playlist* pour faire une boum, on peut voir ? Et il s'approche, personne ne comprend vraiment à quoi il joue et les deux filles se tiennent par les yeux comme si c'était la seule solution qu'elles avaient pour ne pas s'effondrer ou pour être certaines qu'elles sont en train de vivre ce qu'elles vivent, l'étonnement laissant la place à une sidération si forte qu'à la fin toute la réalité se dissout dans une sensation d'hyperréalisme brutal – le détail d'un grain de beauté qu'elles n'avaient jamais repéré sur la joue de celle d'en face,

une fissure sur un mur, la gueule épaisse et cette boule de peau près du lobe de l'oreille de Bergogne, la petitesse de la salle à manger qu'elles avaient toujours imaginée plus grande, et, dans le même mouvement, l'hyperréalisme se décompose, se délite en blocs inconcevables – comme des glissements de terrain –, le vide s'ouvrant sous elles, et elles, se laissant engloutir par excès d'incrédulité, s'observent comme pour trouver chez l'autre le reflet de sa propre stupéfaction, ne comptant pas sur Marion qui est séparée d'elles, et, quand la chanson retentit dans la salle à manger, elles n'y croient pas tout de suite, la voix de Léo Ferré et Denis devant l'ordinateur, qui leur tourne le dos à tous,

Tu te rappelles,

C'est extra,

Marion, les karaokés ?

Les Moody Blues qui chantent la nuit,

Marion, les karaokés !

Comme un satin de blanc marié,

Il chante et la voix de Ferré sort des enceintes, il met le son très fort, trop fort, ça résonne, ça vibre dans la salle à manger et Denis se retourne vers Bègue,

Viens m'aider, allez, dépêche !

et les voilà tous les deux disant à tous de reculer, ils se lèvent et Bègue et Denis mettent la table contre le mur – des couverts tombent, des assiettes se brisent, les deux filles se poussent le plus loin possible, elles sont l'une contre l'autre, adossées au mur, incapables de parler, comme se taisent Patrice et Marion qui se sont rapprochés l'un de l'autre, est-ce qu'ils le savent, est-ce qu'ils se voient faire, se cherchant – ce besoin qu'il a de lui prendre la main, de la saisir par le bras, même si un instant elle se cabre, hésite, cache son envie de pleurer et accueille sa main en se mordillant les lèvres comme pour redire encore et encore combien elle est désolée, mais il veut lui répondre qu'elle ne le doit pas, même si c'est absurde, car ça dure une seconde, le slow de Léo Ferré, ce

C'est extra

tonitruant,

C'est extra,

qui gueule sa sentimentalité chaloupée, connivente, cette chanson qu'ils connaissent tous et que tous ont aimée et sur laquelle ils ont aimé, un jour ou l'autre, une fois ou l'autre, il y a longtemps, dans une autre vie ; maintenant Denis se tient à l'écart, droit devant la porte-fenêtre, il fait un signe à Christophe, oui, et à Bègue, oui, allez-y maintenant, et Christophe va chercher Nathalie, se présente face à elle et personne n'entend rien de ce qu'il lui dit et on la voit qui recule, refuse, prise de panique, de colère, la tête qui fait non, les mains

devant elle, se défend, mais en réalité bientôt elle n'aura pas le choix, dans une poignée de secondes Christophe va lui saisir l'avant-bras avec une telle force qu'elle ne songera plus à résister, l'attirant, l'entraînant à lui, l'emmenant vers le milieu de la pièce tout en exerçant sur elle une telle pression qu'elle ne pourra pas dire non, se contentant de jeter autour d'elle des regards affolés, elle ne criera pas, ne dira rien, cherchera Marion, Marion, viens, il faut que tu viennes, que ça cesse, pourquoi tu ne fais rien et l'autre qui continuera à la tirer vers le milieu de la pièce en commençant à gueuler, viens Bègue, viens ! tout en approchant vers lui, ta cavalière mon vieux ! ta cavalière ! qu'est-ce que t'attends ! et Bègue approchera de Nathalie, figée au début, qui reculera dès que l'autre voudra la prendre par la taille, elle reculera encore, se débattrà, Nathalie reculant en criant – un cri de terreur parce que Bègue est couvert de sang, qu'elle ne voit que le sang et l'air ravagé qu'il a par les larmes, dans le cou les traces des ongles de son frère, les cheveux pleins de terre, elle voudra s'enfuir mais aussi savoir à qui est ce sang sur lui, et puis ne pas le savoir, Lydie approchera de Marion et est-ce qu'elle aura la force de gueuler, d'exiger de Marion que ça cesse, qu'on en finisse, est-ce que Denis surveillera tout ça en souriant et en battant la mesure,

C'est extra,

oui, c'est extra et ce sera extra aussi quand on passera à un truc techno, grosse basse et beat avec ce va-et-vient dont on reconnaît les sons qui glissent,

Turn the light,

On

Turn the light,

Off

Bègue comme libéré et Christophe qui ira chercher Lydie qui, elle, aura déjà longé le mur et tentera de lui échapper, mais non, il tend le bras, elle le repoussera, refusera, gueulera et Bègue voudra que Nathalie boive au goulot et il prendra sa main poisseuse et la collera derrière le crâne de Nathalie pour la forcer à boire, allez,

Turn the light,

On

une gorgée, on partage, elle refusant, se débattant bientôt, le temps pour Marion de gueuler ça suffit, de crier ça suffit alors que personne ne l'entend à cause de

Turn the light,

Off,

le temps pour Patrice de traverser la pièce et de rabattre l'écran si violemment que l'ordinateur tombe sur le carrelage dans un bruit mat qui interrompt la musique, les deux frères,

Eh, c'est pas fini ?

permettant aux deux filles de les repousser et, en quelques pas, de se mettre à l'écart. Et ce sera à ce moment-là que Marion, enfin, D'accord, ça suffit, ça suffit, lâchera, avec suffisamment de résignation dans le ton et d'abandon, quelques mots – ce que Marion peut dire. Ce qu'enfin Marion va dire.

À ce moment où Marion accepte de parler pour que tout se termine – comme elle voudrait s'excuser pour tout le mal que ses amies viennent de subir et pour celui que Patrice, depuis des années, encaisse avec abnégation –, à ce moment où elle approche de Denis pour lui parler, à ce moment-là, donc, dans la maison d'à côté, sur le carrelage de l'atelier, voilà que le souffle de Christine revient, que les sensations reviennent dans son corps – la chaleur et le froid, les fourmillements dans les doigts et dans les pieds –, le froid si froid du carrelage, c'est presque une brûlure qui la réveille.

À ce moment-là, les pensées de Christine ne sont pas des pensées mais plutôt – ou à peine – des flottements au-dessus de son corps, de vagues sensations qui commencent à prendre forme dans son esprit, lui rappelant qu'elle est allongée et qu'elle souffre – ce n'est pas encore la question de savoir de quoi ni de savoir où précisément la douleur est la plus forte, ni même si son corps est brisé entièrement ou s'il pourra se relever, marcher, ou s'il n'en sera plus jamais question. Non. Pour l'instant, toutes les questions sont verrouillées par la douleur, ceinturées par elle ; les questions qu'elle pourrait se poser retournent dans un coin du cerveau où la douleur semble absente, elles rejoignent un point que Christine n'arrive pas à atteindre, à moins que ce soit le contraire et que ce soit la douleur qui, par flashes, remonte et rappelle à Christine qu'elle a une jambe, et puis une autre, un pied au bout de chacune de ses jambes, un ventre comme une île perdue au milieu d'un océan – des seins, des bras, des yeux, un cou et une tête faite d'une bouche, d'un nez, d'oreilles. C'est comme si tous ses membres étaient séparés d'elle, arrachés à elle, confinés dans l'espace de leur douleur, sans être reliés encore par une conscience de former un seul être. Mais le froid du carrelage va l'aider ; l'odeur écœurante du sang, de la bière dans sa bouche, l'envie de vomir vont l'aider. Le crâne cogne, serre, écrase ; et puis, qui s'immisce, une douleur plus diffuse dans le nez, le sifflement des sinus, la difficulté à respirer, les narines obstruées d'un sang épais et déjà coagulé qui laisse peu d'espace pour respirer.

Tandis que Christine remontera vers la conscience, chaque minute lui faisant récupérer un peu de vie, il y aura chez Bergogne, comme par un mouvement de balancier, la vie de plus en plus fragile de Marion ; comme si, d'une maison l'autre, d'une génération l'autre, d'une femme l'autre, l'une s'amenuisait au moment où l'autre allait retrouver ses forces, ignorantes l'une de l'autre, l'une pensant que l'autre est morte pendant que celle-ci, reprenant vie, n' imagine pas

que la première est en train de s'effondrer – pas littéralement, pas physiquement, non, car au contraire Marion est pleine de ressources que sa colère et sa rage nourrissent, galvanisent même, mais on voit grandir son effondrement intérieur et il apparaît si nettement aux yeux de tous que, maintenant, elle ne peut plus le cacher à personne. Nathalie et Lydie l'observent avec stupeur, déjà elles ont oublié la Marion victorieuse, impertinente et dingue de cet après-midi, celle qui les avait tant impressionnées devant l'autre imbécile de chef de projet et devant le patron, et elles scrutent son visage défait pour trouver derrière lui la trace de la Marion magnifique qui les a tant de fois fait rêver, quand voilà que maintenant, devant elles, cette Marion s'est effondrée – les larmes qu'elle ne retient plus mais qu'elle laisse s'échapper sans retenue ni souci d'être vue, cette voix brisée, incertaine, qu'elles n'auraient jamais reconnue,

D'accord...

voix hagarde

T'as gagné, tu gagnes...

qui tente de se reprendre,

C'est ça ce que tu voulais...

qui lutte contre elle-même pour revenir, s'interrompt,

Me voir comme ça... là... comme ça, devant...

laissant les deux filles et Bergogne – tous les trois qui croyaient la connaître – incrédules, choqués devant cette Marion inconnue, comme s'ils découvraient l'impudeur de cette partie d'elle-même que Marion avait tout fait pour leur cacher pendant des années, ajoutant alors, maintenant qu'elle se révélait, l'ignominie de la duplicité à sa vulnérabilité, car ce que les deux collègues de Marion voient, ce que Patrice découvre, c'est son obséquiosité craintive et presque veule – une forme d'arrangement face à la peur, une façon d'accepter sa mainmise que ni son mari ni ses amies n'avaient jamais perçue chez elle, et qu'ils découvrent, surpris non pas de la voir cédant devant Denis, abandonnant tout, se déshabillant d'elle-même et de l'image qu'elle avait tant aimé *donner* aux autres, auprès de qui elle s'était réinventée depuis plusieurs années, mais d'abord stupéfaits de ce que, avant ce jour, elle n'avait jamais rien laissé paraître de celle qui se révélait maintenant à eux.

Maintenant, elle se tient face à Denis, car c'est à lui seul qu'elle doit parler, avec cette voix tellement désolée – lui qui triomphe, dont elle reconnaît tout, ses tics, sa vanité qui resplendit, sa joie mesquine et folle qui teinte ses joues d'un rose presque mauve, comme s'il allait éclater littéralement de joie, quand il feint de rester aussi calme que possible. Elle voudrait dire, elle s'entend dire, d'abord presque rien, des souffles qu'elle prendrait pour des mots, puis les mots enfin qui naissent, Bon... oui, c'est ça, t'as gagné, t'as... tu gagnes... c'est ça...

et... tu gagnes toujours hein ?... Non ? C'est pas ça qu'il faut penser ? Que Denis gagne toujours... alors laisse-les... laisse-les partir... elles t'ont rien fait, les filles, tu les laisses, ça suffit... et Patrice non plus t'a rien fait.

Elle pense que personne ne l'entend, parce qu'elle est incapable de lever la voix ou de l'entendre elle-même, comme si ça bourdonnait si fort autour d'elle qu'elle ne pouvait pas être sûre d'avoir prononcé le moindre mot, mais aussi parce que, sans s'en rendre compte, elle a avancé si près de Denis qu'elle lui parle le visage levé contre lui, en ayant l'impression de s'adresser à lui à voix non pas douce – elle entend les frottements, les raclements dans sa gorge –, mais si basse, tellement basse qu'elle pense que lui seul l'entend ; et c'est tout ce qu'elle voudrait, tout ce qu'elle espère, qu'ils ne l'entendent pas, qu'ils ne perçoivent pas dans sa voix la vibration de sa résignation et de sa reddition. Elle a encore ce vague espoir qu'on ne l'entendra pas, que les filles ne comprendront pas qu'elle n'est pas la fille sensass et cool à qui personne ne résiste, qu'elle n'est pas celle qu'elles croient connaître. Et maintenant elle leur en veut presque de la naïveté avec laquelle elles l'avaient crue si forte, si puissante, elle leur en veut tant soudain qu'elle voudrait se retourner et les agresser toutes les deux, oui, cette pulsion, cette envie qu'elle doit réprimer de leur foncer dessus pour tout dégommer, s'en prendre à elles deux pour leur gueuler que depuis qu'elle vit ici, évidemment, rien ni personne n'a pu avoir la moindre prise sur sa vie ni sur elle, ils sont tellement gentils les gens d'ici, vous le saviez pas ?

Et comment leur expliquer que de toute façon rien ne peut lui faire mal parce que sa vie est morte depuis ce jour où elle avait rencontré Denis, trop tôt dans son adolescence, à peine sortie de l'enfance, parce que pendant des années elle a vécu sous son ombre et dans la terreur – est-ce qu'elles ont une idée de ce que c'est, la terreur, quand l'idée de la peur la fait *doucement* rire, parce qu'avec la peur il y a toujours l'idée qu'on peut s'en sortir, et tant qu'une issue est possible ce n'est rien, rien, quand la terreur, elle, impose chaque nuit le même mur infranchissable, chaque nuit le même enfer qui recommence – est-ce qu'elle leur gueulera dessus en leur reprochant de n'avoir jamais compris ce que ce pouvait être de vivre avec un type comme Denis, qui vous écrase et vous supprime dans votre tête, vous pique deux trois babioles dans des magasins pour faire semblant de vous dorloter de temps en temps, revenant les bras chargés de bijoux, de téléphones, de fringues volés on ne sait où et uniquement pour vous étourdir parce que quelques nuits plus tôt il est allé tellement loin que même lui s'est étonné de sa furie, vous tuant presque, ne se contentant pas d'abuser de vous cette fois-là, pour imaginer une réconciliation sur l'oreiller qui ne réconcilie que lui avec son besoin de baiser, mais que

vous laissez faire car il vaut mieux faire la morte que de mourir vraiment, et tant pis s'il râle sur vous en vous jurant qu'il vous aime et en vous promettant des châtements dont vous n'avez même pas idée si vous songez encore une fois à le quitter, à partir – partir ? même pas en rêve, je ne le faisais même plus en rêve, je ne faisais plus de rêves tellement je redoutais de l'y croiser, parce qu'il a décidé que c'était à mon tour de payer pour sa colère et ses humiliations à lui, même dans mes rêves je coule à pic au fond de la nuit, toutes les nuits, est-ce qu'il y en a une de vous deux qui s'est déjà pissé dessus en entendant à quatre heures du mat' que l'homme avec qui tu vis n'arrive pas à entrer ses putains de clés dans la serrure parce qu'il est trop bourré pour ça, est-ce que vous savez ce que c'est, cet effroi et cette rage, l'envie de le buter – pas seulement une envie, mais l'idée qui se précise, les moyens qui se dessinent, le cœur qui flanche à la fin mais pas l'idée, juste la crainte de passer à l'acte et de le manquer, de rater son coup mais rien d'autre, jamais – simplement parce qu'il t'a dit que tu vas te prendre une branlée parce qu'il a décidé que ta chatte pue le foutre d'un autre –, ses mots à lui, crachés sur ce qui te reste d'illusions ou d'espoir que ça s'arrange un jour, parce que pour lui tu mérites de te traîner à genoux en demandant pardon et en avouant que tu n'es qu'une pute qui ne le fera plus ; et tout ce monde qui revient dans sa tête, elle croit le voir défiler en dévisageant Lydie et Nathalie avec une telle colère qu'on dirait qu'elle serait prête à les tuer – les deux femmes qui ne comprennent pas, non, qu'est-ce qu'on lui a dit ?

Rien, on lui a rien dit, on a rien fait !

mais c'est vrai que dans la salle à manger tous les autres l'ont entendue, tous, dire, oui, t'as gagné, tu gagnes toujours... et puis comme si elle n'en pouvait plus, Marion les attaque cette fois, qu'est-ce que vous avez à me regarder comme ça ? Elle les attaque, les filles, Lydie, Nathalie, mais aussi Patrice et Christophe, Bègue, Denis, tous, qu'est-ce que vous me voulez bordel ? qu'est-ce que j'ai ? arrêtez, arrêtez d'attendre quoi ? vous croyez quoi les filles ? qu'il suffit d'un claquement de doigts pour envoyer bouler tous les connards de la Terre ? que je peux... que je peux quoi ? La voix qui s'enraye, qui ne peut plus et s'épuise, s'effondre, l'émotion soudain qui la submerge et les larmes qui la débordent – elle attend quelque chose de son mari, elle bredouille, je peux rien faire, je peux rien, tu comprends... je peux rien... Alors, oui, elle se retourne vers Denis, il lui reste assez de forces pour ça : je sais pas ce que tu veux, je sais pas, putain, je sais pas... Je peux rien pour toi, t'entends ? je peux rien. Tu peux sourire comme tu veux, ça changera rien... alors, viens, viens, on va parler... mais pas ici. Viens, là-haut. Que tous les deux. Au moins qu'on soit que tous les deux – et on va les régler, nos putains de comptes, on va les régler.

Oui, aller là-haut. Aller là-haut tous les deux. Est-ce que c'est une idée qui a germé en elle avec une si grande rapidité qu'on pourrait croire qu'elle l'a mûrie longuement ? ou, au contraire, que l'idée lui vient juste à l'instant où elle en parle, prenant conscience de ce que celle-ci peut lui offrir comme opportunité et que, la comprenant aussi vite, en la disant, elle fixe Patrice avec une sorte d'interrogation ou presque d'exaltation dans les yeux, comme pour chercher un appui auquel il répond sans hésiter, par un coup d'œil sans équivoque ? Car sans vraiment savoir pourquoi, comme si ses yeux à lui aussi s'étaient mis à briller, il veut qu'elle sache qu'il est d'accord avec elle. Qu'il a confiance en elle. Qu'il la comprend comme s'il comprenait *réellement* ce à quoi elle avait pensé, comme si non seulement il était d'accord avec elle mais que la même idée s'était imposée à lui, avec cette même fulgurance que celle qui lui avait traversé l'esprit à elle, alors qu'il ne sait pas vraiment ce qu'elle a pensé ni ce qu'elle s'est raconté quand elle a répété à Denis qu'ils allaient parler, oui, mais pas ici, dans la salle à manger, pas même au salon ou quelque part dans une pièce du rez-de-chaussée, mais là-haut, sans préciser où, comme s'il y avait une évidence à s'y rendre et que ça ne pouvait pas se passer ailleurs alors que, à l'étage, il n'y a que des pièces douteuses pour les accueillir : des chambres, une salle de bains.

Mais peut-être qu'elle n'y songe pas, que ça ne lui traverse même pas l'esprit. Elle pense juste qu'il faudra passer devant la chambre de sa fille et qu'elle prendra le temps d'y entrer, et qu'elle aura assez de force pour exiger d'y entrer seule. Alors quelque chose change. Les larmes ne coulent plus. Marion se reprend – comme on reprend à qui s'en est saisi sans le demander ce qui nous appartenait en propre. Elle sait ce qu'il faut faire, le répète,

Là-haut, on va là-haut.

et tant pis si

Déjà la chambre ?

Christophe ne peut pas s'empêcher,

Dis donc, c'est rapide les réconciliations, hein ?

Bègue se met à rire avec Christophe, tous les deux près de la porte-fenêtre, buvant, ricanant longtemps de l'allusion, guignant les filles d'un air pas même salace, non, juste lourd, avec une sorte d'embarras dont ils ne savent pas se dépêtrer, comme si faire les malins les embarrassait et les mettait plus mal à l'aise encore que ça ne dérangeait Nathalie et Lydie, et Patrice aussi, tous les trois juste de l'autre côté de la table, debout, serrés les uns contre les autres pendant que Denis et Marion restent encore quelques secondes sur la droite, Denis se contentant de dire qu'il est d'accord, si elle veut, pourquoi pas, il peut condescendre à ça, bien sûr, en vainqueur il consent à

cette lubie, il ne voit pas de piège là-dedans et il a raison, il n'y a pas de piège, seulement l'idée que Marion puisse entrer dans la chambre de sa fille – ce qu'elle fera après qu'ils montent, laissant derrière eux les cinq autres, Denis ayant pris soin de laisser son pistolet à Bègue,

On peut te faire confiance cette fois ?

le toisant sévèrement – ou joueur,

On peut te faire confiance ?

provocateur,

On peut, t'es sûr ?

l'autre ne mouftant pas en prenant l'arme, contemplant le pistolet dans sa main, comme si c'était trop lourd pour lui, ou comme s'il était indigne qu'on lui marque encore une fois ce témoignage de confiance. Il reste avec cette sensation étrange qu'on le manipule peut-être, et lui traverse confusément l'esprit l'idée que son frère joue à le faire trébucher, qu'il attend à chaque fois qu'il commette une erreur, qu'il ne lui fait pas confiance comme il le prétend, mais confiance pour que tout bascule dans l'accident, la catastrophe, comme si c'était ça en vérité qu'il attendait de lui, ce que lui-même serait incapable de nommer, tellement troublé de ce qu'on lui donne l'arme – et sa première réaction, c'est de chercher de l'aide sur le visage de Christophe.

Alors, sans réfléchir, il range le pistolet dans sa poche – il est si petit ce flingue – et comme tous les autres il lorgne Denis et Marion qui s'en vont, Denis suivant Marion vers l'escalier qui monte vers les chambres et la salle de bains, Marion n'osant pas ralentir en passant près des filles ni leur jeter un coup d'œil qu'il faudrait accompagner d'excuses, de regrets, comme elle n'ose pas non plus s'arrêter sur Patrice, même si lui, pourtant, ne la quitte pas des yeux et s'approche d'elle, marque un pas vers elle mais sans oser la toucher, la retenir, encore moins lui parler, et puis c'est un autre pas, mais vers Denis cette fois, devant qui il se plante comme s'il voulait lui boucher le passage, lui signifier qu'il chercherait toujours à s'interposer entre sa femme et lui, mais l'autre esquive, les épaules se frôlent, et puis l'un des deux ose cette légère bascule du buste vers l'autre, un mouvement presque imperceptible, les épaules se heurtent, rendez-vous est pris – pichenette, provocation, corps raides, épaules tendues, bousculade retenue –, puis Denis continue.

Patrice les laisse monter en mâchant sa colère, cramoisi, la peau brillante de sueur ; il avale de la salive et elle a un sale goût dans sa bouche. Une nouvelle fois il se demande ce qu'il peut faire, ce qui va se passer, et, surtout, il espère que Marion pourra aller au bout de ce qu'il pense être son idée : aller voir Ida. Parler à Ida. Lui dire qu'il faut qu'elle parte. Elle devra la réveiller si elle dort, lui murmurer qu'elle doit s'enfuir jusqu'à ce que la suggestion s'invite dans ses rêves, dans

son sommeil, ou plutôt la réveiller brutalement si jamais elle dort, ce qu'il ne croit pas, mais on ne sait jamais, il faut tout faire pour qu'elle s'échappe d'ici ; Marion monte l'escalier et il ne s'étonne pas de la voir faire comme elle fait, droite, sans un regard pour lui ni pour personne. Il serait bien incapable de dire si elle avance avec détermination ou résignation, comme une condamnée qui marche vers l'échafaud ou comme une meneuse qui va pousser le premier cri de la fronde à venir ; elle avance, c'est tout. Avec l'autre qui la suit et monte les marches comme s'ils allaient tous les deux – oui, cette fois Bergogne y pense aussi nettement qu'il est possible pour lui de l'admettre, l'idée le traverse qu'ils montent vers les chambres, et cette image l'ouvre à toute la compréhension dont il a besoin pour saisir le moment : enfin il a l'impression de savoir qui est Denis pour elle, ou qui il a été, celui dont elle ne lui a jamais parlé et qui a hanté toute leur relation. Il les voit disparaître là-haut, il guette le moment où il les entendra s'arrêter devant la chambre d'Ida, il espère que son idée – son idée à elle et qu'il a cru deviner dans son attitude –, elle va pouvoir la mettre à exécution tout de suite, entrer dans la chambre de leur fille sans que l'autre la suive – c'est ce qu'il guette, maintenant, s'arrêtant presque de respirer pour être sûr de ne pas manquer le moment où Marion dira à Denis de l'attendre, qu'elle veut aller voir si sa fille dort –, oui, c'est ce qui va se passer, il le faut, et elle va murmurer à Ida qu'elle doit s'enfuir le plus vite possible, avec assez de conviction pour la motiver mais pas trop pour ne pas la tétaniser, ne pas l'effrayer, bien qu'il faille tout de même lui donner le courage de s'enfuir – par la fenêtre ? La porte ? Comment faire ? Descendre et glisser parmi les uns et les autres, passer par une fenêtre du salon ou pourquoi pas rejoindre la terrasse par la porte, au bout du salon, qu'on n'utilise jamais et sur laquelle il doit y avoir la clé, et puis courir sans s'arrêter, ne pas s'arrêter, mais sans lui dire que ne pas s'arrêter ça veut dire contourner la maison de Christine, ne surtout pas franchir sa porte – mais comment lui dire sans éveiller ses soupçons ? Qu'elle coure, oui. Il faut qu'Ida sorte d'ici. C'est tout ce à quoi il pense, tout ce à quoi il est sûr que Marion pense aussi ; c'est la seule raison pour laquelle elle a proposé à Denis de monter, Patrice n'en voit pas d'autres, n'envisageant pas l'absurdité de ce que vient de lâcher Christophe, mais n'envisageant pas davantage que la première raison pour laquelle elle avait voulu qu'ils s'éloignent, c'est qu'elle ne voulait pas qu'on les entende, simplement parce qu'elle veut que son humiliation s'arrête et que tout ce qu'elle avait réussi pendant des années à annihiler, à détruire du passé de sa vie – ces zones enfouies si loin qu'elles auraient pu rester enterrées jusqu'à la fin des temps sans que personne ne vienne rien lui réclamer –, reste à jamais interdit aux autres, à leur connaissance et à leur jugement.

Quand elle entend les pas dans l'escalier, Ida se dit qu'on vient la chercher, que tout à coup on vient de se souvenir d'elle et qu'on va lui demander quelque chose. Elle repense au cadeau que son père lui avait arraché des mains et qu'il avait jeté, à cette sensation honteuse de l'avoir trahi parce qu'elle avait déjà le cadeau dans les mains et qu'elle avait failli l'accepter, qu'elle en avait envie, qu'il avait vu combien elle en avait envie, cette envie à laquelle elle repensait depuis tout à l'heure avec le sentiment d'avoir commis une faute que son père lui reprocherait sans doute longtemps. Cette idée est forte, mais les pas qui montent l'escalier sont plus forts encore. Elle connaît le bruit des pas de ses parents lorsqu'ils montent, les pas de l'un ou de l'autre s'ils montent seuls, mais cette fois ils sont deux à monter – est-ce que ce sont ses parents qui montent, pourquoi quelqu'un d'autre viendrait la voir jusqu'ici ?

Depuis tout à l'heure, elle entend les éclats des voix, mais elle avait fini par mettre un casque pour jouer à un jeu vidéo et pour taper sur des monstres qui éclatent comme des bulles de savon quand on les tue à coups de bâton. Elle n'avait pas joué longtemps, avait arrêté parce qu'elle avait envie de savoir ce qui se passait en bas, en gardant le casque pour filtrer les bruits, les voix, pour tendre entre le monde et elle comme une sorte de protection ouatée qui pourrait la tenir à l'abri. Elle ne s'était pas déshabillée, elle avait seulement enlevé ses chaussures en gardant ses chaussettes – sur lesquelles elle tirait depuis tout à l'heure, les pieds joints, les jambes serrées, assise sur son lit, se disant que ses foutues chaussettes la gênaient, qu'elles n'étaient pas bien mises, les coutures partant dans tous les sens, n'épousant ni les talons ni la pointe des pieds ; elle les tirait, les remettait, malaxait ses doigts de pied, puis elle examinait en face d'elle le tableau que Tatïe Christine lui avait peint et qu'elle avait reçu pour son anniversaire d'il y a deux ans – cette petite fille qui aurait pu être elle, sauf qu'elle avait les yeux d'un rose saumoné irréel et les cheveux bleu saphir, qu'elle avait une blouse à carreaux d'un vert bouteille comme elle n'en avait jamais portée, ni blouse ni rien à carreaux, et qu'elle se tenait droite comme jamais Ida n'avait pu se tenir droite, à part de temps en temps sous la toise de chez madame Privat, qui notait ses progrès en taille et en poids. Sinon, jamais elle ne se serait tenue aussi droite que la fillette aux cheveux bleus portant un faon dans les bras, qui n'avait pas l'air effrayé du tout et dont le dos laissait voir deux rangées de taches, comme une sorte de clavier d'ordinateur avec des grosses

touches blanchâtres se perdant dans les poils marron. Elle rêvait souvent que Tatïe Christine lui offrirait un jour le tableau de la fillette devenue adulte, qui aurait les mêmes cheveux bleus mais une autre coupe : elle aurait abandonné le carré pour une coiffure plus lâche, des cheveux longs tombant sur les épaules, et puis, surtout, devant elle, occupant une grande partie de l'espace du tableau dont les dimensions aussi auraient été comme multipliées par l'âge de la jeune fille, il y aurait eu un immense cerf blanc – les taches blanches du faon se seraient répandues et auraient envahi tout le pelage de l'animal, les bois eux-mêmes seraient blancs, ça existe, pourquoi pas lui, il aurait la tête penchée pour l'affrontement à moins que ce soit pour faire une révérence, impossible de le savoir, ils seraient grands tous les deux et maintenant elle pense non pas aux bois blancs du cerf mais au bois brun foncé de l'escalier qui craque sous les pas qui s'arrêtent juste devant sa porte, et, sans hésitation, elle retire le casque et le jette au pied du lit, comme elle se jette et se met dans son lit en ramenant la couette sur elle pour cacher qu'elle n'est pas en pyjama, qu'elle ne dort pas – elle regarde l'heure sur son radio-réveil mais ne voit pas les chiffres ; non, c'est un réflexe qu'elle a de se préoccuper de l'heure, comme elle fait presque tous les soirs au moment où ses parents montent se coucher, car souvent il est tard et depuis déjà longtemps ils pensent qu'elle dort, alors qu'elle aime rester avec sa lampe allumée à rêvasser ou à lire au fond de son lit, dans le tremblement jaunâtre et timide de cette minuscule lampe dont l'ampoule crache une lumière si faible qu'elle ne projette sa luminosité que dans un halo très court, dont Ida sait qu'on ne le voit pas depuis le dessous de sa porte.

Mais cette fois, ce n'est pas comme tous les soirs, elle n'a pas faim, et pourtant, de l'intérieur de son ventre, elle entend des bruits de tuyaux qui grincent, quelque chose qui se tord ; elle n'a rien envie d'avaler que de l'eau, mais elle a déjà bu toute sa gourde. Elle a encore très soif et n'a pas osé sortir plus tôt pour la remplir dans la salle de bains au fond du couloir, malgré les lèvres asséchées, elle avait eu peur d'attirer l'attention, et voilà que les pas sont arrivés près de sa porte. Elle attend en fermant les yeux et va faire semblant de dormir, mais c'est plus fort qu'elle, il faut qu'elle les rouvre parce qu'elle reconnaît la voix de sa mère qui s'adresse à quelqu'un dont elle comprend que c'est un homme, et qu'il n'est pas son père.

Sa porte s'ouvre : Ida se tourne vers sa mère en faisant comme si celle-ci venait de la réveiller, simulant les yeux brouillés par le sommeil. Sa mère a refermé la porte et maintenant elle se penche sur son lit. Marion regarde sa fille, Ida regarde Marion, et elle croit voir, dans l'obscurité de sa chambre, malgré la luminosité de la petite lampe, des yeux si brillants, est-ce qu'il se pourrait que sa mère – est-ce que ce sont des larmes ? Non, elle entend la voix qui tremble, c'est

comme hier soir, comme si souvent ces derniers jours et ces dernières semaines, en lisant le livre des *Histoires de la nuit*, quand, en repartant, sa mère lui dit toujours,

Ma chérie, si un dragon t'embête, tu lui casses les dents.

Marion vient lui murmurer à l'oreille quelque chose qu'Ida ne comprend pas. Tout de suite, elle veut demander à sa mère si les hommes sont partis, s'ils vont bientôt partir, si les filles aussi vont partir. Elle entend à la voix de sa mère que celle-ci lui ment lorsqu'elle prétend que oui, tout le monde va bientôt partir, dans très peu de temps ils seront de nouveau tous les trois, et Christine viendra les retrouver. Elle parle avec une voix si douce et en même temps si tremblante qu'Ida n'est plus très sûre de savoir si sa mère lui parle sérieusement ou si elle lui débite d'une voix enjôleuse un conte pour l'endormir. Elle ne sait pas, ne comprend pas ; sa mère lui dit, ma chérie, ne fais pas de bruit, surtout tu ne fais pas de bruit, mais dès que tu peux il faut que tu sortes d'ici, que tu essaies, est-ce que tu sais par où tu pourrais sortir, par l'appentis, tu sais, par la fenêtre de la salle de bains, tu sautes dans la cour sans te faire mal et tu files, tu ne vas pas chez Tatïe parce qu'elle dort, tu ne vas pas chez elle, même s'il y a de la lumière tu ne la déranges pas et tu t'en vas, tu cours et tu vas jusque chez Lucas ou chez Charline. Marion ne pense pas que dans l'esprit de sa fille il y a à l'œuvre la logique implacable de l'enfance et les questions qui laissent les adultes sur le bord de leur route, car seuls les enfants ont le bon sens de semer des cailloux derrière eux pour retrouver leur chemin, et, tout de suite Ida pense que si Christine est partie dormir, pourquoi, dans les hameaux d'à côté, les parents de Lucas et de Charline ne dormiraient-ils pas eux aussi, et pourquoi il faudrait les réveiller eux plutôt que Tatïe Christine, qui est juste à côté ?

Mais Ida ne le demande pas. Elle dit oui, parce qu'elle sent à travers les doigts de sa mère qui lui prend les deux joues entre ses mains, dans la pulpe des doigts, la chaleur irradiante de la peur ; elle sent dans le souffle si proche de sa mère, pas seulement l'haleine gâtée par les trop nombreuses cigarettes et le vin, mais par l'odeur cuivrée, amère, elle ne sait pas ce que c'est et ne se demande pas si sa mère est malade, non, elle sait juste que quelque chose est en train d'arriver dont elle sent que la gravité n'est plus du même poids que tout à l'heure – et pourtant elle sait que ce qui se passe la terrorise, les trois hommes, le chien qui gît dans son sang, les images qui reviennent dès qu'elle ferme les yeux, et pourtant elle fait tout pour ne pas être effrayée, pour garder son sang-froid, être courageuse, et, lorsque sa mère la prend très fort dans ses bras, quand elle laisse échapper dans un souffle qu'elle l'aime plus que tout, elle ne se demande pas ce que veut

dire ce *plus que tout*, ce qu'il contient, comment l'amour peut contenir *plus que tout* et ne pas être ce tout lui-même.

Sa mère l'étreint et l'idée de s'enfuir, est-ce que sa mère lui a demandé de –

Maman ?

mais sa mère ne l'entend pas, elle vient de rejoindre la porte, de la refermer derrière elle, très vite, sans se retourner vers elle, sans prendre le temps, presque en s'échappant de la chambre, et Ida se retrouve seule avec la lumière vacillante et jaunâtre qui éclaire si mal le portrait de la fillette et du faon ; elle a l'impression qu'ils lui disent tous les deux la même chose, elle pense à Christine et se dit qu'elle va essayer d'aller chez elle – à chaque fois que ça va mal, quoi que sa mère en dise parce qu'elle est un peu jalouse de l'affection qu'Ida a pour sa voisine, elle va toujours chez Tatïe Christine.

Lorsqu'Ida ouvre doucement la porte de sa chambre, elle n'entend pas de voix ni de bruits, aucun mouvement ni geste qui vienne de la salle à manger. En bas, tout le monde semble avoir renoncé à parler, à attendre quelque chose avant le retour de Marion et Denis. À moins que tout le monde cherche à les accompagner en attendant, à les suivre en imaginant où ils vont aller, en anticipant secrètement ce qu'ils vont se dire, car, dans l'intimité de ce silence, pourquoi ne pas guetter – quoi faire d'autre que tendre l'oreille pour percevoir quelques mots, des phrases peut-être, qui pourront donner des indications sur ce qui arrive ou va bientôt arriver, simplement en prenant le temps d'écouter ? Ainsi, lorsqu'elle ouvre la porte de sa chambre, Ida n'entend pas de bruit qui vienne d'en bas. Aucune voix. Même si ça ne dure pas, car tout à l'heure, dans quelques secondes, elle entendra Christophe et Bègue, qu'elle reconnaîtra, comme elle identifiera tout de suite ce ton si particulier qu'ils ont, un accent d'une région dont elle ne sait rien et qui fait sonner le français comme une langue étrangère, même si on reconnaît que c'est du français.

Elle ouvre la porte très lentement, en faisant bien attention à ne pas se faire entendre. L'escalier n'est pas loin de sa porte, elle pourrait entendre, qui monteraient vers elle, les voix des conversations du bas. Mais rien. Comme elle n'entend pas davantage sa mère et l'homme qui l'accompagne. Elle entend juste qu'ils sont entrés dans la salle de bains, qu'ils ont poussé la porte sans la fermer complètement derrière eux – un étrange silence qui dure trop longtemps, s'étend, se répand dans toute la maison, enfin brisé par les voix d'en bas,

Tu crois que tu la connais ta Marion ?

puis le silence. Des pas, des craquements – les pieds des chaises qu'on déplace. Puis, tellement plus haut,

Ferme ta gueule,

seulement la voix de son père qui tranche,

Ta gueule,
quand il veut faire taire les types qui continuent avec excitation et rapidité,

Tu crois que tu la connais ?

Bergogne seulement,

Ta gueule,

qui répond

Vos gueules je vous dis,

de sa voix pleine de colère comme elle la reconnaît si bien, sa voix où tout tremble, qui la rassure si fort, Ida, à ce moment. Mais elle n'entend bientôt que lui, et puis presque rien, comme s'il n'y avait personne en bas, ou que Bergogne était seul face aux deux hommes – et encore, est-ce qu'ils sont là tous les deux, Ida n'en est pas sûre, elle ne perçoit qu'une autre voix avec celle de son père –, car ce qu'elle ne sait pas, ne voit pas, c'est comment les deux types parlent avec des voix de plus en plus basses, comme si les secrets qu'ils voulaient révéler ne supporteraient pas la lumière trop vive ni l'éclat d'un son trop net, comme s'il fallait le murmure et la chambre tamisée pour entendre se froisser les sales draps dans lesquels ils veulent que tous trempent les mains, s'adressant aux deux femmes, maintenant assises et livides, muettes, qui attendent les frères – elles, ils sentent qu'elles seront plus réceptives –, elles qui fixent désespérément les armes que les deux autres tiennent, sans voir l'ironie et sans entendre vraiment les types leur racontant avec une lassitude dégoûtée, navrés qu'ils sont, mais jouissant d'étaler ces histoires dégueulasses sur leur amie, parce qu'ils veulent les dire, ces histoires, toutes, car ils ont l'impression de réparer une injustice et le disent plusieurs fois, Marion trompe tout le monde, elle est comme ça, alors il faut raconter par le détail ces histoires, pas seulement en se contentant de saloper le portrait qu'ils font de la jeunesse de Marion, mais en salopant les détails, en salopant tout ce qui la concerne, tout ce qui la touche, tout ce qu'elle aurait pu toucher dans sa jeunesse, en la salopant elle pour qu'à la fin elle ne soit plus que ça, une femme salopée par des saloperies d'histoires toutes plus sordides les unes que les autres, le portrait d'une salope qu'ils s'acharnent à rendre plus sale que tout ce que les trois autres, mari et collègues, auront jamais imaginé d'elle.

Et, sans doute que Bègue ne fait que suivre, qu'il répète ce que son aîné lui raconte depuis des années ; peut-être que Bègue ne fait que répéter les mots de Christophe pour que celui-ci ait la certitude qu'il est comme eux, comme ce que Denis exige et attend d'eux. Et peut-être que Bègue invente, brode uniquement pour se faire bien voir de ses frères, peu importe, il ne lâche pas Christophe, il marche dans ses pas, il appuie ce qu'il raconte, même sans un mot, même sans y croire, en pinçant les lèvres, en répétant, oui, eh oui, et pour Christophe peu

importe que pour l'instant on les croie ou pas car ce qui compte, pour lui, c'est que dans l'esprit des collègues et du mari de Marion, les images s'ancrent d'une jeune fille en qui personne n'avait jamais pu faire confiance, une salope sans morale ni rien, salope de défoncée qui avait eu bien du mal à se sortir de la dope et aurait eu encore bien plus de mal à arrêter de voler si Denis et eux n'avaient pas été là – sans doute parce qu'elle y avait pris goût, au vol, et que c'était sa *nature* – ce qu'ils suggèrent mais sans le dire vraiment, sans rien formuler, seulement par des haussements d'épaules, en lâchant comme par inadvertance des souffles consternés, en débutant des histoires et en ne les terminant pas, trop affligés, trop affectés pour ça, tellement écœurés devant une telle bassesse qu'ils ne trouvent pas les mots pour la dire, préférant ainsi laisser l'imagination des autres faire le reste.

Car ce qui compte, ce n'est pas tant ce qu'ils disent que ce qu'ils suggèrent : ces images, ils les inoculent dans le cerveau du mari et des amies comme un poison qui s'épanouira en eux et prendra bientôt la même place que leurs propres souvenirs. Ce qui compte, c'est que ce qu'ils laissent traîner sans le dire aura bientôt la même réalité et le même degré de certitude que si eux-mêmes, collègues et mari, avaient connu Marion jeune et qu'ils l'avaient vue se vautrer dans toutes les merdes que dévoilent ces images. Les frères savent que le poison fera son chemin, que tout ce que, pour l'instant, les autres nient et combattent, qu'ils refusent avec toute l'ardeur de l'amour qu'ils ont pour Marion, avec toute la foi qu'ils éprouvent en l'idée qu'ils ont décidé de se faire d'elle, le mari de Marion et ses deux collègues finiront par l'admettre, par s'y soumettre, par le croire, et, enfin, par le voir comme s'ils n'en avaient jamais douté ou qu'ils en avaient été eux aussi les témoins.

Les deux frères racontent et,

Ta gueule,

de plus en plus faible, de plus en plus lamentable,

Ta gueule,

pas encore suppliant ni tout à fait découragé, mais, déjà, Patrice se laisse anesthésier par l'émotion, quoi, une poussière viciée dans l'air, sa femme, la prison ? six mois de prison ? sa femme ? des copines à elle qui truandent des types et elle, là-dedans, voleuse et menteuse surexcitée, bagarreuse foutant le feu chez une rombière par pur plaisir et vice – méchanceté encore, les mots volent comme un essaim de guêpes autour de ses oreilles,

Ta gueule,

répète-t-il, et, cette fois, de là-haut, sa fille ne l'entend pas, sa voix est un murmure qui s'éteint et se transforme en un immense sourire de triomphe sur le visage de Christophe.

Ida n'entend pas ça ; dans sa tête, elle ne se fait plus aucune idée ni image de ce qui se produit dans la salle à manger.

Maintenant, elle est sortie de sa chambre, elle se tient debout dans le couloir et referme doucement sa porte. Déjà, sans qu'elle sache vraiment pourquoi ni ce qu'elle en attend, elle se décide à faire quelque chose de peut-être incompréhensible ou d'illogique, mais à quoi elle s'applique avec une méticulosité qui pourrait la surprendre elle-même si elle y prenait attention. Elle est étonnée quelques secondes de ce que ses pas et son corps ne lui dictent pas d'obéir à sa mère et d'essayer de s'enfuir le plus vite possible de la maison, ni même de chercher les moyens de réaliser cette fuite. C'est pourtant dans son esprit, dans tout son être : elle entend encore la voix de sa mère, ses mots, son intonation, la crainte et l'espèce d'innommable prière ou de supplication qu'elle contient, et l'écho de ces mots qui résonnent à travers tout son corps. Pourtant, ce qu'elle fait, ce n'est pas d'obéir à sa mère ni même de chercher à sortir de la maison ; presque sans le vouloir, mais avec application, mécaniquement, comme ces images de somnambule ou de zombie, où, par la surimpression de deux images, le dédoublement d'un personnage qui rêve qu'il sort de son corps dans certains vieux films qu'Ida n'a pourtant jamais vus, Ida fait autre chose que ce qu'on lui a demandé et qu'elle sait devoir faire. Elle-même constate, avec une sorte d'étonnement candide, comme si elle n'y pouvait rien, que ce n'est pas pour obéir à l'injonction de sa mère qu'elle est sortie de son lit dès qu'elle s'était retrouvée seule dans sa chambre, qu'elle avait remis ses chaussures et éteint sa lampe de chevet avant de s'être approchée de la porte. Non, pas pour ça qu'elle avait adopté cette lenteur féline et prudente pour ouvrir la porte, avant de se glisser dans le couloir. Elle était restée quelques secondes sur le palier, à attendre quoi, à écouter ou plutôt à traquer les voix remontant de la salle à manger, comme pour essayer de comprendre, pas tant ce que disaient les mots que ce qu'ils révélaient de la situation.

Maintenant, elle reste devant sa porte sans trop savoir quoi faire, écoutant et n'écoutant pas ce qui se passe en bas, prenant le temps qu'il lui faut pour laisser débattre en elle les voix qui remontent de la salle à manger avec celle, intérieure mais pas plus silencieuse, de sa mère, qui lui ordonne de s'enfuir, lui répète encore et encore, dans le secret de son cerveau, ce qu'elle veut la voir faire, mais se confondant avec la voix, présente et réelle cette fois, de sa mère à l'autre bout du couloir, qui murmure, qui cherche à se frayer un chemin dans le silence, voix qu'Ida perçoit malgré celles qui montent du rez-de-chaussée et cette autre, dont l'écho se fait encore entendre dans son esprit. Cette voix, elle saisit qu'elle est à quelques mètres d'elle, mais d'abord elle ne comprend pas si elle parle toute seule ou à quelqu'un,

peut-être à l'homme dont les pas avaient accompagné ceux de Marion lorsqu'elle était montée.

Il lui faut tout ce temps pour accepter l'idée que ce n'est pas ce qui se passe en bas qui l'interpelle, et tout ce temps pour comprendre que ce n'est pas seulement ce qui pourrait se dire dans la salle de bains qui l'intrigue, mais d'abord pourquoi sa mère est venue la voir, avec cette voix si blessée et vacillante, si inquiète, pourquoi cette peur qu'Ida n'avait jamais perçue chez elle, comme si elle venait de découvrir une nouvelle voix dans la voix de sa mère. Mais la question se transforme : soudain, pourquoi cette lumière qui vient de la salle de bains et cette eau qui coule du robinet – très fort, comme si on avait ouvert le robinet à fond ? Est-ce que c'est pour recouvrir ce qu'on dit, pour épaissir ce qui nous en sépare, pour rendre les voix plus lointaines, pourquoi si elle ne voulait pas qu'on les entende sa mère et l'homme ne s'étaient pas contentés de sortir dans la cour ?

Il ne vient pas à l'idée de la fillette qu'elle pourrait être la réponse à cette question. Simplement elle glisse contre le mur de sa chambre, dans le couloir. Elle marche lentement car elle connaît tous les bruits que font les lattes du plancher – combien de fois elle s'est faufilée jusqu'à la salle de bains, la nuit, ou très tard le soir, pour remplir sa gourde d'eau, pour aller devant la chambre de ses parents parce qu'elle les avait entendus se disputer, car ce qui l'inquiétait plus que leurs engueulades, alors, c'était sa crainte d'en être l'objet, ou plutôt le déclencheur, comme si elle avait besoin d'entendre par elle-même qu'elle n'était pas la responsable des cris de l'un ou de l'autre –, et ce soir, elle avance en évitant les embûches des craquements de bois, enjambant une latte, se faisant légère sur une autre, puis, petit à petit, en arrivant près de la salle de bains, devant la porte, ou plutôt non pas devant mais sur le côté, veillant à se tenir contre la paroi opposée à la poignée de la porte, espérant voir sans être vue, pour être certaine de ne pas passer devant le rayon de lumière de la porte, mais certaine de tout pouvoir entendre.

Il ne lui faut pas longtemps pour ça. Entendre. Même si les mots ne sont pas clairs au début, masqués par le jet du robinet. La voilà qui se tient contre la porte, et, comme elle pense ne pas pouvoir rester debout sans vaciller, sans devoir d'une façon ou d'une autre se balancer d'une jambe sur l'autre, il lui faut un appui, elle ne peut pas appuyer son épaule contre la porte sans en déplacer le battant et dénoncer sa présence. Elle décide de se tenir accroupie, les pieds bien à plat, les bras et les mains entourant les genoux, le cou et la tête tendus pour placer l'oreille le plus près de la porte, la frôlant mais sans la toucher, fixant la zone lumineuse qui passe par l'entrebâillement de la porte et d'où sortent les sons – d'abord celui du robinet dont le jet éclate sur l'émail du lavabo, puis, quand une main

le ferme, le bruit de l'eau qui s'échappe dans le conduit de la bonde, produisant un glougloutement ridicule, puis le souffle de sa mère et sa mère qui parle à voix très basse, avec une sorte de précaution qui ne lui ressemble pas, comme s'il y avait dans sa voix une désolation, une dévastation qui lui imposait de parler lentement et en chuchotant presque, comme si elle devait s'excuser ou veiller à ne rien faire éclater autour d'elle. Ida ne comprend pas tous les mots, non parce qu'ils seraient difficiles ou abstraits, inconnus d'elle, mais parce qu'ils sont portés avec une déférence si inquiète qu'Ida a l'impression que ce n'est pas sa mère qui les dit. Non, je t'ai jamais pris en traître. Non. Jamais. Et puis des longues plages de silence, qui saturent l'espace de la même manière que les phrases étranges et sibyllines de Marion, interrompues seulement par la voix de l'homme qui parle avec des phrases courtes et presque toujours comme s'il relançait des questions,

Ah bon ?

et puis encore le silence qui s'étale entre les deux, impose son épaisseur cotonneuse,

Ah bon ?

Non.

Toi, tu m'as pas trahi ?

Non.

Ah bon ?

puis toujours ce silence. Ou plutôt comme deux silences qui auraient choisi de s'affronter et de se tenir l'un en face de l'autre, qu'Ida découvre de derrière la porte, ses mains agrippées aux genoux, les pieds toujours bien à plat et le dos courbé, la nuque tendue pour entendre encore la voix de sa mère et tenter de la reconnaître quand elle dit, je suis partie et j'avais le droit, t'entends, j'avais le droit, je t'avais dit –

Ah bon ? T'avais le droit ?

et puis encore ce silence qui se prolonge, cette fois au-delà d'un temps même très long, comme il peut arriver parfois qu'on se taise et qu'on ménage, à l'intérieur d'une conversation, un espace de retrait où chacun vient trouver de quoi nourrir une relance qu'il voudra plus vive et plus nourrie que la première salve de mots, comme si ceux-là avaient été épuisés ou gâchés trop vite. Cette fois, ce n'est pas ce genre de silence consenti où chaque partie trouve de quoi tirer un profit, même insuffisant ou maigre, mais un profit quand même. Non. Ida essaie d'imaginer ce qui se passe derrière la porte, et c'est seulement au prix d'un grand effort qu'elle renonce à se relever et à entrer dans la salle de bains en courant pour se jeter dans les bras de sa mère, pour que tout s'arrête. Elle se mord peut-être la lèvre et continue de serrer plus fort encore ses doigts contre ses genoux, pourquoi elle a si peur, pourquoi ce silence semble durer aussi

longtemps – elle imagine derrière la porte et voit en pensée sa mère, penchée sur le lavabo, comme si elle était malade ou ivre morte, qui ferme les yeux et n'a pas encore pris le temps d'essuyer avec la serviette toute l'eau avec laquelle elle s'est inondé le visage.

Pourtant l'eau fraîche lui fait du bien – une poignée de secondes Marion croit qu'elle est en train de reprendre des forces et même une sorte d'ascendant sur elle-même, et, en lui imposant ce temps qu'elle prend, c'est comme si elle prenait aussi, d'une certaine manière, une forme d'ascendant sur Denis, qui la dévisage avec un air qu'elle lui connaît trop bien et qui ne lui revient même pas de loin, même pas du passé, non, car cet air qu'il porte est inscrit en elle depuis toujours et prêt à resurgir, comme il apparaît maintenant, avec seulement quelques détails pour marquer le nombre des années passées, mais, sinon, c'est toujours, comme elle est consignée dans sa mémoire, cette même expression de colère froide et de détermination.

Il est assis sur le rebord de la baignoire, les jambes écartées comme s'il ouvrait les cuisses avec impudeur pour lui montrer sa bite et ses couilles à travers son pantalon, les lui promettant comme la punition qui l'attendait depuis toutes ces années où il avait juré qu'elle n'y échapperait pas parce qu'il était dans son droit, dans ce qu'il pensait être son droit et qui n'avait sans doute rien à voir avec le droit des juges ni celui des flics, ni même celui que Marion s'était inventé en foutant le camp comme elle l'avait fait, mettant à exécution cette menace qu'elle lui avait tant de fois lancée de disparaître sans laisser d'adresse, dès que l'occasion se présenterait. Et lui qui avait cru qu'elle n'oserait jamais passer à l'acte, qui avait eu la présomption de croire qu'elle ne serait pas capable d'oser sortir de son orbite, comme si, au centre de son système – où lui faisait figure de soleil trop incandescent pour que les planètes froides et sans envergure qui gravitaient autour de lui tentent d'échapper à son rayonnement –, il avait cru qu'il était impossible pour quiconque de se dégager de son emprise et de la fascination qu'il exerçait sur qui il avait décidé. Ainsi, quand Marion avait profité de son incarcération pour s'évanouir dans la nature, il s'était pris sur la tête un coup pire que la condamnation et la prison elle-même ; ça lui était arrivé à lui comme ça arrive à d'autres, mais lui, incrédule d'abord, avait haussé les épaules et pris Christophe de haut, surtout parce que celui-ci l'avait mis en garde bien avant que ça n'arrive, lui assurant, en frère aimant et gardien du bien commun, qu'il aurait un œil sur Marion tout le temps de son incarcération, parce que, avait-il dit, une fille comme elle, tu penses bien qu'elle en profitera un jour ou l'autre pour se barrer, c'est sûr, elle se fera la belle, ta belle, avait-il insisté avec un drôle de sourire satisfait de sa blague, ou émoustillé peut-être à l'idée qu'on puisse

ainsi prendre le risque de déplaire à Denis, à moins qu'il ait été, une seconde, secrètement excité et enthousiasmé par cette idée qu'elle aurait pu avoir le culot de lui échapper. Et, comme Denis ne répondait rien, Christophe avait balancé une nouvelle fois son jeu de mots entre *faire sa belle* et *se faire la belle* – tellement fier de sa trouvaille qu'il n'avait pas pu s'empêcher de rire de lui-même, ce qui n'avait pas du tout amusé Denis et l'avait agacé, lui qui, en réponse, avait pris son frère de haut en lui rappelant que, de toute façon, Christophe n'avait jamais pu blairer Marion et qu'on ne savait pas trop à quoi il jouait avec elle.

Par la suite, Denis savourera longtemps, des années après, l'amertume de ce que son frère avait prédit ce jour-là, mais au début il n'avait pas voulu entendre ce que son frère lui avait dit, et il s'était seulement répété, amer et en colère d'abord contre Christophe, pendant des jours et des jours peut-être, dans cette durée dilatée par le rétrécissement de l'espace de la cellule, lui qui était condamné à l'impuissance de l'enfermement, qu'il ne doutait évidemment pas que Christophe garderait un œil sur Marion, un œil brillant de convoitise et de concupiscence, de désir mal dissimulé, de frustration, car Denis avait toujours vu – et su depuis l'enfance – comment la fidélité de son cadet et l'admiration que ce dernier avait toujours manifestée à son égard étaient aussi entachées d'une aigreur qui aurait pu virer à la trahison, pour peu que l'occasion s'en soit présentée. Denis le savait depuis toujours, comme il savait en jouer, sachant que Christophe n'échapperait pas plus que lui ou que Bègue aux rôles que la nature ou la famille ou la vie ou ce qu'on voudra leur avait assignés : l'aîné, le cadet et le benjamin pour la nuit des temps. Toutes les tentatives d'échapper à ça seraient aussi vaines qu'il aurait été vain de tenter de s'évader de sa prison, ne lui laissant alors comme satisfaction que d'imaginer comment il pourrait mettre à profit, au moment d'en sortir, le ressentiment de Christophe envers Marion, le besoin d'amour de Bègue et sa folie d'enfant brisé ; dix ans pour imaginer le jour où il laverait cet affront qu'elle lui avait fait de profiter de son incarcération pour s'enfuir – parce que pour lui, le quitter, c'était s'enfuir.

Et seul derrière la vitre du parloir, seul et toujours incrédule devant sa fuite, Denis avait dû reconnaître qu'il s'était trompé en lui faisant confiance, ou plutôt en faisant confiance à sa capacité à lui de la soumettre à ses désirs, en pensant comme il l'avait pensé – avec certitude, sans aucun doute ni inquiétude – qu'elle serait retenue à lui sans même le dire, sans même l'attendre, par réflexe, parce qu'elle lui devait tout et qu'elle ne pouvait que l'aimer, lui être littéralement et sans qu'on l'y contraigne *attachée*, parce que, toutes les fois où il l'avait frappée ou abusée, c'était toujours elle, à la fin, qui avait

reconnu qu'il avait eu raison de le faire, reconnaissant des torts qu'elle savait ne pas avoir mais qu'elle admettait, comme si elle comprenait qu'on puisse l'en accuser.

C'est pour cette raison qu'il était convaincu qu'elle aurait dû vivre pendant dix ans une vie comme celle de toutes les femmes des autres prisonniers, et qu'elle aurait dû s'astreindre à une vie autour de la prison, autour de son attente et dans la fidélité à sa famille à lui, à ses parents à lui, mais aussi et d'abord dans la fidélité à son absence, évitant les sorties, les fêtes, comme on porte le deuil d'un mari pour ainsi dire mort le temps de purger sa peine.

Elle aurait dû refuser de se pavaner dans les rues, de boire en présence d'autres hommes ou de s'offrir des sorties dans les magasins ou dans les bars avec ses copines, et vivre la prison pour que tout le monde autour d'elle voie combien elle en était victime presque autant que lui, brisée par la justice en renonçant à sa propre vie, la perdant en visites régulières auprès de lui, lui apportant plus que des nouvelles de l'extérieur, économisant euro après euro pour son confort à lui, renonçant à tout ce qui pourrait ressembler à un semblant de confort pour elle, plus morte que lui, errante chez elle, dans la rue, comme une emmurée qui ne sait pas qu'elle l'est, comme sont errants les femmes de détenus, les parents et les amis des détenus, tous condamnés sans avoir été jugés, punis d'un crime dont ils ne savent peut-être rien, victimes collatérales qui ne se remettent pas de l'injustice qu'on leur a faite en ne les prenant pas en compte, condamnés aux abords des prisons et des maisons d'arrêt, comme elle aurait dû graviter autour de la cellule de Denis, réglant sa vie sur son pas circulaire et cadencé dans une cour de prison, sur ses heures de musculation et ses nuits d'insomnie, attendant les jours de visite avec la même crainte qu'on la fasse poireauter des heures avant d'accéder au parloir, et devant subir les mêmes conversations des femmes de détenus, la litanie des chagrins des mères et des pères, la colère, le fiel, le ressentiment et toute cette misère qu'elle aurait encaissée comme les épouses et amantes devaient l'encaisser avec résignation, apprenant des unes et des autres tous les trucs pour donner à son mari – pour les autres tous les conjoints étaient des maris – un peu de plaisir sinon d'argent, redoutant à chaque fois que des gardiens zélés la fouillent pour qu'elle n'apporte rien de suspect à son homme, tout ça à cause d'un mot de travers ou d'un coup d'œil qu'ils auraient jugé mal placé.

Et, au lieu de cette femme qu'il avait imaginée attendant avec les autres en prenant dès le matin sa place dans la file d'attente des gens qui s'agglutinaient devant la porte de la prison, sous une chaleur accablante ou une pluie battante, quels que soient le temps et le degré d'humiliation qu'il fallait accepter, il avait dû se résoudre à

comprendre qu'elle ne viendrait pas et que, pendant les dix années qu'il passerait ici, la seule femme qu'il verrait ce serait sa mère, et elle seule.

Maintenant, maintenant il essaie de faire comme s'il était détendu, les bras écartés de son corps et les mains de chaque côté, sur le rebord de la baignoire. Parfois, il s'inspecte dans la très grande glace qui prend presque tout le mur au-dessus du lavabo, dans lequel Marion s'est abondamment aspergée d'eau, se penchant dans la vasque, plongeant les mains dans l'eau, s'inondant le visage, s'arrêtant puis recommençant, comme si ça ne suffisait jamais pour la sortir complètement de ce qui se passait, comme si elle n'arrivait pas encore à émerger d'une mauvaise nuit. Il la regarde dans la glace et elle ne se tourne pas pour lui parler. Elle l'épie aussi dans le miroir, lui tournant le dos, n'en finissant pas de plonger ses mains sous un filet d'eau qu'elle ouvre et referme du robinet, sans même s'apercevoir de ce qu'elle fait, comment elle se frotte les joues, le visage, la nuque, les cheveux, avant de se redresser et de suivre ses mouvements une fois encore dans le miroir, sans même prendre le temps de s'essuyer le visage ni les mains,

Je t'ai pas pris en traître, je t'ai écrit, j'ai laissé une lettre avant de partir.

Jamais eu de lettre.

Demande à ton frère.

Jamais eu.

Je suis sûre qu'il sait.

Ça change rien.

Et les mots se déploient à travers la pièce et filent, même assourdis, même diminués, de l'autre côté du mur de la salle de bains. Ida les entend, et même si elle ne comprend pas tout, elle saisit des bribes et essaie de les rattacher les unes aux autres, sa mère,

Je t'ai jamais demandé, jamais j'ai demandé ça...

la voix de Marion,

Je t'ai jamais demandé,

Non, t'as juste pris un rendez-vous pour faire comme si t'allais le rejoindre en te démerdant pour que je sache où et quand il t'avait filé son putain de rencard,

Non,

T'en avais marre de sa gueule,

Non,

T'as pas arrêté de dire que t'en avais marre,

Non,

Que tu savais pas comment t'en débarrasser,

Non,

Tu veux que je te dise tes mots ?
J'ai jamais voulu –
Tes mots, tes mots à toi, tu les veux ?
Jamais j'ai demandé, jamais...
Ah bon ?

Ida qui hésite à repartir dans sa chambre ou se demande comment elle pourrait rejoindre la maison de Tatie, mais surtout, soudain, elle a l'impression qu'elle ne peut pas bouger d'ici, qu'elle ne peut pas s'éloigner d'ici et laisser ses parents, comme si quelque part elle pensait qu'ils n'arriveront à rien sans elle. Elle se demande – ça lui passe par la tête même si elle sait que ce n'est pas une bonne idée, plutôt une boule de rage qui monte en elle et éclate comme une bulle de savon – si elle ne devrait pas entrer dans la salle de bains et crier à l'homme de partir. Mais Ida ne fait rien, elle reste comme ça, accroupie, mordant son genou à travers la toile du pantalon, serrant si fort les mâchoires que bientôt elle risque de crier, elle entend la voix de sa mère à travers la cloison et de l'autre côté de la porte,

Non... Ils ont dit...

...
Ce que t'as fait.
J'ai pas eu le choix.
Comment tu l'as fait,
Pas eu le choix, moi... Jamais eu le choix.
J'ai rien à voir avec comment tu l'as fait, rien à voir,
C'est lui qui gueulait,
C'est toi qui l'as fait.

Oui, c'est moi. Il gueulait et je lui ai défoncé la gueule comme toi tu voulais.

Non...
Ah bon ?
Laisse-les partir.
Tu crois que tu décides ?
Laisse-les.
Tu crois ?

...
Marion ? Tu crois que t'es en position ? Que tu peux demander, là, toi ?

Je ferai ce que tu veux –
Ce que je veux ?
Tu les laisses...
Parce que tu sais ce que je veux, toi ?
Ce que tu veux, non, je sais pas ce que tu veux.
Non, Marion, tu sais pas ce que je veux.
Et il se tait, laissant Marion se débattre dans une vieille histoire où

des sanglots éclatent, qu'Ida entend, reconnaît, comme elle a déjà entendu sa mère pleurer toute seule en prétendant que la dernière fois qu'elle avait laissé s'échapper des larmes c'était des larmes pour rire, des larmes de crocodile, des sanglots de gosse quand elle avait dix ans, prétextant avec un peu de vantardise qu'après ça elle n'avait plus jamais versé une larme, sans aller jusqu'à dire qu'elle avait basculé trop vite dans la vraie vie pour ne pas laisser filer des pleurs au profit d'une rage immense et d'un besoin de tout détruire, de tous les envoyer chier, sa mère en premier, mais aussi l'école et tout le reste, tout ce monde dans lequel son enfance et sa jeunesse et sa vie entière lui avaient donné l'impression de s'enfoncer comme dans un limon spongieux et répugnant. Ida savait que cette histoire de ne jamais pleurer ou de ne pas savoir s'abandonner aux larmes était fausse, bien sûr, plusieurs fois elle avait surpris sa mère les larmes aux yeux, mais elle n'avait jamais osé le lui dire.

De l'autre côté de la paroi, dans la salle de bains, cette fois personne ne dit plus rien, ni même, on dirait, dans la salle à manger.

Aucun bruit ne remonte plus jusqu'au couloir ni aux oreilles d'Ida. Puis la seule voix qui reprend, c'est le murmure presque imperceptible de Marion ; la voix qui se met à susurrer quelque chose, comme si c'était pour elle-même. Ida se demande comment les mots lui parviennent – c'est à la fois très proche et très lointain –, mais elle entend sa mère répéter qu'elle n'a jamais voulu ce qui est arrivé et qu'elle n'y est pour rien, et, peut-être que pendant quelques secondes, pas même une minute, Marion s'adresse vraiment à elle-même et qu'elle revit la décision folle de partir et de quitter enfin Denis et sa famille, et peut-être qu'elle ressent encore aujourd'hui la gravité de cette décision qu'elle avait mûrie plusieurs jours avant de se lancer – elle qui en avait rêvé des années et qui, parce que c'était tout à coup devenu possible, s'était mise à douter de sa capacité à le faire –, oui, elle se souvient si bien de ce matin – un 24 mai d'il y a environ dix ans, où il avait fait un temps un peu frais pour la saison, où il avait même plu et où elle était partie de chez elle sans prendre un parapluie, juste comme si elle allait acheter des clopes ou du pain en bas de l'immeuble, le temps d'un court aller et retour avec un sac un peu plus grand que d'habitude, mais surtout pas de valises ni rien qui puisse éveiller les soupçons ou les questions des parents de Denis qui habitaient dans la même rue et la surveillaient dès qu'elle franchissait la barre d'immeubles, des amis de Denis qui habitaient tous dans la même cité et prenaient les mêmes bus, les mêmes tramways qu'elle. Elle avait dû faire comme si elle allait juste prendre le bus ou le tramway pour faire des courses ou voir une amie – sachant encore qu'on la pisterait sans doute et qu'on se poserait des questions dès qu'on la verrait sortir de la cité et passer la barrière invisible de ses

habitudes et de la zone qui lui était assignée par sa vie et celle de Denis, et, l'air de rien, elle avait pris un bus et avait marché beaucoup avant de se retrouver dans une gare, soudain le nez devant un panneau d'affichage, puis sur un quai, et, enfin, apeurée, très excitée aussi, le cœur battant à tout péter dans sa poitrine : dans un train.

Elle avait fait exactement comme elle avait prévu de le faire : prendre le premier train qui partait pour n'importe où – oui, ce qu'elle avait fait, monter dans un train en se disant de ne pas se poser de questions et en s'asseyant dans un wagon, attendant qu'un contrôleur vienne la jeter ou lui coller une amende que de toutes les façons elle ne paierait jamais, faute d'avoir une adresse à elle ; une fois arrivée en gare à Paris, elle avait décidé de ne pas rester là, appréhendant cette foule trop dense et mouvante dans laquelle elle avait décidé de ne pas se noyer, se racontant que, tôt ou tard, Christophe viendrait la chercher jusqu'ici, qu'il ferait toutes les gares, les hôtels miteux des abords des gares, les squats, parce qu'il saurait bien qu'elle avait pris un train et que sans doute son terminus serait Paris – un endroit où échouer, cette gare ou une autre, avant de finir sur le trottoir. Alors elle avait décidé de traverser Paris, ce qu'elle avait fait à pied, en laissant le hasard la guider vers une gare qu'elle ne connaissait pas, ne s'arrêtant que de temps en temps, sur des bancs, parfois à la terrasse d'un café, en profitant de ce qu'elle avait encore, dans un porte-monnaie toujours trop grand pour elle, quelques billets de dix euros qui ne passeraient pas la semaine. C'est comme ça qu'elle s'était retrouvée ce 24 mai sur le boulevard de L'Hôpital, qu'elle avait attendu des heures dans le McDonald's à côté de la gare d'Austerlitz, à siroter des Coca-Cola en se goinfrant de *cheese bacon* et de *potatoes* au ketchup, ainsi qu'elle avait profité d'un inattendu rayon de soleil pour se prélasser dans le Jardin des Plantes, s'offrant avec le peu d'argent qui lui restait une visite de la ménagerie.

Le soir était arrivé, et, avant même d'avoir faim, elle était entrée dans la gare qui semblait abandonnée et vide, et là encore elle était montée dans le premier train et avait même fait attention de ne pas regarder sa destination ni même ses arrêts, décidant le plus arbitrairement possible qu'elle descendrait à la troisième gare s'il y en avait une, si le contrôleur ne la jetait pas dehors avant, et que, quelle que soit la ville ou le trou paumé, ce serait là qu'elle referait sa vie. Et, à ce moment précisément, elle avait reçu de furieux coups de pied de l'intérieur de son ventre : oui, c'est sûr, une bonne idée, le bébé était d'accord avec elle.

Ida ne sait plus très bien ce qu'elle entend, elle n'est même plus certaine d'être en train d'écouter – ou alors elle se demande si elle écoute davantage son corps qui la tire dans tous les sens, ses genoux qui coinent, son dos qui se tord, sa nuque qui fait mal parce qu'elle est penchée bizarrement ; elle ne sait pas si c'est son corps qui l'oblige à se relever ou bien ce qu'elle entend et qu'elle comprend de moins en moins, des phrases, des attaques, des mots, ceux de l'homme ou ceux de sa mère, lui qui s'énerve et répond que s'il avait été fou on ne l'aurait pas jeté là où on l'a jeté mais avec les dingues, chez les dingues, il ne dit pas fou, il dit chez les dingues, qu'on l'aurait jeté chez les dingues, sa voix monte pour dire qu'il n'est pas comme son frère,

Qu'est-ce que tu crois ?

et surtout qu'elle le sait très bien,

Tu le sais très bien,

pourquoi elle joue à ça, Marion, sûr qu'elle préférerait, ça l'arrangerait, elle et sa petite conscience de merde.

C'est tout ce qu'Ida comprend – déchiffre – car après, tout devient confus, la voix de sa mère qui essaie de se faire une place, de monter, de lutter, d'écarter celle de l'homme pour prendre l'ascendant et lâcher au-dessus de lui – comme si en forçant la voix elle aiderait sa vérité à s'imposer – des mots tranchants et si puissants qu'ils pourraient faire taire ceux que Denis lâche avec une colère de plus en plus palpable, qu'il maîtrise de moins en moins, comme si cette détermination imperturbable qu'il aimait afficher depuis tout à l'heure était en train de se fissurer pour laisser place à des gouffres, des perforations dans sa voix, et qu'il se mettait finalement à bafouiller à son tour, pas comme son frère, mais glissant vers le tremblement douloureux d'une voix qui craque, s'effrite et doit se reprendre pour se faire entendre. Alors il se reprend, s'élançe très haut, très nettement, dominant et écrasant tout – Marion, tu croyais quoi ? que j'allais sortir de zonzon et me trouver une petite femme qui m'aurait pondu des gosses sans que je te retrouve avant ? –, la laissant incapable de réagir, en profitant alors pour taper encore plus fort – T'es conne à ce point-là ou tu te fous de ma gueule ? –, puis, laissant le vide s'imposer entre eux et Marion profiter de ce silence pour se défendre, comme elle lui aurait fracassé la tête à coups de pierre – Je te dois rien, je te dois rien, tu veux pas l'entendre, ça, que t'existes plus –, et tous les deux se mettent à parler en même temps, si vite, si fort, ou plutôt les voix ont

monté déjà si haut qu'elles se mettent à déployer leur colère, leur violence, et maintenant leurs mots se heurtent sans se répondre, tous les deux n'écoutent plus et ne se voient pas davantage même si Denis s'est levé du bord de la baignoire et qu'il a approché du lavabo, qu'elle s'est retournée, qu'ils se font face, ils se touchent presque, elle commençant déjà à le repousser,

M'approche pas,

alors que les mots se chevauchent,

M'approche pas je t'ai dit,

s'agrippent,

Me touche pas,

et Ida ne comprend plus,

T'approche pas,

elle sent que ça déferle, ça va passer les digues, bientôt, elle le sent et se demande de quoi ils parlent puisqu'elle ne comprend rien ni de ce qu'ils disent ni de pourquoi ils le disent, pourquoi leurs voix s'enchevêtrent à cette hauteur d'où la seule chose qu'elle perçoit c'est le vertige où ça l'emmène, elle, et la peur monte en elle et se transforme en angoisse, en panique, elle l'entend qui frappe dans sa poitrine et gronde en elle et, de derrière le mur, dans le mur lui-même, qui vibre, dans la porte qui la sépare de ce qu'elle entend, ça continue, comme un rideau déchiré – la confusion et sa voix à lui, des bribes qui surgissent, qu'Ida capte, des bouts de phrases – tu me fais pitié Marion – ton gros paysan et ta vie de merde – ton petit salon et tes copines avec ton boulot de merde – et puis la voix de sa mère qui s'embrouille ou se tait pour reprendre des forces, ou parce qu'elle est à bout de forces alors que lui ne l'est toujours pas, sa voix haineuse et inépuisable qui traverse le silence d'à côté – c'est ça qui te fait rêver ? Ta vie de merde au fond d'une ferme pourrie ?

M'approche pas,

Ton gros paysan et ta vie de merde – ton petit salon et tes copines avec ton boulot de merde –

Marion ne dit plus rien. Peut-être qu'Ida pressent quelque chose, car elle se lève à ce moment précis où lui s'approche de Marion en tentant quoi comme signe d'apaisement, les paumes relevées,

Allez, Marion... Marion. Pardon, je veux pas te blesser, pardon. Si je te dis pardon. Je t'emmène si tu veux, on recommence si tu veux, Marion – le silence puis sa voix à lui qui reprend sur plusieurs tons – Marion ? – Marion...

Marion.

Marion.

Le silence. Lui qui ne supporte pas ce silence. Et peut-être l'expression haineuse qu'elle lui lance comme seule et unique réponse ; le refus qu'il prend comme une claque parce qu'il avait peut-être espéré, ou pensé jusqu'au bout qu'il lui suffirait de réapparaître pour qu'elle retombe sous sa coupe, instantanément de nouveau soumise à lui, comme si elle n'avait pu trouver la force de s'en détacher qu'à cause de l'éloignement, et que, parce qu'elle avait été libérée de son champ magnétique par la présence des murs de la prison – comme si les murs avaient fait interférence – et parce qu'ils étaient maintenant tous les deux l'un en face de l'autre, elle allait, malgré les dix ans et tout l'espace qui les séparaient, revenir vers lui, céder à son pouvoir d'attraction comme si elle n'avait aucune capacité d'y résister, comme s'il ne faisait aucun doute qu'elle pourrait tourner les talons à sa vie actuelle sans le moindre regret, parce qu'il était certain qu'elle la méprisait autant que lui l'envisageait avec consternation. C'est pourquoi il ne comprend pas quand – va te faire foutre, Denis – va te faire foutre. Tu crois quoi ? Que je vais partir avec toi ? Plutôt crever. Plutôt crever, t'entends. Et s'il devient menaçant, ce n'est pas tant parce qu'elle lui jette à la gueule cette humiliation d'un refus, que de voir son pouvoir de domination s'effondrer complètement, comme s'il lui avait fallu l'épreuve d'un face-à-face pour en être convaincu, alors que tout le monde, autour de lui, n'avait cessé de le lui répéter, et que lui-même, du fond de sa cellule, n'avait pu que l'admettre du bout des lèvres, même si c'était seulement le reconnaître du point de vue des faits et de l'évidence, sans l'intégrer vraiment, laissant ce savoir exister dans une couche superficielle de son intelligence, quand le sentiment intime avait refusé de plier et de s'avouer que Marion était définitivement perdue pour lui.

Maintenant, Denis ressent une amertume et un dégoût si forts devant l'ingratitude qu'elle lui a témoignée en s'enfuyant et en le laissant sans un mot pendant dix ans... oui, dix ans comme un con, croupissant derrière les murs dégueulasses d'une taule surpeuplée. Et tout ça pour faire quoi de mieux, quoi de plus que venir s'enterrer dans un bled pourri du centre de la France, au milieu de rien, de champs suintant le pesticide et le cancer, l'ennui, la désertification et le ressentiment ? Tout ça pour que maintenant il la voie, les cheveux encore mouillés, aspergée de flotte pour comprendre ce qui lui arrive, sa belle gueule à peine vieillie par les années, comme si sa putain de beauté était aussi solide contre le temps qu'elle l'avait été devant lui, à lui résister comme elle l'avait fait tant de fois, quand elle le poussait à bout pour des riens, pendant le temps magnifique et terrible de leur

vie en commun, où leur vie n'avait été qu'une suite d'explosions et de cris mais aussi de promesses, de réconciliations et de baisers si folles qu'il était bien sûr de ne plus jamais connaître ça. Il est tellement déçu de la retrouver ici, de la voir si haineuse envers lui, qu'il ne comprend pas, ne veut pas ou ne peut pas entendre combien il avait été violent, ce qu'il ne voit pas et n'a jamais vu, ne comprenant même pas ce qu'il lui avait imposé et dans quel cauchemar il avait plongé sa vie.

Tu crois vraiment que... Marion, tu crois vraiment que j'en ai encore quelque chose à foutre de ta gueule, toi ? tu crois quoi ? c'est bien ici, hein, ça te suffit ? Eh bien t'as qu'à y crever, je m'en tape, je m'en bats les couilles ma vieille, ouais, parce que... tous les soirs à te fracasser ta belle tronche de pute, tu vois, en rêve... ça, oui, j'en ai fait des rêves comme ça, à te fracasser avec la même barre à mine que l'autre con. Là, j'ai juste envie de te laisser crever tellement tu me dégoûtes... j'y ai tellement pensé à ta soirée de merde, quarante ans, ma vieille, avec ton plouc, dans tes champs, tu peux y crever dans tes champs, et je peux te dire, ouais, ça ouais, ça m'a bien réchauffé d'y penser, d'imaginer comment je pourrais te la pourrir, ta soirée en famille... Des heures et des heures, mais crois-moi, crois-moi, c'est pas pour ça que je suis là, pas pour ça, ma vieille, que je suis ici, ça non.

Et Ida n'est pas sûre de l'entendre quand il dit, elle n'est pas sûre de ce qu'il a dit, car, au même moment, elle entend le cri de Marion,

Dégage !

Et il raconte alors comment il a imaginé Marion prenant le train, se retrouvant toute seule, un soir, dans la gare d'une ville où elle ne connaissait personne, son ventre déjà lourd – combien de mois, hein, de combien t'étais enceinte, cinq, six mois ? – et c'est la seule raison pour laquelle je suis là.

Le plus étrange, c'est sans doute que Denis ne doute pas de ce qu'il commence à dire et qu'Ida, de l'autre côté de la cloison, n'entend pas tout de suite. C'est étrange, parce qu'il ne comprend pas la contradiction dans laquelle il s'enferme, jurant que si Marion s'était enfuie enceinte, c'était qu'elle faisait autre chose que s'enfuir, c'était une chose bien plus grave et impardonnable, c'était abuser de la force et du privilège que la nature lui avait donnés de tenir dans son ventre la vie de son enfant à lui – lui qui pour avoir donné la mort irait moisir en prison tandis qu'elle, responsable autant que lui, irait porter la vie ailleurs, loin de lui, le privant de son enfant et de cette vie à laquelle il avait droit lui aussi, sa part de vie dont elle avait décidé de le priver alors qu'il paierait plein pot la part de mort qu'il avait infligée. Cette injustice-là, il la lui devait à elle ; c'est pour cette raison qu'il voulait réparation, davantage encore que pour l'effondrement qu'avait causé le départ de Marion. Mais cette étrange contradiction qui sous-tend tout ce qu'il dit, maintenant qu'il se met à parler comme

s'il répétait à voix haute des phrases qu'il avait débitées seul des dizaines et des dizaines de fois, ou parfois non pas seul, mais avec n'importe quel compagnon de cellule, les mêmes l'écoutant avec résignation alors qu'ils crevaient d'envie de lui dire de la fermer avec cette histoire qu'ils n'en pouvaient plus d'entendre, on a compris, ta bonne femme s'est barrée avec ton gosse et tu crois que c'est la première fois que ça arrive ici, tu crois qu'ils sont combien tous les types qui se retrouvent à chialer sur une ombre, mais chacun se gardant bien de lui reprocher de parler, de revenir encore sur la même histoire, et notant bien, pour eux-mêmes, ce conflit dans lequel il s'était enfermé, quand Denis se mettait à dégueuler sur Marion pour raconter les détails sordides d'une gamine abandonnée trop vite par sa cinglée de mère, de la misère pour faire chialer dans les chaumières et peut-être qu'il avait eu pitié le jour où il l'avait rencontrée – mais non, pas de pitié, juste la fille la plus excitante qu'il avait connue, elle aurait fait bander un mort, cette garce – et eux, à force de l'entendre, ils avaient bien essayé de lui faire relever cette contradiction, mais non, Denis pouvait continuer encore à balancer dans la même salve des phrases piquetées d'échardes et de ronces auxquelles sa voix venait s'écorcher en hoquetant, en succombant parfois à des arrêts brutaux sous le coup de l'émotion, de la colère, puis reprenant il pouvait assener sans voir le problème que Marion l'avait trompé des dizaines de fois et que pour un bifton elle aurait trompé n'importe qui comme elle l'avait trompé lui, et que pourtant, le pire qu'elle lui avait fait en partant, c'était de partir avec le gosse qu'elle portait et dont il n'avait pas trente secondes émis l'hypothèse qu'il aurait pu ne pas en être le père, car il pouvait affirmer les deux propositions avec la même assurance et sans y voir de problème : l'enfant était de lui, et Marion avait couché avec tout le monde.

Ida, maintenant, est très proche de la porte ; elle est à deux doigts de l'ouvrir, de venir se jeter entre l'homme et sa mère et elle entend celle-ci, qui sort de son silence, qui répond à quelque chose qu'elle n'a pas entendu ; de quoi ils parlent, se demande Ida en entendant sa mère gueuler qu'elle n'a jamais voulu les revoir ni les uns ni les autres, ni retourner là-bas, et que pendant des années elle s'est même tapé des nuits d'insomnie tellement elle redoutait que la nuit la ramène chez eux, portée par l'épaisseur brumeuse et adipeuse, glauque, des rêves, avec leurs détours surnois et leur art de vous replonger au cœur de l'enfer auquel vous aviez réussi à échapper. Mais non, les rêves sont là pour vous ramener à votre enfer, pour que vous retrouviez avec le même effroi les visages que vous aviez quittés, et, avec eux tous, les rues, les immeubles, tout ce contre quoi vous vous étiez battu. Marion crie je veux rien qui vienne de là-bas, je veux rien qui vienne de toi,

rien.

Ida écoute : On est pas assez bien pour toi ? c'est ça ?

Ida écoute : Je veux que tu me laisses, que tu t'en ailles.

Ida écoute : Rien qui vienne de là-bas ? Mais c'est chez toi, là-bas, Marion. C'est chez toi. C'est chez toi et t'y peux rien. Tu peux faire ce que tu veux, tu peux te mettre des plumes dans le cul ou prendre leur accent de ploucs si tu veux mais t'y peux rien : tu viens de là-bas. Tout en toi vient de là-bas : ta gueule, ta voix, tes manières, ta façon de te tenir. Tu peux pas t'échapper de ça. T'es comme moi, ma vieille, t'es comme Bègue, on est tous pareils et même ta fille... *notre fille*, elle vient de là-bas. Elle vient pas de là-bas, notre fille ? Notre petite Ida ? Pourquoi tu l'as appelée Ida ? Pourquoi tu m'as pas demandé ? Peut-être qu'elle a envie de connaître d'où elle vient, elle ? Non ? Sa famille ? On va lui demander ce qu'elle en pense, tu crois pas ? On va lui demander.

Ida écoute les corps qui se déplacent dans un grand mouvement et le cri de sa mère – des claques, une volée de claques dont Ida ne saurait pas dire si c'est sa mère qui les reçoit ou qui les donne,

T'approche pas d'elle, t'approche pas –

sa mère qui crie et tout à coup Ida éclate en sanglots et alors qu'elle a cru quelques secondes plus tôt qu'elle irait se jeter entre l'homme et sa mère,

Je veux pas que ma fille te voie.

voilà qu'elle se jette au contraire dans le couloir,

Elle a un père et ce sera jamais toi.

qu'elle se met à courir en criant,

T'approche pas d'elle, tu la laisses ! tu la laisses !

de toutes ses forces,

Marion,

comme si toute sa terreur remontait en elle, qui la glace, la brûle, lui parcourt l'échine dans une sensation de picotements qu'elle n'a jamais ressentie, alors elle fonce et dévale l'escalier – de l'autre côté de la porte, Denis et Marion ont compris qu'Ida les avait écoutés. Tous les deux se jettent derrière elle. Denis écarte Marion d'un grand geste qui la propulse contre le lavabo et s'élance dans le couloir. Marion se relève, elle crie, elle crie de toutes ses forces et elle est là, à quelques mètres de lui, courant derrière lui dans le couloir, descendant maintenant l'escalier en hurlant avec la voix d'un animal qu'on égorge, mais déjà Ida est arrivée en bas et, devant Patrice médusé, devant les deux femmes et les deux types, Ida ne sait plus ce qu'elle fait, c'est comme si son père lui-même semblait étranger et monstrueux, comme les autres, comme si tout lui semblait monstrueux et hostile, elle ne sait pas ce qu'elle fait, ne réfléchit pas, elle court et fonce vers la porte, car, bientôt, bientôt elle sera dehors, bientôt elle

sera dehors, bientôt elle sera dehors, bientôt elle sera dehors.

Bientôt.

Mais bientôt aussi, les coups de feu.

Bientôt, il y aura la mort qui s'invitera dans le hameau comme elle s'invite partout, car elle est partout chez elle, chez elle quand elle veut, prenant ses aises dans des appartements où elle n'avait jamais posé les pieds ni daigné lancer un coup d'œil ; soudain chez elle, comme une reine sans pudeur et sans gêne, vaguement obscène, laissant hagards et démunis tous ceux qui avaient cru un instant qu'elle les avait oubliés.

Bientôt : sept coups de feu claquant dans le vide de la nuit, dont quatre toucheront leur cible, les autres se perdant quelque part dans un meuble ou une cloison.

Mais avant, avant même la course d'Ida vers l'escalier et la salle à manger, alors qu'elle n'est pas encore sortie de sa chambre, qu'elle entend sa mère montant l'escalier suivie par un homme dont elle sait déjà qu'il n'est pas Patrice – elle connaît par cœur tous les bruits d'ici, toutes les intonations et les vibrations de la maison –, juste un peu avant donc, dans l'autre maison, Christine reprend conscience de son corps, de son esprit. Lentement, par à-coups. Dès qu'elle bouge, la douleur lui assène un coup comme s'il y avait un temps de décalage entre le moment où Bègue avait frappé et celui où la douleur se faisait sentir. Christine n'a pas encore l'idée de se relever. Elle concentre tout son effort dans le geste d'ouvrir les yeux, de respirer. Elle bouge, et, à chaque fois, la douleur lui ordonne de limiter ses gestes en lui rappelant qu'à chaque coup qu'elle a reçu répondra un autre, peut-être moins fort, mais assez pour qu'elle le ressente comme l'onde de choc d'un cataclysme, comme les répliques s'enchaînant après un tremblement de terre deviennent de moins en moins puissantes, jusqu'à devenir imperceptibles et pour ainsi dire inexistantes.

Le temps de prendre conscience qu'elle respire et qu'elle ouvre les yeux, c'est déjà un effort si intense qu'il faut se reposer et attendre, s'arrêter pour laisser un degré de conscience supplémentaire monter dans son esprit, l'éclairer, lui offrir une lueur pour affronter l'obscurité, jusqu'à ce qu'elle puisse enfin prendre conscience du silence autour d'elle. L'image de Bègue lui revient avec une netteté proche de l'invention, comme si elle pouvait voir chaque point noir sur son nez et les ridules sous ses yeux, les stries verticales sur ses lèvres, sa gueule de gamin tordue par la rage – et cette lueur de plaisir

qu'elle a vue, elle en est sûre, ne pouvant pas encore accepter l'idée de le voir si satisfait. Et puis elle projette ses mains devant elle, les doigts écartés, elle essaie de prendre appui. Elle y arrive, elle ne sait pas comment c'est possible, mais cette chose arrive : elle réussit à ramper sur quelques centimètres. Puis elle s'arrête. Reprend des forces. Attend – oui, pas de bruits, pas de mouvement ou de voix. Elle trouve la force pour reprendre. Elle soulève le bassin, entraîne ses jambes qui se déplient lentement, les genoux sur le carrelage ; elle a mal comme elle ignorait qu'on pouvait avoir mal, les bras se tendent et l'aident, elle y arrive. Elle est bientôt suffisamment proche d'un mur pour s'y appuyer. Elle veut se relever. Elle se tend. Se cabre. Se lève. Se laisse presque tomber en avant. Sur le mur. Et tant pis si les mains tachent les toiles, en font tomber une dans un bruit qui ne la fait même pas sursauter, non, elle est concentrée sur son effort, elle réussit à se relever.

Bientôt il faudra se lancer dans le vide – sans rien pour se retenir –, mais elle n'en est pas encore là.

Elle tient appuyée contre le mur, la femme rouge à côté d'elle. Maintenant se tenir debout. Maintenant avancer. Maintenant se redresser encore. Ses doigts sur son visage, besoin de toucher ses joues, sa bouche, son nez – mais elle ne peut pas – trop mal – la douleur avant même de toucher – elle vérifie encore, elle mâche dans sa bouche pour être sûre qu'elle n'a pas perdu de dents et n'en revient pas de tout ce sang qui a coulé – dès qu'elle effleure son nez par un geste un peu trop brusque, trop direct, la douleur est si forte qu'elle lui arrache un cri – à ce moment ses jambes fléchissent, elle va retomber et il faut qu'elle s'accroche. Elle se sent presque s'évanouir encore – les jambes, mais aussi les bras, le corps entier qui s'affaisse sur lui-même, elle réussit à s'accrocher au tabouret devant sa table de travail, elle voudrait s'asseoir mais elle ne pourra pas, alors elle tend les jambes le plus droit possible, raides comme des poteaux, très écartées, les pieds bien à plat, autant qu'elle peut pour fixer les jambes et s'appuyer sur elles, qu'elles ne bougent pas, ne cèdent pas aux tremblements et aux coups de faiblesse ni aux pulsations du sang qui la font vaciller. Elle pose ses deux mains sur le tabouret, elle essaie de maintenir les bras raides – il faut qu'elle s'en serve comme d'appuis rigides pour prendre le temps de respirer, de réfléchir –

Bon, ça va, ça va aller. Oui ça va aller. Il faut que. Il faut.

Et en voyant sur la table toutes ses affaires, ses carnets, ses pinceaux, elle se revoit saisissant le cutter dans la boîte de crayons et se demande pourquoi elle a fait ça – comme si elle ne se doutait pas que le jeune homme aurait le dessus, comme si elle avait senti que peut-être il essaierait de –

Sur la table : les deux feuilles retournées d'Ida. Pendant une seconde

Christine les observe, elle hésite. Elle voudrait, oui, mais elle hésite. Elle ne sait pas pourquoi elle hésite. Elle attend un peu puis trouve la force de tendre le bras, de retourner les deux feuilles – voir encore les dessins d'Ida pour l'anniversaire de sa mère avec leurs jardins de fleurs à l'anglaise, le fouillis de taches, de couleurs,

Maman je t'aime mon cœur gros comme ça,

et Christine se laisse déborder par des larmes dont elle n'aurait pas cru qu'elle était encore capable d'en lâcher depuis qu'elle avait fini de pleurer à cause de l'amour qui n'avait pas duré, du succès qui n'avait pas duré, de la jeunesse qui n'avait pas duré, de la méchanceté autour d'elle qui, bien sûr, avait duré et s'était durcie en s'affranchissant de toute retenue ; la dureté contre quoi elle n'avait pas fait le poids, dureté de l'indifférence et des mots humiliants envers ce corps et ce visage que les années défaisaient avec une précision perverse, dureté de ce monde de l'art qui avait piétiné tous les efforts qu'elle avait fournis, toute la conviction et l'ardeur qu'elle y avait mis, avait piétiné avec la même jubilation des années de son travail pour une négligence qu'elle avait commise, peut-être, et qui avait servi de prétexte pour la torpiller et la pousser à tout abandonner, tout ce qu'il avait fallu payer au-delà de son prix pour se retrouver, au bout de son chemin, avec comme seules compagnes la désillusion et l'amertume, qui avaient duré et grandi en elle. Et voilà qu'elle comprend comment tout s'est fossilisé et durci en elle, pour ne pas avoir su le regarder en face, comment tout s'est calcifié en elle ; et elle se libère de tout ça, oui, en pleurant, des larmes dont elle se serait crue incapable, larmes de mélo, des paquets de larmes devant l'innocence désarmante et insupportable d'Ida, cruelle dans sa douceur même, abominable dans son élan, dans sa foi en la vie, en l'amour et en la confiance sans faille d'une fillette pour sa mère, quelque chose la brise à cet endroit – l'amour pur la cisaille –, elle ne tient plus, Christine, elle est folle de rage, il faut que la colère la sauve, qu'elle soit en colère face aux dessins d'Ida et à son insupportable déclaration d'amour à sa mère – une rage comme une boule qui l'étrangle depuis des années, qu'elle a retenue calfeutrée en elle en se tenant bien loin de tout, ici, de tout le monde, et peut-être aussi d'elle-même.

Alors elle se ressaisit. Elle penche la nuque, baisse franchement la tête entre ses épaules et elle crie – elle croit qu'elle crie, mais rien ne sort de sa bouche. C'est comme si elle avait entendu le cri projeté par tout son être au-devant d'elle-même, hors d'elle-même. Elle va pouvoir reprendre pied dans le présent. Maintenant elle va pouvoir sortir de ce cauchemar. Revenir. Réfléchir et réagir. Si Bègue n'est pas là, c'est qu'il a rejoint les autres dans la maison des Bergogne. Et son cerveau accélère. Si l'autre est parti c'est qu'ils sont tous partis ou alors, s'il est parti rejoindre les autres alors elle ne sert plus d'otage. Qu'est-ce qui

se passe alors s'il est parti ? Est-ce qu'ils sont partis, seulement partis ? Mais non, non. Sinon Bergogne. Sinon Patrice serait venu ici. Quelqu'un serait venu pour la retrouver, si personne n'est venu c'est que personne n'a pu venir, c'est que les autres ne sont pas partis, ils sont encore là-bas. Le téléphone, elle doit appeler, il faut qu'elle appelle – mais toutes ces images devant elle, les Bergogne, Ida, la maison et l'odeur des gâteaux, le souvenir des voitures des deux collègues de Marion arrivant dans la cour, leurs phares balayant l'intérieur de sa cuisine et les deux types inquiets.

Elle sent la force lui revenir, le présent envahir tout son espace mental, les idées, les questions, comme si les pièces du puzzle, de l'espace et du temps pouvaient s'articuler entre elles. Si Bègue est parti, c'est qu'ils sont peut-être tous partis. Ou alors non, s'il est parti rejoindre les autres, alors c'est fini ? Qu'est-ce qui se passe alors, s'il est parti ? Est-ce que lui seul est parti ou bien qu'ils sont partis tous les trois ? Oui, sans doute tous les trois, pourquoi l'autre partirait seul en laissant ses frères, il faut qu'ils soient partis tous les trois, tous les trois – mais elle se dit que ce n'est pas possible, les trois frères ont décidé de rester encore et va savoir ce qui se passe à côté, ce qu'ils ont décidé, peut-être de rester ici encore, encore là-bas et retenant toujours Bergogne, sa femme et leur fille ? Elle ne songe même plus à se demander s'il peut y avoir des raisons à ça, maintenant tout lui paraît possible sans avoir besoin d'être motivé par une raison, une idée, un projet aussi simple qu'une demande de rançon – mais à qui demander une rançon ici, de toutes les possibilités ridicules celle-ci serait la pire, ça la fait presque rire. Ce n'est pas ça, c'est lié à Marion. Sauf que désormais il ne lui viendrait pas à l'esprit de reprocher quoi que ce soit à Marion mais, au contraire, elle aimerait lui dire qu'elles vont s'en sortir, qu'ils vont s'en sortir et que ce sera bientôt fini. Mais qu'est-ce qui s'est passé alors ? Pourquoi elle se retrouve seule ici et qu'est-ce qui se passe là-bas, juste à côté, chez les voisins ? Le téléphone. Les gendarmes. Le numéro du gendarme Filipkowski : Vous m'appellez au moindre souci.

Elle s'en souvient maintenant, de ce qu'il avait dit en lui tendant sa carte. Elle se souvient de sa voix, de sa main qui lui tend la carte ; elle se dit qu'elle doit l'appeler, il faut qu'elle l'appelle à son numéro à lui, sa ligne de portable doit être plus facile à joindre que le standard de la gendarmerie le soir. Elle a le temps de regretter d'avoir appelé la gendarmerie tout à l'heure, il fallait l'appeler lui d'abord, Filipkowski, et pas comme elle avait fait, d'appeler à la gendarmerie. Mais elle ne sait pas encore si elle pourra – toutes ces images devant elle, Bergogne, Ida, la maison et les gâteaux, les voitures arrivant dans la cour, les deux types inquiets – qu'est-ce qu'ils ont fait ? Qu'est-ce qui se passe à côté ? Et cette question la taraude quelques secondes

encore, elle doit se tenir contre les murs pour ne pas tomber, son corps lui fait si mal, elle a du mal à respirer, son nez la fait souffrir et elle n'ose pas le toucher – elle va comme ça, lentement, s'accrochant au mur et avançant un pas devant l'autre, elle entre enfin dans la salle de bains et n'ose pas appuyer sur l'interrupteur, comme elle fait pourtant tous les soirs sans même se rendre compte de son geste. Mais cette fois la lumière – la luminosité de la lampe, sa crudité – l'effraie à tel point qu'elle a peur de croiser le reflet de son visage dans la glace. Elle veut prendre le téléphone ; elle va le trouver sans trop de difficulté parce qu'elle se souvient que Bègue l'avait balancé dans le lavabo. Elle est surprise de ne pas le trouver dans la vasque, mais sur le rebord. Elle tend la main vers lui, s'évertuant à ne pas se croiser dans le miroir au-dessus. Elle prend le téléphone d'un geste mal assuré, elle n'est pas très sûre d'y avoir noté le numéro du gendarme, est-ce qu'elle ne s'est pas contentée de prendre le bristol sur lequel il lui avait noté son numéro, sans prendre le temps de le retranscrire dans ses contacts ?

Elle se revoit assez clairement rangeant le carton de bristol dans son portefeuille, et ce dernier, oui, ce dernier elle l'avait rangé dans son sac à main, c'était à l'intérieur de la gendarmerie, ça, elle s'en souvient parfaitement, c'était hier, comme elle se souvient de Bergogne l'attendant sur le parking où la pluie avait laissé de larges flaques dans lesquelles les nuages blancs et gris-bleu se reflétaient en jouant à cache-cache avec le soleil ; elle se revoit dans la voiture de Bergogne posant le sac à ses pieds plutôt que de le garder sur ses genoux, oui, il avait fallu qu'elle le pose – à ses pieds ? ou plutôt sur la plage arrière ? non ? est-ce qu'elle avait gardé son manteau sur elle ? –, une poignée de secondes l'angoisse d'avoir oublié son sac à main dans le Kangoo de Bergogne, elle attend, se concentre plus encore puis non, non, elle ne l'a pas laissé, ce n'est pas possible parce qu'elle avait mis ses clés dedans et donc forcément elle en avait eu besoin, alors, pas la peine de se faire une frayeur pareille. Elle a sans doute fait comme à chaque fois qu'elle rentre chez elle, laissant son sac sur la chaise la plus proche de la porte, le recouvrant ensuite de son manteau. C'est comme ça qu'elle fait d'habitude, pourquoi aurait-elle fait autrement cette fois-ci ? Elle hésite, c'est que l'idée de retourner dans la cuisine la terrorise – elle ne sait pas vraiment pourquoi, si c'est seulement la douleur, les froissements du corps, le temps qu'il va lui falloir pour aller jusqu'au sac à main, le temps qu'il va lui falloir pour le prendre, trouver la carte et appeler sans risquer de perdre trop de temps, Bègue peut revenir, ses frères peuvent revenir et décider de l'achever, là, d'un coup de couteau comme ils ont tué son chien, l'abattre comme un chien, c'est ça, et cette fois cette idée la met en colère et la décide à absorber la douleur des muscles, l'absorber en elle et l'ignorer, même celle-ci, plus aiguë, du nez, et

celle qui lui enserre tout le visage, surtout autour des yeux, et celle qu'elle éprouve dans ses mains, avec lesquelles elle avait pu protéger son visage quelques minutes et qui avaient pris des coups très forts, ses mains qui ne sont pas brisées pourtant, oui, et c'est grâce à elles qu'elle peut s'agripper d'un meuble à l'autre, d'un mur à l'autre, et, comme une aveugle, à tâtons, elle revient vers la cuisine, cherche le sac qu'elle voit non pas posé sur la chaise comme elle s'y attendait mais par terre, comme si quelqu'un l'y avait mis, contre le placard où elle range ses conserves et des tas de trucs qui ne lui servent à rien. Mais le sac est là. Christine jette un œil dehors – la nuit n'est pas si sombre, elle devine les formes des murs du hameau, quelques nuages qui cachent le bleuté de la nuit et les étoiles – mais elle n'attend pas plus longtemps, il lui faut un certain temps pour aller jusqu'au sac. Elle se penche et tant pis si son corps semble se déchirer et qu'elle ressent en elle la violence des pulsations du sang, son mal de tête et surtout, en se penchant, comme si le sang en remontant dans le visage se précipitait vers son nez et dans ses yeux – des brûlures, des aiguilles dans la chair –, elle se retient de tomber, elle agrippe le sac sans même vérifier si la carte est dedans, elle en est sûre et comprend combien elle ne veut pas rester ici, et c'est pourquoi, sans réfléchir, elle prend le risque d'affronter les marches et de monter – lentement, péniblement – vers sa chambre, à l'étage, car elle se dit qu'à l'étage seulement elle se sentira en sécurité, tout en sachant qu'elle ne le sera pas davantage qu'ailleurs, mais ce qui compte c'est le sentiment de sa sécurité plutôt que la réalité hypothétique de celle-ci.

Alors elle monte, elle entre dans sa chambre et s'y enferme. Ici, elle peut allumer la lumière parce qu'elle ne rencontrera aucun miroir. Elle peut s'allonger sur le lit pour laisser son corps se détendre – elle se sent tellement épuisée. La voilà qui fouille dans son sac et ne trouve rien, bien sûr qu'elle ne trouve rien, alors qu'il n'y a pourtant presque rien dans son sac, un portefeuille et puis un livre de poche et puis des mots fléchés et des mouchoirs en papier, et c'est à peu près tout. Quand elle le trouve enfin, ce carton de bristol, quand elle se répète trois ou quatre fois le numéro, elle essaie de taper les chiffres sur son téléphone mais ses doigts ensanglantés sont collants, ils tremblent, ne trouvent plus les touches, ils se raidissent. Christine doit se reprendre et souffler, se calmer. Oui, je me calme. Elle recommence et recommencera plusieurs fois de suite – se disant encore qu'il faut se calmer, il faut se calmer maintenant tu te calmes, tu te calmes je t'ai dit, et enfin elle réussit, elle prend le téléphone et le pose près de son oreille et, pendant qu'elle entend la sonnerie, elle s'entend supplier en chuchotant, elle s'entend tutoyer le capitaine de la gendarmerie en lui demandant de décrocher. Mais la sonnerie continue deux, trois, quatre fois avant que la voix d'une femme virtuelle lui demande de laisser

son message et ses coordonnées. Elle est terrorisée à l'idée de devoir laisser un message car quel message elle pourrait lui laisser qui ne soit pas un message confus, brouillon, un message qui n'a que son urgence à dire. Et pourtant il faut laisser un message – elle a le temps de penser qu'il rappellera lorsque tout le monde sera mort. Elle n'attend même pas le bip pour commencer à parler et elle bafouille déjà, se précipite pour dire qu'ils sont dans la maison et ils ont tué mon chien, ils ont tué mon chien et il faut que vous veniez, ils vont nous tuer, ils vont nous tuer, ils vont tuer ma petite chérie et sa voix s'étrangle lorsqu'elle s'entend prononcer les seuls mots qui l'étreignent et la ravagent vraiment, ils vont tuer ma petite chérie et elle ne peut plus parler, elle suffoque, *ils vont tuer ma petite chérie*, cette phrase qui se chiffonne dans sa bouche, et elle pleure, *ma petite chérie*, ça lui vrille le cœur peut-être parce qu'elle s'étonne elle-même d'aimer autant cette enfant, de pouvoir s'entendre dire des mots d'amour si chauds et tendres, ma petite chérie, et il lui semble qu'elle entend quelque chose, oui, elle entend qu'on entre dans la maison – elle en est sûre – elle reste figée, incapable de bouger – le téléphone à la main qu'elle est incapable de couper, elle tremble, en alerte, oui, elle serre, s'accroche si fort au téléphone, elle ne sait pas si ce qu'elle entend vient de l'extérieur de son corps ou bien si c'est seulement le sang qui lui tape dans les veines, son souffle trop fort dans sa poitrine, puis elle se raisonne, il faut se calmer, maintenant tu te calmes, tu te calmes je t'ai dit. Enfin elle réussit, un semblant de calme revient : elle écoute, c'est sûr, il y a quelqu'un dans la maison.

Quelqu'un vient d'entrer dans la cuisine et il est entré à toute vitesse, elle ne comprend pas ce qu'elle entend comme Ida ne comprend pas non plus ce qu'elle voit en débarquant chez Christine. Ida ne peut plus crier ni pleurer mais elle tremble et respire si fort qu'on croirait qu'elle a déjà couru des kilomètres, alors qu'elle a juste dévalé l'escalier de sa chambre puis traversé la salle à manger sous le regard des adultes, et, derrière elle, elle a entendu la voix de Denis qui gueulait aux deux autres de la retenir à tout prix, les cris de sa mère qui essayait d'empêcher Denis de courir. Ida a couru si vite que les deux types n'ont pas vraiment compris quand elle a déboulé sur eux, même s'ils ont essayé de la bloquer devant la porte. Il s'est passé quelque chose qui les en a empêchés, elle n'a pas bien vu, ne sait pas, est-ce que c'est son père, est-ce que Patrice s'est jeté au-devant pour faire diversion ou est-ce que c'est seulement la surprise ou quoi, elle ne le sait pas et elle a couru du plus vite qu'elle a pu et elle est entrée chez Christine – sûre de la trouver dans l'atelier ou peut-être encore dans la chambre là-haut, ne sachant pas où elle la trouverait, filant dans l'atelier et s'arrêtant sur le seuil, devant ce tableau décroché de son mur qui est tombé face contre le sol, mais surtout le sang, tout ce

sang par terre, une flaque de sang énorme et pas seulement cette tache mais toutes les autres, contre les murs, des taches sur les murs, comme des taches faites avec les mains, les doigts. Ida soudain ne bouge plus. Elle reste muette. Immobile. Puis elle recule. Elle ne sait pas ce qu'elle peut faire et si elle murmure Tatïe, Tatïe, sa voix s'éteint dans sa gorge. Elle recule encore et revient dans la cuisine.

Et bientôt : sept coups de feu claquant dans le vide de la nuit, dont quatre toucheront leur cible, les autres se perdant quelque part dans un meuble ou une cloison.

Dans quelques secondes, le premier coup de feu, qui viendra de la maison d'Ida. Christine et elle sursauteront, se tairont, ne bougeront plus pendant quelques minutes qui se dilateront et s'épaissiront jusqu'à prendre la noirceur et l'épaisseur presque gluante d'une nuit bleu pétrole.

Puis un autre tir.

Puis un troisième, un quatrième – celui-ci très rapproché du précédent.

Ida sursautera encore, comme soulevée par le souffle ou la puissance des tirs. Elle restera incapable de réagir tout de suite, puis elle aura ce qui ressemblera à une idée et n'en sera pourtant pas vraiment une, plutôt une sorte de réflexe dont elle ne saura jamais pourquoi elle l'a eu, ni si c'était bien ce qu'il fallait faire ou pas.

Pour l'instant, Ida revient dans la cuisine et va vers le meuble. Elle le fait en se précipitant vers le tiroir de droite qu'elle ouvre sans trembler, sûre de son geste et de ce qu'elle cherche. Elle ne cherche pas longtemps ; elle sait où elle est, dans la boîte Samsung du téléphone de Christine – quelle manie elle a de garder toutes les boîtes, Tatïe Christine ? La clé est bien là et Ida la saisit, elle prend le temps de remettre le couvercle sur la boîte. Elle tient fermement la clé dans sa paume, replie les doigts, la main maintenant bien serrée en poing mais, au moment où elle veut refermer le tiroir, sur lequel elle doit s'appuyer presque entièrement, pousser avec tout son corps, le buste penché en avant, les bras et les épaules appuyant avec force car il est difficile de le pousser jusqu'au bout, elle comprend qu'elle n'y arrivera pas. Il faut s'y prendre en plusieurs fois, ce qu'elle sait parce qu'il lui était arrivé à deux ou trois reprises de piquer la clé pour montrer à Charline et à Lucas la maison à vendre, pour y chercher les trésors qu'on y aurait oubliés. Mais cette fois elle ne prend pas le temps de fermer le tiroir jusqu'au bout, c'est décidément trop difficile de pousser aussi fort, et, surtout, un coup de feu vient ruiner tout effort, paralysant Ida, la bouleversant au point qu'elle pousse un cri comme s'il venait de la toucher.

Alors elle oublie qu'il est important de refermer le tiroir si elle ne veut pas qu'on la trouve, ou plutôt elle y renonce, comme si en entendant la déflagration le tiroir lui avait brûlé les doigts ; elle sort de la maison très vite, sans se préoccuper de derrière elle, en courant, et la voilà qui se précipite dans la maison des anciens voisins, car elle

est certaine que là-bas, au moins, personne ne pensera à venir la chercher. Et c'est vrai que, pendant un temps qui peut lui paraître assez long, personne ne vient dans cette maison que n'habitent plus, depuis des mois, que quelques familles de souris et de musaraignes, des colonies d'araignées et quelques insectes. À l'étage, dans toutes les chambres, des armoires monumentales qu'il faudrait désosser pour les transporter et les sortir de là, comme, dans la cuisine, un vaisselier vieux comme la maison, comme le buffet qui trône dans la salle à manger et qui est plus que centenaire, craquant de partout et sorti tout droit d'un poème de Rimbaud, avec son ambiance de parfums engageants et de fleurs sèches ; et puis, au-dessus, dans leurs cadres de bois rehaussés à la peinture d'or, des photos en noir et blanc de visages burinés et sévères, légèrement retouchées pour préciser des visages qu'on ne reconnaît que pour les avoir vus en médallions de céramique sur les stèles du cimetière, accolés à des noms qui ne disent plus rien à personne. Une maison morte, qui se tient encore debout alors que personne ne semble plus s'y intéresser vraiment ni vouloir l'acheter – quelques Hollandais, deux couples d'Anglais ont visité, mais personne n'est revenu.

C'est dans cette maison où ne restent que les vieux meubles trop difficiles à déménager, dont les propriétaires se résigneront bientôt à les brader si un brocanteur veut se donner la peine de venir les embarquer, pour solder à un prix plus que dérisoire tout ce qui reste du dix-neuvième et du vingtième siècle de la vie dans les campagnes, le tout s'éteignant lentement, en laissant comme seules traces de son passage les carcasses énormes des meubles, mais aussi des murs et bientôt seulement des noms sur des registres moisies que personne ne consultera plus, se fossilisant avant même de disparaître de la mémoire des familles, des voisins, et, finalement, de la surface du monde, c'est là, donc, qu'Ida vient d'entrer, saisie par l'odeur de poussière et d'humidité, de froid, par cette odeur mortifère où aux crottes et aux cadavres de souris et de mouches se mêlent des passés multiples, le vide d'un espace qui résonne comme un musée trop grand faisant vibrer son air vicié de poussière et de cire d'abeille, en donnant à Ida un léger haut-le-cœur. Mais peut-être que ce qui la déstabilise le plus, c'est d'abord ce silence étouffé et lourd, chargé lui aussi d'une forme de poussière, comme une poussière de temps, une épaisseur de paroles, de bruits, d'éclats, comme surchargé de vibrations. Ida a la sensation que ce qu'on entend c'est le son intime de la nuit, ou peut-être que c'est comme on sentirait l'intimité de la vie d'un animal géant qui viendrait de nous engloutir – baleine ou dinosaure –, à moins que, peut-être, Ida soit seulement désorientée parce qu'elle vient d'entrer dans un lieu qui est comme un sanctuaire dédié au silence et à l'immobilité, elle qui vient de vivre dans

l'agitation trop bruyante et mouvementée d'une vie folle – comme si ce contrepoint ne représentait pas tant un réconfort qu'une sorte de transformation trop radicale, comme si le refuge qu'elle venait chercher ici s'avérait tellement répondre à son attente qu'il en devenait presque inquiétant et à son tour hostile, car, à peine elle était entrée dans la maison qu'elle avait compris qu'elle ne pourrait pas la verrouiller – la porte ayant gonflé pendant l'hiver à cause de la pluie, il faut une force d'homme pour la fermer. Elle avait déjà été très contente de réussir à l'ouvrir, en poussant, car ça avait été si difficile qu'il avait fallu y aller à coups d'épaule, en se projetant contre la porte de toutes ses forces, et Ida est encore tremblante d'avoir couru, avec ce silence qui fige la maison et vibre dans son oreille comme un son qui siffle – à cause des coups de feu, est-ce que c'est bien des coups de feu qu'elle a entendus ? Plusieurs tirs, oui. C'est comme pendant la chasse, les coups de feu qu'on entend et qui viennent de la forêt, de l'autre côté de la rivière, sauf que là, c'est tellement plus proche... Tout a vibré dans l'air d'une manière étrange et irréaliste, comme s'il n'y avait eu qu'un ou deux coups tirés et que l'écho s'était répété plusieurs fois dans la nuit, ou peut-être davantage, trois ou quatre fois, comme il arrive à l'orage de rouler longtemps dans l'air avant de s'épuiser totalement. Elle ne sait pas, ou plutôt c'est comme si tout ça se diluait en elle et qu'elle n'avait plus de prise sur la durée réelle des choses. Elle se voit prenant la clé dans la cuisine chez Tatïe, la serrant fort, courant plus vite que jamais en laissant tout derrière elle et entrer dans la maison – cette maison dans laquelle elle n'ose pas vraiment avancer et dans laquelle, maintenant, elle reste suffocante, avalant par paquets secs cette poussière qui lui pique les yeux, en se disant qu'elle doit avancer, se cacher, ne pas faire de bruit, et attendre quelque part où on ne la trouvera pas.

Enfin elle avance, elle sait où elle va aller. Dans l'une des chambres, à l'étage, Christine a déposé tout un tas de toiles qu'elle a remises ici parce qu'elle ne sait plus trop où les mettre chez elle. Là-haut, il y a un fauteuil dans lequel Ida va pouvoir s'asseoir et attendre ; elle sait aussi que, dans les chambres du haut, on n'a pas jugé nécessaire de fermer les volets. Christine vient ouvrir une à deux fois par semaine pour aérer, alors peut-être qu'il n'y fera pas trop sombre, en tout cas moins qu'en bas, car même s'il y a encore de l'électricité dans la maison, il vaut mieux ne pas l'utiliser : oui, c'est ça, mieux vaut monter et ne pas attirer l'attention en allumant. Elle a très peur de l'obscurité, mais moins que de ce qui se passe dans le hameau. Alors il faut traverser cette zone opaque pour rejoindre l'escalier et monter à l'étage retrouver la clarté relative de la nuit. Oui, il faut le faire, et il faut le faire le plus vite possible, ne pas réfléchir, car si elle attend, si elle prend le temps de réfléchir encore, elle ne pourra bientôt plus

bouger et sera pour ainsi dire changée en statue de sel – pétrifiée comme elle l'avait déjà été à la piscine à force d'être terrorisée à l'idée de devoir plonger –, mais là, oui, il faut se jeter à l'eau, alors elle se lance et traverse cette épaisse zone très sombre qui engloutit une partie de la salle à manger et du salon et va vers l'escalier, dont elle aperçoit le haut des marches et surtout, en haut, tout là-haut, les taches grisâtres et flottantes d'une relative lumière – oui, ça paraît presque éclairé –, un éclairage d'ombres, de pâleur, de bleus et de gris.

Bientôt Ida se retrouve dans la grande chambre où l'attendent les tableaux – ils sont retournés contre le mur – et le fauteuil dans lequel elle se dit qu'elle va s'asseoir. Mais c'est vers la fenêtre qu'elle avance, pour voir non pas seulement le grand espace de nuit qui s'y dessine, le ciel qui occupe la grande moitié du haut et, en bas, la cour des anciens voisins, mais aussi peut-être pour se dire qu'elle est en sécurité ici, qu'ici il ne peut rien lui arriver. Pourtant, cette sécurité ressemble au silence de la mort, elle est presque plus inquiétante que l'angoisse de ce qu'elle a entendu et vu chez elle ou chez Christine – et les images, le sang, le sang tout de suite qui revient, les coups de feu, est-ce que ça veut dire que Tatïe est morte et est-ce que ses parents sont morts ou est-ce qu'elle va mourir, elle, ce soir ? Dans son esprit reviennent le sang dans l'atelier et celui du chien qui colle sur ses mains, et elle, qui était sûre de retrouver Tatïe Christine, se demande où elle est, pourquoi il n'y avait personne chez Tatïe, à part ce silence horrible et ce tableau au sol, ces taches sur les murs et cette flaque par terre – alors, est-ce qu'elle pourrait faire autre chose que s'asseoir et se recroqueviller dans ce fauteuil des années soixante-dix, qui n'a sans doute pas bougé d'ici depuis près de cinquante ans et qui est resté dans cette chambre, entre un lit et une fenêtre, sans qu'aucun événement dans le monde ne puisse rien pour le déplacer d'un seul centimètre ?

Ida ne va pas s'y asseoir, dans ce fauteuil. Elle essaie de garder son calme et elle pense à sa mère et à son père ; le cri de sa mère derrière elle quand l'autre s'était mis à courir. Elle pense aux éclats de voix et à la lumière de la salle de bains qui s'échappait par la porte entrouverte – est-ce que sa mère lui a menti pendant des années et est-ce qu'il est possible que sa mère soit cette femme étrange qui aurait eu avant elle une vie si différente de celle qu'on lui connaît, et que, d'une certaine manière, ce serait comme si Marion avait été quelqu'un d'autre que Marion ? Comme s'il y avait dans le corps de sa mère une autre femme que sa mère qui, maintenant, lui voudrait du mal ? La voilà qui s'effraie de la femme qui vit dans le corps de sa mère ; Ida se dit que quelqu'un d'inconnu habite ce corps, elle se demande qui est cette inconnue qui pleure en cachette et lui recommande de ne pas se laisser emmerder par les dragons et de les tuer, de leur casser les

dents, si tout ce qu'elle a entendu ce soir elle l'a vraiment entendu, et pourquoi sa mère n'avait jamais parlé de ces hommes qui sont venus aujourd'hui, pourquoi il avait fallu qu'elle garde tout ça pour elle dans le secret d'une histoire qui était apparue monstrueuse et folle. Ida ne comprend pas. Elle se demande si tout ça elle le rêve ou si c'est bien la réalité, elle nage dans le silence cotonneux d'une nuit trop silencieuse, et soudain elle comprend : un coup de feu, suivi d'un autre.

Le cinquième. Le sixième.

Cette fois, d'ici, de cette maison où le silence lui-même est une sorte de bourdonnement, l'écho du tir s'étend plus profondément, se répand non seulement dans l'espace de la campagne, comme si rien ne pouvait l'empêcher de s'étendre comme un nuage de gaz au-dessus des champs et de la rivière, vers les maisons, bien au-delà du hameau, sur toute La Bassée et même ailleurs, mais donc aussi vers l'intérieur des êtres et des choses, s'y répandant aussi facilement qu'il se répand à l'extérieur. Ida ressent le froid de cette maison qui n'est chauffée de temps en temps que pour que l'humidité n'y prolifère pas ; Ida sent le froid monter en elle, elle essaie de compter le nombre de coups de feu malgré ce trouble dans lequel la plonge la répercussion de l'écho, comme si les déflagrations se fracassaient contre les murs et contre le ciel de nuit, que les nuages les renvoyaient, les retournaient et les faisaient exploser de nouveau, dans le vide cette fois, et moins fort, mais ça suffit pour qu'il ne soit pas simple de compter le nombre de coups de feu. Ida arrive à penser que des gens vont mourir *vraiment*, c'est-à-dire non pas comme elle a eu peur jusqu'à maintenant pour ses parents et pour Christine, mais en comprenant qu'à chaque coup de feu qui déchire le silence c'est d'abord un projectile qui déchire un corps, et, si son esprit refuse cette idée, Ida se laisse pourtant complètement dévaster par cette révélation des corps perforés, déchiquetés par les balles au moment où elle entend la détonation, les multiples échos s'étirant dans le ciel, au-dessus du hameau et de la campagne, faisant gueuler les chiens à des kilomètres à la ronde, car soudain elle les entend, venant de loin, les chiens qui gueulent et font comme une chaîne qui va jusqu'où, si loin, pour réagir aux détonations, se perdre dans l'infini de l'espace et du temps – car aussi bien on a l'impression que les chiens gueulent tous les soirs depuis toujours, depuis des siècles, comme si les aboiements qu'on entendait n'étaient que l'écho ou le prolongement des aboiements et des mises en garde des premiers chiens dressés à la vigie, comme si depuis les siècles passés à surveiller les chemins, les routes, les sentiers, les chiens des chiens, les chiens engendrés par les chiens des chiens, n'avaient pas eu le temps de prendre les menaces à la légère, de s'en détourner, et qu'il fallait encore qu'ils répètent la mise en garde

ancestrale d'un danger ou d'une menace à venir –, et Ida tremble, c'est peut-être de froid, elle est seule dans cette grande maison dont les bois craquent au-dessus de sa tête, dans le grenier, autour d'elle, au-dessous, dans les parquets et les meubles.

Elle ne s'assied pas dans le fauteuil mais sous la fenêtre, là, au moins, elle est enveloppée par une sorte de halo de lumière – luminosité pâle et bleue qui ne réchauffe rien mais lui donne la possibilité de se voir, assise sur les fesses et entourant ses jambes de ses bras, les serrant fort, essayant de glisser sa tête dans le creux qui sépare le haut des cuisses, les genoux, le haut du buste. Elle pleure, des sanglots, des râles, en tremblant, faisant tout ce qu'elle peut pour étouffer ses pleurs et s'interdire de pleurer – est-ce qu'elle a conscience que son corps se raidit et que ses yeux n'arrivent plus à ciller, qu'ils restent ouverts obstinément et que sa bouche n'est pas fermée mais comme verrouillée, les mâchoires serrées si fort qu'elle aura mal pendant trois ou quatre jours dans tous les muscles du visage ? Ce silence qui s'étale autour d'elle, comme s'il avait tout enveloppé et qu'il allait durer toujours, comme si désormais cette chape allait s'éterniser autour d'elle et que plus jamais Ida au regard fixe ne reverrait le mouvement ni la vie – petit insecte coincé sous sa vitrine, une épingle plantée entre les omoplates –, même si bien sûr l'esprit reste agile, la terreur galope dans le cerveau avec les questions qu'elle suscite et va chercher. Comment imaginer ce qui s'est passé chez Christine et où est Christine, comment imaginer qu'Ida au regard fixe n'a rien entendu à part les coups de feu – au point que, bientôt, elle va se dire qu'elle ne les a pas entendus, qu'il n'y a pas eu de coups de feu parce qu'il y aurait eu des cris, parce qu'il y aurait eu des alertes, des gens qui courent, des voitures qui démarrent, des portes qui claquent, des appels au secours, des vitres brisées alors qu'il n'y a eu que ce vide silencieux et lourd qui lui bourdonne aux oreilles. Elle se dit que ce n'est pas possible, qu'il n'est pas possible de ne rien entendre car elle sait que cette maison n'est pas si étanche, que de là où elle est on entend les bruits de l'extérieur et qu'elle entendrait s'il se passait des choses. Est-ce qu'elle est entièrement seule, ici, ou peut-être dans tout le hameau et que tout, autour d'elle, s'est évaporé ou n'a jamais existé, que tout est un rêve, oui, son rêve – bientôt elle va se réveiller, le son de son réveil va la sortir de ce cauchemar et il sera l'heure d'aller à l'école, c'est ça, elle va entendre sa mère dans la salle de bains en train de se brosser les dents et de se sécher les cheveux, France Info en bas dans la cuisine, le micro-ondes et son chocolat bientôt prêt, plutôt que ce silence qui continue, il faut que ce soit ça, plutôt que la voix de sa mère et celle de cet homme,

Mais c'est chez toi, là-bas, Marion. C'est chez toi. Ta gueule, ta voix, tes manières, ta façon de te tenir, tu peux pas t'échapper de ça... et

notre fille... Elle vient pas de là-bas, *notre fille* ?

Bien sûr, Ida aimerait que toutes ces voix qui viennent combler le silence de la maison finissent par se taire, plutôt que de répéter ces conversations étranges et comme vides de sens pour elle qui ne veut pas entendre ce qu'elles disent, tant elle perçoit l'immensité, ou plutôt l'énormité de ce qu'elles ouvrent sous ses pieds, comme si on lui disait que tout ce qu'elle croit être sa vie est en réalité celle d'une autre petite fille, ou bien que, comme sa mère est habitée par une Marion inconnue, pétrie d'une vie dont on ne connaît que le silence par lequel elle veut la recouvrir et la dissimuler aux jugements des autres, Ida serait elle aussi quelqu'un d'autre que cette fillette tranquille qui aime ses parents et les tanne depuis des semaines parce qu'elle voudrait un gecko comme sa copine Lou.

Comme si, donc, tout à coup, on lui apprenait qu'elle est quelqu'un d'autre qu'Ida Bergogne, qu'on lui révélait que peut-être elle ne s'appelle pas Ida Bergogne, qu'elle n'a pas de nom, qu'elle n'est pas celle qu'elle voit dans la glace tous les jours et que ses mains ne sont pas à elle, ni ses yeux, pas plus que sa bouche ou ses jambes. Cependant, Marion avait toujours dit qu'Ida s'appelait Ida Bergogne, son père avait toujours dit qu'elle s'appelait Ida Bergogne, tout le monde savait qu'elle était Ida Bergogne, et, à vrai dire, personne ne s'était même jamais posé la question de savoir comment elle s'appelait puisque, fille de Patrice et de Marion, elle portait naturellement leur nom, comme Marion s'appelait Bergogne parce qu'elle avait choisi de se séparer de son nom de naissance – alors qu'elle aurait pu choisir d'accoler le nom qu'elle avait reçu de sa mère à celui de Bergogne, elle avait au contraire choisi de faire disparaître le nom de sa mère, de disparaître avec, de se dissoudre dans le nom de son mari, comme un caméléon va se fondre dans son environnement. Mais il est vrai que, à la naissance d'Ida, sa mère n'avait pas encore rencontré Bergogne. Ida était tellement petite lorsque la rencontre avait eu lieu, que Patrice était devenu son père avec facilité et avec une telle évidence que c'était comme s'il l'avait toujours été. Cette histoire d'avoir eu un autre nom à sa naissance n'était tellement pas un problème qu'on avait oublié quand Bergogne l'avait adoptée et était officiellement devenu son père. Tous, Marion et Patrice d'abord, et Ida aussi, avaient fini par oublier, et l'idée que son père ne soit pas son père biologique ne l'avait jamais vraiment intriguée, et, maintenant, elle pense que tout ce qu'on lui a caché ne correspond pas seulement à quelque chose de tu, elle y pense comme à un poids qu'on a fait peser sur elle,

comme si à force d'années on avait voulu l'amputer de ce qui vient d'éclater dans sa maison, et elle est prise de l'étrange sensation d'avoir été trompée sans qu'elle sache par qui ni pourquoi, mais trompée, par sa mère et même par son père, car ni l'un ni l'autre n'avaient essayé de lui expliquer. Alors, en entendant la voix de sa mère,

Ida,

qui émerge d'elle ne sait pas où,

Ida, Ida, réponds, réponds-moi,

Ida, qui ne comprend pas depuis combien de temps la voix l'appelle, et si elle l'appelle vraiment, si c'est vraiment sa mère qu'elle entend et non pas la voix d'une sorte de fantôme qui errerait dans les murs de la maison vide, en ressemblant à celle de sa mère,

Ida, je sais que tu es là, c'est maman, c'est moi ma chérie,

la voix de sa mère, de plus en plus précise, la voix lui semble plus nette, plus claire, soudain Ida comprend que sa mère est venue la chercher ici et qu'on ne l'abandonne pas, et elle pleure, Ida pleure et n'éprouve plus du tout cette sensation d'avoir été trompée ou dupée, mais une reconnaissance folle et elle tremble et lâche,

Maman, maman,

d'une voix tremblante, et, quand sa mère apparaît dans l'encadrement de la porte, Ida n'a pas le temps de comprendre ce qui se passe – ce qu'elle sait c'est que sa mère vient et qu'elle se jette dans ses bras, à genoux, et qu'elle la serre du plus fort qu'elle peut contre sa poitrine, sa mère qui pleure elle aussi et embrasse Ida sur les cheveux, qui plonge ses mains dans ses cheveux, mon bouchon, mon bouchon je t'aime tellement, je t'aime, je te quitterai jamais, je suis là, je suis là, ça va s'arranger et Ida a envie de la croire, oui, bien sûr que ça va s'arranger, tout va s'arranger et il lui faut encore un peu de temps avant de comprendre que sa mère a posé le fusil à côté – le fusil de chasse, par terre, qu'Ida voit dans la lumière pâle de la nuit, sur le plancher qui apparaît gris et mat, le fusil dont le double canon noir a des reflets bleutés –, elle a un mouvement de recul et ne comprend pas, ne dit rien, ne pose pas de questions, seulement elle s'étonne – on lui a toujours dit de ne pas s'approcher du fusil, que c'était interdit de le toucher, de l'approcher –, seul Patrice a le droit et là elle voit sa mère dans cette maison avec ce fusil et elle se demande si sa mère a tiré les cartouches qu'elle a entendues, elle voudrait savoir mais n'ose pas demander, elle reste figée, pourquoi ce fusil, pourquoi, là, sur le plancher, et soudain sa mère, sa mère qui quelques secondes plus tôt la prenait dans ses bras, la serrait si fort en lui disant de ne pas s'inquiéter, il lui semble que sa mère a desserré son étreinte et qu'elle... tombe... pèse... qu'elle, oui... s'écroule... on dirait qu'elle s'affaisse, bientôt le poids... sa mère... le poids de sa mère... sur elle, Ida, Ida qui s'étonne et

Maman ? maman ?
sa mère qui ne répond pas tout de suite,
Maman ? Maman qu'est-ce qui se passe, maman qu'est-ce qui y a ?
qu'est-ce qui y a ?
et Marion
Rien, ma chérie, rien,
Rien,

Maman, tu dors ? Pourquoi tu dors ?

Non je dors pas, ça va.

Non maman non ça va pas, tu dors sur moi on dirait, qu'est-ce que –

Et Marion voudrait se redresser et elle ne peut pas ; elle a du mal à rester éveillée maintenant, mais ça va aller, tout est allé si vite depuis tout à l'heure, comme une image qui reviendrait dans son cerveau, quand elle entend qu'Ida est juste derrière la porte de la salle de bains, elle l'entend crier si fort, et Marion, à ce moment, comprend que non seulement Ida n'est pas partie comme elle aurait voulu qu'elle le fasse, comme il aurait fallu qu'elle essaie de le faire, mais elle est venue écouter cette conversation où en quelques mots elle a compris tout ce que sa mère avait travaillé à ne pas lui faire entendre jusqu'à maintenant, tout ce qu'elle s'était promis de ne jamais lui dire ou alors en transformant les détails, en les accommodant peut-être et, surtout, en prenant le temps de lui expliquer avec des mots choisis pour lisser la réalité, la rendre plus présentable, moins violente et moins, peut-être injuste ou cruelle, en lui racontant chaque chose, chaque détail de l'histoire, parce qu'elle aurait senti sa fille prête à les entendre, si on peut un jour les entendre, et maintenant voilà qu'il était trop tard et, après le cri d'Ida, il y avait eu ce geste de Denis lorsqu'il avait poussé Marion pour sortir avant elle – elle sait ce qu'il a décidé, la raison de sa venue, elle sait comme elle sait aussi qu'elle attend ce moment depuis le jour, ou même la minute à laquelle elle était montée dans le train en tenant son ventre rond avec les deux mains au-dessous, en arc de cercle, avec tous ces gens qu'elle avait croisés pendant son voyage et qui lui avaient proposé leur siège – est-ce qu'elle aura déjà croisé des gens aussi aimables dans toute sa vie ? est-ce que, sans sa fille, elle aurait pu rencontrer quelqu'un d'aussi aimable que Patrice et ces inconnus dans le train ?

Maintenant Marion pense à lui et le revoit, en bas dans la salle à manger, alors qu'elle déboule derrière Denis qui court pour rattraper Ida ; elle est à quelques mètres de Denis et le rattrape au moment où il va descendre l'escalier ; elle se jette sur lui, il bascule, s'accroche à la rampe et elle le frappe de toutes ses forces, elle l'attrape par les cheveux, lui hurle de laisser sa fille, elle griffe, crie et Denis s'arrête et

se retourne et veut lui foutre un coup de poing mais elle le pousse, il va tomber dans l'escalier mais se retient en gueulant à ses deux frères d'empêcher Ida de sortir, de la retenir, mais les deux autres ne réagissent pas assez vite, et c'est Patrice qui réagit quand Ida a déjà traversé le salon en criant – lui qui comprend parce qu'il a tout entendu, qu'il sait tout depuis toujours, y compris ce qu'il a fait mine de ne pas savoir, qu'il pensait ne pas savoir, mais qu'au fond de lui il avait compris depuis le début, elle n'en doute pas, il a toujours su qui elle était et peut-être même qu'il est le seul à l'avoir jamais su, le seul à l'avoir accepté, à n'avoir pas pris ce petit air supérieur qu'elle a rencontré tant de fois chez les hommes, et chez les femmes aussi, mais, chez elles, se doublant d'envie et de jalousie ou d'admiration béate, non, il l'a désirée pour elle-même, sachant qui elle était, elle n'a jamais douté de son amour pour elle, oui, comment elle aurait pu trouver mieux que lui pour sa fille et pour elle ? comment elle aurait pu trouver meilleur refuge pour échapper à Denis, à son passé, à cette vie qu'elle avait dû se traîner, et grâce à lui, à son ombre gigantesque d'homme et d'amoureux improbable, elle avait pu se cacher. Et lui, Patrice, elle le voit se jeter sur les deux frères et voit Ida qui en profite pour sortir en laissant la porte claquer derrière elle, elle s'enfuit et Denis sort lui aussi – il l'a poussée si violemment que c'est elle qui est tombée dans l'escalier, qui a glissé sur plusieurs marches, se retenant comme elle a pu, mais lui laissant, à lui, le temps de repartir et de traverser la pièce et de sortir de la maison – la porte claque, les deux frères gueulent maintenant et Bergogne essaie de les retenir, Marion les rejoint, elle entend les deux autres qui leur ordonnent de ne pas bouger, de rester là, mais plus personne ne les entend, pas mêmes les deux filles qui restent dans un coin au fond de la salle à manger et, assises par terre, les mains sur la tête ou devant le visage, comme si leurs mains pouvaient les protéger des coups de feu qui vont venir.

Le premier, qui éclate dans la maison : c'est Christophe qui le tire.

Il vise Patrice et le rate – Patrice qui s'est détourné si vite en faisant volte-face et qui s'est élancé vers le salon dans de grandes enjambées – c'est là que l'autre a tiré –, la balle se perd dans le vide, il est trop fébrile et puis Patrice va trop vite, même s'il ne court pas, non, juste des enjambées qui le portent à toute vitesse de la salle à manger au salon, et il n'entend plus les voix qui gueulent derrière lui, Christophe

Eh ? où tu vas là ?

qui lui ordonne,

Reviens !

et Patrice qui n'entend pas, parce que tout son esprit et ses gestes se concentrent sur ce qu'il doit faire, saisir le fusil sur le mur et prendre les cartouches – ce qui est le plus long, ce qui laisserait le temps à

Christophe d'arriver dans le salon si Marion ne se jetait pas sur lui pour le retenir,

Arrête,

son corps face au sien, elle se colle à lui et le dévisage, le provoque,

Qu'est-ce qu'il y a, connard ? qu'est-ce qu'il y a ?

et lui ne répond pas, il essaie de la repousser, de ne pas la voir, de ne pas la fixer dans les yeux parce que Dieu sait ce qu'il pourrait voir s'il se perdait dans cette jungle-là, ses yeux, non, mais il perd autant de secondes précieuses pendant qu'il gueule encore contre Bergogne,

Tu vas où comme ça ? Qu'est-ce tu fous ?

et quand enfin il se libère et qu'il arrive dans le salon, Patrice est en train de charger le fusil et c'est peut-être ce qu'il voit, Christophe – Patrice qui a déjà vérifié le cran de sûreté, son arme pointée vers le bas, qui a déjà appuyé sur le verrou pour faire basculer le double canon qui s'est ouvert –, car de l'autre côté tout se passe si vite que Patrice ne perçoit que les cris de Christophe qui s'approche de lui, mais il fait ce qu'il a à faire, il ne voit pas Christophe qui le menace avec son pistolet et lui dit qu'il va tirer s'il ne revient pas tout de suite – mais Patrice a déjà pris deux cartouches qu'il a installées dans le double canon et relevé celui-ci jusqu'à entendre

Clic –

La bascule refermée et alors Marion s'écarte, fonce vers la porte où Bègue –

Le deuxième tir, presque à bout portant.

Christophe reçoit la décharge à moins de deux mètres – en pleine poitrine, le corps projeté va s'effondrer contre le mur du salon, de grandes éclaboussures de sang et le corps qui s'effondre – Patrice ne se rend compte de rien, la déflagration lui a fait tourner la tête en l'assourdissant, il n'avait jamais entendu avant ce soir un coup de fusil dans une pièce fermée, jamais ailleurs que dans les forêts et les champs il n'avait entendu l'explosion d'un coup de fusil, et même s'il connaissait parfaitement la force de la déflagration, il s'aperçoit qu'il n'en connaissait pas la violence sonore, même s'il ne se laisse pas étourdir trop longtemps, car il laisse monter en lui la colère encore d'un cran, sa colère qui n'a plus qu'à se répandre, qu'à prendre toute la place de la frustration et des tensions accumulées depuis des heures, et pourtant, même tremblant il doit rester calme, agir comme il le fait à la chasse – de la méthode, de la maîtrise, du souffle pour canaliser les émotions et pour qu'elles s'expriment toutes au moment précis d'appuyer sur la détente, dans un geste qui saura réunir l'arbitraire, le ressenti du moment où il doit tirer et la précision du tir.

Il prend trois cartouches, en charge une dans le canon vide et met

les deux autres dans la poche arrière de son jean, et toujours sans courir, il revient dans la salle à manger, avec ses grandes enjambées, son corps énorme qui soudain paraît léger et si rapide – à peine s’il aperçoit les deux filles accroupies contre le mur presque au-dessous de l’escalier et qui restent paralysées, quand il voit, maintenant, près de la porte-fenêtre, Marion et Bègue qui sont l’un en face de l’autre et lui qui la menace et la tient en joue – elle ne gueule plus car maintenant Bègue menace avec le pistolet et elle sait qu’il va tirer, qu’il en a trop envie, que son envie lui tord le visage et lui plaque sur la gueule une sorte de grimace douloureuse et vaine au moment où il voit Patrice qui débarque, et tout de suite il détourne son bras et vise Patrice.

Le troisième coup de feu qui manque totalement sa cible, auquel Patrice hésite à répliquer à cause de la présence de Marion, cette hésitation d’une seconde que l’autre n’a pas, Bègue –

Le quatrième coup de feu qui claque si fort et ferait éclater les tympans et l’odeur de poudre dans l’espace si rétréci de la salle à manger, et ce temps de bourdonnement qui s’installe, siffle et transforme l’espace autour d’eux.

Le quatrième coup de feu, c'est donc Bègue qui le tire, cette fois ne ratant pas sa cible : Patrice se prend la balle dans l'épaule du bras avec lequel il tire – il lâche le fusil et un cri de douleur avec une voix que lui-même ne se connaît pas, ne s'est jamais entendue –, et tout de suite le sang se répand sur son cou, près de son oreille. Il croit qu'il est touché à la mâchoire, qu'on vient de lui arracher le visage car la douleur est si brûlante qu'elle inonde tout le haut du corps. Patrice tombe, Marion crie – elle crie et sa réaction n'est pas de courir vers Patrice, car elle sait que si elle court alors Bègue la tuera, oui, elle le sait, sans avoir à y réfléchir elle le sait, et c'est pour cette raison d'abord, avant la haine et la colère, avant l'envie de le massacrer parce qu'il a tiré sur Patrice, parce qu'il a tué Christine, parce qu'il est le frère de Denis, mais parce qu'elle sait qu'il la tuera si elle ne fait rien ou si elle court vers Patrice, pour ça donc qu'elle se jette sur Bègue et lui mord jusqu'au sang le poignet de la main avec laquelle il tient le pistolet, le plus fort qu'elle peut, et son cri à lui, sa main qui s'ouvre, le pistolet qui tombe, elle qui donne un coup de pied pour l'envoyer rouler loin, de l'autre côté de la table,

Salope,

près des deux filles qui voient l'arme mais

T'es qu'une salope,

hésitent à la prendre, faut-il,

Salope,

Marion n'écoute pas, elle se bat – jusqu'au bout elle se bat, y compris quand Bègue sort le couteau et que la lame vient claquer devant elle, elle n'a pas le temps de le voir, ne sait pas ce qui se passe, ce corps-à-corps si rapide, lui qui se jette contre elle et est-ce qu'elle sent la lame qui déchire le tissu et perfore son ventre, à quel endroit, ce qui la déchire, la brûle, lui bloque la respiration et tout son corps se rétracte mais elle se bat, le repousse des deux bras, d'une force qu'elle ne sait pas avoir, elle le repousse si fort que Bègue en est lui aussi surpris, déséquilibré et jeté contre le mur, cette fois suffisamment isolé pour que –

Bientôt. Un tir encore – le cinquième. Le cinquième va venir. Puis le sixième. Tout ça très vite, parce que Patrice a repris le fusil et qu'il tire comme il peut, malgré la douleur, la vue qui se brouille, le cinquième tir manque sa cible et la cartouche se perd dans le mur au-dessus de Bègue ; Patrice réajuste, vise et tremble, vacille, vise encore

et cette fois il peut être satisfait de l'effort produit, et en tirant tout son corps retombe en arrière, lourd, comme une masse inerte, un poids mort, et même s'il n'a pas pu réunir la force et la précision dont il aurait eu besoin, malgré tout il est arrivé à quelque chose ; il a tiré si vite, deux fois de suite, presque à la suite, parce qu'il avait compris que l'autre avait sorti son couteau et qu'il avait frappé Marion, que le temps où il serait isolé contre le mur serait très court, Bergogne a tiré si vite que Bègue a crié d'un cri qui a couvert celui de Marion, Marion, Bègue, son cri, et son sang au-dessus de la cuisse, la douleur du coup de feu qui lui a broyé une partie de la cuisse, il plonge les mains dans son sang et les yeux grands ouverts, emplis de larmes, il tremble, s'effondre, incrédule, marmonnant quoi, suppliant quoi, les yeux brouillés par les larmes qui demandent à Marion elle ne sait pas quoi, s'il veut lui demander pardon ou pourquoi on lui a tiré dessus, ou pour dire qu'il ne comprend pas et que sa terreur maintenant c'est l'idée qu'on l'achève, la peur qu'on lui assène un dernier coup, sans pitié, lui offrant une nuit sans fin avec dédain et mépris pour sa vie, sa vie de panique et de soumission, et il s'affaisse comme si c'était sa vie qui lui pesait trop lourd sur le corps, qui craque et tombe, sa vie adossée au mur, un gosse de dix ans laissant Marion et Patrice une seconde sans réaction, ou alors de dégoût, de pitié.

Marion le laisse pleurer – elle ne sent pas la blessure dans son ventre, elle pense à Ida et court comme elle peut vers Patrice, surprise de découvrir qu'elle doit se pencher pour avancer, mais elle avance, elle va vers Patrice, adossé lui aussi contre un mur, mais à l'autre bout de la pièce, à l'angle du salon. Il a les jambes allongées, deux cartouches dans la main, et le fusil est à côté de lui. Il a du mal à respirer, peur de s'évanouir ; sa transpiration se mêle au sang, Marion vient vers lui et voudrait l'aider et elle crie à Nathalie,

Les filles, Nathalie, Lydie, les filles,
et il ne sait pas si c'est bien vrai,
Patrice,
ce qu'il entend quand il sent les mains sur son visage, la voix de sa femme,
Mon amour,

est-ce que c'est bien la chaleur de ses mains qu'il sent sur ses joues, est-ce bien elle qui vient poser ses lèvres sur les siennes en lui disant qu'elle l'aime et lui qui se demande s'il n'est pas fou ou déjà mort, malgré la douleur et la brûlure dans son bras.

Et maintenant, maintenant il faut cet autre coup de feu – le dernier.

Marion prend le fusil. Marion prend les cartouches de la main de Patrice et lui se demande ce qu'elle va faire – ce regard si déterminé

de Marion qui prend le fusil –, car elle sait s'en servir, il ne l'ignore pas ; il se souvient de son étonnement lorsqu'ils s'étaient rencontrés, quand il l'avait emmenée à la chasse et qu'elle avait tiré et touché sa cible plusieurs fois, plutôt bonne chasseuse, avec ce qu'il fallait de patience pour ça – mais la horde des copains et les verres de vin chaud sur les toits des bagnoles, les gilets orange sur le gris vert des feuillages et des herbes hautes dans les champs, les blagues salaces et les vannes à deux balles, les conversations assommantes sur des histoires dont elle ne savait rien ou dont elle se foutait, oui, elle avait bien senti que sa place n'était pas là. Ça, c'est une chose qu'elle avait apprise très jeune, savoir où et quand tu es à ta place. Pour une fille, c'est le genre de chose qu'il vaut mieux savoir vite, surtout si ta mère ne s'occupe pas de toi et que tu n'as pas de père, que tu te trimballes toute la journée chez les copines et flirtes vite avec le vol et le sexe, quand il n'y a qu'une vieille amie de ta mère qui t'a prise en affection et t'accueille de temps en temps, parce que tu ne la répugnes pas trop avec tes odeurs de squats, tes piercings et tes deux chiens pourris que tu laisseras à la SPA parce qu'ils sont aussi paumés que toi ; tu aimerais un jour être capable de dire à toutes les bonnes femmes bien rangées que tu croises, que toi tu ne seras jamais à ta place, et que ce qu'il te faudrait c'est un type bien gros, confortable comme un doudou pour te planquer chez lui, sans te douter que tu pourrais finir par l'aimer réellement ; car maintenant Marion doit cesser le combat contre elle-même ; maintenant elle comprend que cette place qu'il lui a offerte elle n'a jamais su vraiment l'accepter, qu'il a été difficile pour elle de l'accueillir, cette place, car elle doit reconnaître qu'elle n'a pas voulu aimer ce gros homme confortable et accueillant qui ne correspond à rien de ce qu'elle croyait pouvoir ou devoir attendre d'un homme, uniquement parce qu'elle avait été incapable d'imaginer qu'on puisse l'aimer vraiment, *elle*, qu'on puisse lui faire une place à elle, et incapable de penser qu'un homme qui pouvait l'aimer était aussi aimable parce qu'il était capable de l'aimer, et non pas, comme elle l'avait cru, comme elle s'était débattue contre elle-même pour le croire : haïssable ou méprisable à cause de ce qu'il l'aimait, comme s'il fallait qu'il soit trop con pour l'aimer, ou comme si l'aimer elle, c'était déjà mériter son mépris ou son indifférence.

Maintenant, elle ne sait pas ce qui lui fait le plus mal, cette chute dans l'escalier à cause de Denis, ce coup de couteau dans le ventre, ou cette chaleur qui monte en elle, un engourdissement, les sons qui s'éteignent ou s'éloignent ou se dilatent, ou si c'est de voir tout ce qu'elle a raté avec son mari en lui refusant l'amour qu'il lui offrait – tout ça parce qu'elle avait si peu connu l'amour que celui-ci l'avait effrayée et rebutée quand il s'était présenté à elle –, comme Patrice, maintenant qu'elle va partir de la maison avec le fusil, se demande

bien s'il ne devrait pas lui crier de rester, s'il ne devrait pas la supplier de rester ; il sait que ce qu'elle veut faire, elle doit le faire pour avoir une chance d'en finir avec des histoires auxquelles il n'aura jamais accès que par la présence d'Ida, parce qu'Ida est une pure présence dans laquelle cohabitent des mondes qui s'ignorent et se rejettent – des blocs de passé et des plages d'avenir dans lesquels Patrice ne se voit même pas, car il n'est sûr de rien, mais sûr, malgré tout, lorsqu'il voit les deux collègues de Marion venir vers lui, quand l'une appelle la gendarmerie et l'autre les pompiers, que ce soir quelque chose se termine, qui ne concerne pas seulement Marion et son passé, mais qui le concerne lui aussi. Et peut-être, en revoyant cette journée, alors qu'il repense à sa main rasant cette barbe qui ne lui allait pas – le souci, ce beau souci de lui plaire –, il voudrait dire à Marion,

Tiens, j'ai oublié ton cadeau dans la cuisine,

lui dire,

Tu sais, je me sens tellement seul des fois,

lui dire,

Je suis qu'un vieux gars qui voit les putes, en ville, parce qu'il a la chance d'aller en ville. Et sa misère sexuelle lui fait honte peut-être, mais il sait la violence qui le dévaste et qui serait bien pire s'il n'y avait pas, de temps en temps, l'exutoire du sexe et de la chasse pour se convaincre que la vie peut continuer comme ça sans rien foutre en l'air – se foutre en l'air, soi, sa vie, une balle dans la tête comme l'un de ses vieux copains qui bossait à l'usine l'avait fait – ah oui, comment il se cache son envie de se foutre une balle dans la tête tous les jours – et pas seulement parce que son boulot est difficile – il voudrait lui dire comment tous les jours Ida et elle lui sauvent la vie, sans qu'elles n'en sachent rien. Et puis tout ce qu'il veut préserver même dans le silence de sa solitude, de sa douleur à la vivre, son travail qu'il aime passionnément depuis toujours et son hameau et ses animaux et bien sûr les trois filles seules de sa maison, trois filles et trois âges comme autant d'amour de femmes pour un homme si seul, comme lui, oui, Christine et Marion et Ida – Ida plus que tout.

Il voudrait dire tout ça. Il se le dit à lui, et c'est déjà bien.

Car Marion, elle, est partie.

Marion avance avec le fusil et doit s'arrêter très vite, la blessure lui fait mal, de plus en plus. Elle pose sa main dessus, celle-ci est bientôt pleine de sang – le sang, elle le connaît, elle n'en a jamais eu peur, pas la peine de faire des histoires avec ça. Alors elle avance et entre chez Christine, elle ne fait pas attention à la cuisine parce qu'elle cherche d'abord sa voisine, dont elle est sûre qu'elle va la trouver morte quelque part dans l'atelier, ou plus haut, dans sa chambre. Mais quand elle arrive dans l'atelier et qu'elle voit les taches de sang, elle ne

comprend pas ce qui arrive. L'idée lui passe par la tête que peut-être, non, Christine n'a pas été tuée, qu'elle n'a pas – et puis pourquoi elle revient vers la cuisine, pourquoi il faut qu'elle repasse ici, ou alors, c'est qu'enfin ce détail a pris place dans son esprit : le tiroir ouvert, le meuble avec son tiroir ouvert, oui, pourquoi tout à coup elle se dit que c'est ça qui est étrange, elle ne pense pas à Christine ni à Ida, elle se demande où est ce salaud de Denis, elle se dit qu'il n'a pas pu rattraper Ida mais elle sait qu'il est quelque part, elle sait qu'il va revenir, il ne va pas rester sans rien faire, et pourtant il faut qu'elle se retrouve devant le tiroir ouvert et qu'elle voie que la boîte du Samsung n'est pas tout à fait à sa place, qu'on a ouvert la boîte et soudain elle se précipite, laisse le fusil tomber à ses pieds, le choc contre le carrelage, qu'elle n'entend pas, elle n'entend rien, ne voit rien que la boîte du téléphone qu'elle ouvre et putain la clé de la maison d'à côté n'y est pas et elle comprend qu'Ida n'est pas allée bien loin, qu'elle n'a pas écouté, qu'elle ne s'est pas enfuie par la route mais qu'elle est allée se cacher dans la maison à vendre – elle ne peut pas retenir un cri, et si Denis l'a suivie, si Denis l'a vue, où est-ce qu'il est, lui, elle se demande où il peut bien être puisqu'il a totalement disparu. Marion se dit qu'il faut qu'elle l'arrête, sans se douter que lui, d'où il est, il voit qui entre et qui sort de chez Marion comme de chez Christine.

Car son premier réflexe, à Denis, ça avait été d'aller chercher Ida non pas chez la voisine, mais dans l'étable. Là, il n'était tombé que sur la charogne pas encore tout à fait froide du berger allemand. Oui, sa rage. Il donne un coup de pied rageur dans la charogne, de toute sa force il tape dans le corps du chien mort ; celui-ci saute et atterrit en retombant dans un bruit mat. Denis – le gentil Denis comme on l'appelait lorsqu'il était tout petit, parce que tout le monde trouvait que Denis était un prénom que ne pouvaient porter que des garçons gentils, toute cette gentillesse qu'il avait fini de mimer pendant l'enfance, de singer pendant l'adolescence, et sur laquelle il n'avait pas fini de cracher dans sa vie d'adulte – comme s'il n'avait pas d'autre compte à régler que celui de la gentillesse supposée à laquelle son prénom devait l'obliger, non, ça, maintenant, c'est fini.

Il sort de l'étable après avoir vérifié qu'Ida n'est pas ici, et soudain, dans la cour, il prend conscience qu'il a laissé son arme à Bègue. Il n'aime pas ne pas avoir d'arme, il veut une arme. Il a entendu les coups de feu, il ne sait pas ce qui s'est passé. En traversant la cour, il n'a pas d'autre idée que d'aller vers sa voiture et de prendre le pied-de-biche qu'il avait mis dans le coffre ; le voilà armé et il se sent prêt, dans l'obscurité, quand il aperçoit Marion qui sort de chez Christine – oui, c'est elle, avec un fusil dans les mains. Elle se tient bizarrement penchée, presque pliée. Il se dit qu'elle est blessée et, plutôt que de

courir vers elle, il la laisse filer en se demandant où elle va : et il comprend où elle l'emmène. Il voit bien qu'elle est mal en point, et, alors, il arrive lentement devant chez Christine ; il n'entre pas, regarde par la porte de la cuisine, puis si, finalement il entre et fait le même trajet que Marion, qu'Ida, il voit les traces de sang et le désordre de la maison. Il n'entend rien, pas de bruits, il ne cherche pas à savoir et revient sur ses pas, dans la cuisine. Sur le sol, il y a des taches de sang, des gouttes qui sont récentes, toutes récentes. Il les suit et ne peut s'empêcher de sourire. Il comprend, oui, il sort de la maison et se retrouve sur le palier, des gouttes encore, il y en a, comme ça, des gouttes qui s'enfoncent dans la nuit – Denis prend son portable et allume la lampe torche ; la lumière projette sur le sol sa blancheur spectrale, le halo qui accentue les irrégularités en marquant au noir les ombres dans le sol – les trous, les bosses, les pierres qui dépassent, le ciment fissuré, les touffes d'herbe – et le sang, les gouttes de sang qui tracent comme une ligne vers la maison vide qui se dresse bientôt devant lui.

Il doit pousser la porte et ne fait pas un grand effort pour ça, elle n'est pas fermée complètement. Il projette la lumière blanche sur la poignée de la porte – du sang encore, du sang toujours sur la poignée, il touche le sang avec les doigts et s'arrête pour les lécher,

Ma petite Marion, je crois que c'est mal barré, c'est mal barré ma petite crapule, hein ?

et dans la maison la lampe torche de son téléphone éclabousse toujours le sol de sa lumière froide et blanche, et toujours il suit le filet de sang, les gouttes lui semblent plus grosses, ou alors l'écoulement se fait de manière plus continue, ça se peut, il ne sait pas. Il marche simplement en suivant le chemin que ça lui indique et, comme il se doit, il pense au Petit Poucet,

Marion ? Qu'est-ce qui t'arrive, Marion ?

puis il ne dit rien, il avance encore. Il fait quelques pas dans l'entrée, dans la salle à manger, et il s'arrête. D'un mouvement du poignet il déplace la lumière de son téléphone et suit la ligne des gouttes de sang. Il voit qu'elles montent à l'étage, il avance doucement, il se méfie – elle a un fusil –, il n'est pas idiot à ce point, il ne se laissera pas prendre comme ça. Il se doute que, de là-haut, elle l'attend, peut-être qu'elle se prépare à l'attaquer même s'il se doute qu'elle est avec Ida. Alors il avance très lentement et éteint la lampe de son téléphone – il prend la rampe d'escalier d'une main, et, de l'autre, tient fermement son pied-de-biche. Il commence à monter les marches – très lentement –, il avance en faisant le moins de bruit possible, et c'est pourquoi Marion et Ida sursautent lorsqu'elles l'entendent – sa voix qui monte jusqu'à elles et qui prend un ton trop calme, trop doux,

Marion ? Marion ? Pourquoi t'es partie ? Pourquoi t'as privé ma fille de son père ? Tu crois qu'on a le droit de faire ça ? Tu crois qu'on peut faire ça ? Non, Marion, on peut pas faire ça, même toi tu peux pas.

Et, dans la chambre, Marion et Ida sont pelotonnées l'une contre l'autre. Marion a posé sa main sur la bouche d'Ida pour la bâillonner, il ne faut pas faire de bruit – pas le moindre, elle sait que son souffle à elle est trop lourd –, maintenant elle veut prendre le fusil mais pour ça elle doit se détacher de sa fille – il faut qu'elle prenne le fusil – je vais prendre le fusil et elle fait le signe à Ida pour lui dire de se taire – l'index sur la bouche – elle prend le fusil –

Marion ? Pourquoi t'as rien dit à Ida ? T'aurais pu lui dire que son père c'était pas ce vieux matou, non ? Ida ? Tu m'entends ? Je suis ton papa. Ida. C'est moi ton papa.

Et la voix est de plus en plus douce et lente en même temps qu'elle se rapproche, se fait plus précise ; Marion fait tout pour se concentrer et elle prend les cartouches dans sa poche. Elle sait – enlève le cran de sûreté – appuie sur le verrou qui fait basculer le double canon – elle maîtrise mal le geste et le bout du canon touche d'un coup sec le plancher –, Ida se dégage de sa mère – Marion qui arrête tout – ne bouge plus – elle sent la chaleur qui monte en elle et lui brûle le cerveau, lui brouille la vue – son souffle – et puis elle sent sa bouche si sèche tout à coup et elle se demande si ce qu'elle entend au loin c'est bien la sirène des pompiers ou celle de la gendarmerie – elle perçoit le bruit mais c'est très loin – elle se reprend et laisse tomber les deux cartouches vides –

Ploc, ploc –

Sur le plancher.

Je sais que tu m'attends, Ida, je sais, j'aurais bien aimé qu'on parte tous les trois en voyage, mais tu vois, ta mère préfère qu'on parte que tous les deux, ta mère préfère rester ici, tu comprends ?

Et bientôt il doit ralentir car il va arriver sur le seuil. Il essaie de comprendre comment est disposé l'étage – il voit bientôt suffisamment pour comprendre et voir les portes –, il voit très vite celle qui est ouverte et il est sûr qu'elles sont ici. Il le sent, il le sait. Il perçoit nettement les pleurs d'Ida et la terreur se répand en vibration dans tout le corps de la fillette, et lui, il ne peut pas s'empêcher de sourire, et, pendant ce temps, il entend Marion, Marion qui pousse une sorte de râle animal, ses doigts tremblants laissant échapper les cartouches qui tombent, roulent par terre, elle se penche pour les rattraper, une déchirure dans le ventre, mais elle tend la main, les rattrape, les prend, les doigts se ferment dessus, elle a un mal fou à tenir le fusil, elle a froid, puis trop chaud, elle place enfin les cartouches – une à une, les mains tremblantes, les doigts qui cherchent, ne parviennent qu'au prix d'un immense effort et, quand elle relève le canon et qu'elle

ferme la bascule en entendant le clic qui confirme que le fusil est prêt, c'est elle qui s'effondre, qui n'en peut plus, et, dans le couloir, les pas de Denis commencent à se faire entendre plus nettement, Ida pleure, elle secoue sa mère que le ciel de nuit vient éclairer de taches grises et argentées d'une lumière comme négative et Ida –

Ida ? Je suis ton papa. Ida ?

Dehors les sirènes des voitures de la gendarmerie et les pompiers et la voix,

Ida ?

Ida qui entend la voix si proche, et les sirènes des pompiers et la gendarmerie pendant qu'une silhouette se dessine dans l'encadrement de la porte, Denis qui entre dans la pièce et qui voit, sous le cadre de la fenêtre, le corps presque inanimé de Marion, sa respiration rauque, lourde, sa poitrine qui se soulève, ses mains qui essaient d'attraper quelque chose et, derrière elle, debout, les yeux d'Ida et la folie d'Ida au regard fixe, le temps d'un souffle, un éclat, sans que Denis ait le temps de rien, la fillette dressée – Ida qui appuie sur la détente et laisse exploser le coup de feu dans un fracas qui fait craquer les murs de la vieille maison, un fracas de pierres et une odeur de soufre qui va s'étendre au-dessus des fermes et des champs, jusqu'à la rivière et la nationale – là d'où l'on pourrait voir le hameau des trois filles seules, pour peu qu'on décide d'y prêter attention.

DU MÊME AUTEUR



LOIN D'EUX, *roman*, 1999 ("double", n° 20)
APPRENDRE À FINIR, *roman*, 2000 ("double", n° 27)
CEUX D'À CÔTÉ, *roman*, 2002
SEULS, *roman*, 2004
LE LIEN, 2005
DANS LA FOULE, *roman*, 2006 ("double", n° 60)
DES HOMMES, *roman*, 2009 ("double", n° 73)
CE QUE J'APPELLE OUBLI, 2011
TOUT MON AMOUR, *théâtre*, 2012
AUTOUR DU MONDE, *roman*, 2014 ("double", n° 105)
RETOUR À BERRATHAM, *théâtre*, 2015
CONTINUER, *roman*, 2016 ("double", n° 112)
UNE LÉGÈRE BLESSURE, *théâtre*, 2016
VOYAGE À NEW DELHI, 2018 ("double")

Aux éditions Capricci

VISAGES D'UN RÉCIT, 2015 (livre et DVD)

Cette édition électronique du livre *Histoires de la nuit* de Laurent Mauvignier a été réalisée le 11 mai 2020 par les Éditions de Minuit à partir de l'édition papier du même ouvrage

(ISBN 9782707346315, n° d'édition 6554, n° d'imprimeur 2000442, dépôt légal septembre 2020).

Le format ePub a été préparé par Isako.

www.isako.com

ISBN 9782707346322

Table des matières

Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

Chapitre 9

Chapitre 10

Chapitre 11

Chapitre 12

Chapitre 13

Chapitre 14

Chapitre 15

Chapitre 16

Chapitre 17

Chapitre 18

Chapitre 19

Chapitre 20

Chapitre 21

Chapitre 22

Chapitre 23

Chapitre 24

Chapitre 25

Chapitre 26

Chapitre 27

[Chapitre 28](#)

[Chapitre 29](#)

[Chapitre 30](#)

[Chapitre 31](#)

[Chapitre 32](#)

[Chapitre 33](#)

[Chapitre 34](#)

[Chapitre 35](#)

[Chapitre 36](#)

[Chapitre 37](#)

[Chapitre 38](#)

[Chapitre 39](#)

[Chapitre 40](#)

[Chapitre 41](#)

[Chapitre 42](#)

[Chapitre 43](#)

[Chapitre 44](#)

[Chapitre 45](#)

[Chapitre 46](#)

[Du même auteur](#)